IIV. OF
ORONTO

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME X

1908

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : Henri GEORG, 36-42, passage de l'Hôtel-Dieu
Marseille : Paul RUAT, 54, rue Paradis | Montpellier : C. COULET, 5, Grand'Rue
Toulouse : Édouard PRIVAT, 14, rue des Arts
Madrid : MURILLO, Alcalá, 7

Paris :
Albert FONTEMOING, 4, rue Le Goff
Alphonse PICARD & FILS, 82, rue Bonaparte.

PQ
6001
B8
année 10

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

III

A Arthur Engel.

Osuna.

Blanche et sèche au bord de la vaste plaine nue que ne réussit pas à verdir l'eau somnolente et vaseuse du Salado, triste et brûlée au flanc de sa colline aride, s'élève la célèbre Osuna.

Elle est bien déchue de sa longue splendeur, l'antique ville ibérique devenue colonie romaine, la vieille cité andalouse que son Université rendit fameuse, qu'orna l'opulence généreuse d'une grande famille ducale. « Jadis, » si l'on en croit un vieil historiographe épris d'un religieux amour pour sa noble patrie, « Osuna était ornée de magnifiques places et de larges rues peuplées d'édifices aussi beaux que somptueux, qui l'embellissaient au plus haut point; elle s'étalait de grandiose façon en son ampleur naturelle; ses rues s'égayaient et s'adornaient de cinq très copieuses et belles fontaines publiques, dont les eaux salutaires suffisaient largement à la multitude des habitants. » Aujourd'hui de mornes faubourgs poussiéreux et vides étendent plus loin vers la plaine les lignes raides de leurs rues désertes, bordées de maisons basses. C'est sans nulle émotion de beauté ni de pittoresque que le touriste chemine de la gare vers la ville, heurtant ses pieds endoloris aux plus incohérents pavés qui soient au monde. A peine, par intervalles, sollicite un peu de curiosité la haute façade de quelque noble palacio, architecture prétentieuse et tourmentée, mêlant avec surabondance des ornements trop riches et lourds, disant l'opulence sans la mesure

et l'effort ambitieux sans le goût. Sur les places trop nues s'égouttent mélancoliquement les fontaines épuisées; des églises sans nombre bordent de leurs pauvres portails vulgaires et froids la ligne des maisons aux murs plats. Partout s'abat sur la ville mourante une lourde torpeur d'ennui.

Mais si par un chaud midi d'été le promeneur a le courage de tenter l'escalade de la ville haute, à travers le dédale scabreux des ruelles tortueuses, jusqu'à l'esplanade que couronne la grandiose cathédrale, comme vite s'efface devant un panorama splendide l'impression de tristesse cruelle, comme s'évanouit au pied de l'édifice admirable le souvenir des architectures inélégantes! La ville, étageant d'abord au raide flanc rocheux de la colline, puis étalant au bord de la plaine le moutonnement de ses maisons tassées autour des églises lourdes, garde sous le soleil sa mélancolie de province endormie. Mais sur la campagne, à l'infini, comme sur un immense Sahara resplendissant en une gloire d'éclatante lumière, s'étend le regard ébloui. C'est une mer d'or qui poudroie sous un azur incorruptible, mer silencieuse où seulement palpite à la surface l'air surchauffé qui vibre et monte, mer calme, mer déserte, mer uniformément enflammée, qu'à peine, jusqu'au lointain rivage des collines verdoyant au bord de l'horizon, quelques vergers d'oliviers gris froncent et moirent d'irisations métalliques.

Les yeux, blessés d'abord un peu par ces flots de soleil violent, habitués bientôt à ce rayonnement clair, errent enchantés de la ville à la plaine, et de la plaine aux monts, dans un infini de transparence pure. Puis la Cathédrale, sommet hardi de la ville en pyramide, conquiert par le contraste de sa structure simple et puissante avec la recherche maniérée des palacios. Le portail Renaissance qui donne accès à la grande nef est un chef-d'œuvre d'ornementation délicate, riche sans excès, savante sans pédantisme, et ce portique de goût classique prépare à l'église austère, décorée sans surcharge, claire et fraîche, où resplendit un tragique crucifiement de Ribera. Partout, sous la voûte sévère, règne le goût pur d'un vrai siècle d'art, et l'impression franche et bonne

s'accuse avec bonheur alors qu'on pénètre dans la crypte inattendue où, tout autour d'une précieuse chapelle, les puissants ducs d'Osuna ont creusé leur panthéon.

Autant que l'histoire d'une race illustre dont les grandiloquentes épitaphes clament encore sous la terre la noblesse et la richesse, nous appelle et nous émeut le mystère de l'autel enfumé que décorent de naïfs tableaux venus d'Allemagne, et du chœur surtout, du chœur en miniature, dont les menues stalles de bois sculpté sont un poème exquisement fleuri de rinceaux et d'arabesques. Là s'accroche, s'étire, voltige, s'accroupit une spirituelle faune de griffons et de chimères, là sourit ou grimace tout un monde de monstres et de grotesques. C'est le triomphe d'un ciseau délicat et léger qui se joue, et caresse l'harmonieux caprice d'un art sain et joyeux; et les robes graves des chanoines qui, passant et repassant depuis trois siècles, ont poli, satiné, patiné le bois luisant, donnèrent aux reliefs estompés un charme doux de très belles vieilles choses.

Près de l'église, le vieux palais des ducs n'est plus qu'une ruine confuse. La fameuse Université est morte, et seulement aux heures des repos tapageurs les rares élèves d'un pauvre collège branlant réveillent l'écho du cloître. Aussi, malgré la beauté noble de la Collégiale, n'est-ce point la ville moderne, en sa déchéance funèbre, qui vaut au nom d'Osuna son éclat. Son illustration est toute archéologique.

***

Si l'on en croit des historiens dont la piété filiale égale seule la naïveté, la naissance d'Osuna remonte au déluge, ou peu s'en faut. Le prince Ibéros était l'arrière-petit-fils de Noé; c'est lui qui nomma l'Espagne Ibérie, et baptisa aussi le fleuve de l'Èbre. De son temps naquit Abraham « qui connut déjà cette ville illustrissime; et cela est absolument certain, parce qu'à cette époque elle fut prise par les sujets du dit prince, et 371 ans plus tard fut fondée Rome ». C'est une noble antiquité, que ne met pas en doute D. Antonio Garcia de Cordoba, res-

pectable Corregidor, auteur de ce livre curieux : *Historia, Antigüedad y excelencias de la Villa de Osuna* (1746). Voici d'ailleurs une variante non moins intéressante de cette mirifique histoire : « Pyrrhus, fils d'un roi de Grèce, qui vint à Cadix, y vécut et y fonda le temple d'Hercule, et exista 342 ans après Ibéros, se maria en l'an 607 après le déluge avec Ibéria, fille du roi Hispan. Or, visitant la province et chassant les ours dans la région de notre ville, il la fonda et lui donna le nom d'Urso, 640 ans après le déluge, et 1073 ans avant Jésus-Christ. » Voilà qui est précis, « et il est juste de proclamer que la très illustre ville a vu de son trône se lever les tours superbes de Séville, de Grenade, bien plus, de Rome elle-même. »

Quoi qu'il en soit, Ursao ou Urso, la ville des ours, fut aux temps si mal connus encore que nous appelons ibériques une importante cité, et même, les fouilles l'ont prouvé, une cité d'art.

Sans doute, Urso dut être guerrière pour défendre le haut plateau où elle s'étala, dominant le vaste cirque bordé par les sauvages sierras des Alcores à l'ouest, de Moron au midi, d'Estepa à l'est, et commandant les routes qui serpentent tout le long du rio Salado et du rio Blanco. Du sommet de son promontoire, elle surveilla les caravanes qui circulaient de Séville à Grenade et de Cordoue à Malaga. Son histoire, si quelque heureuse fortune nous la révélait, nous conterait mainte prouesse de ses rudes habitants contre les peuplades rivales, contre les envahisseurs venus du Nord ou du Midi, et son rôle apparaîtrait d'importance dans les guerres civiles ou étrangères, comme plus tard dans les luttes épiques de César et des Pompéiens. Mais ce que nous enseignent d'heureuses trouvailles de hasard ou de fouilles, c'est que sur le plateau couvert aujourd'hui de céréales ou d'oliviers se dressait à l'époque de l'indépendance ursonienne plus d'un édifice construit et décoré avec art.

Il n'en faut point chercher les restes dans les ruines qui se sont retrouvées par intervalles au cours des derniers siècles, à droite et à gauche de la *vereda* de Grenade, cette route que

les pas de plus de cent générations, les roues de milliers et de milliers de chars ont lentement gravée dans la roche tendre. Comme de presque toutes les villes d'Espagne qu'ils ont conquises ou colonisées, les Romains ont fait d'Osuna une ville romaine. Ce sont les restes du théâtre romain que le vieil Escacena, d'une main ignorante, saccageait il y a quatre ans, sous prétexte de fouilles sur le cerro de la Quinta, dans le *solar* de Blanquel. Les fondations de la scène et de l'orchestre, qui eussent si bien permis de lire le plan de l'important édifice, furent brutalement brisées et bouleversées, malgré la masse de leurs assises énormes. D'élégants et riches chapiteaux corinthiens, aux feuillages affinés par de savantes applications de stuc poli, furent arrachés durement du sol et abandonnés sans soin, sans protection dans les décombres. Cent fragments d'inscriptions curieuses, en particulier des plaques marquant des places réservées ou louées, des monnaies, de menus objets de toute sorte, des débris intéressants de sculpture, même un joli torse d'éphèbe et une élégante tête de femme, furent recueillis en désordre, et emportés on ne sait où.

Puis, au-dessus du théâtre, c'est le grand puits qu'entraînés par une soudaine passion d'archéologie MM. Carlos Perea et Gutieres Cavallo déblayèrent à grands frais, et non sans succès, puisque, au fond du vaste gouffre hardiment taillé dans le roc jusqu'à plus de quarante mètres, l'eau fraîche et pure s'est retrouvée, attendant que quelque pompe plus perfectionnée sans doute, mais moins ingénieuse peut-être que la machine hydraulique romaine, la rende, abondante et salutaire, aux fontaines anémiques d'Osuna ; puisque dans les débris amoncelés au-dessus de l'eau abandonnée se conservaient de précieux marbres, les fragments trop mutilés d'une grande statue d'un Légat des Baléares, le torse d'une belle Vénus, surtout deux têtes colossales, blanches et pures comme au sortir de l'atelier : une Minerve casquée, de bon style classique, puis un homme, peut-être le Légat des Baléares, et, s'il en est ainsi, portrait heureusement idéalisé, dont la vigueur et la simple franchise, aussi bien que le type, rappellent le Doryphore de Polyclète.

Ce sont, enfin, de-ci de-là, sur le bord de la *vereda,* le long

des murs de pierres sèches, des *vallados* piqués d'aloès géants, des silos, des citernes, des réservoirs de toute sorte, que l'avidité de fouilleurs improvisés, en quête de trésors, creusa et dépouilla, sans autre gain que de rares monnaies ou des mottes de terre grasse desséchée où des grains de blé s'enchâssent encore, comme les amandes dans le nougat.

Toutes ces ruines, tous ces débris, dont la destruction ou la dispersion lamentables font regretter si vivement que n'ait pas été tentée une exploration systématique, disent assez quel fut le renouveau d'importance et de richesse que valut à Urso l'établissement de la Colonia Julia Genetiva.

Les Pompéiens s'agitaient dans une convulsion d'agonie sous les coups de César; la guerre civile brûlait autour de Munda ses derniers feux qu'animaient encore le souvenir du Grand Pompée et la molle défense de ses fils. Les Osuniens firent cause commune avec Gnaeus ; une troupe de leurs soldats se laissa enfermer avec les défenseurs d'Ategua, et quand tomba cette ville héroïque, Osuna n'en resta pas moins fidèle au vaincu qui lui promit quelques cohortes de secours. Vaine sauvegarde ! Après la défaite de Munda vint certainement celle d'Urso. C'est en vain que Gnaeus tenta la résistance : « La situation de cette ville, dit le chroniqueur de la guerre hispanique, et ses nombreuses fortifications en rendaient le siège malaisé. En outre, il n'y avait de l'eau que dans la ville de Munda ; il eût été impossible d'en trouver à huit milles à la ronde. Il fallait chercher à plus de six milles les matériaux nécessaires pour construire les tours et les terrasses. Pompée, pour en rendre l'attaque plus pénible, avait fait couper et porter dans la place tout le bois des environs. Nos gens étaient forcés de tout faire venir de Munda, dont ils s'étaient emparés récemment. » Néanmoins, la ville fut prise ou se rendit. Mais sans doute sa défense avait montré à César l'importance stratégique de la place, car, sans lui tenir rigueur, il décida d'y établir la colonie dont il fut le parrain.

Si les vétérans ne s'installèrent qu'après sa mort, du moins le dictateur donna-t-il lui-même sa loi à l'établissement nouveau, et cette loi, par une heureuse fortune, s'est en grande

partie retrouvée. Les tables de bronze sur lesquelles la charte de Genetiva fut gravée sont un des plus illustres monuments de l'épigraphie et du droit romain.

« En 1608, raconte D. Antonio Garcia de Cordoba, un Osunien labourant ses terres au lieu dit *la boca del Sabinal*, à une demi-lieue de la ville, découvrit un trou dans lequel il y avait une petite construction en briques, et dedans une plaque de bronze où étaient gravés divers règlements donnés à la cité par le Sénat et le Peuple Romain, en langue latine. » Ce premier bronze d'Osuna est à jamais perdu. A n'en pas douter, il contenait le préambule de la Loi de la Colonie, puisqu'il y était question du Sénat et du Peuple.

Deux cent soixante-trois ans plus tard, en 1871, un laboureur découvrit par hasard trois tables portant des articles de la même loi, à partir de l'article XCI. En 1872, l'illustre D. Manuel de Berlanga en eut connaissance et en reconnut la grande valeur historique; en 1873, elles allaient rejoindre dans le riche musée des marquis de Casa-Loring les non moins célèbres tables de Malaga, Salpensa et Bonanza.

En 1875, nouvelle découverte; deux autres bronzes, contenant les articles LXI à LXXXII de la loi étaient déterrés dans le *garrotal* de Postigo, à l'angle même de la *vereda* de Grenade et du chemin de San-José. L'année suivante elles étaient achetées par le Musée archéologique de Madrid, où les rejoignaient bientôt les tables de la collection Casa-Loring.

***

Ouvrons ici une assez longue parenthèse. Ces derniers bronzes auraient pu prendre la direction du Louvre. Par maladresse, par incurie, ceux qui avaient alors mission d'enrichir nos collections nationales ont laissé échapper l'occasion d'une précieuse conquête. Ceux qui furent mêlés à cette affaire sont morts, et quelques documents du dossier que j'ai pu copier sont trop instructifs pour que j'hésite à les faire connaître.

Voici comment M. Giraud a raconté l'histoire : « Le bénéficiaire de la découverte est un marchand d'antiquités fort

intelligent, fort avisé de la ville même d'Osuna, M. Francisco Martin Ocaña, qui demanda un prix très élevé de sa trouvaille au riche et généreux acquéreur des deux premiers bronzes, le marquis de Loring... Le marquis de Loring ne voulant pas céder aux exigences de M. Ocaña, ce dernier offrit au gouvernement français l'achat des bronzes nouveaux. M. Wallon, qui tenait alors le portefeuille de l'Instruction publique, s'empressa de nommer une commission chargée de vérifier l'importance et d'assurer l'exécution d'un marché qui se couvrait d'un certain mystère. La commission constituée le 21 août 1875 fut d'avis d'acquérir, s'il se pouvait, pour notre Musée un aussi précieux débris d'antiquité ; mais comme de raison elle conseilla au ministre d'agir avec prudence dans cette négociation, et d'envoyer sur les lieux un agent habile, chargé d'examiner les bronzes et d'en ménager l'achat, avec l'assistance de notre légation en Espagne.

» Cette mission délicate fut très bien remplie par un jeune élève de nos écoles publiques, qui fit le voyage d'Osuna, vit les bronzes de ses yeux, en constata l'authenticité, en copia même quelques lignes, mais ne put décider M. Ocaña à s'en dessaisir au prix offert par le gouvernement français. Ainsi que nous l'avions pressenti dans la commission, la France ne fut pas la seule à recevoir les propositions qui avaient ému notre zèle. L'Allemagne aussi fut provoquée à cette acquisition, mais elle ne réussit pas mieux que nous à triompher de l'hésitation et des exigences de M. Ocaña.

» Heureusement pour l'Espagne, ces négociations prolongées avaient donné l'éveil au gouvernement du roi Alphonse qui crut la dignité espagnole engagée dans la question, et qui, enchérissant avec décision sur les offres étrangères, obtint, au prix de 30,000 pesetas, l'abandon de l'antiquaire d'Osuna. »

Certes, c'était une idée malheureuse de convoquer cette commission ; il faut, en des occurrences semblables, mettre le moins de monde possible dans le secret, agir, décider vite. Mais passons. Les mœurs administratives, hélas ! n'ont pas beaucoup changé sur ce point.

Ceci est plus grave. Voici la lettre qui partait du Louvre le

14 juin 1875, en réponse à une lettre de Francisco Martin Ocaña, datée du 7 :

Direction des Musées nationaux, Palais du Louvre.

« Monsieur,

» J'ai reçu la lettre en date du 7 de ce mois, par laquelle vous m'informez que vous seriez disposé à céder au Musée des Antiques du Louvre deux tables de bronze trouvées à Ossuna et qui vous appartiennent. Je vous remercie de cette ouverture et je viens vous demander, pour y donner suite, si vous pourriez envoyer à Paris les deux objets dont il s'agit, afin que je puisse les examiner. Vous voudrez bien aussi me faire savoir le prix que vous en désirez.

» Recevez, etc.

» Signé : F. Ravaisson-Mollien, Conservateur des Antiques au Musée du Louvre. »

Envoyer à Paris les deux objets! voilà bien l'idée néfaste dont tant d'expériences fâcheuses n'ont pu guérir quelques-uns de nos conservateurs de musées!

Nouvelle lettre à la date du 28 août. Celle-ci émane du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes; elle est signée : Pour le ministre : Le secrétaire général, Jourdain. En assez mauvais castillan, mais en castillan — cela mérite louange — le secrétaire général informe qu'il *reçoit seulement à cette date la lettre adressée en juin au directeur du Musée du Louvre;* il demande des détails sur la mesure des objets, leur état de conservation, le nombre de lignes d'écriture, et s'informe du prix demandé; enfin il annonce que « *el señor frances Graux* », récemment envoyé en Espagne, doit aller à Osuna pour examiner les deux *lapidas (sic)* et faire un rapport, et qu'ensuite... etc., etc.

Trois jours après, 21 août, lettre autographe du Conservateur des Antiques, disant que le Louvre n'ayant pas de crédit suffisant, le ministre fait chercher les moyens de suppléer à cette

insuffisance en combinant les ressources de notre Musée avec celles d'un autre établissement public et demandant un second exemplaire de l'empreinte, ou bien une photographie.

On pense peut-être que déjà le *monsieur français* était en campagne... Charles Graux, philologue et fureteur de manuscrits, avait sans doute d'autres soucis. Assurément, puisque Giraud l'affirme, il alla à Osuna; ce ne fut, dans tous les cas, qu'à la fin de novembre, car voici la traduction de la lettre écrite par lui à Ocaña, de Salamanque, le *14 décembre 1875*.

« Cher Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui la réponse de M. le ministre de l'Instruction publique à la lettre que vous m'avez remise pour lui *il y a trois semaines*. Il ne veut pas payer vos bronzes 5,000 douros. Vingt mille francs (français), si vous voulez, mais pas un centime de plus.

» Le ministre ajoute que vous lui fassiez part de votre décision immédiatement, c'est-à-dire, en langage humain, *le plus promptement possible*. J'espère que vous voudrez bien me répondre, comme je vous ai répondu, dans trois semaines au plus tard.

» Comme je n'ai pas reçu encore de nouvelles de ma mission en Espagne, je soupçonne maintenant qu'on va me rappeler à Paris pour le 15 du mois prochain. »

Et voilà terminée la mission osunienne de Charles Graux ! Je me contenterai maintenant d'analyser sans commentaire la correspondance d'Ocaña avec Ernest Curtius, personnage officiel, et Emil Hubner, officieux, écrivant au nom de l'Allemagne.

1° E. Curtius, Director del Anticuario de los reales Museos, á D. Francisco Martin Ocaña (en espagnol). — Berlin, 15 juin 1875.

« Le musée de Berlin ne recueille pas les inscriptions. Pourtant il veut bien entrer en pourparlers au sujet des deux tables de bronze qu'on lui offre. Mais il faut d'abord en apprécier la valeur et pour cela en connaître le contenu. Le moyen le plus simple est d'exécuter un estampage (selon le procédé qui est minutieusement décrit). En attendant ce calque, et pour gagner du temps, Ocaña est prié de faire connaître son prix. »

2° Du même au même, 30 juin.

« L'estampage d'une des colonnes du texte est arrivé. Il résulte du texte que vos tables font partie de la loi municipale de la colonie romaine d'Osuna, loi donnée par César, déjà connue par les trois tables qui, des mains de D. Francisco Caballero Infante, de Séville, sont passées à celles du marquis de Casa-Loring à Malaga. Les plaques de cette loi étaient divisées en cinq colonnes, de sorte qu'à chacune de vos plaques il en manque probablement deux. La loi entière, selon un calcul approximatif, doit avoir occupé dix tables à cinq colonnes. Les marquis de Casa-Loring possédant, semble-t-il, la septième entière et les deux tiers de la neuvième, les vôtres, si elles se suivent, doivent être la cinquième et la sixième, moins la dernière colonne de chacune. Les quatre premières n'ont pas apparu encore, non plus que la huitième, une partie de la neuvième et la dixième. »

Il est donc clair que les plaques d'Ocaña ne sont qu'un petit fragment du monument qui, s'il était entier, serait certainement plus important.

Cependant le Musée est disposé à acheter, et s'entendre sur le prix sera facile. Mais comme il s'agit d'une somme considérable, il faut s'adresser à divers personnages, au Kronprinz, protecteur du musée, et peut-être même à l'Empereur. A 20,000 francs, l'affaire irait vite. D'ailleurs — ici il faut citer textuellement — « *me alegro de poder asegurarle que, en consideracion de la fina atencion de Ud. en ofrecer unos monumentos de su propiedad particular a este museo, el Sr. Ministro, cuando terminado felizmente el negocio, tendra gusto en ossequiarle proponiendo a Ud. al Emperador para la condecoracion correspondiente de una de las reales ordenes.* » Enfin, pour mieux faire connaître le monument, prière d'envoyer un calque des cinq colonnes. « Le premier est parfaitement venu, mais, en le pliant, il faut avoir soin que le pli ne tombe pas au milieu d'une ligne d'écriture, mais plutôt dans le vide laissé entre deux lignes. » Qu'Ocaña ne s'effraye pas du prix de l'estampage, ni du volume du paquet à envoyer à Berlin ; pour faire face à ces frais, voici un billet de vingt francs. Surtout que « l'*encuadernador* à qui

l'on s'adressera de préférence pour l'estampage se serve bien de la brosse et n'ait pas peur de percer un peu le papier, cela n'étant pas nuisible. » On envoie d'ailleurs un rouleau de papier pour l'estampage, avec l'enveloppe qui pourra servir pour le retour à Berlin.

Bien entendu, enfin, on ne publiera pas un seul mot du texte avant que l'affaire ne soit conclue.

3° E. Hubner au même, 16 décembre.

Hubner répond à Ocaña, qui s'inquiète, que l'affaire n'est pas terminée. Lui-même, Curtius, Mommsen insistent; mais la direction du Musée résiste, les fonds de ce Musée n'étant point destinés à des acquisitions de ce genre, et la loi d'Osuna étant incomplète. Cependant on réussira, car le moment est favorable. « Je connais parfaitement les chefs du Musée Britannique à Londres, et je suis persuadé qu'ils n'achèteront pas vos bronzes. Les Anglais ne veulent pas dépenser leur argent à des inscriptions latines qu'ils n'entendent guère; ils n'achètent que des œuvres de l'art grec, statues, etc. Et, en France, si même on le voulait, on ne pourrait les acheter faute d'argent; de plus, la plus grande partie de la loi est déjà publiée en allemand. Croyez-vous que les Français voudraient se mettre à notre remorque, nous leurs ennemis? Je ne le crois pas. » Son gouvernement n'aura pas de concurrent sérieux. Il sera donc profitable à Ocaña de conclure avec ce gouvernement pour le cas où de nouveaux monuments de cette espèce seraient découverts, ce qui est fort possible. De toute manière, il faut profiter de l'occasion; s'il fixe un prix trop élevé, plus d'espoir d'achat pour ces tables ni pour les futures.

4° Du même au même, 8 mars 1876. (En réponse à une lettre d'Ocaña du 30 janvier.)

Hubner a tardé à répondre parce qu'il a fallu beaucoup travailler pour vaincre les obstacles opposés à une acquisition qu'il désire si vivement, ainsi que Mommsen et Curtius. L'opposition vient du Directeur général des Musées, comte de Usedon. Mais la conclusion est proche; il ne manque que

l'approbation de l'Empereur. Il est heureux de pouvoir écrire que dans quelques semaines les propositions d'Ocaña seront officiellement acceptées.

5° Du même au même, 30 juin 1876. (Réponse à une lettre du 20 mai.)

Maintenant tous les obstacles sont vaincus. On a obtenu un ordre impérial autorisant le ministre à acheter les bronzes au prix fixé par Ocaña. Sous peu arrivera l'avis officiel pour la cession des documents, et le paiement. Hubner remercie très vivement Ocaña « au nom de la science, pour sa discrétion et la fermeté avec laquelle il a maintenu son offre libérale et désintéressée. Il va sans dire qu'il faut encore garder une discrétion nécessaire, pour ne soulever ni jalousie, ni difficulté quelconque ».

Le roi Alphonse XII ravit inopinément la victoire que Berlin emportait sur Paris. Si l'enjeu était d'importance, on en jugera en lisant le texte de la loi d'Osuna et les savants commentaires tant français qu'allemands qu'elle a suscités depuis plus de trente ans.

*
* *

Les tables d'Osuna sont un monument unique; elles laissent bien loin derrière elles les documents analogues de Malaga et de Salpensa, qui sont d'ailleurs d'époque postérieure. Si elles étaient complètes, elles nous montreraient dans ses plus menus détails la constitution et l'administration civile et religieuse d'une de ces colonies militaires que les Romains établissaient en pays conquis pour être les citadelles avancées et toutes-puissantes de leur domination.

Toute mutilée qu'elle nous est parvenue, la loi est encore bien instructive. Nous y voyons apparaître le Sénat colonial des décurions, qui doivent être domiciliés à Urso, et choisis parmi les plus dignes, sous le contrôle des duumvirs. Ce sont eux en revanche qui surveillent les duumvirs s'il s'agit d'envoyer une ambassade. Ils ont seuls le droit de nommer un

sénateur romain ou un fils de sénateur *Patron* de la colonie, mais il faut que celui-ci réunisse les trois quarts de leurs suffrages. En récompense, ils ont le privilège de sièges réservés aux jeux publics, aux jeux scéniques, et d'y recevoir parmi eux les magistrats ou les représentants des magistrats du peuple romain, juges, sénateurs, fils de sénateurs, le *praefectus fabrum,* le Gouverneur de la Bétique. Voici maintenant les magistrats municipaux, entourés de leurs officiers et serviteurs de toute espèce; voici le *Praefectus coloniae,* les duumvirs, chacun avec ses deux licteurs, son ordonnance, ses deux secrétaires, ses deux huissiers, son expéditionnaire, son crieur public, ses aruspices, son trompette; et voici les édiles, assistés chacun de quatre esclaves publics, d'un crieur, d'un aruspice et d'un trompette. Les duumvirs et les édiles sont revêtus de la robe prétexte, comme les magistrats romains, tandis que leurs esclaves, par exemple, ne portent que le *limus*, jupon bordé de pourpre; ils brûlent des torches de cire.

Les privilèges des édiles et des duumvirs sont grands; en première ligne, l'exemption de service militaire, à moins de *tumulte* italien ou gaulois. Nous ne savons pas au juste quels sont les produits de leur charge, mais nous connaissons ceux de leurs officiers et serviteurs. Les scribes des duumvirs touchent chacun 1,200 sesterces, leur aruspice en gagne 500, et celui de l'édile 100 seulement. Les huissiers reçoivent 400 sesterces, le crieur 300, ainsi que le copiste et le trompette.

A ces avantages correspondent des devoirs, et minutieusement est réglée la comptabilité de chacun et la reddition de ses comptes.

L'un des plus impérieux soucis de ces magistrats et de ces fonctionnaires, c'est le culte religieux de la colonie, et nul autre texte, avant celui d'Osuna, ne nous avait instruits sur cet important sujet. Comme la religion faisait véritablement partie de la politique romaine, c'est le Sénat colonial qui surveille le culte public. Dans les dix jours qui suivent leur entrée en charge, les duumvirs doivent déclarer aux décurions le nombre et la date des jours de fêtes, la nature des cérémonies et des sacrifices, et les décurions ratifier ces propositions par décret.

De même est réglé le budget du culte, en sont fixés les revenus et les ressources, les frais et les dépenses. Ces règlements financiers sont des plus méticuleux, non moins que ceux qui s'appliquent aux prestations munifiques, à la célébration des jeux publics, complément indispensable ou, pour mieux dire, partie essentielle du culte, jeux scéniques, *triduum* en l'honneur de Jupiter, Junon et Minerve, jeux au cirque et jeux au forum de Vénus. Les lourdes charges de ces fêtes incombent en partie aux magistrats génétivains, en partie au trésor colonial. D'ailleurs, le culte est exercé par un collège de pontifes et un collège d'augures qui durent être choisis, à l'origine, par César, et, par privilège, exempts du service militaire et des charges publiques ainsi que leurs enfants, honorés de la robe prétexte et d'une place réservée aux jeux publics, au milieu des décurions. De ces pontifes et de ces augures, naturellement, sont aussi déterminés les droits, les devoirs et les privilèges.

Aux règlements religieux encore, aussi bien qu'aux civils, se rapportent les règlements relatifs au respect des limites de la colonie, *limites, decumani, fossae limitales,* l'interdiction de labourer, de creuser des fossés, de clore ou de construire des bâtiments, d'enterrer ou de brûler un mort, d'élever un tombeau *qua aratro circumductum est*, sous peine d'une amende de 5,000 sesterces, et, pour apaiser les mânes, d'une expiation convenable.

Sans doute, toute la constitution coloniale était étudiée dans la loi avec le même luxe précis de détails. Nous n'avons conservé par malheur que des règlements épars sur la police de la ville et des champs, en ce qui concerne, par exemple, les constructions et les démolitions d'édifices, en particulier d'édifices dangereux, comme les fabriques de tuiles, redoutables foyers d'incendie, sur l'établissement des rues et des routes, des fossés et des égouts, sur l'entretien des rivières, ruisseaux, fontaines, étangs ou marais, et des canaux et aqueducs.

Mais le droit lui-même, le droit civil en particulier, tenait encore plus de place dans ce véritable code, et certains chapitres renseignent heureusement les juristes sur l'état des per-

sonnes, sur la situation des biens acquis et possédés par les colons, sur les prêts d'argent et les dettes.

Il ne manque même pas à la loi des prescriptions qui font sourire, soulevant un coin de voile sur des mœurs qu'on pourrait croire moins antiques. C'est ainsi que l'on a cru nécessaire de bien établir que tout le monde, même les magistrats et fonctionnaires, même les femmes des colons, doit obéir aux lois et décrets. Il a paru bon de recommander aux décurions de s'abstenir de voter des décrets *rémunérateurs* ou *favorables à la brigue;* qu'ils ne donnent pas, qu'ils ne promettent pas d'argent, pas même pour élever une statue; que tout candidat, *petitor kandidatus,* s'abstienne de faire des largesses, et d'offrir des banquets électoraux.

Tous ces chapitres, si pleins par eux-mêmes d'enseignements qu'on ne trouve que là, qui nous initient à la vie d'une importante cité ibéro-romaine, à une époque précisément datée, et démontent devant nous un admirable instrument de la domination et de la puissance romaine, ces chapitres aussi suggèrent les plus intéressants rapprochements avec la vieille constitution de Rome, avec les antiques lois conservées ou modifiées au cours des âges, et dont se retrouve ici plus d'un écho proche ou lointain.

D'autant plus fâcheuse fut donc la mollesse de ceux qui eussent pu si facilement acquérir les bronzes d'Osuna pour notre Louvre, alors qu'Ocaña, préférant les francs aux pesetas, simulait la fièvre pour éviter la visite et les offres de Juan de Dios de la Rada, envoyé officiel du gouvernement espagnol.

PIERRE PARIS.

(A suivre.)

LES LECTURES DE SAINTE THÉRÈSE

Nous ne possédons aucun ouvrage important sur la mystique espagnole au XVIe siècle, et tout fait prévoir que ce chapitre si considérable de l'histoire religieuse de la Péninsule ne sera pas traité de longtemps comme on souhaiterait qu'il pût l'être, j'entends par un esprit libre, non inféodé à telle ou telle école, mais néanmoins sympathique aux doctrines contemplatives en même temps que très informé[1]. Nos voisins les Espagnols se contentent de trouver mauvais le livre de Rousselot[2], ce qui ne nous avance guère, nul parmi eux ne s'occupant d'en faire un meilleur ni même de préluder, par des études de détail, à l'ouvrage d'ensemble qu'il serait assez imprudent d'écrire avant l'achèvement de beaucoup de travaux préliminaires[3]. Dans Rousselot, nous n'apprenons rien sur la première phase du mysticisme péninsulaire qui a préparé l'éclosion du grand mouvement spirituel de la période suivante. En outre, plusieurs des écrivains du XVIe siècle qu'il a étudiés n'appartiennent pas à son sujet, Fr. Luis de León, par exemple, qui n'a touché au mysticisme que pour défendre la doctrine de sainte Thérèse, en sa qualité d'éditeur des œuvres de la Mère; d'autres vrais mystiques, en revanche, manquent chez cet auteur, sans compter qu'une connaissance trop superficielle de la langue, de la littérature et de l'histoire de l'Espagne l'a exposé à commettre de fréquentes erreurs de

1. Il y a à ce sujet d'excellentes réflexions dans l'*Historia de las ideas estéticas en España* (2e éd., t. III, p. 117 et suiv.) de M. Menéndez y Pelayo, qui a tracé là le programme très précis d'une histoire de la mystique espagnole, programme qu'il serait mieux que personne en état de remplir si ses multiples occupations lui en laissaient le temps.

2. *Les Mystiques espagnols*. Paris, 1867.

3. La première chose à faire serait de réimprimer, dans la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, un choix des principaux traités contemplatifs condamnés dans l'Index de 1559, avec les œuvres des maîtres spirituels de sainte Thérèse dont il sera parlé dans ces pages.

fait et d'appréciation. Pour ce qui concerne sainte Thérèse, Rousselot n'a pas recherché ce que sa méthode d'oraison doit aux spirituels antérieurs; car, quelle que soit l'empreinte si personnelle dont elle a marqué sa vie contemplative aussi bien que sa vie active, il y a chez la grande carmélite des parties d'emprunt qu'on aurait intérêt à mieux discerner. A vrai dire, ceux qui étudient Thérèse exclusivement au point de vue psychique et physiologique peuvent faire abstraction des alentours, mais quiconque se propose de la remettre dans son milieu propre, à la place qu'elle occupe dans l'histoire du mysticisme espagnol, a le devoir de s'enquérir de ses maîtres et de ses inspirateurs. Je ne traiterai pas pour le moment du mysticisme de Thérèse, étude qui doit porter en premier lieu sur les écrits de Francisco de Osuna et de Bernardino de Laredo; je pense le faire plus tard. Aujourd'hui, je voudrais seulement dresser une sorte d'inventaire des lectures de la sainte, à l'adresse surtout de ses disciples et de ses admirateurs qui n'ont pas toujours le temps ni les moyens de se reporter aux livres qu'elle cite et dont elle déclare qu'ils lui ont fourni un enseignement ou un secours spirituel très efficace.

Pendant la période de sa vie qui s'étend jusqu'à l'année 1559, Thérèse fut une grande liseuse. Dans son enfance et sa jeunesse, elle lut avec passion des livres de chevaleries; et même, s'il faut en croire son premier biographe, le P. Francisco de Ribera, elle s'associa avec son frère Rodrigo pour en composer un[1]. Que ne donnerait-on pas aujourd'hui pour posséder ce récit d'aventures romanesques, où s'accusaient peut-être déjà certains traits de son caractère et de son style? En même temps que dans les *Amadis* ou autres romans de même espèce, l'imagination surexcitée de la jeune fille trouvait à se repaître dans les Vies des saints, qu'elle lisait aussi avec son frère et qu'en son âge mûr elle ne cessa jamais de lire, mais avec d'autres préoccupations que lorsqu'elle y cherchait sur-

1. « Dióse, pues, á estos libros de caballería,... y como su ingenio era tan escelente, así bebió aquel lenguaje y estilo que, dentro de pocos meses, ella y su hermano Rodrigo de Cepeda compusieron un libro de caballerías con sus aventuras y ficciones, y salió tal que habia harto que decir de él » (*Vida de la Madre Teresa de Jesus*, livre Ier, ch. V, éd. de Madrid, 1863, p. 47).

tout des exemples d'actions héroïques ou des tableaux de supplices effrayants. Thérèse put encore faire d'autres lectures dans la bibliothèque de son père, qui, nous dit-elle, « aimant à lire de bons livres, s'en était procuré en langue espagnole à l'usage de ses enfants »[1]. L'expression *buenos libros* s'applique, à la vérité, chez Thérèse toujours aux livres de dévotion, et peut-être, après son second mariage, Alonso de Cepeda ne garda-t-il plus en sa demeure que des ouvrages pieux, car sa fille paraît l'avoir toujours connu très austère; mais nous savons pourtant qu'à une époque antérieure de sa vie il possédait une petite *librairie* d'amateur, où l'on trouve, à côté du *Retablo de la vida de Christo* de Juan de Padilla et de poésies religieuses de Fernán Pérez de Guzmán, quelques livres profanes : le *De Officiis* de Cicéron (sans doute la traduction d'Alonso de Cartagena), la *Consolation* de Boèce (sans doute la traduction castillane faite sur le catalan de Saplana), un Virgile, la compilation de sentences morales intitulée *Proverbios de Séneca,* un roman d'aventures du cycle carolingien, *La Gran Conquista de Ultramar,* les deux poèmes de Juan de Mena, les *Trecientas* et la *Coronación,* et enfin un *Lunaire*[2]. Quoi qu'il en soit, et si même quelques-unes de ces œuvres ont été à la disposition de Thérèse, on ne voit guère ce qu'elle y aurait pris. En tout cas, ses écrits historiques ou contemplatifs ne contiennent que bien peu de souvenirs de ses lectures profanes. Au chapitre XXXIX de la *Vie,* elle assimile l'âme renouvelée par l'amour divin à l'oiseau phénix qui renaît de ses cendres, « selon ce que j'ai lu, » dit-elle, et dans le *Château de l'âme* (IV, 3) elle compare le repliement de l'âme *(encogimiento)* à ce mouvement de retraite que fait le hérisson ou la tortue, « comme je crois l'avoir lu quelque part. » Çà et là aussi, certaines expressions qu'elle emploie font penser au langage des *Chevaleries :* « la voluntad es la que

1. « era mi padre aficionado a leer buenos libros, y ansi los tenia de rromançe para que leyesen sus yjos » (*Vida,* ch. I; E. I, 23[4]). J'avertis une fois pour toutes que je cite la *Vida* et les *Moradas* d'après les reproductions phototypiques (Madrid, 1873, et Séville, 1882), mais en ajoutant un renvoi (E.) aux *Escritos de Santa Teresa* publiés par D. Vicente de La Fuente dans la Biblioteca Rivadeneyra.

2. *Inventario que hizo Alonso Sánchez de Cepeda de los bienes que tenia cuando murió su mujer doña Catalina del Peso* (1507), publié par D. Manuel Serrano y Sanz, *Apuntes para una Biblioteca de escritoras españolas,* t. II (Madrid, 1905), p. 482.

mantiene la tela » (*Vie,* ch. XVIII; E. I, 60[b]); « ¿ como days la fuerça de esta çivdad y llaves de la fortaleça de ella a tan covarde alcayde? » (ch. XVIII; E. I, 59[b]); « como quien pelea contra vn jayan fuerte » (ch. XX; E. I, 64[b]); « aqui se levanta ya de el todo la vandera por cristo, que no pareçe otra cosa sino que este alcayde de esta fortaleça se sube y le suben a la torre mas alta a levantar la vandera por dios » (ch. XX; E. I, 67[a]); « este gran dios de las cavallerias » (*Château de l'âme,* VI, ch. 6; E. I, 470[b]), expression qui traduit *Deus exercituum.* Malgré ces passages et sans doute d'autres qu'on pourrait relever en ce genre, il paraît évident que Thérèse s'est appliquée à ne rien écrire qui rappelât sa vie et ses occupations mondaines.

A partir du jour où son oncle l'initia aux lectures pieuses, Thérèse ne connut plus que ce qu'elle nomme les *buenos libros.* « Ce qui me sauva, dit-elle au chapitre III de la *Vie,* fut d'avoir pris goût aux *bons livres :* je lisais les Épîtres de saint Jérôme[1]. » Et lorsque le même oncle lui donna le *Troisième Abécédaire* de Francisco de Osuna, la Mère nous déclare qu'ayant depuis une année lu de *bons livres,* elle ne voulut plus des autres, à cause du mal qu'ils lui avaient causé[2]. Lorsqu'elle est gratifiée du don d'oraison, la lecture lui devient un exercice nécessaire, indispensable; elle ne peut se recueillir sans avoir lu. Ne réussissant pas à concentrer sa pensée sur l'objet de la contemplation ni à tirer parti de son imagination qu'elle déclare paresseuse, il faut qu'elle ait recours aux livres[3]. Durant les premières années de son apprentissage spirituel, « jamais, dit-elle, si ce n'est immédiatement après avoir communié, je n'osais me mettre en état d'oraison sans un livre[4]. » Thérèse insiste beaucoup sur ce point : « Mon âme battait la campagne

1. « diome la vida aver quedado ya amiga de buenos libros : leya en las epistolas de san jerónimo... » (*Vida,* ch. III; E. I, 27[a]).

2. « y puesto que este primer año avia leydo buenos libros, que no quise mas vsar de otros, porque ya entendia el daño que me avian echo » (*Vida,* ch. IV; E. I, 28[b]).

3. « lo mas gastava en leer buenos libros, que era toda mi rrecreaçion, porque no me dio dios talento de discurrir con el entendimiento ni de aprovecharme con la ymaginaçion, que la tengo tan torpe que, an para pensar y rrepresentar en mi, como lo procurava traer, la vmanidad del señor, nunca acavaba » (*Vida,* ch. IV; E. I, 29[a]).

4. « en todos estos [años], si no era acavando de comulgar, jamas osava començar a tener oraçion sin vn libro » (*Vida,* ch. IV; E. I, 29[a]).

quand les livres me manquaient[1], » et ailleurs encore : « C'est une bonne chose qu'un livre pour se recueillir prestement[2]. » Mais plus elle progresse dans son oraison, plus elle trouve d'appui et d'instruction auprès de ses confesseurs et plus elle jouit des faveurs du Maître, moins elle a besoin de livres : l'*expérience* remplace la lecture. Thérèse constate alors que bien des choses qu'elle ne comprenait pas en lisant s'éclairent et prennent un sens[3], et elle nous dit : « Je plains ceux qui commencent rien qu'avec des livres, car c'est une chose étonnante combien l'on comprend autrement lorsqu'on a acquis l'*expérience*[4]. » Elle en arrive même à juger les livres spirituels inutiles[5], et en rédigeant pour ses religieuses le *Chemin de perfection,* elle les met en garde contre l'abus des lectures « qui fait perdre la dévotion »[6].

Au surplus, une circonstance tout à fait indépendante de sa volonté priva brusquement Thérèse de toute une littérature dont elle s'était longtemps nourrie et qui lui procurait parfois encore un certain soulagement. Cette circonstance, à laquelle elle fait allusion dans le chapitre XXVI de la *Vie*, fut la publication, en 1559, de l'Index du Grand Inquisiteur D. Fernando de Valdés[7], qui proscrivait non seulement beaucoup d'ouvrages hérétiques, mais un très grand nombre aussi de

1. « era sienpre, quando me faltava libro, que era luego disbaratada el alma » (*Vida*, ch. IV; E. I, 29ᵃ).

2. « es bueno vn libro para presto recojerse » (*Vida*, ch. IX; E. I, 40ᵇ). — Dans sa lettre à Pierre d'Alcántara, elle lui dit qu'elle a toujours beaucoup aimé la lecture (*Relac. I;* E. I, 46ᵃ), et dans un passage du *Chemin de perfection* elle déclare à ses religieuses que pendant quatorze ans elle n'a pu méditer sans lire (*Camino*, ch. XXVI; E. I, 339ᵃ).

3. « arlos años estuve yo que leya muchas cosas y no entendia nada de ellas » (*Vida*, ch, XII; E. I, 47ᵇ).

4. « e lastima a los que comiençan con solos libros, que es cosa estraña quan diferentemente se entiende de lo que despues de espirimentado se ve » (*Vida*, ch. XIII; E. I, 49ᵇ).

5. « como todos los libros que leya que tratan de oraçion me pareçia los entendia todos y que ya me avia dado aquello el señor que no los avia menester, y ansi no los leya sino vidas de santos » (*Vida*, ch. XXX; E. I, 93ᵃ).

6. « con tantos libros parece se nos pierde la devocion » (*Camino*, ch. XXXIV; E. I, 345ᵃ).

7. « quando se quitaron muchos libros de rromançe que no se leyesen, yo senti mucho, porque algunos me dava rrecreaçion leerlos, y yo no podia ya por dejarlos en latin » (*Vida*, ch. XXVI; E. I, 81ᵃ). — D. V. de La Fuente, dans l'édion phototypique de la *Vida* (1873), dit tout à fait à tort que Thérèse vise ici l'Index de 1565. D'abord il n'existe pas d'Index de l'année 1565; celui auquel a pensé La Fuente est l'Index romain de 1564, dit de Trente, qui ne contient naturellement pas de livres en

livres contemplatifs en langue vulgaire, sous prétexte qu'ils s'adressaient surtout aux illettrés et pouvaient répandre des doctrines dangereuses ou égarer des âmes simples. Valdés, suivant le mot de Louis de Grenade, qui eut lui-même à pâtir des sévérités du Grand Inquisiteur, n'aimait pas ce qu'il appelait une littérature de « femmes de charpentiers »[1]. En 1559, Thérèse était une contemplative fort exercée; de doctes théologiens la guidaient, et elle avait heureusement trouvé chez les Pères de la Compagnie de Jésus des confesseurs qui comprenaient son âme : la mesure prohibitive de Valdés l'atteignit moins gravement qu'on ne serait porté à le croire, puisqu'elle pouvait désormais se passer de l'entraînement des lectures. Mais, notons-le, si Thérèse dut renoncer à certains livres spirituels, elle ne perdit jamais l'habitude de s'inspirer de l'Écriture Sainte, dans la mesure, bien entendu, où cela lui était possible et permis.

Sur les lectures spirituelles de Thérèse, nous possédons trois sources d'information : 1° les citations et allusions répandues dans ses œuvres, principalement dans la *Vie* et le *Château de l'âme;* 2° un article des *Constitutions* de la Réforme thérésienne du Carmel, chap. X, § 2, qui énumère les livres dont doivent être pourvus les monastères; 3° la déposition de la Mère María de San Francisco, qui, dans l'enquête pour la canonisation, mentionne les livres que la sainte « especialmente leia » (E. II, 394 b). J'estime utile de reproduire ces deux derniers documents. Tel est d'abord l'article des *Constitutions*[2] :

Tenga cuenta la Priora con que aya buenos libros; en especial *Cartuxanos*, *Flos sanctorum*, *Contemptus mundi*, *Oratorio de religiosos*,

langue vulgaire espagnole. Au reste ce que Thérèse raconte au chapitre XXVI de la *Vida* s'est passé avant l'arrivée de Pierre d'Alcántara à Avila, c'est-à-dire avant 1560. Il est évident et incontestable que la condamnation de « muchos libros de rromançe » dont parle Thérèse s'applique à l'Index espagnol de 1559.

1. Dans une lettre à l'archevêque Carranza, Louis de Grenade, parlant du travail de revision de ses écrits que lui impose l'Index de Valdés, s'exprime en ces termes : « Y con todo esto habrá un pedazo de trabajo, por estar el Arzobispo tan contrario á cosas (como él llama) de contemplación *para mujeres de carpinteros* ». Le P. Cuervo a montré que cette lettre non datée fut écrite entre le 17 et le 22 août 1559 (*Obras de Fr. Luis de Granada*, t. XIV, p. 441).

2. Je le donne, non d'après La Fuente, qui suit le texte d'une édition de 1678, à l'usage du couvent de la Imagen d'Alcalá de Henares, mais d'après l'édition officielle de Madrid, *Por Pedro Madrigal*, 1588, qui reproduit les *Constitutions* promul-

los de Fray Luys de Granada, y los del padre fray Pedro de Alcantara : porque es en parte este mantenimiento tan necessario para el alma, como el comer para el cuerpo [1].

Voici maintenant la déclaration de la Mère María de San Francisco, lors de l'information sur la sainteté de Thérèse qui eut lieu à Medina del Campo :

Digo que el tiempo que no gastaba nuestra santa Madre en oracion y cosas forzosas, lo pasaba en leccion ; y los libros, que especialmente leia, eran los *Morales* de San Gregorio, y las obras del Cartujano, y el *Abecedario* de Osuna, en la *Subida del Monte,* en las obras del padre fray Luis de Granada, *Arte de servir á Dios* y *Contemptus mundi,* y las vidas de los santos [2].

A la vérité, les écrits de Thérèse ou ces deux derniers documents ne nous renseignent pas sur tout ce qu'elle a pu lire, mais ils nous apprennent à peu près l'essentiel.

Dans les pages qui suivent, je m'abstiens de décrire par le menu les ouvrages déjà décrits, soit dans les bibliographies spéciales, telles que l'*Ensayo* de Gallardo, le *Catálogo de la biblioteca de Salvá,* la *Bibliografía ibérica del siglo xv* de Haebler, soit dans les précieux inventaires typographiques issus des concours de la Bibliothèque nationale de Madrid, soit encore dans certains catalogues de vente riches en livres espagnols : il suffit de renvoyer à ces divers répertoires. J'aurai à me servir aussi des Index de l'Inquisition d'Espagne. Trois d'entre eux sont à considérer : un Index de Louvain, réimprimé avec des

guées au chapitre en 1581 et confirmées par le nonce du pape en 1588. On sait que les éditions de 1581 (Salamanque) et de 1588 (Madrid) ont été intentionnellement détruites par les pères déchaussés. Nos carmélites françaises du premier monastère de Paris possèdent le seul exemplaire aujourd'hui connu de l'édition de 1588, dont elles ont fait exécuter un fac-similé héliographique : je me sers de ce fac-similé qu'elles ont eu la bonté de me prêter.

1. Dans l'édition d'Alcalá 1678, réimprimée par La Fuente (E. I, 274a), l'article est ainsi conçu : « Tengan cuenta especialmente la Madre Priora con que haya buenos libros *Cartujanos, Flos Santorum, Contentus mundi*, oratorio de Religiosos, Fray Luis de Granada, ó fray Pedro de Alcántara, porque, » etc. La Fuente aurait dû mettre une ponctuation avant *Cartujanos* qui commence l'énumération, et s'apercevoir que oratorio de Religiosos désigne un ouvrage de Guevara.

2. La Fuente imprime ce passage ainsi : « eran los morales de San Gregorio, y las obras del Cartujano, y el Abecedario de Osuna en la subida del monte, en las obras del padre fray Luis de Granada, *Arte de servir á Dios* y *contemptus mundi,* y las vidas de los santos. »

additions du Grand Inquisiteur D. Fernando de Valdés, à Tolède en 1551; l'Index du même Valdés de 1559, et l'Index du cardinal Quiroga de 1583. Je cite le premier d'après la reproduction phototypique faite à New-York par M. A. M. Huntington, et les deux derniers d'après Fr. H. Reusch, *Die Indices librorum prohibitorum des sechzehnten Jahrhunderts,* Tübingue, 1886 (t. CLXXVI des publications du *Litterarischer Verein* de Stuttgart).

I. La Bible.

Sainte Thérèse mettait l'Écriture Sainte très au-dessus de ce qu'ont écrit les hommes, quelque pieux et doctes qu'ils fussent. Parlant dans ses *Fondations* d'un chanoine de Tolède, le Dr Velázquez, qui l'avait confessée et consolée spirituellement, elle dit : « Il me fut d'un grand secours, car il me rassurait à l'aide de choses de la Sainte Écriture, qui est ce qui m'importe le plus[1]. » En diverses circonstances, elle insiste sur la valeur de telle partie des livres sacrés qui à ses yeux remplace avantageusement toute autre littérature. « Toujours, » écrit-elle dans le *Chemin de perfection,* « toujours les paroles que les Évangiles produisent telles qu'elles sortirent de cette bouche très sacrée m'ont plus attachée et recueillie que les écrits les mieux composés : ceux-là, surtout s'ils n'étaient point d'un auteur très approuvé, je n'éprouvais pas l'envie de les lire[2]. » Le *Cantique,* même à travers le latin qu'elle ne comprend pas, aussi bien que l'*Oraison dominicale,* ces deux morceaux d'inspiration divine valent « les livres les plus dévots »[3] ou lui paraissent contenir « la plus haute méthode de contemplation » et « le chemin spirituel dès son point de départ »[4]. Une fois

1. « Me hiço gran provecho, porque me asiguraba con cosas de la sagrada escritura, que es lo que mas á mí me hace al caso » (*Fundaciones*, ch. XXX; E. I, 241a).

2. « Siempre yo he sido aficionada y me han recogido mas las palabras de los Evangelios que se salieron por aquella sacratísima boca, ansi como las decia, que libros muy bien concertados; en especial, si no era el autor muy ya aprobado, no los habia gana de leer » (*Camino de perfección,* ch. XXXIV; E. I, 345a).

3. « Cada vez que oyo ó leo algunas palabras de los Cantares de Salomon, en tanto extremo que, sin entender la claridad del latin en romance, me recogia mas y movia mi alma que los libros muy devotos que entiendo » (Prologue des *Conceptos,* E. I, 387a).

4. « Es cosa espantosa cuan subido en perfecion es esta oracion evangelical,... parece no hemos menester otro libro, si no estudiar en este, porque hasta aquí ha

elle regrette son impuissance à extraire de l'Écriture tout ce qui « doit s'y trouver » pour bien définir la paix de l'âme dans le mariage spirituel[1].

Avant d'évaluer ce qu'elle possédait de l'Ancien comme du Nouveau Testament, il convient de rechercher comment elle a pu connaître les livres saints et s'en assimiler les passages qu'elle a utilisés et qui ont aidé à son éducation religieuse.

Thérèse n'entendait pas le latin de la Vulgate : elle l'affirme elle-même et à tout propos elle se dit « sans lettres ». Son ignorance du latin est aussi attestée par l'un de ses premiers biographes, qui entra très avant dans son intimité et la confessa, le P. Diego de Yepes. « Femme, » dit-il de Thérèse, « qui jamais n'eut la curiosité de comprendre un mot de latin, à la différence d'autres religieuses qui font les savantes et les entendues[2]. » Toute explication d'ordre surnaturel étant ici écartée[3], il reste que Thérèse connut l'Écriture soit par des traductions, soit par des explications que lui fournirent les théologiens de son entourage, seuls qualifiés à son avis pour interpréter le latin de la Vulgate; car cette femme, qui prisait tant le savoir chez ses directeurs et ses confesseurs, n'en voulait à aucun prix pour elle ni pour ses religieuses. Le même P. Yepes conte l'histoire d'une jeune fille de Tolède, qui, désireuse de se faire carmélite et ayant annoncé qu'elle apporterait au monastère une Bible, reçut de la Mère Thérèse la réponse suivante : « Une Bible, ma fille! Ne venez pas chez nous. Nous sommes des femmes ignorantes et nous ne nous occupons de faire que ce qu'on nous ordonne. Nous ne voulons ni de vous ni de votre Bible[4]. » La Bible en question

enseñado el Señor todo el modo mas alto de contemplacion. » — « Jamas vino á mi pensamiento que habia tan gran secreto en esta oracion evanjelical que ansí encerrase en sí todo el camino espiritual desde el principio » (*Camino de perfección*, ch. LXV et LXXVI; E. I, 367ᵃ et 374ᵇ).

1. « o jesus! y quien supiera las muchas cosas de la escritura que deve aver para dar a entender esta paz del alma! » (*Moradas*, VII, 3; E. I, 486ᵃ).

2. « Con ser una muger que jamas tuuo curiosidad en entender vna palabra de Latin, como lo hazen otras Monjas que se precian de bachilleras y entendidas » (*Vida, virtud y milagros de Teresa de Jesus*, livre III, ch. XXVIII, § 2).

3. Le P. Yepes admet naturellement, sur certaines déclarations de Thérèse (*Vida*, ch. XX et *Conceptos*), que Dieu dévoila à sa servante le sens de quelques passages de la Vulgate.

4. Lettre adressée à Fr. Luis de León, premier éditeur des œuvres de Thérèse (E. I, 568ᵃ). Yepes fait allusion à cet écrit dans sa *Vida de Teresa de Jesus*. Prologue, § 4.

ne pouvait être qu'une Bible latine[1] : ce n'était pas au livre qu'en voulait Thérèse mais aux prétentions du bas bleu. En une autre occasion, Thérèse écrivit à la Mère María de San José : « Dieu préserve toutes mes filles de se donner pour *latines*... J'aime bien mieux qu'elles cherchent à paraître pauvres d'esprit, ce qui convient très bien à des saintes, que de paraître si savantes[2]. » Tout ce qu'elle demandait à ses filles, c'est qu'elles sussent lire et prononcer le latin pour le service du chœur et parce que la règle l'exigeait[3].

En ce qui concerne les traductions des livres bibliques dont Thérèse a pu se servir, il faut distinguer entre la première et la seconde moitié de sa vie, ou, ce qui revient à peu près au même, entre la première et la seconde moitié du XVIe siècle.

Depuis l'établissement de l'Inquisition espagnole jusqu'en 1551, la traduction et la lecture de la Bible en langue vulgaire ne furent pas prohibées par mesure générale, comme plus tard, quoique l'archevêque Carranza ait été trop loin en disant : « Je ne sache pas qu'avant que les hérésies du maudit Luther fussent sorties de l'Enfer à la lumière du monde on ait nulle part interdit la Sainte Écriture en langue vulgaire[4]. » La vérité est que l'Inquisition espagnole pourchassait les Bibles traduites quand elle les supposait contaminées de judaïsme. Villanueva parle de Bibles brûlées à Salamanque en 1492 : « Anno Domini 1492, die 25 mensis septembris, quaedam Bibliae in lingua materna scriptae... traductae secundum Bibliam Hebraeorum... in praesentia omnium fuerunt concrematae[5]. »

1. M. Lea pense, au contraire, que cette Bible était en langue vulgaire (*Chapters from the Religious History of Spain*, Philadelphie, 1890, p. 49), mais le fait n'a pu se passer qu'après la fondation du monastère de Tolède qui remonte à l'année 1569, et à cette époque toute traduction complète ou fragmentaire de la Bible était depuis longtemps interdite en Espagne. Si la jeune fille avait apporté une Bible espagnole, Thérèse l'aurait pris sur un tout autre ton.

2. « Dios libre á todas mis hijas de presumir de latinas... Harto mas quiero que presuman de parecer simples, que es muy de santas, que no tan retóricas » (*Cartas*, n° 27 ; E. II, 24^b).

3. « Ellas deprenderán bien a leer latin, porque está mandado no se reciba nenguna sin saberlo » (*Cartas*, n° 27 ; E. II, 24^b).

4. Villanueva, *De la leccion de la Sagrada Escritura en lenguas vulgares*, Valence, 1791, p. 2. M. Lea exagère aussi quand il dit : « form the thirteenth to the sixteenth century there was no proscription of vernacular Bibles ». (*A History of the Inquisition of Spain*, t. III, p. 527.)

5. Villanueva, *liv. cit.*, p. 16.

D. José Enrique Serrano y Morales a publié plusieurs documents des années 1497 et 1498 ordonnant la saisie ou la crémation à Valence de « brivias en romance » ou de « bibries en pla o saltiris en pla o altres qualseuol libres en los quals haja salms en pla »[1]. A Barcelone, de même, nous constatons qu'en 1498 furent brûlés sur la grande place de la ville « les biblies en pla e altres libres en pla descendents de la biblia »[2]. L'un des documents produits par M. Serrano condamne même expressément toute tentative de traduire la Bible dans la langue moderne, dont le vocabulaire ne se prête pas à rendre le texte sacré, alors que le latin de saint Jérôme, qui a reçu l'approbation de l'Église, répond à tous les besoins. Mais ces mesures de proscription n'avaient pas de caractère général; elles n'étaient prises que lorsque les inquisiteurs croyaient s'apercevoir que les traductions servaient aux judaïsants à altérer le texte biblique dans l'intérêt de leur croyance.

L'Index publié à Tolède en 1551 introduit un régime nouveau; au nombre des « libros reprobados en lengua castellana » il met en premier lieu la Bible en quelque langue vulgaire que ce soit : « Biblia en romance castellano [o] en otra qualquier vulgar lengua. » A première vue, on serait tenté de croire que cette prohibition suppose l'existence d'une ou de plusieurs Bibles castillanes *imprimées,* les Index ne visant guère de livres manuscrits, mais aucun bibliographe ne nous a encore décrit une Bible castillane en lettres de forme antérieure à la Bible juive de Ferrare publiée en 1553, qui naturellement ne contient que l'Ancien Testament. Et pourtant les érudits qui se sont occupés de l'histoire religieuse de l'Espagne admettent, sans d'ailleurs préciser, une large circulation de versions bibliques vers le milieu du XVIe siècle et s'appuient entre autres sur l'autorité de l'archevêque Carranza dans ses *Comentarios sobre el catechismo* (1558). Carranza, après avoir expliqué les motifs de la prohibition de la Bible en langue vulgaire, dit qu'à son avis certains livres du texte sacré

1. *Reseña histórica de las imprentas en Valencia,* Valence, 1898-1899, p. 151-155.
2. *Manual de novells ardits, vulgarment appelat Dietari del Consell Barceloní,* t. III, (Barcelone, 1894), p. 146.

peuvent être lus par tous sans inconvénient, comme les livres sapientiaux et historiques de l'Ancien Testament, ou quelques Évangiles et Épîtres du Nouveau avec les Actes des Apôtres, et que même une traduction complète, un peu libre et commentée, conviendrait à certaines personnes sensées et prudentes qui profiteraient de cette lecture mieux que d'autres qui savent le latin et ont de l'instruction. Puis il ajoute ces paroles très intéressantes : « Yo tengo esperiencia de esto, y así lo puedo certificar con verdad, que de mi consejo han leido toda la Sagrada Escritura algunas Personas, viendo que concurrian en ellas las partes que me parecian necesarias, y que sacaron muy gran fruto para su consolacion y correccion de vida. Entre estas fueron algunas mugeres que ni Paula, ni Eustoquio, nobles Romanas, á cuya peticion les trasladó S. Gerónimo la Escritura segun la verdad Hebráica, la pudieron leer mas dignamente, si yo por la bondad de Dios tengo algun juicio en esto[1]. » A quelles femmes, Carranza faisait-il ainsi lire « toute la Sainte Écriture », et dans quel texte vulgaire la leur présentait-il? C'est ce que malheureusement nous ignorons. Est-il bien sûr d'ailleurs qu'il s'agisse ici de femmes espagnoles? Carranza a beaucoup voyagé et séjourné à l'étranger, il a notamment passé trois ans en Angleterre où précisément il s'occupa de la question biblique; il ne me paraît donc pas démontré que le passage cité s'applique à l'Espagne. M. Lea s'appuie encore sur deux passages du procès de María Cazalla (1534)[2], le premier où il est dit : « Se acostumbra por mujeres católicas leer algunos libros de la Sagrada Escritura en romance, » et l'autre où l'accusée réplique en ces termes à une accusation portée contre elle : « Pero si por leer una epístola en romance se hubiese de imputar á delito ó se hubiese de tomar como predicacion, pocas mujeres habría devotas ó que supieran leer que no fuesen notadas de esto, que no es herejía ni delito de ninguna clase[3]. » Remarquons toutefois

1. Je cite ce passage d'après Villanueva, *De la leccion de la Sagrada Escritura en lenguas vulgares*. Append. I, p. LXXIX.

2. *Chapters from the Religious History of Spain*, p. 46.

3. Julio Melgares Marín, *Procedimientos de la Inquisicion*, Madrid, 1886, t. II, p. 110 et 114.

qu'il n'est question ici que de certains livres de la Bible *en romance* et non d'une Bible complète. Si une Bible castillane avait été imprimée avant 1551, comment aurait-elle disparu sans laisser la moindre trace? On pourrait invoquer, il est vrai, l'exemple de la Bible catalane, celle de Bonifaci Ferrer, dont l'édition a été totalement détruite, moins quelques feuillets que sauvèrent des érudits du XVIIe siècle[1]. La Bible castillane aurait-elle subi le même sort? C'est possible, quoique nous ne le sachions pas[2], et jusqu'à preuve du contraire j'inclinerais à croire que la prohibition de 1551 fut plutôt une mesure préventive à l'adresse des imprimeurs qui auraient pu être tentés d'imprimer quelqu'une des versions manuscrites de la Bible castillane du Moyen-Age qui ont été étudiées par Éd. Boehmer dans le tome II de ses *Spanish Reformers* et par S. Berger dans le tome XXVIII de la *Romania*. Mais après 1553, les Inquisiteurs se trouvaient en présence de la Bible juive imprimée à Ferrare dont ils avaient le devoir d'interdire la circulation en Espagne. L'Index de Valdés de 1559 ne la mentionne pas expressément; il prohibe en général la « Biblia en nuestro vulgar o en otro qualquier traduzido en todo o en parte, como no este en Hebraico, Chaldeo, Griego o Latin » (Reusch, p. 232), puis une série de livres traduits de l'Ancien comme du Nouveau Testament, et enfin le « Testamento nuevo en qualquier lengua vulgar, y en especial los Testamentos impressos en Venecia, en casa de Joan Philadelfo año de 1556 sin nombre del traductor » (Reusch, p. 239), article qui vise les testaments protestants de Francisco de Enzinas (1543) et de Juan Pérez (1556). Pour plus de sûreté encore, Valdés interdit un nombre considérable de

1. Haebler, n° 49. Il est prouvé maintenant que le Psautier imprimé à Barcelone vers 1480 et qui se dit « tret de la biblia de stampa », est une réimpression de cette partie de la Bible de Ferrer (Haebler, n° 560), mais on n'en connaît plus que le seul exemplaire de la Bibliothèque Mazarine. — Cipriano de Valera déclare avoir eu sous les yeux un exemplaire de la Bible de Ferrer (Préface de sa Bible, imprimée à Amsterdam, 1602).

2. Il est remarquable que Cipriano de Valera, après avoir énuméré les traductions espagnoles de la Bible qu'il a vues et qui sont la Bible catalane de Ferrer, la Bible juive de 1553, celle de Casiodoro de Reyna de 1569 et les Nouveaux Testaments de Francisco de Enzinas et de Juan Pérez, ajoute ces mots : « Estas impressiones he yo visto : fuera de las que con la injuria del tiempo, y con la persecucion de los enemigos de la Cruz de Christo, nuevos Antiocos, se han perdido » (*La Biblia que es los sacros libros del viejo y nuevo testamento*. Amsterdam, 1602. Préface). Ces versions perdues, les tenait-il pour imprimées ou pour manuscrites?

Livres d'heures imprimés en Espagne ou hors d'Espagne et ordonne la remise à l'Inquisition des impressions volantes ou des copies manuscrites de passages des Évangiles ou des Épîtres de saint Paul : « Y porque ay algunos pedaços de evangelios y epistolas de Sant Pablo y otros lugares del Nuevo Testamento en vulgar Castellano, ansi impressos como de mano, de que se han seguido algunos inconvenientes, mandamos que... se entreguen al Sancto Officio » (Reusch, p. 240). L'Index de Quiroga de 1583 confirme les précédents, mais introduit toutefois par sa règle sixième une légère atténuation aux défenses prononcées antérieurement : « Prohibense las Biblias en lengua vulgar con todas sus partes, pero no las clausulas, sentencias o capitulos que de ella anduvieren insertos en los libros de catholicos que los explican o alegan, ni menos las epistolas y evangelios que se cantan en la missa por el discurso del año, no estando de por si solas, sino juntamente con los sermones o declaraciones que para edificacion de los fieles se han compuesto o compusieren por autores catholicos ».(Reusch, p. 383).

A aucune époque de sa vie, ni avant 1551 ni après, Thérèse n'a eu à sa disposition un texte complet de la Bible en castillan ; elle n'a connu de la Bible que les parties contenues dans la liturgie ou dans les livres d'édification qu'elle lisait ou encore dans les citations des prédicateurs dont elle écoutait la parole avec avidité[1].

Le Nouveau Testament lui était, il va de soi, beaucoup plus familier que l'Ancien, aussi bien par la place considérable que les Évangiles et les Épîtres occupent dans la liturgie que parce que la vie du Christ et surtout sa passion devinrent de bonne heure le sujet presque exclusif de ses pensées. De très notables portions des Évangiles et des Épîtres, tout l'Ordinaire de la messe, furent de bonne heure mis à la portée des fidèles par deux traductions, celle de Gonzalo de Santa María, *Evangelios*

1. « era aficionadisima a ellos [los sermones], de mane[ra] que si via a alguno predicar con espiritu y bien, vn amor particular le cobrava sin procurarle yo, que no se quien me le ponia. casi nunca me pareçia tan mal sermon que no le oyese de buena gana, anque al dicho de los que le oyan no predicase bien : si era bueno. erame muy particular rrecreaçion » (*Vida*, ch. VIII ; E. I, 40a).

y epistolas de todo el año, Saragosse, 1485, et celle de Fr. Ambrosio de Montesino, *Evangelios, Epistolas, Leciones y prophecias que la sancta yglesia canta en la missa por todo el año,* Tolède, 1512, dont Mayans a dit, dans son *Orador cristiano,* qu'elle est un « monument du pur langage espagnol »[1]. Le livre de Montesino, six fois réimprimé du vivant de notre sainte[2], et, dans l'édition de Burgos 1555 au moins, illustré de bois représentant diverses scènes de l'histoire du Christ, devait figurer souvent dans les petites « librairies » de familles pieuses comme celle des Sánchez de Cepeda : il serait surprenant que Thérèse ne l'eût pas eu entre les mains. Dans sa première jeunesse aussi, et surtout avant son entrée comme pensionnaire au couvent des augustines d'Avila, elle a dû posséder tel ou tel de ces livres d'Heures en espagnol proscrits par l'Index de 1559 qui en signale plus d'une trentaine, dont plusieurs imprimés à Paris ou à Lyon ; elle y pouvait trouver, à côté de l'office de la Vierge, du Rosaire, que sa mère lui faisait réciter, et de bien d'autres prières, un récit de la Passion tiré des Évangiles[3]. Mais le livre où il y a lieu de croire qu'elle a puisé plus que

1. Voyez Gallardo, *Ensayo,* t. III, col. 866. — Aux traductions de ces deux auteurs, il faut encore ajouter les *Epistolas y Evangelios,* Séville, 1506, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque de Vienne et dont Boehmer a donné des extraits (*Spanish Reformers,* t. II, p. 342 et suiv.), puis une autre version partielle des Évangiles liturgiques par Fr. Juan López, *Libro de los evangelios del aviento fasta la dominica in passione, moralizados,* Zamora, 1490 (Gallardo, *Ensayo,* t. III, col. 425, et Haebler, n° 366). Montesino dit avoir « corrigé » une ancienne version, « porque estava muy corrompida, confusa y disforme, assi por la impropiedad y torpedad de los vocablos que tenia, como por la confusion y escuridad de las sentencias » (Voyez sa lettre à Ferdinand le Catholique reproduite par C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo,* n° 164). Cette ancienne version devait être celle de Gonzalo de Santa Maria ou celle de Séville, 1506.

2. A Tolède en 1532 et 1535 (C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo,* n°s 159 et 164), à Anvers en 1543, 1544 et 1558 (Boehmer, *Spanish Reformers,* t. II, p. 359), puis à Burgos en 1555. Cette dernière édition, qui existe à la Bibliothèque Nationale de Paris sous la cote B 21,306, est intitulée : *Euangelios Epistolas; Leciones : y prophecias que la sancta yglesia canta en la Missa por todo el año. Nueuamente hystoriados...* Burgos en casa de Juan de Junta. Año 1555. Parmi les illustrations de ce volume, on voit au fol. 74vo Jésus auprès du puits et la Samaritaine qui verse de l'eau dans une cruche. C'est une image de ce genre que se procura sans doute Thérèse et qu'elle aimait tant à contempler (voy. la *Vida,* ch. XXX ; E. I, 93b).

3. Le Catalogue des *Livres d'Heures, imprimés au XVe et au XVIe siècle, conservés dans les Bibliothèques publiques de Paris,* par M. Paul Lacombe (Paris, 1907), décrit sept livres d'Heures espagnoles de Paris, de Lyon et d'Anvers; le plus ancien est de Simon Vostre, 1499. Il serait fort à désirer qu'un bibliographe espagnol étudiât les nombreuses Heures imprimées dans diverses villes d'Espagne au XVIe siècle, en inventoriant soigneusement les pièces qu'elles contiennent et dont on peut tirer de précieux renseignements sur la vie religieuse chez le peuple et les femmes.

partout ailleurs une large connaissance des Évangiles est la *Vita Christi* de Ludolphe de Saxe, que le même Ambrosio de Montesino, traducteur des *Évangiles* et des *Épîtres,* mit en castillan à la demande des Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle. Comme cet ouvrage a été cité par Thérèse dans sa *Vie*, qu'elle ordonna de le mettre dans la bibliothèque de ses monastères et qu'au témoignage de la Mère María de San Francisco il fut une des lectures de prédilection de la sainte, je lui consacrerai plus bas une notice spéciale. Ici nous n'avons à le considérer qu'au point de vue purement scripturaire. La *Vita Christi* est une Concorde des quatre Évangiles, enrichie d'abondants commentaires, et où le traducteur a eu soin de distinguer typographiquement le texte sacré, soit en employant un plus gros caractère, soit en se servant de guillemets [1]. En somme, le livre remplaçait presque une traduction des Évangiles. Comme il est rare que Thérèse cite textuellement des passages des quatre Évangélistes et qu'en outre, en citant, elle devait se fier souvent à sa mémoire, on ne réussirait guère à donner une démonstration péremptoire des emprunts qu'elle a pu faire à la version de Montesino. Toutefois, certaines coïncidences éveillent l'attention. Nous savons par exemple qu'après le morceau capital de la Passion, trois épisodes de l'histoire du Christ ont particulièrement captivé la sainte et se sont tellement gravés dans son esprit qu'elle y fait allusion dans presque tous ses écrits : la conversion de la Madeleine, la rivalité de Marthe et de Marie et la rencontre du Christ et de la Samaritaine [2]. Or, ces trois épisodes font l'objet de trois chapitres

1. « Contiene por orden muy loable todo el testo de los quatro euangelistas con hermosura de concordia & con declaracion de todo lo que en ellos se contiene con los dichos de todos los principales doctores griegos & latinos... ordene todo lo que del testo del euangelio trata este doctor [Ludolphe] en tal manera que fuesse conocido entre las otras palabras deste libro y de todos los otros doctores que trae para declaracion del sacro euangelio, escriuiendolo de otra letra mas gruessa porque se reconozcan sin pena las palabras diuinas entre las humanas » *(Prohemio epistolar)*.

2. Madeleine : « era yo muy devota de la gloriosa madalena y muy muchas veçes pensava en su conversion, en espeçial quando comulgava » (*Vida*, ch. IX; E. I, 40b). Cf. *Vida*, ch. XXII; E. I, 72a et 72b; *Relacion IX;* E. I, 168a; *Camino,* ch. XXVI; E. I, 339a, et ch. XLI; E. I, 350b; *Moradas* VI, 11. E. I, 481b; *Moradas* VII, 2; E. I, 484a; *Moradas* VII, 4; E. I, 488a. — Marthe et Marie : « Acuerdome algunas veces de la queja de aquella santa mujer Marta », etc. (*Exclamaciones* V; E. I, 494b). Cf. *Vida*, ch. XVII; E. I, 58a, et ch. XXII; E. I, 71b; *Camino,* ch. XXVI; E. I, 339a, et ch. LIII;

consécutifs dans la *Vita Christi* traduite par Montesino, ce sont les chapitres XL à XLII de la première partie. Thérèse trouvait là réunis en quelques pages les plus beaux incidents féminins de l'histoire du Christ qui la touchaient jusqu'au fond de l'âme. Peut-être aussi, comme on le voit par le chapitre XIII de la *Vie*, l'intérêt particulier qu'elle semble avoir pris à l'une des scènes de la Passion, ce que traditionnellement et iconographiquement l'on appelle le *Christ à la colonne,* lui vient-il en partie[1] du chapitre LXII du quatrième volume de Ludolphe intitulé : « Comment Notre-Seigneur fut attaché à la colonne, » et où il est parlé en détail de la colonne de la flagellation et rappelé qu'elle fut inégalement partagée entre l'église de Sainte-Praxède à Rome et celle du mont Sion de Jérusalem[2]. Plus on examinera avec attention la version espagnole de la *Vita Christi*, non seulement sa partie narrative tirée des Évangiles et paraphrasée, mais aussi ses copieux commentaires qui vul-

E. I, 357a; *Conceptos,* ch. VII; E. I, 403b; *Moradas* VII, 4; E. I, 488a. — Samaritaine : « o que de veçes me acuerdo del agua biva que dijo el señor a la samaritana, y ausi soy muy afiçionada a aquel evanjelio », etc. (*Vida,* ch. XXX; E. I, 93b). Cf. *Fundaciones,* ch. XXXI; E. I, 249a; *Camino,* ch. XXIX; E. I, 341b; *Conceptos,* ch. VII; E. I, 404a; *Moradas* VII, 11; E. I, 480a. — Sur la Madeleine, Thérèse a pu lire aussi l'*Historia de la bendita Magdalena sacada largamente de los euangelios & otras partes, por mandado de la muy alta & catholica reyna doña Ysabel de buena memoria para que los deuotos desta gloriosa santa puedan saber complidamente su vida.* Tolède, 1521 (P. Salvá, *Catálogo,* n° 3457). Dans l'inventaire de Ferdinand Colomb, on trouve décrite une *Historia de Santa Maria Madalena,* Burgos, 1514, qui doit être le même ouvrage (Gallardo, *Ensayo,* t. II, col. 547).

1. En partie seulement, car il est très probable que cet intérêt lui fut suggéré également par la vue de représentations figurées, sculptures, peintures et gravures, comme celle dont il est question au commencement du chapitre IX de la *Vie.* Ribera rapporte (*Vida de la Madre Teresa,* livre Ier, ch. VII) que Thérèse, étant en conversation au parloir de l'Incarnation, Notre Seigneur lui montra un de ses bras blessé et d'où pendait un morceau de chair, « comme lorsque il était attaché à la colonne, » pour lui reprocher son ingratitude. D'après le P. Francisco de Santa María (*Reforma de los Descalços,* livre Ier, ch. XIV), Thérèse, en souvenir de cette vision, fit peindre la flagellation du Christ dans un hermitage du monastère de San José; voyez Hye Hoys, *L'Espagne thérésienne ou pèlerinage d'un Flamand à toutes les fond tions de sainte Thérèse,* Gand, 1893, planche IX, où est reproduite cette peinture. Une autre peinture murale du Christ à la colonne qui se trouve à l'Incarnation d'Avila ne date que de 1569 (Hye Hoys, *liv. cit.,* pl. VII); mais le tableau qu'on voit au monastère des déchaussés de Pastrana, et où le Christ porte au cou une écorchure, y fut apporté par la sainte elle-même, comme l'indique une inscription (Hye Hoys, *liv. cit.,* pl. XVI).

2. « De laqual [columna] alguna parte se muestra en Roma, en la yglesia de Sancta Praxedis, mas la mayor parte dizen que esta en la yglesia del monte de Sion en Jerusalen, en el lugar adonde se canta & pronuncia el euangelio; y en esta columna (segun dize el venerable Beda) parescen claras hasta el dia de oy, a vista de todos, las muy ciertas manchas y señales de la sangre del Rey del cielo a los que la quieren mirar. »

garisent à l'adresse des lecteurs ignorants tant de passages des Pères et des Docteurs du Moyen-Âge, plus on constatera, je crois, que Thérèse s'y est instruite et y a puisé l'essentiel de la connaissance des Évangiles dont elle fait montre dans ses œuvres. Notons aussi que le soin qu'elle a eu dans ses *Constitutions* de recommander aux prieures des monastères de carmélites l'acquisition en premier lieu des *Cartujanos,* c'est-à-dire des quatre volumes de la *Vita Christi,* traduits par Montesino, indique assez qu'elle considérait ce livre comme un équivalent de la parole de Dieu, jugée par elle bien plus utile à ses filles que celle des hommes même les plus recommandables par leur doctrine et leur piété. A coup sûr, d'autres traductions partielles ou paraphrases des Évangiles, en prose ou en vers, ont pu passer sous les yeux de Thérèse : les bibliographes citent une *Passion de Christo*, d'après les quatre Évangélistes, imprimée à Burgos vers 1493 (Haebler, n° 522), puis, sous le nom d'Andrés de Li, un *Thesoro de la Passion,* Saragosse, 1494 (Haebler, n° 200), et, en vers, nous avons, par exemple, *La Passion de nuestro redemptor y saluador Jesu Christo trobada por Diego de San Pedro,* s. l. n. d., mais vers 1520 (P. Salvá, *Catálogo,* n° 954); toutefois la *Vita Christi* contenant l'ensemble de l'histoire évangélique, avec beaucoup d'explications exégétiques et autres, la dispensait de recourir à d'autres livres.

Des Épîtres du Nouveau Testament, Thérèse, ce qui n'a pas lieu de surprendre, paraît n'avoir connu que celles de saint Paul. Elle avait pour l'Apôtre des Gentils un véritable culte. Au chapitre XXIX de la *Vie,* elle dit de saint Pierre et de saint Paul que « ces glorieux saints étaient ses patrons très particuliers » [1], mais ce dernier lui était encore plus cher, elle le sentait plus près d'elle en quelque sorte, par certains traits de caractère et par sa conversion si dramatique qui lui rappelaient des sentiments qu'elle avait éprouvés. Aussi ne s'étonne-t-on pas de la voir choisir le nom de Pablo comme l'un des pseudonymes qui lui servaient à désigner son principal collaborateur dans la réforme du Carmel et son intime ami, le

1. « eran estos gloriosos santos muy mis señores » (*Vida,* ch. XXIX; E. I, 88 b).

P. Gracián. Plusieurs expressions fortes ou pittoresques des épîtres de saint Paul lui étaient demeurées dans la mémoire et elle aime à les rappeler; par exemple, le verset suivant : *Omnia possum in eo, qui me confortat* (Ad Philipp. IV, 13), et cet autre : *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis* (I Ad Corinth., X, 13), qui reviennent tous les deux trois fois dans ses écrits[1]. Une fois elle cite le verset Ad Philipp. I, 21, en latin, à sa façon : *Miqi bibere cristus est, mori lucrun*[2]. A deux reprises, elle rapporte la pensée de saint Paul, non d'après le texte même de l'épître, mais d'après « un livre » dont le titre n'est pas donné[3], et, dans une autre occurrence, elle attribue à saint Paul *ou au Christ* une parole qui est de ce dernier et qui se trouve dans l'Évangile de saint Luc, XVII, 10 : *Servi inutiles sumus : quod debuimus facere, fecimus*[4]. Ces citations indirectes et ces hésitations semblent indiquer qu'elle n'eut jamais à sa portée une traduction complète des Épîtres de l'Apôtre; elle n'a dû connaître de cette littérature épistolaire que ce que lui fournissaient les versions des Épîtres liturgiques, comme celle de Montesino, et peut-être, avant 1559, les feuilles volantes contenant des morceaux d'Épîtres mentionnées dans l'Index de Valdés. — De l'Apocalypse, Thérèse ne fait jamais mention.

Quant à l'Ancien Testament, il faut établir une distinction entre les livres historiques, sapientiaux et prophétiques d'une part, et les Psaumes et le Cantique de l'autre.

Du premier groupe, Thérèse possédait une connaissance

1. « otro tienpo traya yo delanle muchas veçes lo que dice san pablo que todo se puede en dios » (*Vida*, ch. XIII; E. I, 48 a); — « De los santos no digo nada, todo lo podrán en Cristo, como decia san Pablo » (*Camino;* E. I, 374 a); — « todo se puede en Dios, como dice san Pablo » (*Cartas*, n° 27; E. II, 23 b); — « ley en un libro... que deçia san pablo que era dios muy fiel, que nunca a los que le amavan consentia ser del demonio engañados » (*Vida*, ch. XXIII; E. I, 75 a); — « dice san Pablo que no primite Dios que seamos tentados mas de lo que podemos sufrir » (*Relacion IX;* E. I, 170 a); — « Mas no haya miedo, que san Pablo dice que no primite Dios seamos tentados mas de lo que podemos sufrir » (*Cartas*, n° 103; E. II, 93 b).

2. *Moradas* VII, 2; E. I, 483 b. Dans le manuscrit autographe, il y a plutôt *miqi* que *miqui*, et il y a sûrement *bibere* et non *vivere*, comme l'imprime La Fuente.

3. « ley en vn libro, que pareçe el señor me lo puso en las manos, que deçia san pablo que era dios muy fiel » (*Vida*, ch. XXIII; E. I, 75 a); — « estando leyendo en un libro, hallé otro dicho de san Pablo... » (*Relacion IX;* E. I, 170 b).

4. « mas a de ser con condiçion, y mira que os aviso de esto, que se tenga por siervo sin provecho, como dice san pablo y cristo » (*Moradas* III, 1; E. I, 443 b).

très sommaire, j'entends qu'elle savait seulement certains détails de l'histoire du peuple d'Israël. Elle parle dans ses écrits de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Rachel et de Lia, de Joseph, de Pharaon, partant de la captivité en Égypte, de Moïse, de Saül, de Josué, dont elle croit que c'est lui qui a fait arrêter le soleil, sans en être cependant tout à fait sûre[1], de Gédéon, de Suzanne, de la femme de Loth (nom qu'elle écrit, d'après son système, *Lod*), d'Élie, prétendu fondateur du Carmel, qu'elle appelle « notre père », de Jonas, dont elle connaît assez bien l'histoire[2], de Job[3], de David et de Salomon. A David, l'auteur des Psaumes qui occupent une si grande place dans la liturgie du Carmel, elle a voué une dévotion particulière et se réjouit d'avoir fondé un de ses monastères le jour de la fête de ce roi[4]. Tout cela implique-t-il des lectures faites dans une traduction complète de l'Ancien Testament, que, d'ailleurs, on ne saurait où chercher, puisqu'il ne peut être question ici ni de la Bible de Ferrare ni de la Bible protestante de Casiodoro de Reina publiée seulement en 1569? Je ne le pense pas. Ce que Thérèse sait des personnages de l'Ancien Testament qui viennent d'être énumérés, elle l'a sans doute pris dans certains livres de vulgarisation composés par des ecclésiastiques séculiers ou des réguliers pour l'instruction du peuple, comme par exemple, l'*Epitome y sumario de la vida y excelencias de trece Patriarcas del Testamento nuevo*[5] *y de nueve muy esclarecidas santas*, Séville, 1555, du dominicain Fr. Domingo de Valtanas Mexia, auteur aussi de *La vida y hechos admirables del Real profeta David y las excelencias del Psalterio sobre las otras escrituras*, Séville, 1557, ou encore dans des pièces du théâtre religieux populaire et des romances

1. « el que pudo açer parar el sol, por peticion de josue creo era... » (*Moradas* VI, 3; E. I, 466 a).

2. J'ai noté cinq allusions à Jonas : *Fundac.* ch. XX ; E. I, 215 a; ch. XXVIII, E. I, 231 b; *Moradas* V, 3 ; E. I, 457 b; VI, 3 ; E. I, 465 a; *Cartas*, n° 181 ; E. II, 167 a.

3. L'histoire de Job lui était connue par la traduction des *Moralia in Job* de saint Grégoire dont il sera parlé plus bas.

4. « Yo gusté mucho se fundase aquel dia [le monastère de Palencia], por ser el rezado del rey David, de quien yo soy devota » (*Fundac.*, ch. XXIX; E. I, 238 a).

5. *Sic* dans N. Antonio : je suppose qu'il faut lire *viejo*. Dans l'Index de 1583, qui condamne ce livre, le titre est transcrit de la façon suivante : *Historia de los Sanctos padres del Testamento Viejo, compuesta por fray Domingo Valtanas* (Reusch, p. 436).

vendus en feuilles volantes par les aveugles[1]. Une seule fois, à propos de Moïse, elle se réfère à un livre, mais la façon dont elle s'exprime[2] ne permet pas de décider s'il s'agit en général de l'histoire du prophète ou d'un ouvrage spécial portant le titre d'*Histoire de Moïse,* dont au surplus les bibliographes ne nous disent rien.

« Que de choses il y a dans les Psaumes du glorieux roi David qui, lorsqu'on nous les explique en notre langue, nous demeurent néanmoins aussi obscures que le latin[3] ! » Cette exclamation de la Mère dans ses *Pensées sur l'amour divin*, tout autant qu'un passage de la *Vie* où elle dit avoir mis quelque temps à comprendre les mots *Ubi est Deus tuus* du Psaume XLI[4], semblent indiquer qu'elle ne disposait pas d'une version en langue espagnole du Psautier[5]. Les versets des Psaumes auxquels elle se réfère dans ses œuvres sont presque toujours cités en latin, parce qu'elle les avait en latin dans son Bréviaire et se souvenait de les avoir psalmodiés, quoiqu'elle s'accuse dans sa *Vie* de mal savoir l'Office et de mal chanter[6]. Quand Thérèse reproduit le texte de la Vulgate, elle l'accom-

1. Plusieurs romances « tirés à la lettre de l'Écriture » sont mis à l'Index en 1559 et 1583.

2. « Anoche estuve leyendo la historica de Moisén y los trabajos que daba á aquel Rey con aquellas plagas » (*Cartas*, n° 4 du supplément; E. II, 343 b).

3. « Qué de cosas hay en los Salmos del glorioso rey David que, cuando nos declaran el romance solo, tan escuro se nos queda como el latin ! » (*Conceptos del amor de Dios,* ch. I; E. I, 389 a).

4. « otras veçes parece anda el alma como neçesitadisima, diçiendo y preguntando a si mesma : donde esta tu dios? es de mirar que el rromançe de estos versos yo no sabia bien el que era, y despues que lo entendia me consolava de ver que me los avia traydo el señor a la memoria » (*Vida,* ch. XX; E. I, 65 b).

5. Il existe un Psautier castillan imprimé sans lieu ni date, mais qui doit être de Venise vers 1500. Le seul exemplaire connu se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris (Rés. A 2537). Comme Thérèse ne cite que rarement des passages de Psaumes en espagnol, on ne peut guère établir de comparaison entre ses citations et le texte de ce Psautier. Cependant, le fait que les mots des versets 4 et 11 du Psaume XLI sont chez elle *donde esta tu dios*, alors que l'ancien Psautier met *donde es tu dios*, porte à croire qu'elle ne l'a pas connu. En revanche, si elle n'a pas pu se servir du Psautier protestant de Juan Pérez de Pineda imprimé à Venise en 1557, ni du Psautier *conforme á la verdad hebraica* de Lyon, 1550, elle aurait pu voir, avant 1559, le Psautier du médecin catholique hollandais Raynerius Snoy Goudanus (traduit en espagnol et imprimé à Valladolid en 1548, puis à Anvers en 1555), aussi bien que les traductions versifiées par le chapelain de la reine Éléonore, Hernando de Jarava, des Psaumes de l'office des morts, des Psaumes graduels et des Psaumes de la pénitence et publiées à Anvers de 1540 à 1556 (Boehmer, *Spanish Reformers*, t. II, p. 360). Le *Psallerio de Reynerio, en romance*, ainsi que les versions de Jarava sont à l'Index de 1559.

6. « entre mis falta tenia esta que sabia poco del rreçado .... sabia mal cantar » (*Vida*, ch. XXXI; E. I, 97 a).

mode très généralement à sa prononciation d'illettrée, preuve qu'elle citait de mémoire. Elle remplace ainsi l'*m* ou le *t* final du latin par *n* ou *d*, l'espagnol ne connaissant pas les premières lettres à la fin des mots ; elle écrit *sun, cun, quen, modun, meun, dominun* pour *sum, cum, quem, modum, meum, dominum; ed, timed, sicud, desiderad, posuid* pour *et, timet, sicut, desiderat, posuit*. Après une consonne, le *t* latin disparaît : *sun* pour *sunt*, et *vul* pour *vult;* le groupe *ct* est ramené à *t : dita* et *fatus* pour *dicta* et *factus;* le *qu* du latin est remplacé à l'espagnole par *gu : aguarum* pour *aquarum*. Parfois le texte est altéré : *letatun sun* pour *laetatus sum*. Quoique tous les Psaumes cités par Thérèse figurent dans la liturgie du Carmel et que la psalmodie pour être méritoire ne suppose pas l'intelligence du texte[1], il va de soi cependant que la carmélite comprenait au moins approximativement les versets du Psautier qui lui venaient à l'esprit en écrivant et qui lui servaient à préciser sa pensée ou à donner plus d'autorité à son discours.

Voici, sauf erreur, la liste des citations textuelles des Psaumes que j'ai relevées dans les écrits de Thérèse. Je donne le texte de la Vulgate suivi de la transcription ou de la traduction de la Mère et du renvoi, pour le jour où l'on récite ces Psaumes, au *Psallerium* du Carmel, d'après le *Breviarium romanum ad usum Fratrum et Monialium Carmelitarum discalceatorum Ordinis B. M. V. de Monte Carmelo,* Rome et Tournai, 1900[2].

Ps. XLI, 1. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum:*

1. Dom Felletin à Durtal : « Soyez donc ... moins pincé avec Dieu. Il n'exige pas que vous démontiez, ainsi que des pièces d'horlogerie, les sujets de vos suppliques ... Il vous demande seulement de les réciter; tenez, un exemple; choisissons une sainte dont vous ne récuserez pas la compétence, sainte Thérèse; elle ignorait le latin et ne souhaitait point que ses filles l'apprissent; et les Carmélites psalmodient cependant l'office en cette langue. Avec les minuties de vos conjectures, elles prieraient mal, alors! la vérité est qu'elles savent qu'en agissant de la sorte, elles chantent les louanges du Seigneur et l'implorent pour ceux qui ne l'implorent point et cela suffit; elles saturent de ces pensées ces mots dont elles ne saisissent pas d'une façon précise le sens et qui rendent leurs désirs d'une manière absolue » (Huysmans, *L'Oblat*, p. 184).

2. Je renvoie à ce Bréviaire, quoique Thérèse soit morte avant l'adoption par sa réforme du Bréviaire romain, mais je suppose que pour le Psautier il n'y a pas de différence entre les Bréviaires jérosolymitain et romain. Nous savons que la sainte s'est servie du Bréviaire publié à Venise en 1568, dont deux exemplaires lui ayant appartenu ont été signalés à Lisbonne et à Medina del Campo (Hye Hoys, *L'Espagne thérésienne,* pl. X). Antérieurement à 1568, elle en a eu d'autres qu'il serait intéressant de connaître. Voy. sur cette question du Bréviaire dans l'ordre du Carmel

transcrit : *quen ad modun desiderad çervus a fontes aguarun* (*Vie*, ch. XXIX; E. I, 89[b]). — v. 4 et 11. *Ubi est Deus tuus?* traduit : *donde esta tu dios?* (*Vie*, ch. XX; E. I, 65[b]). Mardi à matines.

Ps. LIV, 7. *Quis dabit mihi pennas sicut columbae?* Les mots *pennas columbae* sont traduits par *alas de paloma* (*Vie*, ch. XX; E. I, 67[a]). Mercredi à matines.

Ps. LXXXVIII, 1. *Misericordias Domini in aeternum cantabo;* traduit : *mas rresplandeçe el gran bien de vuestras misericordias, y con quanta rraçon las puedo yo para sienpre cantar!* (*Vie*, ch. XIV; E. I, 52[b]). Vendredi à matines.

Ps. XCIII, 20. *Qui fingis laborem in praeceplo;* traduit : *que finjis travajo en vuestra ley* (*Vie*, ch. XXXV; E. I, 108[a]). Vendredi à matines. Cette citation a été indiquée pour la première fois par les carmélites de l'Incarnation (*Œuvres complètes de sainte Térèse*, Paris, 1907, t. II, p. 61).

Ps. CI, 8. *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto;* transcrit : *vigilavi ed fatus sun sicud passer solitarius yn tecto* (*Vie*, ch XX; E. I, 65[a]). Samedi à matines.

Ps. CXI, 1. *Beatus vir qui timet Dominum;* transcrit : *beatus vir qui timed dominun* (*Château de l'âme*, III, 1; E. I, 442[b]); traduit : *bienaventurado el varon que teme a dios* (*Château de l'âme*, VII, 4; E. I, 487[a]). Dimanche à vêpres.

Ps. CXV, 2. *Omnis homo mendax;* traduit : *todo onbre es mentiroso* (*Château de l'âme*, VI, 10; E. I, 479[a]). Lundi à vêpres.

Ps. CXVIII, 32. *Cum dilatasti cor meum;* transcrit : *cun dilatasti cor mevn* (*Château de l'âme*, IV, 1 et 2; E. I, 446[b] et 448[b]). — v. 137. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum;* transcrit et traduit : *justus es, domine, y tus juyçios* (*Vie*, ch. XIX; E. I, 62[b]). Dimanche à prime et à none.

Ps. CXXI, 1. *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi;* transcrit : *letatun sun yn is que dita sun miqui* (*Vie*, ch. XXVII; E. I, 84[b]). Mardi à vêpres.

Ps. CXLII, 2. *Non justificabitur in conspectu tuo omnis viveus;*

le tome II, page 886, du *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des carmélites déchaussées publié par les soins des carmélites du premier monastère de Paris*, Reims, 1894, excellent ouvrage, aussi remarquable par la sûreté de son information que par la rigueur de sa critique et qui fait le plus grand honneur à nos anciennes carmélites du faubourg Saint-Jacques.

traduit : *quien sera justo delante de ti?* (*Vie,* ch. XX; E. I, 68[a]). Vendredi à laudes.

Ps. CXLVII, 14. *Qui posuit fines tuos pacem;* transcrit et traduit : *Posuid fines suyos in pace* (*Relation VI*; E. I, 160[a]). Samedi à vêpres.

Il est à remarquer que, conformément à un usage ancien, Thérèse qualifie de *Psaume* le Symbole de saint Athanase, que la liturgie romaine classe parmi les *Cantica* et qui se dit le dimanche à prime : « Un jour que je récitais le Psaume de *quincunque vult,* il me fut donné à entendre comment il y avait un seul Dieu et trois personnes, si clairement que j'en demeurai étonnée et grandement consolée[1]. »

Reste maintenant à parler du *Cantique* dont bien des passages étaient familiers à Thérèse parce qu'ils figurent dans l'Office de la Vierge; elle-même le rappelle à ses religieuses : « Ainsi, mes filles, vous pouvez voir dans l'Office de Notre-Dame, que nous récitons chaque semaine, combien il y a de paroles des *Cantiques* dans les antiennes et les leçons. Les autres âmes les entendront selon ce que Dieu leur voudra déclarer et pourront connaître très clairement si elles ont reçu quelque chose de semblable à ce que dit l'Épouse : « *Il a ordonné en moi la charité*[2]. » On trouve dans presque tous les écrits de la Mère des allusions au *Cantique* et même quelques citations textuelles. Dans l'énumération de certaines faveurs divines dont elle fut gratifiée de 1568 à 1571 et qui figure dans l'édition La Fuente sous le titre de *Relacion III*, Thérèse nous dit qu'étant un jour en oraison, elle eut la révélation de ce que signifie ce verset

1. *Vida,* ch. XXXIX; E. I, 124[a]. — La Fuente s'étonne de l'appellation de Psaume donné ici au Symbole, mais il l'aurait trouvée, par exemple, dans le commentaire de Pedro de Castrovol, imprimé à Pampelune vers 1499 : *Incipit tractatus super psalmum quicunque vult nominatum, qui alio nomine dicitur simbolum Athanasii Episcopi Alexandrie* (Haebler, n° 134), puis dans les livres d'Heures : celui de Lyon, 1551, donne au fol. 175 « El psalmo de Quicunque vult ». L'ancien Psautier espagnol de Venise insère aussi le Symbole d'Athanase au fol. 82vo, mais en le faisant précéder de cet avertissement : « Aqueste que se sigue non es psalmo nin del psalterio : mas es simbolo de athanasio que fizo sobre la fe & dizese a prima. »

2. «Y ansi ver podeis, hijas, en el Oficio que rezamos de nuestra Señora cada semana, lo mucho que está dello [de los Cánticos] en Antifonas y Leciones. En otras almas podránlo entender cada uno, como Dios lo quiere dar á entender, que muy claro podrá ver si ha llegado á recibir algo de estas mercedes semejantes á esto que dice la Esposa : *Ordenó en mi la caridad* » (*Conceptos del amor de Dios*, ch. VI; E. I, 402[b]).

du *Cantique*, V, 1 : *Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat*, qu'elle reproduit très incorrectement : *Veni dilectus meus in hortum meo et comeded.* Dans le *Château de l'âme*, V, 1, elle cite en espagnol le verset : *Introduxit me in cellam vinariam*, qui est le quatrième du chapitre II, et signale une variante de la traduction[1]; enfin, dans les *Exclamations*, elle traduit le verset du *Cantique*, II, 16 : *Dilectus meus mihi et ego illi*[2]. Mais l'intérêt spécial qu'à l'exemple d'autres contemplatifs Thérèse prenait au poème érotique s'accuse surtout dans ses *Pensées sur l'amour divin à propos de quelques paroles des Cantiques de Salomon*, dont nous ne possédons plus qu'un fragment, le reste ayant été détruit sur l'ordre d'un de ses directeurs. Cet ouvrage, que La Fuente pense judicieusement avoir été écrit en 1567, est postérieur de cinq ou six ans à la version espagnole exécutée par Fr. Luis de León pour répondre aux sollicitations d'une religieuse de Salamanque, Dª Isabel Osorio, version qui fut subrepticement recopiée et se répandit par toute l'Espagne et même en Amérique[3]. Thérèse aurait-elle connu ce travail d'interprétation et d'exégèse qui compromit si gravement son auteur et lui valut les mésaventures que l'on sait? Je craindrais de l'affirmer. En effet, de tous les livres bibliques, le *Cantique* passait pour celui dont la version en langue vulgaire offrait le plus d'inconvénients : en 1567, huit ans après la publication de l'Index de Valdés, il n'est pas vraisemblable que Thérèse, si stricte en matière de foi et de discipline, si soumise à l'autorité ecclésiastique, ait voulu se procurer quelqu'une de ces copies furtives et sévèrement pourchassées. D'ailleurs, les traductions qu'elle donne dans ses *Pensées* de quelques versets du *Cantique* diffèrent de celles de Fr. Luis. Notons encore que l'avant-propos, malheureusement très mutilé, des *Pensées* contient un passage, qui a été reproduit ici déjà, et d'où résulte que le texte latin seul, non compris par Thérèse, mais qu'elle se faisait expliquer, fut le point de départ

1. « llevome el rrey a la bodega del vino y metiome creo que dice » (*Moradas*, V, 1; E. I, 454 a).

2. « Con cuanta razon dice la Esposa en los *Cantares :* mi Amado á mí, y yo á mi Amado » (*Esclamaciones*, § XVI; E. I, 498 b).

3. Fr. H. Reusch, *Luis de Leon und die spanische Inquisition*, Bonn, 1873, p. 64.

de ses considérations sur l'amour divin. On doit donc croire qu'elle ne vit jamais du *Cantique* une version espagnole complète et se contenta, soit des interprétations que lui fournirent les hommes doctes de son entourage, soit aussi des passages traduits dans le Ludolphe espagnol.

II. Vies des Saints.

Il semble difficile, dans l'état actuel de nos connaissances bibliographiques, d'indiquer avec une absolue précision les recueils de vies des saints en langue vulgaire que Thérèse lut dès son enfance (voy. le chap. Ier de la *Vie*), qu'elle relut plus tard en mainte occasion et qu'elle voulait que possédât la petite bibliothèque de ses monastères. L'expression de *Flos sanctorum* des *Constitutions* ne doit peut-être pas être prise à la lettre et ne désigne pas nécessairement un recueil spécial. Il est à remarquer toutefois que le titre de *Flos sanctorum* a été donné dans certaines éditions anciennes à la *Legenda aurea* de Jacques de Varazzo (Voragine). Ainsi le British Museum possède un exemplaire incomplet d'un livre, décrit par P. Salvá (*Catálogo*, sous le numéro 4039), puis très sommairement par Proctor (voy. Haebler, n° 698, qui ne renvoie pas à Salvá), et au fol. II duquel on lit ceci : « E puesto que se llama este libro segun arriba hauemos dicho hystoria lombarda Empero comun & vulgarmente se llama flos sanctorum : porque aqui no estan asi por entero las vidas & hystorias de los santos como en el vitas patrum, mas esta lo mas escogido. » Un *Flos sanctorum con sus ethimologias* a été décrit par Gallardo (*Ensayo*, t. I, col. 814), d'après un exemplaire incomplet à la fin, qui ne porte par conséquent ni lieu ni date, mais que Gallardo, d'après l'examen des caractères, estime avoir été imprimé soit à Salamanque, soit à Toulouse à la fin du XVe siècle. Les fragments relatifs à Ponce Pilate qu'en a extraits Gallardo nous prouvent qu'il s'agit encore ici d'une *Legenda aurea*, ces fragments répondant à divers passages du chapitre LIII : *De passione Domini* de la *Legenda* (éd. Th. Graesse, Dresde et Leipzig, 1846). Un recueil différent est celui que possédait Ferdinand Colomb

et qu'il intitule : *Legenda seu Flos sanctorum in lingua hispanica cum suis figuris : in cujus principio est prologus Gamberti* (sic). » Le Registre du grand bibliophile, après en avoir donné les principales divisions, dit : « Est in fól, 2 col. Impr. en Toledo, año 1511, Augusti 25[1]. » Puis, parmi d'autres ouvrages généraux consacrés, au moins en partie, à l'histoire des saints, il faut rappeler celui du hiéronymite de Saragosse, Fr. Pedro de la Vega : *Flos Sanctorum. La Vida de Nuestro Señor Jesu Christo, de su Sanctissima Madre y de los otros Sanctos, segun el orden de sus fiestas,* imprimé à Saragosse en 1521[2], et celui du dominicain Fr. Domingo Valtanas, auteur d'un livre cité sous le titre suivant par N. Antonio : *Vita Christi, seu Flos Sanctorum. Historia general de la vida y hechos de Jesu Christo y de sus Santos*, et qui doit avoir été imprimé vers le milieu du XVIe siècle[3].

Du *Vitae patrum*, ou plutôt du *Vitas patrum*, comme on disait traditionnellement[4], nous possédons une traduction castillane imprimée à Salamanque en 1498. L'exemplaire incomplet du commencement que possédaient les Salvá est enregistré dans le *Catálogo* de P. Salvá sous le numéro 4039. L'achevé d'imprimer commence ainsi : « Acaba se el presente libro entitulado *Uitas patrum*. es asaber dela vida delos santos padres religiosos que fueron en Egypto. Thebas & Mesopotamia. » Puis, sous le nom de saint Jérôme, nous avons un *Vitæ patrum* en castillan, publié à Saragosse en 1511[5], un autre *Vitas patrum en romance*, de Séville, 1538[6], et enfin un troisième *Vitas patrum* qui porte en sous-titre : *Libro de las vidas de los sanctos padres del yermo, segun lo escriuio el glorioso Hieronimo, nueuamente corregido y emendado,* et qui fut imprimé à Tolède en 1553[7]. Il faudrait avoir comparé ces divers textes pour savoir s'ils représentent

1. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 519.
2. N. Antonio, s. v. Pedro de la Vega, et C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Medina del Campo*, p. 416, où est décrite une édition de Medina, 1578.
3. Fr. Escudero y Perosso, *Tipografía hispalense*, n° 850.
4. P. Meyer, *Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII, p. 254.
5. Boehmer, *Spanish Reformers*, t. II, p. 358. Cette édition de 1511 est peut-être la répétition d'une autre publiée aussi à Saragosse vers 1490 et dont le traducteur, Gonzalo García de Santa María, se nomme dans le prologue (*Bibliografía zaragozana del siglo XV por un bibliófilo aragonés*, Madrid, 1908, n° 23).
6. *Catalogue of the Spanish Library... bequeathed by George Ticknor to the Boston Public Library*, Boston, 1879, p. 406.
7. *Catalogue Ticknor*, p. 172.

ou non une même version. Notons pour finir que, dans l'Index de 1559 comme dans celui de 1583, le *Vitas patrum en romance* est inscrit au nombre des ouvrages prohibés (Reusch, p. 240 et 440).

On doit certainement admettre que Thérèse a connu et pratiqué, de ces recueils généraux, au moins la *Legenda aurea* et le *Vitas patrum*, dans les éditions anciennes; car, comme il a été dit, elle commença de bonne heure à s'intéresser beaucoup à la littérature hagiographique[1]. En outre, sur certains saints, qui étaient particulièrement de sa dévotion[2], et dont le P. Ribera trouva la liste écrite de sa main, qu'elle gardait dans son Bréviaire[3], elle chercha sans doute à se procurer des relations particulières, quand il en existait en espagnol, comme, par exemple, pour sainte Catherine de Sienne[4]. En examinant soigneusement les allusions à des saints que contiennent les œuvres de Thérèse, on arriverait sans doute à déterminer dans quelques cas la source directe de son information.

III. Saint Jérôme.

Ce fut pendant un séjour qu'elle fit à la campagne, aux environs d'Avila, pour se remettre de la maladie qui avait obligé son père à la retirer du couvent des augustines, que Thérèse dut à un oncle paternel la connaissance des Épîtres de saint Jérôme, dont la lecture décida sa vocation religieuse : « Ce qui me donna la vie fut l'affection que j'avais prise aux bons livres. Je lisais les Épîtres de saint Jérôme qui m'encou-

1. Dès la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe siècle, les anciens recueils de vies de saints furent remplacés par le *Flos sanctorum* d'Alonso de Villegas et par celui du P. Ribadeneira. Thérèse a tout au plus pu connaître la première partie du Villegas publiée à Tolède en 1578 (C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo*, n° 356).

2. L'allusion à saint François et aux voleurs (*Moradas*, VI, 6; E. I, 471 b) nous renvoie très probablement à la *Legenda*.

3. « Sus vidas [de los santos] leia de muy buena gana, y se consolaba y animaba mucho con ellas, y en su breviario traia una lista de aquellos á quien tenia mas particular devoción, la cual porné aquí por la órden que ella la traia escrita » (*Vida de la Madre Teresa de Jesus*, livre IV, ch. XIII; éd. de Madrid, 1863, p. 402).

4. Fr. Antonio de la Peña, *La Vida de la bienauenturada sancta Caterina de Sena, trasladada de latin en castellano*, Alcalá, 1511. Ce même dominicain, confesseur des Rois Catholiques, publia aussi les Épîtres et Oraisons de Catherine à Alcalá en 1512 (J. Catalina García, *Tipografia complutense*, n°s 7, 9 et 12).

ragèrent si fort que je résolus de dire à mon père mon dessein, ce qui était presque la même chose que de prendre l'habit; car j'étais si pointilleuse que, l'ayant dit une fois, pour rien au monde je n'aurais voulu me dédire[1]. » Thérèse lut ces Épîtres dans la traduction du bachelier Juan de Molina, dédiée à Dª María Enríquez de Borja, duchesse de Gandía et abbesse du couvent de Santa Clara de la même localité, et qui fut imprimée pour la première fois à Valence par Juan Jofre en 1520[2]. La traduction de Juan de Molina a été réimprimée à Valence en 1526 et à Séville en 1532, 1541 et 1548.

IV. Saint Augustin.

Thérèse nous conte au chapitre IX de sa *Vie* quelle impression extraordinaire elle reçut de la lecture des *Confessions,* à l'époque où, après de longues années de dissipations et de sécheresse spirituelle, elle entra décidément dans la voie de l'oraison : « En ce temps-là on me donna à lire les *Confessions* de saint Augustin et il semble que le Seigneur le voulut, car je ne les recherchai point ni ne les avais jamais vues. Je suis très affectionnée à saint Augustin, vu que le monastère où je fus pensionnaire séculière était de son ordre et aussi parce qu'il fut pécheur... Aussitôt que je me mis à lire les *Confessions,* il me sembla que je me voyais là et commençai à me recommander beaucoup à ce glorieux saint. Quand j'en fus à l'endroit de sa conversion et lus comment il ouït cette voix dans le jardin, je crus vraiment que le Seigneur s'était adressé à moi, tant mon cœur fut touché[3]. »

1. « diome la vida aver quedado ya amiga de buenos libros. leya en las epistolas de san jeronimo, que me animavan de suerte que me determine a deçirlo a mi padre, que casi era como a tomar el abito; porque era tan onrrosa que me pareçe no tornara atras por ninguna manera, aviendolo dicho vna vez » (*Vida,* ch. III; E. I, 27ª).

2. José E. Serrano y Morales, *Reseña histórica de las imprentas en Valencia,* Valence, 1898-99, p. 235.

3. « en este tienpo me dieron las confesiones de san agustin, que pareçe el señor lo ordeno, porque yo no las procure ni nunca las avia visto. yo soy muy afiçionada a san agustin, porque el monesterio adonde estuve seglar era de su orden y tan bian *(sic)* por aver sido pecador, que en los santos que, despues de serlo, el señor torno a si, allava yo mucho contento... como començe a leer las confesiones, pareçeme me via yo alli; començe a encomendarme mucho a este glorioso santo. quando llege a su conversion y ley como oyo aquella boz en el verto, no me pareçe sino que el señor me la dio a mi, sigun sintio mi coraçon » (*Vida,* ch. IX; E. I, 41ª).

Avant la traduction des *Confessions* de saint Augustin par le P. Ribadeneira, qui parut en 1596, c'est-à-dire bien des années après la mort de la sainte, je n'en connais qu'une seule en castillan, celle du Père augustin Sebastián Toscano, originaire de Porto, mais qui, comme beaucoup de Portugais du XVIe siècle, écrivait le castillan. Il avait d'ailleurs le sentiment de l'écrire assez mal et l'avoue modestement dans la dédicace de sa traduction à Dª Leonor Mascarenhas, qui fut gouvernante de Philippe II et de son fils D. Carlos, et l'une des grandes dames qui aidèrent Thérèse dans ses fondations (voy. *Libro de las fundaciones,* ch. XVII) : « Vuestra Señoria me mando que traduxesse las Confessiones de nuestro Padre sant Augustin. Y si me mandara que le hiziera este servicio, boluiendo las en mi propria lengua Portuguesa, tuuiera lo por cosa dificultosa, pero siendo lo en la Castellana, que me es agena, pareciome casi impossible por muchas causas que dixera aqui, si lo buiera *(sic)* de auer con otro que con V. S., de quien estoy bien cierto que suplira todas mis faltas. Baste dezir que lo que se desta lengua es por arte y que nunca el arte, aunque lo procura, yguala a la naturaleza. Y aunque sufrire alegremente en lo que toca al estilo qualquier emienda, en la voluntad que tengo al servicio de V. S. no quiero que me reprehenda ninguno... Desta su casa de Santo Augustin de Salamanca, a quinze de Henero de 1554. » On cite de cette version une édition de Salamanque, Andrés Portonariis, 1554, in-8° (Domingo Garcia Peres, *Catálogo razonado de los autores portugueses que escribieron en castellano,* Madrid, 1890, p. 550), qui ne peut être que la première, vu la date de la dédicace que je viens de citer. Deux autres éditions furent données à Anvers en 1555 et 1556, dans le format in-12, la première chez Martin Nuyts, la seconde « a la enseña de la gallina gorda », imprimée à Cologne « por los herederos de Arnoldo Bircmanno. »

Nous avons la preuve que Thérèse a bien lu les *Confessions* dans la version de l'augustin portugais par les quelques mots qu'elle cite de cet écrit au chapitre XIII de la *Vie* (E. I, 48^a) : « esto me aprovecho mucho y lo que diçe san agustin : dame, señor, lo que me mandas, y manda lo que quisieres. » Or,

Sebastián Toscano a exactement la même leçon : « dame lo que me mandas, y manda lo que quisieres[1]. » Il semble évident que cette traduction castillane des *Confessions* fut communiquée à Thérèse aussitôt après sa publication à Salamanque, comme une nouveauté de nature à l'intéresser beaucoup : elle lut donc pour la première fois l'ouvrage de saint Augustin en 1554, très vraisemblablement. En tout cas, et ceci nous permet de dater un passage de l'autobiographie, l'épisode de sa vie intérieure qu'elle raconte au chapitre IX ne saurait être antérieur à cette année, puisque l'augustin portugais termina son travail le 15 janvier 1554.

Trois fois, dans la *Vie* (ch. XL), dans le *Chemin de perfection* (ch. XLV) et dans le *Château de l'âme* (IV, 3), Thérèse rappelle que saint Augustin dit qu'ayant cherché Dieu jusque sur les places publiques, il s'aperçut que ce qu'il cherchait sans le trouver au dehors était en lui-même[2]. La Fuente renvoie pour ce passage, une fois au livre X, chapitre XL[3]; une autre fois au même livre, chapitre XXVI, des *Confessions*[4]; mais le passage visé par la sainte se trouve en fait au chapitre XXXI des *Soliloquia :* « Circuivi vicos et plateas civitatis hujus mundi, quaerens te et non inveni; quia male quaerebam foris quod erat intus. » Il s'agit, non des *Soliloquia* authentiques en deux livres, mais des *Soliloquia* apocryphes en trente-sept chapitres, qui, conjointement avec les *Meditationes* et le *Manuale,* non moins apocryphes, furent imprimés une quantité de fois au XVIe et au XVIIe siècle et traduits en langue vulgaire. Il existe

1. Dans le texte latin : « Da quod jubes et jube quod vis » (*Confessiones*, livre X, ch. XXIX). — Thérèse a répété cette citation dans les *Conceptos del amor de Dios*. ch. IV (E. I, 400a) : « Y ansi os suplico, [Señor], con san Agustin, con toda determinacion, que *me deis lo que mandardes y mandadme lo que quisieres* » (sic pour *quisierdes*) ». S'adressant ici à Dieu à la seconde personne du pluriel, elle s'est écartée de la traduction littérale du religieux portugais.

2. « y en algunos libros de oraçion esta escrito adonde se a de buscar a dios, en especial lo diçe el glorioso san agustin que ni en las plaças, ni en los contentos, ni por ninguna parte que le buscava, le allava como dentro de si » (*Vida*, ch. XL; E. I, 125a); — « Pues mirá que dice san Agustin (creo en el libro de sus meditaciones) que le buscaba [á Dios] en muchas partes, y que le vino á hallar dentro de si » (*Camino*, ch. XLV; E. I, 352a); — « como diçe san agustin que le allo [á Dios] despues de averle buscado en muchas partes » (*Moradas*, IV, 3; E. I, 450a). Dans le premier passage de la *Vida*, on s'attendrait à lire, au lieu de *contentos*, un mot qui rendrait le *vicos* du latin ou le *lugares públicos* de la traduction.

3. Page 405 de l'édition phototypique de la *Vida*.

4. *Escritos*, I, 352a, note 3.

de ce recueil une ancienne version espagnole, faite probablement sur le texte latin imprimé à Venise en 1512 : *Las meditaciones & soliloquio & manual del bienauenturado sant Augustin obispo de yponia glorioso doctor & lumbre de la sancta yglesia. Nueuamente corregido & emendado... Imprimiose en la noble villa de Valladolid por Arnao guillen de brocar. En el año de mil y quinientos y quinze : a quatro dias del mes de setiembre*[1]. Le passage mis à profit par Thérèse du ch. XXXI du *Soliloquio* est comme suit : « E trabaje mucho buscandote exteriormente, estando tu dentro, buscauate por las plaças & lugares publicos de la cibdad deste mundo y no te halle, buscando de fuera lo que a dentro estaua. » Cette version anonyme semble avoir joui d'un assez grand succès, car elle fut réimprimée à Tolède en 1565 (en casa de Francisco de Guzman) et à Anvers en 1598, chez Martin Nuyts. La traduction des trois mêmes ouvrages publiée à Medina del Campo en 1553 (C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Medina del Campo,* n° 95) doit être identique à celle qui vient d'être décrite, quoique le P. Sommervogel l'attribue à Ribadeneira.

D'autres citations de saint Augustin reviennent chez Thérèse : « Dieu veut... que nous demandions aux créatures qui les a créées, comme dit saint Augustin, je crois que c'est dans les *Méditations* ou les *Confessions*[2]. » La Fuente renvoie aux *Confessions*, livre XIII, chapitre II, à tort, je crois. Il me semble que la sainte a plutôt pensé à un passage de ce chapitre XXXI des faux *Soliloquia* auquel elle avait déjà emprunté : « Interrogavi deinde mundi molem : dic mihi si es Deus meus, an non? Et respondit voce forti : Non sum (inquit) ego, sed per ipsum sum ego; quem quaeris in me, ipse fecit me... Interrogatio creaturarum, profunda est consideratio ipsarum; responsio earum, attestatio ipsarum de Deo, quoniam omnia clamant : Deus nos fecit. » Dans une lettre, elle attribue avec quelque hésitation à saint Augustin cette comparaison : « L'esprit de Dieu passe sans laisser plus de trace que la flèche n'en laisse

1. La Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire de cette traduction, sous la cote Réserve C 1697, qui provient sans doute de la collection Gohier.

2. « quiere su mag'... que preguntemos a las criaturas quien las yço, como diçe san agustin en sus meditaçiones o confesiones» (*Moradas,* VI, 7; E. I, 473b).

dans l'air qu'elle traverse[1]. » La Fuente ne l'a pas trouvée dans les œuvres de l'évêque d'Hippone et je n'ai pas été plus heureux que lui. Enfin, il y a dans une autre lettre de la sainte une autre citation de saint Augustin qui me paraît assez peu intelligible et dont je ne puis par conséquent rien dire[2].

Il a paru dans la *Revista Agustiniana* (année 1883) quelques articles du P. Tomás Rodríguez sur les « analogies entre saint Augustin et sainte Thérèse » : je ne les ai pas lus, mais mon savant ami D. Ramón Menéndez Pidal, qui a bien voulu les examiner, me dit que l'auteur s'est borné à établir les ressemblances qu'on peut noter entre la doctrine des deux saints et qu'il ne s'est pas occupé des traductions dont s'est servie Thérèse.

V. Saint Grégoire le Grand.

Pendant la terrible maladie qui affligea Thérèse peu de temps après son entrée à l'Incarnation d'Avila et qui la contraignit à en sortir, elle nous dit qu'elle apprit à supporter ses souffrances en lisant les *Moralia in Job* : « Il me fut aussi très utile d'avoir lu l'histoire de Job, dans les *Morales* de saint Grégoire, pour m'enseigner la patience[3]. » Les *Moralia in Job* furent traduits en castillan par le licencié Alonso Alvarez de Toledo l'an 1514 et imprimés à Séville en tout cas en 1527 et peut-être même auparavant. On cite encore des éditions de Séville 1534 et 1549[4]. Nos carmélites du premier monastère de Paris ont très exactement décrit l'exemplaire de l'édition de 1527, aujourd'hui conservé à San José d'Avila et que la sainte annota de sa main[5].

VI. Ludolphe de Saxe.

Au chapitre XXXVIII de sa *Vie*, Thérèse écrit ceci : « Une veille de la Pentecôte, après la messe, je me retirai en un lieu

1. « No sé si lo dice san Agustin : *Que pasa el espíritu de Dios sin dejar señal, como la saeta que no la deja en el aire* » (*Cartas*, nº 138 ; E. II, 126b).

2. « Alaben mucho al Señor que no permitió el demonio tentase tan reciamente á ninguna de ellas, que, como dice san Agustin, que pensemos hiciéramos cosas peores » (*Cartas*, nº 236 ; E. II, 212a).

3. « mucho me aprovecho para tenerla [la paçiençia] aver leydo la ystoria de job en los morales de san gregorio » (*Vida*, ch. V ; E. I, 31b).

4. Fr. Escudero y Perosso, *Tipografía hispalense*, nos 176, 261, 337 et 507.

5. *Œuvres complètes de sainte Térèse*, t. I, p. 441.

fort écarté où souvent je faisais mes prières et commençai à lire cette fête dans un chartreux, et y ayant lu les marques par lesquelles ceux qui commencent, ceux qui avancent et ceux qui ont atteint l'état de perfection peuvent reconnaître que le Saint Esprit est avec eux, ayant, dis-je, lu ces trois états, il me sembla que par la bonté de Dieu, autant que je le pouvais connaître, j'avais sujet de croire que cet Esprit saint était avec moi[1]. » Dans son édition de la *Vie* dans la Bibliothèque Rivadeneyra, La Fuente a mis cette note à propos du *chartreux* cité par Thérèse : « Seria regularmente la vida de Christo por Dionisio Cartusiano, que ya para entonces se habia traducida á nuestro idioma. » Plus tard, dans l'édition de 1873 (reproduction phototypographique avec transcription), il s'est corrigé[2] : « La Vida de Cristo por Ludolpho de Saxonia, Carthusiano ó Cartujo. Cisneros la habia hecho traducir é imprimir por su cuenta á principios de aquel siglo, y el libro era llamado comunmente *el Cartujano*. En la meditacion de Pentecostés habla efectivamente del estado de los que principian, ó *incipientes*, de los que adelantan y aprovechan, ó *proficientes*, y de los que llegan al cabo, ó *perfectos*. » La remarque est exacte. Au chapitre LXXXIV de la deuxième partie de la *Vita Christi* par Ludolphe (traduction de Montesino), nous lisons : « Es de notar que no podemos saber por verdadera certidumbre ni por sciencia manifiesta estar el espiritu sancto en alguno, porque el señor dize : El espiritu adonde quiera espira, & no sabes de donde venga ni a que parte vaya ; mas sin impedimento desto lo podemos saber por conjecturas segun algunos efectos y señales, por las quales podemos en alguna manera sospechar si esta el espiritu sancto en alguno o si no esta. Y estas señales son diferentes segun tres estados, que son de los principiantes en la virtud y de los que aprouechan en

1. « estava vn dia, bispera del espiritu santo, despues de misa, fuyme a vna parte bien apartada, adonde yo rreçava muchas veçes y començe a leer en vn cartujano esta fiesta, y leyendó las señales que an de tener los que comiençan y aprovechan y los perfetos para entender esta con ellos el espiritu santo, leydos estos tres estados, pareçiome, por la bondad de dios, que no dejava de estar conmigo, a lo que yo podia entender » (*Vida*, ch. XXXVIII ; E. I, 117a).

2. S'apercevant sans doute qu'il avait attribué à tort à Denis Ryckel ou le Chartreux une *Vita Christi* qui ne figure pas au catalogue de ses ouvrages.

ella y de los que ya son perfectos... Las señales del espiritu sancto por las quales parece espirar en los que comiençan dize sant Bernardo que son tres... Quanto al estado de los que van aprouechando son otras tres señales... Quanto a los perfectos son otras tres señales. » C'est bien le passage que la sainte a eu sous les yeux et sa façon, au surplus, de citer l'auteur renvoie sans conteste au livre de Ludolphe, car « en vn cartujano » ne signifie pas « chez un chartreux », mais « dans un des volumes du chartreux », le chartreux par excellence, Ludolphe de Saxe, dont des traductions catalane, portugaise et castillane avaient extraordinairement répandu l'œuvre en Espagne.

Nous n'avons à considérer ici que la traduction castillane exécutée, sous les auspices des Rois Catholiques, par le franciscain Ambrosio de Montesino et qui parut d'abord à Alcalá de Henares de 1502 à 1503, en quatre volumes in folio (P. Salvá, *Catálogo*, n° 3435, et surtout Juan Catalina García, *Tipografía complutense*, n° 1), puis fut réimprimée à Séville dans la première moitié du XVIe siècle (P. Salvá, *Catálogo*, n° 3436, et Francisco Escudero y Perosso, *Tipografía hispalense*, n°s 304, 385, 436 et 535). La bibliothèque Nationale de Paris possède un exemplaire de cette réimpression dont la 1re partie est datée de 1537, la 2e de 1521, la 3e de 1544 et la 4e de 1543. Montesino a donné à sa traduction le titre de *Vita Christi cartuxano*, mais dans le langage courant on disait *el primero, el segundo Cartujano*, ou, s'il s'agissait de l'ouvrage entier, *los Cartujanos*, comme font l'auteur du *Diálogo de la lengua* [1], Jean d'Avila [2] et Thérèse elle-même dans les *Constitutions*.

Comme il a été dit plus haut, la *Vita Christi* de Ludolphe, mise par Montesino « en el romance familiar de Castilla », remplaçait pour de nombreux Espagnols le texte évangélique et nous avons la preuve que, malgré son format très incommode, ce livre circulait beaucoup et que maint dévot y puisait sa nourri-

1. Édit. Boehmer, § 87, où sont énumérés divers « libros romançados » et, dans le nombre, les deux traductions de Montesino : *las Epistolas y Evangelios del año* et *los Cartuxanos*.

2. « Los Cartujanos son muy buenos, *Opera Bernardi*, Confesiones de san Agustin, » dit l'Apôtre d'Andalousie (*Epistolario espiritual*, n° 29, éd. de la Bibl. Rivadeneyra).

ture spirituelle. Dans sa *Vida del P. Baltasar Alvarez*[1], le P. Luis de la Puente nous parle d'un pieux personnage, le frère Jimeno, et nous dit ceci : « Cuando venia de la torre al Colegio, se traia consigo el *Cartujano,* con ser libro tan grande, para poder leer en el camino ; y en casa, cuando habia leido tres ó cuatro renglones, decia : « Vamos á rumiar, que la oveja sino rumiase no engordaria. » En le plaçant dans la bibliothèque des monastères, Thérèse estimait que ses filles y trouveraient, comme elle y trouvait elle-même, l'équivalent du récit des Évangélistes enrichi de commentaires d'une très sûre doctrine.

Mais Thérèse aurait-elle aussi connu et pratiqué les œuvres de l'autre chartreux, de Denis Ryckel, celui qu'on nomme le *Docteur extatique?* Mme Cunninghame Graham, peut-être sous l'influence de la première note de La Fuente, écrit ceci : « She (Teresa) may or may not have imbibed some tincture of German mysticism in Dionysius the Carthusian, who reproduced the doctrines of Eckart, and whose works, according to the testimony of Sor Francisca de Jesus (*sic pour* María de San Francisco), together with the *Morals of St. Gregory* and the *Epistles of St. Jerome,* were her favourite books. » Toutefois, elle se déclare prête à se rétracter : « That is if she did not refer to the : « Life of Christ » by Ludolf of Saxony, generally known in Spain as the Cartujano, when the above hypothesis must fall to the ground[2]. » Le témoignage de la mère María de San Francisco, où il est dit que Thérèse lisait habituellement « las obras del Cartujano », pourrait à première vue s'entendre aussi bien de Denis Ryckel que de Ludolphe de Saxe ; cependant, comme nous savons par Thérèse elle-même que la *Vita Christi* de Ludolphe lui était un livre familier et qu'elle le recommande spécialement à ses filles, il paraît évident que l'expression « las obras del Cartujano » se rapporte ici aussi

1. Éd. de Madrid, 1880, p. 492. — C'est le lieu aussi de rappeler combien largement saint Ignace de Loyola a mis à contribution la *Vita Christi* de Ludolphe et ce que doivent à cet ouvrage ses *Exercices spirituels* (voy. le P. H. Watrigant, *La Genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola,* Amiens, 1897, p. 18).

2. *Santa Teresa, being some account of her life and times,* Londres, 1894, t. Ier, p. 45.

aux quatre volumes de cet ouvrage. D'ailleurs, la plus connue en Espagne des œuvres de l'autre chartreux, Denis Ryckel, intitulée *De quatuor hominis novissimis,* fut de bonne heure condamnée par l'autorité ecclésiastique. Cette condamnation ne paraît pas avoir porté sur la traduction castillane de Micer Gonzalo de Santa María, Saragosse, 1491, 1494 et 1499, ou la traduction catalane de Bernardi Vallmanya, Valence, 1495 (Haebler, n°s 230 à 233, et P. Salvá, n° 3876), mais elle porta sur celle que les Index signalent comme étant due à un moine chartreux : « Vn libro intitulado de quatuor nouissimis, compuesto en latin por Dionisio Rikel monje Cartujano, traduzido en lengua castellana por vn monje de la misma orden » (*Catalogus librorum reprobatorum ex ivdicio academiæ lovaniensis,* avec additions pour l'Espagne de l'archevêque Valdés, Tolède, 1551); — « Dionysio Richel Cartuxano de los quatro postrimeros trances, en Romance, traduzido por un religioso de la orden de la Carthuxa » (Index de Valdés, 1559; Reusch, p. 233); — « Dionysio Richel Cartuxano de los quatro postrimeros trances, traduzido por un religioso de la orden de la Cartuxa, en Romance, ó en otra lengua vulgar solamente » (Index de Quiroga, 1583; Reusch, p. 434). La traduction du chartreux anonyme paraît avoir été imprimée pour la première fois à Tolède en 1548, sous ce titre : *Libro de quatuor nouissimis, que quiere dezir de los quatro postrimeros trances que compuso en Latin el religioso* y *bien auenturado varon Dionysio Rikel, monge Cartuxano,* y *lo traduxo en esta lengua un monge de la mesma profession Cartuxana,* et avec une dédicace du traducteur « al Rever. Señor Arçobispo de Granada don Pedro Guerrero su señor » (C. Pérez Pastor, *La imprenta en Toledo,* n° 230). A partir se 1551, où cette traduction fut mise à l'Index, Thérèse devait s'en interdire la lecture et rien ne prouve qu'elle en ait eu connaissance auparavant. En tout cas, le mot *Cartujano,* dans la *Vie* d'abord, puis dans les *Constitutions*, et partant aussi dans la déposition de María de San Francisco, désigne non Denis le chartreux, mais uniquement la *Vita Christi* de Ludolphe de Saxe, traduite par Montesino.

Ce qui vient d'être dit ici des deux auteurs chartreux nous

fournit l'occasion de montrer quelles graves altérations subirent, du fait des carmes déchaussés, les *Constitutions* de 1581-1588. Le § 2 du chapitre X entre autres fut remanié de la façon la plus inconsidérée par le bref de Sixte-Quint du 5 juin 1590 et dans les nouvelles *Constitutions* de 1592[1]. Ainsi on supprima le livre que sainte Thérèse recommandait *en premier lieu* à ses filles, et par quoi le remplaça-t-on? Par cet autre livre qui n'en est pas du tout l'équivalent, ce *De quatuor hominis novissimis* de Denis Ryckel, dont la version en langue vulgaire figurait encore à l'Index espagnol de 1583 et dont même le texte latin est défendu par l'Index romain de Sixte-Quint de 1590, « nisi repurgetur in art. 47[2] »! Serait-ce que les carmes ne connaissaient pas d'autre chartreux que Denis? D'autres changements dans cette liste de livres destinés aux monastères semblent aussi peu justifiés, par exemple l'introduction des *Nombres de Cristo* de Fr. Luis de León, ouvrage dont l'intelligence suppose une érudition scripturaire considérable et qui ne convient nullement à des religieuses.

VII. L'Imitation de Jésus-Christ.

La lecture du livre qu'on appelait jadis le *Contemptus mundi* et que les plus anciens traducteurs attribuaient à Gerson, est recommandée par les *Constitutions,* et María de San Francisco le cite parmi les livres les plus familiers à Thérèse; on peut rappeler aussi que, d'après le P. Ribera, celle-ci le donna à lire à une mondaine pour la convaincre de son état de péché et l'amener à Dieu (*Vida de la Madre Teresa de Jesus,* livre IV, chap. XI). Thérèse n'a pas dû se servir de la plus ancienne traduction castillane imprimée dès 1490 (Haebler, n°s 294 à 297), mais de la traduction de Louis de Grenade, intitulée *Contemptus mundi, nueuamente romanzado*, et publiée pour la première fois à Séville en 1536. Le P. Justo Cuervo l'a repro-

1. Sur la nouvelle rédaction de cet article des *Constitutions,* voy. le livre du P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne, *Anne de Jésus et les Constitutions des Carmélites déchaussées,* Bruxelles, 1874, p. 149 et 187.

2. Fr. H. Reusch, *Der Index der verbotenen Bücher,* t. I (Bonn, 1883), p. 523.

duite, d'après cette édition très rare, dans le tome XII des *Obras de Fr. Luis de Granada,* Madrid, 1906. Voici ce qu'on lit dans le prologue sur les rapports de la nouvelle version avec celles qui l'ont précédée : « Y porque tal fuente como ésta, que agua tan clara echa de sí para hacer tanto fructo, estaba tan turbia y cuasi llena de cieno, por no estar el romance tan claro, tan proprio, tan conforme al latin como fuera razón, fuí movido con celo desta perla preciosa que tan escurecida estaba, y por eso tan poco gozada, de sacarla de nuevo, cotejándola con el latín, en el cual el primer auctor lo escribió. Y quité lo que en el libro hasta aquí usado no estaba conforme al latín ; declaré lo obscuro para que en ninguna cosa trompieces. Quité lo superfluo, añadí lo falto. » Puis le traducteur termine par ces mots qui visent la personne de l'auteur : « Y aunque no hemos de mirar tanto el auctor que habla cuanto lo que habla, es bien que sepas que quien hizo este libro no es Jersón, como hasta aqui se intitulaba, mas Fray Tomás de Kempis, canónigo reglar de Sant Augustín. » Après l'édition de 1536, que le P. Cuervo a eu le mérite de retrouver et que ne connaissait pas Juan Antonio Pellicer, ce dernier bibliographe en cite une de Lisbonne 1542, puis une d'Alcalá 1548, qui contient, outre l'*Imitation*, « Cien problemas de la Oracion » traduits, par un anonyme, de Serafino de Fermo, auteur mis à l'Index en 1559 et 1583[1], et enfin plusieurs réimpressions de la seconde moitié du XVIe et du XVIIe siècle[2]. Pellicer dit que Louis de Grenade conserva beaucoup de l'ancienne version et que c'est ce qui incita le P. Nieremberg à donner une traduction nouvelle du célèbre ouvrage.

1. Fr. Luis de Granada faisait le plus grand cas de Serafino de Fermo dont il recommande très particulièrement la lecture aux dévots dans son *Libro de la oración y meditación:* « En nuestros tiempos se ha descubierto un gran tesoro, que son las obras de Serafino de Fermo, que agora se han trasladado de toscano en castellano, á cuya lición convido yo á todos los amadores de la verdadera sabiduría. » Ce passage, qui se lit dans l'édition de 1554, a été supprimé dans celle de 1566 (*Obras de Fr. Luis de Granada,* éd. du P. Justo Cuervo, t. II, p. 302 et 518). La traduction espagnole de Serafino fut publiée à Medina del Campo, en 1554 : *Las Obras de don Seraphino de Fermo que tratan de la vida spiritual... Traduzidas de lengua Italiana en romance Castellano por un religioso de la orden de los predicadores. Van añadidas unas Instituciones o doctrinas de fray J. Taulero,* etc. De cette traduction très rare, que ne cite pas Pérez Pastor dans *La Imprenta en Medina del Campo,* existe un exemplaire au British Museum.

2. *Ensayo de una biblioteca de traductores españoles,* Madrid, 1778, p. 128.

VIII. Alonso de Madrid.

Ce franciscain, auteur de trois traités ascétiques dont le plus connu est l'*Arte para servir á Dios*, que D. Marcelino Menéndez Pelayo nomme « un véritable joyau littéraire », a joui d'une assez grande notoriété même hors de son pays : trois de ses écrits ont été traduits en français, celui qui vient d'être cité, puis l'*Espejo de ilustres personas* et les *Siete Meditaciones de Semana Santa*. Sainte Thérèse parle de l'*Arte*, au chapitre XII de la *Vie*, où il s'agit du premier état d'oraison, et en conseille la lecture à ceux qui n'ont pas dépassé cette étape de la vie spirituelle : « L'âme, dans cet état, peut accomplir divers actes pour se décider à faire beaucoup pour Dieu et pour réveiller l'amour; elle en peut faire d'autres qui l'aident à accroître les vertus, comme l'enseigne un livre nommé *Art de servir Dieu*, lequel est très bon et approprié à ceux qui se trouvent en cet état, parce que l'entendement agit[1]. »

La publication de ce livre remonte au moins à l'année 1521, comme en fait foi cette note du Registre de Ferdinand Colomb : « Arte para servir à Dios, en español. Divídese en 3 partes y las partes por documentos... Es en 8°. Impr. en Sevilla, anno 1521, 22 Julii. — Costó en Medina del Campo 18 maravedis, á 19 de noviembre de 1524[2]. » Après, les bibliographes signalent des éditions de Séville, s. d. par Juan Cronberger, d'Alcalá, 1526, de Burgos, 1530 et 1542, d'Anvers, 1551, d'Alcalá, 1555 et 1570, de Séville, 1587. Très épris des idées de ce livre, mais moins satisfait de son style qu'il trouvait un peu vieillot, le grand érudit Ambrosio de Morales s'occupa d'en donner une version retouchée et enrichie de commentaires dont on cite des éditions de Tarragone, 1591, et de Madrid, 1598[3], 1603, 1606, 1610, 1621 et 1785. Récemment, l'édition

1. « puede [el alma] en este estado açer muchos atos para determinarse a açer mucho por dios y despertar el amor; otros para ayvdar a creçer las virtudes, conforme a lo que diçe vn libro llamado arte de servir a dios, que es muy bueno y apropiado para los que estan en este estado, porque obra el entendimiento » (*Vida*, ch. XII; E. I, 46b).

2. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 548.

3. Le manuscrit qui a servi à l'édition de 1598 se trouve à la Nacional de Madrid C. Pérez Pastor, *Bibliografía madrileña (siglo XVI)*, n° 575.)

du texte primitif d'Alcalá, 1570, qui représente, paraît-il, la dernière revision de l'auteur, a été publiée, non sans quelques changements d'orthographe et de style, par le P. franciscain Jaime Sala : *Arte de servir á Dios y Espejo de ilustres personas compuestos por el P. Fr. Alonso de Madrid.* Valence, 1903, 1 vol. in-12.

La plus ancienne traduction française de l'*Art de servir Dieu* est celle de Toulouse, Guyon Boudeville, 1555, in-16[1]. Je ne l'ai pas vue et elle n'existe pas à la bibliothèque de Toulouse, comme me l'a obligeamment fait savoir M. Massip, bibliothécaire de cette ville. Le *Supplément* à Brunet cite ensuite une édition de Douai, 1599, qui doit contenir la traduction de Gabriel Chappuis, Tourangeau, annaliste et translateur du Roi, dont la Bibliothèque nationale possède des éditions plus récentes de Douai, 1600, et de Lyon, 1612. Voici le titre complet de l'édition de 1600 : *La Méthode de servir Dieu, divisée en trois parties, avec le Miroir des personnes illustres. Augmentée du Mémorial de la vie de Iésus Christ, contenant sept belles Méditations pour tous les iours de la semaine*[2]. *Faite en espagnol par le R. P. Alphonse de Madril, Religieux de l'ordre de sainct François. Et mise en nostre langue, de la traduction de Gabriel Chappvys Tourangeau, Annaliste et translateur du Roy. Au R. P. Frere Paul de Mol, Guardien du Convent des Frères Capucins de Bethune. A Douay. De l'Imprimerie de Balthazar Bellere, au Compas d'or, l'an 1600.* Dans sa dédicace, datée de Douai le 6 février 1598, Bellere rappelle que l'*Arte* fut « traduit en latin par un docteur Louaniste et imprimé à Louain, avec tres ample tesmoignage; du depuis traduit en françois, mesme en Italie, imprimé à Paris, à Lion, à Ingoslstad. » L'approbation de la Faculté de théologie de Paris, que contient cette édition, porte la date du 10 octobre 1587.

1. *Les Bibliothèques françoises de La Croix du Maine et Du Verdier;* nouv. éd. par Rigoley de Juvigny, t. III (Paris, 1772), p. 47.

2. Dans l'édition du texte original, Anvers 1551, qui se trouve à la Bibliothèque nationale, cet ouvrage est intitulé : *Memorial de la vida de nvestro redemptor, ordenado y repartido en siete contemplaciones para todos los dias de la semana. Copilado por vn predicador de la orden del glorioso y bienauenturado padre sant Francisco, de la provincia de Cartagena.*

IX. Francisco de Osuna.

Ce franciscain andalous — *minorita bethicus,* comme il est nommé dans le titre de ses sermons latins — fut le premier maître spirituel de Thérèse; il lui enseigna, nous dit-elle, l'*oraison de quiétude*. Lorsque, après une année de séjour au monastère de l'Incarnation d'Avila, où elle était entrée volontairement en 1535, et où elle tomba gravement malade, Thérèse dut, sur l'ordre de son père, s'abandonner aux mains de médicastres, il advint que son oncle, Pedro Sánchez de Cepeda, habitant la banlieue d'Avila, qui l'avait auparavant déjà initiée aux lectures pieuses, lui prêta le *Troisième Abécédaire spirituel* de Francisco de Osuna. « Alors que je m'y rendais (dans la localité où devait s'opérer la cure), cet oncle, dont j'ai dit qu'il se trouvait sur le chemin, me donna un livre appelé le *Troisième Abécédaire,* lequel a pour objet d'enseigner l'oraison de recueillement; car, quoique pendant cette première année j'eusse lu de bons livres, ne voulant plus en lire d'autres à cause du mal qu'ils m'avaient fait, je ne savais pourtant pas comment me conduire dans l'oraison ni comment me recueillir: aussi eus-je bien de la joie d'avoir ce guide et résolus de suivre de tout mon pouvoir le chemin qu'il me traçait. Et comme à cette époque le Seigneur m'avait déjà accordé le don de larmes et que je prenais goût à ce que je lisais, je commençai à avoir des temps de retraite et à me confesser souvent, prenant ce livre pour maître, parce que je n'en trouvai pas d'autre, j'entends de confesseur qui me comprît[1]. »

A en juger par son nom, ce maître de notre sainte serait né à Osuna[2], et l'on doit supposer qu'il prit la robe de franciscain dans les premières années du XVIe siècle. Après avoir

1. « quando yva me dio aquel tio mio, que tengo dicho que estava en el camino, vn libro, llamase terçer abeçedario, que trata de enseñar oraçion de rrecogimiento; y puesto que este primer año avia leydo buenos libros, que no quise mas vsar de otros, porque ya entendia el daño que me avian echo, no sabia como proçeder en oraçion ni como rrecojerme, y ansi olgeme mucho con el y determineme a sigir aquel camino con todas mis fuerças. y como ya el señor me avia dado don de lagrimas y gustava de leer, començe a tener rratos de soledad y a confesarme a menudo y començar aquel camino, tiniendo a aquel libro por maestro, porque yo no alle maestro, digo confesor, que me entendiese » (*Vida,* ch. IV; E. I, 28^b).

2. « Bæticus, Ursaone, si cognomentum sibi inde hausit, natus », dit N. Antonio.

rempli divers emplois de son ordre en Espagne, il fut pourvu de la charge de Commissaire général des Indes, mais nous ne savons pas s'il résida effectivement en Amérique. Nous savons par contre qu'il vint en France, qu'il habita probablement Toulouse, où s'imprimèrent quelques-uns de ses ouvrages, et sûrement Paris, comme l'indique la date du prologue qu'il mit à la *Pars Meridionalis* de ses sermons : « Actum in cellula nostra apud maiorem conventum Fratrum minorum Parisiis, anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo tertio, immominente omnium sanctorum die[1]. » Outre ses ouvrages latins d'exégète, de théologien et de sermonnaire dont on a la liste chez Antonio, les écrits en langue vulgaire qui ont fait sa réputation sont : l'*Abecedario Espiritual* et le *Norte de los Estados*[2]. Le premier, en six parties, fut publié, parfois à intervalles assez longs, dès l'année 1525 environ, jusqu'en 1554[3], mais les cinquième et sixième parties sont posthumes, ainsi qu'il appert de la dédicace du libraire Juan de Espinosa à Fr. Antonio de Guevara, évêque de Mondoñedo, de la cinquième partie, dédicace datée du 31 mars 1542. Nous n'avons à nous occuper ici que du *Troisième Abécédaire,* publié pour la première fois à Tolède en 1527[4], avec une dédicace à D. Diego López Pacheco, duc d'Escalona et marquis de Villena, mort le 26 novembre 1529. « En solo este Abecedario, sin glosa, se abrevia la dotrina del recogimiento, » dit le prologue; toutefois, c'est surtout à partir du sixième traité de cette troisième partie que le franciscain devient vraiment un professeur de recueillement spirituel, doctrine déjà enseignée par les mystiques allemands, flamands ou autres, mais que Fr. Francisco popularisa beaucoup, grâce à la familiarité et à la bonhomie de son langage. Au gré de certains esprits religieux de l'époque, il la popularisait trop, risquant par là d'égarer

1. Édition de Saragosse, 1558.

2. C'est à ce dernier ouvrage de morale pratique que Cervantes, on le sait, emprunta l'amusante histoire de la femme qui se plaint à Sancho, gouverneur de l'île Barataria, d'avoir été violée. Le texte de ce passage du *Norte de los Estados* a été reproduit par P. Salvá sous le n° 3966 de son *Catálogo*.

3. On ne paraît pas connaître les premières éditions de la première et de la seconde partie, qui ont certainement précédé la troisième, publiée à Tolède en 1527.

4. C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo*, n° 143.

des âmes faibles : c'est ce que laisse entendre Jean d'Avila, lorsque, dans une lettre de son *Épistolaire spirituel*, il donne à ceux qui veulent servir Dieu les recettes de leur dévotion : « la seconde recette consiste à beaucoup aimer la lecture, car plus les gens sont durs, plus il leur est bon de lire des livres en langue vulgaire, et les livres le mieux appropriés à ce cas sont : *Passio duorum*[1], *Contemptus Mundi*, les *Abécédaires spirituels*, j'entends la deuxième et la cinquième partie qui traitent de l'oraison ; mais que ces gens évitent en général la troisième, qui leur sera préjudiciable, car elle tend à supprimer tout exercice de la pensée, et cela ne convient pas à tous[2]. » Fr. Luis de León, dans son *Apologie de sainte Thérèse* contre ceux qui lui reprochaient d'enseigner l'oraison d'union, parle aussi des *Abécédaires ;* il montre qu'ils continuent en langue vulgaire les grands mystiques du moyen âge, tels que saint Bonaventure, Richard de Saint-Victor, Gerson, que la doctrine de la Mère n'est qu'un raccourci de ce qu'ont écrit ces théologiens et que les critiques qu'on lui adresse atteignent bien plutôt ceux dont elle s'est inspirée[3]. Les *Abécédaires* de Francisco de Osuna, plusieurs fois réimprimés dans le cours du XVIe siècle[4], ne figurent pas dans les Index de 1559 et de 1583[5], mais plus tard l'Inquisition les fit expurger.

1. Le titre de cet ouvrage, dû à un religieux franciscain, est ainsi complété dans l'édition de Medina del Campo, 1587 : « Tratado de devotissimas y muy lastimosas contemplaciones de la Passion del hijo de Dios y de la compassion de la Virgen Sancta Maria su madre, por esta razon llamado *Passio duorum.* » (C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Medina del Campo,* n° 214.)

2. « La segunda, que sean muy amigos de la leccion ; porque segun la gente está durísima, esle muy provechoso leer libros de romance ; libros que son mas acomodados para esto : *Passio duorum, Contemptus mundi,* los Abecedarios Espirituales, la segunda parte y la quinta, que es de la Oracion ; la tercera parte no la dejen leer comunmente, que les hará mal, que va por via de quitar todo pensamiento, y esto no conviene a todos » (*Epistolario espiritual,* éd. de la Bibl. Rivadeneyra, p. 324^a).

3. « ¿Pues qué injusticia es recelarse de sola esta criatura por lo que anda en otras mil escrituras? Vean á San Buenaventura, vean á Ricardo de San Victore, vean á Juan Jerson ; y, si quieren lengua vulgar, vean en la tercera parte á los *Abecedarios* que llaman, y vean que es cifra lo que la B. M. Teresa en esto dice en comparación de lo que alli se dice y escribe » (*Apología del P. M. Fr. Luis de León; Obras,* t. IV (Madrid, 1885), p. 219.)

4. Les Salvá possédèrent un exemplaire ainsi composé : Ire partie, Saragosse, 1546 ; IIe et IIIe parties, Burgos, 1555 ; IVe partie, Valladolid, 1551 ; V^e partie, Burgos, 1554 ; VIe partie, Medina del Campo, 1554 (P. Salvá, *Catálogo,* sous le n° 3966).

5. En revanche, ces Index prohibent le *Combite gracioso de las gracias del sancto sacramento* qu'on donne comme de Francisco de Osuna (Reusch, *Der Index der verbotenen Bücher,* t. I (Bonn, 1883), p. 591).

Mme Cunninghame Graham nous apprend que parmi les précieuses reliques conservées chez les Thérèses d'Avila se trouve « le vénérable volume de Francisco de Osuna dont les pages jaunies portent la marque d'une lecture assidue. De nombreux passages y sont fortement soulignés, tandis que sur les marges une croix, un cœur, une main indicatrice (les marques favorites de Thérèse) signalent les pensées ingénieuses ou les tendres conceptions qui lui semblaient particulièrement dignes d'être retenues dans le texte gothique »[1].

L'étude du *Troisième Abécédaire,* qui s'impose à tout Thérésien, ne me paraît avoir été faite par aucun d'eux. A ma connaissance, seuls deux érudits de notre temps témoignent avoir au moins consulté cet ouvrage pour s'éclairer sur la doctrine contemplative de la sainte : M. H. Ch. Lea, dans ses *Chapters from the Religious History of Spain* (Philadelphie, 1890) et M. Wilkens dans son travail sur le mysticisme de sainte Thérèse[2], où il caractérise la méthode, l'inspiration et le style de Francisco de Osuna et cite quelques passages des *Abécédaires;* mais le meilleur travail d'ensemble que nous ayons sur le franciscain andalous reste celui que lui a consacré Éd. Boehmer, à propos de l'évolution des idées religieuses en Espagne au commencement du XVIe siècle (*Franzisca Hernandez und Frai Franzisco Ortiz,* Leipzig, 1865, p. 233 à 310).

X. Bernardino de Laredo.

Lorsque Thérèse, tourmentée par la crainte d'être le jouet du démon et de s'être engagée à son insu dans une fausse voie, s'ouvrit à un prêtre et à un laïque pieux d'Avila pour prendre leur avis sur le caractère de sa vie contemplative, il lui fut, nous dit-elle, impossible de leur expliquer clairement ce qu'était son oraison; elle résolut alors d'avoir recours à un livre spirituel, l'*Ascension du Mont Sion,* où elle souligna les passages qui lui parurent rendre compte de ce qu'elle éprouvait

1. *Santa Teresa, her life and times,* t. I, p. 116.
2. *Zur Geschichte der spanischen Mystik. Teresa de Jesus,* dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* de Hilgenfeld, t. V (1862), p. 111-180.

dans ses recueillements et ses extases[1]. Le livre en question, publié pour la première fois à Séville en 1535, sous le titre de *Subida del Monte Sion por la via contemplativa; contiene el conocimiento nuestro y el seguimiento de Christo y el reuerenciar a Dios en la contemplacion quieta; copilado en vn conuento de frayles menores*[2], a pour auteur un frère lai[3] de l'ordre de saint François du nom de Bernardino de Laredo, né à Séville en 1482 et décédé dans la même ville en 1540, qui s'adonna d'abord à l'étude de la médecine, remplit même les fonctions de médecin auprès du roi Jean II de Portugal, puis prit le froc franciscain au couvent de San Francisco del Monte, à quatre lieues de Séville, en 1510[4]. L'édition de la *Subida* de 1535 et toutes celles du XVIe siècle sont anonymes; mais il résulte de renseignements fournis par le livre qu'il fut composé par un frère lai franciscain de la province des Anges, c'est-à-dire d'Andalousie, en relations avec Dª María de Velasco, grande maîtresse de la reine de Portugal, et avec l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint[5]. Dans l'édition d'Alcalá 1617, le titre de la *Subida* a reçu ce complément : « Compvesto por Bernardino de Laredo, Frayle Lego de la Provincia de los Angeles de la Orden del S. P. S. Francisco, como se colige de la quarta parte de las Cronicas de la misma Orden, aunque el autor por su humilidad no quiso manifestar su nombre[6]. »

Le livre de Laredo, muni d'une dédicace au cardinal

1. « y era el travajo que yo no sabia poco ni mucho deçir lo que era mi oraçion... mirando libros para ver si sabria deçir la oracion que tenia, alle en vno que llaman subida del monte, en lo que toca a vnion del alma con dios, todas las señales que yo tenia » (*Vida*, ch. XXIII; E. I, 74^b).

2. *Catalogue de la bibliothèque de M. Ricardo Heredia*, 1re partie, Paris, 1891, n° 237, et Fr. Escudero y Perosso, *Tipografía hispalense*, n° 370.

3. Ce mot de *lego* a joué un mauvais tour à M. Heppe qui en a fait un nom propre : « Von ihm geleitet und durch ein von den Franziscaner Lego (unter dem Titel « Subida del monte Sion ») verfasstes Andachtsbuch neu angeregt lebte sich nun Theresa mehr und mehr in die mystische Contemplation ein » (*Geschichte der quietistischen Mystik in der katolischen Kirche*, Berlin, 1875, p. 11).

4. Voyez N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, et surtout Gallardo, *Ensayo*, t. III, col. 295, où est reproduite une note manuscrite mise au XVIIIe siècle sur un exemplaire de la *Metaphora medicine*, œuvre anonyme de Laredo, publiée à Séville en 1535, et qui se dit sur le titre « nueuamente copilada por un fraile menor de la prouincia de los angeles ».

5. Voyez la description de la deuxième édition de la *Subida*, Medina del Campo, 1542, dans C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Medina del Campo*, n° 30.

6. J. Catalina García, *Tipografía Complutense*, n° 876.

D. Alonso Manrique, archevêque de Séville de 1524 à 1538, se divise en trois parties. La première verse sur les questions énoncées dans le titre reproduit ci-dessus; la seconde se compose d'épîtres pieuses adressées à divers personnages, et la troisième, intitulée *Josephina,* est consacrée aux louanges de saint Joseph.

XI. Antonio de Guevara.

Outre ses livres profanes, tels que l'*Horloge des princes,* les *Épîtres familières* et d'autres, qui lui valurent en Espagne et ailleurs une si grande réputation, le célèbre prédicateur de Charles-Quint, Fr. Antonio de Guevara, écrivit aussi des livres dévots dont le succès ne fut pas moindre. Celui que Thérèse recommande aux carmélites de sa réforme est intitulé *Oratorio de religiosos y exercicio de virtuosos* et parut pour la première fois à Valladolid en 1542. Après l'édition princeps, les bibliographes citent des éditions de Saragosse, 1543, de Valladolid, 1546, de Salamanque, 1570 et 1574, et de Medina del Campo, 1584. Manuel pratique de la vie religieuse, l'*Oratorio* s'adresse à la fois aux personnes des deux sexes qui se proposent de prendre l'habit ou le voile, et à celles qui vivent déjà en communauté.

Comme les autres ouvrages de Guevara, celui-ci fut traduit en italien et en français. La traduction italienne due à un Lucio Mauro parut à Venise en 1560, chez Vincentio Valgrisi (la dédicace est datée du 1er avril 1560), et cette version servit à l'un des traducteurs français N. Dany, abbé de Saint-Crépin-le-Grand de Soissons et archidiacre de Soissons, qui publia son ouvrage à Paris chez Guillaume Chaudière en 1578, sous ce titre : *L'Oratoire des religieux et l'exercice des vertueux, composé par le Reverend et digne Prelat Don A. de Guevare, Evesque de Mondognet, traduit d'Italien en Françoys et conféré avec l'Espagnol.* Dany dédia sa traduction au cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, et signa sa dédicace à Soissons, le 1er décembre 1577. Deux ans avant Dany, un autre traducteur, Paul Du Mont, douaisien, s'était employé à faire

passer dans notre langue l'*Oratorio* espagnol. Dans sa dédicace à D. Arnould de le Cambe, dit Ganthois, abbé de Marchennes, Du Mont écrit à propos du livre de Guevara : « Ayant esté ia piecha requis et sollicité par vng sage et deuot Religieux, qui l'auoit en partie faict Flamen, de le traduire en François, apres auoir veu le bon accueil que l'on a faict en ce Pays bas à quelque autre sien liure du Mont de Caluaire, traduit en François par ce docte et tant laborieux François de Belle-forest, ie me suis mis en fin a le translater. » Je ne connais pas l'édition originale de cette version dont la dédicace est datée de Douai, 25 janvier 1576 : je n'en ai vu qu'une édition de Douai, de l'imprimerie de Jean Bogart, 1599, qui est suivie d'une addition au livre de l'évêque espagnol par Julien de Lingne, grand vicaire de l'église métropolitaine de Cambrai, laquelle forme un tome second sous la date de Douai, 1598. La dédicace de cette suite à l'*Oratoire* est datée : « De la maison et conuent de S. François de ceste Ville et Vniuersité de Douay, ce premier de Mars, selon la nouvelle correction du Calendrier, 1583. »

XII. San Pedro de Alcántara.

On sait les liens très étroits qui unirent sainte Thérèse au fondateur de l'ordre des déchaussés de saint François, qu'on a avec raison appelé l'un de ses pères spirituels. Dans le chapitre XXVII de la *Vie,* elle parle de la mort de saint Pierre d'Alcántara, qui eut lieu le 18 octobre 1562, peu de temps après la fondation de San José; dans le chapitre XXX, elle fait allusion à ses écrits : « Il est l'auteur, dit-elle, de quelques petits livres en langue vulgaire aujourd'hui fort en vogue qui traitent de l'oraison, car, l'ayant longuement pratiquée, il a écrit d'une façon très profitable à ceux qui s'y adonnent[1]. » Une autre fois, dans le *Château de l'âme,* elle cite encore saint Pierre d'Alcántara, à propos de l'oraison de recueillement, pour dire

1. « es avtor de vnos libros pequeños de oraçion, que aora se tratan mucho, de rromançe, porque, como quien bien la avia ejerçitado, escrivio arto provechosamente para los que la tienen » (*Vida*, ch. XXX ; E. I, 90[b]).

qu'elle est d'accord sur le fond du sujet avec ce qu'il a écrit dans un de ses traités[1]. Thérèse prisait surtout chez lui l'homme qui avait vraiment fait l'expérience de la vie spirituelle, qui n'était pas un spéculatif. Aussi lui adressa-t-elle une longue consultation sur sa vie intérieure qui figure dans les œuvres de la sainte sous le titre de *Relacion primera.*

Ce que Thérèse nomme les « libros pequeños de oraçion » de Pedro de Alcántara, c'est-à-dire un *Tratado de la Oración y Meditación,* abrégé de celui de Louis de Grenade, comme l'auteur le déclare lui-même[2], une *Breve Introducción para los que comienzan á servir á Dios,* les *Tres cosas que debe hacer el que desea salvarse,* une *Oración devotísima* et une *Petición especial de Amor de Dios,* tout cela, plus un Traité de Savonarole sur les « trois vœux », fut imprimé à Lisbonne par Joannes Blavio de Colonia en un petit volume in-12 qui ne porte pas de date, mais qui paraît avoir été publié entre les années 1556 et 1560. Thérèse a pu se servir de cette édition de Lisbonne ou peut-être d'une édition de Medina del Campo, 1563, qu'on suppose avoir précédé celle que publia aussi dans la même ville le libraire Benito Boyer en 1587[3].

XIII. Luis de Granada.

Sans compter que les œuvres du grand dominicain sont mentionnées dans les *Constitutions* et citées par la Mère María de San Francisco parmi les lectures habituelles de la sainte, nous pouvons déduire d'une lettre adressée par Thérèse à Fr. Luis, à la date du 28 décembre 1573, le cas qu'elle faisait

1. « vno me alego con çierto libro del santo fray p° de alcantara, que yo creo lo es, a quien yo me rindiera, porque se que lo sabia, y leymoslo y diçe lo mesmo que yo, anque no por estas palabras » (*Moradas* IV, 3; E. I, 450b).

2. Fr. Justo Cuervo, *Biografía de Fr. Luis de Granada con unos artículos literarios donde se muestra que el venerable Padre y no San Pedro de Alcántara es el verdadero y único autor del « Libro de la Oración »*, Madrid, 1896, p. 243. — Dans l'avant-propos des tomes II et X des *Obras de Fr. Luis de Granada,* il est parlé d'un compendium du *Libro de la oración* de Fr. Luis par saint Pierre d'Alcántara, conservé à la Barberine à Rome et jusqu'ici complètement inconnu aux bibliographes. L'éditeur, qui est le même P. Justo Cuervo, en annonce la prochaine publication dans sa *Bibliografía Granadina.*

3. L'édition de Lisbonne, devenue fort rare, est décrite par le P. Cuervo, *Biografía de Fr. Luis de Granada,* p. 239 à 245. Sur les éditions de Medina del Campo, voyez C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Medina del Campo,* Madrid, 1895, p. 250 et 401.

des écrits de ce dernier. « Au nombre de ceux qui aiment dans le Seigneur Votre Paternité, à cause de la doctrine si sainte et profitable de vos livres, et en remercient Dieu, comme ils le remercient de vous avoir rendu capable de faire un bien si grand et si universel aux âmes, vous pouvez me compter[1]. » Fr. Luis, de son côté, a célébré Thérèse dans un passage de sa *Vida del B. Juan de Avila* (1588), rappelant la consultation qu'elle demanda à l'Apôtre d'Andalousie sur sa vie intérieure et la réponse que lui fit le saint homme[2].

Les œuvres de Fr. Luis que Thérèse a surtout dû lire sont, à n'en pas douter, la *Guia de pecadores*, sous ses deux formes, et le *Libro de la Oración,* comme l'indique d'ailleurs un passage du *Chemin de perfection,* où elle parle de livres, qu'elle invite ses filles à lire, et dans lesquels les scènes de la Passion sont réparties d'après les jours de la semaine[3], ce qui est le cas dans le *Libro de la Oración.*

Il serait encore à propos d'examiner quelques allusions de sainte Thérèse éparses dans ses écrits et dont on pourrait inférer d'autres lectures. Je ne citerai que deux exemples. Au chapitre XX de la *Vie,* elle parle, à propos des ravissements *(arrobamientos)*, de certaines rages *(rabiamentos)* décrites par saint Vincent et qui sont l'œuvre du démon. La Fuente (éd. phototypographique) avait déjà pensé qu'il s'agissait ici de saint Vincent Ferrer, mais nos carmélites ont précisé et produit deux passages des chapitres XII et XIV du *Tractatus de vita spirituali* de ce dernier qui confirment l'hypothèse de La Fuente[4]. Thérèse a certainement pu lire le traité en question de Vincent Ferrer, que le cardinal Cisneros fit traduire en

1. « De las muchas personas que aman en el Señor á vuestra paternidad, por haber escrito tan santa y provechosa doctrina, y dan gracias á Su Majestad, y por haberle dado á vuestra paternidad para tan grande y universal bien de las almas, soy yo una » (*Cartas,* n° 55, sans date; E. II, 46a). La date du 28 décembre 1573 est donnée par le P. Belchior de S. Anna, *Chronica de Carmelitas descalços particular do reyno de Portugal,* Lisbonne, 1657, l. Ier, ch. IX, p. 56.

2. *Obras de Fr. Luis de Granada,* éd. du P. Justo Cuervo, t. XIV, p. 270.

3. « Pues, como digo, teneis libros tales, adonde van por los dias de la semana repartidos los pasos de la sagrada pasion » (*Camino de perfección,* ch. XXIX; E. I, 341a).

4. *Œuvres complètes de sainte Térèse,* t. I, p. 258.

castillan avec la vie d'Angèle de Foligno et la règle de sainte Claire, et dont nous avons une édition de Tolède, 1515 : *Libro de la bienauenturada sancta Angela de Fuligno... Item primera regla de la bienauenturada virgen santa clara. Item vn tractado del bienauenturado Sant Vincente de la vida & instrucion espiritual* (sic)... *Estos tratados se imprimieron en la emperial ciudad de Toledo por mandado del reuerendissimo señor don fray Francisco ximenez cardenal de España & Arçobispo de la santa yglesia de Toledo. Acabaronse a XXIIII dias del mes de Mayo de mill & quinientos & diez años*[1]. — Ailleurs, dans ce que La Fuente appelle la *Relacion V*[2], Thérèse traduit un passage de Cassien, qui appartient, comme l'ont encore montré nos carmélites[3], au paragraphe IV de la VIIe *Collation*. Nous connaissons d'anciennes traductions manuscrites catalanes et castillanes[4] des *Collations* de Cassien, qui datent du XVe siècle, mais aucune version de cet ouvrage en langue castillane n'avait été imprimée avant 1562. C'est du moins ce qui résulte d'une déclaration de Louis de Grenade dans la dédicace à la reine Catherine de Portugal de sa traduction de l'*Échelle spirituelle* de saint Jean Climaque : « Entre los libros que han prevalescido contra la injuria de los tiempos... dos son, Serenisima Señora, los que entre todos tienen más ilustre nombre, que son las Colaciones de Juan Casiano, y S. Juan Clímaco. El primero de los cuales hasta agora no ha tenido intérprete castellano[5]. » Sans doute Thérèse a dû lire le passage qu'elle rapporte des *Collations* soit dans un texte manuscrit, soit chez un auteur qui l'avait cité.

A. MOREL-FATIO.

1. C. Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo*, n° 40.
2. *Escritos de santa Teresa*, t. I, p. 159^b^.
3. *Œuvres complètes de sainte Térèse*, t. II, p. 327.
4. Pour les versions manuscrites des *Collations* en castillan, voy. N. Antonio, *Bibl. hispana nova*, t. II, p. 336, et *Memorias de la R. Academia de la Historia*, t. VI, p. 440.
5. *Obras de Fr. Luis de Granada*, éd. du P. Justo Cuervo, t. XII, p. 151. Cette version de saint Jean Climaque date de 1562 ; mais de 1562 à 1582 (date de la mort de Thérèse) je ne trouve non plus mentionnée aucune traduction espagnole des *Collations*.

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX[1]

IV

Les cimetières.

§ 1. CIMETIÈRES PAROISSIAUX ET CONVENTUELS.

Dans le cimetière israélite actuel[2] les plus anciennes tombes portent la date 1768. Où enterrait-on les Juifs avant cette date et depuis leur réapparition sous le nom de « marchands portugais » ou de « nouveaux chrétiens » ?

A Bordeaux, comme ailleurs, on enterrait les catholiques soit dans les églises paroissiales, soit dans les cimetières qui entouraient ces églises (usage encore conservé dans la plupart des villages), soit enfin dans les couvents[3]. Les registres paroissiaux conservés aux Archives municipales et remontant à des dates plus ou moins reculées, suivant les paroisses, nous renseignent à cet égard.

Un assez grand nombre de fidèles étaient enterrés dans les églises, soit qu'ils y eussent leur « cave » (caveau) de famille, soit qu'ils s'y fussent assuré une concession personnelle. Mais la plupart étaient ensevelis dans les cimetières paroissiaux. Quant aux couvents, ce n'est que par une dérogation aux droits curiaux qu'ils pouvaient recevoir des défunts; et cette dérogation devait être autorisée par les curés, qui paraissent avoir été intransigeants à cet égard[4].

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 172, 279, 383; 1907, p. 41, 263 et 386.
2. Dans l'angle du cours d'Espagne, où est l'entrée (n° 176), et de la rue Kyrié.
3. L'hôpital Saint-André avait son cimetière, situé à l'angle de la rue Belleville et de la rue du Tondu (alors chemin du Tondu).
4. Les contestations entre les curés et les couvents étaient fréquentes en matière de sépulture. Il est question d'un différend de ce genre entre le clergé de Sainte-

Ce n'est que s'il s'agissait d'infidèles que le curé s'abstenait de revendiquer ses droits; témoin cet acte de décès enregistré par le curé de Sainte-Eulalie, et le premier où l'on rencontre le mot *Juif :*

Le sus dit an 1722 et le lundy 19 octobre a esté inhumé le corps d'une petite fille agee denuiron *(un blanc)* ans appartenante au sieur *(un blanc)* Juif portugais, decédee le iour precedent, dans le couuent des dames religieuses du couvent de Lanontiade sans tirer a consequence contre le droit du S^r^ curé de Ste Eulalie, parce que moi soussigné curé jay consenty que cette fille agee denuiron *(un blanc)* et mise dans ledit couuent comme pensionnaire jusques a ce quelle eut abiuré le judaisme, ayt esté inhumée dans ce couuent a condition que les dites dames ou Mr. des puiols[1] me donneroit une déclaration qui conserveroit mon droit curial a legard des pensionaires dudit couuent. J. Marraquier curé[2].

Il est notoire que les protestants étaient exclus.

On admettait dans les cimetières paroissiaux des gens qui étaient morts sans sacrements. En 1715, « Arnauld duuerger, archer du guet... decede sans sacrement[3], » est enterré dans

Eulalie et les Visitandines en 1684, dans des pièces des Archives départementales (portefeuille G 655) : le curé dans sa requête dit que la fabrique de sa paroisse avait droit de donner à la défunte qui fait l'objet du litige « sepulture dans son église... a moins que ses parents ou qu'elle mesme n'en eût disposé autrement » ; — et d'un autre, entre le curé de Saint-Michel et les frères de l'Observance, en 1681 *(ibid.) :*

« Louis d'Anglure de Bourlemont par la grace de Dieu et du saint Siège apostolique Archeuesque de Bourdeaux et Primat d'Aquitaine ouy Me Pierre d'Alby curé de St Michel de la pnte ville qui s'est pleint que les Religieux du Convent de l'obseruance de Bourdeaux ont administré les Sacrements au Sr Minuielle, et iceluy estant decedé, l'ont enseuely dans leur Eglise, ce qui tend à la destruction de la hierarchie, lesdits Religieux ne pouuants administrer les Sacrements et donner la sepulture qu'aux Religieux valets et familiers au nombre desquels ledit Minuielle son paroissien n'a pù estre, veu qu'il a tousiours reconnu la paroisse, et qu'il y a fait sa communion paschale, qu'il a vescu comme seculier, et exercé le negoce comme il auoit accoustumé de faire auant que d'estre logé dans ledit Conuent ayant mesme voulu par son testament que lon sonnat les cloches de ladite paroisse lors de son decez, partant requiert qu'il nous plaise ordonner que le gardien dudit Conuent luy rendra et restituera le quart des luminaires et oblations de l'enterrement dudit Minuielle avec inhibitions et defenses auxdits Religieux d'entreprendre de faire telles fonctions en pareil cas contre les Saints decrets, et pour l'entreprise par eux faite les condamner a telles peines qu'il nous plairra... Ordonnons que lesdits Religieux remettront audit Sr Curé de saint Michel le quart de tous les luminaires et oblations faites à l'enterrement dudit Sr Minuielle leurs faisants inhibitions et deffenses d'entreprendre de faire de semblables fonctions en tels cas contre les saints decrets a telle peine que de droit. Donné à Bourdeaux en Congregation le dixseptième septembre mil six cent quatre vingt un. »

1. Vicaire général.
2. Registre 348, acte 224.
3. Reg. 343, acte 619 ; de même, reg. 342, acte 721.

celui de Sainte-Eulalie. En 1699, on mit au même cimetière « un pauvre homme qu'on a trouvé mort dans la rue du Cahernan... qu'on nous a dit estre saintongeois et catholique apostolique et romain »[1]. L'essentiel était d'être catholique. Il y avait un coin réservé pour les enfants qui n'avaient pas reçu le baptême : en 1738, « un enfant non ondoyé né de parents inconnus » fut inhumé « dans le cimetiere (de Sainte-Eulalie) dans un coin non béni »[2]. Les étrangers, pourvu qu'ils fussent catholiques, étaient parfaitement admis. En 1663, « une petite fille d'un homme turc de nation et chatolique de profession depuis longtemps... feust enseuelie... au cimetière » de Saint-Projet[3]. En 1668, nous voyons « un enfant innocent nommé Barthelemy Gomés... fils naturel et légitime de Jean Gomes bourgeois de la ville de Madrid capitale des royaumes des espagnes et eleonor henriques ses pere et mere faisant profession de la religion chatolique apostolique et romaine... enseueli dans le cimetiere de l'eglise de sainct proiect »[4].

Il est donc certain que lorsque nous voyons des « Portugais » enterrés dans les cimetières paroissiaux (sans qu'il soit jamais question de lieu non béni), ces « Portugais » étaient considérés comme catholiques.

Par les registres paroissiaux nous pouvons nous assurer que la plus grande partie des « Portugais », aux XVIIe et XVIIIe siècles, était groupée dans une partie de la ville qui était répartie entre deux paroisses, Sainte-Eulalie et Saint-Éloi. Il y en avait aussi sur Saint-Projet, où habitaient les Lopes de Paz, et sur Saint-Michel, où vivait le médecin Silva[5].

Les registres de Sainte-Eulalie commencent avec le mois de

1. Reg. 334, acte 330.
2. Reg. 360, acte 231 ; de même en 1709, reg. 342, acte 633. Voir plus loin, III, § 3.
3. Reg. 565, acte 61 ; de même, acte 180 (1666).
4. Reg. 566, acte 44 ; de même, acte 98 (1669).
5. Voir à la fin du fascicule la réduction du plan de Bordeaux en 1754, gravé par Lattré (cf. ci-après, p. 71, n. 11). Cette réduction, à laquelle ont été apportées quelques corrections suggérées par d'autres plans énumérés plus loin, a été tracée par M. Mercier, sous la direction de M. Longueville, géomètre de la ville de Bordeaux. M. Longueville a bien voulu, en outre, faire reproduire sur papier pelure la partie correspondante du plan de Bordeaux, si admirablement documenté et exécuté, qu'il vient de publier en collaboration avec M. Mercier (Bordeaux, Feret, 1907). La superposition des deux plans facilitera l'identification et la comparaison des détails topographiques.

janvier de 1618[1]. C'est seulement à partir de 1722 que l'on y trouve la dénomination de *Juif*[2]. Il n'est donc pas toujours sûr que nous ayons affaire à un Juif quand nous y rencontrons un nom de famille espagnol ou portugais. Pourtant, cela devient probable quand le nom est précédé d'un prénom biblique, ou bien suivi de la mention « marchand portugais ».

Quoi qu'il en soit, nous voyons qu'on enterre au cimetière de Sainte-Eulalie, en 1631, un « Messie Fernandes portugais»[3]; en 1679, Rachel Lopes, fille d'un marchand espagnol[4]; en 1684, Catherine Sardaño, Marie et Jeanne Lopes[5]; en 1688, Jeanne Lopez, veuve d'un marchand portugais[6]; en 1689, Toinette et Sara Gomes, toutes deux filles d'un marchand portugais[7]; et d'autres encore, surtout entre les années 1679 et 1689, date après laquelle on ne les y enterre plus, à ce qu'il paraît. Quelques-uns de ces étrangers ont reçu l'extrême-onction, ainsi qu'il est noté dans leurs actes respectifs : par exemple Anne Gomez, « femme de Louis Castro portugais », en 1688[8].

Sur les registres de Saint-Éloi, nous trouvons, en 1668, deux enfants de « Pierre Rodrigues portugois[9] » inhumés au cimetière.

Sur les registres de Saint-Michel, nous ne voyons guère, parmi les défunts enterrés au cimetière, que Jeanne Peyreire (1687)[10] qui soit vraisemblablement d'origine judéo-portugaise.

Quant aux registres de Saint-Projet, sauf erreur, aucune des personnes enterrées au cimetière ne paraît avoir cette origine[11].

Autant que permet de l'affirmer un examen forcément incomplet des registres, aucun « Portugais » ne paraît avoir

1. Ceux de Saint-Éloi, Saint-Michel et Saint-Projet commencent respectivement en 1668, 1654, 1659.

2. Voir plus haut, p. 69.

3. Reg. 309, acte 341.

4. Reg. 325, acte 752.

5. Reg. 328, actes 15, 108 et 125.

6. Reg. 329, acte 621.

7. Reg. 330, actes 227 et 254.

8. Reg. 329, acte 617.

9. Reg. 258, actes 33 et 35. Je n'ai pas rencontré d'autres « Portugais » inhumés au cimetière de Saint-Éloi.

10. Reg. 456, acte 1839.

11. Le cimetière de Sainte-Eulalie entourait l'église et occupait la place actuelle de Sainte-Eulalie. Voir le plan de Bordeaux en 1733, daté de 1759, gravé par Lattré et reproduit dans *Bordeaux, Album publié par la municipalité bordelaise,* Bordeaux, 1892; le *Plan géométral de la ville de Bordeaux* de 1754 (par Santin et Mirail, gravé par Lattré). — Celui de Saint-Michel entourait le clocher et venait jusqu'au transept sud

été enseveli dans l'église Sainte-Eulalie. Par contre, le curé de Saint-Projet en 1693 marque qu'un « Emanuel Sarran... marchant portugais... natif de la ville de Lisbonne royaume de Portugal ...a este enseuely dans leglise S^t^ proiet au deuant de la chapelle de nostre dame de pitié en unne sepulture que les ouuriers et moy luy auons donné pour luy seulement »[1].

En 1687, le curé de Saint-Éloi enregistre que « Thomas mendes portugais, mourut dans les prisons de l'hotel de ville et fut inhumé dans nostre eglise »[2].

D'autre part, on recevait les « Portugais » dans quatre couvents, dont deux étaient en plein quartier juif, celui des Augustins et celui des Carmes, et deux à proximité, ceux des Cordeliers et des Minimes.

Aux Carmes, on enterre, en 1631, « Domingues Gomes, portuguais »[3]; en 1632, Melchior Lopez[4]; en 1646, « un portugais »[5]; en 1647, Beatrix Coste, « fille de Monsr Coste fortado banquier portugais », Leonor Gomes, fille de Portugais, et Blanche Fernandes[6]; en 1652, Pierre Lopes[7]; en 1653, une femme

de l'église (voir les mêmes plans). — Celui de Saint-Éloi n'est pas indiqué sur ces plans; mais il l'est à une grande échelle, sur un plan manuscrit non daté (XVIIIe siècle) conservé aux Archives municipales (n° 444). Il occupait le petit espace compris entre la sacristie, la rue Saint-Éloi, l'actuelle rue Buhan et des maisons en bordure de la rue Teulère (ancienne rue Poudiot). Cet espace est couvert aujourd'hui par des hangars et des maisons de rapport. — Quant au cimetière de Saint-Projet, il est situé sur la place actuelle du même nom dans un *Plan de la ville de Bordeaux en 1550 tiré des documents de l'époque* par Molas (lithographie moderne non datée, Arch. municipales, n° 368). Il est vrai que cette reconstitution est pleine d'erreurs, mais dans son album intitulé *Croix de procession, de cimetières et de carrefours*, Leo Drouyn admet qu'il y eut bien là un cimetière, dont la croix ancienne encore debout au milieu de la place serait le dernier vestige, et qui, en tout cas, fut transformé en halle dès 1594. Dans le plan de Bordeaux en 1450 reconstitué par Leo Drouyn (reproduit dans *Bordeaux-Album*) le cimetière est situé le long de l'église, du côté sud. Peut-être était-il là encore au XVIIe siècle. Ce qui est sûr, c'est que dans les registres de Saint-Projet (par exemple reg. 580, actes 3, 4, 5, 6, etc., année 1692), il est question du « cimetiere de leglise St Projet », lequel devait se trouver près de l'église.

1. Reg. 581, 8 août. L'acte 106 du registre 580 (dont le reg. 581 est l'original) reproduit ce libellé en l'abrégeant. — De même, en 1694 « Isabeau Marie... femme dambroise ferrere tous deux natifs de la ville de lisbonne en portugal... a esté enseuely ...dans leglise S^t^ proiet sous la galerie de lorgue contre la porte du cimetiere en unne sepulture que les ouvriers et moy luy auons donné pour elle seulement ». Reg. 583, acte 60. De même, acte 199.
2. Reg. 276, acte 18.
3. Reg. 309, acte 172.
4. Reg. 309, acte 488.
5. Reg. 313, acte 331.
6. Reg. 313, actes 674, 722 et 723.
7. Reg. 315, acte 973.

Lopes, espagnole[1]; en 1656, Antoine Lopes, portugais[2]; en 1657, « Raphael Gomés portuguais marchand » et « un enfant d'un portuguais »[3]; en 1659, « un petit enfant du señor Lopez marchand portuguais » et « une petite-fille de Bastian ioan marchand portuguais »[4]; en 1668, un espagnol, Gomes[5]; enfin un Lopes, en 1683[6]; une Isabeau Gomez, en 1696[7]; une fille « d'Antoine Carvailho marchand portugais », en 1698[8]. Pour ces trois derniers il est spécifié que le corps a été porté dans l'*église* des Carmes. Pour les autres, c'est simplement « aux Carmes ». Tous de Sainte-Eulalie.

« Aux Augustins », on amène, de Sainte-Eulalie, une Espagnole, Juliane Gommes, en 1652[9]; des Dias en 1668, 1670, 1679[10]; de Saint-Éloi, en 1668, « Dame Eleonor Alues, vefue d'Antoyne Gomes marchant portugois »[11] et « Pierre Lacoste marchant portugois »[12]; en 1670, « Antoine Correge marchant portugois... dans léglise des peres Augustins »[13].

« Aux Minimes », « vn portuguois », de Sainte-Eulalie, en 1646[14].

1. Reg. 315, acte 1806.
2. Reg. 316, acte 407.
3. Reg. 316, actes 679 et 682.
4. Reg. 316, actes 1057 et 1059.
5. Reg. 319, acte 243.
6. Reg. 327, acte 307.
7. Reg. 331, acte 1788.
8. Reg. 334, acte 157. Le couvent des Carmes était compris entre les anciennes rues Bouhaut et des Carmes (aujourd'hui rues Sainte-Catherine et Canihac). Le jardin se trouvait à l'endroit où se coupent aujourd'hui la rue Labirat (prolongée) et la rue Honoré-Tessier, en face de la nouvelle synagogue (voir le plan de Bordeaux en 1733). Il devait même déborder sur l'emplacement de la cour d'entrée de la synagogue, d'après le plan de 1754, et encore plus d'après celui de 1760, gravé par Lattré.
9. Reg. 315, acte 1381.
10. Reg. 319, actes 154 et 762; reg. 325, acte 467.
11. « Dans le cloistre des peres Augustins... Ont assisté au conuoy le docteur Suares et Sr Jean Mendes marchant lesquels ont signé sur l'original » (reg. 258, acte 13).
12. Reg. 260, acte 13.
13. Reg. 262, acte 43. Le couvent des Augustins occupait l'emplacement compris entre la rue des Augustins et la rue (moderne) Paul-Broca; le jardin, très exigu, était à l'angle de cette rue et de la rue (moderne) David-Gradis, face à l'ancienne muraille de la ville (aujourd'hui, à la Faculté de médecine). C'est ce qui ressort également du plan de 1754, d'un plan manuscrit et en couleur, conservé aux Archives municipales (n° 372), et composé entre 1676 et 1690, enfin d'un plan manuscrit datant de la Révolution et marquant les modifications projetées dans la partie sud-ouest de Bordeaux pour la voirie, après la vente des biens nationaux, 2 ventôse an II (20 fév. 1794) (Arch. municipales, n° 3235).
14. Reg. 313, acte 325. Sur l'emplacement probable du cimetière des Minimes, voir plus loin, p. 86, n. 3.

Dès 1647, nous voyons une « Leonor Gomez hespaignole... enterrée aux Cordeliers »[1]; de même, en 1652, Beatrix et François Cardozo, tous deux espagnols, « à l'Observance », ce qui revient au même[2]; et aussi, en 1653, Louys de Lopes, portugais[3]; en 1657, « un petit enfant del seignor Lopes portugais » et « doña Beatrix de Ferrera »[4]; en 1660, Gaspar Fernandes, portugais[5]; en 1676, le « Senor Loupes, marchand portugais»[6]; en 1684, Grassi Mendes[7]; enfin des Lopes, des Lamego, etc., dans les années suivantes[8].

Parmi ces derniers, il en est pour lesquels nous voyons spécifié que c'est à l'*église* des Cordeliers que le corps a été porté, et non pas seulement « dans le couvent » ou « chez » les Cordeliers[9]. Cette mention de l'*église* se rencontre encore jusqu'en 1705[10]. Puis il n'est plus question que du couvent[11].

Cela pour la paroisse Sainte-Eulalie. Mais les Cordeliers recevaient des Portugais d'autres paroisses : de Saint-Éloi[12], de Saint-Projet[13], de Saint-Michel[14].

1. Reg. 313, acte 534.
2. Reg. 315, actes 1388 et 1423.
3. Reg. 315, acte 1541.
4. Reg. 316, actes 583 et 662.
5. Reg. 316, acte 1214.
6. Reg. 324, acte 34.
7. Reg. 328, acte 706.
8. Reg. 331, acte 1359; reg. 334, actes 300, 315, 347; reg. 339, acte 165, etc.
9. Reg. 328, actes 171 et 184; reg. 331, acte 499; reg. 334, actes 199, 262, 798, 904 (années 1698-1700); reg. 336, acte 95 (1701).
10. Reg. 337, acte 477.
11. Reg. 342, actes 564, 580, 776, 885, 886, 918, 1029, 1137, 1146, 1243, 1246, 1275 (1709-1711); reg. 343, actes 46, 534, 546, 724, 747, 830, 938, 1088 (1715-1716). — Pour les années 1716 et suivantes, voir plus loin, p. 76.
12. Reg. 259, acte non numéroté (9 mai 1669, original du reg. 260, acte 32): « dans le conuent des peres de la grande Obseruance de St François »; même reg., 29 octobre (orig. du reg. 260, acte 61) : « dans l'eglise des RR. peres de l'obseruance ...ont assisté au conuoy et enterrement les sieurs emanuel mezes et Melchior [da] Games » (dont les signatures suivent); reg. 261, 24 sept. 1670 : « dans l'eglise de l'obseruance »; le même acte, sur l'original (reg. 262, acte 47), porte « chez les peres de l'obseruance »; reg. 263, actes 2 et 52 (1672); reg. 266, acte 52 (1674) : « dans l'eglise de l'obseruance de St François ont assisté (signé) Jacques Tholedo Luis Albares »; reg. 270, acte 59 (1681); reg. 282, acte 46 (1692) : « Isac Narbonne portugais... dans lormee des reverends peres Cordeliers »; reg. 285, acte 190 (1701); reg. 289, actes 122, 124, 135, 141 (1708); reg. 290, acte 21 (1708); reg. 291, actes 28 (1714) et 338 (1716); reg. 293, actes 104 (1721) et 157 (1722).
13. Reg. 583, acte 148 (1695) : « Suzanne Lopes... fille d'Antoine lopes de paz marchant portugais et de claire tolede... ches les peres de lobseruance ou elle a esté enseuelye dans la sepulture de ses ancestres qui est dans lormée qui est a lentree. » Reg. 597, acte 61 (1711); reg. 602, acte 17 (1716).
14. Reg. 455, actes 758 (1680) et 1354 (1682) : deux fils du médecin Silva; reg. 457. acte 333 (1689); reg. 462, acte 866 (1722).

Parmi les personnes enterrées aux Cordeliers on en trouve qui, à en juger par le nom, n'étaient pas juives, ou qui avaient reçu les derniers sacrements[1]; il en est de même chez les Carmes[2], les Augustins[3] et les Minimes[4]. Le plus ordinairement, il est spécifié sur le registre que c'est dans les églises mêmes de ces couvents qu'a eu lieu l'ensevelissement[5].

Un Emmanuel Lopes est enseveli dans l'église des Cordeliers en 1682[6], et un Henriquez, marchand portugais, dans celle des Carmes en 1684[7]. Tous deux (de Sainte-Eulalie) ont reçu l'extrême-onction. Il doit en être de même, bien que cela ne soit pas marqué, pour les autres « Portugais » que nous avons vus enterrés dans l'église des Cordeliers ou celle des Carmes[8].

En somme, la situation pour les Juifs au XVIIe siècle et encore dans les premières années du XVIIIe semble avoir été celle-ci :

Avaient-ils fait acte de catholiques, on les recevait comme

1. Paroisse Sainte-Eulalie : reg. 328, actes 600, 669 (1685); reg. 334, actes 552, 567 (1699); reg. 336, acte 504 (1702); reg. 342, actes 377, 379, 583 (1709), 800 (1710). Saint-Projet : reg. 563, acte 17 (1659); reg. 565, acte 17 (1662); reg. 597, acte 31 (1711). Saint-Éloi : reg. 258, acte 53 (1668); reg. 266, acte 30 (1674); reg. 278, acte 12 (1689); reg. 286, actes 47, 59 (1702). Saint-Michel : reg. 461, acte 1482 (1718). Voir p. 80 des exemples postérieurs à 1722.

2. Sainte-Eulalie : reg. 328, acte 675 (1685); reg. 334, actes 564 (1699), 638 (1700); reg. 342, acte 1060 (1710); reg. 343, actes 789 (1715) et 1065 (1716). Saint-Projet : reg. 565, acte 16 (1662); reg. 607, acte 77 (1722). Saint-Éloi : reg. 272, acte 74 (1683); reg. 285, acte 17 (1699).

3. Sainte-Eulalie : reg. 334, actes 726 et 778 (1700); reg. 336, acte 105 (1701); reg. 342, actes 45 et 121 (1708), 653 et 658 (1709), 991 et 1001 (1710); reg. 343, acte 828 (1715). Saint-Projet : reg. 563, acte 67 (1661); reg. 575, acte 54 (1685); reg. 597, acte 26 (1711). Saint-Éloi : reg. 268, acte 42 (1669); reg. 272, acte 67 (1683); reg. 278, acte 2 (1689); reg. 285, acte 167 (1701); reg. 293, actes 120, 130 (1722).

4. Sainte-Eulalie : reg. 334, acte 377 (1699); reg. 336, acte 513 (1702); reg. 337, acte 583 (1705); reg. 342, acte 705 (1709); reg. 343, acte 906 (1715). On enterrait aussi (les catholiques) chez les Feuillants (reg. 342, acte 180, année 1708, Sainte-Eulalie; reg. 583, acte 257, année 1696, Saint-Éloi), aux Jacobins ou Dominicains, aux Petits-Carmes, chez les Pères de la Merci, les Récollets, les Jésuites.

5. Fréquentes exceptions dans les registres de Saint-Éloi (reg. 273, actes 56, 57, 80, année 1684, etc.). — Dans les registres de Sainte-Eulalie, il est question d'une Blanche Duval, « transportée chez les Cordeliers » (1709, reg. 342, acte 536), sans que l'on précise si c'est dans l'église ou non. Cet acte a été du reste ajouté en bas de page et hors de place. — Des exceptions encore dans les registres de Saint-Projet : « ches les peres de la grande obseruance... dans la sepulture de son defunt mary » (reg. 583, acte 89; cf. reg. 565, actes 156 et 157, année 1665); « ches les peres augustins... en la sepulture de ses ancestres » (reg. 583, acte 150, année 1695). De même dans les registres de Saint-Michel : « au couvent des Cordeliers » (reg. 450, acte 49, année 1669); « aux Carmes » (reg. 455, acte 1075, année 1680).

6. Reg. 327, acte 169.

7. Reg. 328, acte 285.

8. Voir plus haut, p. 73 et 74.

tels au cimetière paroissial; mais, comme tous les fidèles, ils pouvaient être reçus dans l'église, ou encore dans les cimetières ou les églises des couvents.

Dans le cas contraire (qui paraît s'être généralisé vers la fin du XVIIe siècle), ils ne pouvaient être admis que dans les cimetières des couvents[1], moyennant finance s'entend.

De toutes façons, l'inhumation dans un cimetière conventuel ne se faisait qu'avec l'autorisation du curé.

Dieu sait où l'on mettait ceux qui n'étaient ni « catholiques », ni riches.

Nous allons voir que, grâce à la *Sedaca,* les pauvres eurent aussi, au moins dès le début du XVIIIe siècle, le privilège d'une sépulture décente.

§ 2. LES CIMETIÈRES DE « MESSIEURS LES PORTUGAIS » CHEZ LES CORDELIERS (1710-29) ET LES MINIMES (1722-1725).

Jusqu'en 1716, dans les registres de la paroisse Sainte-Eulalie, les actes de décès des « Portugais » ou « Espagnols » se trouvent mis dans l'ordre chronologique avec les autres actes. A partir du 26 septembre 1716, et jusqu'au 9 mars 1722, nous les avons en original sur un cahier de quelques feuillets que l'on conserve également aux Archives municipales de Bordeaux[2]. Sur les deux registres paroissiaux qui correspondent à ces quatre années et demie, c'est seulement une copie de ce cahier original que l'on trouve, et à la fin. Avec les registres suivants, on revient à l'ancienne manière. Cette anomalie s'explique sans doute par le fait qu'il y eut en 1716 un changement de curé[3]. Le nouveau curé se fit peut-être scrupule tout d'abord de confondre juifs et chrétiens. La distinction était — d'une certaine façon — assez naturelle, en tout cas, puisque tous les « Portugais », c'est-à-dire tous les Juifs étaient désormais

1. Voici un cas exceptionnel consigné sur un registre de Saint-Projet : « un marchant portugais qui estoit venu il y a enuiron huict ou neuf mois dagen sestablir a bdx... nommé mendes homme marié se tua d'un coup de pistolet quil sestoit mis dans la bouche, il fut ensevely par ordre des iuras dans les doues de la uille » (1695, reg. 893, acte 169).

2. Série GG, carton 301.

3. L'ancien curé était mort le 7 août 1716 (reg. 343, acte 1158).

ensevelis aux Cordeliers. Les actes compris dans le cahier en question portent que le défunt « a esté inhumé à l'Observance de S^t^ françois dans le cimetière de Messieurs les Portugais », ou « au cimetière de Messieurs les Portugais ches les RR pp. Cordeliers »[1]. Pareille mention du « cimetière de Messieurs les Portugais » ne se trouve dans aucun des actes antérieurs au 26 septembre 1716. Cela ne prouve pas, il est vrai, que « Messieurs les Portugais » n'aient eu leur cimetière réservé chez les Cordeliers qu'à partir de cette date : il est possible que l'ancien curé n'ait pas jugé à propos de signaler cette innovation. En fait, c'est depuis 1710 que « Messieurs les Portugais » avaient leur cimetière particulier chez les Cordeliers. Il y avait eu à ce sujet des pourparlers d'une nature délicate, sur lesquels le premier procès-verbal du *Registre des délibérations de la Nation portugaise* nous renseigne suffisamment. La *Sedaca* avait « prêté » six cents livres au frère gardien et s'était chargée de clore par un mur le *nouveau cimetière :*

...nous auons deliberé a la pluralité des vois que la somme de six cens liures que les Reverends peres Cordeliers de l'Observence de cette ville demandent emprunter a nostre Nation leur sera prettée conformement a leur Requette signee par le Reverend pere Augustin Boissiere gardien dud. couvent et que cette somme sera leuée au sol la liure seur nostre ditte Nation et que la repartition san faira seur le Rolle qui feut fait seur yselle par le sieur pierre henriques George Henriq^s^ et henry pexoto, et que lon y comprendra ceux qui sont venus setablir en cette ville depuis la ditte taxe que lon trouvera pouvoir y contribuer... et au cas que quel'que vn de ceux qui seront compris dans la ditte repartition ne veulent point payer les sommes pour lesquelles ils y auront estte employes il a estte convenu et delliueré que les sieurs de la Hebra ny autres pour quelque raizons causes ou pretextes que ce soit et sans distinsion de personne de nostre ditte Nation ne pouront point lenterrer ni a ensiens[2] de leur famille soit petit ni grand a moi[n]s qu'il ne soye paye au sindicq de la Sedaca qui se trouvera pour lors en charge la somme de cent liures pour chaque persone petit ou grand, et en outre les droits qui seront deubs pour lanterrem^t^ et lequel meme a cette condition ne poura estre fait sans vn billet du sindicq pour lors en charge... et pour ceux

1. Un seul acte, celui d'un Manassé Rougy (28 juin 1720), ne mentionne pas le cimetière.

2. Faute de transcription : *aucuns.*

qui payeront ce qui leur sera taxce ne seront tenus que de payer les droits ordinaires pour leur enterrement et des siens et le tout sera execute sous painne de Baraxa. Il a estte meme dellibere que le dit sindicq feroit fermer dun demy parpain de pierre le cimetiere nouveau et autres reparations nessesere pour tenir le dit cimitiere fermée, et pour y survenir nous avons conveneu et consenty dun comun acord quil sera leue la somme de trois cens liures... Et a èstte conveneu que tous ceux quy viendront setablir en cette ville de nostre Nation payeront suivant leurs facultés la taxe qui leur sera faitte... a legard des six cens liures que nous deuons pretter inssesament aux Reuerand peres Cordeliers il sera faite une Repartition par le sindicq lorsqu'il sortira de charge aux contribuables au sol la liure de ce qu'ils auront produit les enterremens et amandes, pendant son annee et de meme les autres sindicqs dans la suitte jusques à lantier remboursement des Contribuables a la reserve de ceux qui voudront les laisser au benefice des pauvres... fait a Bourdeaux le 11e may 1710[1].

Le procès-verbal de la délibération suivante, en date du 13 juillet 1710, porte que « la repartition generalle... pour employer soit au prest de six cens liures aux Reverands peres Cordelliers de cette ville que pour la batisse d'unne muraille et autres reparations nessaiseres pour vn nouveau simetiere, commun a ceux de nostre nation » avait été faite par le syndic, et que celui-ci proposait « vnne nouvelle repartition sur les contribuables bien intentionnés ». Un membre de l'assemblée, « le sieur Alexandre Meses sindicq pour les Enterremans tant pour luy que pour ses conssorts proposs[s] pour la dite œuvre pïe, » ayant offert d'avancer la somme qui manquait, cette solution fut acceptée ; il fut entendu que le prêteur se rembourserait sur les premiers enterrements qui auraient lieu, et que « a legard du tiers des amendes et de ce qui se levera de ceux qui viendront sestablir dans cette ville cella leur sera acquis a perpetuite sans que lon puise rien innover ny alterer ». Alexandre Mezes figure comme « sindicq de la Gebera » parmi les signataires de ce procès-verbal.

Le 25 mars 1711[2], l'assemblée décide que les « contribuables »

1. Parmi les signataires, je relève : « Gorge Henriques *para os pobres.* » Les autres mettent en français « pour les pauvres » ou « en prest ».

2. N° 3.

payeront une année de « morte paye » pour subvenir au déficit de la caisse des pauvres ; ceux qui refuseront seront privés d'être

ensevelis par nous dans nostre cimetiere ny alleurs ny eux ni aucun de leurs enfans ou famille qui nauront pas contribue a la ditte morte paye et augmentation. Toutes fois seront receus a estre ensevelis par nous dans notre dit cimetiere ou alleurs ou par ces heritiers ou autres ayant cauze payent[1] auparavant la somme a laquelle ils seront condemnez de payer en faveur des pauvres de notre nation ce qui sera desidé en assamblée que lon faira seur le cham et a la pluralité des voix sans que les parans y puisent donner la leur et a le fait de ce que les fraires hospitaliers de nostre ditte Nation ne pouroint point ensevelir personne sans vn billet du sindicq pour lors en charge ou de ces adjoins.

Le cimetière de « Messieurs les Portugais » était réservé aux Juifs judaïsants. Le 14 août 1719, le curé de Sainte-Eulalie avait donné et enregistré la permission d'y porter la fille d'Izac Gommes, une enfant de six ans ; mais une rectification nous apprend que

...ladite enfant napas esté portée audit cimetiere, mais au contraire elle a esté enseuelie dans le cimetière de Ste Eulalie... parce qu'on a decouuert que cette fille auoit esté baptisée estant malade et fort mal et le susdit billet a esté reuoqué[2].

Notons au surplus qu'on enterrait alors dans ce cimetière les Juifs de toute origine : en 1720 un « Raphael Italien estranger » ; « un enfant decedé auiourdhuy dans le sein de sa mere nommée perelle et le pere s'appelle Lyon de Carcassonne portugais »[3]. Nous voyons par ce dernier exemple que le nom de *Portugais* était devenu, au moins pour les catholiques, synonyme de *Juif*.

Dans le registre de Sainte-Eulalie correspondant à l'année 1722, nous trouvons l'acte suivant :

Ledit an 1722 et le lundy septiesme du mois de septembre est decedé un enfant du sieur Olivera portugais agé de deux ans en rue

1. *Payant* (participe).
2. Cahier séparé (série GG, carton 301) ; cf. plus haut, p. 76.
3. *Ibid.*

Bouhaut et a esté enseveli dans un jardin de dame Carasque en rue Bouhaut ainsi que le Sr Gradis sindic de Messieurs les Portugais ma declaré, a cause que les peres Cordeliers ne veulent plus accorder leur cimetière[1].

Le dernier « Portugais » de la paroisse Sainte-Eulalie enterré chez les Cordeliers le fut « lan de grace 1722 et le iudy 9e juillet », et s'appelait « abraham fils de Manasses asseuedo m^t portugais et de rachel castre agé de vingt mois »[2].

La mesure prise par les Cordeliers ne fut pourtant pas générale, puisque nous trouvons dans les registres de Saint-Éloi les actes suivants :

Du dimanche 5 7bre 1723... a esté ensevely au cimetiere des pp. cordeliers par permission de M^r le curé un jeune garçon nommé abraham france fils de jacob france et de louise alvares[3].

Le 3e du meme mois que dessus *(janvier 1725)* est mort dans ma paroisse un fils d'abraham rodrigues... et a été inhume dans la sepulture des portugais chez les R.R. p. cordeliers[4].

Le 10me du mois de may 1727 Samuel hata march^d portugais mourut et fut inhumé dans le cloistre des r. p. Cordeliers...[5].

Le 6 mars de la presente annee *(1729)* mourut dm^le Billet epouse de joseph Petit marchand portugais et fut inhumee le meme jour dans la sepulture des portugais au cloitre de la grande obseruance de cette ville presens les soussignés Joseph Petit Noel Gore[6].

Le 8 de ce mois *(mars 1729)* mourut dans cette paroisse dem^lle Rachel Gomme Silva agée de soixante cinq ans et fut inhumée le meme jour dans la sepulture des marchands portugais aux Cordeliers presens les soussignés Dauid Azeuedo, Abr^am Candrio paz[7].

Le couvent des Cordeliers resta d'ailleurs ouvert aux catholiques. En 1723, on enterrait dans leur église des catholiques de Saint-Eloi[8]; en 1726 « le corps de françois Augros, capitaine reformé... apres avoir receu tous les sacrements »[9]; en 1748,

1. Reg. 348, acte 167.
2. Reg. 348, acte 99.
3. Reg. 294, acte 155.
4. Reg. 294, acte 277.
5. Reg. 294, acte 485.
6. Reg. 295, acte 52.
7. Reg. 295, acte 54.
8. Reg. 294, actes 173, 175, 190.
9. Reg. 294, acte 411; de même, actes 422 (1726), 483, 561 (1727); reg. 295, acte 442 (1735); reg. 296, actes 15 (1737), 158 (1738), 233 (1739). Pour une Françoise

une épouse Comès, « decedée dans le couuent des Dames Minimettes munie des sacrements »[1]. On continua de même à enterrer des catholiques dans les églises des Carmes[2] et des Augustins[3].

Quant aux personnes de nom espagnol que nous voyons admises encore à cette époque dans les cimetières paroissiaux, il est à croire, après ce qui précède, qu'elles étaient considérées comme catholiques[4].

« Ils ont un cimetiere particulier qu'il loüent ordinairement dans quelque maison religieuse, il est a present chés les Cordelliers, » lisons-nous dans un rapport non daté, mais écrit évidemment avant 1729[5]. L'auteur du *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins,* Dom Martenne, qui visita Bordeaux en 1717, dit davantage : « Les Cordeliers de Bordeaux ont seuls le droit d'enterrer les Juifs[6]. » Qu'à cette époque, les Juifs ne fussent plus enterrés que chez les Cordeliers, c'est ce que confirment les registres des paroisses. Mais comment ces moines se trouvaient-ils avoir un tel monopole, c'est ce que nous ne pouvons savoir. Peut-être n'y avait-il là qu'un monopole de fait.

Ce que dit Dom Martenne semble devoir s'entendre non seulement de la sépulture donnée aux Juifs par les Cordeliers dans leur couvent, mais aussi de la levée et de la conduite des corps. Beaufleury nous raconte en effet que « une Juive étant morte rue Sainte-Catherine, les Cordeliers qui allaient chercher les morts avec la croix, quoique Juifs, furent insultés par la populace en passant par la halle au poisson »[7]. D'autre part, dans le rapport signalé plus haut, on nous dit : « Autrefois, lorsqu'ils étoient morts, le Curé les alloit chercher et ils étoient

Bordes, épouse de Bernard Roche, il est dit simplement « aux Cordeliers » (par. Saint-Éloi, 1734, reg. 295, acte 412).

1. Reg. 373, acte 433; cf. reg. 365, acte 255.

2. Reg. 294 (Saint-Éloi, 1727), acte 472.

3. Reg. 294 (Saint-Éloi, 1725), acte 301 ; reg. 295 (*ibid.*, 1731), acte 258. Je n'ai pas relevé d'enterrement de catholiques chez les Minimes après 1715 dans les registres de Sainte-Eulalie, Saint-Projet, Saint-Éloi et Saint-Michel. Cf. plus haut, p. 75, n. 4.

4. A Saint-Michel, Catherine Rodrigues, en 1727 (reg. 464, acte 402); Marie Pereira, en 1737 (reg. 468, acte 1047).

5. Archives départementales, C 1089.

6. Paris, 1717-1724, 2 vol. in-4° (2e partie, p. 8).

7. P. 34, note.

enterrés avec la même ceremonie que les Chretiens. Cet abus a eté reformé depuis 15 ou 20 ans. Ils enterrent eux mêmes leurs morts pendant la nuit sans aucune ceremonie. » Ce témoignage est d'accord avec les renseignements que nous fournissent de loin en loin les registres paroissiaux, surtout ceux de Saint-Projet.

Voici deux actes de 1684 et 1685; on y voit que le clergé de la paroisse conduisait les corps jusqu'au couvent où était la sépulture :

...est decedé pres de la porte basse un enfant age de neuf ans de *(un blanc)* gomes marchand portugais et a esté conduit par moy en compagnie de M^rs^ les beneficiers en *leglise* de l'obseruance ou il a este enseuely[1].

...la femme de gomes marchand portugais... a esté conduite le lendemain par moy ches les peres cordeliers en leur sepulture[2].

En 1711, le clergé s'abstient de toute participation aux obsèques. Le curé autorise la levée et le transport du corps et dresse un acte en conséquence.

Le quatriesme iuillet mille sept cents onze est decedee a quatre heures du matin chez le sieur Antoine Lopes de pas son grand pere demeurant dans la rue Ste Catherine paroisse St Projet esther lopes dle[3] aagee denuiron six ans fille de philippe Lopes depas marchand de la ville de xainctes et de defuncte catherine Lameyre ses pere et mere et a esté portee le soir ches les peres cordeliers de la presente ville de mon consentement et par ma permission sans autre ceremonie pour estre ensevelye apres soleil couché dans le lieu ou ceux ou celles de sa nation ont coutume de se faire enseuelir...[4].

1. Reg. 570, acte 52. Cf. reg. 270, acte 59, année 1681 (Saint-Éloi), où l'on voit figurer les signatures « Paché pbre, pn̄t, Florens pretre present ».

2. Reg. 572, acte 36.

3. Demoiselle.

4. Reg. 597, acte 61. De même, le 7 avril 1716, le curé déclare avoir accordé une permission pour ensevelir « Esther Pereire agee de huit iours ou environ » chez les pères Cordeliers « ou elle a este inhumee sans ceremonie de mon consentement lequel consentement iay deliuré a alexandre mozes et a Dauid Gommes oncles pour estre enseuelye dans lendroit ou lon a coutume denseuelir les personnes de leur nation » (reg. 602, acte 17). Le consentement du curé était donné par écrit : « Le 14e de 9bre 1722 est decedee la nommee Mendes femme ueuue en rue Bouhaut demeurant chez Dauid de Mezes, et jay donne un billet pour quelle soit inhumee au cimetiere de Messieurs les Portugais. J. Marraquier » (Sainte-Eulalie, reg. 348, acte 256). A Saint-Éloi, on se contente d'enregistrer l'enterrement et de faire signer un témoin, qui est un des « Portugais » chargés des funérailles, car le même nom

Detcheverry[1] relève, dans une lettre datée de 1749, un passage où il est question de « l'ancien cimetiere où les Juifs avaient été enterrés avant qu'il leur fût permis de vivre à leur manière et d'avoir un cimetière en dehors de la ville ». Il se trouvait dans la cour extérieure du couvent des Cordeliers. C'était alors « un lieu hideux et rempli d'immondices ». Toutefois, notons que les ossements avaient été retirés l'année précédente, à la suite d'un marché conclu entre la Nation et le couvent :

Nous, assamblés chez Monsieur Raphael Lainne nostre Sindicq il nous a este dit que comme on estoit a même de faire vnne nouvelle Reue quy passeroit dans lenceinte des R. P. Cordelliers de cette ville il auoit paru combenable de demander la permission d'enlever tous les ossemens des morts de nostre Nation qui y auoit ete enseuelis seur quoy nous aurions prié cy devent le dit sieur Raphael nostre sindicq de tretter avec les ditz R. P. Cordeliers pour l'obtenir a quoy nayant dabord peu reusir il auroit ete oblige de presanter vnne requette a Monseigneur l'Intendant tandentte a cette fin et pour quil feut ordonne egalement aux d^s R. P. Cordeliers de remettre toutes les pieres qui se trouvoit sur les differentes tombes, mais Monseigneur l'Intend^t ayant prefere de faire finir cette affaire par un acomodement sans ordonnance nous y aurions volontairement donne les mains, et en conséquence nous auons donne tout pouvoir au dit sieur Raphael nostre sindicq pour tretter en nostre nom avec les dits R. P. Cordeliers aux conditions suivantes savoir :

1. que nous nous engagerons de payer en forme de don aux dits R. P. Cordeliers la somme de huit cents liures, des que l'opperation de l'enlevement de tous les ossemens sera fait.

2. que cette somme de huit cens liures sera consignée jusques au temps dudit payement entre les mains d'une personne soluable et dont les parties conuiend^t.

3. que les R. P. Cordeliers cederont en faveur de la nation tous les arbres quy se t[r]ouveront dans le dit cimetière.

4. qu'apres l'opperation faitte on sedera aux dits Peres toutes les pierres qui estoint seur les susdites tombes[2], ...et comme pour faire

revient à plusieurs reprises : David Azevedo en 1721 et 1722 (reg. 293, acte 104 et 157). — Le curé n'intervenait plus que pour donner la permission d'emporter le corps; cela à titre onéreux, sauf s'il s'agissait de nécessiteux : « Le 12 janvier 1718,... un enfant né de fausses couches, d'un portugais étranger passant par ce pays, nommé Marquet Barclay, portugais, ledit billet gratis » (Sainte-Eulalie, cahier séparé 1716-1721).

1. P. 110.

2. Dans la suite, semble-t-il, ces pierres furent utilisées pour des constructions. Au coin de la rue Marengo et de la rue du Cloître existait encore, il y a une vingtaine

le d[t] payement des dittes huit cens liures, il est nésessaire de faire les fons ainsy que ceux qu'il faudra employer pour le payement des personnes qui seront employees tant a retirer ces ossements qu'a leurs transport et pour les enterer de nouveau dans nostre cimetiere, il a ete convenu qu'il sera fait vnne im[p]osition d'un tiers de l'annuel seur tous les contribuables de la Nation lequel sera paye entre les mains du sieur Raphael pour en faire l'employ ainsy que du produit des dits arbres que nous luy donnons pouuoir de vendre.. a Bordeaux le trente du juillet 1748[1].

d'années, une maison dans le soubassement de laquelle étaient encastrées des pierres tombales portant des caractères hébraïques. Elle avait été remarquée par MM. J. Uhry et Jacobson et signalée, paraît-il, à M. C. Jullian. — Au n° 13 de la rue des Cordeliers, on voit une construction assez ancienne et délabrée dans le mur de laquelle est une pierre qui porte des traits paraissant être des jambages de lettres ou des chiffres.

1. Dans *Bordeaux, Aperçu historique*, t. III, p. 393-4, M. I. Uhry parle de ces négociations, d'après le même procès-verbal (n° 162). Les procès-verbaux des délibérations suivantes (1 et 18 sept. 1748) donnent des détails sur l'exécution de ces mesures. Le tiers de l'annuel ne suffit pas pour payer les frais. Il fallut en imposer un second.

Dans le *Viographe bordelais* (Bordeaux, 1844), Bernadau dit que « la place des Cordeliers fut formée au devant du couvent de ce nom, lorsqu'on vendit en 1752 une partie du terrain qui l'avoisinait », et que « la rue Saint François fut ouverte sur le terrain des Cordeliers en 1752 » (p. 317); en effet, cette rue Saint-François, qui ne figure ni dans le plan antérieur à 1690 ni dans celui de 1733, est dans celui de 1754, de la rue Leyteire à la rue des Menuts. Je suis d'autant plus tenté de croire que c'est de ce côté que les Cordeliers enterraient les Juifs, que d'après le plan de Bordeaux vers 1450 par Leo Drouyn les Cordeliers avaient un cimetière à peu près à l'endroit que traverse la rue Saint-François. D'autre part, nous avons vu des actes spécifier que l'inhumation a eu lieu dans l'ormée des Cordeliers, et même, avec plus de précision, dans l'ormée qui est dans l'entrée (voir plus haut, p. 74, n. 12 et 13). Or l'entrée du couvent était alors au bout de la rue de l'Observance; celle de l'église, au bout de la rue Hugla (perpendiculaire au cours Victor-Hugo actuel), donnait sur un terrain rectangulaire qui a bien l'aspect d'une cour extérieure, à en juger par le plan antérieur à 1690 et par le plan de 1733 reconstitué. — Toutefois il fut percé une autre rue un peu plus tard. Par les *Registres de la Jurade*, nous savons que, le 21 août 1754, les jurats décidèrent de profiter de l'ouverture d'une nouvelle rue de 21 pieds de largeur à travers le jardin des Pères Cordeliers (ouverture concertée entre ceux-ci et leurs créanciers en vue de faire valoir les terrains du couvent) depuis l'extrémité de la rue Causserouge jusqu'à la rue Permentade, pour la prolonger jusqu'à la porte des Capucins. Cette rue, qui fut d'abord dénommée rue des Petites Carmélites (à cause du couvent de religieuses qui se trouvait rue Permentade), s'appelle aujourd'hui rue Bergeret. Quant au prolongement prévu, il ne fut pas terminé avant 1767; c'est ce qui résulte d'un procès-verbal du *Registre de la Jurade* (8 août 1767), où on le dénomme rue Sainte-Thérèse. Les Archives municipales conservent un plan partiel manuscrit et en couleurs (n° 1487) qui est un projet relatif à ce percement. La rue nouvelle est indiquée : « Rue qui va se former dans le jardin des Cordeliers. » Le prolongement y est aussi marqué à travers les places des maisons alors existantes. Les autres rues qui ont été ouvertes à travers l'ancien couvent des Cordeliers (rue des Cordeliers, du Cloître, Marengo) l'ont été après la Révolution, comme le prouvent les plans de 1754, 1760, 1787 (London), 1800; on ne les trouve marquées que dans des plans postérieurs (celui de l'an XIII, par Jean, à Paris). — On peut se demander, en conséquence, si le percement de la rue des Petites Carmélites (Bergeret) n'était pas en vue dès 1748, et si ce n'est pas lui qui provoqua l'émotion de la Nation portugaise. En ce cas l'emplacement de l'ancien cimetière juif se trouverait à l'endroit

Du jour où les Cordeliers refusèrent d'admettre les Juifs, on enterra ceux-ci aux Minimes, où l'on en avait peu reçu jusqu'alors et où ils se firent sans doute réserver un coin de terre. C'est ce qui résulte de l'acte suivant :

Ledit an 1722 et le lundy neuuiesme de nouembre est decedee la nommee Hecadillo ueuue en rue Bouhaut agee d'enuiron quatre uingts ans et son corps a esté inhumé dans le nouueau cimetiere de Messieurs les portugais ches les R.R. pperes Minimes. J. Marraquier[1].

De même, dans des actes postérieurs, il est dit que le corps a été porté « au cimetière de Messieurs les portugais ches les RR. pp. Minimes »[2] : tel est le cas pour Isaac Sossa, portugais, pour « l'enfant d'un portugais », pour Cardeyro, portugais, pour Ester Gradis Pechotte, pour la veuve Lamego, et d'autres encore décédés dans le courant de 1724[3].

Le cimetière était alors commun à tous les Juifs, comme l'avait été celui des Cordeliers.

Le dit an 1724 et le lundy, troisiesme d'auril est decedé un enfant agé de quatre ans et demy fils de Juda auignonois en rue Bouhaut et doit estre porté au cimetiere de Messieurs les portugais chez les Reverends peres Minimes[4].

Portugais était devenu, nous l'avons vu, synonyme de *Juif* : si bien que des Avignonnais avérés comme les Dalpuget étaient classés comme *portugais* :

Ledit an 1722 et ce Judy 26e de 9bre est decedee une fille agee de quinze mois en rue bouhaut appartenant a dauid Delpuget portugais et a esté portee a leur cimetiere ches les RR peres Minimes[5].

On y porte des Juifs de toutes les paroisses : de Saint-Éloi, par exemple, en janvier 1723, un « fils d'Ysac Rodrigues Henriques

où passe cette rue, vers l'angle formé par les rues Leyteire et Permentade et occupé aujourd'hui par des maisons de rapport déjà anciennes. — Je crois pourtant ma première hypothèse plus probable. J'ajoute, pour mémoire, que je n'ai rien trouvé qui pût me servir ici dans les *Recherches et mémoires concernant la ville de Bordeaux*, manuscrit de l'érudit abbé Baurein (1713-1790), conservé aux Archives municipales et publié par G. Méran (Bordeaux, 1876).

1. Reg. 348, acte 249.
2. Reg. 348, acte 260.
3. Reg. 349, actes 19, 197, 239, 343, 419, 449.
4. Reg. 249, acte 215.
5. Reg. 348, acte 277.

et sara rodrigues pere et mere portugais »; en mai, « le sieur Ysac alvares portugais »[1].

Des Juifs de cette paroisse y furent encore portés en juin et en août 1725[2]; mais le dernier Juif de Sainte-Eulalie enterré chez eux, un enfant de « Baruch Sephaty portugais », le fut le 2 décembre 1724[3].

1. Reg. 294, actes 61 et 113; cf. acte 257 (18 et 21 oct. 1724).

2. « Le 3e du meme mois et an *(juin 1725)* mourut dans ma paroisse abraham aluarés portugais et fut inhumé chez les R. p. minimes. » — « Le 10 du meme mois *(aoust 1725)* a este enterré aux minimes dans la sepulture des portugais une fille d'abraham gomes portugais. » (Reg. 294, actes 309 et 327.)

3. Reg. 349, acte 508. — Le couvent des Minimes avoisinait le fort du Hâ. Sur le plan manuscrit antérieur à 1690, ceux de 1733, 1754, 1760, 1787, 1800, an XIII, le jardin est situé sur le bord du Peugue (aujourd'hui rue des Frères-Bonie), et le plan manuscrit n° 3235, déjà signalé, permet de s'assurer qu'il était là où se trouve aujourd'hui la cour de la gendarmerie. Mais les Minimes possédaient un enclos situé sur le chemin du Tondu et contigu avec le cimetière de l'hôpital Saint-André. Cet enclos ne fut percé de rues (cours Champion, rues Prosper, Desfourniel, de Belfort, Lacornée, Ligier, de Kater) qu'après 1788, ainsi que le montre un projet de percement conservé aux Archives municipales (n° 3788) et daté de cette année-là (cf. le plan n° 3790). C'est peut-être là, plutôt que dans le jardin du couvent, qu'ils avaient reçu les Juifs. En tout cas, dans les registres, il n'est jamais fait mention expresse du couvent; on y lit simplement « chez les RR. PP. Minimes ».

G. CIROT.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Les deux premières éditions des œuvres de Sainte Thérèse.

On sait que c'est à la collaboration de la Mère Anne de Jésus et de Fr. Luis de León qu'est due la première édition des œuvres de sainte Thérèse publiée à Salamanque en 1588 : la Mère Anne se procura les autorisations nécessaires et réunit les manuscrits destinés à l'impression, tandis que Fr. Luis se chargea de la revision du texte et d'expliquer au public la doctrine de la sainte dans une lettre-prologue, datée du 15 septembre 1587, qui figure au nombre des pièces préliminaires du volume, divisé en trois parties, et dont voici la description bibliographique, d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Rouen, côté A 1571, qui m'a été obligeamment prêté par le conservateur en chef de ce dépôt, M. Loriquet.

1) Los libros || de la Madre || Teresa de Iesvs || fundadora de los monesterios || de monjas y frayles Carme- || litas descalços de la pri- || mera regla. || *En la hoja que se sigue se dizen los li-* || *bros que son.* || (Écusson aux armes d'Espagne). *en salamanca.* || Por Guillelmo Foquel. || M. D. LXXXVIII.

In-8° : 5 ff. prél. non chiffr. Fol. 2 : Les titres des traités et au-dessous les armes du Carmel. Fol 2vo et Fol. 3 : Censure de Fr. Luis de León, Madrid, 8 septembre 1587. Fol. 3vo : Extrait du privilège pour dix ans au Provincial et à l'Ordre des Carmes déchaussés, Bosque de Segovia, 24 octobre 1587, et taxe datée de Madrid, 28 avril 1588. Fol. 4 : Dédicace à l'impératrice Marie du Provincial et de l'Ordre des déchaussés. Madrid, 10 avril 1588. Fol. 4vo : Portrait gravé de sainte Thérèse d'après la peinture de Fr. Juan de la Miseria. Fol. 5-5vo : Erratum [1]. — Le texte remplit 560 pages et comprend : la lettre de Fr. Luis de León, *La Vida* et quelques additions *(Con los originales deste libro vinieron a mis manos vnos papeles escritos por las de la Santa madre Teresa de Iesus...).* Au bas de la page 560 : En Salamanca. Por Guillelmo Foquel. Año de M. D LXXXVIII.

2) Libro || llamado || camino de || perfecion, qve || escriuio para sus monjas la madre || Teresa de Iesvs fundadora de los || monesterios

1. L'erratum manque dans l'exemplaire décrit par D. Manuel Serrano y Sanz, *Apuntes para una Biblioteca de escritoras españolas,* t. II (Madrid, 1905), p. 522 ; mais il se trouve dans l'exemplaire décrit par Gallardo, *Ensayo,* t. IV, col. 713.

de las Carmeli- || tas descalças, a ruego || dellas. || *IMPRESSO CON-FOR-* || *me a los originales de mano, enmendados* || *por la misma madre, y no conforme a los* || *impressos*[1] *en que faltauan muchas cosas, y* || *otras andauan muy corrompidas.* || EN SALAMANCA, || Por Guillelmo Foquel. || M. D. LXXXVIII.

4 ff. prél. Fol 2 : Argumento general del libro. Fol. 2vo : Protestacion. Fol. 3 à 4vo : Prologo Le texte comprend en 268 pages le *Camino de perfeccion* et les *Avisos de la madre Teresa de Iesus para sus monjas.*

3) LIBRO || LLAMA- || DO CASTILLO IN- || TERIOR, O LAS MORADAS || que escriuio la madre Teresa de le- || sus, fundadora de las descalças Car || melitas para ellas, por manda- || do de su superior y con- || fessor.

304 pages, qui, outre les *Moradas*, contiennent, à partir de la p. 269, les *Esclamaciones*. Le premier titre de cette troisième partie n'est qu'un titre de départ, le texte commençant à la page 1. Au contraire, les *Esclamaciones* ont un titre qui remplit toute la page 269 et le texte commence au verso. Au bas de la page 304 : *EN SALAMANCA*, Por Guillelmo Foquel. M. D. LXXXVIII.

Fr. Luis de León, quelque soin qu'il eût apporté à sa tâche, ne répondit pas entièrement aux désirs des fidèles et des admirateurs de la sainte ; il paraît surtout avoir mécontenté le P. Francisco de Ribera qui travaillait alors à la biographie de Thérèse, laquelle parut à Salamanque en 1590. Ce Père marqua sa désapprobation dans une lettre adressée aux carmélites de Valladolid et datée de Salamanque le 14 décembre : tout porte à croire que ce 14 décembre est de l'année 1588 et que Ribera écrivit sa censure quelques mois après la publication de Fr. Luis de León. Cette lettre, dont quelques extraits avaient été donnés dans le tome VII de l'*Año Teresiano* et par V. de La Fuente, d'après les papiers des carmes déchaussés conservés à la Nationale de Madrid (*Escritos*, t. I, p. XXVIII), a été publié *in extenso* par D. Francisco Herrero Bayona dans sa reproduction photolithographique du *Camino de perfección*. N'ayant pas ce dernier ouvrage à ma portée, je me contenterai de l'analyse de la lettre de Ribera insérée par les

1. Le *Camino* avait été imprimé isolément au moins trois fois avant 1588 : 1° à Evora en 1583 (voy. la description sommaire de cette édition dans les *Escritos de Santa Teresa*, éd. La Fuente, t. I, p. XXVII); — 2° à Salamanque en 1585. Édition mentionnée dans une lettre du P. Ribera (voy. le P. S. du présent article) et dont la Bibliothèque Nationale de Paris possède un exemplaire sous la cote Réserve D 53014 : TRATADO || LLAMADO CAMI- || NO DE PERFECCION, || que escriuio para sus Monjas || la madre Teresa de IESVS, fun- || dadora de los monaste- || rios de Carmelitas || descalças. || *Con Licencia y Priuilegio.* || EN SALAMANCA, || *En casa de Guillermo Foquel.* || Año M. D. LXXXV. In-8°. 11 ff. prél. et 189 ff. chiffr. pour le *Camino* et les *Avisos*, plus 1 f. pour la marque de l'éditeur; —3° à Valence en 1587. Édition citée dans la *Bibliotheca Doctoris Gabrielis Sora, canonici S. Ecclesiæ metropolitanæ cæsaraugustanæ*, Saragosse, 1618, p. 126.

carmélites de l'Incarnation au tome Ier, p. xxxv, des *Œuvres complètes de sainte Térèse de Jésus* (Paris, 1907) : « Il (Ribera) se plaint qu'on n'a pas reproduit fidèlement les manuscrits originaux ; il déclare qu'on prépare à Salamanque une autre édition, qui sera, il l'espère, « digne de sa mère qu'il aime tant ». Lui-même a été chargé de ce travail, qui presse extrêmement. Il cherche à se procurer tous les manuscrits originaux et prie les carmélites de Valladolid de lui remettre celui du *Chemin de la Perfection*, qu'elles ont entre les mains; il s'informe où il pourra trouver ceux de la *Vie*, des *Demeures*, des *Fondations*. Il ne doute pas qu'elles n'aient le désir de posséder enfin une bonne édition, il espère pouvoir la leur donner. » Ce projet, Ribera ne le mit certainement pas à exécution. Nous possédons bien une édition des œuvres de Thérèse de l'année 1589, dont l'existence était attestée par une déposition de Francisco de Mora (voy. *Escritos*, t. I, p. xxviii) et dont un exemplaire a été récemment décrit par D. Manuel Serrano y Sanz dans ses *Apuntes*, t. II, p. 523; mais nous allons voir que cette édition de 1589 est en fait une revision du texte de 1588 exécutée par Fr. Luis de León lui-même. Le titre général de cette édition revue et corrigée est exactement le même que celui de 1588, sauf la date, qui est ici : « En Salamanca. Por Guillelmo Foquel. M. D. LXXXIX. » Les préliminaires sont les mêmes, sauf qu'on a fait disparaître les "Enmiendas" de 1588, qui, dans cette première édition, occupaient le cinquième feuillet[1]. Mais pour le texte on constate des changements. La première partie du recueil compte 396 pages, au lieu de 560 dans l'édition de 1588, le caractère romain employé dans 1589 étant notablement plus petit (le caractère italique de la lettre de Fr. Luis aux carmélites de Madrid est le même dans les deux éditions). Pour la seconde partie, il y a ceci à remarquer : dans le bel exemplaire de 1589 que possède la Bibliothèque Nationale de Paris, sous la cote Réserve D 80084, le second ouvrage du recueil est le *Castillo interior*, suivi des *Esclamaciones;* tandis que dans celui qu'a décrit Serrano, l'ordre des ouvrages est le même que dans 1588. Il est évident que les trois parties du recueil ont été assemblées diversement et que même l'éditeur a dû les vendre séparément[2] ; c'est ce qui explique pourquoi le *Castillo*, qui n'avait

1. D. Manuel Serrano dit : « con los mismos preliminares que la edición anterior, » parce que son exemplaire de 1588 ne contenait pas l'erratum et, par conséquent, n'avait que quatre feuillets préliminaires au lieu de cinq. — Il faut noter encore : 1° que 1589 a un erratum de six fautes au bas du fol. 3; 2° qu'il existe quelques petites différences de rédaction dans la taxe, ici datée du 7 juin 1589, et 3° que la gravure du portrait de sainte Thérèse, plus soignée, donne aux traits du visage de la Mère une expression plus intense et presque douloureuse.

2. Le catalogue n° 301 du libraire Harrassowitz de Leipzig annonce sous le n° 2590 : « Teresa de Jesus. Libro llamado camino de perfecion. Salamanca 1589. 4° Prgtbd. 192 pag. — Der Titel etwas beschädigt, sonst ein schönes Ex. dieser seltenen Ausgabe. 40 M. ».

qu'un titre de départ dans 1588, a dans 1589 un vrai titre, sous lequel ont été répétées les armes du Carmel qui figurent dans les deux éditions sur le deuxième feuillet préliminaire de la *Vida*. Le *Castillo* de 1589 compte 218 pages (titre compris). La troisième partie, dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, contient le *Camino* suivi des *Avisos* en 192 pages.

Si l'on compare les deux éditions pour les leçons du texte, l'importance et la nouveauté de 1589 apparaissent tout de suite. Pour abréger, je désigne la première par F 1 (Foquel 1588), la seconde par F 2 (Foquel 1589), et les *Escritos de Santa Teresa*, t. Ier, éd. de V. de La Fuente dans la *Biblioteca Rivadeneyra*, par E. Examinons en premier lieu la lettre de Fr. Luis de León aux carmélites de Madrid. Il y a d'abord dans F 2 d'assez nombreuses corrections purement orthographiques. F 2 corrige plusiers fois *sancto* et *sancta* en *santo* et *santa; desafeitada, iglesia, restituido* en *desafeytada, yglesia, restituydo; spiritu* en *espiritu; dizir* en *dezir; descrecion* en *discrecion; mismo* en *mesmo; iusto* en *justo*. — Mais il y a des corrections plus importantes et qui toutes sont des améliorations. F 1 disait de Thérèse (p. 3 = E, p. 18) : « vna pobre muger », expression qui peut être prise en castillan en mauvaise part. F 2 corrige « vna muger pobre y sola », ce qui a passé dans les éditions du XVIIe siècle. — F 1, p. 11 (= E, p. 19) : « el Consejo real me los cometio que los viesse ». F 2 supprime le premier *los* pour éviter la répétition peu élégante. — F 1, p. 13 (= E, p. 20) : « en que verdaderamente no tienen razon ». F 2 : « en que verdaderamente se engañan », leçon passée aussi dans les éditions du XVIIe siècle. — F 1, p. 5 (= E, p. 18) : « offrecidas en solos los braços de su esposo diuino ». F 2 supprime *solos*. — A propos de l'épithète de *Santa* donnée à Thérèse, La Fuente dit qu'elle est rare chez Fr. Luis de León et que ce sont les éditeurs du XVIIe et du XVIIIe siècle qui l'ont prodiguée dans cette lettre. Or, F 2 l'emploie dans deux cas : « escritos de su mano la sancta madre » (p. 11 = E, p. 19) et « comunico a la santa madre Teresa » (p. 17 = E, p. 20), où F 1 met simplement *madre*. — F 2 se distingue aussi de F 1 par une addition de quelque importance. En marge du passage où Fr. Luis dit que Thérèse donne à entendre qu'elle n'est pas sûre de l'état de grâce de ceux qui jouissent de certaines faveurs divines, F 1 mettait seulement un renvoi au *Camino*, ch. IV[1], et dans le texte n'insérait que le passage de cet ouvrage. F 2 ajoute deux autres renvois et deux autres passages tirés des *Esclamaciones* § 1 et des *Moradas* VII, 4. La Fuente, qui commet d'ailleurs à propos de ces citations plusieurs inexactitudes, déclare ne pas admettre les deux dernières parce qu'elles ne figurent que dans

1. Ce renvoi est faux; les carmélites de l'Incarnation ont bien corrigé : ch. 42; voy. *Œuvres complètes de sainte Térèse*, t. I, p. 431.

l'édition de Foppens (Bruxelles, 1675). Il ne connaissait pas et n'avait jamais vu l'édition de 1589.

Voyons maintenant le texte des œuvres de Thérèse. Il va de soi que F 2 a adopté les corrections énumérées dans l'erratum de F 1. J'ai examiné celles de la *Vida,* qui sont au nombre de 69, et j'ai constaté que toutes ces corrections ont passé dans F 2, à l'exception de 7, et cela sans doute par inadvertance, vu qu'il n'y a que deux cas sur ces 7 où la correction réclamée par l'erratum pouvait être discutée comme donnant un sens peu satisfaisant. Secondement, F 2 a introduit de nouvelles leçons. En voici deux que j'ai relevées et qui ne sont heureuses ni l'une ni l'autre. Au ch. II de la *Vida* (E, p. 25[b]), on lit dans le ms. : « natural y alma *virtuoso* », et à ce *virtuoso,* conservé dans F 1, a été substitué *virtuosos* dans F 2, à tort, car le singulier se construit fort bien avec *natural y alma* considérés comme synonymes et ne formant qu'une seule expression. Au ch. VIII de la *Vida* (E, p. 39[a]), le ms. donne : « *pasays* por esta pena », ce qui est aussi la leçon de F 1, tandis que F 2 a corrigé sans motif : *passad.* Mais, bien entendu, il doit se trouver des cas où les nouvelles leçons de F 2 méritent d'être adoptées, soit parce qu'elles restituent le ms., soit parce qu'elles suppriment des lapsus évidents de Thérèse. Une collation complète de F 2 avec F 1, d'une part, et le ms., de l'autre, nous renseignerait à cet égard, car, contrairement à ce que pensait La Fuente, Fr. Luis s'est servi, pour la *Vida,* du ms. autographe de l'Escurial et non d'un autre exemplaire[1].

Parmi les nouveautés de F 2, il en est d'un autre ordre et d'une importance assez considérable : j'entends parler de notes marginales destinées à défendre, en les expliquant, certaines déclarations de la Mère ou à élucider certaines questions traitées dans ses écrits. Ces notes marginales correspondent aux chapitres X, XII et XX de la *Vida,* à un passage de ce que La Fuente appelle la *Relación IV* (E, p. 156[b]), aux chapitres I, II et XI du *Camino* et aux *Moradas* V, 1 et 2 ; VI, 6 ; VII, 1 et 4. En tout il y a douze annotations, qui apparaissent ici pour la première fois, à l'exception des trois annotations du *Camino* et de celle des *Moradas* VII, 1, déjà insérées dans F 1. Or, qu'est-il arrivé? La Fuente, qui trouvait les nouvelles notes dans les éditions du XVIIe siècle dérivées, ce qu'il ignorait, de F 2, les a reproduites, mais en déclarant invariablement que les notes en question n'appartiennent pas à Fr. Luis de León parce qu'elles manquent dans Foquel, le Foquel de 1588, le seul qu'il connût. On voit maintenant ce qu'il en

1. C'est ce qu'ont clairement démontré les carmélites de l'Incarnation dans les *Œuvres complètes de sainte Térèse,* t. I, p. 35. — Dans la déposition de la Mère Anne de Jésus pour la canonisation de sainte Thérèse, il est dit entre autres : « los [libros] que se imprimieron y andan aora impresos se sacaron de los originales de su propria letra, y yo con liçençia y orden de los perlados los junte, que estauan en diferentes partes, para darlos al maestro fray Luis de Leon » (Archives Nationales, L 1046, n° 60).

est. *Toutes* les notes, dont je viens de donner l'énumération, se lisent dans F 2 et sont sorties de la plume du grand augustin. A cet égard, aucun doute n'est permis. En 1589, nul n'avait le droit de toucher à l'édition des œuvres de sainte Thérèse si ce n'est le directeur dûment autorisé de cette édition, Fr. Luis de León lui-même. Lui seul a corrigé et complété sa lettre aux carmélites de Madrid ; lui seul a introduit dans le texte de Thérèse les corrections indiquées par l'erratum de 1588 avec d'autres encore qu'il a jugé à propos de faire; lui seul a notablement augmenté le nombre des notes marginales pour calmer certains scrupules et répondre à certaines attaques. Ce dernier travail répondait aux nécessités du moment et à ses propres préoccupations, qu'il a, au surplus, longuement exposées dans son *Apologie des écrits de sainte Thérèse*, publiée pour la première fois par le P. Tomás de Jesus, dans son *Compendio de los grados de oración* (Rome, 1610).

De tout ce qui vient d'être rapporté, résulte clairement ceci : la première édition de Foquel, Salamanque, 1588, n'a plus que la valeur d'une vénérable curiosité bibliographique ; pour l'étude des œuvres de la sainte, cette édition a été annulée par la suivante, celle du même Foquel, Salamanque, 1589, revue, corrigée et complétée par Fr. Luis de León. C'est à elle seule qu'on doit recourir pour avoir la pensée dernière de l'éditeur sur le texte de sainte Thérèse et son interprétation. Assurément cette édition ne dispense pas de recourir aux manuscrits originaux, et à ce propos je me permettrai une remarque. Comme il est difficile de traduire directement sur les fac-similés des manuscrits (à moins d'en faire au préalable une transcription), les traducteurs se laissent aller trop souvent à suivre le texte de Fr. Luis, ou, ce qui est plus dangereux encore, celui de D. Vicente de La Fuente. Chacun sait que ce dernier éditeur a rendu les services les plus signalés à l'étude de sainte Thérèse et de ses œuvres, et qu'il a éclairci plusieurs questions volontairement faussées et obscurcies par certains membres de l'Ordre des déchaussés. Malheureusement D. Vicente n'avait pas le don de l'exactitude et manquait tout à fait de méthode. Pour nous en tenir seulement à la *Vida*, sa première édition dans les *Escritos* est un compromis entre le texte du ms. autographe, parfois mal lu et mal collationné, et des éditions sans autorité ni valeur du XVIIe siècle ; et quant à sa transcription du ms. de l'Escurial, publiée en 1873 avec le fac-similé, elle fourmille littéralement d'inexactitudes. Un seul exemple montrera combien il importe de ne se fier ni aux éditions de Salamanque ni à celles de D. Vicente. Vers la fin du chapitre VII (E, p. 37^b), voici une phrase qui a été rendue dans F 1 de la façon suivante : « y quando el primer mouimiento le acometa, salga dello con merito, y creo que el que tratando con esta intencion lo tratare, que aprouechara a si y a los que

le oyeren, y saldra mas enseñado *assi en entender como en enseñar a sus amigos.* » F 2 change un peu, mais conserve néanmoins l'essentiel de la mauvaise leçon : « y quando el primer mouimiento le acometa, *saldra* dello... *ansi en entender, como en enseñar a sus amigos* ». Là-dessus D. Vicente dit que le ms. porte *entender como enseñar* et que le P. Bañez a corrigé le ms., en mettant *enseñanza.* Plus tard, dans la transcription de 1873, il change d'idée et se demande si la correction *enseñanza* est du fait de Thérèse ou d'un autre. Plus tard encore, dans l'édition isolée de la *Vida* (Madrid, 1882), il imprime : « *aun sin entender, como enseñanza a sus amigos* ». Que pouvait-il comprendre à ce charabia? Si l'on se reporte au fac-similé, on y lit ceci, sauf naturellement la ponctuation que j'ajoute : « y quando el primer movimiento le acometa, salga de ello con merito, y creo que el que tratando con esta yntençion lo tratare, que aprovechara a si y a los que le oyeren, y saldra mas enseñado; *an, sin entender como, enseñara a sus amigos.* » Fr. Luis de León n'a pas vu la valeur de *an* qui est pour *aun,* comme presque toujours chez Thérèse[1], il a donc uni *an* à *si* et de l'*n* de *sin* il a fait *en;* en outre il n'a pas vu non plus que le ms. donne *enseñara* et non *enseñar.* Quant à la prétendue correction *enseñanza,* elle n'a jamais existé que dans l'imagination de D. Vicente. Il est vrai que le tilde de l'*n* est mal placé, ce qui arrive souvent, et que la plume de Thérèse n'a pas très bien formé l'*r*; mais cet *r* ne saurait être confondu avec un *z* : 1° parce que le *z* chez elle descend au-dessous de la ligne, et 2° parce que l'orthographe qu'elle suivait lui imposait d'écrire *enseñança* et non *enseñanza.* On est heureux de constater que les carmélites de l'Incarnation ont reconnu l'erreur commise par les éditeurs et ont fort exactement traduit la leçon du ms. : « Il sortira des entretiens de ce genre mieux instruit, et ayant lui-même instruit ses amis sans s'en rendre compte[2]. »

Le retour aux manuscrits autographes, qui est du devoir de tout éditeur et de tout traducteur, ne doit cependant pas nous rendre injustes envers Fr. Luis de León, le premier des déchiffreurs et des interprètes de la sainte. Somme toute, il a généralement bien lu ; et, s'il n'a pas toujours corrigé à bon escient, il a eu au moins le mérite d'attirer l'attention sur des passages difficiles ou obscurs. Même ses erreurs restent instructives parce qu'elles sont celles d'un homme éminent. On consultera donc toujours avec profit sa seconde édition revue et corrigée de 1589.

1. Au chapitre XI de la *Vida* (E, p. 45*), F 1 et F 2 lisent *anda pena,* ce qui doit être lu *an (= aun) da pena.*

2. Nous devons encore aux mêmes carmélites d'avoir débarrassé la bibliographie thérésienne d'une édition des œuvres de la sainte, de Naples, 1594, dont il est parlé dans le tome VII de l'*Año Teresiano* et qui n'a jamais existé. L'édition de Naples dédiée à la comtesse de Benavente, vice-reine de Naples (dont le mari exerça la vice-royauté de 1603 à 1610), est en réalité de l'an 1604.

P.-S. Grâce à l'obligeance de M. René Costes, boursier d'agrégation, qui a bien voulu examiner à Madrid l'édition en fac-similé du *Camino de perfección,* publiée par D. Francisco Herrero Bayona, je puis transcrire ici les passages les plus importants de la lettre du P. Ribera adressée à *la Madre María de Cristo, Vicaria de las Descalzas Carmelitas, Valladolid,* et rectifier ce que j'ai dit plus haut de la date de cette lettre comme de l'objet des critiques du Père jésuite : « Es menester que v. m. sea muy liberal en lo que aquí la escribiré, pues es servicio de nuestro Señor y bien de muchas almas. El libro del Pater noster (c. à. d. le *Camino de perfección)* de la Santa Madre se imprimió en Euora la primera vez, de manera que era lástima verle. La segunda se imprimió en Salamanca enmendadas cosas de las del de Euora; pero más por buena cabeza que por original : ahora se quiere imprimir acá la tercera, y yo deseaba haberle á las manos primero para que el libro tan bueno saliese como era razon. Ha querido nuestro Señor que me le han entregado para que le corrija, y yo deseo hacer en él toda la diligencia posible para que salga como ha de salir, y como yo deseo que salga libro de mi Madre á quien yo tanto quiero. — Para esto é menester buen original para enmendarle, y aun no querría uno solo : ánme dicho que el original de la mano de la misma Madre está en esa casa. V. m. ará mucho servicio á nuestro Señor y á mí grandísima caridad en embiármele luego por que hay mucha priesa en el negocio, que yo le guardaré como reliquia tan preciosa, y con mensajero muy cierto se le embiaré á v. m. á muy buen recaudo con mucha brevedad y con toda la fidelidad y verdad que yo debo guardar y v. m. verá ; y si v. m. no tiene acaso el original me embie cualquiera que tenga de mano y me escriba donde hallaré el mismo original, y el original de las Moradas y de la Vida y de las Fundaciones ». Du texte de cette lettre ressort que le P. Ribera reçut la mission de publier à Salamanque une troisième édition du seul *Camino de perfección,* la seconde (Salamanque, 1585) n'ayant pas été jugée suffisamment correcte ; le Père ne traite qu'incidemment des autres écrits de la sainte et sans dire qu'il fût chargé de les imprimer. La lettre semble donc devoir être antérieure à 1588, puisqu'il n'y est fait aucune mention de l'édition des œuvres par Fr. Luis de León, et peut-être même antérieure à 1587, puisqu'il n'y est pas parlé non plus de l'édition valencienne du *Camino* de 1587. Ce qui a lieu de surprendre beaucoup, c'est que le P. Ribera, dans le chapitre qu'il consacra dans sa *Vida de la Madre Teresa* (1590) aux écrits de la sainte, n'ait pas soufflé mot de l'édition des œuvres de 1588 due à Fr. Luis de León. Doit-on admettre entre les deux hommes, l'un jésuite et l'autre augustin, une sorte d'antagonisme ou de rivalité à propos de la publication des écrits de sainte Thérèse ? On le croirait presque.

A. M.-F.

A propos du « De rege », des « Septem Tractatus » de Mariana et de son ou de ses procès.

Dans un compte rendu publié par la *Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain* (1907) le P. C. Isturiz (O. M. C.) apporte à mon livre *Mariana historien* quelques corrections dont une est bien fondée et dont les autres me paraissent nécessiter elles-mêmes quelque correctif. Si je relève ces dernières, ce n'est pas pour le plaisir d'avoir raison, mais parce qu'elles portent sur des points importants de l'œuvre ou de la vie du célèbre jésuite; et je dois remercier le P. Isturiz, en tout cas, de m'avoir amené à considérer de plus près les points en litige, comme d'avoir formulé ses critiques en des termes modérés et même bienveillants. Je serais presque confus de répondre, s'il ne s'agissait de la vérité et de Mariana.

Page 102, note 4, je disais : « Il est curieux de voir le procès du célèbre jésuite conduit par le successeur de Melchor Cano, ce fougueux dominicain, dont les jésuites ne s'étaient débarrassés qu'en le faisant nommer évêque des Canaries (1552), et qui donna sa démission pour revenir leur faire la guerre (cf. Crétineau, t. I, p. 289). » Le P. Isturiz répond à cela : « Cette manière d'expliquer la nomination de Cano et le motif qui le détermina à renoncer à l'épiscopat est entièrement gratuite; ensuite il est inexact que le célèbre théologien dut revenir des Canaries, car il ne mit jamais les pieds dans son diocèse. Sur l'un et l'autre point la démonstration de F. Caballero (dans sa *Vida del Illmo. Melchor Cano,* pp. 253-276, Madrid, 1871) ne laisse rien à désirer. » — J'ai eu le tort de m'en rapporter dans cette allusion, du reste assez étrangère à mon sujet, à l'auteur de l'*Histoire... de la Compagnie de Jésus.*

P. 40, je relève comme gratuite une assertion de Crétineau lui-même (t. III, p. 154), qui présente le *De rege* comme « composé en latin sous les yeux de Philippe II et mis entre les mains de Philippe III par son père lui-même » ; et j'émets des doutes sur ce que dit M. A. Duméril dans son article *Un publiciste de l'ordre des jésuites calomnié* (*Mémoires de l'Académie... de Toulouse,* t. VII, p. 83-146) : «... Le sombre Philippe II... crut pouvoir confier au jésuite le soin d'instruire sur ses devoirs de prince celui qui devait être son successeur. Ce fut l'origine du *De rege et institutione regis.* » Il ne semble pas, ajoutais-je, que Philippe II soit intervenu en l'occurrence. — Le P. Isturiz objecte : « Il est certain que le jeune prince eut les prémices du livre du P. Mariana, à l'escient de Philippe II et par conséquent avec son consentement ou sa tolérance. C'est une correspondance du nonce Borghese, datée du 27 avril 1594, qui nous l'apprend. D'après l'extrait qu'en donne Hinijosa (*Los despachos de la diplomacia pontificia en España,* p. 380, Madrid, 1896), il y est dit : « Don Garcia de Loaysa lui a lu (au prince Philippe) une partie des

» *Commentaires* de César et à présent il lui lit un traité *De Institutione* » *Principum.* » Nul doute qu'il ne s'agisse du *De rege et regis institutione* du P. Mariana. » — Nul doute en effet : le 16 novembre 1598, dans une lettre à Loaysa, quelques mois avant l'apparition de son *De rege,* Mariana désignait ce livre sous le titre de *De institutione principis* (p. 36). Cependant, *distinguo,* Loaysa a-t-il lu ou non au prince Philippe le *De rege* avec les chapitres où Mariana expose ses idées sur le tyrannicide? est-ce Philippe II lui-même qui l'a fait lire à son fils? voilà deux questions assez différentes, et qui n'ont pas la même portée. J'admets une réponse affirmative à la première; je ne puis que renouveler mes réserves touchant la seconde. Et au surplus si je conteste le fait, c'est uniquement parce qu'il est sans preuves. Il est fort possible que Philippe II, s'il les a connus tels qu'ils furent édités, n'ait rien vu de dangereux dans les fameux chapitres VI et VII du livre I, *An tyrannum opprimere fas sit? — An liceat tyrannum veneno occidere?* Il serait absurde d'imaginer qu'il ait pu prendre ombrage de ce que Mariana disait du *tyran* et du *tyrannicide.* Ni Philippe III, en tout cas, ni son entourage ne s'en sont jamais inquiétés. Il fallut toute l'émotion qui s'empara de la France après le meurtre d'Henri IV, pour faire voir dans ce livre ce qui n'y était point, l'apologie du *régicide.* Cependant, quand on voit Mariana garder par devers lui pendant plusieurs années son manuscrit et ne se décider à le publier qu'après la mort de Philippe II, on est en droit de supposer qu'il n'en considéra pas la publication comme opportune du vivant de ce prince. C'est qu'il y abordait d'autres questions, et dans un esprit qui pouvait bien déplaire en haut lieu. Celle-ci entre toutes : « Grauis disputatio sequitur multiplex, impedita... Ea est, Regisne maior auctoritas sit, quam vniuersæ reipublicæ, cui præficitur. *Locus lubricus et periculum* ne assentari Principibus voluisse, *aut offendere non esse veritos videamur, eos penes quos vitæ et necis potestas est.* » (Éd. de 1611.)

Parmi ces questions dangereuses, il en est une autre, à propos de laquelle le P. Isturiz me fait précisément une observation que je reconnais juste, mais qui repose sur un malentendu (dont je suis d'ailleurs responsable) : « M. Cirot affirme que son auteur crut bon de supprimer, lors de l'impression, le passage où il condamne la spoliation dont furent victimes les églises de Léon et de Castille sous le règne de Philippe II. Or il suffit de lire les chapitres VIII *(Reipublicæ an Regis major potestas sit)* et X *(De Religione nihil statuat Princeps)* pour voir qu'il n'en est pas ainsi. » — En effet, nous lisons au chapitre XIII : « Errant & grauissime errant quicumque viris sacratis statuunt ditiones & oppida auferenda, quasi pondus inutile & sacrato ordini minime conuenientem curam... ; » et au chapitre X : « Ad hæc ne vnquam Princeps oppida & arces templis & Episcopis datas auferri patiatur : ordine enim sacrato viribus & autoritate debilitato, quis

prauorum hominum conatus retundet rempublicam inuertentium, religionemue habentium ludibrio, quod sæpe contingat?... ac vellem potius non tantum quæ à maioribus data sunt, Episcopis non auferri sed etiam firmissimas arces eorum in fidem tradi... Postremo sit persuasum, templorum diuitias, siue vasa sint auro & argento grauia, siue annui reditus, agrorum decumæ, prædia, reipublicæ esse in primis salutares..., » et d'autres développements de ce genre, corroborés par des exemples tirés de l'histoire. Mais ce n'est pas de ces développements que je parle p. 38 et 39; je parle d'une dissertation touchant les *diezmos,* les *tercias* et le *noveno,* qui se trouve dans le ms. Egerton 1874 et que j'ai reproduite à l'appendice III, 4. De cet exposé, pas un mot dans le *De rege,* ni dans les chapitres qu'indique le P. Isturiz, ni dans le chap. 13 du livre III, où Mariana revient sur la question. Le seul endroit où il soit parlé des *diezmos* est au chapitre X, et il n'en est dit que ceci : « Alphonso Sapienti Regi templorum decumas dedit Gregorius decimus Pontifex Maximus. erepti imperii Romani ea compensatio fuit, leuis videlicet & noxia : vti rerum eventus declarauit. » J'ai peut-être eu tort de supposer que, cette dissertation, Mariana l'avait d'abord insérée dans son ouvrage; mais non de constater qu'elle ne s'y trouvait point. Quant à la spoliation dont Philippe II fut l'auteur, aucune allusion directe et explicite n'y est faite dans le *De rege.*

Dernière difficulté. Il s'agit de savoir si le tribunal de l'Inquisition intenta un procès à Mariana pour le même ouvrage qui avait motivé les poursuites du tribunal ecclésiastique présidé par l'évêque des Canaries. Après avoir déduit d'un billet de Fr. Luis de Aliaga, confesseur du Roi, en date du 31 octobre 1610, que ce tribunal ecclésiastique avait rendu la liberté à Mariana, je disais (p. 110) : « Rien n'empêche d'imaginer, mais rien ne prouve non plus que l'Inquisition ait fait à son tour arrêter Mariana pour lui intenter le procès dont elle s'occupait dès le mois de janvier 1610. » Le P. Isturiz n'admet pas mes hésitations. Il ne croit pas à un second procès, simultané, ni même postérieur au premier : « Ce dualisme dans l'ordre judiciaire, soit entre les tribunaux ecclésiastiques et séculiers, soit entre les différents tribunaux ecclésiastiques, nous semble historiquement et légalement inouï dans l'Espagne du XVIIe siècle. Dans les causes purement ecclésiastiques, comme dans les causes mixtes, la compétence d'un tribunal cessait lorsqu'un autre tribunal également compétent commençait l'action judiciaire. » La chose s'est pourtant passée ainsi pour Mariana; et là-dessus je ne pouvais avoir aucun doute. La lettre de Philippe II à son ambassadeur à Rome, D. Francisco de Castro (publiée par Noguera, p. c, t. I de l'éd. de l'*Historia general,* Valence, 1783), est suffisamment explicite, je crois : « Y por lo que toca á lo escrito en desacato de la dignidad Real, y autoridad Pontifical, direis a su Santidad que *se trata*

del castigo dello en el Consejo de la general Inquisicion, á donde con mucho cuidado se dará publica satisfaccion. » Et aussi la consultation de D. Francisco Peña, auditeur de Rote (23 avril 1610) : « Finalmente que *en la otra causa,* tocante al interés de su Santidad, y sinceridad, *el Consejo de la Inquisicion donde está puesta,* proveherá de remedio y dará su sentencia. » C'est précisément au procès de l'Inquisition que l'auditeur de Rote ne voyait aucun inconvénient, alors qu'il faisait de nombreuses et décisives objections à la validité du procès mené par l'évêque des Canaries. Ce dont je pouvais douter, c'était que le conseil donné au roi par Aliaga eût été suivi, et que Mariana, relâché par le tribunal ecclésiastique, eût été arrêté par l'Inquisition. Je n'en suis pas sûr encore à présent. Pourtant un témoignage important et inconnu de moi alors nous prouve que Mariana eut bien à subir la détention dont nous parlent et le P. Charenton (Préf. de la trad. de l'*Hist. gén. d'Espagne,* p. v), et, d'après lui sans doute, M. Duméril. C'est M. Morel-Fatio qui m'a signalé ce témoignage, qu'on trouvera dans les *Viages de estrangeros por España y Portugal en los siglos XV, XVI y XVII. Colección de Javier Liske, rector y catedrático de Historia en la Universidad de Lemberg (año de 1878), traducidos del original y anotados por F. R[ozanski], Madrid, casa editorial de Medina (s. d.).* Ce témoin n'est autre que Jacques Sobieski, père de Jean III, roi de Pologne :

(P. 233) IV. *Jacobo Sobieski. Viage desde el mes de Marzo hasta Julio de 1611. Traduccion del polaco de principios del siglo XVII* (1).

...Esta peregrinacion anoté rapidamente y en breves palabras, tanto en

1. Le texte original a été publié en 1833 : *Dwie Podróże Jakóba Sobieskiego ojca króla Jana III. Odbyte po krajach europejskich u latach 1607-13. i. 1638 wydane z rękopismu przez Edwarda Raczýnskiego. W Poznaniu, Czcionkami nowej drukarni Pompejusza i Spółki, 1833,* in-8°, XVII-227 pages (indication de M. Foulché-Delbosc, n° 57 de sa *Bibliographie des Voyages en Espagne et en Portugal*).

Le récit du meurtre de Henri IV et de l'exécution de Ravaillac se trouvent traduits dans la *Pologne historique... illustrée,* 7e édition, 1847-1848, Paris, pages 241-243 :

« Ravaillac était d'un caractère sombre et mélancolique. Par hasard le livre de Mariana, jésuite espagnol, tomba entre ses mains. Dans ce livre maudit, il lut ces mots : *Il est permis de tuer le tyran!...* Aussitôt l'âme de Ravaillac est en proie à une sorte de frénésie, il tourne et retourne cette idée; elle s'empare de lui, elle le possède; et enfin, inspiré par le démon, il prend la résolution d'assassiner le roi de France. La torture même ne put lui faire avouer un autre motif à son crime... « Henri, » disait-il, « était un tyran, il suçait le sang du peuple, par les taxes énormes, par les » impôts sur le sel : après avoir lu et relu plusieurs fois le livre du jésuite Mariana, » je me pénétrai de ses idées et j'entrepris le voyage pour accomplir une œuvre à » laquelle était attaché le salut de mon âme... »

» ... Le jour de l'exécution, on mena le criminel à l'endroit même où il avait assassiné le roi. On lui mit d'abord dans la main le poignard qui lui avait servi pour accomplir le crime; le sang figé était encore sur le poignard. Ensuite on commença à lui brûler les mains au moyen de fusées d'artifice. Quand les doigts furent consumés, le couteau tomba dans les flammes, puis le feu se communiqua aux bras et les os tombèrent à terre. Tout cela se passait dans la rue de la Féronnerie; là on fit monter Ravaillac dans une charrette traînée par deux bœufs et on le conduisit à l'église Notre-Dame. Il n'avait qu'un vieux pantalon de drap bleu et une chemise par-dessus.

» Quand on fut arrivé au parvis, la charrette s'arrêta, et un huissier cria d'une

frances como en español, y luego en veinte y nueve años despues de mi vuelta al país, fijé mi residencia en Zolkiew, en el año de 1642, donde, acordándome de los acontecimientos pasados, hice la descripcion, en lengua polaca, de mis viajes por varios paises cristianos, y con mas detalles y extension (p. 235).

...En el convento de los Jesuitas encontré y hablé á Juan Mariana, cuyos libros, por causa de Ravaillac, asesino del rey Enrique IV, quemaban en Francia. *Mariana estuvo preso en la carcel de los jesuitas de Toledo, por su obra sobre la moneda,* en que parece censuró al mismo Rey, ó un magistrado español; fué un grande é ilustre varon : escribió una Historia de España, y muchas otras obras. Le permitieron salir á verme [1] ; *en su cara se pintaba el sufrimiento de su prision,* con marcas de una profunda afliccion : pálido, amarillo, hinchado, con pocas canas, a pesar de más de setenta años de edad, apareció delante de mí... (p. 256).

Ce n'est pas encore la preuve absolue que l'Inquisition fit bien à son tour un procès à Mariana; mais si l'on se reporte au billet d'Aliaga, on admettra que la détention imposée à l'auteur des *Septum Tractatus* ne fut pas prononcée par le tribunal que présidait l'évêque des Canaries : « Señor e visto la consulta inclusa de la junta de la causa del padre Mariana con la sentencia que an resuelto los jueces della. Me parece que puede V. Mag^d mandar que se execute pero teniendo aduertido en la inquisicion que esten luego alli para que en acabando de leersela le tomẽ a su mano... ».

G. CIROT.

voix tonnante : *Voici Ravaillac, traître, criminel, infâme régicide, qui a assassiné le grand roi Henri.* Le peuple, après ces paroles, vociféra, injuria le criminel. Puis le bourreau lui donna un coup de massue sur le côté gauche de la poitrine et ensuite sur le côté droit; après on lui arracha les chairs avec des tenailles et pendant ce temps-là, l'huissier répétait toujours les paroles que j'ai dites plus haut.

» On se remit en route pour aller à la place de Grève; mais la foule était si compacte que les bœufs pouvaient à peine marcher. Les maisons et les toits étaient couverts de spectateurs. On louait les croisées à un prix exorbitant : les princes Radziwill et moi, nous en avions loué une qui nous avait coûté très cher. Quand on fut arrivé en place de Grève, on fit ranger le peuple qui obstruait toutes les issues, et c'est à grand'peine qu'on eut assez de place pour écarteler Ravaillac. Enfin le criminel fut attaché à des chevaux et on l'écartela. Quand cela fut fait, la cavalerie marcha sur le cadavre et le tailla en pièces avec ses sabres.

» La rage du peuple ne peut s'exprimer. Chacun se jetait sur ces chairs toutes sanglantes, on s'arrachait les moindres parcelles et on les enveloppait dans le bout de son mouchoir. Un vieux relieur, qui avait une longue barbe, emporta quelques lambeaux de cette chair, et les fit cuire avec des œufs, pour se régaler de cet horrible festin. Il m'engagea moi et M. Braniçki à en faire autant, mais nous lui crachâmes à la figure, et nous le quittâmes au plus vite. Je crois que cet homme était devenu enragé en voyant l'exécution du criminel.

» On ramassa dans la boue et dans le sang ce qui restait encore de Ravaillac et on le brûla, après quoi on jeta les cendres en l'air. La maison où était né Ravaillac fut rasée, et ses proches parents furent privés des droits civils jusqu'à la quatrième génération. Quelques jours après l'exécution, le bourreau brûla en place de Grève le livre du jésuite Mariana, le Parlement déclara que tout imprimeur, libraire ou autre qui vendrait ou donnerait des exemplaires de cet ouvrage serait puni de confiscation et de mort. »

1. La traduction espagnole est légèrement inexacte ici : le texte polonais, que M. Mickiewicz, à la demande de M. Morel-Fatio, a bien voulu comparer au texte espagnol, devrait être traduit par « salió á verme ».

BIBLIOGRAPHIE

Rafael de Ureña y Smenjaud et A. Bonilla y San Martín, *Fuero de Usagre (siglo XIII), anotado con las variantes del de Cáceres y seguido de varios apéndices y un glosario.* Madrid, Hijos de Reus, 1907; 1 vol. in 8°, XVI-325 pages.

Ce volume est le premier de la *Bibliothèque juridique espagnole antérieure au XIXe siècle,* qui se propose de publier, d'après les principes de la critique moderne, une foule de documents importants, latins ou romances, qui constituent la littérature juridique espagnole médiévale. Bien peu de ces documents ont été publiés jusqu'ici avec le soin nécessaire, et c'est à combler cette lacune que prétendent s'appliquer les auteurs de cette vaste et utile entreprise. Deux autres ouvrages suivront bientôt le *Fuero de Usagre,* à savoir le *Doctrinal de las Leyes,* du *maestro* Jácome Ruiz (XIIIe siècle), et la *Suma de la Política,* de Rodrigo Sánchez de Arévalo (XVe siècle). Parmi les dix autres publications annoncées, qui vont des commentaires de saint Isidore de Séville jusqu'aux traductions *aljamiadas* des XVe et XVIe siècles, il y a des textes de première importance pour l'étude et la reconstruction de la vie sociale de la Péninsule au Moyen-Age ou à la Renaissance. L'édition que l'on nous donne du *Fuero de Usagre* nous permet dès à présent de juger de la méthode suivie par les directeurs de la *Bibliothèque juridique* et du but qu'ils poursuivent.

La publication du *Fuero d'Usagre* (province de Badajoz) avait été entreprise par M. Vignau (*Rev. de Archivos*, 1883, numéros V à XI), mais elle fut interrompue après les 117 premiers chapitres (sur 511). Les éditeurs actuels reproduisent le texte de l'unique manuscrit connu, qu'ils décrivent avec soin (p. XI et XII) et dont l'écriture est du XIIIe siècle. Le *Fuero* avait été accordé aux habitants d'Usagre par Don Pelay Correa, maestre d'Uclès, de l'Ordre de Santiago, entre 1242 et 1275. Il paraît une simple reproduction de celui de Cáceres ou, pour parler plus exactement, des deux fueros de Cáceres (le latin et l'espagnol), qui furent imprimés par Ulloa y Golfín à la fin du XVIIe siècle. Ce dernier manuscrit, ainsi que les copies qui en ont été faites pour Ulloa et plus tard pour Burriel, sont utilisés par les nouveaux éditeurs, qui recueillent et publient les variantes.

Il ne nous appartient pas de dire ce que les historiens ou jurisconsultes trouveront de nouveau dans ce texte, — ni même s'ils y trouveront quelque chose de nouveau. Mais nous ne nous avançons pas trop, croyons-nous, en assurant qu'il est publié avec un soin particulier, et que les variantes, ainsi que les concordances avec le *Fuero de Cáceres,* et enfin un abondant glossaire (p. 237-322), en facilitent l'étude. Ce glossaire, en particulier, constitue une bonne contribution au vocabulaire archaïque du romance castillan, et si toutes les publications annoncées de la *Bibliothèque juridique* en contiennent d'analogues, le profit sera grand pour les grammairiens et philologues. Ces derniers feront leur profit dès à présent des commentaires qui accompagnent certaines expressions usuellement employées dans les coutumes médiévales (voy., par exemple, *alfadias, arras, erecha, Iugueros, sibi quinto,* etc.), ou les mots désignant des objets usuels, armes, vêtements, animaux de basse cour, chiens, etc. Une remarque en passant au sujet de ces derniers. Les paragraphes 285 et 286 fixent les amendes dues par le propriétaire d'un chien sans muselière *(garabato* ou *corvo)* qui a fait du dégât dans une vigne, ou par ceux qui ont tué un chien. Parmi les diverses espèces énumérées figurent le *galgo,* le *can rastro* ou *rastrigo* (= sauf doute *rastrero*), le *podenco,* l'*alano,* toutes espèces bien connues, et le *cárabo,* dont la définition reste obscure. Il semble bien, d'après les textes juridiques allégués, qu'il soit question d'un chien de prix et de petite taille, sorte de terrier ou basset *(que por abollero pueda entrar et exir).* Les auteurs (qui écrivent ailleurs *albollero*) font de ce mot, traduit en latin par *alluvionem,* le synonyme de *albañal,* et il n'est pas impossible qu'il désigne, en effet, le conduit ou entrée d'un terrier. Quant à l'étymologie proposée pour *Cárabo* (arabe *calb,* chien), elle est moins invraisemblable assurément que l'assimilation avec *cárabo* dans le sens de *autillo* (chouette). — A propos du mot *çarçano,* du chapitre XXV : « *Tod omme* (lire *omne*) *qui exido fuer en carrera con armas o con çarçano o talegas toviere fuera...,* » les auteurs disent : « *Non podemos precisar la significación de este vocablo. Quizá indique una especie de palo, semejante al que llamamos espino en Castilla, y en este caso puede dimanar de la palabra árabe* xaraç, *planta espinosa, y significar palo de zarza...* » Il n'est point facile d'imaginer quel délit commet celui qui se met en route avec un bâton d'épine. On le comprendrait mieux si l'on pouvait voir dans *çarçano* (*zarzano,* Fuero de Cáceres, XXVI), un synonyme de *zarcero* (perro), chien basset propre à chasser dans les buissons *(zarzas),* car les délits de chasse dans les codes médiévaux sont sévèrement punis. Cette interprétation (à côté de *armas* et de *talegas*) compléterait bien d'ailleurs le sens de la phrase.

Beaucoup des mots du glossaire prêteraient à des remarques analogues, et soulèvent bien des problèmes pour la solution desquels les

éditeurs fournissent des éléments, alors même qu'ils ne les résolvent point. (Voy., par exemple, leur double explication de *lança azulada,* où il faut évidemment lire (p. 254), dans les citations du Fuero de Badajoz et des *Epist. famil.* de Guevara, *perdier* et *perdiere,* au lieu de *pedier* et *pidiere.)* Ils rapprochent volontiers certaines expressions du texte des monuments littéraires contemporains. (Voy. aux mots *almofar, amizad, burel, condesijo, ervolar, modro, uebos,* etc.) Il leur eût été facile de multiplier ces rapprochements, qui se présentent d'eux-mêmes. Par exemple, la légende des Infants de Lara offre une illustration naturelle des textes juridiques allégués à propos de *Cogonbral* (Cf. Menéndez Pidal, *Leyenda de los Infantes de Lara,* p. 6, note 3). Tel qu'il est, ce glossaire, de près de cent pages, rendra des services très appréciables, répétons-le, pour l'intelligence des textes de l'ancienne littérature.

E. M.

El Greco, por **Manuel B. Cossío**. Madrid, Victoriano Suárez, 1908; 1 vol. de XXIV-727 pages, plus un album de 193 reproductions.

En attendant qu'un spécialiste, peintre ou historien de l'art, apprécie et discute, comme il le mérite, l'ouvrage dont le titre précède, nous devons le signaler à ceux, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent à l'histoire de la peinture espagnole. *Le Greco,* de M. Cossío, n'est point l'une de ces improvisations de commande, comme il n'en existe que trop, destinées à faire figure dans une collection ou une entreprise de librairie : c'est une œuvre longuement méditée, mûrie avec amour pendant de longues années, et pour la lente élaboration de laquelle l'auteur n'a épargné ni les recherches dans les archives, ni les voyages partout où il savait trouver quelque document utile, ni les démarches pour compléter ses collections, ni les fatigues ou les dépenses. Il a vécu dans l'intimité de son héros, a pénétré plus profondément qu'on ne l'avait jamais fait dans son esprit et sa pensée; il l'a suivi pas à pas, attentif à ses tâtonnements, à ses progrès, se replaçant lui-même, non point seulement par les livres et par l'imagination, mais par la longue fréquentation des lieux où le peintre a vécu, dans l'ambiance et dans le milieu où son génie s'est développé. « J'ai eu la bonne fortune, » dit-il, « d'être élevé dans la contemplation enthousiaste des chefs-d'œuvre du Greco, et dans le milieu même où ils naquirent. Riaño et Fernández Jiménez, ces deux maîtres dont la mémoire m'est sacrée, m'apprirent à voir Tolède, et dans Tolède, le Greco... Rien ne m'est plus doux que d'évoquer ici ces jours de jeunesse, déjà lointains, et d'apprentissage à Tolède, où j'errais à pas lents, le cerveau perpétuellement tendu aux hasards des rencontres avec l'histoire ou l'art castillans, ces soirs tranquilles parmi les rochers tapissés de thym de

la Vierge du Val, où je m'efforçais de découvrir l'intime compénétration locale de l'art et de la nature... » Oui, c'est à cette condition seulement que l'on a chance de pénétrer un peu profondément dans les âmes d'autrefois et dans le secret des chefs-d'œuvre. Sans doute, l'on peut, après quinze jours passés à Madrid et à Tolède, disserter élégamment sur le Greco et ses deux manières, mais pour écrire des chapitres comme ceux de M. Cossío sur *El Greco en Toledo* et *El entierro del Conde de Orgaz,* il faut avoir vécu de longues années dans la familiarité de l'artiste; il faut s'être refait, en quelque sorte, l'âme et la mentalité d'un tolédan du XVIe siècle. On lira avec intérêt les pages suggestives (p. 234-246), dans lesquelles l'auteur, étudiant la valeur « historique et poétique » de l'*Enterrement du comte d'Orgaz,* rapproche ce chef-d'œuvre de la peinture à cette époque du chef-d'œuvre de la littérature, le *D. Quichotte* qui n'en est séparé que de quelques années. « Amis ou ennemis, tous ne peuvent se représenter l'Espagne, quand expirait le XVIe siècle, que vêtue de deuil et entonnant un triste *De Profundis* à ses gloires passées, bienfaisantes ou pernicieuses. Le pieux seigneur d'Orgaz, revêtu de sa brillante armure, et conduit à sa tombe par des saints, couverts eux-mêmes de ces splendides brocarts d'or, riches produits de la florissante industrie nationale, qui bientôt allait mourir, au milieu de prêtres, de moines, de *caballeros,* aussi sombres que leurs noirs vêtements, semble l'incarnation du siècle d'or de la chevaleresque Espagne, qui, elle-même accompagnée du même cortège, commençait, vers cette époque, à descendre à grands pas au sépulcre. »

Et l'auteur n'a point de peine à retrouver, sous le pinceau de Theotocópuli, et ce mysticisme qui imprègne tout un côté de l'art comme de la pensée espagnole à cette époque, et cette tristesse désolée à laquelle préside si gravement Philippe II du fond de l'Escorial, et que l'on a voulu retrouver jusque dans l'œuvre la plus gaie peut-être qui ait été écrite, l'*Ingénieux Hidalgo.* Je ne sais, pour ma part, si cette tristesse, que M. Cossío ne craint pas de nous donner comme le caractère de la peinture espagnole et même de la race (p. 242), n'est pas singulièrement exagérée. Il faut, dans tous les cas, pour l'y reconnaître, négliger tout un côté de l'âme, du caractère, de l'art et de la littérature, qui forme un contraste singulier avec cette tristesse morne et lourde que l'on prétend surprendre jusque dans les *Borrachos* de Velázquez ou le bon *Sancho* de Cervantes. Chacun, au surplus, teint les paysages, les tableaux, et même les livres, des couleurs de sa propre imagination.

Le Greco, de M. Cossío, suggère bien des réflexions qui dépassent la portée immédiate de l'œuvre. Mais il repose, répétons-le, sur une documentation très minutieuse et en partie nouvelle. Le premier chapitre, modestement intitulé : *Ce que l'on ignore de la vie du Greco,* apporte

en réalité des renseignements inédits et précieux sur les antécédents et la vie en Espagne du grand artiste. Le catalogue critique (p. 544-633) est, sans contredit, le plus complet répertoire de l'œuvre entière du Greco. La bibliographie (p. 637-650), les appendices, et un index très détaillé (p. 707-727), complètent utilement le premier volume.

Le second est consacré aux reproductions des œuvres du peintre tolédan. Ces reproductions sont au nombre de cent quarante-cinq, sur lesquelles soixante-neuf sont absolument nouvelles et inédites. C'est, je crois, la seule partie de l'ouvrage sur laquelle il y aurait quelques réserves à faire. Les photographies sont l'œuvre de MM. Hallett-Hyatt, de Londres, et de MM. Laporta frères, de Madrid. Quelques-unes, par suite de difficultés de reproduction peut-être insurmontables, ne donnent qu'une idée vague du modèle. D'autre part, le format trop réduit nuit à l'effet des grandes compositions telles que l'*Espolio* ou l'*Entierro de Orgaz*. Il a été remédié en partie à cet inconvénient par l'agrandissement, en des planches spéciales, de certains détails des tableaux de grandes dimensions.

E. M.

Memoria de los Festejos celebrados por el Excmo. Ayuntamiento de Valencia para conmemorar el tercer centenario de la publicación del Quijote, publicada á expensas y por acuerdo de la corporación municipal. Valencia, 1906; in-8°, 127 pages.

Valencia a voulu fêter le centenaire de la publication du *Don Quichotte* d'une manière qui fût digne d'elle et de son glorieux passé littéraire. On ne s'est donc pas borné sur les rives du Turia à représenter et à réimprimer le *Don Quixote* de Guillén de Castro (cf. *Bull. hisp.*, VII, p. 425), mais on a organisé une série de fêtes commémoratives, dont la brochure ci-dessus indiquée relate le détail. A vrai dire, le titre de cette *Memoria* est trop modeste et risque de lui faire du tort. On y lira, en effet, tout autre chose qu'une succession de ces discours pompeux et vagues auxquels les cérémonies officielles tendent à se réduire. En outre de gravures et de fac-similés, dont le mérite artistique ou documentaire est incontestable, on y trouvera deux travaux excellents, très dignes de survivre à l'occasion qui les a provoqués. Le premier est le discours prononcé par D. José-Enrique Serrano y Morales à l'inauguration d'un groupe scolaire placé sous le patronage de Cervantes. Le savant érudit valencien y a traité avec sa précision habituelle et une compétence absolue des rapports de Cervantes avec Valencia, depuis l'époque où il y débarqua après sa captivité à Alger, jusqu'au moment où il y fit imprimer la première partie du *Don Quixote* presqu'en même temps qu'elle paraissait à Madrid. Cette dissertation de M. Serrano y Morales avait déjà été publiée (cf. *Bull. hisp.*, VIII, p. 106), mais dans cette réédition elle

est augmentée d'une importante note (pp. 34-35)[1], où est produit pour la première fois le privilège concédé le 9 février 1605 par le vice-roi de Valencia à D. Melchor Valenciano de Mendiolaza, fondé de pouvoir de Cervantes pour mettre au jour une édition valencienne du *Quixote*. Ce document, par malheur, ne permet pas de décider définitivement s'il y eut à Valencia en 1605 une ou deux éditions du *Quixote*. Sur ce problème bibliographique, M. Serrano y Morales a pris parti depuis longtemps pour l'unité de l'édition valencienne, et le privilège qu'il nous révèle apporte à sa solution non un argument, mais une possibilité de plus.

Le second travail à retenir dans cette *Memoria* en constitue à lui seul plus de la moitié (pp. 49-127). Il a pour auteur D. Vicente Vives y Liern, le dévoué et savant archiviste de la Municipalité valencienne. Non content de mettre de l'ordre dans des dépôts où il n'a pas coutume de régner, M. Vives y Liern nous livre dans de trop rares publications quelques-unes des découvertes qu'il fait journellement dans son domaine (*Lo Rat-Penat en el Escudo de Armas de Valencia,* Valencia, 1900; — *Las Casas de los Estudios en Valencia,* Valencia, 1902). Cette fois il s'est appliqué, d'une part, à déterminer l'emplacement de cette imprimerie de Pedro-Patricio Mey où le *Quixote* fut imprimé en 1605, d'autre part, à nous raconter l'histoire de Pedro Patricio Mey lui-même et de ses successeurs. Instructive aventure que celle de cette famille des Mey, qui, partie de Flandre, se fixa à Valencia vers 1535, et dans cette cité où la presse à imprimer avait fonctionné pour la première fois en Espagne, créa un établissement typographique extraordinairement actif et prospère. A la mort de Juan Mey, qui avait obtenu ses lettres de naturalisation en 1550, l'imprimerie passa à sa veuve, Jerónima Gales, puis à son fils Pedro-Patricio, qui la dirigea de 1587 jusqu'à sa mort, survenue le 19 juillet 1623, et, sous la conduite de M. Vives y Liern, nous suivons ce dernier dans toutes les phases et même dans les moindres détails de son existence, puisque le biographe, avec une patience et une ingéniosité extrêmes, a reconstitué le milieu où Pedro-Patricio a vécu, retrouvant jusqu'au nom de ses servantes, jusqu'au nom de ses voisins et voisines. On voit par là avec quelle sûreté de méthode M. Vives y Liern procède. En joignant ses découvertes aux renseignements déjà fournis par D. J.-E. Serrano y Morales dans son riche *Diccionario de las Imprentas en Valencia,* on pourra désormais écrire en toute sécurité l'histoire d'une dynastie valencienne d'imprimeurs. Où donc le centenaire du Don Quichotte a-t-il produit des résultats aussi certains qu'à Valencia?

HENRI MÉRIMÉE.

1. Dans cette note, lire : « la Introducción de D. Clemente Cortejón á su monumental edición, » et non : « de D. Clemente Cejador. »

CHRONIQUE

On ne suit pas assez en France les événements de la Catalogne : ils sont, même pour d'autres que les rois, « de grandes et de terribles leçons ». Ce n'est pas le lieu d'étudier ce mouvement politique et électoral; mais il ne sera pas déplacé d'examiner ici brièvement les conséquences qu'il entraîne dans le domaine de la culture scientifique et spécialement de l'histoire.

Dans cet ordre d'idées, l'initiative privée a produit le Congrès de la langue catalane, qui a été une affirmation du *Renaiximent*. Les pouvoirs locaux, dont les budgets ne sont pas écrasés par nos lois sociales, s'attachent à des créations durables : la municipalité de Barcelone a donné au Musée d'archéologie une grande extension; elle y crée à chers deniers une collection de peintures sur bois, dont on exagère bien un peu l'antiquité, mais qui n'en forment pas moins un ensemble de premier ordre.

La Députation provinciale, qui est, on le sait, analogue à nos Conseils généraux, a fondé un *Institut d'estudis catalans,* qui rappelle notre Comité des travaux historiques. Cet *Institut* a dès à présent une riche dotation; il peut, de plus, recevoir les dons et legs et il est permis de prévoir qu'il deviendra un organisme puissant. Les meilleures institutions ne valent que par les hommes qui les appliquent; à cet égard, l'*Institut* ne pouvait mieux débuter. Les huit membres sont : MM. Antoine Rubió y Lluch, président; Guillaume de Brocá, Pierre Corominas, Jacques Massó Torrents, Joachim Miret y Sans, Michel S. Oliver, Joseph Puig y Cadafalch, Joseph Pijoan. Comme on le voit, les quatre sections de l'*Institut,* histoire, littérature, archéologie et droit, sont, dans ce Comité, brillamment représentées.

Deux volumes sont à l'impression : un recueil de *Documents pour l'histoire de la culture catalane,* de M. Rubió, et *Les monnaies catalanes,* par M. Botet y Sisó. Si je suis bien informé, d'autres ne tarderont pas à paraître : un remarquable travail de M. Puig y Cadafalch, architecte, député aux Cortès, vice-président de l'*Institut,* sur l'architecture catalane, ouvrage récompensé, comme celui de M. Botet, au dernier concours Martorell; une édition d'Ausias March, de M. Am. Pagès, professeur au lycée de la Rochelle; l'itinéraire d'un roi d'Aragon, établi par le savant précis et sûr qu'est M. Miret y Sans; des fac-similés de peintures murales, etc.

Le 7 novembre dernier, le président et le secrétaire de l'*Institut* ont adressé à l'alcalde de Barcelone un mémoire tendant à la formation d'une bibliothèque catalane. Un mémoire signé de M. Rubió et de M. Pijoan ne peut être que fort intéressant : on verra dans ces quelques pages un très bref exposé des essais précédemment tentés pour constituer des bibliothèques similaires; on y trouvera les doléances des érudits de la Catalogne contemporaine sur le manque de livres. « La belle œuvre que la Municipalité a su accomplir en créant le Musée de Barcelone, elle doit la compléter par une institution parallèle qui sera la *Bibliothèque de la cité,* la *Nationale de Barcelone.* »

Dieu veuille que ces projets aboutissent, pour le plus grand profit de l'histoire, pour la gloire de la terre catalane! J.-A. B.

~~ L'*Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española* de D. Francisco Fernández de Béthencourt vient de s'enrichir d'un septième volume (Madrid, 1907, VIII et 492 pages grand in-4°), qui est encore entièrement consacré à la maison de Córdoba et aux titres de comte de Cabra, de duc de Soma, Sesa, Baena, etc. Le nombre assez considérable de notabilités qui ont appartenu aux diverses branches de cette grande maison, dès la fin du XVe siècle, donne un prix particulier à ce nouveau tome d'une œuvre bien utile et dont l'achèvement est très désiré par quiconque s'intéresse à l'histoire d'Espagne.

~~ Sous le titre de : *Papsttum und Papstwahl im Zeitalter Philipps II* (Leipzig, Teubner, XX et 660 pages in-8°), M. Paul Herre traite la question si importante de la politique romaine de Philippe II et de l'intervention de ses principaux agents dans les conclaves qui eurent lieu sous son règne. L'information de l'auteur paraît aussi étendue que sûre; mais peut-être regrettera-t-on qu'à côté de l'exposé très consciencieux des affaires, il y ait dans ce livre si peu de détails sur les personnes qui y furent mêlées. L'art de Ranke, qui savait faire revivre les acteurs de ces luttes diplomatiques en tirant des documents les traits pittoresques qu'ils contiennent, semble peu cultivé par les historiens allemands de la génération actuelle. M. Herre s'est beaucoup servi du tome Ier de l'excellent ouvrage de D. Ricardo de Hinojosa, *Los despachos de la diplomacia pontificia en España* (Madrid, 1896), mais il a lui-même travaillé dans les archives, notamment à Simancas, où sa moisson a été abondante. En somme, livre très sérieux et solide, quoique de digestion un peu difficile.

~~ Un bibliophile aragonais, D. Juan M. Sánchez, nous offre une *Bibliografía zaragozana del siglo XV* (Madrid, 1908, XVIII et 205 pages grand in-8°) exécutée avec beaucoup de soin et de luxe typographique. On y trouvera d'utiles rectifications et additions aux ouvrages de M. Haebler et d'autres bibliographes. La réussite de ce premier travail engagera l'auteur, nous l'espérons, à s'occuper maintenant de l'imprimerie à Saragosse au XVIe siècle.

~~ L'administration des *Obras completas* de D. Juan Valera vient de publier le volume XIV de la collection : il comprend la première série des Contes. La seconde formera le tome XV. Voici d'ailleurs l'indication des derniers volumes publiés : tome IX, *Juanita la Larga;* X, *Genio y figura...;* XI, *Morsamor;* XII, *Dafnis y Cloe. Leyendas del antiguo Oriente;* XIII, *Mariquita y Antonio. Elisa la Malagueña. D. Lorenzo Tostado.* — Ces trois derniers fragments étaient inédits. Dans le volume XIV, *La Muñequita* est également publiée pour la première fois.

~~ Nous avons reçu l'ouvrage de M. Guillaume Huszár, intitulé *Molière et l'Espagne.* Il fait suite à *P. Corneille et le théâtre espagnol,* paru en 1903. Nous espérons pouvoir consacrer à cette nouvelle production du cosmopolite hongrois l'étude qu'elle mérite dans notre prochain numéro.

~~ F. Vézinet, *Les maîtres du Roman espagnol contemporain.* 1 vol. petit in-8°, VII-325 pages, Paris, Hachette, 1907. — Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer cet ouvrage, sur lequel nous aurons sans doute l'occasion de revenir. L'auteur s'est proposé de faire connaître au public français quelques-uns des plus célèbres romanciers espagnols contemporains : Valera, Pérez Galdós, Pereda, Palacio Valdés, Mme Pardo Bazán, Blasco Ibáñez. Il n'a point la prétention d'épuiser ce riche sujet, ni même celle de l'embrasser complètement. Il choisit dans l'œuvre de chaque auteur ce qui lui semble le plus caractéristique, analyse deux ou trois de leurs œuvres ou étudie un point particulier, par exemple l'*Espagne et le cléricalisme,* à propos de Pérez Galdós, *les deux manières de Palacio Valdés, Mme Pardo Bazán et l'inspiration française, les personnages de Blasco Ibáñez,* etc. L'analyse occupe une place importante dans l'ouvrage, qui se termine par une vingtaine de pages sur deux pièces de José Echegaray, *O locura ó santidad,* et *A fuerza de arrastrarse.*

~~ Le *Consistori dels Jochs florals de Barcelona* a lancé sa *convocatoria* pour l'année 1908, cinquantenaire de la restauration des dits *Jochs.* C'est le 3 mai que seront remises aux lauréats l'églantine d'or, la violette d'or et d'argent, et la fleur naturelle qui donne à son titulaire le droit de choisir la reine de la fête.

---

15 février 1908.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux - Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

III

Osuna [1].

C'est avec un sentiment de tristesse que le promeneur s'arrache à ces souvenirs de la grandeur romaine, et, quittant le sol d'où furent exhumées les tables de bronze, suit la *vereda* de Grenade pour gagner la nécropole voisine.

Les chambres funéraires, taillées en pleine roche calcaire, où de longues générations d'Osuniens reposèrent dans l'ombre sainte, sont violées depuis des siècles. Fr. Fernando de Valdivia, dans sa *Vida de San Arcadio Osunense* (1711), dit qu'il a visité les *cuevas*, déjà bien connues avant lui, et décrit les hypogées romains : « Les Romains faisaient aussi de somptueux sépulcres, et ils ne les construisaient pas de toutes pièces, mais ils les creusaient dans la roche vive. Il en subsiste un si singulier que, comme l'affirme le Dr Rodrigo Caro, c'est une des choses les plus notables qui se puissent voir dans toute l'Espagne. Et moi, ayant lu cela dans cet auteur, je fus le visiter, et le trouvai tel que l'observa curieusement le susdit docteur, lequel, se plaignant beaucoup de notre négligence, écrit en ces propres termes : Ce sépulcre n'est pas plus estimé que beaucoup d'autres qui se trouvent aussi là, et qui servent de bauge à des animaux immondes. Mais il est intact, tel que l'ont disposé les premiers possesseurs... » Rien n'est changé depuis le Dr Caro. Les cuevas, ouvertes à tous les vents, leurs entrées même brutalement élargies et déformées, ont perdu jusqu'à l'aspect de tombes, et celui qui pénètre en se courbant

1. Voir *Bull. hispan.*, 1908, p. 1.

dans les grottes sombres risque beaucoup d'être accueilli par les grognements maussades de ces bêtes immondes, vautrées en une béate obscurité de bauge fraîche.

Ce furent pourtant de somptueux panthéons, comme disent les Espagnols, disposés et ornés avec art. L'un d'eux subsiste encore, moins accessible aux bandes de porcs puants, et souvent je m'y glissai dans l'ombre, fuyant l'ardeur des midis, pour suivre sur les voûtes polies de la vaste salle centrale et des cabinets adjacents les restes d'une peinture assez bien conservée par endroits. Rien n'est très original dans l'agencement des traits qui soulignent les arcs et les retombées des voûtes, ou qui sertissent des cadres, des panneaux et des écoinçons, rien non plus dans les motifs, où l'on remarque surtout des paons et d'autres oiseaux, tous d'un dessin assez incorrect, mais relevés de tons francs et simples, le rouge, le jaune, le brun et le blanc, sur un vigoureux fond jaune. Quant aux sépultures, il n'en reste plus que des traces confuses; mais il n'est point douteux que les corps étaient déposés sans orientation précise dans des fosses taillées en pleine pierre, arrondies aux deux bouts et plus larges du côté de la tête et des épaules que du côté des pieds. Une cueva explorée vers 1560, était par exception un véritable colombarium, car dans le mur du vestibule se voyaient des niches semblables à celles « qu'on trouve dans les fermes pour placer les cruches ».

Nombre de ces caveaux furent creusés sans aucun doute en des temps très reculés par les premiers habitants, puisque l'on y retrouve, au dire de la chronique, des objets de style ibérique, par exemple un fragment de tête de taureau sculpté en pierre blanche. L'animal cherchait à introduire sa langue dans une de ses narines. On peut aussi citer cette statue de pierre, si nettement apparentée aux *Santos* du *Cerro* fameux, « tenant de la main droite repliée sur la poitrine une sorte de vase à pied, tandis que la main gauche était posée contre la tête derrière l'oreille, œuvre de facture grossière, dit un témoin, et dont l'ensemble était *monstruoso en su configuracion* ». Mais les découvertes de nombreuses épitaphes latines ont surtout révélé des sépultures romaines, et les croix gra-

vées sur le roc qui signalent plus d'une entrée de grotte funéraire enseignent que la nécropole ne fut pas abandonnée, loin de là, à l'époque chrétienne.

La visite des cuevas n'a plus qu'un attrait de tourisme, et n'émeut que par le mystère des rites à jamais oubliés qui ensevelirent tant de générations diverses, par la mélancolie des tombes violées, des ossements et des cendres dispersés. Mais qu'il est doux, à l'aurore, de monter sur la colline funéraire, où les premiers rayons du levant se jouent dans le feuillage luisant des oliviers ! A nos pieds les vergers étendent dans la pénombre nette le moutonnement des arbres sombres, et plus loin, jusqu'à Ecija, jusqu'à Aguadulce, la plaine nue se vallonne en teintes plus claires, tandis qu'à l'horizon le soleil qui se lève caresse brutalement déjà les rocs sauvages d'Estepa, repaires toujours très aimés des bandits. L'astre monte, monte rapide; ses feux éclatent dans les champs, sur les vergers, sur les plaines, sur les montagnes, dans tout le ciel qui flambe. C'est, aux premières heures comme au milieu du jour, le rayonnement qui éblouit et brûle, l'incendie du sol et l'incendie de l'air. Dans chaque frondaison d'olivier sonore bruit un grincement de cigale; de noirs bousiers bourdonnent, volant lourdement par centaines à leurs boules immondes; et tandis que les moucherons et les éphémères par milliers tourbillonnent leurs danses éperdues dans la lumière, les martinets, qui passent et repassent en noirs éclairs dans le mouchettement de leur nuée tremblante, les happent avec des cris aigus. Cependant, à travers la campagne stridente, seuls habitants humains de ces solitudes, les petits bergers à peau brune de Maures, dans un accoutrement sommaire et pittoresque d'enfants prodigues, guident à leur maigre pâture des hordes demi-sauvages de petits cochons roux.

*
* *

Or, dans ces lieux déserts, où s'est abattue pour toujours la paix heureuse des champs, se livrait il y a plus de deux mille ans une rude bataille autour d'une forteresse ibérique.

Les fouilles où M. Engel et moi retrouvâmes en 1904 les ruines de la muraille, des tours et des bastions, et tous les formels témoignages de l'attaque et de la défense, du combat à armes blanches et à mitraille, de l'assaut et de l'incendie, n'ont par malheur fourni que de rares et vagues renseignements sur la date des événements dont le garrotal fut le théâtre. L'histoire nous dit avec précision qu'Urso fut longtemps attachée au parti des Pompéiens ; nous l'avons vue, au lendemain de Munda, soutenir l'effort de César vainqueur. César la prit cependant, cela ne fait aucun doute, et l'on sait qu'il ne la dompta qu'après une résistance désespérée, dont on peut songer que nous avons remis au jour les témoignages. Mais il serait imprudent de l'affirmer, devant ce fait inattendu que des balles de fronde, portant en grand nombre la marque de Gnaeus Pompeius, se sont trouvées en avant des murailles, ayant servi plus vraisemblablement à les attaquer qu'à les défendre. Faut-il donc supposer que le fils du Grand Pompée, lorsqu'il vint en Bétique suivre la fortune de son père, dut s'emparer d'Urso qui ne lui tint pas plus de rancune qu'elle n'en tint plus tard à César ?

Quoi qu'il en soit, vaincus et vainqueurs, les soldats indigènes, ceux de Gnaeus, ceux de César, semèrent de leurs armes les champs où périt la liberté de la ville. Gros boulets de pierre, dont certains ont jusqu'à 70 centimètres de tour, pierres roulées aux lits des torrents, servant au jet des frondes ; balles de plomb, grosses comme des œufs, ou coulées en forme d'amandes, d'olives, de simples ou de doubles cônes, arrondies ou bien à triple ou quadruple face plate, à culot plat ou creux ou à ailette, les unes lisses et sans aucun signe, les autres, plus rares, marquées en relief au nom de l'Imperator Gnaeus Pompeius, fils de Pompée le Grand, les autres portant des lettres romaines, des lettres ibériques ou de simples signes : voilà toute une artillerie simple d'ordinaire, ou déjà savante, où s'exerça la sagacité de véritables maîtres en balistique. De longs siècles avant la gloire de « la petite balle » les frondeurs qui se battirent pour la conquête ou la défense d'Osuna connurent l'effet des projectiles coniques à culot creux ou plat,

dont les spécimens, assez rares d'ailleurs, sont les plus importants de la collection que nous avons rapportée au Louvre. La chose est-elle pour nous surprendre, quand les anciens ont célébré la virtuosité des frondeurs baléares, quand on peut être témoin, tous les jours encore, des exploits des frondeurs d'Osuna? Il n'est pas un Osunien qui n'ait dans sa jeunesse appris à confectionner une fronde en fils d'aloès; les ouvriers employés à nos fouilles se plaisaient à lutter d'adresse, et du haut de notre poste élevé, les mêmes cailloux qui jadis battirent en brèche le bastion, vibrèrent à nouveau dans le bleu sonore. Les jeunes porchers poussant leurs cochons au gagnage, ramènent les égarés d'une pierre lointaine, et l'on raconte les prouesses, dignes des plus fameux trappeurs, des bergers qui cinglent à leur gré, à plus de cent mètres de distance, la corne droite ou gauche d'un bœuf écarté du troupeau. Même il est une fête populaire où deux bandes de champions renommés pour leur dextérité se mitraillent à coups d'oranges, et le jeu souvent comique, pour n'avoir pas le danger des batailles à coups de *bellotas* de pierre ou de plomb, n'est pas toujours inoffensif.

Les balles de frondes portent presque toujours les traces de la bataille; doublées, tordues, écrasées, aplaties, éraillées par les chocs, fondues au feu de l'incendie qui dévora la forteresse et les machines de siège, la plupart sont hors d'usage. C'est aussi le cas, par malheur, des autres armes que nous avons recueillies à Osuna. Celles-là même, étant de fer, ont subi par surcroît les ravages de l'oxydation, et tous les accidents chimiques. Elles ne sont plus, ibériques ou romaines, que de la poussière d'épées, de poignards, de javelots, de tridents, de massues, d'épieux, de harpons, de piques, de lances ou de flèches. Mais telle qu'elle est, la collection est précieuse, car pour beaucoup ces engins sont nouveaux.

Par exemple, à Carche, près de Jumilla, Cean-Bermudez a signalé la découverte, faite en 1774, d'*armas arrojadizas semejantes al dardo con tres puntas afiladas;* c'étaient sans doute des tridents du genre de ceux d'Osuna; mais je n'ai pas souvenir qu'on ait trouvé hors d'Espagne, même hors de nos fouilles,

ces *javelots à crochet, tout en fer,* particuliers selon Diodore aux Lusitaniens. A peine ai-je pu trouver mention de piques analogues aux nôtres dans les fouilles du R. P. Delattre à Sainte-Monique de Carthage, et nulle part il n'est question, à ma connaissance, des lourdes masses d'armes dont il nous est parvenu quelques têtes et des débris de hastes. Parmi les fers de lances, parmi les fers de flèches, que de modèles ingénieux et nouveaux, quelle variété de formes, de mesures, de barbelures! Par suite, que de leçons inattendues sur l'armement des guerriers qui dans l'héroïque Ategua, dans les champs désolés de Munda, autour de la sauvage Urso, heurtèrent, au hasard de leur fidélité pompéienne ou césarienne, leurs cohortes fraternelles!

Une arme, cependant, manque à la collection du Louvre, et c'est celle qu'avant toutes les autres on eût aimé à recueillir, le glaive recourbé des Ibères, celui dont les nécropoles du Sud-Est ont livré souvent de si beaux modèles, celui que nombre de monuments figurés aussi nous font connaître, l'*ensis falcata,* l'épée en faulx, très semblable à la *copis* hellénique, pour mieux dire et pour tout dire, le sabre du type d'Almedinilla.

Est-ce que par hasard vers l'an 45, date de la bataille de Munda, le sabre courbe aurait cessé d'être en usage dans les troupes espagnoles? Je le croirais pour ma part, car il nous apparaît dans les tombeaux et sur les monuments figurés, à Osuna même, comme très antique.

*
* *

Le fort qu'attaquèrent ou défendirent ces armes fut, il me semble, une construction rapidement élevée contre un péril soudain. Nos fouilles de 1903 n'en ont retrouvé que la base, sur une longueur de 95 mètres, sous 3 à 4 mètres de décombres. C'est une muraille dressée en faible talus, arrondissant sa convexité vers l'est, d'où saillissent largement les ventres de cinq grosses tours rondes. Solidement planté sur le roc d'une carrière, le talus n'est qu'un rapide bâti de moellons irréguliers, contrebutant pour la soutenir une levée de terre

et de pierraille. Mais ce n'est là que l'escarpe de la forteresse. Sur ce soubassement s'élevait, selon une probable hypothèse, un mur plus régulier, en plus gros appareil, dont l'écroulement a semé de blocs équarris et de pierres de taille la pente de la colline qu'il couronnait.

Par ce haut ouvrage avancé, dont les bastions à demi ruinés se voient encore du fond de la plaine, même de la lointaine Aguadulce, tranchant de leur ligne claire le gris jaunâtre du sol et le vert grisâtre des oliviers, la ville semblait formidablement défendue contre les agresseurs de l'Est. Mais la construction improvisée portait sans doute en elle des germes de ruine. Elle fut établie trop vite avec des matériaux de fortune. D'autres édifices de la cité, ruinés déjà, selon toute apparence, par le temps ou l'incurie, fournirent leurs antiques pierres inutiles, sommairement retaillées ou simplement brisées à l'approximative mesure des vides à garnir. C'était la fâcheuse nécessité d'une heure anxieuse, l'expédient hâtif contre de soudaines menaces.

Mais cet expédient même, qui ne suffit pas à sauver Osuna de l'assaut, lui vaut après des siècles une gloire non moins durable que la gloire des armes, car tous ces débris, désordonnément encastrés dans l'éphémère forteresse, sont un trésor pour les archéologues. Ils permettent d'écrire un très intéressant et nouveau chapitre de l'histoire de l'art pré-romain dans la Bétique.

Rendons justice à qui la mérite. Le premier, le véritable auteur de la découverte est un modeste artisan d'Osuna, Fernando Guisado Gomez. A la fois très intelligent et très borné, très astucieux et très naïf, très souple et très entêté, très sobre ou très ami de l'aguardiente, très actif et très paresseux, Fernando avait entendu parler des tables de bronze qui enrichirent Ocaña, et aussi du bas-relief de la *Cierva,* de la biche allaitant son faon à l'ombre de quatre cyprès, qui fut rencontré par hasard dans le garrotal de Postigo le zapatero. Dédaigneux des quolibets qui raillaient sa *chifladura,* l'original garçon partait aux moments de chômage, la pioche à l'épaule, quelques olives dans un bissac, et, seul, au point culminant du

verger, le jour, les nuits de lune, poussait au gré de son instinct, à la façon des lapins et des taupes, quelques galeries serpentant entre les souches, en ruminant des rêves de fortune.

Hélas! c'est en vain qu'il amassait peu à peu dans son petit musée de bizarres pierres sculptées, un petit cheval, un petit mouton, un *borrego* qui surtout l'enthousiasmait, des bas-reliefs où couraient des soldats en armes, cent objets ou débris rares. Ni les archéologues locaux, — les membres de l'éphémère Société archéologique d'Osuna, — ni les savants mieux qualifiés de Séville, ni les rares voyageurs curieux des choses antiques ne retournaient la tête pour regarder ces monuments inattendus, à plus forte raison n'offraient à Fernando les douros ardemment désirés.

Heureusement (on était en 1902) M. Arthur Engel, qui dans ce pays primitif, à peine éveillé encore à l'étude des civilisations premières, apporta l'ingénieuse vaillance et la féconde activité du premier explorateur de forêts vierges, Arthur Engel vint, vit les pierres de Fernando, les jugea, les acheta. Puis, à l'aide des arguments qui sont les meilleurs en tous pays, il conquit Fernando, scella avec lui et son compère Postigo une association de fouilles, et acquit pour son propre compte la partie du garrotal où fut plus particulièrement la forteresse. En 1903, le sommet de la colline était éventré par des fouilles méthodiques, et j'étais appelé à seconder les efforts de mon ami, déjà couronnés de succès.

En juin, en août, en septembre 1903, l'été d'Osuna fut rude. Depuis décembre pas une goutte d'eau n'avait mouillé la terre. Sous les oliviers clairsemés du garrotal, à travers le tamis des feuilles grêles le soleil coule sans trêve ses rais de feu; le sol arde, roussi, comme le ciel bleu qui vibre, et quand se tait le crépitement des cigales, tombe de haut et de loin une torpeur mortelle. Nulle fraîcheur d'humidité profonde n'émane des terrassements où la chaleur cruelle pourchasse les piocheurs demi-nus et ruisselants. La pénombre des tranchées reste claire et brûlante. Il faut aux ouvriers qui halètent, pour supporter le travail sous ce ciel redoutable, la force atavique

et l'endurance native de la race à demi maure, l'accoutumance au climat brutal, la sobriété des mangeurs de *gazpachos,* l'innommable brouet d'eau, d'huile et de pain écrasé mélangés d'orange et de tomate; il faut le courage de ces braves hommes robustes que ranime un filet d'eau claire tombant à la régalade du bec de la cruche tiède, que soutient et réconforte l'âcre fumée de quelques anémiques *cigarros.* Mais à l'étranger de France, à celui même que préparait pourtant à sa mission le dur labeur des fouilles et des voyages dans l'ardent pays de Grèce ou de Turquie d'Asie, ce fut parfois une vraie souffrance de subir les longues journées caniculaires sur le garrotal embrasé.

Dans ma rustique hutte de genêts, où la chaleur semblait s'amasser et croître dans l'ombre pâle, harcelé de microscopiques moucherons au chatouillement plus énervant que des piqûres, ou bien parmi les hommes qui peinaient, en pleine fournaise du chantier, torturé par l'implacable soleil, que de fois j'eus une nostalgie de source fine glissant au long d'une herbe drue, et le désir d'un coin de pré vert où le repos serait si doux aux heures de la sieste, à l'orée fraîche d'un taillis! Surtout aux jours moroses, où la terre reste stérile, sourde aux appels du fer qui la sonde, la chaleur accable et abat; le malheureux archéologue traîne nonchalamment son oisiveté lente d'un ouvrier à l'autre, étanchant la sueur de son front sans pensée. Au bord des fosses ouvertes s'entassent paresseusement les pierrailles informes sous l'humus inutile; un désenchantement triste énerve peu à peu la recherche curieuse. Plus lentement les tranchées se creusent sous l'effort engourdi; d'une voix à chaque heure plus lasse le maître s'affaire à stimuler les hommes découragés; tout zèle peu à peu mollit et s'endort, avec toute allégresse, sous l'implacable feu de l'été.

Par bonheur cette épreuve déprimante nous fut d'ordinaire épargnée; peu de journées sans la récompense d'une trouvaille, sans la joie de quelque figure étrange et rare ressuscitant au soleil glorieux de la patrie après un ensevelissement plus de vingt fois séculaire.

Comme de-ci de-là des édifices abandonnés de la ville primi-

tive furent apportées à l'œuvre de défense des pierres très diverses, et qu'elles furent insérées au hasard dans les murailles, elles ont été déterrées un peu partout des décombres, et presque toujours notre espérance fut en haleine.

Mais c'est un travail délicat de classer et de dater ces documents épars, de très mystérieuse origine.

Ici se retrouvent les restes d'une massive architecture, qui porte les marques d'un art fort peu savant. Ce sont des colonnes en pierre commune, sans cannelures, sans aucune application de stuc qui les polisse; les fûts étaient coiffés de chapiteaux très vaguement inspirés du dorique, avec le coussinet d'un gros tore arrondi lourdement sous un épais tailloir carré. Il nous est parvenu, sans doute de même origine, les débris d'une corniche ornée simplement d'une torsade au-dessus d'une série d'étroites bandelettes étagées. Peut-être de singuliers protomes de béliers, saillant en gargouilles au sommet du bâtiment, venaient-ils couper la ligne lourde de ce couronnement; peut-être s'alignait en avant de l'édifice une avenue de taureaux dont un nous est conservé presque intact; peut-être, détachés en bas-reliefs sur la façade, à la mode orientale, d'autres taureaux gardiens des portes s'accroupissaient sous le faix des murailles appuyées sur leurs robustes dos.

J'ait dit à la mode orientale, et c'est bien le souvenir de l'Orient qu'évoque, d'assez loin je l'avoue, la figure de ces animaux debouts ou couchés. Certes, ni le style ni la facture ne les rapprochent soit des taureaux androcéphales des palais assyriens, soit des sphinx ou des béliers des avenues égyptiennes; ils sont d'une forme, d'une convention, d'un art très différents qui ne permettent de leur appliquer jusqu'à présent qu'une épithète, celle d'ibériques. On y trouve toute la rudesse ignorante de naïfs tailleurs d'images sans goût, sans observation, sans invention, sans technique, maladroits et contents de peu. Mais, sans parler du rôle qu'ils ont pu jouer, tel de nos taureaux rappelle par son attitude la Vicha de Balazote, ce monstre à tête d'homme du Musée de Madrid dont M. Léon Heuzey a si bien montré l'origine asiatique; la tête de tel autre, par des détails caractéristiques comme celui de son cuir froncé à plis

rudes, rappelle les belles têtes de bronze découvertes à Costig, dans l'île de Majorque; la parenté n'est pas douteuse, bien que la cachent à des yeux mal avertis les supériorités d'un art presque classique sur une très archaïque industrie. Or la critique a assez généralement accepté notre thèse que les vaches de Costig eurent leur prototype aux bords lointains de la mer égéenne.

N'est-ce pas d'ailleurs à l'art égéen, mycénien si l'on veut, que font aussi songer des pierres où l'on voit sur plusieurs faces une sorte de colonne basse, cannelée, dont la tête s'épanouit en double volute qui rappelle certains chapiteaux ioniniques primitifs, et aussi certains bijoux inspirés du palmier qu'a recueillis Schliemann? Le pied de la colonne est cantonné de deux crosses, et tout cet ornement est encadré à droite et à gauche par des tresses ou torsades de style tout à fait mycénien. L'usage de ces bas-reliefs n'est pas déterminé; on songe à une frise où les torsades verticales auraient tenu le rôle de triglyphes et les colonnes celui de métopes.

L'influence de la Grèce se révèle plus nettement à l'examen de telle corniche décorée d'un rang d'oves, et qu'il faut rapprocher des chapiteaux ibéro-ioniques trouvés les uns à Elche, les autres au Llano de la Consolacion, et au Cerro de los Santos. C'est aussi le cas d'un intéressant chapiteau corinthien, modifié au goût ibérique, qui provient du théâtre romain d'Osuna, s'étant, on ne sait comme, fourvoyé dans ces ruines, et que nous avons pu nous procurer et donner au Louvre.

Mais ce sont surtout des figures sculptées en bas-relief qui, réunies maintenant dans la petite salle ibérique du Louvre, méritent d'attirer l'attention.

Ces sculptures se divisent en plusieurs séries. A l'une appartient une frise de soldats en bataille. Les uns marchent tout simplement en bel ordre, le glaive, le bouclier hauts; un autre a renversé sur le dos un adversaire. Ici paraît un prisonnier, les mains attachées derrière la taille, là un personnage qu'à sa stature, à son ample et longue tunique on doit prendre pour un chef. L'art, dans cette frise, est tristement rudimentaire.

Les figures sont taillées carrées et plates, comme dans du bois. Les corps sont courts, lourds, et, qui pis est, d'anatomie moins que sommaire, très incorrecte. C'est l'œuvre d'ouvriers aussi empêchés à voir et imiter la nature qu'à imaginer, très maladroits à manier leurs outils imparfaits.

Mais l'archéologue ne perd rien à cette barbarie de conception et de technique, tant il est intéressé par le type, le costume, l'armement de ces guerriers. Deux seulement ont conservé leur tête, encore que bien mutilée : le front est bas; les cheveux courts sont à ce qu'il semble simplement enserrés dans une étoffe, à la mode un peu des modernes aragonais; le nez est gros et épaté; les lèvres, le menton, un prognathisme accentué font penser au type nègre. Pour uniforme, une tunique verticalement plissée, à manches courtes, serrée à la taille par un lien trois fois enroulé, et arrêtée au-dessus des genoux; des braies collantes peut-être, des souliers en forme de galoches maintenues au pied et à la cheville par de fortes courroies. Pour arme d'attaque un sabre court à poignée droite, pour défense une toute petite rondache capable de couvrir à peine l'épaule, avec un bouton saillant au centre. Cet accoutrement rappelle les célèbres guerriers lusitaniens du jardin royal d'Ajuda en Portugal.

Un soldat, présenté seul sur un bloc de la frise, a le même bouclier, mais sa tunique est lisse jusqu'à la taille, d'où la jupe tombe à triple volant. C'était peut-être un officier; et celui-ci, dont il ne reste, hélas! que les jambes, au-dessus d'un ennemi renversé, appartenait à une autre armée ou à un autre corps, car le peu qui subsiste de sa tunique montre trois volants dont le plus bas n'a pas de plis; sa jambe droite, et celle-là seule, est protégée par une longue et large cnémide à la grecque.

J'ai dit que ce sont là des soldats en bataille. Mais le mot de bataille est-il bien le plus juste, quoique l'on voie sur la frise un vainqueur et un vaincu, un prisonnier et des uniformes divers? Ne faut-il pas parler plutôt de jeux funèbres et de sacrifices en l'honneur de quelque héros osunien dont nos bas-reliefs ont orné le tombeau monumental? Cette idée naît

d'elle-même à considérer une autre figure rattachée très certainement aux premières, et dont la découverte était tout à fait inattendue. Il s'agit d'un véritable κυβιστητήρ, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire d'un acrobate, d'un homme qui marche sur les mains de telle sorte que ses jambes dressées se retournent aux genoux, et que les plantes de ses pieds viennent presque se poser sur le dessus de sa tête. Le *Titirilero,* ainsi le nommèrent d'une voix mes ouvriers, est chaussé comme les fantassins de la frise; sa tête aux cheveux ras est de même type; sa tunique, lisse jusqu'à la taille, est ceinturée comme celle de ces guerriers, et le jupon en est plissé de même. Il est leur contemporain, peut-être leur compagnon. A quel titre aurait-il figuré dans un tableau juxtaposé à celui de ces gens en armes, sinon comme un de ces bateleurs dont les équilibres et les cabrioles égayaient en tous les pays d'épopée les fêtes et les banquets des héros?

Ces figures ont l'originalité grande qu'à notre avis elles ne se rattachent à aucune école d'art connue. Même les statues du Cerro de los Santos n'ont avec elles pour la plupart que le rapport d'une exécution barbare; le style en est très distinct. C'est ici l'œuvre modeste de provinciaux qui, n'ayant pas beaucoup vu, n'ont pas beaucoup appris, qui paraissent d'ailleurs assez mal doués, et, livrés à eux-mêmes, ne sont guère capables de progrès.

Mais que ces mêmes sculpteurs naïfs se mettent en contact avec de vrais maîtres; qu'ils voient l'exemple et reçoivent la leçon plus ou moins directe de la Grèce, voilà que leur goût s'épure, leur observation se précise, leur imagination s'accroît, leur main devient plus souple et plus légère.

Car regardons maintenant ces deux soldats, plus jeunes certainement et de race plus affinée, dont les images, taillées aussi en bas-relief, décoraient un autre édifice. Certes on ne peut les donner comme des chefs-d'œuvre, ni même comme belles : que d'ignorance encore de la forme, que d'embarras dans l'attitude, que de maladresse dans le travail de la pierre! Mais en revanche, maintenant, voici quelque soin de variété, quelque souci d'élégance et presque de beauté. L'un marche

comme à la parade, l'autre court, le sabre au poing. L'un est vu de dos, l'autre de profil. Ils sont tous les deux de meilleure race que les précédents, car leurs visages ont des traits délicats, le nez long aux narines minces, la bouche toute petite et fine, le menton menu, l'œil bien dessiné et placé avec justesse. Leur armement est plus savant : immense bouclier ovale, peut-être le *long bouclier,* le θυρεὸς μακρός des Celtibères, bon à protéger tout le corps; sabre à garde fermée façonnée en tête de cheval, à lame courbe de yatagan, le sabre d'Almedinilla; casque où se hérisse au sommet et par derrière un cimier de crins taillés en brosse, et dont le timbre rond et bas se couvre d'une perruque qui flotte et tombe sur le cou en mèches régulières. Point de braies apparemment, ni même de caleçon couvrant les jambes, mais une casaque courte, sans manches, serrée par une ceinture à boucle de métal.

Le grain de la pierre était rude et la surface semée de trous : partout, mais surtout sur le visage, une application habile de stuc a réparé l'épiderme, donnant au grès un poli de marbre, et préparant l'image à recevoir une discrète polychromie. Il reste des traces de rouge sur les casaques, où peut-être la couleur simulait une cuirasse à lambrequins, une cuirasse à la grecque, ou simplement cette cuirasse de lin dont Strabon nous dit que les Ibères faisaient grand usage.

Est-ce encore ici la frise d'un héroon, est-ce la dépouille d'un trophée ou d'un temple? L'essentiel est d'y retrouver les instincts d'un peuple rude encore, s'affinant avec l'âge à l'approche d'étrangers artistes. Et ces étrangers ne peuvent être que les Grecs.

A la Grèce seule peut faire songer la forme et l'ornement des casques à cimier et à crinière; et surtout le contour des yeux, du nez et de la bouche, le modelé presque gracieux des joues et du menton marquent une recherche toute nouvelle de l'élégance, une victoire sur une maladresse de nature, dont vraiment on ne sait à quelle influence rapporter l'honneur, sinon à celle des artistes grecs.

Ce n'est peut-être qu'un éclair : au même monument sans doute appartenaient trois autres guerriers qui ne semblent pas

de la même race, bien qu'ils fissent partie du même contingent puisqu'ils sont vêtus de la même casaque courte, portent le même bouclier long, et que l'un d'eux est armé de la *copis*. Mais ils ont la tête nue et les cheveux peignés à plat; deux d'entre eux ont un glaive à poignée courte, sans garde, terminée par deux boules, à lame large en fer de lance très allongé, sans doute le fameux *gladius ibericus*, qu'adopta Rome pour ses légionnaires. Le troisième est un cavalier; il se détache sur une pierre arrondie en forme d'acrotère. Celui-là, comme ses compagnons, n'a rien que de lourd, de grossier, de vraiment et purement ibérique. Il faut, à les étudier, la curiosité intrépide d'un archéologue.

Mais nous retrouvons l'effort heureux sous l'influence féconde. C'était aux tout derniers jours des fouilles; j'avais laissé vierge, pour un dernier coup de partie, un pan de vieux mur apparaissant à peine sous un remblai de plusieurs mètres. Deux bas-reliefs en sortirent, deux blocs angulaires d'une frise, portant chacun deux personnages d'aspect et de type tout nouveaux. Ici s'avance une femme jouant la double flûte, et sur l'autre face un prêtre officiant; là, sur chaque parement de la pierre, une prêtresse ou une adorante portant devant son sein un calice d'offrande ou de libation.

Le prêtre est en costume de grande cérémonie, longue robe tombant jusqu'aux pieds, grand manteau à camail — la plus ancienne cape espagnole; la flûtiste est tête nue, les cheveux disposés sur le front en mèches et accroche-cœurs symétriques; elle a des boucles d'oreilles, une robe simple, à larges manches et à large ceinture. Les offrantes se signalent par l'ampleur de leurs jupes plus riches, par un grand voile à la vierge, qui ne couvre ni leur visage ni leur front où l'on voit les cheveux peignés avec soin, mais qui chez l'une tombe jusqu'aux talons, chez l'autre descend jusqu'à la taille, et de là, passant obliquement sous le bras gauche, revient s'étaler sur le ventre et sur le côté droit.

Le style des quatre figures ne nous apprend rien de nouveau. Il est ibérique, et c'est tout dire, car, lorsqu'il s'agit d'œuvres courantes, il apparaît de plus en plus que ce mot est syno

nyme de barbare, lourd et naïf. Mais, de même que les images de soldats nous ont renseignés sur les costumes et les armements des fantassins et des cavaliers, celles-ci nous montrent des modèles d'antiques costumes religieux, et précisent un rite que quelques statues du Cerro de los Santos nous avaient fait seulement entrevoir. C'est le plus antique tableau d'une de ces processions magnifiques, où, dans les musiques, en oripeaux somptueux, se plut toujours à parader la dévote Andalousie.

Ce qui nous étonne d'ailleurs, c'est la simplicité de toilette de ce prêtre et de ses suivantes. Ces dernières sont les sœurs, par le geste tout au moins, des prêtresses du Cerro, de la Dame d'Elche peut-être; mais le goût exubérant et excessif des primitifs espagnols, que nous ont si abondamment révélé les mitres, les roues d'oreilles, les colliers et les pectoraux, les fibules, s'est à Osuna réduit et tempéré dans une simplicité qui va presque jusqu'à l'indigence. N'avons-nous pas le droit encore de songer à l'influence de la Grèce, qui s'affirme dans cette sobriété toute nouvelle, autant que dans l'emprunt de la double flûte? Mais ne devons-nous pas ajouter, pour jouer notre rôle d'impartial historien, que ces qualités nouvelles de l'art ibérique sont plutôt absence de défauts?

Un seul fragment, parmi tant d'autres sculptures diverses que je passe sous silence, témoigne vraiment que, si mal douée que fût la race, tel artiste d'Urso put avoir son heure d'inspiration meilleure. Sans doute dans le tympan d'un fronton, on voyait un lion colossal prêt à déchirer un chasseur abattu. Nous avons retrouvé la tête de l'homme et la patte du fauve crispée sur sa nuque. Le chasseur est tombé à plat ventre, et comme son vainqueur l'écrase, il a étendu son bras à terre pour protéger son visage qu'il retourne vers le spectateur. Le bras et la main sont informes ; on dirait d'une patte d'animal. Mais la tête est d'un réalisme vigoureux que rien ne permettait d'attendre. Le malheureux a des cheveux crépus, le front bas, le nez épaté, les pommettes saillantes, la mâchoire proéminente d'un nègre. Mais sa bouche, contractée peut-être et les coins baissés par la douleur et la crainte, n'est pas lippue; les yeux

sont gros et ronds, à fleur de tête; le menton est court et large, toute la face plus large que haute. Ce serait donc hasardeux d'appeler notre homme un africain. Mais peu importe la race. L'auteur a surpassé ses compatriotes, et voilà ce qui nous intéresse, d'autant que peut-être, lui encore, il doit son succès à la Grèce; car il semble bien un disciple des Grecs, celui qui emprunte à l'archaïsme hellénique, avec la sincérité et la franchise de l'observation, qualités si nouvelles, la convention, ou tout au moins le procédé des petits colimaçons juxtaposés qui figurent les cheveux frisés ou crépus. Ainsi, plus s'accroît le nombre des œuvres où ne se peut nier la main d'un Ibère, plus il apparaît que l'art de l'Espagne primitive a d'unité. D'un bord à l'autre de la péninsule, à Osuna comme au Cerro de los Santos, livrés à eux-mêmes, les vieux sculpteurs sont des barbares. Mais que l'esprit hellénique souffle vers leurs humbles ateliers lointains, et les voici qui tressaillent et s'animent... Que si l'éveil est court, ne serait-ce point que la conquête et la rude paix romaine les ont rejetés dans la torpeur atavique?

*
* *

Voilà les pensées que roulait souvent mon esprit lorsqu'à la tombée du soir, supputant les trouvailles du jour, je redescendais vers la ville basse.

Oui, les Romains ont brutalement, en Ibérie, imposé leur goût et leur art, comme leurs lois et leur administration. Les Osuniens abandonnèrent aux artistes venus avec les conquérants le soin d'embellir d'édifices et de décorer leur ville. Il n'y a plus, à mon sentiment, de sculpture osunienne dans la Colonia Genetiva. Mais les travaux de construction ne chômèrent pas, au contraire, tant les Romains étaient grands bâtisseurs. On en peut d'ailleurs prendre à témoin, avec les découvertes comme celles du théâtre et des ruines qui l'environnent, les magnifiques carrières qui, sur la colline où s'éleva notre forteresse, taillent leurs parois sourcilleuses et leurs galeries grandioses.

Encore de nos jours de rudes artisans, armés des mêmes outils qui tranchèrent il y a plus de deux mille ans les pierres destinées aux maisons et aux temples d'Urso, coupent avec méthode et débitent par plaques la montagne féconde, et jamais depuis l'époque ibérique ou romaine le bloc inépuisable n'a cessé de fournir aux architectes ses belles pierres *a ocho,* toutes uniformément équarries à la même mesure. Mais parmi les chantiers immenses se reconnaissent aisément les exploitations très antiques. Partout où les hauts murs nettement coupés à pic, sans une saillie, sans une balafre, se sont noircis à la patine du soleil et des pluies; partout où les régulières assises en échelons se sont encombrées de ronces et de câpriers à l'arome subtil; partout où, d'une taille perpendiculaire à l'autre, l'amoncellement des éclats et des poussières s'est revêtu d'un humus fertile, ce sont les traces d'un ample labeur remontant à plusieurs siècles et d'une très lointaine activité; de là sortirent par morceaux la ville indigène, puis la ville romaine.

Certes, les Latomies de Syracuse ont pour le visiteur l'attrait de leur ombre fraîche, et le souvenir d'un sombre drame; mais elles le cèdent aux Latomies d'Osuna pour l'étendue et la grandeur, pour l'élévation de leurs coupes, la profondeur et le mystère des salles creusées au cœur de la montagne, aussi pour la beauté des murailles ou brunies par les siècles ou dorées encore aux premières caresses du soleil. C'est un charme d'étrange et rare poésie, d'errer dans ces solitudes silencieuses; il y a dans les angles brusques des coins d'ombre violente qui rendent plus radieuses les tombées vives de lumière; il y a dans le labyrinthe des tailles enchevêtrées des flambées de couleurs qu'avive le contraste de reflets plus doux et presque tendres. C'est, d'un bout à l'autre du cerro creusé et découpé, comme la ruine d'une ville monolithe, d'une ville de Titans, plus puissants que les Cyclopes légendaires.

Cependant, au cœur même de cet âpre chaos mélancolique, un fertile et riant verger a verdoyé dans un harmonieux jardin. Les amandiers, les pêchers, les pommiers, les épineux figuiers de Barbarie se couvrent de fruits dans le parfum des roses; ici

s'élance un palmier chevelu du sein des aloès humiliés, et là éclate dans le bronze des branches vertes l'or des oranges et la pourpre des grenades. Des poules picorent à l'ombre d'une vigne grimpante, un lapin surpris saute en zigzag, un geai criard, plus paré d'azur qu'un martin-pêcheur, jette au ciel l'éclair bleu de son aile... C'est le modeste éden que créa la patience ingénieuse et sage d'un philosophe rustique, vivant au vrai, dans sa naïve demeure de troglodyte, avec ses enfants et ses chiens familiers, la douce vie du vieillard idyllique.

Et là encore, sur ce coin inattendu de verdure tranquille, passe comme un souffle embaumé d'Hellas...

Pierre PARIS.

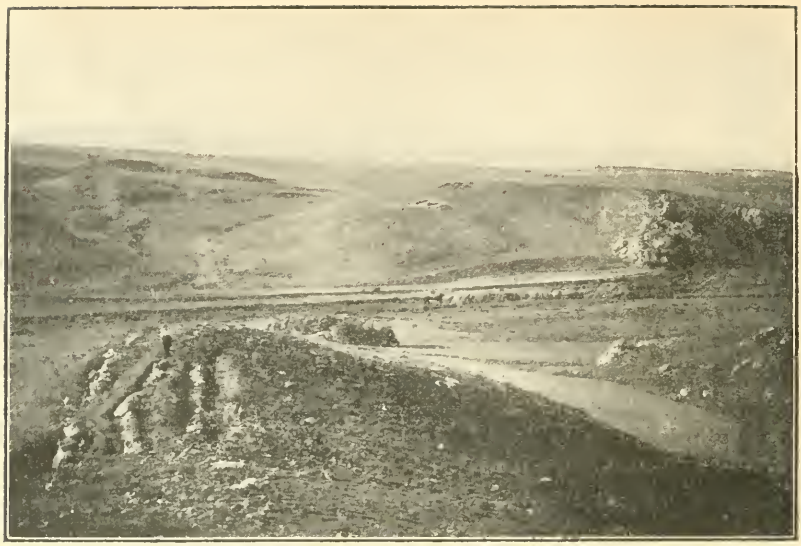


Fig. 1. — Mur de circonvallation.

LES CAMPS DE SCIPION A NUMANCE

PREMIER RAPPORT (Fouilles de 1906)

Invité à donner une relation de ma deuxième campagne de fouilles à Numance, j'ai rédigé ce rapport, bien qu'un pareil travail, avant la clôture des fouilles et avant que les résultats soient épuisés, ne puisse être que provisoire et doive nécessiter plusieurs rectifications. Les fouilles ont duré du 5 août au 5 novembre 1906. Les moyens et fonds nécessaires ont été mis très généreusement à ma disposition par Sa Majesté l'Empereur. Le nombre des ouvriers a varié entre 30 et 50. M. le Dr H. Hoffmann, de Heidelberg, a pris part à cette campagne.

La campagne de 1905 ayant été consacrée à la ville ibérique détruite par Scipion, ville que j'ai retrouvée[1], le but des fouilles de cette année-ci était de déterminer ce qui pouvait encore exister des travaux d'investissement des Romains.

1. Voyez la relation dans l'*Arch. Anzeiger* de 1906, p. 163 sqq.

De prime abord, il semblait peu vraisemblable qu'il s'en fût conservé beaucoup de chose; car on devait concevoir les ouvrages de Scipion comme ayant été construits en terre et en bois, ainsi que le furent les ouvrages élevés dans le même but par César devant Alésia et même les camps destinés à une longue durée, comme ceux de Castra Vetera (près de Xanten) et de Haltern en Westphalie. Mais déjà la première campagne avait fourni des indices de constructions solides (cf. *Arch. Anz.* de 1906, p. 165). Par suite, il y avait des raisons d'espérer que des sept camps de Scipion on trouverait autre chose que l'emplacement. Cette espérance s'est réalisée au delà des prévisions. *Les camps élevés par Scipion ne sont point des ouvrages en terre et en bois, à l'exemple des anciens camps, mais bien des constructions en pierre, comme les camps fortifiés du temps de l'Empire : Novaesium Carnuntum, Lambèse.* Et de ces constructions beaucoup s'est conservé, grâce aux conditions favorables du terrain. On éprouvait une impression de joie à voir, dès le premier jour, sur la colline Peña Redonda, au sud de Numance, sortir de terre les assises des baraques d'un camp; c'était d'un bon présage pour les autres. Restait à les découvrir.

C'est ce que j'ai réussi à faire pour quatre camps et quatre autres constructions, grâce à des circonstances favorables. En effet, les murs ne sont recouverts, pour la plupart, que d'une maigre couche d'humus; le temps resta propice jusqu'à la fin d'octobre, et j'avais à ma disposition d'excellentes équipes d'ouvriers. J'ai pu ainsi mettre à jour, presque complètement, un de ces camps (Peña Redonda), à moitié un second (Castillejo), en partie deux des autres. En outre, j'ai pu déterminer sur une longue étendue le mur de circonvallation qui reliait les camps.

Je vais parler des constructions trouvées, en commençant par le camp découvert en premier lieu sur la colline située au sud-sud-est de la ville et en continuant vers la droite, à partir de ce point (voir la carte, planche II, hors texte[1]).

1. La carte ci-jointe a pour base la carte espagnole reproduite dans mon livre *Numantia* (Berlin, Weidmann, 1905); mais cette dernière présentant de fortes erreurs, je l'ai modifiée, principalement à l'est, d'après des levés personnels.

1. **Camp de Peña Redonda**[1]. — Il occupe la colline située au sud-sud-est de Numance. Cette colline, qui doit son nom au rocher isolé, de forme ronde (peña redonda) placé à son pied, présente non seulement une position très forte, mais encore une position stratégique importante, attendu qu'en avant et des deux côtés elle a des pentes plus ou moins escarpées, pendant qu'en arrière elle se rattache à un plateau dont elle forme le saillant, et qu'enfin elle commande deux défilés par lesquels les Numantins auraient pu s'échapper : la vallée du Merdancho, au nord, et la gorge appelée le Barranco del Hierro au sud-ouest. Comme la colline ne le cède guère en hauteur au plateau de Numance, et comme en ligne droite elle n'en est éloignée que de 500 mètres, on peut de ce point observer tout ce qui se passe à Numance. En haut, la colline est assez unie, et la plate-forme, d'une superficie d'environ 5 hectares 1/2, se prête à l'établissement d'un camp de grandes dimensions. Et en effet, Scipion a fait construire ici un grand camp puissamment fortifié, dont la longueur atteint 580 mètres, dont la largeur varie entre 100 et 170 mètres, et dont la superficie est d'environ 5 hectares. La fortification, là où le talus à pic remplaçait le rempart, semble n'avoir consisté qu'en un parapet en pierre ou en bois. Sur le bord de la gorge orientale se dressent encore plusieurs piliers en pierre d'environ 1 mètre de hauteur. Au point où la gorge gagne le plateau commence le rempart. Ce rempart court tout d'abord en droite ligne durant environ 200 mètres ; il s'infléchit alors plusieurs fois, à l'intérieur et à l'extérieur, sans que le terrain l'exige, donc pour des raisons de défense et afin de prendre de flanc l'assaillant. Il atteint la gorge occidentale et suit cette même gorge pendant longtemps. Le rempart a deux murs frontaux en pierre calcaire et un remplissage en terre. Sa largeur atteint 4 mètres. Il tombe encore aujourd'hui passablement à pic vers l'extérieur; il avait à l'origine une escarpe verticale revêtue d'un mur frontal. En un endroit, on a constaté l'existence d'un fossé très plat d'environ

1. « Caracielso » dans l'*Arch. Anz.* de 1906, p. 165. La nomenclature des environs de Numance offre des difficultés ; tantôt le même endroit est désigné d'une façon différente ; tantôt, il manque de nom.

10 mètres de largeur. Au côté nord du rempart s'applique le mur de circonvallation qui joignait les camps : il descend dans la vallée du Merdancho (cf. *Arch. Anz.* de 1906, p. 165). Ce mur est situé sur la plus orientale des deux arêtes par lesquelles la colline se termine de ce côté *(fig. 1)*. Indépendamment des deux murs de front, le mur de circonvallation a encore une muraille médiane. Les trois murs ont entre eux une distance d'environ un demi-mètre. Leurs intervalles sont remplis de terre; la largeur du tout atteint environ 4 mètres.

Sur le versant occidental, doucement incliné vers la gorge « Barranco del Hierro », là où les Numantins pouvaient le mieux donner l'assaut, le camp présente plusieurs fortifications en forme de terrasses, qui sont appliquées sur la pente à l'aide de murs de soutènement en gros blocs. Nous rencontrerons encore en d'autres lieux ce genre de fortification. Le but de pareilles terrasses est clair. Du haut de ces terrasses, on pouvait s'opposer à l'assaut de l'ennemi, avant que ce dernier atteignît l'obstacle principal, à savoir la fortification du bord du plateau. C'est le même système que celui dans lequel sont conçus les castros ibériques, où les murs concentriques se suivent entre eux à différentes hauteurs (cf. *Numantia*, p. 42).

Comme en témoignent les boulets de différente grosseur qui furent trouvés en un endroit de ce bord occidental, là où la pente a la plus faible inclinaison, il y avait sur ce point une batterie de balistes. Devant le même endroit a été trouvée une quantité de flèches, dont plusieurs avec la pointe recourbée, émoussée par le coup. Peut-être témoignent-elles de l'attaque des Numantins contre la batterie romaine. Derrière le rempart, autour du camp entier, court un chemin de ronde, l'« *intervallum* », dont la largeur varie et qui n'atteint que 3 mètres dans sa partie la plus étroite. Dans la section de l'*intervallum* qui côtoie la gorge orientale est un petit local quadrangulaire formé de dalles en pierre, local peut-être destiné aux sentinelles. Des portes, celle qu'on distingue le mieux, c'est la *Porta praetoria*. Elle est située là où le ressaut ouest de la colline qui regarde Numance rejoint le plateau, et elle ferme ce passage. Elle se compose d'une ouverture dans le rempart pratiquée sur une

largeur de 5 mètres; aux deux extrémités, les parois du rempart sont recouvertes de grosses pierres. Comme la porte proprement dite était naturellement sur le seuil intérieur, il y avait au-devant d'elle un espace attaquable de trois côtés. La *Porta praetoria* présente la disposition la plus simple; nous apprendrons plus bas à en connaître une plus compliquée. A l'extré-

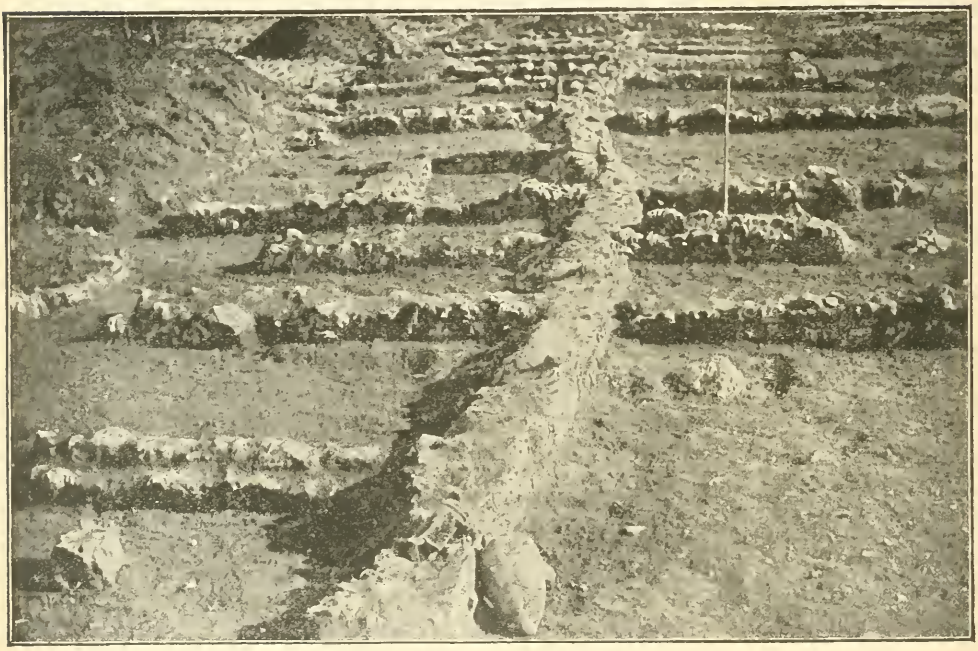


Fig. 2. — Camp de Peña Redonda.

mité gauche du rempart, s'infléchissant en dehors, se trouve ajoutée une *clavicula* couvrant l'entrée de la porte. Elle a pour effet de permettre aux défenseurs du rempart de tirer sur l'ennemi pénétrant de force par le flanc droit que ne protège pas le bouclier. A l'ouest, là où un enfoncement conduit au plateau, il semble qu'il y ait eu, à gauche, une porte latérale. Sur le côté postérieur du camp, une ouverture dans le rempart large de 5 mètres désigne la *Porta decumana*. La porte latérale droite n'est pas évidente. Mais de ce côté une porte peut d'autant moins avoir manqué que la gorge orientale présente

l'accès le plus commode pour arriver au camp. Tandis que les côtés nord et ouest étaient exposés à l'ennemi, cette gorge, comme on va le montrer, était située à l'intérieur des fortifications romaines. Et, en effet, il est visible que le fond de la gorge a été aplani à coups de pioche en un chemin large de deux mètres. Son entrée est défendue à gauche par le mur de circonvallation côtoyant en bas l'arête, à droite par une petite fortification carrée, placée sur la pente de la colline voisine.

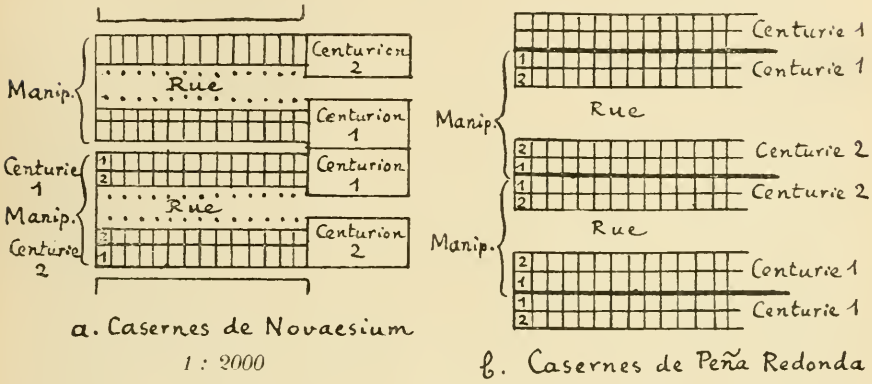


Fig. 3.

En haut, où elle atteint le plateau, on reconnaît également des travaux de défense. La gorge même, sur toute son étendue, pouvait, du chemin de ronde oriental, être facilement bombardée.

L'intérieur du camp est occupé par les bandes des casernes d'environ 15 mètres de large et de 60 à 90 mètres de long, coupées par des rues de 7 à 8 mètres de largeur. Ces bandes, en courant dans la direction transversale, représentent des *scamna*. Les locaux des casernes sont aménagés de telle sorte que deux rangées de chambres se trouvent placées l'une derrière l'autre de chaque côté d'un mur mitoyen divisant les *scamna (fig. 2)*. On reconnaît tout de suite le mode d'installation des camps signalé par Polybe et par Hygin, conservé dans les camps de Novaesium et de Carnuntum[1] (v. *fig. 3*). Les

1. On trouvera sans doute la même disposition à Lambèse.

murailles longues traversant les bâtiments séparent les unités de troupes : « manipules » ou « turmae ». Les deux parties dont elles se composent (centuries) se trouvent placées des deux côtés de la rue. Ainsi les deux moitiés de l'unité (centuries) se trouvaient front à front et les unités (manipules) dos à dos. La rangée postérieure des locaux représente les dortoirs *(papilio)*, la rangée antérieure les locaux destinés aux armes et bagages *(arma)*; les bêtes de somme *(jumenta)* étaient logées dans des hangars en bois, construits sur la rue et ouverts par devant. On voit encore dans le camp de Novaesium les cubes en pierre destinés aux poteaux soutenant le toit de ces étables[1]. Ces trois locaux, situés l'un derrière l'autre, forment le *contubernium* ou baraquement pour 8 à 10 hommes. A l'extrémité postérieure des casernes se trouvaient les locaux réservés aux centurions. Il y a lieu encore ici de les déterminer. La rue entre les centuries servait au service des *manipulares*. Les dimensions des casernes concordent d'une façon étonnante avec celles de Carnuntum[2]. Ici, comme là-bas, la largeur des *scamna* (à Carnuntum, strigae), sans les écuries, est d'environ 15 mètres, celle des rues de 7 à 8 mètres, celle des casernes des manipules, dont chacune se compose de deux demi-bandes (deux centuries) et d'une rue, de 22 à 23 mètres. La longueur également semble être la même. Elle atteint à Carnuntum environ 90 mètres. Dans notre camp, bon nombre de casernes ont cette même longueur, et la longueur moindre des autres pourrait s'expliquer par la destruction. En revanche, les dimensions diffèrent soit de celles de Polybe, soit de celles de Novaesium : ici et là les casernes de manipules ont environ 30 mètres de largeur (= 100 pieds), attendu que les bandes ont 20 mètres de large et la rue 10 mètres. Dans une autre circonstance encore notre camp s'accorde mieux avec Carnuntum et diffère d'avec Novaesium. Tandis qu'à Novaesium les casernes des manipules sont séparées par une ruelle de 2 mètres de large, destinée à l'égouttement du toit de la caserne

1. Voyez l'ouvrage sur le camp de Novaesium publié par Nissen et Koenen (*Bonner Jahrbücher*, 111-112, p. 24, etc.).

2. Comparez les plans donnés dans « *Der österreichische Limes* », fascicules I-V.

de la centurie, ici, comme à Carnuntum, elles touchent directement, les unes et les autres au mur long qui divise les bandes en deux parties égales, ce qui, à Novaesium, se trouve seulement dans les casernes des cavaliers alliés. Mais tandis qu'à Novaesium et à Carnuntum le chiffre des *contubernia* s'élève à 12, il oscille ici entre 16 et 24. La différence s'explique par la petitesse des chambres, qui ici ne mesurent que 6 à 9 mètres carrés, tandis que la chambrée à Novaesium est grande de $5 \times 3\ 1/2 = 17$ mètres carrés 1/2, et à Carnuntum de $4\ 1/2 \times 3\ 1/2 = 16$ mètres carrés.

Ainsi, à Peña Redonda, nous sommes en présence d'un camp à manipuli, c'est-à-dire d'un camp d'infanterie de ligne romaine, de légionnaires. Ce fait concorde avec la trouvaille de *pila* ici faite. Étant donné que plus de 20 casernes de manipules sont conservées et que la légion comprenait au temps de Scipion 30 manipules ou 4,200 hommes, ce camp semble avoir servi au campement d'une légion.

Il reste encore à rechercher si, en dehors des rues existant à l'intérieur des casernes de manipules, il y a des routes venant s'amorcer sur la longue rangée des casernes.

Si, à Peña Redonda, — abstraction faite des mesures, — le plan d'un camp romain ressort avec toute sa netteté, il doit être constaté, d'autre part, que l'exécution des constructions du camp n'aurait pu être plus mal menée. On n'a pas une seule fois tiré droit le mur mitoyen divisant les bandes, bien que le plateau soit uni; les murs des chambres sont presque tous sinueux et la surface des chambres entièrement inégale. La partie postérieure du camp a été un peu mieux bâtie. On devine que le camp a été achevé à la hâte et qu'il a été bâti par des troupes qui avaient une faible expérience de la construction d'un camp.

Çà et là, les lignes principales, comme surtout les murs transversaux et les têtes de routes, souvent aussi les angles des locaux, sont marqués par une pierre élevée. Peut-être, ces pierres de direction ont-elles été placées par les *mensores*. Comme matériaux à bâtir, on a employé le calcaire, qui se trouve sur place, et comme moyen d'assemblage, la boue. Les

murs, formés par deux rangées de pierres qui sont taillées seulement à l'extérieur, ont une largeur de 40 à 60 centimètres. La hauteur, en quelques endroits, atteint encore 50 centimètres, tandis que dans d'autres endroits les murs semblent entièrement faire défaut et les parois avoir été appliquées sur la surface même de la roche. On doit supposer que les parois des baraques étaient bâties avec de la terre grasse et un clayonnage, et que les toits étaient en bois. On dut aussi employer des poutres et des planches, attendu qu'on rencontre quantité de clous et parmi eux de hauts clous de poutres. Nulle part, on ne constate de trous dans les murs pour y placer des poutres; mais, dans les écuries situées devant les casernes des centuries, il peut y avoir existé des poteaux en bois. Dans beaucoup de baraques, l'entrée est indiquée par une brèche dans le soubassement. Nombre de baraques ont, dans un angle, une maçonnerie carrée, où les tas de fragments de poteries, de cendres et d'ossements d'animaux permettent de conclure qu'il servait de foyer[1] *(fig. 4)*. Parfois, on se servait d'une excavation taillée dans le sol rocailleux. De forts clous en fer, munis de crochets qui y étaient suspendus, devaient, une fois enfoncés dans le mur ou dans les poteaux, servir à porter le chaudron.

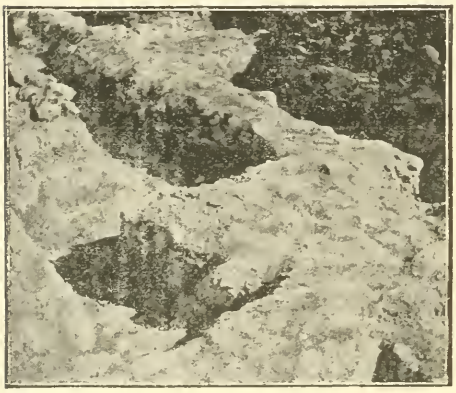


Fig. 4. — Foyer dans le camp de Castillejo.

Étroit et primitif était le logis des soldats de Scipion. Ils doivent avoir passablement souffert pendant le rude hiver, qui, dans ces contrées inhospitalières, dure du commencement de novembre à la fin d'avril. Leurs plaintes rela-

1. Pour Novaesium, Nissen dit (*Novaesium*, p. 57) : « Les camarades de tente ne peuvent pas s'offrir le luxe d'un foyer; un trou dans le sol, comme d'ordinaire en campagne, doit suffire à la préparation du repas. » En comparaison, il y a plus de confort à Peña Redonda.

tives à l'excès inaccoutumé de nourriture carnée (Appien, *Iber.*, 54) rendent compte de la prodigieuse quantité d'ossements d'animaux domestiques et de gibier (surtout de cerfs et de sangliers). Les coquilles d'escargots et de moules, trouvées en très grand nombre, nous apprennent à connaître les hors-d'œuvre favoris des soldats. Dans les angles des bâtiments du camp se trouvent des amphores et des *dolia* servant à conserver les liquides et les grains. Dans une caserne, on exhuma une petite pièce pleine d'amphores : c'était une chambre à provisions. Indépendamment des amphores, il y a lieu de signaler comme poterie du camp, la présence de fragments de vases romains des genres les plus divers, parmi lesquels les articles campaniens noirs et brillants, ainsi qu'une coupe en forme de petit vase à fleurs. *En dehors de la poterie romaine, on a trouvé une quantité de vases ibériques, qui concordent exactement avec une partie de ceux qui furent découverts à Numance même. Ce fait a fourni la preuve irréfutable que la céramique de Numance, malgré son caractère archaïque, s'étend jusqu'en l'année 133 avant J.-C.* Ce qui frappe dans les vases ibériques trouvés à l'intérieur des camps de Scipion, c'est la bonne technique et l'uniformité d'ornementation, laquelle se borne à des lignes et à des cercles. « On voit, » fait remarquer à ce sujet M. le Dr Hofmann, « combien le riche trésor des formes grecques, caractérisant les anciens vases numantins, imitations prépondérantes des modèles cypriotes et grecs, principalement des formes du VIe siècle, a disparu au cours des temps, au point qu'il se restreint en dernier lieu à des cercles et à des lignes horizontales qui les traversent. » La grande quantité de vases indigènes correspond au fort contingent de peuples auxiliaires indigènes dans l'armée de Scipion (Appien, 90); comme aussi l'armée romaine vivant depuis longtemps en Espagne doit certainement avoir remplacé dans le pays les ustensiles qui lui manquaient. Il n'y a encore rien de certain à dire sur les grandes constructions du camp (*praetorium*, *horrea*, etc.). Il semble cependant que dans la partie antérieure du camp un péristyle ait été construit, ainsi qu'une place libre.

Parmi les trouvailles, il y a lieu de mentionner avant tout

un fer de *pilum,* parfaitement conservé. Sa longueur atteint 70 centimètres. Il a une longue pointe ronde à demi intacte, qui n'a plus aujourd'hui que 3 centimètres et demi, mais qui, auparavant, avait certainement 7 centimètres; la hampe, de 67 centimètres de longueur, est composée, pour un tiers, d'une partie supérieure mince (7 millimètres) et, pour les deux autres tiers, d'une partie inférieure grosse (12 millimètres), de section quadrangulaire. Le fer se termine en bas par une langue pointue, aplatie à la forge, de 7 centimètres de long sur 2 de large; on y reconnaît des trous destinés aux clous qui servaient à fixer cette langue au bois de la hampe. Le poids atteint 360 grammes. Ce pilum représente le plus ancien exemplaire connu jusqu'à présent de ces célèbres armes de jet, et comme tel, et aussi à cause de la description du pilum du temps de Scipion donnée par Polybe (VI, 23), il est d'une importance capitale. On doit remarquer la langue plate et munie de trous correspondant à la description de Polybe, la pointe ronde, la longueur s'accordant avec celle des *pila* du Musée de Mayence (61 et 69 millimètres) et surtout l'amincissement de la partie supérieure qui existait donc dès ce moment, alors qu'on croyait jusqu'ici qu'elle n'avait été introduite que par César[1].

Le *pilum* de Numance diffère sur plusieurs points de celui que décrit Polybe. En effet, le fer ne mesure pas 3 aunes ($1^{m}40$) et la pointe n'est pas pourvue de barbes. Indépendamment de ce pilum entier, on a trouvé des fragments d'autres *pila,* surtout des pointes. Nombreux sont les talons de *pila* ou de lances. Le camp rendit encore des pointes de lances et de flèches, des balles de fronde en argile, quatre grands boulets de baliste, dont le plus lourd pèse presque 5 kilos, quatre éperons en bronze, un bridon, des fibules en bronze ornées de rosaces, un certain nombre de petites plaques en fer perforées, rappelant les écailles de cuirasses trouvées à Carnuntum[2], un grand sabot en fer qui pouvait provenir d'un étendard, une pioche de sapeur, des chaînes et quantités de petits objets en

1. Voyez Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung,* II, p. 341.
2. Voyez Rapport de la Société Carnuntum, 1899, planche 16.

fer. Comme monnaies, on trouva plusieurs as et des fractions d'as, ainsi qu'une série de monnaies ibériques en bronze. Sur un tesson ibérique se trouve le graffito ↑↑ᚦXI, lettres ibériques qu'il faut lire...ffld. Ajoutons une masse d'ossements d'animaux et quelques ossements humains.

Le rocher « Peña Redonda », qui est rattaché à l'arête orientale par une croupe étroite, montre en plusieurs endroits des entailles qui ont dû servir à enfoncer des poutres, et, sur la face qui regarde le camp, il offre également une rampe taillée dans le roc. La surface supérieure du rocher, d'une étendue d'environ 50 mètres carrés et assez unie, présente une situation éminemment favorable pour un poste d'observation et même l'espace suffisant pour l'installation de pièces d'artillerie destinées à balayer la vallée du Merdancho. De même que, de ce côté, une muraille descend dans la vallée du Merdancho, de même, du côté ouest, une autre muraille, suivant l'arête, gagne, en s'abaissant, la gorge occidentale et se dirige vers le camp voisin, en indiquant par là qu'il la faut chercher sur les hauteurs de l'autre côté de la gorge. Dans la vallée du Merdancho aucune fortification n'est visible. Doit-on supposer qu'il s'en trouve sous les alluvions? Vraisemblablement, pendant la saison d'hiver, c'est-à-dire à l'époque du début du siège, le Merdancho, alors très large cours d'eau, a interrompu la circonvallation.

2. Fortifications sur Peñas Altas. — C'est ainsi qu'on nomme une longue colline, à la croupe étroite, qui est en face de Peña Redonda, au delà du Merdancho sur lequel elle tombe à pic *(fig. 1)*. Elle mesure environ 700 mètres de longueur et court parallèlement à Numance. C'est sur elle qu'il y a lieu de chercher la continuation des lignes de Scipion. Sur la cime la plus extérieure, au cours de l'année précédente (1905) plusieurs fortifications avaient été dégagées, principalement une large muraille qui suivait la bordure du plateau, du côté offensif, vers l'ouest, avec plusieurs murs latéraux, et plus loin, du côté de Peña Redonda, une tour isolée ayant de très fortes murailles construites avec de puissants blocs, un petit

local intérieur et une entrée[1]. Cette tour rappelle les tours-batteries des bastions du *Limes* et devait également servir à l'installation des catapultes. De ce point, la vallée du Merdancho, en raison de la proximité plus grande, pouvait être bombardée efficacement. Dans ces constructions, on a trouvé, entre autres choses, plusieurs balles de fronde en argile. La trouvaille est le résultat d'une petite fouille dans les derniers jours de la première campagne. Évidemment les constructions se continuent vers l'intérieur, au nord. Il semble qu'ici se trouvait une petite redoute qui, avec Peña Redonda, barrait la vallée du Merdancho. Sous un éclairage favorable, le matin de bonne heure ou l'après-midi, tout aussi bien en avant des murailles exhumées qu'également derrière elles, vers le nord, on reconnaît des levées de terre. Nulle part les lignes des Numantins ne vinrent aussi proches qu'ici. Sur la colline Saledilla, s'étendant devant Numance, mes fouilles ont déblayé des constructions numantiques sous une couche due à l'incendie. Ce faubourg de Numance n'est qu'à 150 mètres de distance de Peñas Altas, et pouvait ainsi être bombardé avec les catapultes.

3. Fortifications de Valdevorron. — Les lignes de Peñas Altas doivent avoir passé sur cette colline, parallèle à la précédente et longuement étendue. Peñas Altas finit presque à l'endroit où un peu plus loin à l'est commence Valdevorron. Les fouilles faites ici l'année précédente (*Arch. Anz.* de 1906, p. 165) n'ont pas été continuées encore ; cependant la comparaison avec les canaux trouvés dans les camps de Travesadas et de Castillejo enseigne que les deux rangées parallèles de pierres sont également un canal d'écoulement. Le camp auquel servait ce canal et que dénoncent de nombreux fragments de poterie, sera sans doute à trouver. Car il est indéniable que sur la longue étendue entre les fortifications de Peñas Altas et le camp de Travesadas dont il va être question, un camp ne peut manquer d'avoir existé[2].

1. On reconnaît la tour sur la figure 1.
2. Il a été découvert pendant la troisième campagne en 1907.

4. **Camp de Las Travesadas.** — Un grand camp a été trouvé au pied de la pente nord de Valdevorron. Des fragments de poterie et l'indication qu'en labourant ici on se heurte à des murailles ont montré la voie. Le camp est situé devant un large défilé de 140 pas, qui s'ouvre entre Valdevorron et les contreforts de la colline Rivillas et qui pour les Numantins présentait d'autant mieux l'accès le plus commode dans la grande plaine à l'est de Numance, que la rampe qui descendait dans la plaine au nord-est de la ville se trouvait directement orientée vers ce défilé. Le camp présente, sur sa façade, au sud, une large muraille de 1 à 2 mètres, en blocs de calcaire *(fig. 5)*. A l'ouest, dans la direction de Castillejo, cette même muraille a été suivie jusqu'à 200 mètres, sans qu'on atteignît son extrémité. Près du mur se trouve une puissante fortification rappelant la tour du camp de Castillejo, peut-être la *Porta praetoria,* flanquée de deux tours. C'est à la faible profondeur des sillons de la charrue castillane — qui est encore la charrue romaine — qu'on est redevable de ce fait, que même après que la charrue eut pendant des siècles passé sur ces terrains, il s'est encore conservé quelque chose de ce camp. Les murs des baraques sont ici bâtis avec de gros cailloux diluviaux qui couvrent toute la plaine; ils se distinguent des grossiers murs en pierre calcaire de Peña Redonda par la rectitude de leurs lignes et la netteté de leur exécution. Le principe de construction est le même. On a posé deux rangées de cailloux l'une

Fig. 5. — Muraille du camp de Travesadas.

près de l'autre et rempli l'intervalle avec des petites pierres (*fig. 6*). En plusieurs endroits, on a mis au jour des chambres de 3 × 3 mètres (= 10 × 10 pieds romains), groupées par paires, l'une derrière l'autre, des deux côtés de la ruelle servant de gouttière, en sorte qu'elles correspondent exactement aux casernes de manipules de Novaesium, séparées par une ruelle (voir ci-dessus). Comme on est en présence de grands carrés, on pourrait penser à des magasins ou à des écuries de cavalerie, qui, ici en plaine, sont tout d'abord à présumer. Pour une très large proportion, on a employé dans ce camp-ci le pavage avec des cailloux. L'humidité de la plaine nécessitait l'emploi des canaux qu'on y trouve. De petits cercles de pierres avec une ouverture, dans le genre de ceux qui se présentent à Carnuntum[1], sont évidemment des foyers (*fig. 7*). Ils sont situés en dehors des baraques.

Fig. 6. — Baraques du camp de Travesadas.

Fig. 7. — Foyer a Travesadas.

Comme trouvailles, je mentionne un trait de catapulte d'une conservation remarquable, une petite barre de plomb, qui servait peut-être à la fonte des balles de plomb, une lame de poignard, des flèches, un as, une petite cuillère plate en bronze, qui avait certainement une destination chirurgi-

1. Voyez *Der röm. Limes in Oesterreich*, fascicule VI, p. 79.

cale. Pendant les fouilles de ce camp, le hasard me gratifia de plusieurs trouvailles qui n'ont rien à voir avec les travaux de Scipion. Un ouvrier trouva dans le champ un fragment de sculpture ibérique : la partie postérieure d'une tête avec boucles de cheveux de style archaïque. La pièce pourrait provenir de Numance et serait alors le premier travail de sculpture ibérique trouvé en cet endroit. Une petite tête de vache, enduite de peinture et modelée avec l'argile rougeâtre numantine, pourrait provenir d'un ex-voto. Ensuite, au sud du chemin menant à Renieblas, fut mise à nu une grande étendue parfaitement conservée de la voie romaine, qui, partant d'Uxama et passant devant Numance, menait à Augustobriga (voyez *Arch. Anz.* de 1906, p. 166). La chaussée de la voie présente environ 7 mètres de large, et son pavage est en petites pierres au milieu et en grosses pierres sur les marges. Dans une dalle de pierre est taillée une croix, un décussis, évidemment une marque des arpenteurs qui traçaient la route. En suivant la voie à l'aide de tranchées et dans les deux directions, j'ai pu déterminer qu'elle correspond presque au chemin de Renieblas, lequel doit provenir de la voie romaine. Un essai pour la trouver également au delà de la chaussée vers Buitrago et pour rencontrer au village de Garray l'endroit où elle traversait le Tera d'abord et le Duero ensuite, n'a point réussi. Une recherche ultérieure aura à déterminer ce point, ainsi que l'embranchement qui montait à Numance.

5. **Camp de Castillejo.** — Le flanc occidental du camp dont nous venons de parler n'était point à chercher loin de la chaussée menant à Buitrago. Au delà de la chaussée commence à se dresser la colline Castillejo. La carte montre l'endroit où ici, sur une étendue de 350 mètres, fut déterminée une partie de mur de circonvallation reliant le camp à celui de Travesadas. La muraille coupe la chaussée, puis, en un angle plat, s'élève jusqu'au plateau de la colline. Elle se compose, en bas, dans la plaine, de petites pierres et présente ici une largeur de 3 mètres; plus loin, en haut, où elle est faite de gros blocs de formation neptunienne, la largeur est plus

faible (1 mètre à 1^m 1/2). Appien assigne comme largeur 8 pieds = 2^m 40. Derrière la muraille furent trouvées deux constructions rectangulaires, distantes entre elles d'environ 30 mètres. Puisque, suivant Appien, la muraille, sur une distance de 100 pieds (= environ 30 mètres), était munie de tours, les murs de fondation de ces tours devaient être trouvés.

Déjà le nom « Castillejo » qui répond à l'« Alteburg » allemand et comme celui-ci désigne un établissement antique[1] faisait allusion à une ruine ancienne. En outre, le plateau a fourni des monnaies anciennes et des débris de poterie. Mais les fouilles pratiquées au cours de l'année précédente (1905) ne donnèrent rien. Cette fois, je fus plus heureux. Un grand camp fut exhumé. Son côté sud mesure environ 328 mètres, le côté nord environ 350 mètres, le côté est environ 140 mètres, et le côté ouest environ 235 mètres : sa surface est d'environ 6 hectares. Castillejo, commandant la vaste plaine tout autour, offre une position très importante et, de plus, facile à défendre, car son plateau n'est aisément accessible que par derrière (au nord), où une attaque était peu vraisemblable. Et ce qui montre l'importance de la place, c'est que Scipion, malgré la grande distance qui s'étend de la colline à Numance — environ 1,000 mètres — a prolongé ses lignes jusqu'ici même.

L'hypothèse que les aménagements de Castillejo ne seraient point un camp de la circonvallation, mais un des deux camps provisoires situés en arrière, qui auraient servi d'appui à Scipion pour construire les lignes (Appien, *Iber.*, 90), est réfutée 1° par ce fait que la dimension de l'aménagement est trop faible pour la moitié de l'armée, soit 30,000 hommes; 2° par la découverte du tronçon de la circonvallation reliant Castillejo et Travesadas. La fortification du camp est très forte. Sur le côté postérieur, non fortifié par la nature du lieu, elle se compose d'un large rempart de 5^m 50, qui a deux murs frontaux de 1 mètre de large et un vaste remplissage de 3^m 50 fait avec de petits galets. Devant le rempart, court un fossé plat, d'environ 10^m 1/2 de large, dont le fond se trouve

1. Plusieurs des castella du *Limes* portent ce nom.

à 1 mètre de distance au-dessous du couronnement actuel du rempart. Derrière et à 1m50 de distance du rempart, une rue large, en plusieurs endroits, de 5 mètres et pavée en cailloux, longe le vallum : la *via sagularis*. Sur les côtés est et sud, la fortification consiste en une muraille de 1m 1/2 à 2 mètres de large en pierre calcaire *(fig. 8)*, dans laquelle la quantité de grosses pierres bien taillées et de dalles est surprenante. Sur un point a été découvert un cippe en pierre calcaire mesurant 1×0,40×0,19 mètres[1]. L'angle nord-est du mur du camp est bien conservé. Il présente l'arrondissement usité, dont le rayon peut être évalué à environ 14 mètres. A l'ouest, où la colline tombe à pic vers le Tera, on ne distingue rien, ni du rempart ni du mur, parce qu'ici le camp a été coupé par la chaussée menant à Logroño. Des portes, la *Porta decumana* fut reconnue et mise à jour. La disposition est beaucoup plus compliquée que celle de la *Porta praetoria* de Peña Redonda. Les deux extrémités des remparts sont, en arrière, reliées par une large sole, sur laquelle reposait la porte même. L'espace antérieur, profond de 3 mètres, est divisé par un mur mitoyen en deux moitiés d'environ 4 mètres, comme cela se trouve dans les portes des camps ultérieurs (Novaesium, Bonn)[2]. La largeur de la porte dépasse donc 8 mètres. Toutes les fondations de cette même porte consistent en grosses pierres soigneusement taillées

Fig. 8. — Muraille a Castillejo.

1. [C'est sans doute un débris de construction provenant du camp antérieur dont l'existence fut prouvée par les fouilles de 1907.]

2. Voyez *Westd. Zeitschrift*, 1904, *Korr. Blatt*, p. 46, etc.

(fig. 9). Une très remarquable fortification est adossée au sud contre le mur frontal. Elle consiste en deux tours d'environ 4 mètres, reliées par une construction intermédiaire, tours dont les murs sont encore conservés en partie, à une hauteur de $0^{m}80$. La construction entière est large d'environ 23 mètres. Ici également de bonnes pierres de taille ont été employées à la construction. Dans la tour occidentale ont été trouvés des boulets de baliste. Ici encore, de même que dans le camp de Peña Redonda, le côté le plus exposé à l'assaut était muni d'artillerie. Près des tours fut découverte une installation de drainage. Elle consiste en un canal formé de deux rangées de pierres, lequel amenait l'eau dans un petit bassin soigneusement bâti, d'où l'eau se rendait librement au dehors. A la porte occidentale, on remarque un détail intéressant : c'est, du côté extérieur de la paroi ouest, un petit pilier carré (0,40 × 0,28 × 0,20), et, en face, sur la paroi est, un pilier rond de même dimension. Tout autour avaient été fixées des pierres, comme cela se faisait pour les bornes de délimitation. Les deux cippes ne sont certes point des bornes, mais ils ont évidemment quelque signification au point de vue de l'arpentage. Sur la face du pilier carré qui est tournée vers le camp, on a entaillé au ciseau une dépression oblongue, comme pour y insérer une inscription; mais pas plus sur le pilier que sur la colonne, on n'a pu constater de lettres ou signes quelconques.

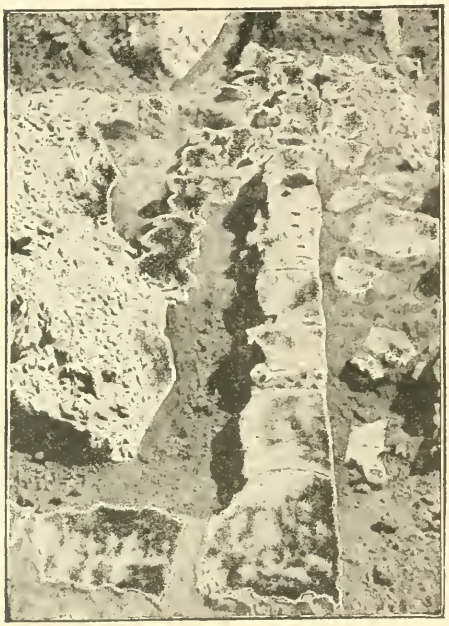


Fig. 9. — Porta Decumana a Castillejo (vue du côté ouest).

La disposition de la tour rappelle celle des portes flanquées de tours des camps de Novaesium et de Bonn, et c'est peut-être la *Porta praetoria*. Du nord au sud, le camp est traversé par une voie, la *Via praetoria (fig. 10 et 11)*, composée d'une chaussée d'environ 6 mètres de largeur, pavée avec des cailloux et ayant deux bordures en grès grossier. Son tracé n'est pas absolument en ligne droite; mais il est plusieurs fois légèrement brisé. Indépendamment de la *Via praetoria* et de la *Via sagularis*, ont été déterminées : dans la moitié orientale du camp, une voie venant du nord-est et allant à angle aigu rencontrer la *Via praetoria*[1], ainsi qu'à l'ouest de la *Via praetoria* deux routes courant parallèlement à cette même voie. Ces routes sont également bien pavées et garnies d'une large bordure en pierres. Les constructions du camp de Castillejo sont, comme dans les deux autres camps dont nous avons parlé, orientées vers le soleil levant. Mais ce qui est étonnant, c'est de voir plusieurs fois le tracé à angle droit de la castra-

Fig. 10. — Via Praetoria a Castillejo.

Fig. 11. — Bord de la via Praetoria a Castillejo.

1. Cette voie, à cause de sa direction divergente, doit provenir du camp antérieur (voir ci-dessous).

métation troublé par des murs venant à angle aigu heurter d'autres lignes de mur, de même que les routes se heurtent entre elles à angle aigu. Ces dernières lignes de muraille pourraient provenir d'un camp plus ancien[1]. Nous savons que plusieurs fois des armées romaines ont campé devant Numance[2]. Comme matériaux de construction, ici, comme au camp de Travesadas, ont été employés pour les baraques de gros et de petits galets diluviaux, et seulement pour de plus grandes constructions (remparts, portes, tours) la pierre calcaire et (rarement) du grès. Les constructions du camp ont souffert des travaux agricoles. Cependant, elles sont encore suffisamment conservées. En plusieurs endroits ont été exhumés, sur toute leur longueur, d'étroits quartiers qui sont situés sur les deux côtés d'une rue : ainsi, des casernes de manipules. La chambre à coucher du *contubernium* est d'une grandeur de

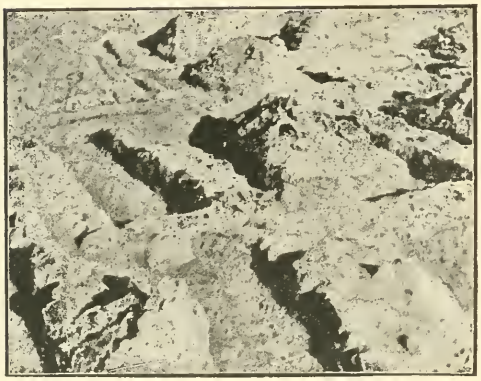


Fig. 12. — Baraque a Castillejo.

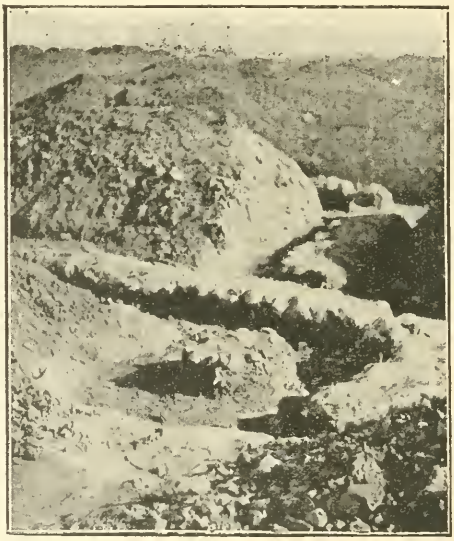


Fig. 13. — Foyer ou table a Castillejo.

1. [Cette conclusion vient d'être confirmée par les fouilles qui en 1907 ont dégagé des restes indubitables d'un camp antérieur.]

2. Voyez Appien, *Iber.*, 46, 50, 76, 78.

3 × 3 mètres = 10 × 10 pieds *(fig. 12)*. Ici aussi, comme dans le camp précédent, les constructions sont soignées et régulières. Les parois des murs étaient en partie construites avec des briques en terre grasse; les angles des chambres sont souvent rendus saillants par de grandes pierres, et à l'intérieur se trouvent souvent construits, soit une table ronde *(fig. 13)*, soit des réservoirs *(fig. 14)*. A ce point de vue, Castillejo est, des camps trouvés jusqu'à présent, celui qui présente le plus de confort. Les deux tours, la *Via praetoria*, le rempart, peuvent se mesurer avec les constructions correspondantes des camps fortifiés de l'Empire. Si l'on tient compte, en outre, de ce que les objets trouvés sont plus riches, que, par exemple, les fins vases campaniens sont ici plus fréquents qu'ailleurs, on pourrait presque présumer qu'en cet endroit aurait été le quartier général.

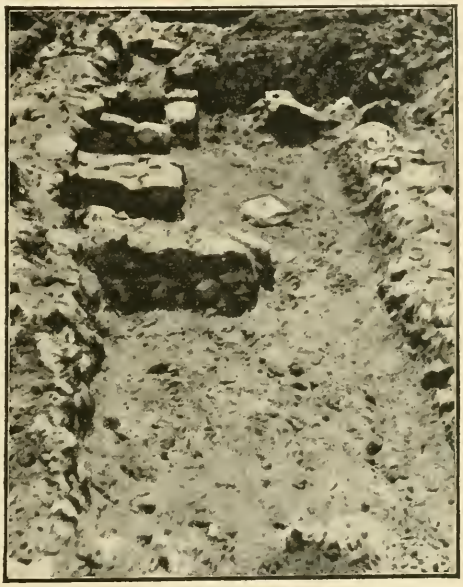


Fig. 14. — Baraque a Castillejo.

Parmi les trouvailles je mentionne un plomb de fronde, l'unique jusqu'à présent trouvé dans les lignes, hélas ! sans inscription, une belle lampe en argile, une écuelle campanienne, plusieurs as, une petite tête de taureau en bronze, une coupe à broyer.

6. Constructions dans la Vega. — Partant de Castillejo, le mur d'enceinte devait avoir été mené en descendant directement vers le Tera, qui baigne le pied de la colline et ensuite se porter sur la rive droite de cette rivière, qui servait ainsi de fossé,

pour l'accompagner jusqu'à son confluent avec le Duero. Les traces les plus voisines de la circonvallation, se trouvent peut-être dans la plaine nommée Vega, à l'angle formé par le confluent du Tera et du Duero. Sur la route de Tardesillas, on a mis à jour diverses murailles en grès et de grandes étendues de pavage en cailloux, comme dans le camp de Travesadas. Les poteries également, au nombre desquelles se trouve un grand vase numantin, semblent être celles des autres camps. Mais les fouilles ne permettent pas encore de dire avec certitude qu'ici aussi existe une fortification [1].

7. **Camp d'Alto Real.** — Dans ce camp-ci, après des fouilles vainement faites au cours de l'année précédente (1905), on a mis à découvert, sur une étendue d'environ 90 mètres, le mur occidental et une rangée de lignes de murs courant parallèlement au premier, par suite orientés vers l'est. Ces murs, avec les autres qui courent du nord au sud, forment diverses chambres. Les chambres ont été en partie profondément taillées dans le sol. Des amphores et d'autres trouvailles identiques à celles des autres camps confirment qu'il s'agit d'un camp. Du reste, les chambres mises à découvert sont si mal et si irrégulièrement bâties, qu'elles ne présentent aucun intérêt. Sur les côtés est et nord, éminemment exposés à l'attaque, la pente de la colline est pourvue d'une terrasse dans le genre de celles que nous connaissons à Peña Redonda.

8. **Camp d'Alto Dehesilla.** — C'est ainsi que se nomme le vaste plateau situé au sud-ouest de Numance. A l'est et au sud, il tombe à pic sur le Duero; il est plus facilement accessible au nord et à l'ouest. Son importance stratégique est indéniable à tous les points de vue : les remparts et les lignes de murailles qui s'y trouvent encore actuellement, ainsi que les fragments d'amphores, confirment qu'on est ici en présence d'un des camps les plus grands des lignes de Scipion. Je n'ai point

1. Les fouilles de 1907 semblent prouver que les constructions de la Vega ne sauraient guère appartenir à la circonvallation de Scipion.

encore ici fait pratiquer de fouilles[1]. Du plateau, se dirigeant vers le moulin de Garrejo situé au delà du Duero, descend vers le fleuve une large muraille bâtie en gros blocs de formation neptunienne, muraille dans laquelle on ne peut méconnaître un tronçon de la circonvallation allant au camp le plus proche.

9. Petit camp Molino. — Un peu au-dessous du moulin de Garrejo, au pied de la colline Cañal qui se dresse à pic, on voit un petit rectangle bâti en grands blocs avec une entrée antérieure et une entrée latérale. La mise à découvert d'une masse de débris de poterie et de lignes de murailles à travers la croûte de l'intérieur confirme qu'il s'agit d'une petite fortification. Son but était évidemment d'empêcher une irruption sur la rive gauche du Duero. Au-dessus du camp, comme également plus loin, sur la pente de la colline Cañal, à l'aide de murs de soutènement faits en puissants blocs, ont été appliquées des terrasses qui ont en partie des murs latéraux absolument semblables aux ouvrages cyclopéens. Quelques-uns de ces blocs ont presque la hauteur d'un homme et on s'étonne que, dans un but transitoire les Romains aient élevé un travail aussi gigantesque.

Une construction très remarquable se trouve à 200 mètres en bas du fleuve. On voit ici, sur la pente de Cañal, une large digue haute d'environ 5 mètres, avec un couronnement de même largeur, qui s'étend jusque près du fleuve, à l'endroit où une petite île divise celui-ci en deux bras. A cette digue correspond, sur la pente située en face de la colline Dehesilla, une digue toute semblable. Des tranchées pratiquées le long et sur le côté du fleuve permirent de reconnaître un mur de soutènement qu'il y a lieu de présumer existant aussi sur l'autre long côté; de telle façon que la digue représentait un véritable « agger » romain, c'est-à-dire une terrasse soutenue par des murs. Que signifient ces aménagements? Un ingénieur espagnol croyait que les Romains auraient ici, à l'aide d'une digue d'arrêt,

1. Les fouilles de 1907 ont confirmé qu'il y avait ici un camp de 16 hectares. Malheureusement il n'en reste plus que le *vallum* et quelques fragments de murs des baraques.

refoulé le fleuve, pour le rendre navigable plus loin en amont. On ne voit point quel avantage ils en auraient retiré. On doit plutôt penser à l'hypothèse d'un pont. Il est vrai qu'Appien dit qu'il eût été impossible de jeter un pont sur le fleuve; mais les deux têtes du pont pourraient être précisément les restes d'une construction inachevée. On pourrait aussi établir une relation entre les deux tronçons de digue et le barrage du fleuve décrit par Appien (*Iber*, 91). En tout cas, l'aménagement s'applique au fleuve, — ce que montre la situation de la digue en face de l'île, — et la supposition que la digue aurait été construite dans le but de fermer le défilé entre la colline et le fleuve (ce qu'elle ne fait qu'incidemment) doit être rejetée.

Pour le camp, qu'avec certitude il y a lieu de présumer sur les hauteurs du Merdancho, je ne pourrais encore dire où il est situé. Plusieurs fouilles exécutées sur ce plateau n'ont rien décelé, et même les fragments de poterie manquent complètement ici.

La ronde de la circonvallation est terminée. *Il a été trouvé neuf points avec restes antiques dont quatre sûrement sont des camps. Dans ces quatre camps ont été faites des fouilles.* Appien témoignant de l'existence de sept φρούρια, il reste donc encore trois camps à chercher. L'un se découvrira vraisemblablement sur le Valdevorron[1], l'autre sur les hauteurs au sud du Merdancho[2]; le troisième est à Dehesilla. Dès aujourd'hui il est probable, d'après ce qu'on a déjà trouvé, qu'entre les sept camps se trouvent encore d'autres constructions. La preuve en est que dans les sept camps, qui, à en juger par celui de Peña Redonda, ne contenaient pas beaucoup plus de 29,000 hommes (7 × 4200), il n'y avait place que pour la moitié seulement de l'armée d'investissement (60,000 hommes). L'autre moitié devait être en partie dispersée le long de la circonvallation; le reste, concentré dans les redoutes. C'est ainsi également que, devant Alesia, César répartit ses soldats entre 8 (?) camps et 23 redoutes.

1. Il a été trouvé en 1907.

2. Le camp a été trouvé en 1907 à côté du moulin de Garrejo près du point 9. Il renferme plusieurs casernes de manipules. La circonvallation ne suivait donc pas les hauteurs, mais le Merdancho.

Le cours de la circonvallation est déjà clair dans sa partie essentielle. Si, en considérant le terrain, on réunit les neuf points trouvés, il s'en dégage une ligne qui, sur la carte, mesure presque 7,600 mètres. Mais cette ligne courant par monts et par vaux, une mensuration sur le terrain devrait donner les 9,000 mètres dont parle Appien. En comparant ce résultat avec la carte I de mon livre "*Numantia*", on voit que les points 1, 2, 4, 5, 7 sont ou déjà confirmés, ou demeurent vraisemblables, et que seuls les points 6 et 3 sont à rayer. La fixation du point 3 reposait sur une erreur de la carte espagnole, dans laquelle figure ici, comme dominante, une hauteur qui n'existe point. Le camp que l'on devrait chercher sur la colline Las Revillas (6), qui est à 300 mètres, par suite assez loin du rempart le plus bas de Numance, c'est une surprise qu'il faille le chercher sur le Castillejo situé si loin. Peut-être Rivillas semblait-il trop exposé. Peut-être aussi un faubourg de Numance occupait-il la colline, comme le fait est prouvé par la colline Saledilla qui s'étendait à l'est (voyez ci-dessus). Récemment, la découverte de murs numantins dans le village de Garray a établi que la ville s'étendait jusqu'au pied de sa colline, comme je l'avais présumé (*Numantia*, pages 42 sqq.), on pourrait avoir utilisé la colline Rivillas comme bastion. Effectivement, le bord de la colline (du côté de Garray), sur les flancs ouest et nord, présente une rangée d'escarpements, qui ont chacun une longueur de 15 à 20 mètres et qui, se heurtant entre eux à angle plat, ont transformé le plateau en un polygone. Sur le côté ouest a été en outre appliqué un petit bastion. Ces fortifications ne peuvent provenir des Romains, qui eussent bien plutôt fortifié le bord sud regardant Numance.

Si on jette un coup d'œil sur ce qu'on sait des lignes de Scipion, on s'étonne surtout de leurs solides constructions en pierre, comme en ont seuls les camps fortifiés du temps de l'Empire. On voit que Scipion se résignait à un long blocus. L'abondance de la pierre dans les environs de Numance facilitait ce mode de construction, mais ne suffit point à l'expliquer. La taille des pierres, à laquelle on n'a point renoncé même à Peña Redonda, bâtie grossièrement, et, avant tout, le confort de construction

que présentent les autres camps, surtout Castillejo, exigeaient beaucoup plus de travail que la construction en bois, pour laquelle les matériaux n'étaient pas moins abondants, puisque Numance, selon Appien, était entourée de forêts. L'emplacement des camps est bien choisi. A ce point de vue, le camp de Travesadas mérite considération. Encore plus que la distance respectueuse à laquelle les lignes romaines se tiennent de l'ennemi, leurs fortifications puissantes et parfois gigantesques trahissent combien haut Scipion appréciait ses 8,000 adversaires, et combien peu il estimait ses 60,000 hommes, auxquels évidemment derrière de solides murailles il assignait un rôle purement défensif. La chose concorde avec le récit d'Appien qui dit que les attaques venaient des Numantins et non des Romains. Et ce qui prouve que Scipion observait une défensive complète, c'est que presque tous les camps sont situés sur des hauteurs abruptes qui se prêtaient mal à une attaque. Or, en théorie, un camp romain devait en première ligne se prêter à une offensive commode (Végèce, III, 8 : ne sit in abruptis ac deviis et ... difficilis præstetur egressus). De même, la périphérie irrégulière des deux camps exactement connus, Peña Redonda et Castillejo, est absolument contraire à la théorie romaine, qui (voir particulièrement Polybe) n'admettait que l'angle droit, avec la seule exception de Végèce (1, 23; 3, 8). Elle nous apprend, comme déjà précédemment les camps de César dans les Gaules, que les Romains, malgré leur prédilection pour le camp à angle droit, assez souvent, même là où le terrain le permettait, comme à Castillejo, ne s'en tinrent pas à la forme normale.

La découverte des travaux d'investissement de Scipion nous rend tout à fait saisissable un des plus mémorables épisodes des guerres romaines. En outre, les camps numantins sont importants comme documents de l'histoire militaire de Rome pour laquelle nous ne possédons aucun monument d'une époque aussi ancienne. Grâce à eux, notre connaissance de la castramétation romaine se trouve reculée de Novaesium à Scipion, c'est-à-dire d'environ 200 ans. La castramétation de Numance offre encore cet intérêt particulier que nous

pouvons la comparer avec la description contemporaine de Polybe.

Appien distingue les fortifications qui entrent dans la circonvallation comme φρούρια *(castella)* des camps (στρατόπεδα) précédemment installés[1]. Par le fait, les deux grands camps exactement connus avec leurs 5 à 6 hectares, correspondent seulement aux plus grands des *castella* du Limes, tandis que les *castra* de Bonn et de Novaesium ont 25 hectares de superficie[2].

L'héritage de l'armée de Scipion est, comme on devait s'y attendre, assez faible. Il présente toutefois plusieurs pièces intéressantes. La plus riche catégorie parmi les trouvailles est celle de la céramique : amphores, ustensiles de cuisine, vases à boire, fins articles campaniens de diverses formes, lampes. Sur une amphore se trouve le graffito : POND(o). La céramique ibérique présente le plus souvent de grands vases en forme de dolia. Nombreuses sont ensuite les pierres à aiguiser de diverses formes et dimensions. On trouve aussi des pierres de moulin ; comme armes de guerre, on signalera : un *pilum* entier et des fragments d'autres *pila*, des pointes de lances, beaucoup de pointes de flèches, des douilles de lances ou de *pila*, des fragments d'épées et un poignard, deux traits de catapulte, sept boulets de baliste, beaucoup de balles de fronde en argile, un plomb de fronde, quatre éperons en bronze, des agrafes de ceinturon, des mors, etc. Grande est la quantité des articles en fer : citons des clous de forme et de longueur différentes, une serrure, des clefs, un crochet à feu, une poêle à frire, une hache de pionnier *(dolabra)*, une faux, un couteau, des aiguilles. Le bronze est représenté par quelques belles fibules, des boutons, les petits bronzes nommés à Castillejo, une petite cuillère chirurgicale. Une poignée d'épée est en os ; une pointe de corne de cerf percée en haut doit avoir servi à passer des fils de grosse dimension. Comme monnaies, on a trouvé plusieurs as (35 à 40 grammes), et des fractions d'as, ainsi que des monnaies ibé-

1. César nomme à Alésia les camps *castra*, les redoutes qui sont appliquées entre eux *castella* (de même *Bell. civ.*, III, 9 ; cf. *Bell. gal.*, VIII, 38).

2. Voyez *Bonner Jahrb.*, 111-112, page 18.

riques en bronze, celles-ci provenant principalement du camp de Peña Redonda. Les trouvailles, en raison de ce qu'elles sont exactement datées, présentent, en dehors de leur valeur absolue, une valeur relative comme indication chronologique Cette observation s'applique avant tout aux poteries. Elles nous font connaître la céramique de l'époque scipionienne et de ce fait nous gagnons un nouveau point d'appui pour l'histoire de la poterie romaine. Beaucoup des autres pièces trouvées, par exemple les monnaies ibériques, les armes, les fibules, ont la même valeur chronologique.

Si l'un des sept camps est à peu près complètement fouillé, un deuxième ne l'est qu'à moitié : j'ai encore besoin d'une longue campagne, afin de déterminer au moins les parties les plus importantes de tous les camps.

A. SCHULTEN.

Göttingen, décembre 1906.

Traduit par le Dr A. Florance.

Cassis, 20 novembre — 5 décembre 1907.

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS

A BORDEAUX[1]

IV

Les cimetières.

§ 3. LE CIMETIÈRE DE « MESSIEURS LES JUIFS » (COURS SAINT-JEAN) (1725-1796).

A la fin du même mois, « Messieurs les Juifs » avaient un nouveau cimetière :

Le dit an 1724 et le vendredy vingtneufuiesme du mois decembre dame Machaelle Lamegue iuiue agee de quatre vingt quinze ans femme de feu Alvaros Lamegue est decedee en rue Bouhaut et son corps sera inhumé dans la terre hors ville pres l'hopital darnaud guiraud suivant la permission que Messieurs les Juifs obtiendront de Messieurs les Jurats ainsi que le sieur dauid gradis a declaré. J. Marraquier curé de Ste Eulalie[2].

C'est apparemment de celui-là qu'il est question dans un autre acte (même paroisse), postérieur d'un mois :

Le dit an 1725 et le samedy troisiemme de feurier est decedee une fille de sieur Sephaty portugais hors les murs agee de cinq ans qui sera inhumee au cimetiere desdits sieurs portugais et Juifs[3].

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1908, p. 68.
2. Reg. 349, acte 540.
3. Reg. 349, acte 583. De même : « Le 17eme X^bre^ de la presente annee [1730] mourut Anne Toulede... veuue de Jacob Toulede marchand portugais fut inhumee hors les murs » (Saint-Éloi, reg. 294, acte 389). — Au surplus les curés ne paraissent plus désormais juger nécessaire d'indiquer où a lieu l'inhumation : « Le 24 du même mois *(avril 1726)* mourut dans ma paroisse dem^lle^ pechotte femme du sieur george francia portugais » (par. Saint-Eloi, reg. 294, acte 389).

Ce cimetière n'est autre que celui (fort peu connu à Bordeaux) du cours Saint-Jean[1]. Dans un mémoire que Beaufleury a reproduit[2], on trouve la date de l'acquisition de ce cimetière : 18 novembre 1728. Mais cette date est celle de la cession du terrain à la Nation par David Gradis, qui l'avait acheté le 2 octobre 1724, pour entrer en jouissance le 25 janvier 1725[3],

1. On accède à ce cimetière par une courte impasse qui donne sur le cours Saint-Jean (n° 105). Il affecte la forme d'un rectangle à peu près régulier. Le mur où est percée l'entrée a 45 mètres environ; celui de gauche en a 63; dans l'encoignure des deux autres se trouve un pavillon en ruines. Les arbres poussent en liberté, et l'on fauche l'herbe une ou deux fois par an. Les tombes, à part une cinquantaine qui émergent de cette végétation, sont à peu près à ras du sol, quand elles n'y sont pas complètement enfoncées. Elles se trouvent disposées assez peu régulièrement sur dix-sept rangs. Ces rangs sont perpendiculaires au mur de l'entrée et mesurent environ 2m50 de large (soit la longueur des tombes plus l'intervalle des rangs). Il peut y avoir de quarante à cinquante tombes sur chaque rang : elles ont en moyenne un mètre de large, et sont séparées par un intervalle de dix à trente centimètres. Au total, de 700 à 800 tombes. Presque toutes étaient recouvertes d'une épaisse couche de mousse. Toutes celles que j'ai pu nettoyer (300) portent une inscription.

Sur un plan partiel du XVIIIe siècle, non daté, conservé aux Archives départementales de la Gironde et intitulé *Plan de Grattecap entre deux chemins*, nous trouvons tracé d'une façon sommaire le terrain où se trouve ce cimetière du cours Saint-Jean. Il était alors limité au nord par un « chemin ou ruette commune » aujourd'hui disparu et sur lequel des maisons ont été bâties à l'alignement du cours Saint-Jean (sauf sur l'étroit passage qui donne accès de ce cours au cimetière). La légende de ce plan indique que ce terrain est le « Cimetière de la Nation Juive reconnû en faveur de Mrs Labbé et Pitancier de Ste Croix par Esteve deubosc le 11 9bre 1492 »; c'est-à-dire que le terrain était un fief de Sainte-Croix.

2. P. 165. Detcheverry et Malvezin s'inspirent de ces données sans y renvoyer.

3. « Par devant les notaires Royaux a Bordeaux et en guienne soussignés, a esté present sieur Jean perpigna bourg. et marchand a Bordeaux... lequel a volontairement vendu cedé quitté allienné délaissé et transporté par les presentes purement et simplement a perpetuité et pour toujours, a Sr David gradis negotiant aud. Bordeaux y dem' sur les fossés de ville paroisse Sainte Eulalie... sauoir est vn jardin renfermé de muraille avec la maison qui est dans icelluy scittué hors et pres les murs de cette ville paroisse Sainte Croix confrontant d'un costé du leuant... et d'autre bout du nort au chemin qui conduit de la porte St Jullien de bordeaux a l'hospital d'arnaud guiraud[a]... dont du tout il sest entierement demis deuestu et desaisy et a en vestu saizy et mis en la possession utille led. Sr Dauid Gradis acquereur consent qu'il en jouisse fasse et dispose des ce jour a son plaisir et volonté... moyennant le prix et somme de six mille trois cents liures que led. sieur gradis acquereur promest et s'oblige de payer... dans quatre ans a compter de ce jour, et cependant l'interet a la fin de chaque annee a raison du denier vingt... lequel interet ne commencera pourtant a courir que le vingt cinquiesme janvier prochain attandu que le Sr perpigna vendeur a receu le prix de la ferme dudit jardin jusquaud. jour et que c'est de ce jour seullement que led. Sr Gradis acquereur pourra commencer sa jouissance, et jusqu'au payement de lad. somme de six mille trois cents liures de principal et interets dicelle led. jardin et maison vendus demeureront specialement affectés et hypotequez aud. Sr vendeur... il ne sera pas permis aud. sieur gradis de se liberer dudit principal avant le susd. delay de quatre ans si bon ne semble aud. sr perpigna ce qui fait aussi une des conditions de la vente sans laquelle led. sr perpigna ne l'auroit consentie... au surplus est conuenu que led. sieur perpigna remettra au premier jour aud

a) Cet hôpital était réservé aux maladies contagieuses. Il était occupé dans ces derniers temps par le petit séminaire.

et l'avait immédiatement affecté, au moins en partie, à la sépulture de ses coreligionnaires.

s^r gradis vn extrait du testament de feus sieur jean dordé et dem^lle marie croizet de la succession desquels il a recueilly lad. maison et jardin et comme led. sieur perpigna a affermé lad. maison et jardin a s^r Jacob fernandes avec affectation de fonds et sol pour le temps de neuf années qui doiuent commencer le vingt cinquiesme janvier prochain, il est encore convenu que led. s^r fernandes fut en droit de demander quelques domages et interets contre led. sieur perpigna pour raison de sa non jouissance reparations ou augmentations quil pourroit auoir faites dans lad. maison et jardin, led. sieur gradis demeurera chargé du tout et en garantira et relevera indemne led. sieur perpigna... finallement il a esté conuenu que led. s^r Gradis acquereur payera comme deffet il a payé reellement et deffet sur ces presentes aud. s^r perpigna vendeur la somme de trois cents liures en louis d'or de seize liures piece... en deduction des d. six mille trois cents liures du prix de la vente... fait et passé hors et pres les murs de cette ville dans lad. maison et jardin vendus paroisse sainte Croix led. jour vingt deuxiesme du mois d'octobre mille sept cents vingt quatre apres midi et ont signé perpigná vendeur Dauïd Gradïs acquereur Dubois Banchereau. » (Archives départementales, Minutes de Maître Banchereau, notaire.) — Peut-être le Jacob Fernandes qui avait loué la propriété l'avait-il signalée à son coreligionnaire David Gradis. Le nom de Perpigna (Perpignan?) était du reste celui d'une famille de juifs avignonnais.

Voici maintenant l'acte de vente de 1728 :

« Pardevant les notaires royaux a Bord^x et en Guienne soussignés a esté present Sr Dauid Gradis, negotiant à Bord^x, y demeurant sur les fossés de l'hostel de ville p^rs s^ts Eulalie, lequel volontairement a vendu cedé quitté allienné delaissé et transporté par ces presentes purement et simplement et pour toujours, en faveur de la Communauté de la nation portugaise de cette ville c'est à dire de ceux de la dite communauté qui ont contribué au payement du prix du fonds cy après expliqué vendeu [à] sieur Abraham Lamego negotiant au dit Bord^x y demeurant rue Bonhaut susdite p^rsse s^te Eulalie, l'un d'yceux, à ce present et acceptant, tant pour luy que pour les autres et leurs successeurs à l'avenir en qualité de leur sindic^a et en vertu du pouvoir qu'ils luy ont donné par l'acte du premier de ce mois qu'il a remis pour estre anexé a ces presentes signé Anthoine Francia, Dauid Gradis, Alphonse Lamego, Anthoine Lameyre Medina, Philippe Fernandes, Philippe Lopes Depas, Alexandre fils, Leon Peyxotte et fils, et Gaspard Francia... sçauoir est un jardin renfermé de muraille avec la maison qui est dans icelluy, scittué hors et pres les murs de cette ville p^rsse Ste Croix, confrontant d'un costé... et d'autre bout du nort au chemin qui conduit de la porte St Jullien a l'hospital d'Arnaud Guiraud... ensemble a vendu le dit sieur David Gradis le lieu fonds et sol du sus-dit jardin et maison... tout ainsy qu'ils lui appartiennent en consequence de la vente qui lui en a esté faite par Sr Jean Perpigna, bourgeois et M^d audit Bord^x par contrat du vingt-troisiesme octobre mille sept cents vingt quatre passé devant Banchereau l'un des notaires soussignés et son confrere... laquelle vente... a esté faite moyennant le prix et somme de six mille trois cents livres, en deduction de laquelle ledit sieur David Gradis vendeur reconnois avoir receu avant ces presentes des deniers de la ditte communauté et nation portugaise celle de trois cents livres en bonnes espèces d'or et d'argent dont il la tient quitte, et a l'esgard des six mille livres restantes, le dit sieur Abraham Lamego, au dit nom de sindic, promet et s'oblige de les payer des deniers de sa dite communauté à l'aquit et descharge du dit sieur David Gradis vendeur au dit sieur Perpigna auquel ladite somme est deüe pour reste du prix de la vente qu'il a faite du dit jardin et maison au dit sieur Gradis, suivant le contrat cy dessus datté, et d'en faire tenir quitte le dit sieur Gradis, ensemble des interets qui pourront compter de ce jour... et jusqu'au dit payement, les dits lieux vendeus demeureront speciallement affectés et hypotequez au dit sieur Gradis vendeur... le dit sieur David Gradis ne fait la dite vente que pour faire plaisir à la dite communauté de la dite nation portugaise, laquelle sera tenue

a) Abraham Lamego fut nommé *gabay*, avec Antonio Francia et Jacob Lopes de l'az pour adjoints, le 15 mars 1728.

La plus ancienne inscription, parmi celles qu'il est possible de lire, est du début de mars 1725[1] :

a. S^A[2] /////// | HISQUIYAV[3] | ISHAC PERES | F^O[4] A 2[9] DE | ADAR | 548[5]

Une autre, dont l'année est plus lisible, est du même mois, et postérieure de quelques jours :

b. S^A /////// | DIAS· F^O A 10 (?) | DE NISAN | 5485

En voici une pour laquelle il n'y a aucun doute possible :

c. S^A DE· | RIBCA· | ISRAEL· | NVNES | F^O A· 23· DE | KISLEV· 5486 | Y· 28· NOVIEMBR[E] | 1725

Ces inscriptions se lisent sur des tombes placées le long du mur sud-ouest. Ce sont celles dont la lettre est le plus grossièrement exécutée.

La plus récente qu'on ait pu trouver est de 1778 :

d. S^A | DE LA BIENAVENTURAD^A | ESTER, MUGER DE DAVID | LAMEY RA FALLECIO. A. 9. SIVAN. | 5538 | QUE CORRESPONDE A | 4 JUNIO. 1778. | NACIO EL. 30. ENERO | 1730 | SEA. SU. BENDITA. ALMA. COLOCADA. EN. | LA. GLORIA.

e. Plusieurs inscriptions entièrement en hébreu : l'une d'elles se trouve sur une tombe placée vers le milieu, à gauche, et supportée par six pieds. Elle comporte un cartouche constitué par un cercle au milieu duquel sont alignées, en deux rangs superposés, six portes, emblème des Sasportas.

Les abréviations sont fréquentes :

f. (Inscription hébraïque, puis) : S^A | DEL PRVDENTE | R. YAHA-

de payer les lots et rentes de la presente acquisition et dhors en avant la rente dont les dits lieux vendus sont chargés envers les R.P. Benedictins du couvent de cette ville, seigneurs fonciers et directs de yceux... fait et passé hors les murs sus-ditte paroisse Ste Croix dans le sus-dit jardin et maison vendeus le 18e du mois de Novembre 1728 avant midi et ont signé — David Gradis vandeur — Abm. Lamego acquereur au dit nom — Dubos et Banchereau — Controlé &c. » (Minutes de Maître Banchereau, notaire.)

Je dois la communication des deux pièces à M. Rousselot, sous-archiviste de la Ville.

1. Dans les inscriptions que je transcris, je mets entre [ ] les caractères dont je ne puis garantir la lecture. Je sépare toujours les mots, qui, en réalité, se tiennent d'ordinaire quand ils ne sont pas séparés par des points. Je supprime les points des i (presque toujours marqués), sauf quand l'i est employé comme chiffre romain. — J'ai commencé le relevé de ces inscriptions en compagnie de M. Morel-Fatio, en 1903. Je compte publier à part, en fac-similé, les inscriptions hébraïques.

2. *Sepultura* ou *sepoltura*.

3. *Ezequias*.

4. *Fallecio*.

COB | YSRAEL · LATAD | q^E F^O CON BUENA FAMA EL 7 ELVL | 5526. q^E CORSP^DE | A II AGO^TO 1776 | SSAAEADLVA

Les lettres de la fin sont les initiales de la formule *Sea su alma alada en aladero de las vidas, Amen,* qui se retrouve sur d'autres tombes.

Les lettres liées sont nombreuses. On ne peut les reproduire ici telles quelles. On les signalera en les rendant par des capitales penchées. En voici seulement quelques spécimens :

g. S^A | DEL · VIRTVOSO · Y · BÈN | Æ^O[1] HISQVIA^V | ÆBRAHAM · | CARDOZO | *DE* PAZ · F^O A · | 9 · *DE* · ADAR | RISON 5513 | QVE COR^DE A · | 13 FEBRERO. | 1753

Il y a jusqu'à trois lettres liées, par exemple dans cette inscription, qui présente de plus des lettres biffées ou corrigées :

h. S^A | *DE* LA *qAB*[2] *BIE*NA^VDA | AZ[3] AHARIA | H. R[4]. | DE ABRAH | AM · DIAS · | F^O | A 27 DE SIBAM | 5522 · qE · COR^DE | A 14 DE JVN | IO 1762

Sur un certain nombre d'inscriptions on trouve des épithètes hébraïques écrites en caractères romains, par exemple, *ajasis beanibad (=vehanichbad),* « vieux et vénéré » ; *amaskil beanabon,* « intelligent et savant » ; *abajur,* « jeune ».

i. S^A | *DEL* · BIEN | ABENTURADO | AJASIS | BEANIBAD. ISHAC | DEL CAMPO · F^O · A | 9 · DE · QVISLEB · | 5506 · | QVE · CORES | PONDE A · 3 · DE · X^BRE 1745

j. S^A | DEL B^DO · | AMASKIL · | BEANABON · | ELIAV · | MENASSEH · PEREIRA · DE · | AZEVEDO · | F^O. A 18 *DE* NISAN | 5486

k. S^A *DE* | ABAJVR | HISQVIEVAV · DAVID | BENJAMIN | PINTO · F^O. A · 28 · | *DE* TISDRI | 5499 · QVE. | COR^DE A · II · *DE* · 8BRE | 1738

Il est bien possible que ces mots hébreux ne fussent plus compris à la longue, c'est ce que ferait supposer cette inscription, où on lit *veanich* pour *veanichbad :*

l. S^A | *DE*L BIENAV^DO | A^S[5] VEANICH | IS*H*AC RODRI^SS | ALV*A*RES F^O. A | 6 SIVAN 5528 | Q̄ C^DE A 22 *MAYO* | 1768

1. *Bienaventurado.*
2. Lettres biffées l'une sur l'autre.
3. A sur L, et Z sur E. Le nom est *Azariah.*
4. Je ne m'explique pas ces initiales.
5. *Aiasis.*

Les épithètes en castillan voisinent avec les épithètes en hébreu :

m. S^A | DEL PIO | VMILDE · VIRTUOSO | Y PIADOSO · AYASIS | ANIHBAD · ABRAHAM · | DE · ROBLES · CASTRO | F^O. A · 12 · DE · AD^R · RISSON · | 5502 | Q[*ue*] CORRESPONDE · | A · 16 · DE FEVRERO | 1742.

Beaucoup de tombes du reste ne portent autre chose que les noms du défunt avec la date du décès.

L'omission du mot S^a *(sepultura)* est rare :

n. DAVID · ROD | RIGVES · SA | RZEDAS *(5 enero 1750).*

Il est encore plus rare que ce mot ne soit pas suivi de *de* et peut-être faut-il lire alors *señora :*

o. S^RA RAQVEL | ESTER | CARDOSA | DE THOLEDO *(17 X^bre 1730).*

L'omission du mot *bienaventurado* est surtout fréquente dans les inscriptions les plus anciennes.

La plupart des inscriptions marquent la date de l'ère chrétienne avec celle de l'ère hébraïque.

p. S^A · DE · LEA · | PEREYRA · F^O | EN · 3 · DE LUNA | DE · TEBET · 5498 · | EN · 25 · | DESYEMBRE · | 1737

q. S^A DE | JAHACOB[1] | PEREYRE | FALECIO EN | 14 ADAR | 5495 QVE | SON 7 MARSO | 1735

Cette dernière présente une formule toute spéciale pour indiquer la correspondance de l'ère hébraïque et de l'ère vulgaire : *que son* au lieu de *que corresponde á*, ordinairement employée.

Les inscriptions qui ne marquent pas l'ère chrétienne sont parmi les plus anciennes[2] :

r. S^A *DE*^LA | BIENAVEN | TVRADA | LEA · SERA · | HENRIQVES | F^O A · 21 · *DE* | AB · 5490

s. S^A DE LA | BIENAENT | VRADA · *(sic)* | ESTER · SARA | *DE* · PINTO · F^O · A · ii *DE* | TISDRI | 5491

t. S^A *DE* ABRAEAM *(sic)* | FAGARDO · F^O · A · | 3 · *DE* · SIBAN · | 5497

Au XVIIIe siècle, beaucoup de Juifs de Bordeaux, d'origine espagnole, portent encore des prénoms chrétiens, reçus sans doute au baptême. Mais ils avaient aussi leurs prénoms

1. Les extrémités des jambages de l'H et des A de JAHACOB sont jointes comme celles du C par des lignes.

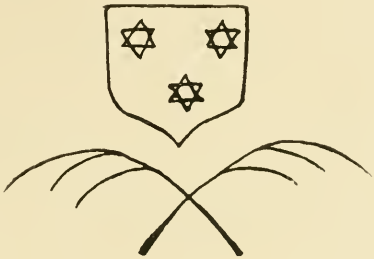
2. « Ils mettent sur les tombes de leurs morts des épitaphes, dans lesquelles ils comptent les années depuis la création du monde. » (*Voyage litt. de deux religieux bénédictins*. 2e partie, p. 8.)

bibliques et même parfois un autre nom inconnu des étrangers :

U. S^A^. DEL BIEN | *AVENTVRADO* | BENJAMIN· HAM | (ALIAS) ANT^O^ | ALVARES F^O^ EN | 10 TERETH · 5493 | CORESP^O^ | A. 28 | SO^bre^ 1733 (*sic*)

Un certain nombre de pierres portent des figures symboliques, dans lesquelles on peut au moins quelquefois reconnaître des armoiries. De nombreux juifs de Bayonne s'étaient payé ce luxe[1]. Leurs frères de Bordeaux ne pouvaient faire moins.

V. S^A^ DEL · BIEN | ABENTVRAD^O^. | MOISEH · DAVID | LA*ME*IRA · FA^O^ · | EL · jj · *DE* · ROSHO | *DES* · YIAR · QVE · | CORRESPON*DE* | A · UVLGA*R* | A· 18 *MAYO* | 1731



L'étoile représente sans doute le *Maguen David* (bouclier de David), symbole très courant chez les Israélites. Quant aux palmes, on les retrouve fréquemment :

W. S^A^ *DE* LA | BIENA*VEN*^DA^ | RIBCA · SARA · *DE* | SELOMOH · ALIAS ANT^O^ FRANCIA | MUGER· *DE ABRA*^HAM^ | RODRIGVES | SILV*A* F^O^ · EN · 12 | TAMVS 5493 | CO[2] (deux palmes) | CORRES · A 26 | IVNIO *DE* 1733

L'*ayasis ueanichbad Abr. Peinado* (1761) a une fleur (une marguerite?) sur sa tombe; et l'*ayasis anihbad Ishac Lameyre* (1742), un cœur percé d'une flèche. *Ishac Coen* (1737) a deux verges fleuries (la verge d'Aaron?) au-dessus l'une de l'autre, et deux étoiles à cinq pointes. *Jahacob Gomes Silba* (1739) a un symbole analogue, qui peut être un arbre; en tout cas, c'est bien un arbre qui est dessiné sur la tombe de *Hisquiau Abraham Correa de Sylva* (1764), avec un cœur au-dessous.

Une seule tombe portant les noms de deux morts et recou-

1. Voir Henri Léon, *Hist. des Juifs de Bayonne*, chap. XVI.
2. Le graveur avait commencé à écrire CORRES et oublié les palmes.

vrant sans doute deux corps. Ces deux morts étaient frère et sœur, enlevés à une année de distance :

x. S^A · *DE* · ESTER HJA[1] | *DE* · SAMVEL · ALEXANDRO F^O. A · | IVLIO 1736

Au-dessous :

y. S^A | *DE* ABRM[2] HJO · | *DE* SAMVEL | ALEXANDRO F^O. | A (un blanc) IVLIO 1737

Dans les lettres patentes accordées en 1550, en 1656, en 1723, aux Juifs de Bayonne ou de Bordeaux[3] il n'est question que de *Portugais* : il semblerait donc que les Juifs venus de la péninsule fussent, en majorité du moins, portugais d'origine. Toutefois dans les lettres patentes qu'il adressa en 1574 au Parlement de Bordeaux à leur sujet, Henri II les désigne sous le nom d'« Espagnols et Portugais »[4]. Même désignation dans les lettres de 1776[5].

Quoi qu'il en soit, le portugais devait être peu parlé parmi les Juifs de Bordeaux au XVIIIe siècle, puisque sur plus de trois cents inscriptions relevées au cimetière du cours Saint-Jean, nous n'en trouvons que deux qui soient rédigées en cette langue.

La plus ancienne est de 1762. Il est à noter que la formule initiale est en castillan.

z. S^A *DE* · LA · BIENAV^DA | ESTER LINDO | MULHER · *DE* · DA | VID · LINDO · QUE | FOY · DEOS · BENDITO · SERUIDO | RECOLHER · PAR^A · | SY · EM 30 YIAR | 5522 QUE COR^DE | 21 · MAYO · 1762 | DPSDMAIBSSO[6]

L'autre est de 1768 (elle est précédée d'un texte hébreu) :

aa. S^A | DO BEMAVEN^O | AB^M DE OLIVEIRA | F^O I^O TEBET A^O 5528

Au-dessous, une main tenant un stylet et appuyée sur un feuillet formant cartouche.

L'on trouve des *apellidos* franchement portugais dans des inscriptions espagnoles :

ab. S^A | *DE*L · BIENAV^DO | ISAAC ROIZ | ALPALHAO | QUE · F^O. A 21 | TEBET · 5526 | QUE CO*N*RRE | SPON*DE* · A · 2 | ENERO · 1766

1. Pour HIJA. Peut-être l'H et l'I sont-ils liés. De même pour HJO de la seconde inscription.
2. *Abraham.*
3. Cf. Detcheverry, p. 62; Malvezin, p. 106, 175.
4. Malvezin, p. 110.
5. Beaufleury, p. 109.
6. Je n'ai pu arriver à reconstituer la phrase qui doit être représentée par ces initiales.

Aucune n'est en français seulement. En voici cinq qui comportent un texte français et un texte espagnol. Les deux plus anciennes sont de 1760.

ac. (A droite) SEPULTURE | DU. BIEN. | HEUREUX. | JACOB. COEN. | PEXOTTO. | DECEDE. LE. | 26 DE TISDRI | 5521. QUI | CORRESPOND | AU 4 | OCTOBRE | 1760

(A gauche) SEPULTURE *(sic)* | DEL · BIEN · | ABENTURA | DO · JAHACOB | COEN · PEX | OTTO · QUE | FALECIO · EN · | 26 · DE TISDRI | 5521 · QUE · | CORESPON | DE · A · 4 · | OCTUBRE · | 1760 ·

ad. (A gauche) SEPULTURE | DU BIEN | HEUREUX | SALOMON | DE FRANCIA | ALIAS | ANTOINE | DECEDE LE | PREMIER | DE HESVAN | 5521 QUI | CORESPOND | AU. 10. OCTOBRE | 1760

(A droite) SEPULTURA | DEL BIEN | ABENTURAD | SELOMO DE | FRANCIA | ALIAS ANTONIO | QUE FALECIO | EN PRIMERO | DE HESVAN | 5521 | QUE CO | RRESPONDE | A. 10. | OCTUBRE | 1760

Les autres sont de 1764 :

ae (Étoile à cinq pointes inscrite dans un cercle). S^A^ (même dessin) | *DEL* · VIRTUOSE *(sic)* | y· BIEN · AVEN^DO^ | yEHISQUIyAU | AB^M^ FRANCIA · q̄ PASO · POR · TODOS | LOS · CARGOS · DE | LA · NACION · F^O^ | A · 3 DE · NIISSAN | 5524

(A la suite) *AB* · FRANCIA · FILS | DE · G^E^ DECEDE | LE · 5 AVRIL | 1764 (un cœur)[1]

af. S^A^ | DE · LA · MVY[2] | HONRADA, y BI | RTVOSA, y · GARITATIBA; A | BIGAIL · MENDES · *DE* CASTRO · MVGER | QVE FVE · *DE* DAVID | MENDES · EL MAN | GNANIMO *(sic)* GENEROSO · y · BIRTVO | SO MANTEDOR *(sic)* · | DE SV · SANTA · | LEy · QVE · F · EL · 9 | DEAB · DIE *(sic)* · 5524 · | Q. COR. A *10* AGOSTO 1764 | CY GIT LEPOUSE | *DE* DAVID *MENDES*

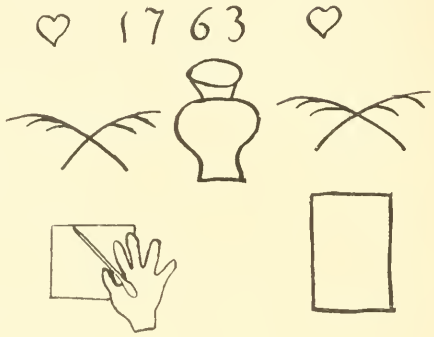
ag. S^A^ | *DE* LA · BIEN · AU^DA^ | UIRTUOZA · HANA | RACHEL · jSABEL | LOPES · *DE* PAS · *MV*jER *DEL* · *DE* F^CO^ SELOMO | ANT^O^ FRANCIA · F^O^ | EL · 23 · *DE* · KISLEU · 5525 | QUE CORRESP^DE^ AL | 17 DEZIEMBRE · 1764 (Et au-dessous) S^A^ | *DE* LA BIEN · *HV*REUSE | & UERTUVZE · HANA | RACHEL · jSABEAU | LOPES · *DE* PAS EPOUZE | *DE* · FEU · S^R^ SALOMON | ANT^E^ FRANCIA | DECEDE LE 23 KISLEU | 5525 · QUE · CORRES | PONT A 17 *DE*CEMBE *(sic)* | 1764

1. Sur cet Abraham Francia, fils de George, voir Malvezin, p. 212. Il y avait un autre Abraham Francia, fils d'Antoine, sur lequel voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 52.
2. Un V sur O.

Voici deux inscriptions où le nom du mois a été mis en français :

ah. S^A | DE LA BIEN | *AB*^A RAHEL | DIAS IYA DE | ABR^M DIAS F^O | A 8 DE NISAN | 5509 · 26 MARS · 1749.

ai. S^A | DEL · BIEN · AUENTURADO · | DANIEL · | GABRIEL · DE · | SILUA · F^O A · 7 · | DE · AB · 5523 · | QUE CORES- | PONDE · A · 17 · | IUILLET · | 1763



L'absence de la formule ordinaire *que corresponde a* et la graphie *iya* pour *hija,* dans la première de ces inscriptions, montre assez que ceux qui l'ont rédigée ne connaissaient plus guère l'espagnol; ceux qui ont rédigé la seconde ne le savaient sans doute pas beaucoup plus. L'en-tête se trouvait sur toutes les tombes, mais pour les mots qui traduisaient *mars* et *juillet*, il fallait chercher : on n'en a même pas pris la peine.

Abréviations incorrectes et insolites :

aj. S^A | DE LA BIENAVENTV^RA | S^RA RACHEL M.^DES | CAL.^DES QUE · FA^CO A 13 | ABRIL · A · 1740 · QVE | COR · R^ES P^ON A · 15 | NIZAN · A^O 5500

Vers le milieu du XVIIIe siècle, on commençait assurément à ne plus bien savoir l'espagnol, et les erreurs commises dans les abréviations ou les formules prouvent tout au moins que, parfois, celui qui gravait les inscriptions en ignorait le sens.

ak. S^A *DEL* | BIENA*V*ENTVRADO | IS*HA*Q | MONTESIN^OS | F^O A 21 SEBA^T | 5509 · QVE | COR · P · ED · | A 9 · *DE* FEBRO | 1749

Les deux erreurs *cor. p. ed.* et *febro* s'expliquent par la façon

dont *corresponde* et *febrero* sont écrits sur une tombe voisine, celle de gauche :

al. S^A *DE.* LA | BIENAVENT^DA | RA*H*EL · DE SOIZA | DIAS MIRANDA · | F^O A · 6 · *DE* ADAR · | 5509 · QVE | COR. P.^*DE* A 24 · | *DE* FEB.^RO | 1749.

Bien que la date marquée ici soit postérieure de deux semaines à celle de l'autre tombe, la seconde inscription a pu être gravée avant la première, et l'inspirer.

Erreur d'accord :

am. S^A *DE* LA · BIENAVENTVRA^DO | RAQVEL · LA*ME* //// | B^A I *DE* YOSEH · CAR^DOS[E] | F^O · EN · 13 · *DE* TAMVZ | AÑO · 5486 · QVE | CORESPONDE | A. 6. *DE* IVLIO · | 1726 ·

L'inscription de Moseh Saldagna (*bp*) présente une erreur du même genre : DELABIENAV^DO a été inspiré par DELABIENAV^DA qu'on lit sur une tombe voisine, celle d'Hana Ester Lopes (*au*). La faute BIENAENTVRADA que présente l'inscription d'Ester Sara de Pinto (*s*) s'explique par le fait que sur la tombe voisine (*r*) le v qui manque ici était lié à l'A et peu apparent. A noter encore, dans une autre inscription, l'oubli d'une *n* et la graphie CO^DR pour COR^*DE* :

an. S^A DE LA B^IEN | ABETVRA | DA RAQVEL | DE SOSSA Q F[2] | EN 24 | DE KISLEV | 5492 | QVE CO^DR A^11 | X^BRE | 1732

De même, l'omission de deux E et la graphie F^D pour F^O :

ao. S^A DLA*B*INAVE NT^VRADA | SARA *DE* SOLAS F^D | A 22 *DE* TAMVS · | 5496 QVE COR^*DE* A P^RO *DE* IVLLIO | 1736

L'ignorance de la langue se décèle encore par des fautes d'orthographe ou des barbarismes; *falleceo, naico, mangebo, virtussa, Del Vaille, moujer, fevrere :*

ap. SEPOLTURA DEL | JOBEИ AROИ IESQVI | YAU *DE* AGUILAR QVE | FALLECEO EИ 27 | MAYO 1731 QUE | CORRESPOИDE A (blanc) *DE* ИISAИ NAICO | EN 8 *DE* AGOSTO 1724

La suite en hébreu.

aq. Texte hébreu, puis :

S^A DEL BIEN | AVENTV | RADO MANGEBO . ///// | ISHAC | *DE* ABRAHAM | BINIAMIN · FRANCIA · F^O | EN 15 H^O 1731 | QVE CORRESPONDE A 8 *DE* SEBAT | 5491

1. *Biuda.*
2. *Que falleció.*

ar. S^A | *DE* LA DICHOSA | VIRTVSSA · y | BIEN · AUEN^DA | HANA ABI GAIL | ALEX^DO MUIER | DE · H^AU 1 AB^M | FRACIA *(sic)* · F^O A 13. | SIBAN · 5524 · QUE | CORESP^DE A. 13 | DE IUNIO | 1764

as. S^A | DE LA MVI DICHOZA | y BIENABENT*VR AD*A | YANAHERIAN · DEL VAILLE · 2 MOVJER *DE* | MOSHE LOPPES SALSEDO *(julio 1741).*

at. S^A | DEL BIEN | ABENTURADO | *AB*RAHA^M MENDES | F^O A 7 DE ADAR 5506 | *QV*E CORESPONDE | A 27 *DE* FEVRERE | 1746

Voici l'inscription la plus curieuse par les archaïsmes, *hayga, reseuido (= recebido), piadad.*

au. S^A | *DE* LA · BIENAV^DA | y UIRTVOSA · | HANA · ESTER | LOPES · QUE · | F^O. EL · 14 · DE | SIVAM · 5523 | QVE · CORES · P^E *(sic)* | A 29 · MAYO | 1763 · A QUIEN DIOS HAYGA | RESEUIDO CON PIADAD | (un cœur)

Dans plusieurs inscriptions relatives à des femmes, un nom de famille ordinairement terminé en *o* se trouve terminé en *a*, usage très conforme aux plus vieilles habitudes espagnoles[3] :

av. S^A *DE* SARA TINOCA F^O EN 15 DE ELEUR 1729

De même pour

aw. Ribka Rodrigues PEYNADA *(21 marco 1762)* et pour *Raquel Esther Cardosa,* déjà citée (*o*)

Il est tout à fait exceptionnel que l'inscription ne donne que des noms hébraïques, sans *apellido* hispanique :

ax. JAIM BAR · JOSEF (10 de avril 1762).

Assez rares sont les inscriptions qui comportent autre chose que des épithètes banalement laudatives :

ay. S^A | *DE*L V^BLE 4 PLAVCIBLE | GENEROSO · POR EL | ESTUDIO · *DE* · LA · LEY | VIGILANTE · AL AVMENTO · *DE* LOS · SAGRA | DOS · LVGARES · VIRT | VOSO · HISQUIYAV · BIN | YAMIN RODRIGUES | CARRASCO · F^O EL 23 | SEBAT · 5523 Q · COR^DE | A 6 FEBRERO 1763 | SEA · SU ALMA · ATADA | EN · ATA*DE*RO · *DE* LAS · | VIDAS · AMEN

Voici des sépultures de femmes : humbles, honnêtes, vertueuses, charitables, dévotes, pleines de crainte envers Dieu; telles sont les épithètes qu'on leur donne :

az. S^A | DE LA · MVJ | HOMILDE · | HONESTA · | y · BIENAB^A |

1. *Hizquiyahu,* Ezequias.
2. *Yanaherian,* prénom. *Delvaille* est l'orthographe actuelle de l'ancien nom *Del Valle.*
3. Voir à ce sujet la *Gramática* de Bello-Cuervo, note 21 (6e édition) de Cuervo.
4. *Venerable.*

S^RA SARA · | JUDIQVA *ME* | NDES · F^O A . 26 · | QUISLEB^5511 *QVE* | COR^DE A · 23 · *DE* | X^BRE 1750

ba. S^A | *DE* LA · | MVI VIRTVOZ^A | CARITATIBA · | VMILDE · Y BIEN | *AB*^A S^A ESTER | PEIXOTO · F^O | A · 25 · DE · TISRY | 5511 · Q · COR^DE | A 25 DE · 8BRE | (dans un cœur :) 1750

bb. S^A | *DE* · LA · BIEN · ABE | NTVRADA · Y · | ONESTA RAH | EL · FERNAND | ES · MEDINA · | F^O A 17 KISLEV | 5513 · QUE ///// [*corresponde á*]O DE · A [*vril*] 1752

bc. S^A | DE · LA | DONZELLA | ONESTA | VIRTVOSA Y | *DEVOTA* · ABIGAIL | DE · ISHAK · MENDES | QVE F^O. EL · 26 · | *DE* TISRI · DE · 5526 | QUE · CORESP^DE | A · 12 · 8BRE 1765 | S. S. A. A. E. A. D. L. V. A.

bd. S^A | DE LA | TEMEROSA | DEL S^I CARITATI^VA | Y DEVOTA YEHUD | MENDES CAMPOS | *(19 agosto 1767).*

be. S^A | *DE* LA · BÌEN^DA | Y HONESTA · TEM^SA | ABÌGAÎL GONS^S | GABRIEL *(7 avril 1768).*

Sépulture d'une octogénaire qui comptait cinquante-neuf descendants à sa mort :

bf. S^A | DE · LA · VE*NE*RABLE Y BIEN^DA. *HA NA*[2] ES- | TER CA*R*DOSE LA- | *ME*YRA · MUGER · *DE* | MOZE · DA*V*ID · LA- | MEYRA · VIRTUOSA | *MA*DRE · *DE* · 59 INDI- | VIDUOS *N*ACIO EN- | *MA*RTES · 10 · HORAS | *DE* LA NOC*HE* · EL 13 | *MA*YO · 1681 · Y *ME*RECIO | BIVIR · ASTA · EL · *MA*R | TES · A 11 HORAS · *DE* | LA NOC*HE* · EL · 11 *MA*YO | 1762 · QUE · CORESP^DE | A · 19 · JYAR · 5522 · | GOZO LA GRACIA | *DE* · LLEGAR EN LA SENITUD · A · 81 · AÑO | CUM*PL*IDOS · SEA · SU | *AL MA* · COLOCADA E^N *ATA DE*RO *DE* LAS VIDAS | (entre deux cœurs :) AMEN

Les Lameyra sont représentés par quatre chefs de famille sur l'état de répartition de 1730 publié par Malvezin[3]. Ils sont parmi les plus imposés.

Sépulture (en dos d'âne) d'Abraham Benjamin Francia, qu'on loue de sa charité, de son zèle à marier les orphelins et de la fondation d'une *Yeschibah* à Jérusalem :

bg. PEDRA · *DE* | SEPVLCRO · *DE*L | SVBLMADO · AB^M | BNYAMN · DE · | FRANCIA · A · N*V*AL · | *MENTE* · A · LOS P^RES | *DE* · SV · CIVDA*D* · CON | MANO · AMPLIA · | REPARTIA · | SV · CARDA*D* · EN CASA*R* · | G*V*ERFA-

1. *Señor.*
2. HA liées, NA liées.
3. P. 186.

NAS · SE · | ESFORCO[1] . | YESIBA · EN YERVSALAIM | ESTABLECIO PARA | GOSAR DE LA MO^RDA[2] | DEL · CIELO · EN 9 DE | LA · LVNA · DE KISLEV · | FALLECIO · AÑO · DE | 5500 A · LA · | CREACION · DEL · MVN^DO | SEA · SV · ALMA · ATADA · | EN · LIGADERO · DE LAS · | VIDAS · QVE · CORP^DE. | A · 10 · DECIEMBRE · | 1739

(De l'autre côté inscription hébraïque.)

Sépulture de Jacob Gradis, qui passa par toutes les charges de la Nation [3] et qui mourut durant le gabayat de son fils Benjamin :

bh. S^A DEL | BIENAVENTVRADO | AIASIS ANIBAD | HISQVIYAV | IAHACOB GRADIS | F^OA ii · DE SE////AT | 5496 | QVE CORRESP^DE | A 25 DE HENER^O | 1736 | AVIENDO PASADO | POR TODOS LOS | CARGOS I SIENDO | SV HIIO BENIAMN | GAVAY GENERAL |

La famille Gradis était la plus riche de la communauté à cette époque[4]. Nous avons vu que c'était un de ses membres, David Gradis, qui avait acheté le cimetière pour le céder à la communauté.

Sépulture du premier fondateur de la *Hebra*.

bi. S^A | DEL · BIEN · AB^O | AYASIS · BEANYBAD | JSRAEL GO | MES · HEN | RIQ^EZ PRIMER^O | FVNDADOR | DE · LA · HEBRA · | F^O A · 13 . | DE · TEBET · | 5513 · QVE · | COR · P^DE. A | 20 X^BRE | (dans un cœur :) 1752

Sépulture du fondateur d'une *Hebra* ou *Yesiba(?)* de *Tifferet Zalom* (= *Schalam,* gloire de la Paix) sur laquelle le *Registre des délibérations* ne fournit aucun renseignement :

bj. S^A | DEL BIEABENT^DO | JE^AV JOSEPH · | DACOSTA · | FVNDADOR. | DE · LA · HE^BA | TIFFERET · | ZALOM F^O A · 15 | TEBET · 5509 · | CORR^DE. A · 7 | HENERO 1749 | N^O 3

Voici, placée vers la droite et dominant les autres, en dos d'âne, une tombe de rabbin :

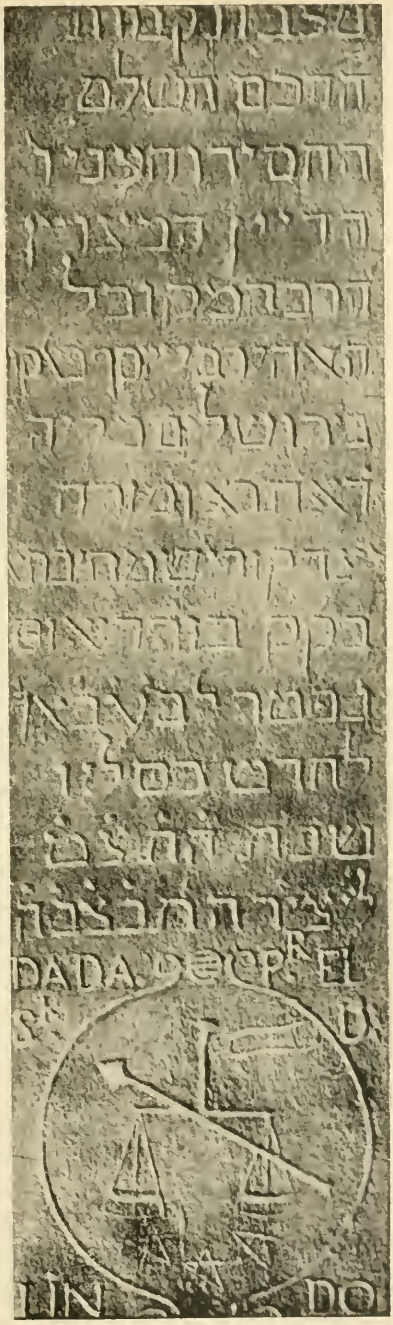
bk. SEPVLTVRA DEL | S^R HAHAM[5] · EL · | PERFECTO · PIO · | J HVMILDE · EL JVES | SEÑALADO · EL · | MAESTRO · A | FAMADO · TEHOLOGO *(sic)* |

1. Il faut évidemment couper après *caridad* et après *esforço*.
2. *Morada.*
3. Il dut être *gabay* avant 1710, car son gabayat n'est pas mentionné dans le *Registre des délibérations de la Nation portugaise.*
4. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 52.
5. Hébreu : « sage ».

DIVINO · RIBY[1] · | IOSEPH · FALCON[2] · DE · JERVSALAIM · S^R[3] DEL | LVGAR · JAMOSTR^AN | JVSTEDAD · J CABESA | DE LA IESIVA · EN · EL · | KK[4] DE · BORDEVX · | FALECIO · EN · 21 · DEL | MES · DE · KISLEV · AÑO | · 5499 · A LA · CRIACION · DEL · | MVNDO · QVE · CORDE[5] | ///// XBRE · 1738 | SV · ALMA · | ATADA · EN · EL | ATADERO · DE . LAS | VIDAS

De l'autre côté, inscription hébraïque[6].

Il est question de « Nuestro señor H^mR. Joseph Falcon »



1. « Rabbin », littéralement « mon maître ».

2. Le c a été fait sur un E.

3. *Señor*. Voici comment M. Isaac Uhry, à l'obligeance et au savoir duquel j'ai eu recours toutes les fois que j'étais embarrassé, m'explique le passage qui correspond dans le texte hébreu (dont le fac-similé est ci-joint), à la phrase qui commence ici : *Moriah de athra ou moreh tsedeq ou r[osch] iesch [ibah] methibathah be K[ahal] K[adosh] Bordeos*, « seigneur de ce lieu et maître de justice et chef de la Yeschibah des études dans la Sainte Communauté de Bordeaux ». *De athra* est du chaldéen et signifie « ce lieu »; *methibathah* « études » (voir le Dict. Sander-Trénel), également chaldéen, est le nom de la *yeschibah*, et les deux mots réunis pourraient se traduire par « Université ». L'espagnol ne présente qu'une difficulté, c'est le mot JAMOSTR^AN. Je le comprends ainsi : *y amostr[ab]a n[os]*, « et il nous montrait », ce qui est bien conforme au sens de *moreh* (= maestro). Le mot *amostrar* est archaïque, comme *justedad*, par lequel est traduit ici *tsedeq (tsedaqa)*. « Seigneur du lieu » est sans doute un titre honorifique, équivalent à « chef religieux de la communauté ».

4. Hébr. *Kahal Kadosh*, « Communauté sainte ».

5. *Corresponde*.

6. Voir la planche III, figures A et B. Le fac-similé ci-joint a été fait d'après un estampage.

dans une délibération de la *Sedaca* en date du 27 août 1719[1]. Le 21 octobre 1737, vu son âge avancé et ses infirmités qui l'empêchent d'aller par les chemins (surtout pour la surveillance du vin *kascher*), on lui donne un adjoint[2]. Après sa mort, on alloue à sa veuve trois cents livres de rente[3].

D'après cette inscription il était originaire de Jérusalem[4], où, nous l'avons vu, il y avait une communauté de *Sephardim*. Ce devait être quelque *scheliah*, dont la communauté bordelaise avait accepté les services d'une façon permanente. Il était chef de la *Yeschibah*, nous dit-on, sans préciser. Le texte hébreu correspondant indique qu'il s'agit d'une *Yeschibah* académique ; peut-être tout simplement le *Talmud Torah*.

Il fut remplacé par le rabbin Jacob Haïm Athias, dont les noms ainsi écrits par deux fois sur le *Registre des délibérations*[5] se retrouvent sur une autre tombe également en dos d'âne. A droite, inscription hébraïque. A gauche, inscription espagnole :

bl. S^A · *DE* NUESTRO · VENER | ABLE · MAESTRO · Q̄ · SAB | IOS DECIPULOS · FORMO · | ENTRE · NOS · *DE* CIERTO | ES EL · SABIO · J^B· HAM | HATIAS · EL · PASTOR | FIEL · Q̄ · NOS · ENGRAC[*io*][6] | CON · EL · REY Y · EL S^R | DEL LVGAR · Y N^O SABER · | EN · LOS PRECEPTOS | DEL CRIADOR · APEGO[7] EL | PENSAMENTO · DE · SU | ESPIRITO · BUENO · FVE | SENALADO AL PUEBL^O | NO BIUDO[8] · FUEGO · DE | LA · LEY · EN · SUS · COR | ACONES · ENCEND [*io*] | EL AMBRIENTO · LO HAL | LO PRONTO · COMO · PAD[*re*] | GRACIOSO · SV CIENCIA | ENTRE EL · BACIO · EL | MAL · Q̄ · FVE · OCVLTADO | CON SU ZELO · | I SU FER | VOR · SE RECONOCIO[9] · SEA | SV ALMA · GLORIOSA · Y | DELEITOSA · AMEN · FVE | SU F^O[10] EL · 5 · TISRY 5521

1. N° 19. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 264, n. 3.

2. « Por quanto al Sr Kaham destte kaal Joseph Falcon se alla con cresida edad y muchos achaques que le imposibilitan andar por caminos... » (n° 79).

3. 7 décembre 1738 (n° 85). Il paraît que la fameuse Falcon était sa descendante.

4. C'est ce que confirme le Registre de décès de la Nation portugaise dans l'acte de décès de sa fille Rachel (1788).

5. N°s 201 et 205.

6. *Engració* « Il nous attira la bienveillance du roi et du seigneur du lieu » (probablement l'intendant), à moins qu'il ne faille comprendre « seigneur du lieu » comme dans l'inscription de Falcon.

7. « Il fixa notre savoir dans les préceptes du Créateur. »

8. « La pensée de son esprit excellent se signala au peuple non abandonné. »

9. Il faut évidemment couper ainsi : « Fuego... encendio. El ambriento... gracioso. — Su ciencia... su zelo (Sa science enleva d'entre le peuple le mal qui fut caché par son zèle). — I su fervor se reconocio. »

10. *Fallecimiento*. Voir la planche III, figure C.

En 1732, ce Jacob Haïm Athias, alors *hazan* (chantre) de la communauté, avait été nommé maître d'école du *Talmud Torah*, ainsi qu'on a vu plus haut[1], à la place d'un autre qu'on avait mis à pied. Il succéda à Falcon le 7 décembre 1738. Quelques incidents de sa carrière ont été relatés précédemment[2]; il paraît avoir été d'humeur autoritaire et indépendante; mais la nécessité de vivre lui faisait courber la tête. C'était un besogneux, à la merci du conseil de la Nation, qui lui accorda, en 1752, 120 livres pour le dédommager de la perte d'un procès; en 1755, cent livres pour s'habiller; et en 1757 « une gratification de cent vingt livres »[3]. Ce fut son fils David qu'on désigna pour le remplacer, avec les mêmes appointements, mais seulement autant « qu'il vivra avec sa mère »[4]. Ces appointements furent portés à 900 livres en 1775[5], puis à 1000 livres en 1786, enfin à 1200 livres la même année[6].

En dehors des rabbins officiels, à la solde de la *Sedaca*, il y en avait d'autres, qui peut-être avaient surtout autorité dans quelque confrérie, ou y exerçaient les fonctions de *hazan*. C'est ainsi que nous trouvons, à la suite d'une inscription hébraïque, les mots

bm. S^A | *DEL* NZJ[7] · RIBY · | M^E[8] VAZ · F^O · A | 19 · MENAHEM | 5526 | Q · C^E A 25 IULIO 1766

Sépulture de la femme d'un *hazan* de la *Hebra* :

bn. S^A | AQUI · YAZE | LA PRU*DENTE* | Y VIRTUOZA | *AB*IGAIL · MUJER | *DE* · AB^M GOMEZ | FONSECA · *HAZA* | *DE* · LA · HEVRA | *DE* · BORDEOS | F^O · A · 20 · *DE* TISRI | 5528 · SU · ALMA | SEA · COLOCADA | EN · EL · PARAISO · | *AMEN* (ce mot sur deux cercles tangents)

Beaufleury[9] et Malvezin[10] citent les noms de quelques méde-

1. *Bull. hisp.*, 1907, p. 265.
2. *Bull. hisp.*, 1907, p. 272.
3. N°s 201, 245, 252. Son acte de décès sur le registre déjà mentionné porte que « Jacob Haim Athias nostre Rabin est desede le quinze du mois de septembre 1760 agee de quatre vingts deux ans ».
4. 2 décembre 1760 (n° 275).
5. N° 433.
6. N°s 542 et 545.
7. Initiales des mots *nehim zemiroth Israel* (agréable par ses chants à Israël), qui se trouvent à l'endroit correspondant dans le texte hébreu.
8. *Moshe*.
9. P. 24.
10. P. 137 et 237-8.

cins juifs de Bordeaux, les Lopes, les Silva, Cardoze, etc. En voici un autre, Daniel Gabriel Danavia, mort en 1755, frère de la *Yeschibah* de *Guemilout Hazadim :*

bo. S^A | *DE*L · BIEN · AV^DO | DANIEL · GABRIEL | DANAVIA · D^R · EN | MEDICINA · Y VARON | VIRTVOSO · H^NO | *DE* LA · JESIVA · *DE* | *DE (sic)* GVIMELVT | HAZADIM · F^O EL | 29 *DE* AB ANNO 5525 · VIERNES | 16 AGOSTO 1755 | (Un cœur)

Dans le *Registre des délibérations,* un procès-verbal en date du 11 avril 1745 porte : « nous avons fixce les gagez du medezin Anabia a cent liures sans autre chose »[1]. Dans un procès-verbal du 4 juillet suivant, on lit :

Voyant le grand soin et paines que le sieur anabia nostre medecin prend journellement de nos pauvres auons conveneu et demure dacort quautre ces gages qu'il a de cent livres par an en argent... de plus luy sera donne par nostre sindicq, chaque semaine, vne livre et demi Beuf tant pour lui que pour sa belle-mere[2].

A partir de 1750 on lui donna deux cents livres par an et deux livres et demie de viande par semaine[3]. Son fils David obtint la même charge le 6 avril 1766[4].

Sépulture d'un autre frère de la même *Yeschibah :*

bp. S^A | *DE*LABIENAV^DO | MOSEH · SALDAG | NA · Q F^O. A | 8 TAMU | Z · 552 · 3 Q CORSPO | NDE *(sic).* A 29 JUNIO | 1763 | SIENDO HERMA | NO · DE · G · H

Sépulture d'un membre de la *Yeschibah* de *Bikour Holim*[5] :

bq. S^A | DEL · BIEN · *AB*^O | ABR^M. ALBOVR | QVERQVE · F^R[6] DE | B^R. HOLIM · SIENDO | P^R.[7] F^O. 8 · SIVAN | 5509 | 25 MAYO 1749

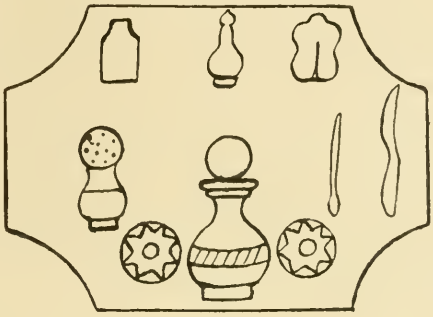
Sépulture donnée par la même confrérie :

br. S^A | DEL BIEN | ABENTVRADO | AJASIS · BEAN^D. | ISHAC · DIAS F^O. A · | 21 · DE · QVISLIB · | 5506 · | CORESPONDE | A · 15 · X^BRE. 1745 | DA[8] · POR · LA · HERMANDAD | DE · BIKVS · HOLIN

1. N° 117.
2. N° 125.
3. N° 179.
4. N° 346.
5. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 399.
6. *Fundador?*
7. Peut-être y a-t-il *P^s (Parnas).*
8. *Dada.*

Inscription d'un *mohel*, avec un cartouche où sont représentés les couteaux, flacons et autres ustensiles de son nécessaire :

bs. S^A | *DEL* · BIEN · AUEN^DO | IS*HA*C · RODRIQUES *(sic)* | HENRIQUES · | MOE^L | F^O A · 23 *DE HE*SUAN | 5528 | QUE · CORRESP^DE A | 15 · NOUIEMBRE | 1767



Sépulture de Rachel Rodrigues Pereire, une parente, peut-être la sœur de l'instituteur des sourdes-mettes et sa première élève (car elle était sourde-muette elle-même[1]) :

bt. S^A | *DE* · LA · BIEN · AV^DA | · MUY · HONE | STA · Y · BIRTUOSA | RAHEL RODRIG | VES · PEREIRE · F^O | A 14 · *DE* · SEBAT 5512 | QVE · COR^DE · A II *DE* | FEBRERO · 1759 | (Un cœur)

Sépulture d'un des premiers Gradis :

bu. S^A | *DEL* [B^O] HISQVI | YAV · ISHAQ | GRADIS | F^O A. 25. *DE* IYAR | 5486

Sépulture d'une Lopez de Paz :

bv. S^A | *DE* LA B^DA | S. ESTER | LOPES · DE · PAS · | F^O · A · 16 · *DE* [E]ELVL | 5486

Sépulture d'une Peixoto :

bw. S^A | *DE* LA · BIEN | AVENTVRADA | HONBADA *(sic)* · Y | BIR TVOSA S^A | RAHEL · SARAH | COHEN PEIXOT^O | MVGER DE | ABRAHAM | BĒIAMIN | FRANCIA | F. EN 22 DE | NISAN 5486 · QV*E* CORESPONDE A | 23 *AB*RIL | 1726

1. Voir E. La Rochelle, *Jacob Rodrigues Pereire* (p. 6). L'auteur se fonde sur une affirmation qui se trouve dans une des nombreuses notes biographiques manuscrites laissées par l'érudit bordelais Marie-Vital-Auguste Laboubée (1757-1812) et acquises par la Bibliothèque municipale de Bordeaux : « Il avait une sœur muette dont il parvint à devenir le premier instituteur » (t. XIV, p. 20 de la lettre P).

Sépulture d'un Raba :

bx. S^A | *DEL* · BIEN *AV*^DO | ISHAC | HENRIQVES | RABA · F^O A ii | *DE* AB 5526 q*UE* | CORSP^DE A · 17 | jvLio · 1766 (un cœur)

Possédant un cimetière où ils pouvaient enterrer selon leurs rites, puisqu'ils y étaient chez eux, et mettre toutes les inscriptions, tous les signes qu'ils voulaient, les Juifs étaient singulièrement favorisés, si l'on songe au sort des protestants, qui, jusqu'en 1751, étaient enterrés dans les fossés de la ville, et qui n'eurent pas de véritable cimetière avant 1780[1]. Seulement, il leur fallait être soumis à la *Sedaca* et être en règle avec elle, sans quoi ils étaient exposés au sort qui attendait les malheureux décédés à l'hôpital sans sacrements : l'enfouissement, pendant la nuit, à fleur de terre, dans un terrain vague ou même dans les rues en construction[2].

1. « En 1751 on inhumait encore les protestants étrangers aux bords des chemins et dans les fossés de la ville. Sur la plainte de l'ambassadeur de Hollande, le ministre, M. Saint-Florentin, manda à l'intendant de Guyenne qu'il convenait de choisir un terrain pour l'inhumation de ces étrangers; mais qu'il ne serait élevé aucun édifice sur ce terrain, qui ne porterait aucun signe particulier et ne serait pas considéré comme un véritable cimetière. Le 10 avril 1767, un arrêt des jurats autorisa les protestants étrangers à faire entourer de murs, à leurs frais, un cimetière fermant à clef et dans lequel il ne serait fait aucune inhumation sans un procès-verbal délivré par la mairie. » (*Archives historiques du département de la Gironde*, 1887, t. XXV, p. 229.) Sur le procès-verbal dont il est ici question, voir plus loin, p. 178. Les protestants étrangers profitèrent de la permission dès 1769, date où ils inaugurèrent un cimetière qui existe encore (cours Saint-Louis, n° 80) et qui contient de 150 à 200 tombes. Il y a du reste, paraît-il, beaucoup plus de sépultures que de pierres tombales. On y lit les noms des grandes familles étrangères établies à Bordeaux depuis le XVIIIe siècle. On y a enterré jusqu'en 1886. Quant aux protestants français, ils n'avaient pas encore de cimetière à eux en 1775. « On avoit précédemment demandé aux Protestants un état de leurs sépultures mais ils ne purent satisfaire à cet objet, n'ayant pas de cimetière, ni conséquemment des registres pour cela. MM. les Magistrats municipaux en font tenir eux-mêmes un, où leur greffier inscrit tous les adultes qu'on est obligé d'inhumer dans les fossés de la ville ou dans des maisons faute de local particulier. Quant aux enfans qui meurent avant l'âge de 7 ans ils sont ensevelis dans les cimetières des paroisses. » (Mémoire remis par les protestants à l'intendant De Cluny et comprenant un extrait de leurs registres pour 1773-1775. Arch. départ., portef. C 3669.) C'est seulement en 1780 qu'il y eut un cimetière protestant, rue Laville, entre les deux routes du Sablonat, c'est-à-dire du côté du nouveau cimetière juif. (Voir *Bordeaux, Aperçu historique*, t. III, p. 392.)

2. « Lorsqu'une personne meure à l'hopital de Bordeaux sans recevoir ses sacrements, soit par difference de Religion, ou par le mauvais état du malade qui ne luy permet pas de se confesser, on admet point son cadavre dans le cimetiere de l'Eglise, on le charge pendant la nuit sur une civiere et au moyen de quelque salaire on le fait porter par deux hommes de peine sur le terrein qui est aux environs des marais de l'archevèché.

» Les fosses où ces corps sont déposés sont si peu profondes qu'il est fort commun de voir des chiens en déterrer des fraguements, les ronger et les traîner ça et la. Ce canton se couvrant journellement de nouvelles maisons il arrive encore souvent que les manœuvres qui ouvrent le terrein pour y faire des fondations rencontrent a la

Nulle part, dans le *Registre des délibérations de la Nation portugaise,* il n'est fait mention expresse de l'achat du cimetière dont nous venons de nous occuper. Il est clair pourtant que c'est à celui-là que fait allusion le procès-verbal de 1729, où est consignée l'interdiction faite au *gabay* de faire enterrer ailleurs que dans le *Bedajaim* (cimetière) et d'en accorder l'entrée pour les services célébrés au bout de sept jours, d'un mois et de onze mois, aux familles qui n'auront pas acquitté les offrandes dues à la *Hebra*[1].

Le *gabay* fut bientôt déchargé de toute la surveillance financière. Celle-ci fut confiée en 1730 à Alphonse Lamego[2], qui, semble-t-il, en était encore chargé en 1733, puisqu'il eut à rendre compte de ses opérations en vue du remboursement de ceux qui avaient souscrit à l'achat du terrain[3]. En 1748, c'est Antoine Francia qui est nommé pour « estre a lavenir le receueur de tout ce qu'il pourra receuoir audit Bedajaim »[4].

superficie des cadavres plus ou moins pourris, d'autres encore tous frais. Il n'y a guere plus de six semaines qu'on en trouva plusieurs ensemble qui y étoient si nouvellement déposés qu'on crut d'abord que c'etoit des gens assassinés et qu'on fut en avertir la police pour proceder à la levée des corps.

» Il a été ordonné alors qu'a l'avenir les morts de cette espece seroient enterrés sur ce même terrein, mais dans l'alignement des Rües, a l'effet d'eviter seulement qu'on les exhumat en faisant les foüilles des fondations. Il est aisé de sentir quels sont encore les inconvénients qui resultent d'enterrer les morts presque a fleur de terre dans les rües d'une ville. » (Archives municipales, série GG, carton 284.) — La lettre qui est jointe à ce mémoire anonyme est datée de « Versailles, 30 aoust 1782 ». Elle est signée de Vergenne et adressée à MM. les Jurats de Bordeaux.

De par leur profession, les comédiens étaient jugés indignes d'être ensevelis en terre chrétienne. Le refus de sépulture à un comédien mort subitement est consigné dans les registres des décès de Sainte-Eulalie en 1742 (reg. 365, acte 267): « Messieurs les jurats par devant lesquels les comédiens, inquiets de cette affaire, se sont pouruus, ont assigné le lieu de la sepulture dans les fossez de la Ville au bas du mur de lormaye, apres auoir eté certiorés de mon refus enoncé de viue voix au substitut de Mr. le procureur sindic, que Mrs. les jurats mont enuoyés pour en etre instruits. »

1. « Convenimos asy mas quel Gabay de la Sedaca no podra dar orden para que se entierre ningun difunto saluo en el Bedajaim general, y no auiendo pagado los lutozos las offertas debidas a la Hebra no les podra abrir dho Bedajaim a los 7 dias mez ni onze mezes. Bordeos en la misma Junta. Signe Alphonse Lamego; signe Brandon; signe Jacob Lopes de Paz; signe Joseph Medina; signe Benjamin Francia Gabay; signe Izac Lopes Parnas[;] signe en hébreu < ; > le K K Falcon. » (N° 45.)

2. « Nous estant assambles ce jour quatre auril 1730, Nous auons nommé Monsieur Alphonso Lamego pour tenir la caisse de Bedajaim et tenir la main a tout ce qui consernne le dit Bedajaim aux clauzes et conditions conuenues cy devant. » (N° 51.)

3. « ... oy onze de Jullio 1733... asy mismo hemos conuenido que dho senor Gabay se ara dar cuentas por el senor Lamego del dinero que reciuio por el Intiero, y la quenta general de dho Entiero para que se haga vnna Reparticion que pertenese a los que contribuyeron segun la Notta, y en estes quinze dias se nombrara quien se cargara de dha quenta vesalom... » (N° 68.) *Vesalom*, hébreu *schiloum*. « paiement »?

4. N° 152.

Enfin, la même année, il fut décidé que le premier adjoint en charge serait trésorier de droit du *Bedajaim*[1]. Malgré tout, le *gabay* avait seul l'autorité administrative. En 1745, il est encore convenu « qu'on ne pourra enseuelir quy que ce soit que par prealable on n'est permission du syndicq »[2]. A partir du 7 avril 1785 la caisse du cimetière lui fut confiée derechef[3].

Un rapport de 1733, reproduit par Malvezin[4], nous montre qu'à cette date les Juifs n'étaient plus toujours tenus de procéder à leurs enterrements « après soleil couché »; seulement ils avaient des précautions à prendre :

Ils font leurs enterrements très publiquement, et souvent même pendant le jour; et quand ils craignent que le peuple les insulte, ils se font escorter par un des chevaliers du guet avec des soldats.

« Lorsqu'il mouroit un Juif, » dit Beaufleury, « on étoit obligé d'aller à l'hôtel-de-ville demander la permission de le faire enterrer; il étoit inscrit sur un registre qui servoit au besoin d'extrait mortuaire, et cette permission coûtoit 6 livres; elle servoit de passe-port pour sortir de la ville[5]. » Le même auteur déclare ignorer l'origine de ce droit que les jurats avaient conservé sur les Juifs. La voici. Dans le *Recueil des anciennes lois françaises depuis l'an 420 jusqu'à la Révolution de 1789,* figure la *Déclaration concernant la forme de tenir les registres des baptêmes, mariages, sépultures, vêtures, noviciats et professions et des extraits qui en doivent être délivrés,* datée de Versailles, 9 avril 1736 (ministère du cardinal de Fleury) et exécutoire « à commencer du 1er janvier 1737 »[6]. L'article 13 porte que :

Ne seront pareillement inhumés ceux auxquels la sépulture ecclésiastique ne sera pas accordée, qu'en vertu d'une ordonnance du juge de police des lieux, rendue sur les conclusions de notre procureur, ou celui des hauts justiciers, dans laquelle ordonnance sera fait mention

1. N° 159.
2. N° 124.
3. N° 531.
4. P. 182. Ce rapport, dû à l'aide-major Puddefer, se trouve dans le portefeuille C 1090 des Archives départementales.
5. P. 84, note.
6. T. XXI, p. 405.

du jour du décès, et du nom et qualité de la personne décédée, et sera fait au greffe un registre des ordonnances qui seront données audit cas, sur lequel il sera délivré des extraits aux parties intéressées, en payant au greffier le salaire porté par l'article 19 ci-après (dix, huit ou cinq sous, selon l'importance des villes).

On s'explique ainsi qu'à partir du début de 1737 les registres de Sainte-Eulalie ne mentionnent plus les décès des Juifs[1]. Si quelque Comes ou Peres y figure, il a reçu les sacrements.

Les Archives municipales de Bordeaux conservent une liasse de demandes de permis d'inhumer adressées à « Messieurs les maire, sousmaire et jurats, gouverneurs de Bordeaux, juges criminels et de police »[2]. La première porte la date du 29 janvier 1737. La dernière est de 1787 : c'est la seule où la formule soit imprimée. Il y en a cent dix-neuf en tout, mais beaucoup ont dû être brûlées dans l'incendie dont maint papier des Archives porte la trace. Quelques-unes font allusion à « la déclaration du Roy du 9 avril 1736 » et à la nécessité d'avoir pour ces inhumations le permis des autorités ci-dessus désignées. Trois de ces demandes, qui paraissent concerner des protestants, et qui sont datées, l'une de 1748, les deux autres de 1753, sont accompagnées d'un billet d'un curé ou vicaire, portant que le corps pourra être inhumé là où Messieurs les magistrats l'ordonneront. Aucun billet de ce genre n'est joint à cent treize autres demandes qui paraissent toutes concerner des Juifs[3]. Cela prouverait que les protestants étoient encore tenus à une démarche auprès du clergé paroissial, démarche épargnée, semble-t-il, aux Juifs[4].

1. J'ai vérifié jusqu'en 1750.

2. Série GG, carton 301.

3. De même pour deux autres, obtenues, semble-t-il, pour des protestants : Abraham Duret (1748) et Mathias Sigal (1747); mais le billet du curé a pu s'égarer.

4. Voici la demande qui concerne la femme de Nunes Pereyre, seigneur de la Menaude : « Suplie humblement Dauid azeuedo marchand juif de cette ville dizant que Ester pereyre femme de Nunes pereyre seigneur de la Menaude agée de soixante cinq ans est deceddee la nuit der^re, et comme ledit s^r desire la faire inhumer aux formes ordinaires, il vous presente sa requette, ce considere il vous plaise de vos graces permettre aud. de fer inhumer le corps de lad^e pereyre dans le lieu acoutumé et aux formes ord^res et fairez bien — Dauid Azeuedo — Theuret — Soie communiqué au Procureur syndic, à Bordeaux, Dans l'hotel de ville, Le 24 decembre 1737. — Galibert iurat. — N'empechons la permission requise en obseruant ce qui se pratique en pareil cas, à Bordeaux le vingt quatre Décembre mil sept cens trente sept (non signé). — Les maire, soumaire, & jurats Gouuerneurs de Bordeaux, juges criminels

Nous avons vu que, sur les registres des paroisses, des Juifs avignonnais ou étrangers étaient qualifiés de « portugais ». La même confusion se reproduit dans les demandes de permis, ce qui est plus étrange, puisqu'elles étaient censées rédigées par le requérant :

Supplie humblement Jacob Darpuget *mar^t portugais* Disant que Joseph Darpujet son fils agé de trois ans est decedé a deux heures du matin de ce jour dix juillet (1739)...

et de police, du consentement du procureur syndic de la ville, faisant droit aux conclusions de la presente Requete, ont permis et permettent au supliant de faire inhumer dans le lieu ordre le corps d'Ester pereyre femme de pereyre Juifue agée de soixante cinq ans, Decedee la nuit derniere, en observant ce qui se pratique en pareil cas, fait à Bordeaux, Dans l'hotel de ville le vingt quatre Decembre mil sept cens trente sept — Galibert iurat. »

Les trois visas sont de la même main. Le premier et le dernier sont signés par un même jurat : c'est le cas ordinaire. Le second aurait dû être signé par le « procureur syndic de la ville », qui, dans presque tous ces documents jusqu'en 1749, est un certain Maignol. Le scribe qui établissait la demande (ici Theuret) la contresignait ou signait pour le « suppliant » ; ce scribe n'était autre que le greffier civil de l'hôtel de ville. Aucune de ces demandes n'a été rédigée par le requérant lui-même. — Il y avait à payer des droits, on l'a vu. Une de ces demandes (en date du 13 avril 1748), à laquelle manque la signature du requérant, est accompagnée de ce billet : « Les Juifs sont en fête depuis hier, ils ne peuvent ny ecrire ny toucher de l'argent, cest pourquoy la requete du sr mendes france nest ny signée ny accompagnee des droits ordinaires. Monsieur lahaye peut expedier la permission necessaire, j'auray soin de tout » (non signé). M. Lahaye était greffier de l'hôtel de ville.

A beaucoup d'autres demandes est joint un certificat du syndic de la nation on son suppléant, attestant que les parents du défunt sont des « pauvres de la nation » et hors d'état de payer les frais d'enterrement. En pareil cas, c'était sans doute le syndic qui réglait les droits, de même que les frais de sépulture. Voici, à titre de curiosité, deux de ces certificats : « Jay prie Monsieur Lahay de donner au present porteur une billette pour faire inumer la nommee sarapinto Vve de Abm pinto agee de soicente-cienq ans pobre portuguese cuche sur le role de nostre charite a Bx ce premier 8bre 1749 Jacob Res henriques faisant pr Mr fernandes sedicq » (*cuche* est pour *couché*). — « Je pric a Mr delahay de donner au present porteur de la billette une billette pour faire inumer a la nommee raquel iffa fille de Salomon iffia et famme de Moyse fernandes pobre portuguese couchee dans le rolle de la charitte a Bx ce premier 7bre 1749 — Jacob Res Henriques — faisant pour Monsieur Phelip fernandes sendiq. » — La décédée est nommée, sur la demande adjointe, « Rachel *iffra*, fille de salomon *iffla* ». C'est à la famille Iffla qu'appartenait le philanthrope connu M. Osiris (de son vrai nom, Iffla).

Les mêmes Archives possèdent une liasse de dix-neuf permis datés de 1744 et de 1745 et signés du greffier. Les requérants et les décédés y sont dénommés « marchands portugais » ou simplement « juifs », sauf dans un seul, qui concerne une protestante. Voici le plus ancien de la liasse : « Par ordonnance de Messieurs les Maire soumaire et jurats gouuerneurs de Bordeaux juges criminels et de police Donnée ce jourdhuy par la Requete présentée par moyse gradis junior, Il a été permis au sr Gradis de faire inhumer dans le lieu et aux formes ordinaires le corps de Rachel Tinoque Venue d'Emanuel Tinoque juif, Decedée ce jourdhuy environ les dix heures du matin á lage de soixante huit ans, en obseruant ce qui se pratique en pareil cas, a Bordeaux le trois Novembre mil sept cens quarante quatre — Lahaye greffier. »

Était-ce afin de donner le change? En tout cas, si ce qu'on a dit de l'antipathie des vrais « portugais » pour les autres Juifs, était exact, le libellé suivant serait encore plus étonnant:

Supplie humblem^t izaac Castillo mar^t portugais hānt[1] de cette ville, Disant que Salomon Astruc *aussi mar^t portugais* agé de quatre vingts dix ans est decedé a six heures du matin de ce jour vingt-six avril (1740)...

Les Dalpuget et les Astruc étaient bien obligés alors de recourir à cette équivoque, la nation avignonnaise n'ayant été reconnue qu'en 1759. Toutefois il est certain que la communauté portugaise et la communauté avignonnaise, officiellement du moins, continuaient à s'ignorer; plus encore qu'auparavant, car nous avons vu que l'on enterrait des Juifs non portugais dans les cimetières de « Messieurs les Portugais » chez les Cordeliers et chez les Minimes[2]. Or, sur les tombes du cimetière du cours Saint-Jean on ne trouve le nom d'aucun juif avignonnais. L'acquisition du terrain n'avait été faite qu'en faveur de ceux qui devaient contribuer au paiement du prix stipulé par l'acte de vente, a-t-on soin de dire dans le mémoire reproduit par Beaufleury[3]. Le même mémoire nous apprend qu'en 1728 un Juif avignonnais, David Petit, acheta un petit terrain pour le consacrer « à la sépulture des siens et de quelques familles avec lesquelles il avait eu des liaisons d'amitié dans le pays dont il était originaire ». Ce fut le cimetière des Avignonnais[4].

L'existence de quatre registres de décès de protestants et de juifs, tous quatre conservés aux Archives municipales[5], a déjà été signalée. Le premier, ouvert le 20 janvier 1737, porte en

1. *Habitant.*
2. Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 79 et 85.
3. P. 165.
4. Il est situé rue Sauteyron (voir *Bordeaux, Aperçu historique,* t. III, p. 393). Un Juif allemand, nommé Ephraïm, qui, chargé de surveiller la confection du vin *kascher,* obtint en 1761 l'autorisation de rester à Bordeaux, avait acquis, nous dit Beaufleury (p. 107), le droit de sépulture dans le cimetière des « Portugais ». Cet Ephraïm eut pourtant avec les Portugais des démêlés dont je ne puis m'occuper ici (voir Archives départementales, portefeuille C 1089). En tout cas, je n'ai pas trouvé d'inscription à son nom dans l'ancien cimetière.
5. Voir p. 22.

tête *Registre ...pour coucher les ordonnances de permissions d'ensevelir ceux qui n'ont pas la sepulture eclesiastique en conformité de la Declaration du Roy du 9 avril 1736 registrée en Parlement le 18 7bre suivant. A Bordeaux, le 22e janvier 1737.* Les quatre registres se font suite et le dossier termine par un acte du 26 mai 1791.

Bien qu'il existât ainsi pour eux désormais à l'Hôtel de Ville un registre officiel de décès, les Portugais voulurent en avoir un qui restât dans leurs archives. C'est ce que, le 22 décembre 1738, décidèrent les anciens de la Nation. Il fut commencé le 7 janvier 1739[1]. Ce fut un sieur Joseph Paës qu'on chargea du soin de le tenir. En 1753, il fut remis à Henry Lopes, « chancelier » de la Nation[2], « pour en avoir la régie ».

Le dernier défunt enseveli au cimetière du cours Saint-Jean, avant la Révolution, paraît être David Lameyra, dont la femme y fut portée, nous l'avons vu par son épitaphe, le 4 juin 1778[3]. Il fut en effet inhumé lui-même, lisons-nous sur le Registre des décès, le 29 octobre 1788, « dans le vieux Cimetière de la Nation ou il s'étoit reservé de son vivant la sepulture. »

1. Voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 283. Voici, parmi les inscriptions du cimetière du cours Saint-Jean que j'ai pu déchiffrer et qui ne sont pas reproduites plus haut, celles qui portent une date antérieure à 1739 :

Jahacob hijo de Semuel Alexandro — 1 de quisleb 5487.
Abraham Sola — 24 de julio 1729.
Sara muge[r] que fue de Ysac Gomes — 3 febrero 1730.
Isac Dias Mirandela — 5 de adar 5490.
Ester Rahel Mendes — 21 avril 1730.
David Nunes Tinoco — 13 de marco 1731.
Sara de Castro Matos — 7 de junio 1731.
Semuel Aboab de Fonseca — 1 de oct[obre] 1731.
Rahel Alvares Pereira — 26 de novierre 1731.
Hisquiyau Iahacob Gomes — 2 de febrero 1732.
Rahel de Silvera — 13 de febrero 1732.
Simha Sasportas — 7 de marco 1732.
Jahacob de Leon — 8 novre 1732.
Miriam Ester muger de Iacob Fernandes — [?] 7bre 1735.
Rahel Garsia Octor Lopes — 20 de 9bre 1736.
Sara Nuñes — 3 de febrero 1737.
Yshac Alexandro Lopes — 11 de marco 1737.
Hiskiau Iahacob Ramos Deacosta — 9 de mayo 1737.
Ishac Coen — 17 de mayo 1737.
Hisquiyau Jacob de Francia — 9 de agosto 1737.

2. Voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 285.
3. Voir plus haut, p. 160.

§ 4. LE NOUVEAU CIMETIÈRE (COURS D'ESPAGNE), 1764.

En 1764, le cimetière de « Messieurs les Juifs » était à peu près comble; mais l'exploitation avait été une bonne affaire[1]. Les bénéfices réalisés, joints aux excédents que laissait le *Talmud Torah* et aux souscriptions des prêteurs, permirent cette année-là l'achat d'un *bourdieu,* ou bien de campagne, composé de deux parties que séparait le chemin de la porte des Capucins au Sablonat (actuellement cours d'Espagne)[2].

1. Le 13 mai 1764, le s^r Lameyra prenait en charge 5,213 livres 19 sols « provenant de la solde de la recette du droit de cimetière ».

2. « Nous assembles chez M. Jacome Alexandre a la requisition de Monsieur Brandon sindic qui nous a expose quen vertu du pouvoir donne a Monsieur David Lameyra pour surencherir le bien de campagne dependant de la succession de feu Bayle Dabadie situé sur le chemin du sablona il a eté porté a la somme de onze mille livres par le sr fastio qui nous prete son nom pour cest effet, et comme on est a meme d'en obtenir ladjudication led. sieur Brandon en sa qualité de sindic requiert quil soit estatué afin qu'il puisse satisfaire a la ditte adjudication et a la prise de possecion, la chose mise en délibération, il a été unanimement deliberé, que led. sieur Brandon sindic fera declarer au s^r fastio imediatement apres quil aura obtenu l'adjudication du d^t bien de campagne quil na fait que preter son nom et quil na rien a pretendre a la dite adjudication... nous l'autorisons *(M. Brandon)* de retirer des mains de Monsieur David Lameyra... sept mille huit cens quatre vingt deux liures, onze sols, qu'il a appartenante a la nation provenant du Talmud Tora et du cimetière... en promettant et nous obligeant de preter a la p^re requisition du d. sieur Brandon sindic ou de celuy qui le representera a lavenir les sommes par chacun de nous soussrittes lorsqu'il sera question de parachever le payement de la dite adjudication, lesquelles sommes nous serons remboursées a fur et mesure qu'il y aura de largent dans les mains du s^r Dauid Lameyra tresorier du droit de cimetiere avec linteret a raison de cinq pour cent du jour du prest jusqua celuy du remboursement de chaque partie; confirmant nos deliberations pour ceux quils nont pas payé lintierro comme il a été pratique cy devant en pareil cas, a Bordeaux le 2 septembre 1764. » (*Reg. des délibérations de la Nation portugaise,* n° 326.) — Les onze mille livres ne furent pas payées tout de suite intégralement (voir plus loin, p. 186, n. 1). L'argent « provenant du Talmud Torah » était fourni par l'impôt d'un sol par livre de viande au bénéfice de cette institution.

En vertu de cette délibération, le syndic Édouard Brandon se fit déclarer adjudicataire :

« Pardevant les conseillers du Roy notaires à Bord^x soussignés fut present le sieur Moyze Henriques Fastio, négotiant hab^t de cette ville rue des Augustins p^ssse St Eloy.

» Lequel en conformité de la déclaration qu'il a fournie sous seing privé le dix-sept de ce mois à suite de lexpedition de la sentence d'adjudication qui luy a été faite par le Senechal de Guienne le onze du courant du bourdieu et ses dependances situé sur le chemin du Sablona p^sse Ste Eulalie, dépendant de la succession du feu sieur Guillaume Baylle, moyennant onze mille livres, a dit et declaré qu'il n'a aucune pretention droit de proprieté ny autre sur le dit bourdieu, que l'adjudication ne luy en a été faite que pour et au nom du sieur Edouard Brandon comme sindic de la nation portugaise,... fait et passé à Bord^x dans l'étude de Dugarry l'un des dits notaires l'an 1764 et le 24 du mois de septembre... » (Archives départementales, minutes de Me Dugarry, notaire.)

Dans l'acte de prise de possession, daté du 27 septembre suivant, nous lisons que : « Ledit bourdieu consiste premièrement : en une maison pour le maître, logement de

On n'avait besoin pour l'instant que d'une partie minime de cette propriété. On s'empressa de louer tout le reste à bail, en se réservant le droit de clore le terrain affecté aux sépultures et de l'agrandir dans la suite au fur et à mesure des nécessités; et l'on prit des mesures pour que la vigne dont le bourdieu était planté restât bien entretenue. Jusqu'en 1784 il y eut successivement et sans désemparer trois locataires, ou plus exactement trois fermiers, qui furent trois ecclésiastiques[1].

paysan, chay, cuvier, deux jardins dont le principal, dans lequel est une chambre, est entouré de muraille et une piece de vigne, le tout en un tenant, confrontant au couchant au grand chemin du Sablona; du midy, au chemin de traverse, haye entre deux; du levant, au grand chemin nouvellement pratiqué qui conduit de la porte des Capucins au Sablona, et par un retour à la vigne de la Vve Tougoy, et du nord à sa vigne.

» En deuxieme et dernier lieu, en trois autres pièces de vigne dans le plantier de Terre-Nègre p^mm^ Ste Eulalie, l'une bordant le chemin neuf qui conduit de la porte des Capucins au Sablona, confrontant du couchant au dit grand chemin, du midy au même chemin de traverse, haye entre deux, du levant, partie à deux autres pièces de vigne cy-après confrontées, et autre partie à une pièce appartenant au sieur Dubouilh;

» La seconde qui borde le chemin de traverse confronte du couchant à la pièce qui vient d'etre confrontée, du midy audit chemin de traverse, haye entre deux, du levant à la vigne du sieur Alary, et du nord à celle du dit s^r^ Dubouilh;

» Et la troisième et dernière confronte du couchant à la pièce de vigne premièrement confrontée, du midy à celle du dit s^r^ Dubouilh, du levant à celle de Bertrand Meu, vigneron, et du nord à celle du s^r^ Alary, une borne entre deux...

» ... Fait et passé hors les murs dans la maison du dit bourdieu et sur les fonds en dependans, le dit jour que dessus et ont signé — Brandon sindic, Rauzan, Dugarry. » (Archives départementales, minutes de Dugarry.)

C'est M. Rousselot qui m'a signalé ces documents. Les extraits ci-dessus sont transcrits d'après sa copie; publication intégrale sera faite par lui dans les *Archives historiques*. — Dans les *Procès-verbaux des séances* du Conseil municipal de Bordeaux (12 et 24 février 1880), il est dit par deux fois, au cours de la discussion relative à l'agrandissement du cimetière du cours d'Espagne, que ce cimetière fut acheté en 1728 (p. 13 et 34). On a commis là une confusion avec le cimetière du cours Saint-Jean.

1. « Nous soussignés composant le corps de la Nation portugaise etablie a Bordeaux assemblés chez Mr Jacome Alexandre par convocation de Mr Isaac fils notre sindic, lequel nous a representé quil convient mieux d'affermer le Bourdieu que la Nation possede sur le grand chemin du Sablona paroisse Ste Eulalie, qu'elle a aquise par sentençe de Decret du Senechal de Guienne, que de le faire regir par nous, les inconveniants qui se rencontrent dans la regie rend les revenus incertains par les cas fortuits qui peuvent survenir, or quil est plus avantageux, et plus seur de retirer un prix fixe pour le bien de nos pauvres que de s'exposer aux viçisitudes du tems, que M. Alard Pretre Docteur de Sorbonne, et ancien prieur de St Laurens darçis en Cubzaqués se presente pour fermier du dit bien avec ses appartenances et dependances aux clauses et conditions suivantes, 1e que la Nation se reservera par Expres vne partie du Terrin actuellement en vigne dependant dudit Bourdieu, le long du grand chemin de la porte des Capucins, et a main gauche en allant de la ditte porte au sablona, la ditte partie de terrin en vigne de la contenance de quarante deux toises de longueur, ou profondeur depuis le grand chemin jusques a vn sentier commun, ou il y a vne porte pour l'vsage de la ditte vigne, sur quatorze toises de largeur, joignant la vigne du Sr Dubouil perruquier, chaque toise de six pieds de roy, pour former et établir en ce lieu un cimetiere pour inhumer nos morts, lequel

Pour le remboursement des avances faites (à 5 p. o/o) en vue de l'achat et la clôture de la partie transformée en cimetière, on établit une sorte d'abonnement de famille :

... Il a ete decidé et arretté qu'a lavenir tous ceux qui ont payé le droit du simetiere, et ceux qui le payeront dans vn mois a compter du jour de la publication qui en sera faite, jouiront du droit de sepulture eux leur femmes leurs fils et petits fils et leurs enfans pendant quils seront dans la maison paternelle sans s'etablir; mais que les fils des petits fils venant a se marier payeront par tete de l'un ou de l'autre sexe en trois classes savoir pour les grandes personnes, trante livres, vingt livres et dix livres, et pour les enfans depuis vn an

terrin de la susditte contenance sera et demurera distrait et exhimé du bail, du moment que la nation voudra en jouir pour l'usage ci dessus marqué, pour raison de quoy elle pourra le faire fermer et murer quand elle jugera a propos, et jusqu'alors le dit Sr Alard jouira de la ditte partie de vigne... et que comme le dit s^r Alard veut prendre le dit bail a vie, et quil pourroit arriver qu'avant son decés la nation eut besoin dagrandir ledit cimetiere quil sera permis a laditte nation de prendre encore douze toises de terrin en quarré aussi en vigne pour ledit cimetiere... et que pour l'indemnité des dittes douze toises, et de ce que le dit s^r Alard sera privé de la jouissance des fruits, il lui sera fait un rabais de trante liures par an, sur les quatre cens trante liures qu'il offre de donner chaque année pour le bail du dit Bourdieu... 3° que le dit sieur alard... sobligera de faire garnir les places vides de provins et de barbaux en sepage rouge, d'employer aux vignes dix charretees de fumier chaque année, et de faire donner quatre façons de beche... 5° que le dit sieur alard sobligera de payer annuellement pendant saize [ans] a lhopital Saint André de Bordeaux une barrique de vin rouge fust et lie du cru dudit Bourdieu pour la rente dont il est chargé envers le dit hopital... et la nation ne sera tenue de payer que les rentes seigneuriales s'il y en a sur le dit bourdieu, ensemble le vingtieme, et autres impositions royalles... le quatrieme jour du mois d'aoust mille sept cens soixante cinq. » (*Reg. des délibérations,* n° 340.)

« Nous soussignez composant le corps de la nation des juifs Portugais établis a Bordeaux nous étant rendus dans la salle d'assemblée par convocation du sieur Lopes l'ainé notre sindic, il nous auroit exposé que le sieur Alard Pretre, a qui la nation avoit affermé a vie un Bourdieu sur le chemin du Sablona... étoit decedé depuis peu de tems; qu'aussi tôt après il se seroit presenté plusieurs personnes pour avoir la ferme dud. Bourdieu entre autres M^r l'abbé Boisson chanoine... led. sieur abbé Boisson auroit signé une soumission dont suit la teneur.

» 1° que le Bail de ferme lui sera donné pendant sa vie, moyennant deux mille livres en argent comptant payables le jour du contrat et quatre cens cinquante livres par année... » (N° 449.)

Les autres conditions sont à peu près les mêmes que celles du précédent bail, y compris la faculté pour la Nation de reprendre « douze toises de terrein en quarré dans la partie attenante a son cimetiere » avec rabais, pour le fermier, de trente livres par année. La date est « onze mai 1777 ». L'acte fut passé le 12 devant Dugarry : c'est ce qui est dit au n° 491.

En 1781, l'abbé Boisson étant mort, « M^r l'abbé Broc, pretre et chanoine de St André, Doyen de l'université et principal du colege de Guiene, » obtint la ferme moyennant 6,000 livres une fois versées, et paiement à lui d'une somme de 30 livres par an du jour où la Nation prendrait les « douze toises de terrein en quarré » pour son cimetière (30 avril 1781, n° 491).

L'abbé Boisson avait été principal du Collège de Guyenne de 1753 à 1765, et l'abbé Broc avait été son successeur immédiat. (Voir E. Gaullieur, *Histoire du Collège de Guyenne,* Paris, 1874, les trois derniers chapitres.)

jusques a douze la moitié des susdittes sommes, dont la taxe sera faitte par les Regisseurs, sauf a ceux qui se croiront trop taxés, et qui payeront avant qu'on ensevelisse leurs morts, de presenter leur requete a lassemblée... de plus comme il est necessaire de faire un meur au nouveau simetiere nous avons nommé et nommons Messieurs David Lameyra et Isaac Mercado pour voir des entrepreneurs... Bordeaux le treize avril 1766[1].

L'opération financière réalisée par l'achat du bourdieu n'était pas mauvaise en elle-même; elle se trouva même excellente en fait[2]. Mais elle avait vidé la caisse de la Nation, c'est-à-dire celle des pauvres. Peut-être y eut-il encore d'autres trous à combler : toujours est-il qu'en 1781 le syndic Pimentel avait eu à avancer 12,000 livres. On lui en remboursa la moitié à l'aide de la somme une fois payée par le troisième locataire pour jouissance viagère. Pour le reste, il fallut verser une rente viagère et hypothéquer le bien affermé[3]. Après la

1. N° 348. — Le 17 juin, il est décidé qu'on bâtira un mur et deux échoppes; les mandats seront fournis sur le trésorier du *Talmud Torah,* qui se fera rembourser par le trésorier du cimetière par annuités (n° 354). Le 22 mars 1766, on nommait deux anciens « pour veiller a la batisse du mur du simetiere » (n° 357). Enfin, en 1777, on eut à régler la somme restée due sur le prix d'achat du bourdieu : « Nous la nation assemblée, le sieur Lopes l'ainé notre sindic nous auroit exposé que la D^lle^ Jeanne Birot usufruitière des interêts de la somme de 4,089^H^ 15 s. 3 d. que la nation doit aux heritiers de feu Labadie conformement a l'adjudication du 11 septembre 1764 étant decedée le 25 février d^er^ la susd. somme lui étoit demandée par les d. heritiers, qu'en consequence il requeroit que la nation fit les fonds nécessaires ainsi qu'elle s'y étoit obligée par sa deliberation du 2 sep^bre^ 1764. — A quoi ayant égard nous autorisons notre d. sieur sindic a récévoir de M^r^ l'abbé Boisson les deux mille livres convenües sur la ferme du bien du Sablona, et de retirer des mains du sieur D. Lameyra l'un de nos anciens, 1° ce qu'il se trouve avoir a la nation en capital provenant de la caisse du Cimetiere, 2° les sommes de treize cens vingt liures en principal et cent quatre vingt neuf livres dix sept sols pour les interêts échûs jusqu'a ce jour, ces deux sommes revenant a celle de quinze cens neuf livres dix sept sols appartenant a la confrairie des pauvres malades qui n'occupe plus depuis le 23 avril 1776... Arretté de plus, que la susd. somme de quinze cens neuf livres dix sept sols en capital et interets échus sera retablie par la nation dans le cas ou lad. confrairie reprendroit ses fonctions en donnant les secours qui étoient d'usage et sur ce qui sera postérieurement decidé par l'assemblée... le onze mai 1777. »

2. Les 430 livres de loyer que payait le premier locataire ne représentaient pas l'intérêt du prix d'achat; mais, pour le second bail, défalcation faite des 2,000 livres une fois versées, les 450 livres de loyer faisaient exactement l'intérêt à 5 p. 0/0 du capital engagé. Quant aux 6,000 livres payées par le troisième locataire (l'abbé Broc), elles portaient à 8,000 livres le capital remboursé, et, par conséquent, à 3,000 le prix du terrain affecté au cimetière et de la nue propriété du reste, cela avec rentrée en jouissance dès la mort du locataire, laquelle survint en 1784 (voir Gaullieur, ouvrage cité, p. 522).

3. En faveur de la fille de Pimentel (n° 492). Il fut stipulé que la convention consignée au procès-verbal aurait « la même force et valeur que si elle etoit redigée en acte par deuant notaire ».

mort du troisième locataire, on eut recours à une spéculation ; un procès-verbal du 15 janvier 1786 porte, sans autres détails, « qu'il sera fait un plan distribué par rues et emplacements du bien du Sablona appartenant à la Nation[1]. »

La Révolution, qui conféra aux Juifs, sans distinction d'origine, les droits de citoyens français, faillit faire payer à ceux de Bordeaux cette mesure égalitaire par la perte de leurs cimetières, considérés comme appartenant à une corporation, et vendus comme tels au profit de la Nation le 22 floréal et le 3 messidor de l'an IV (1796)[2]. L'administration départementale de la Gironde déclara pourtant ces ventes non avenues. Les soumissionnaires, après avoir inutilement recouru au ministre des finances, adressèrent un mémoire au Conseil des Cinq-Cents[3]. Les Juifs en rédigèrent un autre, que Beaufleury

1. N° 542.

2. Dates marquées dans le mémoire publié par Beaufleury (voir plus loin, p. 188).

3. *Mémoire pour les citoyens Despiau et Pujos de Bordeaux* (imprimé de 34 pages in-4° conservé aux Archives municipales, *Période révolutionnaire,* série P, carton 112). Nous y lisons : « Il existe à Bordeaux, dans l'enceinte d'un des faubourgs, trois emplacements destinés autrefois à la sépulture des Juifs connus sous le nom d'Avignonnais et de Portugais.... L'un de ces emplacements avoit été acquis par les Avignonnais, et les deux autres par les Portugais. Tous les trois ont servi aux sépultures, et à l'un de ces cimetières se joint un terrein qui est inculte, et dans lequel il n'y a jamais eu d'inhumation. Non loin de ce faubourg, il existe au lieu du Sablonat un petit bien composé d'une maison, ses servitudes et quatre journaux de fonds cultivés. Ce domaine avoit été acquis par les Portugais. »

Les deux cimetières des Portugais signalés ici ne sont évidemment autres que le cimetière du cours Saint-Jean et celui du cours d'Espagne, dont une partie était donc alors encore inoccupée. Quant au « petit bien » situé au lieu du Sablonat, nous y reconnaissons la « maison pour le maître, logement de paysan, chay, cuvier », etc., décrits dans l'acte de prise de possession de 1764 comme formant le premier lot du bourdieu. L'auteur du mémoire semble dire que ce « petit bien » était quelque peu distant de l'un et l'autre cimetières; il a dû se tromper ou mal s'exprimer : en réalité, le cimetière de la route d'Espagne n'en était séparé que par la route et se trouvait vis-à-vis. C'est ce « petit bien » qui fut l'objet de la spéculation indiquée ci-dessus; il est aujourd'hui en grande partie couvert de maisons, au moins en bordure du cours d'Espagne, de la rue de Brezetz et du cours de Toulouse, qui en formaient la limite.

Le mémoire des soumissionnaires porte que ceux-ci « soumissionnèrent d'abord le bien du Sablonat, un des cimetières, avec l'échoppe et le terrein y attenant », puis « pour les deux autres cimetières mentionnés ci-dessus ». Dès la première vente, les Juifs avaient réclamé, ainsi qu'en témoigne une pièce conservée aux Archives municipales :

(A gauche) « Cimetière des citoyens professant le culte judaïque. » — (A droite) « Petition par les citoyens professant le culte judaïque, à Bordeaux, tendant à ce que leur cimetière soit excepté de la vente des dom^nes^ n^aux^.

» Vu la pétition ci dessus — Le directeur par interim de l'Enregistrement et du Dom^ne^ National — observe que le bien des anciennes corporations étant déclarés pro-

a reproduit à la suite de son *Histoire de l'établissement des Juifs à Bordeaux et à Bayonne*. Il fut approuvé à Paris, en date du 9 frimaire an VII, par une *Consultation* signée de quatre conseils, parmi lesquels Cambacérès et Francia-Beaufleury lui-même.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de cette affaire, qui fut l'occasion d'âpres discussions[1]; ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir que les Juifs, après la vente de leur nouveau cimetière, qui fut soumissionné le premier, utilisèrent à nouveau l'ancien, celui du cours Saint-Jean, ce qui provoqua des réclamations du voisinage[2].

Ils finirent du reste par avoir gain de cause.

priétés nationales, le terrein consacré a la sépulture des citoyens qui professent la Religion judaïque est devenu national. — ... mais il croit qu'il existe une loi qui ordonne qu'on ne cultivera le terrein des cimetieres que six ans après la derniere sepulture: il faut s'assurer si celui reclamé est entouré de murs, parce qu'alors les cérémonies religieuses ne seroient pas extérieures, et il y a encore à considérer le respect dû aux morts. — Ces divers motifs rendent la solution de la question incertaine pour lui. Il s'en rapporte a la sagesse de l'administration départementale. — Bordeaux ce 26 floréal an 4. »

1. Dans les notes manuscrites laissées par feu M. Vivie à la ville de Bordeaux (Archives municipales), je relève les indications suivantes : *Opinion de Darracq, du conseil des 500, dans l'affaire des Juifs de Bordeaux,* Paris, an 7, 31 p., in-8°. *Rapport sur une petition des soumissionnaires des biens appartenant aux Juifs,* 21 germinal an 7.

2. « Aux citoyens composant la municipalitté du Sud 2me arondissement de Bordeaux.

» Citoyens Magistrats — Les habitant de la grande rue St Jean et autres rue adjacentes Section Jn Jque Rouseau n° 26, municipalité du Sud 2e arondisement du canton de Bordeaux vous expose Citoyens Magistrats, qu'a lépoque ou ce quartier nétoit qu'un terain vague ou en partie occupé par des vignes ou jardins les Juifs de Bordeaux y etablir un Cimetiere. Les inhumation cessere il y a nombres d'année. Le cimetiere etant remplie dans presque sa totalité, aujourdhui ces citoyens recomence a y enterer leurs morts.

» Cette conduite Citoyens Magistrats est dautant plus reprehensible quelle est contraire aux lois anciennes et nouvelle.

» Les loi de la cidevand police veulent quil ne soit etablie aucu'un cimetiere sans la permission de la municipalitté.

» Les loix nouvellent defendent toutes inhumation dans linterieur des comunes... — Bordx le 25 prerial an 4 Republ. » Suivent les signatures. (Archives municipales de Bordeaux, *Période revolutionnaire,* série I, carton 80.)

« Les loix nouvellent » auxquelles il est fait allusion dans cette pétition sont sans doute « un arrêté de l'administration departementale, qui prohiboit toute inhumation ailleurs que dans le cimetière de la Chartreuse », et « auquel tous les citoyens avoient commencé à se conformer, même les juifs, depuis 1793, » ainsi qu'il est dit dans le mémoire des soumissionnaires. Dans des notes manuscrites conservées aux Archives municipales (*Cimetière catholique de Bordeaux,* dossier moderne des cimetières, notes rédigées après 1829), nous apprenons que cet arrêté est du 10 septembre 1791 et fut approuvé par la loi le 15 janvier 1792, mais que les événements de 1793 rendirent nulles les mesures prises pour les inhumations, et que l'autorité laissa le soin de celles-ci à des entreprises privées. Il ne fut donc pas impossible aux Juifs de faire enterrer les leurs dans leur ancien cimetière après le 22 floréal an IV.

La première fois que sur le Registre de décès de la Nation portugaise, il est question du nouveau cimetière, c'est dans l'acte de Louise-Marie Bernarde dite Sara Raba, morte le 26 avril 1784, « inhumée dans le cimetière de la Nation de cette ville hors la porte St Julien ». Mais le registre, à part cet acte et jusqu'en 1788 (syndicat de Raba junior), ne mentionne jamais le cimetière. En fait, on a commencé à utiliser le nouveau cimetière en 1768, date de la plus ancienne inscription qu'on y trouve. Celle-ci est dans l'angle sud. Il n'a pu être dégagé que la partie qui porte la date :

ca. ... 29 NOV// | 1768 | PVESTA POR | LOS HERM^OS*DE*[1] | G H^M

Sur la même ligne, adossées au mur sud-ouest, se trouvent d'autres tombes de la même époque, parmi lesquelles

cb. S^A | *DE*LBA*A*BRODRIG*VES*[2] | PEREIRE IO*VEN* | Q*VE* ALOS 30 ANOS *DE* SV UIDA | F*VE A*RECOGER EL | PREMIO, *DE* SVS | *MVCHA*S VIRTV*DE*S | EL 19 *DE* KISLEV | ANO 5529 | Q*UE* COR^*DE* A 9 X^BRE 1768 | *DE*SCANSE EN PAZ.

cc. La dernière tombe qui subsiste de cette ligne est la

S^A | *DE* LA BIEN*A*BENT | RAC*H*EL | *DE* DAVID | *DE* LEON Q F^O A I | *H*ESVAN 5580 | Q CRESP*DE* | I NOBIEBRE | 1769

En avant de cette ligne s'en trouve une autre; c'est celle de la famille Gradis, dont les tombes sont entretenues avec un soin qui contraste avec l'abandon des précédentes. La plus ancienne est la

cd. S^A DELBIENAV^DO AYASIS VEANIXBAD HISQVIYAV BINJAMIN GRADIS Q, F^O A 29, TEBET 5531 Q CORR^DE A 23 ÉNÉRO 1771 DE EDAD DE ANNOS *(un blanc)* MEZES *(un blanc)* DIAS *(un blanc)*.

Viennent ensuite :

ce. S^a de la bienaventurada Esther Gradis muger de Ab^m Gradis que fallecio el 19 de la luna de Yar de la creacion del mundo 5537 que coresponde al 26 mayo 1776.

cf. S^a de la bienaventurada Hana, Ester Muger de Binjamin Gradis q f^o a 28 Ellul 5538 q. coresponde a 27 septiembre 1778 | S, A, G, D, L, G.

1. *MDE* liés. Le graveur n'a évidemment pas compris qu'il fallait lire HERMANOS DE. De plus l'M final se trouve bien au-dessus de G H (Guemilut Hazadim).

2. *Sic (Bien Aventurado ABraham RODRIGUES).*

cg. S^a del gozoso y honorado y respectable carilativo humilde y el bienaventurado Abraham hijo de David Gradis que fallecio y anduvo con buena fama a su mundo en 14 del mez de Tamuch 5540 q. coresponde a 17 juillio 1780 | S. A. G. D. L. G.

ch. S^A | *DE*L, BIENAVENTU^DO | EL, MANCEBO, SEMU^EL | HIJO, *DE*, BINJAMIN | GRADIS, *DE*, G, M | F^O A, LA*E*DAD, *DE* 36 *AN*^OS | EL, I^RO *HE*SVAN 5542 | Q, COR, A, 20, OCTU^BRE | 1781

ci. Sepultura del gozoso y honrado el humilde y el bienaventurado Moseh hijo de Y^b S^l Gradis que fallecio y anduvo con buena fama a su mundo el 26 de la luna de Tisri 5549 q corespnde a 26 de octubre 1788 | SSACEADLV[1]

Les autres portent une inscription en français :

cj. Ci gît Abraham de Benjamin Gradis decede le 16 Quilsev 5551 qui correspond au 23 novembre 1790

« Agé de cinquante-trois ans, » ajoute le Registre de décès de la Nation portugaise ; « et le convoi a été escorté dans toute sa marche par sa compagnie patriotique[2]. »

A part les tombes des premiers Gradis, on n'en rencontre guère qui datent des années 1770 à 1800. Les corps sont restés en terre, et on les enfonce un peu plus (l'exhumation étant prohibée) pour mettre d'autres corps par-dessus. Les pierres tombales ont été retirées et mises en pile dans un coin du cimetière.

Les autres sépultures sont groupées dans tout le cimetière à peu près selon les époques, sans que l'ordre soit bien régulier. Un assez grand nombre portent des inscriptions en hébreu, à côté d'une inscription en français. Quelques-unes en ont une en espagnol :

ck. S^A | DEL, BIEN | AVENTOURADO | *AB*RAHAM. RODRIGU^ES | HENRIQUES | FALLECIO. EL· 14 NISSAN, 5560 | Q^E CORESPO*N*DE | A. EL, 8. AVRIL | 1800. (V. S.) | S. S. A. E. A. D. L. V. A.[3]

cl. AQUI YACE | LA | BIENAVENTURADA | HONRADA Y VERTUOSA | RIBCA ALVARÈS | DE LÉON | DE EDAD DE 33 AÑOS | ESPOSA DE | D^D R^S PEREYRA | FALLECIDA EN 27 | DE TEBET AÑO 5574 | Q^E CORRESPONDE AL DIA 17 DE | ENERO DE 1814.

1. *Sea su alma colocada en atadero de las vidas.*

2. La dernière tombe de la file est celle de *Moïse-Henri Gradis né à Bordeaux le 30 juillet 1823, décédé à Paris le 23 janvier 1905.*

3. *(Vieux style)* (?) *Sea su alma en atadero de las vidas Amen.*

cm. AQUI[1] YACE | LA | BIENAVENTURADA | HONRADA Y | VIRTUOSA ESTER | ALVARES DE LEON | DE EDAD DE 46 AÑOS | ESPOSA DE | DAVID R. PEREYRA | FALLECIDA EN 13 | DE AB, DEL AÑO 5594 | DEL MUNDO Q^E | CORRESPONDE | AL DIA 17 DE AGOSTO DE 1834.

Cette dernière inscription est, sauf erreur, la plus récente de celles qui sont rédigées en espagnol.

Parmi les inscriptions les plus intéressantes rédigées en français, citons celles-ci :

cn. (Tombe du fils de Jacob Rodrigues Pereire[2].) *Ci gît Isaac Rodrigues Pereire né à Paris en 1767 décédé à Bordeaux le 9 Kisleu 5567 qui correspond au 20 novembre 1806 à l'âge de 39 ans.*

co. Au vénérable Daniel Iffla administrateur du temple de Bordeaux décédé à l'âge de 92 ans le 12 septembre 1864 soldat de 1791 volontaire de la Gironde Il combatti (sic) *à la prise de Toulon et fut fait lieutenant sur le champ de bataille. Ami du pauvre, aimé et regretté de la Keila toute entière il laisse à tous ainsi qu'à sa famille des regrets éternels Honneur à sa mémoire.*

Dès l'entrée, une pyramide aux lignes curves attire les regards ; c'est la tombe du rabbin David Athias, sur laquelle on lit :

cp. A David Athias, grand rabbin des Israélites de Bordeaux, chef du Guemilut Hassadim.

David Athias décédé le 28 Tamous 5566 14 juillet 1806.

Monument élevé à sa pieuse mémoire par son neveu Iffla Osiris.

Au milieu d'un groupe compact, en voici une qui est éloquente dans son laconisme :

cq. Ci gît G^el S^on H^es Raba chevalier de l'épée et consul général du Portugal décédé le 9 juin 1820 âgé de 79 ans.

Ce Gabriel-Salomon-Henriques Raba, qui devint consul général du Portugal, était, nous le verrons, un émigrant portugais venu avec sa famille en 1763. Ne dirait-on pas une gageure[3] ?

Le Registre des décès de la Nation portugaise nous fournit quelques détails sur plusieurs Juifs portugais qui furent enterrés

1. Un I sur un Y.

2. Voir sur lui les ouvrages déjà signalés de Segnin (p. 193 et suiv.) et de La Rochelle (chap. XVI).

3. C'est l'année même de sa mort que les Juifs furent admis en Portugal. « En 1820, le roi Jean VI leur permit d'habiter Lisbonne et d'y avoir leur synagogue » (Malvezin, p. 82).

dans ce cimetière. Bornons-nous à ce qu'il nous apprend sur deux personnes qui nous intéressent à des titres différents.

Aujourdhui dix sept mars 1791 a etté inhumée dans le cimetier des Juif de Bordeaux Miriam Lopes Dias agee d'environ quarante quatre ans, fille de feux Ab^m Lopes Dias et de Rachel Lopes Dias tous les deux de Bayonne : La défunte etait veuve du celebre et incomparable Jacob Rodrigues Pereire, né a Berlanga en Espagne le 11 Avril 1715 — ayant passé en France ou il l'epousa a Bordeaux le 5 9bre 1766; il passa ensuite a Paris ou il ette nomé par ses talents primier inventeur moderne de l'art d'apprendre a parler les sourds et muets de naissance, Pensionnaire du Roy, secretaire interprete de Sa Majesté, membre de la Societe royale de Londres, agent des Juifs Portugais & Espagnols naturalisés en France. il mourut a Paris le 15 septembre 1780 ou il fut inhume dans le cimetier des Juifs dont il avoit lui meme été le fondateur : Et a laisse de son mariage et a son deces un garcon et une fille demurents a Bordeaux[1]

Aujourd'hui vingt May 1791 a eté inhumé dans le cimetier des Juifs de Bordeaux Abraam francia agé de quatre vingt deux ans, il etoit fils de Salomon francia (conneu sous le nom d'antoine francia) et de Rachel Lopes Depas le defunt etoit marié avec feu Esther George francia, et a laissé de ce mariage et a son deces un garcon et une fille tous nes dans cette ville...

Cet Abraham Francia, mort en 1791, n'était autre, évidemment, que celui que nous avons vu condamné à la pendaison, ainsi que son père et son frère, en 1753[2].

Sur le registre de décès de la nation portugaise on ne trouve que des noms hispaniques jusqu'en 1777. A partir de cette année-là, on rencontre des noms étrangers, comme Abraham Serfs (3 février 1777); « Raphael alemand qu'on aporte de Saintes » (21 avril 1779); « Leon Polonnois » (2 mai 1779); « Abraham Bar Salomon alemand » (29 mai 1775); « Salomon Jacob allemand » (2 janvier 1783); « Samuel Alexandre allemand » (17 février 1783), etc.

Le nouveau cimetière fut donc commun aux Juifs de Bordeaux de toute origine une douzaine d'années après l'acquisition.

(A suivre.) G. CIROT.

1. Voir les ouvrages de Seguin et de La Rochelle.
2. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 52.

VARIÉTÉS

Les études américanistes en France.

Un cours libre d'« Histoire, Civilisation et Colonisation de l'Amérique latine », subventionné par la Chambre de commerce de Bordeaux, a été inauguré le jeudi 20 février à la Faculté des lettres.

Dans sa première leçon, le professeur, M. Jules Humbert, a traité des « Études américanistes en France ».

Les origines de l'américanisme français se confondent avec le début même de l'expansion française en Amérique ; et cette expansion remonte aux premiers temps de la découverte. Bien plus, d'après une tradition des plus respectables, la découverte du Brésil, attribuée d'ordinaire à Alvarez Cabral, devrait être attribuée à un capitaine dieppois, Jean Cousin, qui, dès 1488, aurait pris possession des rives de l'Amazone. Mais Cousin ne sut pas, ou ne voulut pas revendiquer les titres à la juste gloire qui eût été sienne, et, comme l'écrivait en 1582 un autre Dieppois, La Popellinière : « nostre Français, si mal advisé, n'a eu ni l'esprit ni la discrétion de prendre de justes mesures publicques pour l'asseurance de ses desseins, aussi hautains et généreux que ceux des autres. » Il a payé de l'oubli de son nom cette insouciance.

Quelques années seulement après la découverte d'Alvarez Cabral, vers 1503, *Paulmier de Gonneville* accomplissait un autre voyage au Brésil, et dans sa relation il analysait avec soin les mœurs des Indiens Carijo, leur armement, leurs engins de chasse et de pêche, les « tabliers et manteaux, qui de nattes, qui de plumasserie », dont ils se prémunissaient « contre l'air humide de l'hyvernage », etc. Le goût de l'observation ethnographique précise domine à travers toutes nos vieilles relations de voyages, telles que l'« Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil », publiée par Jean de Léry à La Rochelle en 1578, les chroniques de Jacques Cartier, de Champlain. Celui-ci donnait en 1620, chez Claude Collet, son récit des « Voyages et descouvertures faictes en la Nouvelle France », et il mentionnait complaisamment sur le titre qu'il y était parlé des « mœurs, coutumes, façon de guerroyer, chasse, danses, festins et enterrements des divers peuples sauvages ».

Les chroniques des premiers voyageurs français ne furent point seulement connues d'un petit nombre de lettrés ; elles ne tardèrent pas à se répandre dans le public et créèrent dans l'opinion un mouvement

américaniste très prononcé. Nous en avons la preuve dans les fêtes qui furent célébrées à Rouen, à l'occasion de l'entrée dans cette ville d'Henri II et de Catherine de Médicis les 1er et 2 octobre de l'année 1550. Parmi les divertissements, figurait une fête brésilienne organisée par la municipalité rouennaise le long des berges de la Seine, et dont on a conservé la relation officielle. On mit sous les yeux des monarques les produits naturels des pays visités par les navigateurs, les villages avec leurs maisons et leurs palissades, des Indiens même couchés dans leurs hamacs ou bien chassant et combattant; on leur montra principalement les éléments du commerce que l'on pouvait faire avec ces sauvages : animaux vivants, oiseaux surtout au plumage éclatant, et singes à fourrures, plantes alimentaires, pharmaceutiques et autres, mais principalement le fameux bois de Brésil, avec le simulacre de sa coupe, de son transport, de son embarquement.

L'intérêt qu'inspiraient aux derniers Valois toutes les questions relatives à l'Amérique ne tarda pas à imprimer aux études américanistes un caractère tout à fait officiel. Vers 1560, un musée ethnographique était créé, et Thévet, l'auteur des « singularités de la France antarctique », resta jusqu'en 1592 le conservateur de cette section particulière du « Cabinet du Roi », le « cabinet des raretez et novelletez » qui réunit les « vêtements, ustensiles, chaussures et esguillettes, sainctures et autres ouvraiges » envoyés en hommage au souverain par les explorateurs de l'Amérique.

Thévet eut pour successeur Jean Mocquet qui étendit et accrut encore les collections naissantes et donna même aux courtisans et aux curieux un premier enseignement américaniste, exécutant des expériences, « tirant du feu de petits bastons de bois à la façon des Indiens de l'Amazone », ou fournissant des explications sur les sauvages qu'on présentait à la cour.

Les particuliers s'engageaient de leur côté dans cette voie, et le cabinet du « docte » Tiraqueau, l'ami de Rabelais, si riche en antiquités classiques, renfermait de nombreuses pièces américaines.

Le XVIe siècle fut la période la plus glorieuse de la science américaniste en France. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'opinion publique se désintéressa des choses de l'Amérique. Si nous nous établissons à Cayenne, nous abandonnons le Brésil, et la politique néfaste des Bourbons en matière coloniale devait aboutir à la perte du Canada. Les efforts isolés des particuliers qui continuent à porter leurs investigations vers le continent américain n'en méritent cependant que davantage d'être loués, et parmi les ouvrages que les amis des études américanistes peuvent consulter avec profit, il faut faire une mention spéciale de « l'Histoire générale des Antilles » de Dutertre (1667), et des « Nouveaux voyages aux isles d'Amérique » du Père Labat (1722).

Dans la première partie du XIXe siècle commença la publication des

Relations et mémoires originaux rassemblés par Henri Ternaux-Compans et imprimés à partir de 1838. Les vingt volumes de cette collection sont pour les historiens de l'Amérique le plus précieux des instruments de travail. Vers la même époque, un professeur de l'Université, Joseph Aubin, envoyé au Mexique avec une mission temporaire de géodésie, se mettait à l'étude des hiéroglyphes mexicains, et les *Mémoires* d'Aubin sur la « peinture didactique et l'écriture figurative » furent pour le mexicanisme ce qu'avaient été pour l'égyptologie les premiers écrits de Champollion. Il résolvait quelques-unes des difficultés de la lecture des manuscrits; nous disons quelques-unes, car la terrible paléographie mexicaine présente presque autant de systèmes scripturaires qu'il existe de catégories de « Codices » et d'écoles de *Tlacuilo,* c'est-à-dire de scribes et de copistes.

De tels efforts attiraient aux études américanistes l'érudition officielle, les hommes voués à l'archéologie classique. Jomard, dès 1847, avait composé son Essai sur les « Antiquités américaines au point de vue du progrès de la géographie », et Adrien Longpérier formait au Louvre, à l'époque de la révolution de Février, un petit musée mexicain et péruvien. Un autre Français, M. Désiré Charnay, essayait, vers 1863, de reconstituer par la photographie les vieux monuments du Nouveau-Monde.

Lors de la guerre du Mexique, Duruy instituait une commission scientifique chargée de mener, concurremment à l'intervention militaire, la conquête historique du pays, et la science lui est redevable de trois volumes d'*Archives,* d'un *Dictionnaire de la langue mexicaine* et d'un recueil d'*Anthropologie,* dont la publication encore incomplète a été commencée par l'initiative d'un passionné des études américanistes, le Dr E. T. Hamy, le créateur de notre magnifique musée ethnographique du Trocadéro.

Ajoutons enfin que les voyages d'exploration en Amérique avaient repris avec une nouvelle ardeur dès la fin du XVIIIe siècle. Ceux de La Condamine, à cette époque, ceux d'Alcide d'Orbigny, de 1828 à 1834, ceux de Francis de Castelnau et de Martin Moussy après 1848 avaient ouvert une voie féconde suivie ensuite par Ferdinand Denis pour l'histoire du Brésil, par Léonce Angrand pour celle du Pérou. Cette voie, à partir de 1870, devint celle du glorieux Crevaux, celle de M. Wiener, l'héritier scientifique d'Angrand, celle de Coudreau, martyr de la science comme Crevaux, celle de Chaffanjon, qui tous ont inscrit leur nom au livre d'or des explorateurs.

La partie la moins connue des études américanistes, c'est la période de colonisation proprement dite. On n'a guère considéré jusqu'ici la domination de l'Espagne en Amérique que comme une odieuse exploitation, et l'on a surtout jugé son œuvre colonisatrice d'après les horreurs de la conquête. Est-il possible cependant qu'une nation qui

a pu implanter au delà des Océans sa langue, sa religion, ses lois et ses coutumes, n'ait entassé contre elle que haine et réprobation? A coup sûr, il y a eu des excès, mais la barbarie des *conquistadores* n'a-t-elle pas fait germer la charité des apôtres? Au cruel Ocampo succède le protecteur des Indiens, le vénérable Las Casas. A la suite des idées généreuses que l'Espagne a cherché à propager sur le sol du Nouveau-Monde, on voit, au XVIIIe siècle surtout, éclore les projets d'une colonisation qui veut être pratique et efficace. Malheureusement les bonnes intentions des gouverneurs n'ont pas toujours porté leurs fruits, et trop souvent elles furent étouffées par l'obligation de se soumettre à toutes les formalités d'une administration compliquée et défectueuse. Mais l'effort est indéniable, et malgré ses fautes nombreuses, l'Espagne n'en a pas moins droit à la reconnaissance des amis de la civilisation et de l'humanité. Telles sont les impressions qui se dégagent de l'étude impartiale des nombreux documents qui dorment dans les archives de la péninsule.

Dans son cours de 1908, M. Humbert traite les questions suivantes :

I. — Quelques populations indigènes des Antilles et du Continent Sud-Américain. Mœurs, croyances, industrie, rapports et relations commerciales avec les civilisés.

Les prophètes civilisateurs des Mexicains, des Muyscas et des Péruviens.

II. — Coup d'œil général sur la découverte et la conquête. — La colonisation à main armée. — La colonisation pacifique.

Le commerce des Espagnols et des Portugais dans leurs colonies d'Amérique. — Histoire d'une grande compagnie commerciale au XVIIIe siècle (La Real Compañía Guipuzcoana de Caracas).

La société américaine sous la domination espagnole. — Une ville américaine au XVIIIe siècle.

Les origines du mouvement révolutionnaire de 1810.

Pourquoi les projets de colonisation des Espagnols et des Portugais ont-ils échoué? — Leçons que doivent tirer de ces échecs les nations colonisatrices modernes.

Les études américanistes étaient représentées au Collège de France depuis plusieurs années par M. Lejal, mort tout à fait prématurément.

La chaire d'américanisme, fondée par M. le duc de Loubat, vient d'être pourvue par la nomination de M. le Dr Capitan, dont la compétence en matière d'anthropologie est bien connue.

BIBLIOGRAPHIE

Geschichte Spaniens unter den Habsburgern, von **Konrad Hæbler**. I. Bd. *Geschichte Spaniens unter der Regierung Karls I. (V.).* Gotha, F. A. Perthes, 1907; XVI-432 pages.

Dans ce premier volume l'érudit connaisseur du XVIe siècle espagnol a donné à l'Allemagne et — il nous semble qu'il n'y a point trop d'injustice à le prétendre — à l'Europe la première histoire vraiment scientifique de l'Espagne sous Charles-Quint, après que H. Baumgarten avait déjà entrepris d'écrire, sans d'ailleurs pouvoir la mener à bonne fin vu sa mort, la biographie du César. Bien qu'à notre avis M. K. Hæbler incline parfois plus peut-être qu'il n'eût été à propos à certaines périphrases sentant la manière des panégyristes officieux là où il se fût agi d'être franchement catégorique; bien que surtout il soit manifestement trop sommaire en des chapitres qui eussent, au contraire, exigé un développement détaillé; que ce qu'il dit du « *peuple espagnol* », des « *États* », soit par trop succinct; que le chapitre « *Science, Lettres et Arts* » ne suffise en aucune sorte : il n'en est pas moins certain que ces 432 pages représentent un enrichissement très réel de la littérature historique.

On lira avec un intérêt particulier l'exposé sobre des divergences, traditionnellement et complaisamment amplifiées dans les histoires courantes, entre le jeune souverain élevé dans un milieu septentrional, soumis aux influences flamandes, et le régent d'Espagne Jimenez. La mise en lumière du caractère nettement démocratique du soulèvement des *Communautés,* dont la défaite fut surtout due — et combien de fois le fait ne s'est-il pas produit dans l'histoire des peuples! — au manque d'organisation, de compréhension centralisée, d'unité en face des partis conservateurs, forts d'une vieille tradition et des habitudes acquises dans la pratique de la vie politique et sociale; la médiocrité et la cupidité bassement égoïste de la petite noblesse au lendemain de la répression des *Comunidades,* grâce à quoi les *Cortes,* au lieu de représenter véritablement le pays, devinrent un simple mécanisme d'octroi de fonds à l'usage du gouvernement : ces deux points nous ont semblé heureusement traités par l'auteur, et nous n'imaginons

pas que nul spécialiste songe à contredire l'exactitude de ses développements.

Le Charles-Quint que nous présente M. Hæbler est un monarque intelligent, à la pensée active et personnelle, nullement tyrannique, qui eût voulu faire collaborer les villes d'Espagne à l'administration du royaume, noble et sage projet, dont, s'il n'aboutit pas, l'on ne saurait prétendre que ç'ait été par vice de sens pratique de son auteur, mais uniquement en conséquence de l'étroitesse mesquine des vues et du manque total de compréhension politique de ces villes. Il est à espérer que dans les volumes suivants M. K. Hæbler s'étendra davantage sur les conditions de la vie sociale et économique dans l'Espagne des Habsbourgs. C'est par là que son œuvre sera véritablement féconde et éducatrice, et pourrait même, dans un certain sens, faire époque.

CAMILLE PITOLLET.

Josselyn (F.-M.), *Études de phonétique espagnole*. Paris, Welter, 1907; 193 pages (Collection de phonétique expérimentale).

Ce second essai de phonétique du distingué professeur de l'Université de Boston[1] est une description sommaire des sons du castillan actuel. Des sept sujets dont M. Josselyn a étudié la prononciation, un seul est originaire de Madrid, mais tous, sauf un seul, ont fait dans la capitale espagnole un séjour plus ou moins prolongé et appartiennent à la classe cultivée. C'est donc la prononciation « classique » que nous présente le travail de M. Josselyn. Ses moyens d'expérimentation ont été l'appareil enregistreur et le palais artificiel.

Le système vocalique castillan ainsi étudié comprend : deux variétés d'*a* (un *a* protonique et tonique, un *a* posttonique, v. p. 11); trois *e* (è, e, é, v. fig. 8, p. 16); trois *i* (ì, i, í, v. fig. 10, p. 18; fig. 11, p. 19); deux *o* (moyen et fermé, v. fig. 12, p. 20); trois *u* (= ou, v. p. 22). Il faut y joindre des voyelles partiellement ou entièrement nasalisées (v. ch. VIII).

L'exposé du système consonnantique est de beaucoup la partie la plus intéressante du travail (v. le tableau p. 6-7). L'auteur étudie d'abord *les occlusives*. Parmi les labiales sourdes, *p* a une occlusion relativement très faible et peut devenir une affriquée (p. 30). L'occlusion de *b* disparaît parfois à l'initiale[2] (v. fig. 23, p. 32). A la médiale il est ordinairement fricatif, sauf parfois dans les groupes *bl*, *br* (p. 35), toujours fricatif avec tendance à disparaître dans le groupe *bs* (*absoluto, abstención,* p. 35). Enfin à l'initiale *b* accuse une forte

1. Cf. *Étude sur la phonétique italienne,* Paris, 1900.

2. D'après plusieurs observations de l'auteur (v. p. 40 et p. 84), il semblerait que la distinction entre *b* et *v*, peut-être sous l'influence de l'écriture, tende à s'établir parmi les gens cultivés, du moins pour *b* et *v* à l'initiale.

nasalité durant l'occlusion (fig. 29, p. 37). La fricative latine *v* et *b* se confondent souvent à l'initiale (v. la statistique, p. 39), presque toujours à la médiale.

L'emploi du palais artificiel permet d'étudier les occlusives dentales avec beaucoup de précision. Remarquons que le groupe *tl* protonique immédiat devient *dl, zl* (p. 50-51). *d* occlusif à l'initiale (sauf dans le groupe *dy*) hésite entre l'occlusion et la mi-occlusion en position intervocalique (v. l'intéressante statistique de la p. 59 et fig. 95, p. 94, tracés de *da, kada*). A mon avis, il eût été préférable de placer ici l'étude de l'articulation de *n*, renvoyée par M. Josselyn au chapitre VII, page 155 et suivantes.

Les « gutturales » *k*, *g*, ont un caractère vélaire plus marqué que les articulations correspondantes du français et de l'italien (v. fig. 58, p. 64; fig. 59, p. 65; fig. 64, p. 68). En position intervocalique, *g* subit le même affaiblissement que *b*.

Le chapitre II *(les fricatives)* offre des indications intéressantes sur le *z* interdental : un léger abaissement de la langue tend à le transformer en *s* (phénomène andalou et sud-américain; v. le tableau de la p. 90). — Le *d* intervocalique fricatif est surtout fréquent dans les finales en — *ado*, où une action analogique semble renforcer la tendance physiologique (v. p. 96). — L'*s*, d'articulation plus relâchée que l'*s* du français, disparaît presque totalement dans la prononciation andalouse de *mas* (v. fig. 98, p. 99, où l'*s* final ne laisse pas de trace sur le palais artificiel). — La *jota* combinée avec les diverses voyelles a une articulation à peu près identique à celle de *k* et de *g* dans les mêmes combinaisons. Elle devient sonore dans quelques cas (v. le tracé de *mojon*, p. 107).

L'*r*, d'ordinaire fortement roulée (v. fig. 111, 112, p. 114, 115), comporte quatre ou cinq variétés intéressantes (v. fig. 115, p. 119).

Le chapitre sur *les mouillées* offre aux hispanisants des variétés de *l* mouillée qui permettent de comprendre le processus physiologique qui a transformé *cl* latin devenu *ll* (l mouillée) en *jota* (v. fig. 120, p. 127). On peut voir également au chapitre sur *les mi-occlusives* comment peut se produire le passage d'un *y* à une mi-occlusive *dy* fig. 134, p. 140).

L'étude des nasales faite au moyen de l'appareil enregistreur ouvre des aperçus tout nouveaux sur l'évolution des articulations : *m* (v. p. 153), *n* dental (v. p. 156-159), *ṇ* velaire (v. p. 157, 164, 165) et la nasalisation des voyelles (v. ch. VII). L'*e* initial de *emperador* par exemple est un *e* nasalisé (v. p. 179-186). Mais pour arriver sur ce point à des résultats satisfaisants les expériences doivent être multipliées, étudiées avec grand soin et rigoureusement classées[1].

1. Une étude comme celle de M. Josselyn me paraît devoir comporter aussi un exposé sur l'accent ; du moins pour ce qui concerne la hauteur musicale et la durée.

Bien que bornée à un nombre restreint de phénomènes actuels, cette étude fait ressortir assez nettement les traits caractéristiques du phonétisme castillan. La méthode scientifique employée par M. Josselyn rend cet exposé descriptif très utile à ceux qu'intéresse l'histoire des sons de l'espagnol classique et à ceux qui désirent en connaître le mécanisme en vue de l'enseignement.

LOUIS RIGAL.

D. Fryklund, *Les changements de signification des expressions de* DROITE *et de* GAUCHE *dans les langues romanes et spécialement en français*. Upsal, Almqvist et Wiksell, 1907; un vol. in-8°, de VI-165 pages.

Cette thèse est une étude de sémantique qui ne manque pas d'intérêt, et où l'évolution des idées attachées aux termes *droit* et *gauche* est retracée surtout par rapport au français, comme l'indique le sous-titre. L'auteur a cependant fait intervenir dans son exposé les termes similaires qu'emploient les autres langues romanes. A vrai dire, les divers mots se rapportant en espagnol au concept de « droit » (*derecho, diestro, adestrar,* etc.) n'offrent aucune particularité bien notable, et ne sont pas faits pour embarrasser l'étymologiste : mais il n'en est plus de même pour ceux qui traduisent l'idée de « gauche », car ceux-là sont au contraire originaux, spécifiques pour la péninsule ibérique, et soulèvent plusieurs problèmes dont on attend encore la solution raisonnée. Ainsi, sans parler de *manca* qui, appliquée à la main gauche, remonte évidemment jusqu'au latin, ni de *redruña* qui nous reporte à un type **retroneus* tiré de *retro,* il y a, avant tout, et à côté des représentants de *sinister,* le fameux mot esp. *izquierdo* (aussi *esquerro,* ptg. *esquerdo*) qui doit être indigène puisqu'il concorde avec le basque *ezkherra,* et qui est d'un emploi ancien puisqu'on le trouve déjà dans le poème du Cid. En dehors de ce terme capital, et dont l'origine reste obscure, il y en a encore en espagnol au moins deux autres, dont la sémantique pourrait tirer parti si leur histoire était quelque peu sûre : ce sont *zurdo* et *zoco.* Le premier a été tiré jadis de *surdus* par Diez, et depuis de *absurdus* par Baist; le second a été rapproché de *zueco* (= sŏccus). Même en admettant, pour ces mots, une origine dialectale, et une action par exemple du « ceceo » andalou sur leur initiale, leurs voyelles n'en restent pas moins étranges par rapport aux formes régulières comme *sordo* et *zueco.* Sur tous ces points et sur quelques autres, je suis bien forcé de constater que le travail de M. Fryklund ne nous apporte pas de grandes lumières. Il est vrai que c'est peut-être un peu trop lui demander, puisqu'à la rigueur cela n'entrait pas dans son plan, et que de telles questions pourront être seulement plus ou moins élucidées le jour où nous posséderons un dictionnaire historique de la langue espagnole.

E. BOURCIEZ.

SOMMAIRE DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Boletín de la Real Academia de la Historia.

Janvier 1904. — A. Rodríguez Villa : El Emperador Carles V y su corte (1522-1539) [*suite;* continue dans les n^os^ de février à décembre 1904 et de janvier à mars 1905]. — C. Fernández Duro : rapport sur *El sitio de Barcelona en 1713-1714* de J. de la Llave y García. — J. G. de Arteche : rapport sur *History of the peninsular war* de Ch. Oman. — Conde de Cedillo : Inscripción romana en Polán (provincia de Toledo). — F. Fita : Nuevas inscripciones romanas de Caldas de Malavella, Herramélluri y Astorga [continue dans le n° de mars]. — **Février.** — M. Roso de Luna : Nuevas inscripciones de la región norbense. — F. Fita : Lápidas romanas de Caldas de Mombuy. — **Mars.** — J. M. Asensio : rapport sur *Apuntes para la historia de Villafranca de los Barros* de Cascales y Muñoz. — Més de Ayerbe : Estudio histórico sobre el combate naval entre españoles y portugueses en Río Grande, la tarde del 19 de febrero de 1776. — C. Fernández Duro : rapport sur *Comentarios de D. García de Silva y Figueroa de la embajada que de parte del Rey de España D. Felipe III hizo al rey Xa Abas de Persia,* publiés par la *Sociedad de bibliófilos españoles.* — F. Fita : El candelario sideral de Herramélluri. — **Avril.** — A. Carrasco : La acción del Bruch en 1808 [rapport sur *Manresa al Bruch* de J. Servitje y Guitart]. — F. Fita : Nuevas inscripciones romanas en las provincias de Cádiz, Córdoba, Cáceres y Orense. — M. Roso de Luna : La escritura ógmica en Extremadura [continue en octobre]. — Fr. Fernández y González : El vascuence y las lenguas semíticas [discours prononcé au 13e Congrès international des Orientalistes en 1902 : caractères sémitiques du basque]. — **Mai.** — J. Catalina García : rapport sur *Artes é industrias del Buen Retiro* de M. Pérez-Villamil. — J. Sanguino y Michel : Nueva lápida romana de Ibahernando. — F. Fita : El templo del Pilar y San Braulio de Zaragoza. Documentos anteriores al siglo xvi. — **Juin.** — A. R. V. : La batalla de Rocroy [reproduction de la *Relación de la batalla de Rocroy, por el Duque del Albuquerque,* publiée par la duchesse d'Albe dans le *Recueil de Mémoires* de la *Société nationale*

des Antiquaires de France]. — F. Fita : El Pilar de Zaragoza. Su templo y su tradición histórica hasta el año 1324 — M. G. Simancas : Notas históricas referentes al reinado de Dª Isabel la Católica. — F. Fita : Nueva inscripción romana de Calva, en la provincia de Córdoba. — C. r. de *Tablas de reducción del cómputo hebraico al cristiano y vice versa* de E. Jusué.

Juillet-Septembre. — B. Oliver : Los colegios reales y la Universidad pontificia y real de Tortosa [rapport sur une publication de F. Pastor y Lluís]. — Més de Laurencín : rapport sur *Un pleito de Lope de Rueda* de M. Alonso Cortés. — M. Gómez-Moreno : Sobre arqueología primitiva en la región del Duero. — Més de Hoyos : Los judíos españoles en el imperio austriaco y en los Balkanes [discours de réception à l'*Academia de la Historia*, non prononcé, l'auteur étant mort avant sa réception ; en appendice, *El encubrido ó Diego de Aguilar* (légende judéo-espagnole), *Fundación de la comunidad judia-española (sephardi) en Viena, El mundo judaico,* etc., une liste de proverbes et une de périodiques judéo-espagnols]. — **Octobre.** — F. Fita : Nueva obra histórica de Valladolid [C. r. de *Episcopologio Vallisoletano* de M. de Castro Alonso]. — F. Fita : Bula inédita de Adriano IV [en faveur de l'abbaye de Santa María de Valladolid] ; Breve inédito de Alejandro III [à l'archevêque de Tolède] ; c. r. du « *Liber ordinum* » *en usage dans l'Église wisigothique et mozarabe d'Espagne au XIe siècle,* publié par Dom Marius Férotin. — **Novembre.** — Més de Laurencin : El castillo del marqués de Mos de Sotomayor [à propos d'une publication de la marquise de Ayerbe]. — L. Jusué : El libro cartolario del monasterio de Santo Toribio de Liébana (continue en janvier 1905 et février 1906). — N. Hergueta : La inquisición en Logroño. — J. Catalina García : Exploraciones arqueológicas en el Cerro del Bú. — Més de Monsalud : Epigrafía romana y visigótica de Extremadura. — F. Fita : Nuevas lápidas romanas de Ibahernando. — F. Fita : La inquisición de Logroño y un judaïzante español en 1719 [relation d'un *auto de fe* dont fut victime un Juif portugais ; procédés employés pour le convertir *in extremis*]. — C. r. de *Epigrafía romana de la ciudad de Astorga,* de M. Macías ; *Historia de la muy noble, muy leal y coronada villa de Medina del Campo,* de Ild. Rodríguez y Fernández. — **Décembre.** — A. Herrera : rapport sur *Apuntes para la historia de Ferrol y sus cercanías* de L. de Saralegui y Medina. — F. Fernández de Béthencourt : rapport sur *El regionalismo en las islas Canarias* de M. de Ossuna y Van den Heede. — M. Roso de Luna : Sobre las citanias extremeñas. — F. Fita : Historiadores é Historias de Medina del Campo [à propos de l'*Historia de Medina del Campo* de Ild. Rodríguez] ; Inscripción romana de Lebeña. — E. Jusué : Consagración de la iglesia de San Salvador de Viveda. Lápida inédita del siglo IX.

Janvier 1905. — M. Gómez-Moreno : De Iliberri á Granada. [Iliberris

prend, sous la domination arabe, le nom de *Medina Elbira*, puis de *Garnata;* quant à l'ancienne *Elbira* située à l'ouest de Grenade (près d'Atarfe), les Arabes l'appelaient *Hádira Elbira*, et elle se nommait antérieurement *Castila* ou *Castilla*.] — F. Fita : Nuevas inscripciones romanas; — Mataró histórica. La villa de Mata á fines del siglo x y el castillo de Montalt á principios del xi. — **Février.** — J. Gómez de Arteche : La marina en el bloqueo de la isla de León (1810 á 1812) [c. r. de l'ouvrage publié sous ce titre par F. Obanos Alcalá del Olmo]. — F. Fernández de Bethencourt : c. r. de *El palacio ducal de Gandía*, par les PP. F. Cervós et J. M. Solá. — C. Fernández Duro : Reproducción de cartas náuticas venecianas, inéditas, del siglo xv, que comprenden á la península ibérica [publication de Fr. A. Chaves, dans le t. XIII de l'*Archivo dos Açores*]. — F. Fita : El castillo y la Masía de Montalt. Personajes ilustres de este apellido. — **Mars.** — C. Fernández Duro : c. r. de *Geografía física y esférica de las provincias del Paraguay y misiones guaranies*, par Félix de Azara. — M. de Ossuna : Boccacio. Fuentes para el conocimiento de la historia de las Islas Canarias en la edad media. [Lettre de M. H. Cochin touchant la description des *Iles fortunées* contenue dans *Zibaldone Magliabecchiano*, attribué à Boccace.] — F. Fita : Tres historiadores de Medina del Campo [Juan Antonio de Montalvo, Juan López Osorio, Domingo de León]. — F. Fita : San Pedro Pascual. Incidente bibliográfico. [Reproduction de l'article de M. Menéndez Pidal, paru dans le *Bull. hispanique*, 1902, et d'un fac-similé qui donne entièrement raison à l'auteur.] — **Avril.** — J. Suárez Inclán et M. Danvila : Informe sobre el libro del Sr. Rodríguez Villa titulado *Ambrosio Spínola*. — V. Lampérez y Romea : El real monasterio de Fitero en Navarra (planches). — F. Fita : El jubileo del año 1300. Su recuerdo monumental en el Rosellón. Observaciones sobre la métrica rimada en aquel tiempo. [Inscription publiée par J.-A. Brutails dans le *Butlleti del Centre excursionista de Catalunya* (1900). Autre inscription en quatrains monorimes de 1324 (épitaphe de l'évêque de Gérone, P. de Rocaberti).] — Fr. Carreras y Candí : Los castillos de Montalt, Ça Creu y Mata, en la Maresma. — F. Fita : El Memorial histórico de Medina del Campo. Texto inédito y observaciones bibliográficas y biográficas. — **Mai.** — A. Herrera : Don Gaspar de Quiroga [médaille du graveur tolédan Pedro Angelo]. — Conde de Cedillo : La « Puerta del Osario » en Córdoba; — La « Puerta de Sevilla » en Carmona. — C. Fernández Duro : c. r. de *Spain in America*, par Ed. Gaylord Bourne. — Nicola Feliciani : L'Espagne à la fin du iiie siècle avant J.-C. [L'auteur caractérise la politique carthaginoise en Espagne, « une politique de monopole », le gouvernement des Barca, « généraux autocrates » ; en dehors de la Turdetanie, où avait dû se former une population mêlée d'indigènes et de Carthaginois, Rome put facilement se faire des

alliés plus ou moins avoués, et, «quand elle n'avait pas la dévotion, avait l'indifférence en sa faveur.» Carthage avait fait son possible pour affaiblir et isoler les principautés ibériques, sans supprimer leur autonomie. Les villes d'origine phénicienne avaient sans doute des institutions semblables à celles de Carthage. Le sentiment national manquait, de même que l'organisation militaire. — Détails sur l'organisation sociale, la civilisation, l'agriculture et le commerce.] — F. Fita : El caballero de Olmedo y la orden de Santiago; — Estudio epigráfico. Inscripciones romanas de Málaga, púnica de Villaricos, y medioeval de Barcelona. — **Juin.** — R. Beltrán y Rózpide : c. r. de *Ensayo sobre la América precolombina* de N. Santenach. — A. Carrasco : c. r. de *Ensayo de una colección bibliográfica-biográfica de noticias referentes á la provincia de Segovia,* par G. Vergara y Martín. — M. Castaños y Montijano : El Cerro del Bú y la Comisión de monumentos de Toledo. [Ce *cerro* a dû être une enceinte fortifiée de l'âge de pierre. Le même auteur a publié à ce sujet *Excavaciones en el Cerro del Bú de Toledo,* Toledo, Peláez, 1905, 12 pages et 3 planches.] — F. Fita : Don Rodrigo de Vivero y Velasco, nieto del Famoso Caballero de Olmedo y sobrino del segundo virrey de la Nueva España. — Marqués de Monsalud : Lápidas extremeñas de la edad romana y visigótica. — F. Fita ; Don Luís de Velasco y Castilla, virrey de México y del Perú. Sus pruebas de nobleza para que se le diese en 1559 el hábito de caballero de Santiago.

Juillet-Septembre. — Marqués de Seoane : Correspondencia epistolar entre Don José de Vargas y Ponce y Don Juan Agustín Ceán Bermúdez durante los años de 1803 á 1805. — M. Roso de Luna : Nuevas inscripciones de la región norbense. — Fr. Codera : c. r. de *El sitio de Almería en 1309,* par A. Jiménez Soler. — M. Gómez Moreno : Arquitectura Tartesia. La necrópoli de Antequera. — F. Fita : Nuevas inscripciones romanas y hebreas. — A. Rodríguez Villa : c. r. de *Fernando VI y Doña Bárbara de Braganza,* par A. Danvila. — J. Catalina García : Inventario de las medallas españolas que posee la R. Academia de la Historia. — F. Fita : Viaje epigráfico. Requena, Poza de la Sal, monasterio de Rodilla, Agramunt. — **Octobre.** — A. Rodríguez Villa : Correspondencia de la Infanta Archiduquesa Dª Isabel Clara Eugenia de Austria con el Duque de Lerma (continue dans les nos de novembre, décembre 1905, et janvier à juillet 1906). — E. Jusué : Lápida cántabro-romana hallada en Luriezo, provincia de Santander. — F. Fita : Carta dotal hebrea del siglo xv; — Siete inscripciones hebreas de Toledo. — **Novembre.** — F. Fita : Epigrafía hebrea y visigótica [à propos du *Rapport sur les inscriptions hébraïques de la France,* de Moïse Schwab]. — N. Feliciani : La battaglia di Ibera. — **Décembre.** — Fernández de Bethencourt : c. r. de *El*

almirante D. Francisco Díaz Pimenta y su época, par J. Wangüemert y Poggio. — F. Fita : Epigrafía hebreo-lusitana. — M. Macías : Inscripción honorífica encontrada en Astorga.

Janvier 1906. — Marqués de Monsalud : Santa Eulalia de Abamia [entre Cangas de Onis et Covadonga]. — M. Gaspar : De Granada musulmana. El Baño de la Ruina ó del « Axautar ». — V. Vignau : Fueros dados á los moradores de Ribas de Sil por D. Alfonso IX Rey de León, a. 1225. — F. Fita : Dos lápidas visigóticas. — E. Jusué : Interpretación de las fechas sabáticas de los Judíos. — **Février.** — C. Fernández Duro : Don Pedro Enríquez de Acevedo, conde de Fuentes, gobernador del Estado de Milan en los años 1600 á 1610 [c. r. de *Il Forte di Fuentes, Episodi e documenti di una lotta secolare per il dominio della Valtellina,* par A. Giussani]. — R. Laymond : Anclas de plomo halladas en aguas del Cabo de Palos. — F. Fita : Inscripciones griegas, latinas [celles des ancres du Cabo de Palos] y hebreas [Mahón et Palma de Mallorca]. — F. Fita : El Monjuí de la ciudad de Gerona y la Sinagoga y concejo hebreo de Castellón de Ampurias. — **Mars.** — A. Rodríguez Villa : Relaciones entre España y Austria durante el reinado de la emperatriz Doña Margarita Infanta de España, esposa del emperador Leopoldo I. — F. Fita : Lápidas hebreas y romanas. — F. Torres Amat : Una inscripción romana de Badalona. — **Avril.** — Fr. Codera : Límites probables de la conquista árabe en la Cordillera Pirenaica. — F. Fita : Inscripción hebrea de Barcelona. — Marqués de Laurencín : El almirante D. Antonio de Alliri en la orden de Calatrava. — F. Fita : Judíos alfaqueques de Sarracenos en Barcelona. — **Mai.** — A. Fernández Casanova : Monumento subterráneo descubierto en la Necrópolis Carmonense. — Fr. Codera : Renacimiento ó movimiento literario musulmán. — F. Fita : Concilio nacional de Burgos (18 febrero 1117). — A. Herrera : Puerta de Sevilla en Carmona. — Fr. Viñals : Recuerdos del Madrid viejo. — **Juin.** — N. Feliciani : Gli Olcadi e gli Andosini due popoli sconosciuti. — R. Beltrán y Rózpide : Vascos, Iberos, Moros, Beraberes [à propos : 1° de *Iberos y Bascos,* par J. M. Pereira, d'après des extraits publiés dans la *Revista trimensal do Instituto historico e geographico brazileiro,* 1905 : l'auteur affirme l'origine touranienne des Ibères et Basques ; 2° de l'explication donnée par le Dr Atgier des mots *maure, berbère* et *ibère,* qui tous trois désigneraient primitivement des populations nègres]. — Fr. Codera : Sello con inscripción árabe y flor de lis descubierto en Toledo. — Moïse Schwab : De la paléographie sémitique. — Més de Monsalud : Nuevas inscripciones romanas y visigóticas de Extremadura. — F. Fita : El monasterio de San Servando. Examen crítico de una bula de Pascual II y de un diploma inédito de la reina Doña Urraca : — Concilios de Gerona, Segovia y Tuy en 1117 y 1118.

Juillet. — A. Rodríguez Villa : Los Judíos españoles y portu

gueses en el siglo XVII [à propos d'un travail de M. Brants et des *Documents sur les marranes d'Espagne et de Portugal sous Philippe IV*, publiés par Elkan N. Adler dans la *Revue des Études Juives;* M. R. V. donne en outre des extraits d'un document espagnol du début du XVIIe siècle, 1° sur les relations des Juifs *portugais* restés en Espagne et ceux qui ont émigré; 2° sur les moyens à employer pour les amener à résipiscence, pour empêcher l'émigration et favoriser la rentrée de ceux qui consentiront à se convertir; 3° sur la rareté des familles espagnoles dont la *limpieza* est réellement authentique]. — F. FITA : El monasterio de El Moral [v. plus loin, n° de mars 1907]. — R. BELTRÁN RÓZPIDE : c. r. de la nouvelle édition de la *Geografía histórico-militar de España y Portugal* du général Gómez de Arteche. — J. SUÁREZ INCLÁN : c. r. de *Un soldado español de veinte siglos*, du même. — A. DE ALTOLAGUIRRE : c. r. de *Estudio acerca de la cartografía española en la edad media*, par A. Blázquez. — P. IBARRA RUIZ : Antigua basílica de Elche. [Planches. — Les fouilles auxquelles fait allusion M. Ibarra sont celles qui ont été dirigées par notre collaborateur M. Albertini. Voir le *Bull. hispanique*, 1907, p. 120-127.] — A. FERNÁNDEZ CASANOVA : Descubrimientos arqueológicos efectuados en la ciudad de Carmona. — F. FITA : Patrología visigótica. Elpidio, Pompeyano, Vicente y Gabino, obispos de Huesca en el siglo VI. — F. FITA : Concilio de Gerona en 1117. — A. MANSO DE ARMAS : Diploma inédito de Alfonso VIII en 1172. — C. GROIZARD Y CORONADO : Los Judíos de Calahorra y Arnedo. — **Octobre.** — F. BARÁIBAR : Epigrafía Armentiense. — EST. J. DE SALCEDO : El real Archivo de la Chancillería de Valladolid. — F. FITA : El monasterio toledano de San Servando en la segunda mitad del siglo XI. Estudio crítico. — M. CASTAÑOS Y MONTIJANO : La puerta nueva de Bisagra (Toledo) es de origen árabe. — **Novembre.** — F. FITA : El concilio nacional de Burgos en 1080. Nuevas ilustraciones. — C. GARRÁN : El becerro de Santa María la Real de Nájera existente en Bilbao. — J. PÉREZ DE GUZMÁN : Documentos sobre el combate naval de Trafalgar. — FR. NAVAL : Nuevas inscripciones de Clunia. — F. FITA : c. r. du Discours de réception de J. Soler à l'Académie de Barcelone, sur l'histoire de Tarrasa. — **Décembre.** — F. FITA. Nuevas inscripciones de Fórua, Rasines, Quintanilla, Somuño, Uclés, Cartagena y Zahara. — MÉS DE MONSALUD : El palacio real de Olite. — B. OLIVER : c. r. de *La legislación gótico-hispana (Leges antiquiores, Liber Iudiciorum)*, par R. de Ureña y Smenjaud. — A. DE ALTOLAGUIRRE : La *Historia de los Incas* de Pedro Sarmiento de Gamboa publicada por el S. Richard Pietschmann. — F. FITA : Nuevos ejemplares de la escritura hemisférica en Italia, España y Portugal [index bibliographique extrait de *Nuove pietre cupelliformi nei dintorni di Como*, de A. Magni]. — FR. PASTOR Y LLUÍS : El castillo de Tortosa. — L. HUIDOBRO : Estatua del P. Flórez en Villadiego.

Janvier 1907. — N. Feliciani : Le fonti per la IIª guerra punica nelle Spagna. — F. Fita : Nueva inscripción hebrea de León. — J. Llopart : Consegración de la iglesia de Tiana en el año 1100. — Adquisiciones de la Academia. — F. Fita : Epígrafes hebreos de Béjar y Salamanca. — C. Groizard : La aljama hebrea de Calahorra. — **Février.** — F. Fita : Monumentos hebreos. — B. Oliver : La Universidad de mercaderes y Consulado de Burgos [à propos des *Ordenanzas del Consulado de Burgos de 1538,* publiés par D. E. García de Quevedo]. — N. Feliciani : Potenzialitá militare di Roma e di Cartagine allo scoppio della IIª guerra punica. — A. Montal : Caldas de Mombuy. Sus aguas termales é inscripciones romanas en 1790. — F. Fita : Epígrafe visigótico de Barcelona. — **Mars.** — E. Fernández Casanova : La catedral de Tarragona [planches]. — M. Gómez-Moreno : El municipio Ilurconense. — F. Fita : De Varea á Numancia. Viaje epigráfico. Fuentes para la historia de Castilla. [Il s'agit de la collection entreprise par le P. D. Luciano Serrano, sur l'initiative de notre compatriote Dom Guépin, abbé de Silos, et qui comprendra dix volumes sous ce titre. Le tome I a pour titre spécial : *Collección diplomática de San Salvador de El Moral*; cf. le compte rendu du P. Fita dans le numéro de juillet 1906.] — A. Vázquez Núñez : Iglesias románicas de la provincia de Orense [reproduction d'un article paru dans le *Boletín de la Comisión prov. de Monumentos de Orense,* t. II, 1906]. Noticias : « En la sesión del 22 de Febrero último se dió lectura de la comunicación oficial hecha por el Sr. Conde de las Navas, Bibliotecario Mayor de S. M. participando de R. O. á la Academia que S. M. el Rey, conocedor de que el importante fondo de manuscritos de su Biblioteca, en el que hay notables obras históricas del todo inéditos, y comentarios y aclaraciones de otras tampoco publicados, es objeto de estudios, y aun de publicaciones, por parte de extranjeros, á quienes se concede licencia para ello, y deseoso de que, en primer término, sea nuestra Academia la que disfrute de aquel fondo, le ofrece la publicación gratuita en nuestro Boletín de las obras inéditas que se considere necesario dar á conocer. » — **Avril.** — A. de Covantes : Contrebia Léucada. Su reducción geográfica. — Més de Monsalud : Epigrafía romana, griega y visigótica de Extremadura y Andalucía. — J. M. Florit : Restos de población romana en los Carabancheles (Madrid). — F. Baráibar : Lápidas romanas de Tricio. — G. Fita : De Clunia á Tricio. Viaje epigráfico. — M. Gómez-Moreno : Nuevo miliario del Bierzo [reproduction d'un article du *Boletín de Orense,* 1906]. — F. Fita : Canales de la Sierra. Su fuero antiguo [extrait de la *Historia de Segeda* d'Ant. Zapata, 1657]. — M. Hergueta : El fuero *de Logroño.* Su extensión á otras poblaciones. — **Mai.** — M. Herqueta : El fuero de Logroño. — A. de Altolaguirre : c. r. de *La traite négrière aux Indes de Castille,* de G. Scelle. — N. Feliciani : La battaglia di Cissis. — Més de Mon-

SALUD : Nuevas inscripciones romanas de Extremadura. — F. FITA : Las ocho villas del Valle de Canales. Sus fueros y privilegios anteriores al siglo XIV; — Canales de la Sierra. Datos inéditos; — Un mártir verdadero, siete apócrifos y diez varones ilustres de Canales de la Sierra. — C. r. des *Monumenta historica Societatis Jesu*. [La collection comprend maintenant la *Vita Ignatii Loiolæ et rerum societatis Jesu historia* de Juan Alfonso Polanco (6 vol.); les *Litterae quadrimestres* (1546-56) (4 tomes): les *Epistolæ mixtæ* (1537-56) (6 tomes); les *Epistolæ P. Hieronymi Nadal* (1546-77) (4 tomes); les *Monumenta Xaveriana* (t. Ier, vie et lettres); les *Monumenta pædagogica* (1 tome); *Sanctus Franciscus Borgia* (t. I et II); les *Epistolæ PP. P. Broëti, Cl. Jaji, S. Codurii, et S. Roderici* (1 tome); les *Epistolæ P. Alphonsi Salmeronis* (1536-65) (2 tomes). Les éditeurs de cette colossale collection (1894-1907) non encore terminée, en ont entrepris une autre sous le titre de *Monumenta Ignatiana*, en 4 séries : I, 4 volumes de lettres déjà parues, 1903-06; II-III, autres écrits du saint, à paraître; IV, documents contemporains sur le même (t. I, 1904).] — **Juin.** — J. CATALINA GARCÍA : c. r. de l'*Aparato bibliográfico de la Historia general de Filipinas*, de W.-L. Retana. — F. NAVAL AYERVE : El cerro Torres de Carazo y la antigua Contrebia. — FR. ILD. GUEPIN : El cerro de Mirandilla. — F. NAVAL AYERVE : Monumentos ibéricos de Clunia. — E. SAAVEDRA et J. R. MÉLIDA : Les murallas romanas de Sevilla. — MÉS DE MONSALUD : El templo de Santa Eulalia en Mérida. — MÉS DE MONDALUD : Epigrafía romana de Extremadura. Marcas de alfareros y grafitos. — CDE DE CEDILLO : Catino protohistórico de Burujón [planche]. — F. FITA : Inscripciones romanas de Villaricos, Villatuerta y Carcastillo; — Canales de la Sierra. Sus mujeres y varones ilustres en los siglos XI y XII. — F. PASTOR : Castillo de San Jorge de Alfama y hospital de peregrinos.

Juillet. — Index général alphabétique des tomes XXVI-L du *Boletín* (1895-juin 1907). — Rapport sur les concours de l'Académie. — **Août-Septembre.** — Acquisitions de l'Académie. — Programme des concours pour 1908-1910. — N. FELICIANI : La rivolta del Sucrone. — J. PÉREZ DE GUZMÁN : C. R. de *España é Inglaterra*, de J. Becker. — J. MORALEDA : Nueva inscripción romana de Toledo. — Index général alphabétique des 25 premiers tomes du *Boletín* (1877-1894). — **Octobre** : DOLORES DE GORTÁZAR : El monasterio de Valvanera. Indices de su becerro y archivo á mediados del siglo XVIII [Archivo histór. nacional]. — C. GONZÁLEZ DE POSADA : Ibiza, arqueológica é histórica en 1791. — **Novembre.** — F. FITA : Antigüedades ebusitanas. — A. DEL ARCO : Nuevas lápidas en Tarragona. — Texte des *Reales órdenes* de 1836-38 interdisant l'exportation d'objets artistiques et historiques. — J. COROLEU : Legislación de Cataluña. Glosario de las voces desusadas en el vocabulario jurídico moderno y con más

frecuencia empladas en la legislación catalana. — F. Fita : Texto correcto del concilio de Husillos (1088) [d'après le *Recueil des Chartes de l'abbaye de Silos* de Dom M. Ferotin]. — **Décembre.** — *Breve noticia del estado natural civil y político que hoy tienen las islas de Iviza y Fomentera con sus adyacentes en 1786* [relation due à Manuel Abad y La Sierra, évêque d'Ibiza, mort en 1806]; — F. Fita : Un asturiano ilustre, o Sea D. Carlos González de Posada [suit une *Noticia de españoles aficionados á monedas antiguas* due à cet érudit]; — Tres lápidas romanas de Puzol. — M. Vielva : Dós templos antiguos de la provincia de Palencia en Quintanaluengos y Revilla de Santullán [planches]. — F. Fita : C. R. du t. II des *Fuentes para la Historia de Castilla*; *Cartulario del Infantado de Covarrabias,* par le P. Luciano Serrano.

Revista de la Asociación artistico-arqueológica barcelonesa.

Janvier-mars 1904. — E. Grahit : La junta de Gerona en sus relaciones con la de Cataluña en 1808 y 1809 (*suite;* continue dans les n^os^ de juillet 1904; janvier, juillet 1905; juillet 1906). — J. Pié : Anals inédits de la villa de la Selva del campo de Tarragona (continue dans les n^os^ d'octobre 1904, juillet 1905, janvier, avril et octobre 1906). — **Avril-juin.** — J. Calmette : Documentos para la historia de Gerona durante el siglo xv. — P. C. y G : c. r. de *A necrópole dolménica de Salles* de J. Fortes, et autres articles publiés dans *Portugalia;* de *Manresa al Bruch* de J. Servitje y Guitart. — **Juillet-septembre.** — J. Rubio de la Serna : El castillo del marqués de los Velez, en Velez Blanco, y los Fajardo. — **Octobre-décembre.** — J. Mas : Notes historiques del bisbat de Barcelona. La capella de la Purissima Concepció de la Mare de Deu a la Seu de Barcelona. — P. C. y G. : c. r. de l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* de P. Paris; de *Nocions de arqueologia sagrada catalana* de J. Gudiol y Cunill. — J. de G. : c. r. de l'*Historia de la arquitectura cristiana* de V. Lampérez y Romea. — P. C. y G. : c. r. de *Tipos góticos incunables para impresiones artísticas y ediciones de bibliófilos* par Canibell y Sangenís; — de *Memorie storiche della Chiesa di S. Giacomo dei Nobili Spagnuoli e sue dipendenze,* par R. Borrelli. — J. B. Torroella : Trovallas arqueológicas á Girona. — P. C. y G. : Estació pre-romana de Santa Coloma de Gramanet (Barcelona).

Janvier-mars 1905. — E. González Hurtebise : La ex-colegiata de S. Félix de Gerona (continue dans les n^os^ d'avril, juillet 1905, janvier 1906). — J. de Gispert : Couvent de Benifasa. — J. Mas : Notes historiques del Bisbat de Barcelona. Taula dels altars y capelles de la Seu de Barcelona (continue en avril, octobre 1906). — P. C. y G. : c. r. de *Epigrafía romana de la ciudad de Astorga,* par M. Macías. — **Avril-juin.**

— M. R. de Berlanga : Malaca. I. Menace. — L. Tramoyeres Blasco : Un pintor catalán del siglo xvi en Valencia. Miguel Juan Porta. — Th. Creces y Corominas : Abats de Montserrat en « lo general » de Catalunya. — **Juillet-septembre.** — M. R. de Berlanga : Malaca. II. Sus historiadores de antaño y sus eruditos de ogaño. — J. Mas : Taula del cartulari de S. Cugat del Vallés (*suite;* continue en juillet). — C. : c. r. de *Los monasterios de la diócesis Gerundense,* par Fr. Monsalvatje y Fossas ; du *Catálogo del Museo Loringiana* de M. R. de Berlanga ; de *Iglesias primitivas de Asturias,* par In. Redondo. — **Octobre-décembre.** — M. R. de Berlanga : Malaca. III. Cartagineses y Romanos. — Fr. Carreras : Encunyacions monetaries al Urgellet y Cerdanya (edad moderna) (continue dans le n° de juillet 1906). — P. Ibarra y Ruiz : Descubrimiento de una planta de una iglesia cristiana en la loma de la « Alcudía » junto á Elche [voir *Bull. hisp.,* 1907, p. 120-127]. — C. : c. r. de *Excursiones. Vamba, Simancas,* par L. Pérez Rubin : de *Civitas Limicorum,* par M. Macías; de *Rajolas valencianas y catalanas,* par J. Font y Gumá.

Janvier-mars 1906. — M. R. de Berlanga : Malaca. IV. Descubrimientos de la Alcazaba (continue en avril et octobre). — C. : c. r. de *Miscelánea histórica catalana,* par F. Carreras y Candi. — **Avril-juin.** — N. Díaz de Escovar : Hallazgos arqueológicos en Almargen [province de Málaga]. — P. C. y G. : c. r. de *Juan de Colonia,* par V. Lampérez y Romea ; de *La nostra arqueología literaria,* par M. Obrador y Bennassar ; de *Les Eolithes du Portugal* [extrait du *Bull. de la Société préhistorique de France*], par J. Fortes ; de *La patria e la famiglia dello Spagnoleto,* par L. Salazar ; de *Sulla fortuna del Petrarca in Ispagna nel Quattrocento* de A. Farinelli. — **Juillet-septembre.** — B. Ferrá : Antiguas estatuas de bronce halladas en Mallorca. — **Octobre-décembre.** — Berlanga : Málaca. IV. Descubrimientos de la Alcazaba. V. Ultimos descubrimientos de la Alcazaba. — L. Tramoyeres Blasco : Hierros artísticos. Aldabones valencianos de los siglos xv y xvi. — C. r. de *San Felice de Gerona durante la edad antigua,* par E. González Hurtebise; de *Appunti su Dante in Ispagna nell' Etá Media,* par A. Farinelli.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

American Journal of Archaeology, t. XI, 1907; Paul Baur, Pre-roman antiquities of Spain.

Annales du Midi, janvier 1907 : J. Calmette, Les lettres de Charles VII et de Louis XI aux Archives de Barcelone.

España y América, 15 octobre 1907 : F. Martínez, La enseñanza oficial de la filosofía en España; — P. de Múgica, c. r. de *Diccionario del « Quijote »*, de J. Cejador.

Études franciscaines, avril et juillet 1906 : Fr. Ernest-Marie de Beaulieu, Le voyage de saint François en Espagne. [L'auteur montre l'inanité des hypothèses antérieures, au sujet de ce voyage, et rejette un certain nombre de traditions. Il retrouve néanmoins la trace du saint à Barcelone, Burgos, Saint-Jacques et Logroño, dont les couvents peuvent légitimement, semble-t-il, faire remonter leur fondation au Séraphique Père.]

Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts, 1906 (B. XXI) : P. Paris, Archäologische Funde im Jahre 1905, Spanien.

Modern language notes, décembre 1907 : J. D. Fitz-Gerald, A latin-portuguese play concerning saints Vitus and Modestus [ms. acquis par la *Hispanic Society of America*].

Le Musée Social, août 1905 : H. Lorin, Les conditions du travail rural en Andalousie.

The Nation, 27 juillet 1905 : Hume's *Spanish Influence*.

Nuova Antologia, 1er octobre 1906 : Eug. Mele, La Novella « El celoso Extremeño » del Cervantes.

Revue d'Auvergne, 1907 : G. Desdevises du Dézert, Un procès d'inquisition au XVIe siècle. Le procès de Fray Luis de Léon.

Revue bleue, 21 mars 1903 : P. Monceaux, Espagnols d'autrefois; — 23 avril 1904 : L. Séché, La fin du règne d'Isabelle. *L'Espagne et la liberté*, par Montalembert; — 25 juin 1904 : G. Desdevises du Dézert, Notes sur l'Espagne; — 23 juillet : M. A. Leblond, Les beautés de la civilisation arabe. De l'Espagne au Maroc; — 27 mai 1905 : E. Charles, Blasco Ibañez; — 25 août 1906 : G. Desdevises du

Dézert, Le théâtre catalan de Santiago Rusiñol. — 13 juillet 1907 : G. D. du D. : La langue catalane; — Ch. Vellay, Marat et l'Académie des sciences de Madrid.

Revue des Études juives, 1904 (t. XLVIII) : Elkan N. Adler, Documents sur les Marranes de Portugal et d'Espagne sous Philippe IV (suite dans les tomes XLIX et L); — M. Kayserling, Notes sur les Juifs d'Espagne. Les Juifs de Barcelone; — 1904 (t. XLXX) : Cardozo de Béthencourt, L'auto da fé de Lisbonne, 15 décembre 1647; — M. Kayserling, Notes sur l'histoire des Juifs d'Espagne; — 1906 (t. LI) : Elkan Adler, Documents sur les Marranes d'Espagne et du Portugal sous Philippe IV *(suite et fin)*; — (t. LII) J. Régné, Rapports sur l'Inquisition et les Juifs d'après le Mémorial de l'Inquisition d'Aragon; — Moïse Schwab, Inscriptions hébraïques d'Espagne, — Julien Weill, Note sur une ancienne traduction française manuscrite de l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle; — S. Mitrani Samarian, Le débat entre Anton de Moros et Gonzalo Davila; — J. Weill, Les éditions nouvelles de l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle; — 1907 (t. LIV), Moïse Schwab, Version espagnole des Alphabets de Ben Sira.

Revue d'histoire diplomatique, 1906, n° 4 : B. M., c. r. de *Relaciones entre España y Austria durante el reinado de la Emp^z Dª Margarita*, par W. R. de Villa-Urrutia; — 1907, n° 3 : L. Farges, L'infante Isabelle de Portugal et ses dix-sept prétendants.

Revue d'histoire littéraire de la France, avril 1907 : F. Vézinet, Moratín et Molière.

Revue historique, janvier 1906 : Rod. Reuss, Le général Dupont et la capitulation de Baylen [à propos de *Le général Dupont, une erreur historique*, du lieutenant-colonel Titeux]; — novembre : J. Calmette, La politique espagnole dans la guerre de Ferrare (1482-1484); — mai 1907 : A. Bourguet, Le duc de Choiseul et l'alliance espagnole; — septembre : G. Desdevises du Dézert, C. R. de *La traite négrière aux Indes de Castille*, de G. Scelle.

Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde, janvier 1908 : R. Céleste, Le roi d'Espagne à Blaye, Bordeaux et Bazas (1700-1701).

Revue des langues romanes, juillet-décembre 1907 : H. Mérimée, Pour la biographie de Don Guillén de Castro.

Revue philomathique de Bordeaux, janvier 1907 : H. Léon, Quelques médecins juifs [les Silva de Bordeaux et de Saint-Esprit; E. Lopes Pereyra].

Romania, octobre 1906 : P. M. : c. r. de *El més antic text literari escrit en català*, publié par J. Miret i Sans; — janvier 1907 : A. Bos, Deux recettes en catalan ; — avril : A. Pagès, Étude sur la chronologie des poésies d'Auzias March.

CHRONIQUE

~~ La note que nous avons précédemment publiée au n° 4 (1906) du *Bull. hisp.* sur la *Calderon-Literatur* de H. Breymann doit être complétée par un renvoi à deux critiques du même ouvrage : la première, émanant également de M. A. L. Stiefel, a paru au n° 5 (1906), col. 150-156, du *Literaturblatt für germ. und roman. Philologie* et est un peu plus tendre — et plus juste — que la précédente (à propos de laquelle cf. Ph. Aug. Becker dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen,* 1906, n° 12, p. 998-1005); la seconde, aux n°s 19, 20, 22, 23 et 24 (1906) de la revue critique catholique : *Literarischer Handweiser zunächst für alle Katholiken deutscher Zunge,* éditée à Münster i. W. par E. Niesert. Elle a pour auteur le professeur de lycée en retraite F. Günthner, auteur de *Calderons Dramen aus der span. Geschichte* (1885); *Calderon und seine Werke* (1888), II; *Studien zu Lope de Vega* (1895), et éditeur de la 2me édition de *Calderons grösste Dramen religiösen Inhalts,* de F. Lorinser (III, 01; I, IV, VI, 04; V, 06; II, VII, 07). Elle est fort volumineuse et rectifie bien des erreurs de Breymann, encore qu'elle soit écrite sur un ton d'une âpreté qui ferait presque croire que Günthner en veut à Breymann d'un passage de ce dernier sur son compte dans la *Préface* de sa *Calderon-Literatur.* M. H. Breymann fera bien de ne pas trop s'émouvoir des allusions parfois « unzart » de ces critiques et de ne prendre que ce qu'elles ont de bon pour enrichir la seconde édition, remaniée, de son œuvre, qui, quoi qu'on en dise, représente une somme de travail considérable. Notons, enfin, que la dissertation, dont nous parlions dans la note précitée, de M. A. Farinelli pour les *Stud. zur vergl. Literaturgeschichte,* semble avoir été renvoyée à un avenir imprécis. En revanche, M. F. a publié, au n° de février 1907 de *Cultura Española,* une étude de 49 p., parue aussi en tirage à part : *Apuntes sobre Calderón y la música en Alemania,* puis, dans le même périodique trimestriel, n° de mai 1907, des *Divagaciones bibliográficas calderonianas* (p. 505-544) qui seront continuées. Souhaitons que sa nomination au poste de professeur d'allemand à l'Université de Turin ne l'enlève pas au domaine qu'il semblait avoir adopté comme celui de sa spécialité.

~~ La *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte* (*N. F. Bd. XVII, Heft 1/2* [Berlin, 1907]) contient une étude de M. Martin Wolf : *Avellanedas Don Quijote, Sein Verhältnis zu Cervantes und seine Bearbeitung durch Lesage* (p. 1-70), où l'auteur, sans rien apporter de nouveau dans aucune des deux parties de son sujet, résume cepen-

dant avec assez de précision l'état actuel de la question Avellaneda-Cervantes, et consacre vingt-deux pages très consciencieuses à l'examen du remaniement du *Quijote* du faux Avellaneda par Lesage et de la méthode de traduction de Lesage (p. 47-69). Ce ne sera pas nous qui le blâmerons d'avoir ingénument avoué, dans la discussion de son premier point, qu'il ne pouvait « en toute conscience se rallier à aucune des solutions jusqu'alors proposées » touchant la personne de l'énigmatique auteur de la continuation apocryphe de Tarragone, 1614 (p. 17). Signalons en outre, puisqu'il s'agit, indirectement, de Cervantes, que l'Allemagne possède depuis peu ce qui nous manque encore à cette heure en France : une version exacte en même temps qu'élégante de ces *Novelas Ejemplares* qui enthousiasmèrent naguère Gœthe. Cette œuvre, d'aspect fort élégant en ses deux volumes à reliure de cuir, création de C. Czeschka, est munie d'une courte introduction par Félix Poppenberg; la traduction émane de Conrad Thorer. Elle s'intitule : *Die Novellen des Cervantes. Vollständige deutsche Ausgabe unter Benutzung älterer Uebertragungen besorgt von Konrad Thorer* (t. I, xv-453 p.; t. II, 383 p., Lpzg. Insel-Verlag.) Nous lisons, dans le *Literaturblatt* de la *Fkft. Ztg.* (1907, n° 326), qu'elle sera suivie, en 1908, d'une traduction semblable du *D. Quijote*. C. PITOLLET.

〰 Dans sa *Quinzaine Musicale* du journal catalan la *Vanguardia* (30 janvier 1908) M. Felipe Pedrell indique le programme à suivre pour célébrer dignement les fêtes de Jaime le Conquistador : reconstitution des anciens *jeux* des troubadours, des danses royales ou *estampides* si goûtées de Juan Ier, des chants tels que le lay, le virelay, la tenzón, le sirventés, l'aubada, la cantiga. Nous avons, d'ailleurs, de précieux documents sur cette époque lointaine (1208-1276) grâce aux « tratadistas » Franco de Paris et Franco de Cologne, Jean de Muris, Philippe de Vitry et même Raymond Lull; grâce aussi aux poètes étudiés par Milá, au fameux livre de Tirant lo Blanch, enfin aux *Comptes* de Sanche IV et aux *Ordonnances* de Pierre III d'Aragon. M. Pedrell lui-même a fait revivre les anciennes cours d'amour au second acte de sa partition déjà célèbre : *Les Pyrénées*. Le comité d'organisation des fêtes de Montpellier serait bien inspiré de se conformer aux indications données par l'auteur de la *Trilogie*. H. C.

〰 *Anciennes civilisations, fouilles et découvertes.* — Sous cette rubrique, M. René Dussaud a commencé, dans la *Revue de l'École d'anthropologie de Paris* (n° de mars 1907), un bulletin où il relèvera « les renseignements nouveaux sur la protohistoire, sur les mouvements de peuples, sur les influences réciproques attestées par les diverses industries comme par les cultes, sur les correspondances chronologiques aux hautes époques ». Cette première notice a trait, entre autres choses, aux rapports entre l'Espagne et l'Orient. G. R.

〰 Miguel de Unamuno, *Recuerdos de Niñez y de Mocedad*, Madrid,

1908, 1 vol., 225 p. — Ces souvenirs de jeunesse de l'actuel Recteur de Salamanque sont intéressants, parce qu'ils nous montrent quelle sorte d'instruction l'on distribuait il y a une quarantaine d'années dans les écoles et les instituts de province (y a-t-il, sous ce rapport, de bien grands progrès?); — parce qu'ils nous fournissent, sur le Bilbao d'alors, maints détails curieux; — enfin, parce qu'ils contribuent à éclairer la formation intellectuelle de l'un des hommes qui, par ses écrits ou ses discours, ont le plus vivement excité, depuis quelque temps, la curiosité publique. Ces souvenirs — l'auteur nous le rappelle lui-même — avaient été publiés, il y a une quinzaine d'années, dans le journal bilbaïnien, *El Nervión;* mais ils ont été retouchés et complétés; et d'ailleurs qui donc, à moins d'habiter l'*invicta villa*, pourrait se flatter de les pouvoir retrouver aujourd'hui?

~~ Le tome XV des *Obras completas de Juan Valera* vient de paraître. Il contient la suite des *Cuentos (El caballero del azor. El doble sacrificio. Los Cordobeses en Creta. El duende-beso. El último pecado. El San Vicente Ferrer, de talla. El cautivo de Doña Mencía. El maestro Raimundico. Garuda ó la cigüeña blanca)* et les *Cuentos y Chascarillos andaluces*. Le collectionneur s'est borné pour ces derniers, à ceux qui, dans l'édition originale de 1896, étaient signés d'un astérisque. On sait en effet que ceux-ci, les plus nombreux de beaucoup d'ailleurs, sont seuls de Valera. Les autres sont, dit-on, du comte de Las Navas (**), de Manuel del Campillo (***) et du Dr Thebussem (****).

~~ Signalons la transformation de l'excellent *Boletín de la Sociedad española de excursiones,* dont le directeur est D. Enrique Serrano Fatigati, et les administrateurs MM. Hauser et Menet. Le *Boletín* devient trimestriel et son format s'agrandit. Le numéro correspondant au 1er trimestre de 1908 contient une série d'articles excellents, illustrés de fort belles phototypies. On lira en particulier avec grand intérêt l'article de N. Sentenach, sur les plaques d'ivoire qui ornaient jadis le tombeau de saint Millan de la Cogolla et qui forment un commentaire aussi précieux qu'inattendu à la vie du Saint, écrite par Gonzalo de Berceo; la suite des études de P. Quintero sur les stalles de bois sculpté des églises espagnoles. [L'auteur traite dans ce numéro des *Sillerías* de style renaissance ou plateresque, et il montre avec raison (fait trop souvent oublié) que les magnifiques sculptures de la cathédrale de Jaén ne sont qu'une copie de celles de Burgos]; une bibliographie raisonnée des principaux ouvrages sur l'architecture chrétienne espagnole, de Vicente Lampérez; des recherches sur Juan de Burgos, peintre du XVe siècle, par Elías Tormó; une excursion à la si curieuse et si pittoresque ville *Montañesa* de Santillana del Mar, ainsi qu'à San Vicente de la Barquera, par le comte de Polentinos. — Cette belle publication prend décidément l'une des premières places parmi les revues consacrées à l'art. E. M.

~~ Nous signalons avec plaisir à nos lecteurs dans les *Poèmes* de M. Ernest Dupuy (Société d'imprimerie et de librairie, Paris, 1908), la suite de fragments épiques intitulée *Le Roman de Chimène*. Elle comprend huit scènes qui résument tout le *Romancero* de Chimène *(Première rencontre de Rodrigue avec Chimène, Le jour de noces de Chimène, Le voyage de relevailles, A Bivar, L'oraison de Chimène, La gloire de Chimène, Le testament du Cid, La mort de Chimène)*. Les vers sont d'un poète, mais la conception et la préparation de l'œuvre sont d'un voyageur qui sait voir et d'un érudit qui sait lire. Ainsi qu'il nous le dit dans ses brèves *Notes explicatives* et ainsi que nous le savions, c'est au cœur des montagnes de la Vieille Castille, sur les routes de Bivar, de San Pedro de Cardeña, de Silos, puis dans la riante Huerta de Valencia, que l'auteur a évoqué successivement l'héroïque figure de Chimène, et c'est à travers les laisses guerrières et rudes du *Cantar del Cid,* de la *Crónica rimada,* ou les vieux *romances* castillans, qu'il a su retrouver l'écho des gestes disparues. Exemple nouveau de l'inépuisable fécondité de cette source de poésie à laquelle les poètes continuent à venir s'abreuver. Mais il faut, comme le preux de la Légende, savoir y boire.

~~ Saragosse s'apprête à fêter le premier centenaire des deux sièges qu'elle a subis en 1808-1809.

A cette occasion un « Congrès international de la Guerre de l'Indépendance et de son époque (1807-15) » tiendra ses assises dans cette capitale aux héroïques souvenirs. Il aura lieu du 14 au 20 octobre prochain. Son programme comporte six sections : 1° Histoire politique de la péninsule ibérique (1807-15); 2° Histoire militaire; 3° Histoire intérieure; 4° Relations avec l'histoire des autres pays; 5° Études spéciales concernant les sièges de Saragosse; 6° Bibliographie, mémoires, biographies, correspondances; matériaux inédits. Cotisation : 15 pesetas. Les propositions de thèmes à discuter, les travaux et les communications doivent être envoyés à la commission organisatrice, dont le président est D. Eduardo Ibarra, doyen de la *Facultad de Filosofía y letras* de Saragosse.

~~ La librairie strasbourgeoise Ed. Heitz vient d'ajouter à la collection de sa *Bibliotheca romanica* un volume intitulé *Cervantes Saavedra. Cinco novelas ejemplares* (nos 41-44), et comprenant *La Gitanilla, Rinconete y Cortadillo, El celoso Extremeño, El casamiento engañoso* avec le *Coloquio*. La préface, anonyme, est d'une main experte et digne de M. Cuervo à qui on l'attribue. On y trouve enregistrées les corrections apportées au texte, dans lequel, en outre, l'orthographe moderne est adoptée, sauf là où l'ancienne indique une prononciation déterminée. On a accentué en suivant une sorte de compromis entre l'accentuation ancienne et la moderne, et la ponctuation a été corrigée pour faciliter la lecture.

~~ *Excursion por América, Costa-Rica* (San José de Costa Rica, 1907) fait suite à une autre relation de voyage, *Cuba* (*ibid.*, 1906), due aux mêmes auteurs, D. José Segarra et D. Joaquín Juliá, deux alertes *globe-trotters* qui ont entrepris de découvrir l'Amérique et qui nous la découvrent en effet telle qu'elle est, dans des *instantanés* pittoresques, par la plume et par la photographie. Culture, commerce, politique, administration, littérature, tout est noté, et fort agréablement.

~~ A la librairie Felix Juven (Paris) viennent de paraître des *Extraits d'auteurs italiens et espagnols* (enseignement secondaire des jeunes filles), traduits en français et précédés de notices. La partie espagnole est due à M. E. Gayan; les morceaux sont empruntés au poème du Cid, au *Romancero,* à Cervantes, Lope de Vega, Guilhem de Castro, Tirso de Molina, Alarcón, Calderón, Rojas et Moreto.

~~ La librairie Bloud a consacré, dans sa collection *La pensée chrétienne, Textes et études,* un volume aux traductions du *Rufián dichoso*, du *Condenado por desconfiado* et de *La Devoción de la Cruz*, réunies sous le titre de *Le théâtre édifiant en Espagne* (1907). Ces traductions sont l'œuvre de M. Marcel Dieulafoy, qui les a fait précéder d'une introduction, destinée à expliquer au lecteur non initié l'intérêt de ces pièces et leur place dans l'histoire littéraire de l'Espagne. (Peut-être aurait-il été bon de dire que l'attribution du *Condenado* à Tirso est contestée, aussi bien que celle du *Burlador*). — Nous ne pouvons qu'applaudir au bel enthousiasme de l'éminent traducteur, et à l'initiative des éditeurs. Pourquoi ne continueraient-ils pas? Non seulement il y aurait le *Burlador de Sevilla* (si différent par tant de points du *Festin de Pierre* de Molière), et quelques-unes des *comedias á lo divino* rappelées par M. Dieulafoy dans sa préface; mais combien d'*autos sacramentales* à révéler au public français, par exemple les *Desposorios de Cristo*, l'*Auto de la Siega*, *La vida es sueño,* et tant d'autres que contient l'édition d'E. González Pedroso!

~~ La même maison vient également de publier une traduction de *La perfecta casada* de Luís de León (*L'Épouse parfaite de Fray Luis de Léon,* 1907) avec une préface, le tout dû à Mme Jane Dieulafoy. G. C.

~~ *La Nueva Biblioteca de Autores Españoles* poursuit régulièrement les publications annoncées. Elle a fait paraître, à la fin de l'année dernière, le tome II des *Orígenes de la Novela,* dont le tome Ier tout entier était consacré à une magistrale introduction par M. Menéndez Pelayo. L'infatigable critique continue cette introduction dans le tome II, sans la terminer toutefois, car le volume troisième contiendra l'étude des nouvelles de mœurs et des nouvelles dramatiques antérieures à Cervantes, ainsi que des notices critiques ou bibliographiques sur quelques dialogues satiriques, ayant des rapports avec la nouvelle et dont le texte est inséré dans ce présent volume II. Comme on le voit, c'est un traité complet du Roman espagnol jusqu'à Cer-

vantes que nous offre M. Menéndez Pelayo, pour faire pendant au *Traité des vieux romances* qu'il nous a donné dans les derniers tomes de l'*Antologia*.

Inutile de dire que les cent quarante pages d'introduction de ce second volume contiennent, sur les œuvres étudiées, des faits et des jugements non moins abondants et non moins intéressants que ceux du tome précédent. Nous y signalerons particulièrement l'étude sur l'influence des *Novelle* italiennes en Espagne, qui résume avec précision les recherches originales des Farinelli, Eug. Mele et autres critiques italiens, celle sur la *Silva de varia lección*, de Pedro Mexía, sur le fécond vulgarisateur que fut le valencien Juan de Timoneda, sur les professeurs espagnols réfugiés en France à la fin du XVIe siècle, sur le *Fabulario*, de Sebastián Mey, si peu connu jusqu'ici et si digne de l'être, enfin sur les *Diálogos de apacible entretenimiento*, de Gaspar Lucas Hidalgo, et les *Noches de Invierno*, de Antonio de Eslava.

Par suite de la disposition typographique adoptée, les textes insérés dans ce volume ne correspondent point au contenu de la préface, mais ce léger inconvénient disparaîtra aisément si le dernier volume renferme, — ainsi qu'il serait à souhaiter, — un index détaillé, sans lequel ces copieuses introductions perdraient quelque peu, sinon de leur intérêt, du moins de leur utilité pour ceux qui en veulent faire leur profit. Nous joindrons un second vœu à ce premier : c'est que tous les renseignements nécessaires à l'établissement du texte, les remarques critiques, variantes, explication des passages trop obscurs, etc., en un mot, tout ce qui nous fixe sur l'exactitude du texte ou nous le rend plus accessible, soit réuni ou rappelé à propos et en tête de chaque ouvrage en particulier, afin d'éviter au lecteur de peu de loisir la peine d'aller les rechercher à travers ces trois gros volumes.

Les textes classiques les plus importants réimprimés dans ce tome II sont la *Carcel de Amor*, de Diego de San Pedro, la *Questión de Amor*, dont la vogue fut singulière à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, les *Transformaciones de Pitágoras*, de Cristobal de Villalón, le *Crotalón*, cette miscelanea inspirée par Lucien, si précieuse pour l'étude des mœurs et des idées, la *Diana*, de Montemayor, dont l'oubli dans l'ancienne Collection Rivadeneira justifiait, à lui seul, cette continuation, la *Diana*, de Gil Polo, si riche de poésie, le *Pastor de Filida*, médiocrement accessible jusqu'ici, enfin les *Colloquios Satíricos*, d'Antonio de Torquemada, extrêmement utile aussi pour l'histoire de la civilisation espagnole au XVIe siècle, sans parler des pastorales qu'ils contiennent. Il est extraordinaire que quelques-uns de ces ouvrages célèbres n'aient pu trouver place dans les soixante et onze volumes de la *Bibliothèque des auteurs espagnols*. Cette lacune est désormais heureusement et brillamment comblée.

— La *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* s'est enrichie encore

du tome Ier de la *Historia de la Orden de San Jerónimo* par le P. José de Sigüenza, œuvre que l'importance du sujet et plus encore les qualités de son style ont rendue célèbre. L'éditeur, D. Juan Catalina García, a écrit pour ce tome Ier une étude biographique et littéraire sur le P. Sigüenza qui est fort intéressante. Notons que le procès intenté au hiéronymite devant l'Inquisition de Tolède, et que l'éditeur a vainement cherché en Espagne, se trouve dans la bibliothèque de l'université de Halle. Les extraits, qui en ont été donnés par M. Lea (*History of the Inquisition of Spain*, t. IV, p. 168-171), montrent que Sigüenza pâtit surtout des critiques un peu vives qu'il avait faites des sermons de deux religieux de son ordre, le P. Diego de Yepes, prieur de San Lorenzo de l'Escurial, et le P. Cristóbal de Zafra, recteur du Collège de Parraces.

~~ L'Académie espagnole de la Langue se propose de continuer la *Biblioteca selecta de Clásicos Españoles,* interrompue depuis l'année 1868, et d'y faire entrer les œuvres principales de la littérature espagnole du moyen âge au XIXe siècle. Une commission de cinq membres de la compagnie dirigera l'entreprise, dont l'exécution sera confiée soit à des académiciens titulaires ou correspondants, soit même à des érudits non académiciens. Le programme de cette nouvelle Bibliothèque, que l'Académie vient de faire imprimer et de distribuer, indique qu'une attention particulière sera apportée à l'établissement des textes, qu'une annotation sobre et précise les accompagnera et que même chaque ouvrage comportera un glossaire des mots rares ou intéressants. L'Académie, on le voit, a compris que la méthode suivie dans la première série de la *Biblioteca selecta* ne convenait pas. Parmi les volumes qui la composent, on ne peut en effet citer que l'édition des *Farses* de Lucas Fernández qui réponde à peu près au nouveau programme, l'éditeur, D. Manuel Cañete, ayant fait de louables efforts pour éclairer ce vieux théâtre et en faciliter l'intelligence aux lecteurs d'aujourd'hui; mais ni l'édition de l'*Araucana*, où il n'y a d'utile que les renseignements biographiques recueillis par Vargas Ponce, ni les choix de drames ou de comédies d'Alarcón et de Calderón n'ont rendu de services, parce qu'on ne s'était pas préoccupé de rendre cette littérature accessible en l'expliquant. Comme il faut supposer que l'Académie a essentiellement en vue de remettre en honneur auprès du grand public espagnol les écrivains les plus notables des siècles écoulés, elle n'atteindra son but que si la *Biblioteca selecta* devient l'équivalent de ce que sont les éditions scolaires dans tous les pays où l'on étudie sérieusement la littérature nationale; car on ne peut goûter que ce que l'on comprend. L'Académie dispose de ressources importantes; elle peut donc trouver et choisir des collaborateurs vraiment qualifiés. Nous souhaitons à sa nouvelle entreprise, dont profiteront aussi les étrangers, le plus grand succès.

— M. Gabriel Boussagol, licencié ès lettres, boursier auprès de la Faculté des lettres de Montpellier, a subi le 24 et le 25 juin 1907 les épreuves réglementaires pour l'obtention du Diplôme d'Études supérieures (mention *espagnol*). Le mémoire déposé par M. Boussagol était ainsi intitulé : « *El Coloquio de los perros,* de Cervantes, édition avec une introduction et un commentaire critique et explicatif. » Le texte du *Coloquio* avait été établi avec un soin minutieux d'après les premières éditions : il différait notablement de la vulgate, que les éditions courantes se transmettent en la corrompant chaque fois davantage. L'*Introduction,* très bien informée, très copieuse, — un peu trop copieuse par endroits, — étudiait avec beaucoup de précision les circonstances dans lesquelles le *Coloquio* fut composé, puis publié, — le milieu sévillan qu'il décrit (et ici l'éditeur avait trouvé quelques détails inédits à glaner, après M. Rodríguez Marín, dans les archives de Séville), — les sources où s'est abreuvé le génie de Cervantes, — la portée philosophique et la valeur littéraire de l'œuvre, — enfin l'art du style et les particularités de la langue. Quant au commentaire explicatif, il péchait par excès plutôt que par omission, imaginant parfois des difficultés pour donner à l'éditeur le plaisir de les résoudre, témoignant du moins d'une probité dans le travail et d'une sûreté dans la méthode, qui sont les qualités le plus hautement estimables dans un examen comme le Diplôme. La soutenance orale de ce mémoire a prouvé par l'aisance de l'argumentation et la netteté des explications fournies que le candidat s'était vraiment rendu maître du sujet qu'il avait spontanément choisi.

Pour les explications, le candidat avait indiqué comme texte moderne *los Gritos del Combate,* de Núñez de Arce, et comme texte ancien le *Guzmán de Alfarache,* de Mateo Alemán. Il a disserté *en espagnol,* avec correction et élégance, sur la poésie *Tristezas* que le jury avait désignée dans *los Gritos,* et s'il n'a pas tenu dans l'explication du *Guzmán* toutes les promesses des épreuves antérieures, il n'en a pas moins donné de son travail, de son jugement, de ses connaissances, une impression très favorable. Le jury, qui était composé de MM. Castets, professeur de littérature étrangère à l'Université de Montpellier, président, Cirot, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, et Henri Mérimée, chargé de cours d'espagnol à l'Université de Montpellier, a été heureux de rendre hommage aux mérites de M. Boussagol en lui décernant le Diplôme d'Études supérieures avec la note *Bien.*

5 avril 1908.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

IV

A Georges Bonsor.

Carmona et les Villes des Alcores.

« Villa por villa, Carmona en Andalucia! »

Oui, si j'avais à choisir parmi tant de villes enchanteresses, moi aussi, comme ses fiers habitants, j'élirais Carmona l'andalouse!

Tout plaît et tout sourit dans la blanche cité qui perche et se niche en un pittoresque repli des Alcores. Le radieux soleil qui miroite en reflets dorés aux azulejos des clochers et des coupoles caresse les maisons claires au bord des rues doucement animées, et se joue sur les pavés unis et propres. Carmona, pourvue d'eaux abondantes, entretenue avec amour par une édilité modèle, prompte à tous les progrès de l'hygiène et de la science, coquette et sensible aux attraits des modernes atours, mais fidèle pourtant au passé dont les nobles monuments restent ses plus précieux joyaux, Carmona séduit le passant et le retient par mille charmes ou vifs ou subtils, charme du ciel et du paysage, charme de la ville assise au trône de sa montagne et charme des vastes horizons de la plaine, charme poétique des choses où s'émerveillent les yeux artistes, charme des êtres hospitaliers et bienveillants, charme aussi des vieux, des plus vieux souvenirs, ceux des temps primitifs et ceux des temps romains, que deux hommes de science et d'action ont fait revivre.

Ils ont droit à la reconnaissance de leur ville, à l'admiration des historiens de l'Espagne antique, ces amis que je me plais à nommer et à louer, Juan Fernandez Lopez, Georges Bonsor.

Le premier, comme a dit l'illustre Juan de Dios de la Rada y Delgado, qui les suivit à l'œuvre, « un pharmacien aussi modeste

qu'instruit, le second un artiste jeune et enthousiaste, qui, des bords brumeux de la Tamise, était venu à Carmona à la recherche d'inspirations, de types et de paysages pour ses tableaux. »

D. Juan Fernandez, pur citoyen de Carmona, hérita de longues générations l'amour de la cité natale. La passion des études et des recherches archéologiques lui vint au contact de l'original Francisco Mateo Gago, antiquaire et professeur d'hébreu à l'Université de Séville. Avec son frère, D. Manuel, et trois amis, en 1880, il fondait un journal, *la Semana*, où paraissaient divers articles relatifs à l'histoire de Carmona, et se signalait par d'heureuses fouilles à l'Alcazar de la Vega.

Mais déjà il avait rencontré Georges Bonsor, avec lequel il s'était lié d'amitié; en 1881, il s'associait avec lui pour des explorations de plus haut mérite encore.

Georges Edward Bonsor tient de son père, ingénieur originaire de Nottingham, sa nationalité anglaise; mais nous avons quelques droits à le revendiquer un peu comme un des nôtres, puisque sa mère était Française, puisqu'il a fait une partie de ses études aux lycées d'Albi et de Montauban. Frais émoulu des Écoles des Beaux-Arts de South Kensington et de Bruxelles, il voulut visiter l'Espagne et surtout l'Andalousie, où son père avait construit d'importantes usines. Cet ingénieur, cet homme d'affaires avait des goûts de pur artiste. Carmona, ses monuments mauresques, surtout la Porte de Séville, de forme élégante et si légère, avaient jadis vivement frappé ses regards. Son fils aime à rappeler avec émotion et m'a raconté à moi-même que, comme il était à Séville, en 1880, une lettre de son père lui conseilla la visite de la cité prochaine. Il vint et fut conquis; Carmona est depuis lors sa patrie d'adoption. Il partage son affection et sa vie entre le Musée qu'il y fonda de concert avec M. Fernandez, et le castillo voisin de Mairena, dont il est récemment devenu le seigneur et dont il a relevé pour les animer d'une vie nouvelle les rudes et fortes tours.

***

A Mairena, M. Bonsor est l'archéologue des Alcores. C'est là

qu'il faut visiter sa collection particulière, collection très précieuse, dépouille des stations primitives et des antiques sépultures où dormirent de longs siècles les premiers aïeux.

Sur toute la chaîne accidentée des collines hautes, qui depuis le rio Guadaira jusqu'au rio Corbon bordent l'immense et plate vega, s'élèvent les grands tertres-acropoles, sièges des plus antiques villes disparues, la *mesa* de Gandul, la *tablada* de Viso, et s'égrainent les *motillas* plus modestes qui signalent les nécropoles, à Alcaudete, à Bencarron, Santa Lucia, l'Acebuchal, Santa Marina, la Cruz del Negro, et tant d'autres.

La Table de Gandul, le plateau de Viso, Carmona, c'étaient les cités indigènes qu'occupèrent peut-être pendant une longue période des colons venus de l'Afrique punique, et qui plus tard — la chose est certaine du moins pour Carmona — devinrent d'importantes cités romaines. Mais, pour connaître ainsi qu'il conviendrait les ruines qui se cachent on ne sait à quelle profondeur sous la terre de Gandul ou de Viso, ou sous les maisons de Carmona, il faudrait des fouilles longues et très dispendieuses que ni M. Bonsor ni la Société archéologique de Carmona n'ont pu songer à entreprendre.

Entre ces villes, au pied des Alcores, partout où la sierra se vallonne en *puertos* ouverts aux flancs des hautes collines pour laisser passage aux eaux des sources trop rares, et de-ci de-là sur les terrasses plus fraîches et les champs en pente douce, se dispersaient les fermes et les menus hameaux. Pas à pas, M. Bonsor a cherché les traces des maisons à la surface du sol, retrouvé les pierres, les tuiles et les tessons de céramique qui, depuis les premiers occupants jusqu'aux colons de Rome, ont marqué les établissements des cultivateurs de blé de la vega, ou des cultivateurs d'olives de la montagne. Mais, malgré tous ses soins d'observation attentive, M. Bonsor n'a que rarement réussi à retrouver le plan précis d'une de ces maisons de laboureurs ou de presseurs d'huile. Heureusement il n'est pas bien téméraire de se figurer la ferme antique pareille au cortijo d'aujourd'hui, et la vie dans les Alcores très semblables à celle que M. Bonsor a décrite avec saveur. Et je m'imagine qu'ils sont les vrais descendants, les vrais héritiers des vieux paysans

d'autrefois les paysans d'aujourd'hui qui poussent leurs charrues de forme millénaire dans l'immense plaine à blé. Cinquante ou soixante paires de bœufs alignés, se mouvant d'un pas égal et lent, tracent rigoureusement droits des sillons de plusieurs kilomètres, tandis qu'un *capataz* à cheval excite et surveille le labour. Puis c'est la moisson en pleine canicule; l'armée des coupeurs s'épand sur la mer blonde des épis, à l'infini, et les pailles ardentes tombent au tranchant des courtes faucilles dont luit l'éclair sous le soleil de feu. Puis c'est l'aire jonchée des gerbes d'or, que foule et brise le galop harassé des chevaux liés en ligne. Dans la brûlure des poussières et de la balle en nuages les jeunes gens demi nus et ruisselants, à grands cris, à grands coups de lanières, harcèlent la troupe bondissante qui se débat et fuit en cercle.

Et plus tard, en novembre et décembre, alors que la saison s'est faite plus clémente, quand le soleil apaisé caresse de ses rayons adoucis, mais chauds encore, les feuillages où dort l'olive noire, les familles s'affairent dans les vergers à la cueillette des fruits mûrs. Les femmes, pour l'œuvre d'agilité garçonnière, ont revêtu des costumes virils, pantalon de gros drap brun descendant jusqu'aux genoux, bas blancs ou bleus, blouse de coton, foulard de couleur croisé sur la poitrine; un chapeau à vastes bords, qu'elles ont tressé elles-mêmes en fibres de *palmito,* abrite leur tête et leurs épaules. Les hommes, les femmes, les enfants, sur les arbres, sous les arbres, pourchassent les baies glissantes qui se cachent, ou réunis à l'heure des repas autour du foyer improvisé où ronronne la marmite, se groupent en pittoresques tableaux.

Pourtant les demeures des vivants ne se dérobent pas absolument à la curiosité savante. M. Bonsor a retrouvé sur une terrasse de l'*Acebuchal* (*acebuche,* olivier sauvage) la demeure probable d'un colon. C'est une cour pavée de galets, et tout autour quatre petites chambres dont les murs sont en pierres sèches. Les tessons d'amphores puniques et les débris de poteries décorées de zones peintes, qui furent recueillies dans ces diverses salles, semblent indiquer une époque récente.

Mais l'Acebuchal fut occupé dans des temps plus anciens; il

y reste un témoin dont la découverte et l'étude font le plus grand honneur à notre ami. C'est la *Roche aux sacrifices*. Figurons-nous, assez haut en remontant la colline, une colossale table de pierre, mesurant 12m40 sur 11m70, à laquelle est adossée du côté de la plaine une construction quadrangulaire de 9 mètres de long sur 6 de large. Les parois sont formées de grands blocs cyclopéens à peine épannelés. L'intérieur était comblé d'abord, jusqu'à 1m50, par une terre où dominait la poterie punique; cette couche était contemporaine de la demeure du colon. Puis, sous un lit de grosses dalles, jusqu'au sol naturel qui se trouvait à 4 mètres de profondeur, était un lit de terre noire, de cendres, de pierres brûlées, d'ossements d'animaux, d'outils en pierre taillée et en pierre polie, de poteries préhistoriques. Cette couche de débris passant sous les murs cyclopéens, se montrait ainsi antérieure à cette construction. Quant à la roche, sa surface supérieure est en plateforme légèrement inclinée vers la plaine; dans les bords s'encastraient, pour unifier le niveau, des blocs aplanis. On accédait au-dessus de la dalle par une pente douce. Tout ne porte-t-il pas à affirmer que sur la roche étaient immolées des victimes destinées ensuite à des festins religieux? Le sang coulait suivant l'inclinaison de la table et se perdait dans la terre voisine aux temps les plus reculés, plus tard dans la terre de l'enceinte, au milieu des résidus des sacrifices et des reliefs des repas qu'on y balayait.

Peut-être ces sacrifices et ces banquets étaient-ils des rites funéraires. La roche se trouve en pleine nécropole, et dans ces lieux sauvages les demeures des morts nous sont bien mieux connues que celles des vivants. M. Bonsor s'est fait l'explorateur infatigable et subtil des tombeaux, et son succès l'a largement payé du soin qu'il a pris d'en sonder le mystère.

Les premières sépultures, situées d'ordinaire sur la pente des rochers, en vue de la plaine, ne se dissimulent pas sous un tertre. Les morts étaient placés accroupis dans des fosses, et, mêlés à leurs os, on rencontre des armes en pierre polie, des outils en silex, des tessons de très rudimentaires poteries.

A la même civilisation, sans doute, se rapportent les silos du Campo Real, le champ de foire de Carmona, et de quelques

autres stations des Alcores, où, dans les caves de leurs maisons, les habitants de très antiques villages avaient coutume d'enfouir ce qu'ils pouvaient recueillir des squelettes de leurs morts abandonnés sans doute longtemps aux bêtes de proie. Au-dessus des restes humains s'entassaient les armes et les outils de pierre ou d'os, les menus objets d'argile et les résidus de cuisine, en particulier des os à moelle coupés dans leur longueur, mais pas un seul objet métallique. La céramique a donné des restes de grands plats de terre micacée, quelquefois polis après la cuisson, des plats profonds, enfumés, ayant de petites cornes en guise d'anses, des tessons de grands récipients ornés de chevrons peints en rouge.

La nécropole de l'Acebuchal n'appartient pas seulement à la préhistoire; elle est d'un intérêt encore plus nouveau et plus vif. Là, parmi les oliviers greffés, qui depuis 1830 ont remplacé les oliviers sauvages, les lentisques, les chênes nains et les ronces inextricables, des indigènes mis en fréquents rapports avec les colporteurs venus d'Afrique, peut-être même des colons puniques, brûlèrent et enterrèrent leurs morts dans des fosses qu'ils recouvraient de dalles et surmontaient d'une *motilla* de terre. La fosse contenait, avec les restes du bûcher, des cendres et des os calcinés disposés en couches ou enfermés dans une urne, et, parmi des débris divers, bijoux d'or ou de cuivre, fioles à parfums, assiettes, tessons d'amphores, des objets de pure décoration carthaginoise.

M. Bonsor, avec une méticuleuse patience, a recueilli ou noté jusqu'aux moindres fragments, tel un œuf d'autruche formant une coupe aux bords dentelés, et dans lequel on trouva une poudre rouge, tels de petits morceaux d'os et de plaques d'ivoire où l'on voit gravés des poissons, des gazelles et des bouquetins, des lions, des griffons et même une tête d'homme. Il faut remarquer surtout les débris d'une plaque oblongue en ivoire, creusée en son milieu d'une sorte de godet rond. Ce godet était flanqué de deux tableaux dont l'un est en partie conservé, et que décoraient, découpés à jour, un lion et un bouquetin passant devant des palmiers.

L'hésitation est impossible : cet œuf d'autruche, ces ivoires

sont de fabrication et d'importation punique; on les croirait plutôt sortis des cimetières de Carthage que des motillas andalouses.

D'ailleurs, ce n'est pas une exceptionnelle fantaisie d'exotisme qui les a réunis par hasard dans quelques tombes de l'Acebuchal. Ce n'est pas non plus le fond de la balle de quelques mercantis africains morts en terre de Bétique, ni le souvenir de deux ou trois colons fidèles au pays natal. Les découvertes ont appelé les découvertes : à Bencarron, sous un grand tumulus à incinération, à Puerto Judio, Santa Marina, la Harinera, à Alcantarilla, sous des motillas plus ou moins hautes, surtout à Cruz del Negro, dans une vaste nécropole à incinération, M. Bonsor a retrouvé toute la même pacotille d'œufs d'autruche, de coquilles et d'ivoires gravés.

C'est, dans sa précieuse collection, un lot de rare importance, et la publication qu'il en a faite en 1898 dans son mémoire sur les *Colonies agricoles préromaines de la vallée du Bétis,* marque une date capitale. On y voit paraître, dessinés en traits menus et précis, tous les animaux et les monstres que j'ai énumérés à propos des trouvailles de l'Acebuchal, auxquels il faut joindre de grands lièvres, des taureaux, des oiseaux, des chevaux, des guerriers et des chasseurs, toutes les figures chères aux imagiers phéniciens.

L'attention se porte avant tout sur une tablette d'ivoire recueillie à Bencarron, où l'on voit un guerrier barbu, de type sémite, casqué d'un grand casque à cimier en brosse, armé de la lance et du bouclier, qui se défend à genoux contre un lion; derrière lui un griffon ailé, un génie bienveillant et protecteur sans doute, lui soutient le bras avec sa patte levée. Un pareil tableau avait-il trait à des croyances ou des rites funéraires? On ne sait qu'en dire, pas plus qu'on ne peut expliquer nettement la présence parmi les cendres des morts, dans des fosses de la Cruz del Negro, de nombreux peignes gravés en ivoire, non pas même de vrais peignes, mais des peignes de *substitution* dont les dents sont simplement simulées.

Les sépultures de l'Acebuchal réservaient d'ailleurs à M. Bonsor d'autres surprises. Sous quelques motillas, le rite

de l'inhumation remplaçait celui de l'incinération. Les squelettes se sont retrouvés presque entiers dans les fosses, que garnissait le même mobilier funéraire. Mais l'étonnement est grand d'apprendre que quatre de ces tombeaux sont des tombeaux de lapidés. Dans trois d'entre eux les fosses, de forme irrégulière, sont creusées dans le roc; le crâne du mort était complètement aplati sous une grosse pierre; dans le quatrième, les maxillaires seuls avaient souffert. Les pauvres gens ainsi tués, ou tout au moins achevés dans leur tombe, ont expiré dans d'horribles angoisses, et tel d'entre eux, tout ramassé sur lui-même, les membres contractés, les mains cachant son visage, a gardé dans la mort la terreur de son agonie. Sont-ce des suppliciés, sont-ce les victimes de quelque tragique et sanglant sacrifice, ou tout simplement des malades qu'une coutume barbare voulait arracher aux suprêmes douleurs? C'est un mystère aussi obscur peut-être que celui qui couvre encore la découverte si fréquente dans les sépultures préhistoriques de crânes percés d'un grand clou.

Si l'on en croit les témoignages de toute la pacotille punique, et si l'on compare le mobilier des diverses tombes et motillas des Alcores, on reconnaît qu'aux peuplades primitives qui occupèrent par exemple le Campo Real de Carmona, succédèrent sinon des colons africains, comme le veut M. Bonsor, du moins des indigènes qui jusqu'à l'époque de la conquête romaine empruntèrent aux Africains beaucoup de leurs mœurs et de leurs coutumes, et s'approvisionnèrent amplement à leur commerce. Les Tyriens, fondateurs de Cadix, seraient d'ailleurs, au dire de M. Bonsor, les premiers importateurs dans la vallée du Bétis de l'industrie phénicienne.

Suivant la nature et le style des objets retrouvés il peut paraître aisé, en principe, d'établir la chronologie des différentes sépultures de la période que nous appellerons commodément punique, et M. Bonsor l'a tenté. Mais la place reste trop largement ouverte à l'hypothèse, tant l'industrie phénicienne semble avoir végété dans la routine et la convention.

La question, d'ailleurs, est loin d'être simplifiée par ce fait qu'aux objets importés par les Tyriens ou les Carthaginois se

trouvent mêlés, dans les stations des Alcores, des objets d'autre origine.

Une céramique indigène fut fabriquée en même temps qu'arrivait la céramique étrangère. C'est celle que M. Bonsor a datée des derniers temps de l'occupation carthaginoise et appelée gréco-punique, car il y reconnaissait les éléments d'une décoration inspirée par les peintres grecs aux peintres de Carthage. Je crois avoir prouvé qu'il faut l'appeler ibérique, car elle n'est ni grecque ni punique, mais seulement imprégnée de très antiques influences grecques, peut-être même mycéniennes, et d'influences carthaginoises. Elle ne prit point, semble-t-il, dans les Alcores, l'importance qu'elle prit dans d'autres régions, et l'on sait que peu à peu s'en retrouvent les débris dans toute la Péninsule; mais elle abonda pourtant « sur les sites des villes préromaines des Alcores, sur les plateaux de Tablada et de Gandul, sur les hauteurs de l'Alcazar à Carmona, dans le bas de l'Acebuchal, à Entremalo et à la partie supérieure des grands tumulus à plate-forme, tels que ceux d'Alcaudete, de Parias et de Vientos ». Le style non plus ne s'en développa point avec l'aisance et la richesse qu'on trouve ailleurs. M. Bonsor n'a pas recueilli de vases ni de tessons du genre de ceux qui foisonnent à Elche par exemple, peints de figures touffues de plantes, d'animaux ou d'hommes. Les potiers des Alcores, comme ceux d'Almedinilla ou d'Orihuela, se sont arrêtés aux motifs linéaires, sans inventer du reste aucune combinaison nouvelle, et les produits de leurs fabriques durèrent longtemps, sans s'altérer à peine que dans le sens de la pauvreté, jusqu'à l'époque romaine. La nécropole romaine de Carmona a donné des vases de formes très simples, ornés tout bonnement de zones et de lignes de diverses couleurs, parmi lesquelles le rouge domine.

Ce qui paraît d'autre part assez étrange, c'est que ces potiers ibériques, qui ont subi l'influence des importations africaines, n'aient rien emprunté à des modèles non moins intéressants à coup sûr, dont des spécimens assez nombreux ont été recueillis autour des tombeaux de l'Acebuchal, je veux parler des vases que M. Bonsor a d'abord appelés celtiques, mais

qu'il a reconnus depuis comme remontant à la dernière phase du néolithique.

La collection qu'en possède M. Bonsor est le vrai trésor du châtelain de Mairena. Non pas qu'elle soit unique; on connaît l'importante trouvaille de Ciempozuelos, près de Madrid, et l'on a maintes fois signalé la décoration de ces plats et de ces coupes sans pied qui ont enrichi le musée de l'Académie de l'Histoire; on sait comment les parois d'argile sombre sont creusées de dessins purement rectilignes, triangles, chevrons, quadrillés, zigzags, où s'incruste une pâte blanche. Mais les récipients de l'Acebuchal sont plus abondants et de formes plus variées. Un grand cratère à forme de calice a 34 centimètres de hauteur et 44 centimètres d'ouverture, les plateaux de plus de 30 centimètres ne sont pas rares; mais on voit aussi, parmi des assiettes et des patères de moindre diamètre, de petits gobelets à boire hauts seulement de 6 centimètres.

La décoration porte surtout sur la face extérieure et la tranche épaisse; malgré la monotonie, elle ne laisse pas d'être assez riche dans la juxtaposition ou l'enchevêtrement de ses dessins anguleux, et les zones ornées laissent assez de fond libre pour éviter le papillotement des courtes lignes brisées et pointillées. Surtout les incrustations blanches éclairent heureusement la terre polie et sombre, qu'égaient à peine, par places, des coulées rouges. Ce sont les produits d'une industrie très avancée dont la technique a toute sa maîtrise, dont le style est devenu pour ainsi dire classique. On s'en convainc à comparer les vases de Ciempozuelos et de l'Acebuchal avec les vases de pâte et de forme analogues que l'on a trouvés, par exemple, dans les nécropoles d'Orihuela ou dans les cryptes portugaises de Palmella. A Orihuela, les bols, les assiettes, les calices sont lourds, assez épais et de terre impure, mal cuite; la surface ne porte aucun ornement ni gravé ni peint. A Palmella, les formes sont plus fines, les surfaces mieux équilibrées et polies, le décor est abondant et touffu, mais moins riche et simplement imprimé en creux ou au pointillé, sans incrustation crayeuse.

Quoi qu'il en soit, bien que l'origine n'en soit pas douteuse,

l'on ne peut pas, à l'examen des gravures et des incrustations de figures si caractéristiques, ne pas comparer ce style au style celtique. On sait que l'art importé par les envahisseurs venus du Nord a laissé beaucoup de souvenirs par toute la Péninsule, et surtout des bijoux et toutes sortes d'objets métalliques. Mais pourquoi les indigènes ont-ils si peu tiré parti, pour leur industrie particulière, de cette décoration originale qui dut pourtant les frapper? A peine ose-t-on dire que peut-être le géométrique de la céramique ibère s'intéressa à celui des Celtes, mais rien ne me semble autoriser jusqu'à présent l'historien à parler d'un art ou d'une industrie celtibérique. Serait-ce que le style celtique, abstrait et froid, si loin de la nature et de la vie, ne pouvait charmer les races ardentes de l'Ibérie, bien plus aisément séduites, par affinité d'instinct et de goût, aux inventions variées et pittoresques des dessinateurs d'Orient?

*
* *

M. Bonsor écrivait en 1897 : « Des recherches faites dans le champ de foire de Carmona avaient amené, quelques années auparavant, la découverte d'un groupe de tombes romaines. Je les fis ouvrir pour y voir une peinture murale que l'une d'elles renfermait et que je désirais copier. Cette peinture représentait un banquet funèbre; on y voyait les convives couronnés de feuillage, à demi étendus sur le *triclinium*, buvant dans des rhytons; un serviteur se présente, à droite, avec deux plats de figues; à gauche, un nouveau convive s'avance, un bâton couvert de verdure d'une main et tenant une couronne de l'autre... L'impression que je ressentis en entrant dans cette chambre funéraire aux parois couvertes de peintures me décida à consacrer la plus grande partie de mon temps aux recherches archéologiques. C'est alors que je proposai à mon ami M. Fernandez, de Carmona, de nous associer pour l'achat des terrains de la nécropole romaine voisine, terrains que nous explorons depuis lors. »

J'eus, en 1904, l'heureuse fortune de visiter M. Bonsor à Carmona, et les jours où je fus son hôte ami en l'originale

maison du Musée restent à ma mémoire parmi les plus ensoleillés de mes voyages andalous. Seul l'artiste qui plus tard sut acquérir et habiter la merveilleuse ruine seigneuriale de Mairena de l'Alcor, et posséder au vrai ce château en Espagne que tant d'autres ont vainement rêvé, que dis-je, ce château fort; seul le peintre épris de toutes les poésies de la terre bétique, poésie des souvenirs et poésie des réalités vivantes, pouvait concevoir et construire, en pleine cité des morts, la demeure, à la fois mélancolique et riante, où tout l'art du passé s'unit harmonieusement à tout l'art moderne, où les heures coulent sereines, entre les molles nonchalances que veut le climat endormeur et les joies douces des études préférées.

C'est, au sortir du faubourg qui prolonge la ville en places et rues claires et silencieuses, à l'angle arrondi du chemin du *Quemadero* et de la *vereda* du *Carmen*, au bord d'une antique voie romaine, et dominant le champ des Oliviers et le champ des Carrières, au cœur même de la nécropole, une élégante et simple habitation. Le confort britannique s'y éclaire et s'égaie dans la chaude lumière andalouse, et près du sobre logis du maître où règnent les raffinements du progrès, les collections d'antiquités reposent dans de vastes salons dignes d'elles, en bel ordre luxueux. Les fondateurs du Musée les soignent et les surveillent avec tendresse, et c'est un charme d'entendre de la bouche même de ceux qui les ont ressuscités, l'histoire de chaque objet précieux ou rare.

Autour du Musée, la nécropole s'est transformée en un verdoyant jardin; des allées bordées de fleurs se déroulent d'une entrée à l'autre des cryptes funéraires, et si parfois remontent des sombres bords ceux qui trouvèrent ici leur avant-dernière demeure, ne sentent-ils pas encore, errant en ce verger où le soleil ardent se tamise en gouttes d'or, la voluptueuse douceur élysienne?

Pour l'antiquaire explorateur de sites abandonnés et de villes détruites, que poursuivent dans ses courses chercheuses les images de désolation et de ruine, à qui la mort n'apparaît, dans les cimetières fouillés, que sous les espèces de tombes

éventrées et profanées, d'ossements dispersés, de cendres et d'objets brisés en poussière, quelle impression inattendue de beauté calme et de recueillement! Et quelle promenade sereine dans ce champ de repos où rien de brutal n'offusque les yeux, rien de cruel ne blesse le cœur, où flotte seulement, en une paix souriante, le souvenir lointain et grave des aïeux!

Çà et là, surtout au *Campo de Manta,* étaient dispersées des sépultures de pauvres gens. C'étaient d'humbles urnes contenant les os calcinés et les cendres des corps brûlés au bûcher banal et déposés sous une mince couche de terre. « Ainsi, » disait M. Fernandez à M. Juan de Dios de la Rada, « la larme de douleur de la mère arrivait plus vite à rafraîchir les os incinérés de son fils chéri! »

Mais, à côté de ces « champs esquilins », ce qui donne à la nécropole romaine de Carmona son originalité précieuse, ce sont les tombes de famille creusées à grands frais dans le roc, dont la fouille et l'étude savante nous ont révélé les rites funéraires et tout l'art avec l'industrie de Carmona romanisée.

Sous quelques motillas du Champ des Carrières et de ses alentours, quelques fosses, depuis longtemps violées et pillées, conservent le souvenir incomplet de sépultures antéromaines; mais c'est de l'époque romaine que datent certainement les principaux hypogées. Si quelques tombeaux, où se constate la pratique de l'inhumation, peuvent nous faire reculer jusqu'à la période républicaine, le plus grand nombre, où s'abritaient des urnes funéraires, nous fait descendre à l'époque impériale.

Du premier type, la principale crypte est celle de Postumius. Une cour, où l'on descendait par un escalier latéral à cinq mètres de profondeur, précédait le caveau sépulcral qu'un peintre, C. Silva(nus) — il a signé son œuvre — a décoré de fleurs, de dauphins et d'oiseaux. Une fosse oblongue, depuis longtemps violée, par malheur, avait reçu le corps, dont il ne restait que quelques ossements. Plus tard, on tailla sept niches dans les parois, pour y déposer des urnes cinéraires et quatre niches encore furent creusées dans le sol de la cour. Mais ce qu'il y a de plus notable, c'est justement cette cour-vestibule où reste ménagé, dans un angle, le bloc qui servit

d'autel aux sacrifices, où encore, dans un canal latéral rempli de terre, avaient été cachés de beaux vases de verre.

Les tombeaux à incinération sont d'ordinaire de plan assez simple. Le fond d'un puits quadrangulaire, où parfois on descend par des marches, parfois au moyen de trous percés dans les parois, communique avec une petite chambre à plafond plat ou voûtée. Dans des niches symétriquement creusées autour de la chambre, toujours en nombre assez restreint, étaient disposées les urnes; une sorte de banc, où se plaçaient les offrandes et quelquefois aussi des urnes qui n'avaient pu trouver place dans les niches, régnait tout le long des parois. Telle fut la tombe du *Banquet Funèbre,* que M. Bonsor nous décrivait tout à l'heure; telle est la tombe des *Sept Niches,* telle aussi la tombe de la *Colombe,* la plus intéressante, car la voûte en est décorée d'une naïve et maladroite, et pourtant gracieuse peinture à la détrempe : des rinceaux d'olivier à fruits rouges, entremêlés d'oiseaux multicolores, et, au centre, se détachant sur un fond rouge encadré de vert, un oiseau blanc, quelque vague colombe. Dans les murs, où sont simulés des panneaux de couleur, s'enfoncent onze niches soulignées de cartouches à inscription. Mais les noms des hôtes funèbres ont disparu, s'ils ont jamais été écrits.

Si l'on pouvait voir dans toute leur fraîcheur les peintures dont on relève à peine les traces sur l'enduit de stuc, la tombe aux *Trois Portes* serait plus intéressante encore à étudier, car elle a trois caveaux au lieu d'un, très régulièrement disposés en croix autour d'un petit couloir, chacun ayant sept niches très semblables. On y accédait par un escalier de cinq marches. Seule la tombe *aux Colonnes* peut lui être comparée pour la richesse et la réelle beauté architecturale du plan. Le caveau est une vraie salle hypostyle, de forme presque carrée. On accède par un petit escalier à un étroit couloir qui débouche à l'angle gauche de l'hypogée. A chacun des quatre coins s'enfonce une niche à une ou à trois places, que flanquent trois niches accessoires moins profondes. Tandis que dans la paroi de la porte s'ouvre un petit caveau accessoire, au milieu des trois autres se découpent des niches semi-circulaires à

deux cases qui semblent de petites exèdres. Les prétendues colonnes sont de gros piliers carrés, taillés dans la masse rocheuse, qui soutenaient une petite voûte en coupole aujourd'hui complètement effondrée. La crypte est étroite et basse, mais en ses dimensions restreintes, avec ses supports trapus et robustes, elle laisse l'impression juste de force et de mystère qu'on demande aux chapelles souterraines.

Ces chambres et ces niches rappellent évidemment les colombaria d'Italie. M. de la Rada, qui les a décrites, leur donne assez souvent ce nom expressif. Mais la disposition est tout autre de ces caveaux exigus et sombres, de ces niches peu nombreuses, rarement creusées en rangs superposés, et de ces nids véritables qui ont valu leur nom aux colombiers funéraires. Dans la nécropole de Carmona, d'ailleurs, l'imitation des coutumes romaines est bien moins précise que le souvenir des rites orientaux. « Les tombes de famille de Carmona, » a dit justement M. Bonsor, « semblent avoir conservé tout le caractère des tombes phéniciennes de Sidon, de Malte et de Sardaigne. » L'idée orientale de cacher la dépouille mortelle au fond d'une crypte à peine accessible par un puits bien dissimulé n'est pas romaine et ne semble pas ibérique; elle vient d'Orient; elle fut chère aux Phéniciens. Les habitants de Carmona ont heureusement combiné les rites nouveaux empruntés aux conquérants venus de Rome avec ceux que déjà ils tenaient en partie des colons venus de Tyr et de Carthage.

Les morts, dont les cendres reçurent asile dans ces hypogées assez modestes en somme, furent consumés au bûcher commun, à l'*ustrinum* public dont l'emplacement n'a pas été retrouvé, peut-être parce qu'il était éloigné du cimetière. Mais les riches, qui jusque dans la mort gardaient honneurs et privilèges, étaient brûlés tout auprès de la crypte même de leur famille, dans une cour ou vestibule découvert qui la précédait.

Nombre de tombes de Carmona sont disposées pour cette cérémonie funèbre. Ce sont les plus belles et les plus curieuses. Parfois l'aménagement est assez simple; c'est le cas de la tombe de l'*Ustrinum*. Par un puits profond de $2^{m}50$, on descendait à la mode ordinaire jusqu'à l'entrée de la chambre sépul-

crale, et jusqu'à l'entrée plus étroite d'une fosse parallèle à cette chambre. C'est la fosse du bûcher. Elle a 1 mètre de long, 90 centimètres de large et 2 mètres de profondeur. Au fond, court un rebord large de 20 centimètres, haut de 55, destiné à appuyer les bois de façon à laisser par dessous une assez épaisse couche d'air. Les parois, toutes noircies par la fumée, portent les traces d'un long et fréquent usage.

L'ustrinum a pris souvent plus d'importance. L'hypogée de *Prepousa* n'a guère plus de 2 mètres de côté; six niches seulement s'ouvrent dans ses parois; mais elle est précédée d'un patio carré de $4^{m}50$ de côté, où se creuse une fosse longue de plus de 3 mètres. Là, dans un angle, s'élève un autel de pierre; une porte ouvre sur une rue voisine. Partout, sur le sol, subsistent des traces de feu.

Un troisième type de monument est plus compliqué et plus original encore. Il vaut la peine de décrire deux des plus remarquables de cette série, le *Colombarium et Triclinium,* comme l'ont désigné les fouilleurs, et surtout la tombe de l'*Éléphant.*

La première se compose d'un enclos à peu près rectangulaire, creusé dans le roc. On y descend par un escalier de quelques marches dans un patio à ciel ouvert où se voit un autel de pierre, et, dans un angle, un puits profond de $25^{m}60$ et flanqué d'une auge de déversement. En arrière du patio, sur lequel elle s'ouvre largement, se place la chambre funéraire, primitivement couverte ; sur les parois se développent deux rangs superposés de niches. Mais, ce qui frappe surtout, c'est que l'intérieur de la salle est disposé en un véritable triclinium taillé en plein roc, surhaussé au-dessus du sol. Les trois lits, disposés selon la formule classique, sont exactement parallèles aux murs garnis de niches, et encadrent la table. Trois marches permettent de monter de la cour au *lectus imus,* et, détail significatif, entre la table et les lits est creusée une petite rigole qui servait sans doute à l'écoulement du liquide des libations, car il est certain que cette véritable salle à manger était destinée à des banquets funèbres, dont l'importance apparaît exceptionnelle à Carmona. Tout était prévu dans cet édifice de plan inattendu pour qu'on y pût célébrer tous les rites du festin, et

près du puits où se recueillait l'eau pure, on voit la cuisine où se préparaient les gâteaux funéraires.

La tombe de l'Éléphant tire son nom d'un éléphant de pierre que l'on y retrouva précipité au fond d'un puits. Voici, d'après M. Bonsor, les traits saillants de cet ensemble unique :

« On descend [au triclinium de l'Éléphant] par un escalier au bas duquel on trouve, à droite, la grande niche où se plaçaient les statuettes des Lares, et devant laquelle devait nécessairement passer toute personne qui entrait.

» Un chemin mesurant $1^{m}85$ de largeur, de niveau inférieur aux côtés, traverse la cour dans sa longueur. A droite de ce passage, en entrant, s'élève un *triclinium* qui devait servir aux repas funèbres pendant l'hiver; il est exposé au soleil; de l'autre côté, on aperçoit le *triclinium* d'été, à l'ombre du mur de l'enclos. Pour les temps froids et pluvieux il y avait un troisième *triclinium,* au bout du passage, dans une chambre creusée entièrement dans le roc et éclairée par une espèce de lucarne au-dessus de l'entrée.

» Le mieux conservé de ces trois *triclinia* est celui d'été, du côté sud de la cour. La table, ainsi que les trois couches inclinées, sont massives, taillées dans le sol du rocher et recouvertes de stuc. Cette table mesure $1^{m}26$ de longueur et $0^{m}60$ de largeur; sur trois de ses côtés se trouve un petit canal qui sépare la table de la couche, et dans lequel les convives, sans avoir à bouger de place, pouvaient verser leurs libations. Ce petit canal... a environ $0^{m}15$ de largeur et $0^{m}20$ de profondeur. On devait le vider après chaque repas et en verser le contenu sur le sol de la chambre funéraire ou sur les urnes mêmes. Plusieurs de ces chambres présentent, à cet effet, une petite cavité au milieu du sol...

» Une toiture en treillis couvrait probablement le *triclinium* d'été de l'*Éléphant;* celle-ci était soutenue par des colonnes de pierre dont la base existe encore. La vigne ou les plantes grimpantes qui s'étendaient sur ce treillage auraient été plantées dans un long fossé, creusé dans le roc, en dehors de l'alignement des colonnes et qu'on retrouva plein de terre végétale.

» Au-dessus d'un bain attenant au *triclinium* d'été, on aperçoit, dans une grande niche ouverte dans la paroi de la cour, une figure humaine sculptée en haut relief, de grandeur naturelle. Elle est assise, vêtue d'une robe à grands plis, et tient un vase de la main droite à la hauteur de la poitrine. La tête manque malheureusement, et l'action du bras gauche n'est plus reconnaissable. Cette figure serait une réminiscence de l'époque punique; elle nous rappelle des stèles trouvées à Carthage, que le R. P. Delattre fait remonter aux derniers temps de la période punique ou au début de l'occupation romaine en Afrique.

» Quelques mètres plus loin, du même côté de la cour, se trouve une autre niche, plus profonde, qui couvre l'orifice d'un puits. Un conduit creusé dans la paroi met en communication les deux niches : on y versait l'eau tirée du puits; elle allait sortir au bas même de la mystérieuse figure assise, et coulait dans le bain.

» Outre ces deux niches et l'entrée du *triclinium* souterrain, on voit, autour de la cour, plusieurs autres ouvertures donnant accès dans diverses petites chambres toutes creusées dans le roc. Celles-ci sont au nombre de quatre; on devine assez facilement à quel usage elles étaient destinées. Il y a d'abord la cuisine, dont la voûte est trouée en guise de cheminée, avec sa table et son banc massifs; le vestiaire, où l'on gardait les habillements; l'office, dans lequel on enfermait les vases et autres ustensiles du service des *triclinia,* et enfin la tombe proprement dite, avec ses six petites niches pour y déposer les urnes cinéraires. »

Triclinium d'été, triclinium d'hiver, triclinium à l'abri du froid et de la pluie, cuisine, office, vestiaire, sans parler du bain attenant au triclinium d'été, voilà toute une installation que la décoration sculptée, à défaut de la peinture effacée, révèle d'ailleurs somptueuse, dont je ne crois pas qu'il subsiste autre part un exemple, et dont la visite vaut à elle seule le voyage de Carmona.

Cependant il y a mieux encore, et tout récemment M. Fernandez, continuant avec un succès constant l'exploration du champ des Carrières, ou plutôt les très antiques carrières

abandonnées qui occupent une partie de la nécropole, a fait une belle découverte.

Peut-on vraiment appeler *monument monolithe*, comme le voudrait l'habile explorateur, une salle à coupole ovoïde flanquée de trois chambres irrégulières, que l'on a taillées hardiment dans la masse rocheuse? Doit-on reconnaître dans cet ensemble, de plan assez étrange, un *temple phénicien destiné à des sacrifices*, ou tout au moins faut-il admettre que *cet intéressant monument souterrain est un reflet fidèle de la civilisation préhellénique?* Je suis plus porté à croire que cet hypogée n'est qu'un nouveau panthéon de famille, conçu par un architecte indépendant et original. Si l'on n'y a plus trouvé d'urnes funéraires, ni les restes du mobilier habituel des autres tombes, c'est qu'il n'a pas cessé, au cours des siècles, d'être visité et diversement utilisé. Les couches successives de terre qu'en a retirées M. Fernandez contenaient des tessons de céramique antique indigène et de céramique romaine, des débris de marbre, une grande quantité d'os d'animaux, et aussi des monnaies modernes en quantité, dont beaucoup du règne de D. Pedro I de Castille. Surtout il y a lieu de faire état de la décoration polychrome, qui, tout altérée qu'elle soit, n'en paraît pas moins analogue à celle des autres hypogées, et principalement de deux statues de marbre, une matrone — plutôt qu'une vestale — sévèrement drapée et d'exécution assez élégante, et un très médiocre enfant nu. Ces œuvres, de style romain en ce qu'il a de banal et de courant, ont servi sans doute à décorer l'entrée, ou, pour mieux dire, le vestibule des salles funéraires. Enfin la fouille récemment terminée de l'édifice a déblayé un patio intérieur quadrangulaire attenant à la galerie d'accès. Les côtés en sont formés par un portique à colonnes corinthiennes non plus monolithes, mais à tambours cannelés. Au centre se voit un triclinium taillé dans la masse du roc.

Mais, même si ce n'est là qu'une crypte d'époque romaine, que sa destination ne distingue point des autres, la structure en est d'un intérêt très neuf, car la coupole, de figure ogivale, est taillée de telle sorte qu'elle semble reposer directement par

terre, et soutenue par de vigoureuses nervures très épaisses et très saillantes qui jaillissent elles-mêmes du sol comme d'inébranlables arcs-boutants. Je ne crois pas qu'une disposition semblable ait été remarquée encore, même dans un édifice construit à l'air libre avec des matériaux assemblés. A plus forte raison est-elle étrange et surprenante dans une crypte creusée en grotte, où de tels contreforts sont absolument inutiles; on ne peut songer qu'à une imitation pittoresque d'un monument jusqu'à présent inconnu, qu'à la reproduction illogique et fantaisiste de formes architecturales ailleurs mieux employées. Mais, cela dit, on admire l'impression de force et de mystère qui résulte de cette combinaison inattendue, et l'on ressent assurément, sous cette voûte puissante et sombre, un émoi religieux.

Quelle que soit la disposition des tombes, et pour si variés que soient les objets qu'on y a recueillis, tous ces objets sont d'époque romaine. Les cendres et les restes des os mal consumés étaient enfermés tantôt dans des coffrets de pierre, à forme de très humbles sarcophages, où l'on inscrivait simplement le nom du mort et quelquefois son âge, tantôt, mais plus rarement, dans des urnes d'argile ou de verre; mais alors, pour les protéger, on les enfermait dans une boîte de plomb. Par exception, les petits enfants très jeunes étaient ensevelis dans une amphore « ouverte dans sa longueur, » dit M. Bonsor, « et qui était enfouie en pleine terre, dans le voisinage de la tombe ». Un peu plus grands, les corps d'enfants à qui leur âge ne permettait pas encore de participer aux rites crématoires, étaient tout simplement déposés « dans des cavités creusées à cette intention dans le banc massif de la tombe, ou dans une petite chambre attenante. Celles-ci étaient remplies de terre et recouvertes de dalles ».

A côté des coffres ou des urnes, dans les niches funéraires, sur les bancs qui longeaient les parois des hypogées, dans les puits, dans la terre des patios, comme dans les fosses à incinération, les vases divers, de terre cuite et de verre, les objets métalliques se sont rencontrés en abondance, malgré le pillage ancien des tombes. Ce sont de jolis vases rouges, dits sagon-

tins, des fioles à parfum, des bols et patères à libations, très communs, en terre jaune, ou plus riches, peints de bandes rouges et blanches, des lampes d'argile plus ou moins ornées. Ce sont des miroirs de bronze argenté, ronds ou carrés, avec ou sans manche, mais tous, par malheur, sans dessins gravés ni reliefs ; quelques monnaies impériales, de Tibère, de Claude, de Vespasien, Constance et Valentinien, et des monnaies de villes, Colonia Patricia, Gades, Italica, Emerita. Ce sont des colliers de perles en pâte de verre ou en ambre.

Rien de tout ce mobilier n'a grande valeur d'art. Ce ne sont pas non plus des œuvres belles, cette figure d'applique en bronze qu'il n'est peut-être pas très juste d'appeler Bacchante endormie, et qui me semble, en son attitude raide et banale, en sa médiocre anatomie, la maladroite imitation locale de quelque Ariane grecque ou romaine. Non plus ce *lloron,* ce petit pleureur de pierre, dont le sujet est intéressant, dont le style est barbare, ou cette femme, si mutilée par malheur, sculptée en haut relief dans la paroi du patio de l'Éléphant, et qui paraît à M. Bonsor une réminiscence punique. Seul l'éléphant a un peu de mérite, malgré la lourdeur de sa masse trop confuse, et certains traits de nature, comme ses grandes oreilles, signe distinctif de sa race africaine, témoignent quelque effort d'observation et de goût. Je ne parle pas des statues trouvées dans l'hypogée de M. Fernandez, car elles ne sortent pas de la médiocrité banale des sculptures d'exportation romaine. Cependant on peut regarder avec plaisir, au Musée, une tête de jeune femme en marbre, que M. Bonsor et son ami ont recueillie, bien qu'elle ne provînt pas de la nécropole, et dont la simplicité grave aussi bien que le type et l'habile technique font un morceau de choix; c'est un portrait sans doute, et un excellent portrait.

En somme, l'art et l'industrie de Carmona romaine nous apparaissent médiocres. Les découvertes de la nécropole n'en sont pas moins admirables, évocatrices des rites et coutumes funéraires de la Bétique, comme les fouilles des motillas ont évoqué les successives civilisations préromaines.

A parcourir la chaîne vallonnée des Alcores, à suivre le labyrinthe des allées qui ondulent autour des tombes du Campo de los Olivos ou du Campo de las Canteras, autant que les yeux sont charmés des tableaux proches et des radieux horizons, l'esprit s'émeut au souvenir des hommes qui là vécurent aux champs leur vie rude de paysans, ou à la ville leur vie riche de bourgeois ou de marchands, dont les cendres ou les corps reposèrent sous les tertres rustiques ou dans les cryptes de famille, dont les ombres furent honorées de sacrifices propitiatoires sur la roche sanglante de l'Acebuchal, ou de riches banquets dans les triclinia de Carmona.

Grâce à MM. Bonsor et Fernandez, qui ont retrouvé et déblayé leurs demeures souterraines, ces morts revivent d'une vie désormais immortelle, celle que donnent la science et l'histoire.

Je les voyais renaître, images nettes et précises, tandis que mon hôte, en érudit cicérone enthousiaste, me guidait par les cryptes fraîches dont il connaît tous les recoins, dont il a sondé tous les secrets.

Et je sentais aussi flotter tout près de moi dans l'ombre bleue le fantôme de Postumius et de Silvanus, le fantôme de Prépousa et de Cyparé, les jeunes femmes aux doux noms grecs, tous les défunts familiers de la nécropole, au cours de cette nuit délicieuse dont la douceur enchante encore ma mémoire. C'était sur la terrasse du Musée, aménagée en belvédère. Aux doctes entretiens succédait la songerie muette. Par milliers et milliers les étoiles d'or clouaient sur nos têtes les voiles de l'azur profond et pur. A l'extrême horizon de l'ouest, aux derniers bords de la vega transparente, comme un faible rayonnement d'aurore naissante reflétait au ciel l'illumination électrique de Séville; autour de nous la nécropole dormait; à nos pieds serpentait le dédale des sentiers clairs, que les puits des hypogées trouaient de taches sombres. Les parfums de la nuit s'exaltaient dans le mystère du silence, et la poésie des tombes montait sans tristesse à nos rêves dans l'âme odorante des roses...

PIERRE PARIS.

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVI

(*Suite.*)

1621

156. — Contestación á la pregunta del escribano mayor de esta Villa sobre lo que se libró á los autores de comedias el año de 1620.

« A los autores de comedias que representaron los Autos el año de 1620 se dieron 600 ducados por dos Autos que cada una hizo.

2000 reales á cada una de dichos autores « por dos dias que sirvieron con sus carros ademas de su obligacion, que fueron el sabado y domingo siguientes á la dicha fiesta ».

Y demas se les dieron 100 ducados para una joya, los quales se partieron. Ademas se les dieron 100 ducados de ayuda de costa á cada uno de dichos autores « por lo bien que trabajaron con sus compañias en la dicha fiesta y por haber vestido otros representantes ademas de los que tenian para ella ». Madrid, 10 Julio 1621.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470, 23.)

157. — Ayuntamiento de 21 de Julio de 1621 :

Se acordó « que á Juan de Cos, mayordomo de propios, se le reciban y pasen en quenta los quatrocientos reales que parece pagó á Pedro de Valdés, autor de comedias; los trescientos dellos por la comedia que hizo el dia de señor sant Miguel del año pasado y otros ciento restantes á Maria de Cordova y Maria de los Angeles de lo que hicieron el dicho dia ».

(Acuerdos, 1621 á 23, f° 9.)

158. — Oligación de Cristóbal de Avendaño, autor de comedias por S. M., y María Candau, su mujer, de pagar á Juan del Aguila 4995 reales por varias mercaderías que han sacado de su tienda

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360.

dejándole en prendas unos vestidos de representar. Madrid, 3 Febrero 1621.

(Juan Manrique, 1621, f° 110.)

159. — Obligación de Juan de Morales Medrano, autor de comedias (fiador Damián Arias de Peñafiel) de pagar á Juan Antonio Vásquez 500 reales que le ha prestado. Madrid, 8 Marzo 1621.

(Juan de Bejar, 1621, f° 501.)

160. — Solicitud de Alonso de Olmedo y Tofiño diciendo que escriturado para hacer con su compañía las fiestas del Corpus en Valladolid, se le mandó por la Villa quedar aquí para representar los Autos del Corpus, y habiendo sido llamado Cristóval de Avendaño para este efecto, pídesele sostenga en su derecho, pues tiene dispuesta la compañía siguiente :

Cristóbal Ortiz	Juan de Benavides
Ana María, su mujer,	Pedro de Aguado
Juan Muniz	Francisco Vicente
Eugenia, su mujer.	Pedro de España
Cristóbal de Morales y su hija.	Lorenzo Salvador.
Pedro de Ribera	Jerónimo de Heredia.
Catalina de Monsalve, su mujer.	Catalina de Osorno, su mujer.
Francisco de Arteaga	Luisa de Robles.
María Alvarez, su hija.	Alonso de Olmedo.

(Arch. mun., II, 196, 23.)

161. — Obligación de Alonso de Olmedo Tofiño, autor de comedias, Pedro Aguado, Francisco de Arteaga, Juan de Benavides, Jerónimo de Heredia y Juan de España, sus compañeros, de pagar á Alonso de Ortega 3800 reales que les ha dado en mercaderías y que pagarán para el día 27 de Junio próximo. Madrid, 3 Junio 1621.

(Diego Cerón, 1625, 3° f° 879.)

162. — Orden para las representaciones de los Autos en el año 1621.

« Las representaciones que han de hacer los Autos en la fiesta del Santisimo Sacramento deste año de 621 serán :

El jueves por la tarde representarán todos quatro autos á su Magestad en palacio comenzando por el de *Salomon,* que hace Christoval de Avendaño, y el segundo el de *San Francisco,* que hace Valdes, y el tercero *El llegar en ocasion,* que hace Avendaño y el ultimo de *El Triumfo de la limosna,* que hace Valdes ».

(Siguen *los Consejos, la Villa* && y *la Infanta Sor Margarita,* que no los quiso.)

Representaron las dos compañías jueves, viernes y sabado, y el domingo la compañía de Valdes.

(Arch. mun., II, 196, 29.)

163. — Obligación de Alonso de Olmedo y Tofiño, autor de comedias de los nombrados por S. M., de ir con su comp^a^ á la villa de

Erbas y hacer la fiesta de Nª Sª del Rosario, 4 de Julio de este año, y representará por la mañana dos autos : *La locura por el alma* y *El Caminante* y por la tarde una comedia de las que hubiere representado en Madrid, y el lunes otras dos comedias de las mejores, en precio de 2265 reales. Madrid, 1° Junio 1621.

(Juan Manrique, 1621, f° 533.)

164. — Carta de paga de Pedro de Valdes, autor de comedias, del segundo plazo de los 600 ducados en que tenía concertados los dos Autos que hizo á la Villa en las fiestas del Corpus de este año; más 18750 maravedises por la mitad de la joya; más 37500 por no haber tenido el aprovechamiento de comedias desde Pascua hasta el Corpus, y 34000 por el día que representó demás de los que teniá obligación. Madrid, 16 octubre 1623.

(Juan Manrique, 1621, f° 1309.)

165. — Carta de pago de Cristóbal de Avendaño, y en su nombre Luís de Monzón, en favor de receptor de Sisas de Madrid, por el 2° plazo de los 600 ducados de los Autos que hizo en la fiesta del Corpus, más 18750 mrs por la mitad de la joya (que la otra mitad fué para Pedro de Valdes), más 37500 mrs de ayuda de carta por el mucho gasto de su compañía y no haber tenido aprovechamiento de comedias desde Resurrección al Corpus, más 34000 mrs por un día que se ocupó y representó de más de lo que tenía obligación. Madrid, 13 Octubre 1621.

(Juan Manrique, 1621, f° 1308.)

166. — Obligación de Lorenzo Hurtado de asistir en la compañía de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, durante un año, desde Carnestolendas de 1622 á igual fecha de 1623, para hacer los primeros papeles, escepto si anda en la misma Compañía Gabriel Cintor, y en este caso no hará menos de los segundos.

Ganará 21 reales; 6 de ración y 15 de cada representación, y por la fiesta del Corpus 20 ducados, para los viajes 3 caballerías, y 3000 reales adelantados. Madrid, 22 Octubre 1621.

(Francisco de Velasco, 1621 y 22.)

167. — Obligación de Alonso de Olmedo, autor de comedias, de ir con su compañía á la ciudad de Sevilla y representar en ella hasta Carnestolendas de 1622 todos los días excepto los sábados que no sean días de fiesta, poniendo cada semana dos comedias nuevas. Se le darán graciosamente por cada representación diez ducados, y para ayuda del viaje 200 reales por una vez.

Recibe como préstamo 7000 reales y todo lo que importare el viaje se le dará además la mitad de la fiesta del Corpus de Sevilla del año 1622, y admás la exclusiva de las representaciones en dicha ciudad durante este tiempo. Madrid, 22 Noviembre 1621.

(Sebastián Hernández, 1621, f° 332.)

1622

168. — Carta de pago de Manuel de Vallejo, autor de comedias, por 300 ducados que se le dan á cuenta de los 600 en que tiene concertados los dos Autos que ha de hacer para la fiesta del Corpus. Madrid, 5 Marzo 1622.

(Juan Manrique, 1622, 1° f° 303.)

169. — Obligación de Manuel de Vallejo, autor de comedias por Su Magestad, y Francisca María, su mujer, de pagar á Luís García de Velasco y Compañía, 3.270 reales precio de vestidos de representar que le han comprado para sí, y otros dos, uno para Pedro de Salazar y otro para Juan de Arce, representantes de su compañía.

La paga será en dos plazos : uno para el Corpus próximo y el otro para fín de Octubre de este año. Madrid, 12 Marzo 1622.

(Juan de Lorenzana, 1622, f° 141.)

170. — Obligación de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, de pagar á Alonso de Ortega, mercader, 300 reales que le ha prestado. Madrid, 22 Marzo 1622.

(Diego Cerón, 1622, 1° f° 546.)

171. — Poder de Manuel de Vallejo, autor de comedias, y de Francisca María, su mujer, á Antonio de Quiros para cobrar de la Villa de Madrid 400 ducados que ésta les ha de pagar : 300 por el segundo plazo de los dos Autos que su compañía ha de representar en las fiestas del Corpus, y los 100 restantes por la mitad de la joya y las representaciones del sábado de la octava. Madrid, 23 Abril 1622.

(Juan Gómez de Orellana, 1603 á 22.)

172. — Obligación de Andrés de la Vega, representante, de pagar á Diego de Vicuña, mercader, 453 reales que le debe de varios mercaderías que hoy ha sacado de su tienda. Madrid, 10 Mayo 1622.

(Diego Céron, 1622, 1° f° 879.)

173. — Obligación de Manuel de Vallejo, « autor de comedias, residente en esta corte, que confieso soy mayor de veinte cinco años cumplidos, libre y no sujeto á persona alguna », de pagar á Bartolomé Pichón 1200 reales precio de varias mercaderías que hoy ha sacado de su casa y tienda. Madrid, 18 Mayo 1622.

(Diego Cerón, 1622, 1° f° 873.)

174. — Carta de pago de Juan de Aguila, mercader, en favor de Cristóbal de Avendaño, autor de comedias, por 1500 reales que le da á cuenta de los 4995 que le debe por escritura de 3 de Febrero de 1621 ante el presente escribano. Madrid, 8 Agosto 1622.

(Juan Manrique, 1622, 2° f° 1045.)

175. — Carta de pago de Luis Candau, representante, en favor de Juan del Aguila, que le entrega los vestidos de representar que en

prendas le dieron Cristóbal de Avendaña y María de Candau, yerno é hija del otorgante, cuando le hicieron escritura de obligación que ahora queda pagada. Madrid, 8 Agosto 1622.

(J. Manrique, 1622, 2° f° 1047.)

176. — Memorial de Cristóbal Ortiz de Villazán, autor de comedias, pidiendo se le paguen 900 reales que se le deben de tres particulares que ha hecho en el cuarto de la Reina. Madrid, Septiembre 1622.

(Archivo de Palacio. — Espectáculos públicos y privados.)

177. — Carta de pago de Antonio de Monreal, pintor, y Francisco Sánchez, como fiadores de Juan de Jaraba por 2727 reales á cuenta de la obra de los 8 carros de las representaciones de este año. (En los carros de *San Cristobal* y de *La Montaña* hicieron las apariencias como se les había mandado y después tuvieron orden de cambiarlas.) Madrid, 26 Setiembre 1622.

(J. Manrique, 1622, 2° f° 1220.)

1623

178. — Espera que dió Juan de Morales Medrano, autor de comedias, al Marques de Peñafiel.

« En la villa de Madrid á 18 dias del mes de Enero de 1623 años... pareció presente Juan de Morales Medrano, autor de comedias residente en esta corte y dixo : que el Señor Don Juan Tellez Giron, Marques de Peñafiel, le debe 6747 reales en virtud de una escritura de obligacion que en su favor hizo y otorgó, que por no estar presente no se pone aqui el dia, mes ni año, ni el escribano ante quien pasó, por la causa y razon que en ella se declara, á que se refiere; y porque le consta que el dicho Señor Marques debe muchas sumas y cantidades de maravedis á diferentes personas, las quales si le quisiesen apretar por ellas y cobrarlas, como pueden, por rigor de justicia, no seria posible, antes forzoso que el dicho Señor Marques hiciese pleyto y concurso de acrehedores, y porque el otorgante desea que cese este inconveniente y que su Excelencia pueda pagar á sus acrehedores con mayor suavidad y comodidad sin costas ni gastos, y por otras justas causas que á ello le mueven, dice y otorga que consiente y tiene por bien que el dicho Señor Marques de Peñafiel le dé y pague los dichos 6747 reales, que ansi le debe en virtud de la dicha obligacion y se contenta de cobrallos en los años de 1626, 27 y 28 y 29 por quartas partes y en cada un año la cantidad que le tocare por los tercios dél, con que para la seguridad de la dicha paga se le hayan de dar la libranza ó libranzas necesarias, despachadas en toda forma por el licenciado Don Geronimo de Medinilla, del Consejo Supremo de Su Magestad, á cuyo cargo está por su mandado la superintendencia de la administracion de la hacienda y rentas de los estados del señor Duque de Osuna. Madrid, 18 Enero 1623.»

(Diego Cerón, 1623, 1° f° 145.)

179. — Obligación de Juan de Morales Medrano y Antonio de Prado, autores de comedias, de hacer entre ambos los 4 Autos del Corpus del presente año, metiendo en sus compañías las personas que les ordenaren los comisarios, dando la muestra 15 días antes de la fiesta, y representando jueves y viernes desde mediodía hasta las 10 de la noche.

Cobrarán 600 ducados, 300 por cada autor, más los 100 ducados de joya y lo acostumbrado si representaren el sabado.

Se dará una vela de cera de media libra á cada representante y una de libra á los autores y autoras. Madrid, 23 Febrero 1623.

(Francisco Testa, 1623, f° 1638.)

180. — Carta de pago de Antonio de Prado, autor de comedias, en favor del receptor de sisas de Madrid, por 300 ducados que se le pagan á cuenta de los 600 que ha de haber por los autos del Corpus que habrá de hacer este año á este villa. Madrid, 3 Marzo 1623.

(Juan Manrique, 1623, f° 291.)

181. — Carta de pago de Juan Bautista Valenciano, autor de comedias, por 4000 reales que recibe de la cofradía de S. José y niños Expósitos de Valladolid para que con ellos lleve su compañía á dicha ciudad y page los gastos del viaje que ha de hacer desde Sevilla. Madrid, 18 Marzo 1623.

(Diego Cerón, 1623, 1° f° 576.)

182. — Obligación de Juan Bautista Valenciano, autor de comedias, y su mujer Dª Manuela Enríquez, y Agustín Coronel, Miguel Muñoz y Angela de Toledo, su mujer, Diego de Uceta y su mujer María de Castro, Pablo Sarmiento y su mujer María Calderón, Ginés de Robles, Juan de Arce y Juan Pérez, representantes de su compañía, de ir para fin del presente mes á la ciudad de Valladolid donde han de representar. Madrid, 18 Marzo 1623.

(Diego Cerón, 1623, 1° f° 578.)

183. — Carta de pago de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, en favor del receptor de sisas de Madrid, por 300 ducados que se le pagan á cuenta de los 600 que ha de haber por los Autos que habrá de hacer este año á la Villa en la fiesta del Santísimo Sacramento. Madrid, 18 Marzo 1623.

(Juan Manrique, 1623, f° 375.)

184. — Acuerdo para que Juan de Morales, Cristóbal de Avendaño, Manuel Vallejo y Juan Valenciano, autores de comedias, representen el domingo cada uno con su compañía en los tablados que están hechos para recibir al Príncipe de Gales. Madrid, 23 Marzo 1623.

(Arch. mun., 2, 57, 13.)

185. — Obligación de Juan de Morales Medrano, autor de comedias y de Jusepa Vaca, su muger, de pagar á Bartolomé Pichón 3387 reales y medio á cumplimiento de 5887 1/2 reales que han importado las mercaderías de diferentes generos que hoy han sacado de su tienda

para vestidos de la dicha Jusepa Vaca, y que pagarán para la Navidad próxima. Madrid, 31 Mayo 1623.

(Diego Cerón, 1623, 1° f° 1030.)

186. — Carta de pago de Luis Candau por 5000 reales que debe Valencia le gira su yerno Cristóbal de Avendaño, autor de comedias. Testigo : Luis Vélez de Guevara. Madrid, 5 Septiembre 1623.

(Diego Cenón, 1623, 2° f° 440.)

187. — Inventario y tasación de los bienes de Manuel de Vallejo, autor de comedias, hechos con motivo de la muerte de Francisca María, su mujer. Madrid, 1° Diciembre 1623.

Quedó una hija llamada tambien Francisca María.

Los bienes eran en mayor parte vestidos de representación y fueron tasados por Jaime Falcón, sastre y comediante de la compañía de Vallejo.

Importaron : 27271 reales.

(Felipe Sierra, 1623 y 24, f° 553.)

1624

188. — Obligación de Alonso de Robles, representante, de asistir en la compañía de Juan Jerónimo Valenciano, autor de comedias, desde Carnestolendas de este año hasta las de 1625 para cantar ganando 6 reales de ración y 10 por cada representación, por el Corpus 150 reales y para los viajes dos caballerías iguales. Madrid, 29 Febrero 1624.

(Felipe Sierra, 1623 á 24, f° 512.)

189. — Carta de pago de Antonio de Prado, autor de comedias, y en su nombre Luis de Monzón, en favor de receptor de sisas de Madrid por 1700 reales que se le libran como resto de los 600 ducados de los autos del Corpus de 1623, y de los 2000 que hubo de haber de los que hizo el sábado y domingo siguientes, y de la mitad de los 100 ducados de la joya que partió con Morales, y de 100 ducados que se le da de ayuda de costa según acuerdo de 31 de Julio de 1623. Madrid, 2 Marzo 1624.

(Juan Manrique, 1624, f° 232.)

190. — Decreto de S. M. para que los Autos se hagan solamente á S. M., la Villa y el pueblo de Madrid, evitando así los gastos excesivos de las representaciones hechas á Consejos, y á particulares. Madrid, 11 Marzo 1624.

(Arch. mun., I, 16, n° 140.)

191. — Poder de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, á Bartolomé Pichón, para cobrar 150 ducados de los 300 de la última libranza que se le ha de dar de las representaciones que con su compañía ha de hacer en esta Villa el día del Corpus de este año. Madrid, 13 Marzo 1624.

(Diego Cerón, 1624, 1° f° 677.)

192. — Carta de pago de Antonio de Prado por trescientos ducados que le libra la Villa á cuenta de los 600 que ha de haber por los dos Autos que hará para el Corpus de este año. Madrid, 18 Marzo 1624.

(Juan Manrique, 1624, f° 403.)

193. — Acuerdo de la Junta de reformación.

« En 24 de Marzo 1624 acordó la Junta que los religiosos no fueran á las comedias ni á los toros. »

(Arch. histórico. — Consejo de Castilla, 1ª serie, leg. 53.)

194. — Carta de pago de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, en favor del receptor de sisas del Ayuntamiento por 1800 reales que se le dan de resto de los 7150 reales que hubo de haber : 6600 de los dos Autos de SSmo de este año y 550 reales de la mitad de la joya. Madrid, 25 Setbre 1624.

(Juan Manrique, 1624, f° 1329.)

195. — Obligación de Vicente Timor, representante de la compañía de Antonio de Prado, de pagar á Segundo de Morales, representante, 656 reales que le ha prestado. Madrid, 21 Noviembre 1624.

(Felippe Sierra, 1623 y 24, f° 532.)

1625

196. — Conciertos de Pedro de Valdés, autor de comedias, con algunos representantes para reforzar su compañía durante el año de 1625 á 1626.

Juan González, « para representar, bailar, cantar y hacer la graciosidad, » ganará 5 reales de ración, 11 de cada representación, lo acostumbrado por la fiesta del Corpus y sus octavas, 3 caballerías para los viajes, yendo él y su mujer, y 300 reales adelantados.

Pedro de Salazar, « para representar, bailar y cantar, » ganando 5 reales de ración, 10 de cada representación, lo acostumbrado para el Corpus, una caballería para los viajes y 300 reales adelantados.

Pedro Real, « para representar, bailar y cantar, » ganando 6 reales de ración, 12 por cada representación y para el Corpus lo que es costumbre, mas una caballería para los viajes.

Ignacio Velázquez, « para bailar, danzar y representar, » ganando 3 reales de ración, 4 de cada representación, para el Corpus lo que es costumbre y una caballería para su persona. Madrid, 20 Febrero 1625.

(Felipe Sierra, 1625 á 29, f° 15 y sig^e.)

197. — Acuerdo de la Junta de reformación :

« Tratóse del escandalo que causa *un fraile mercenario*[1] *que se llama M° Tellez por otro nombre Tirso,* con comedias que hace profanas y de malos incentivos y exemplos y por ser caso notorio se

1. *Al margen :* M° Tellez por otro n^e Tirso que hace comedias.

acordó que se consulte a Su Magestad [1] mande que el P° confesor diga al Nuncio le eche de aqui a uno de los Monasterios mas remotos de su Religion y le imponga excomunion latæ sententiæ para que no haga comedias ni otro ningun genero de versos profanos y que esto sea luego ».

(Arch. histór. — Consejo de Castilla, 1ª serie, leg. 53.)

198. — Acuerdo de la Junta de reformación :

«Y porque se ha reconocido el daño de imprimir libros de comedias novelas ni otros deste genero por el que blandamente hacen a las costumbres de la juventud, se consulte a su Mᵈ ordene al Consejo que en ninguna manera se de licencia para imprimirlos [2]. »

(Arch. histór. — Consejo de Castilla, 1ª serie, leg. 53.)

199. — Consulta sobre la pretensión de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, que suplica se le haga merced de darle libertad de aposento para una casa que está labrando en la calle del Príncipe « en consideración de haber servido de 22 años á esta parte en Italia á la Reyna, nuestra señora, que haya gloria, y de ser para el sustento de ocho hijos con que se halla ».

La Cámara cree que se le puede hacer merced de 40 años. Madrid, 15 de Marzo de 1625.

El Rey contestó : « Está bien. »

(Arch. hist. — Consultas, 1629, n° 59.)

200. — Carta de pago de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, de 300 ducados, á cuenta de los 500 que ha de haber por la representación de los Autos del Corpus de este año. Madrid, 21 Marzo 1625.

(Juan Manrique, 1625, f° 383.)

201. — Carta de pago de Andrés de la Vega, autor de comedias, de 300 ducados que le da la Villa á cuenta de los 500 que ha de haber por representar con su compañía parte de los 4 Autos del Corpus de este año. Madrid, 23 Marzo 1625.

(Juan Manrique, 1625, f° 388.)

202. — Carta de pago de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, de 300 ducados que le entrega el receptor de sisas de Madrid á cuenta de los 500 en que está concertado para hacer los Autos del Corpus de este año en Madrid juntamente con Andrés de Vega y Juan de Morales Medrano. Madrid, 24 Marzo 1625.

(Juan Manrique, 1625, f° 400.)

203. — Carta de pago de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, de 1800 reales « que se le deben y se le restan debiendo de los

1. *Al margen :* Que esto se consulte.

2. *Al margen :* « Hablose sobre deste punto a 7 de Marzo con el sʳ Conde Duque, y parecio á S. Exᵃ. que el Presidente mi señor dé su oficio lo hiciesen, y que su Sᵃ podria mandar así. »

quinientos ducados en que se concertó con el y su compañia que habia de hacer de uno de los Autos de la fiesta del Santisimo Sacramento y parte de otro con los compañeros de las otras dos compañias de Tomas Fernandez y Andres de la Vega, que han de hacer cada uno de ellos otro Auto y parte del quarto, que es el que han de hacer las dichas tres compañias ». Madrid, 13 Mayo 1625.

La joya se repartió entre los tres autores.

(Juan Manrique, 1625, f° 614.)

204. — Acuerdo de la Junta de reformación :

En la Junta de 29 de Junio 1625 se acordó que hubiese separación de hombres y mugeres en los corrales de las comedias, que las compañías de 40 se reduzcan à 12.

(Arch. hist. — Consejo de Castilla, 1ª serie, leg. 53.)

205. — Reconocimiento del censo que tienen las casas de la calle de Loreto en la parroquia de San Sebastián propias de Damián Arias de Peñafiel, autor de comedias, en favor de D. Diego de Barrionuevo y Peralta. Madrid, 10 Octubre 1625.

(Francisco Hernández, 1625 á 27, f° 562.)

206. — Acuerdo de la Junta de reformación :

En 11 de Diciembre de 1625 acordó la Junta que en la corte se representase en un solo corral cada día.

(Arch. hist. — Consejo de Castilla, 1ª serie, leg. 53.)

1626

207. — Acuerdo de la Junta de reformación :

En la Junta de 11 de Enero de 1626 se acordó que no hubiese más que una comedia cada día en Madrid.

(Arch. hist. — Consejo de Castilla, 1ª serie. leg. 53.)

208. — Concierto de Cristóbal de Avendaño, autor de comedias, con Francisco de Sotomayor y Vicenta López, su mujer, para asistir durante un año en su compañía, ganando 8 reales de ración, 18 por representación, 30 ducados por la fiesta del Corpus y 3 caballerías iguales para los viajes. Madrid, 18 Enero 1626.

(Felipe Sierra, 1625 á 27.)

209. — Venta de unas casas de la calle de Santa María en favor de Bartholomé Romero, representante, y Antonia Manuela Catalán, su mujer, en precio de dos mil trescientos ducados. Madrid, 7 Marzo 1626.

(Felipe Sierra, 1625 á 27.)

210. — Obligación de Andrés de Guevara, representante de la compañía de Hernán Sánchez de Vargas, y de Inés de Ulloa y Sotomayor, su mujer, de pagar á Alonso Fernández de Guarda 3220 reales por varios vestidos de representar que le han comprado. Madrid, 29 Marzo 1626.

(Felipe Sierra, 1625 á 27.)

211. — Carta de pago de Cristóbal de Avendaño y Andrés de la Vega, autores de comedias, de 600 ducados, que les da la Villa como primer plazo de lo que han de haber por los cuatro Autos de la fiesta del Corpus de este presente año. Madrid, 3 Abril 1626.

(Juan Manrique, 1626, f° 299.)

212. — Acuerdo de los comisarios de las fiestas del Corpus de Madrid sobre que se reparta la joya entre Cristóbal de Avendaño y Andrés de Vega « autores que hicieron los Autos de la dicha fiesta por haber sido iguales ». Madrid, 30 Junio 1626.

(Arch. mun., clase 16, 2, 196, 33.)

213. — Poder de Juan de Morales Medrano á Juan de Grajales y Cosme de Salazar, sus compañeros, que están con la compañía en Talavera de la Reina para concertar fiestas durante el mes y medio que dicho autor tardará en reunirse con su compañía. Madrid, 13 Julio 1626.

(Papeles del M° Barbieri.)

214. — « Ordenareis que se paguen a Lope de Vega Carpio ciento y cincuenta ducados de que la Reyna Nuestra Señora le hizo merced por el servicio que le hizo de la comedia de *El Vellocino dorado*, y esto se pagará por donde se acostumbran pagar cosas deste genero. Dios guarde al Sr. Contralor. Madrid, 3 de Noviembre 1626. — El duque y conde de Benavente. »

Al pie : « Señor Contralor. »

(Arch. de Palacio. — Espectáculos públicos y privados.)

1627

215. — Auto para que Juan de Morales Medrano, Antonio de Prado, Juan Bautista Valenciano y Manuel Vallejo, autores de comedias, presenten memoria de los compañeros que tienen, y den la muestra de ellos, para que los señores comisarios de fiestas elijan los dos autores que han de hacer este año la fiesta del Corpus. Madrid, 27 Febrero 1627.

(Arch. mun., cl. 16, 3, 470, 23.)

216. — Auto de los comisarios de fiestas para que Andrés de Vega, Antonio de Prado y Roque de Figueroa, autores de comedias, no salgan de la corte hasta que se mande otra cosa. Madrid, 18 Marzo 1627.

(Arch. mun., clase 16, 3, 470, 23.)

217. — Obligación de Roque de Figueroa, autor de comedias, de hacer componer á su costa y aprobar por el ordinario, y después representar con su compañía dos de los cuatro Autos que se han de hacer para el día del Corpus de este año poniendo los vestidos todos nuevos y ricos, y hará además un entremés por cada Auto, cobrando

600 ducados por su trabajo en los días de jueves y viernes de dicha octava.

Además se dará á cada representante una vela de cera blanca de media libra, y una de libra para él y otra para su mujer; 100 ducados de la joya que se dará ó repartirá entre él y Andrés de la Vega que hace la otra mitad de la fiesta, y si hubiese representación más días, se les dará lo que pareciere justo á los señores comisarios.

Es declaración que no se ha de permitir trabajar á otro autor en Madrid desde fin de Cuaresma hasta pasado el Corpus. Madrid, 31 Marzo 1627.

(Juan Manrique, 1626 y 27, f° 332.)

218. — Carta de pago de Roque de Figueroa, autor de comedias, de 300 ducados de la primera paga que le da la Villa por hacer dos Autos con sus entremeses y bailes el día del Santísimo Sacramento. Madrid, 3 Abril 1627.

En 27 de Mayo cobró los otros 300 ducados.

(Juan Manrique, 1627, f° 504.)

219. — Orden de la Villa de Madrid para que Roque de Figueroa, obligado á hacer los Autos sacramentales, venga de Toledo con su compañia para ensayar la fiesta de Madrid. Madrid, 3 Mayo 1627.

(Arch. mun., 2ª, 483, 70.)

220. — *a)* Orden del Licenciado Pedro de Tapia, comisario de las fiestas del Corpus de Madrid para que Roque de Figueroa, autor de comedias, y toda su compañía, estantes en Toledo, sean apremiados, á venir á Madrid « á prevenirse para las fiestas del Santisimo Sacramento deste año, á que estan obligados, y han recibido por quenta de lo que se les ha de dar por ellas 300 ducados, y es necesario que luego se empiece á ensayar y asistan en esta corte para ello; y si el dicho Roque de Figueroa ó qualquiera de sus compañeros estuvieren presos por deudas, les sacareis de la carcel trayendoles presos con los mesmos embargos que tuvieren... » Madrid, 3 Mayo 1627.

b) El dia 5 de Mayo se notificó esta orden á Roque de Figueroa en Toledo y respondió que estaba pronto á cumplirla dandole carros y bagajes suficientes para trasladarse con su compañía á la corte, como se hizo embargando carros y acémilas en los mesones de Toledo.

c) Autos de los comisarios de los Autos del Corpus mandando « que los cien ducados de la joya se partan igualmente entre Andres de Vega y Roque de Figueroa; y á cada uno dellos se les libre de ayuda de costa ducientos ducados por la pretension que tenian de la carestia de vestidos y demas cosas que compraron para los cuatro Autos que los dichos autores representaron, dos cada uno ». Madrid, 12 Junio 1627.

(Arch. mun., II, 483, 71.)

221. — Auto de los comisarios de la fiesta del Corpus para que los 100 ducados de joya se parten entre Andrés de la Vega y Roque de

Figueroa, que hicieron los 4 Autos de este año. Madrid, 12 Junio 1627.

(Arch. mun., 2, 487, 70.)

222. — Carta de pago de Andrés de la Vega, autor de comedias, de 600 ducados que le da la Villa de Madrid por los dos autos que hizo en las fiestas del Corpus de este año, « sin entrar en esta cantidad la joya, que de su consentimiento y de Roque de Figueroa se libró a quien truxo los dichos carros, que fueron cien ducados, y sin perjuicio de lo demas que pretende se le haya de dar por la carestia de los traxes ». Madrid, 5 Julio 1627.

(Juan Manrique, 1627, f° 954.)

223. — Carta de pago de Andrés de la Vega, autor de comedias, de 200 ducados que se le mandan « dar de ayuda de costa y por la pratension que tenia de la carestia de los precios de los vestidos y otras cosas con que representó dos autos de los cuatro » que hubo en las fiestas del Corpus de este año. Madrid, 5 Julio 1627.

(Juan Manrique, 1627, f° 965.)

224. — Partida de defunción de Francisca María:

« Francisca Maria casada con Vallejo autor de comedias murio en la calle del Niño en veinte y uno de Noviembre 1627 años, recibio los santos sacramentos de mano de Carlos Manrique, no testó enterróla su marido y pagó de fabrica siete ducados... 77. »

(San Sebastián.)

1628

225. — Venta de unas casas en la calle del Lobo otorgada por Cristóbal de Aguilera y su mujer en favor de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, y Jusepa Vaca, su mujer, en precio de 25,500 reales. Madrid, 30 Mayo 1628.

(Diego Ruiz de Tapia, 1628, 2°.)

1629

226. — Carta de pago de Cristóbal de Avendaño y Andrés de la Vega, autores de comedias, de 5500 reales que por libranza de hoy día de la fecha les manda pagar la Villa de Madrid por las cuatro compañías que « han de poner en los quatro tablados de las plazas de Palacio, San Salvador, la Mayor y Anton Martin ». Madrid, 20 Octubre 1629.

Fiestas por el alumbramiento de la Reina.

(Juan Manrique, 1629, f° 1011.)

1630

227. — *a)* Poder de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, vecino de Madrid, residente en Valencia, á su mujer Jusepa Vaca, para

fundar un censo en favor de la memoria y capellanía que había fundado Mateo de Aisa. Valencia, 8 de Enero de 1630.

b) En 28 de Febrero de dicho año otorgó su mujer la correspondiente escritura llamándose *Josefa Magdalena Vaca* y firmando así : *Josepha Mª Vaca.*

Hipoteca : 1° Las casas de la calle del Lobo.
2° Las de la calle del Prado.
3° Las de la calle del Niño.
4° El oficio de escribano del ayuntamiento de la villa de Castilforte.

(Francisco de Cartagena, 1630, f° 226.)

228. — Solicitud de Andrés de Vega, autor de comedias, pidiendo gracia de que la Villa pague á los ganapanes que han de llevar los carros de los Autos de este año, pues « por no acudir con tiempo cuando se bajó la moneda mandó V. Sª se me quitase la mitad de la libranza ». Madrid, 26 Febrero 1630.

(Arch. mun., clase 16, 3, 470, 23.)

229. — Obligación de Manuel de los Reyes y Coca, representante de la compañía de Roque de Figueroa, estante en Madrid, de pagar á Tomás de Encina 400 reales de unas ropas que le ha comprado. Madrid, 18 Mayo 1630.

(Juan de Quintanilla, 1630, f° 428.)

230. — Poder de Segundo de Morales, alquilador de libreas y apariencias, á Juan Gallego, mercader de sedas, para cobrar de los mayordomos de la cofradía de Santísimo de la villa de San Martín de la Vega 800 reales que le deben de resto de 1000 reales que se obligaron á pagarle por obligación de 17 de este mes. Madrid, 25 Mayo 1630.

(Juan de Quintanilla, 1630, f° 442.)

231. — Acuerdo de los comisarios de fiestas del Corpus para que se den 200 ducados de ayuda de costa á Andrés de Vega y Roque de Figueroa, autores de comedias, por lo bien que hicieron los Autos del Santísimo Sacramento este año de 1630. Madrid, 30 Julio 1630.

(Arch. mun., 3, 472, 49.)

232. — Obligación de Andrés de Abadía, representante de la compañía de Manuel de Vallejo (fiador Bartolomé Manso) de pagar á Francisco de Ruy García 850 reales por « una ropa de muger de damasco negro con quatro guarniciones de pasamanos de crestilla aforrada de tafetan y de un jubon, escapulario y basquiña de tafetan pardo doble aforrado en tafetan negro, » que le ha comprado. Madrid, 20 Setiembre 1630.

(Juan de Quintanilla, 1630, f° 823.)

233. — Carta de pago de la dote de Catalina de los Reyes otorgada por Antonio de Rueda, su marido :

« Sepan quantos esta carta de pago y recibo de dote vieren como yo

Antonio de Rueda, representante en la compañia de Alonso de Olmedo, autor de comedias, residente en esta corte, digo que por quanto al tiempo y quando me desposé con Catalina de los Reyes, hija legitima de Melchor de los Reyes y de Doña Bernardina de Sotomayor, ya difunta, el dicho Melchor de los Reyes, como padre de la dicha mi muger, me ofrecio que me daria por dote y caudal de la dicha mi muger hasta en cantidad de tres mil ducados, por mas ó menos, en bienes muebles y vestidos de telas de plata y oro para el uso de la representacion, joyas de oro, piezas de plata y dinero y otras cosas. Y por quanto habiendonos disposado en la ciudad de Cadiz, estando en la compañia del dicho Alonso de Olmedo, nos trajeron á representar á esta corte, y no me ha entregado los dichos bienes y estamos de partida para la ciudad de Granada donde nos hemos de velar segun tenemos obligacion y como lo manda nuestra santa madre iglesia. En conformidad de dicho concierto le he pedido al dicho señor Melchor de Reyes, mi señor y suegro, me entregue la dicha dote, el qual lo quiere hacer, con que le entregue carta de pago á su favor, y dote en forma á favor de la dicha mi muger: y viendo es justo, poniendolo en efecto, otorgo por esta carta que recibo del dicho Melchor de los Reyes, mi señor y suegro, los bienes y joyas siguientes :

Primeramente un vestido de cotilla y enaguas rosado, de tela de plata, aforrado en tafetan verde y guarnecido de galones de plata, tasado en dos mil reales. . . . . 2 U 000

Item otro vestido de tela de plata, azul, ropa, jubon y saya, guarnecido con pasamanos de plata, tasado en dos mil y docientos reales. . . . . 2 U 200

Item otro vestido de chamelote de aguas, pardo, picado, y aforrado en tafetan plateado y guarnecido con galon de plata al canto, tasado en mil reales . . . . . 1 U 000

Item otro vestido de felpa corta negra, guarnecido con galon de plata, tasado en. . . . . 1 U 500

Item otro vestido de raso de oro con treinta guarniciones de oro, la saya y el jubon quajado y la ropa con quatro guarniciones, tasado en . . . . . 3 U 000

Item un vestido de chamelote de aguas negro, con veinticinco guarniciones de crestilla de raso negro saya jubon y ropa tasado en. . . . . 1 U 300

Item un vestido de terciopelo negro de flores con una pestaña de raso, tasado saya jubon y ropa en . . . . . 1 U 000

Item un faldellin de vuelta de tela de plata encarnada virada con veinticinco guarniciones de pasamanos de plata de á mas de dedo de ancho, tasado en . . . . . 2 U 500

Item un baquero largo de muger de tela encarnada con

flores de plata, guarnecido de pasamanos de hojuela de plata, tasado en. . . . . 1 U 800

Item un manto de humo con unas puntas ricas de á tercio de alto, tasado en. . . . . U 400

Item un hábito de muger, jubon y escapulario, de chamelote plateado, con una pestaña de raso negro, tasado en . . U 500

Item dos mantas de seda traidos, y el uno con unas puntas medianas, tasados en . . . . . U 150

Item un vestido de esparragon verde : saya, jubon y ropa, con quatro guarniciones de trencilla de seda negra, tasado en U 600

Item un vestido de estameña plateado para el camino con una trencilla negra al canto, tasado en. . . . . U 300

Item un gaban de cordellate encarnado, todo agabanado, con puntas de plata y abajo flores de lis, aforrado en armiños, tasado en . . . . . U 600

Item dos enaguas, unas de damasco azul y otras de lama encarnada con guarniciones de plata las unas, y las azules de oro, tasadas en . . . . . U 900

Item una rosa de diamantes para el pecho, de oro y quarenta y tres diamantes chicos y grandes, tasada con oro, diamantes y hechura en . . . . . 2 U 800

(Siguen otras cosas de oro y plata hasta completar la cantidad de 33,465 reales.)

En la villa de Madrid á quince dias de Noviembre del año de mil y seis cientos y treinta, siendo testigos Alonso de Olmedo Tofiño, autor de comedias, y Francisco Garro de Alegria y Juan Nuñez de Prado, estantes en Madrid, y el otorgante á quien yo el escribano doy fee conozco lo firmó de su nombre. = Antonio de Rueda. — Ante mi Diego de Cepeda. »

(Diego de Cepeda, 1629 á 36, f° 153.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

(A suivre.)

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX[1]

V

Précisions sur la situation religieuse aux XVIIe et XVIIIe siècles.

§ I. LES MARIAGES.

On a vu que dès les premiers procès-verbaux du *Registre des délibérations de la Nation portugaise,* en 1711[2], est consignée l'interdiction à qui que ce soit de donner la bénédiction nuptiale sans autorisation du syndic ou de ses adjoints. Cette interdiction n'était pas chose nouvelle, le contexte l'indique. Dès avant cette époque, si tant est qu'ils les eussent jamais abandonnées, les « Portugais » avaient donc certainement repris les pratiques judaïques que la *Sedaca* cherchait à réglementer.

Mais ces pratiques, les formalités catholiques les couvraient encore plus ou moins. C'est ce qu'ont noté Beaufleury, Detcheverry et Malvezin. Nous n'avons ici qu'à rectifier et compléter leurs assertions à cet égard.

En principe, et jusqu'à une époque que nous déterminerons, les « Portugais » étaient considérés comme catholiques et se mariaient à l'église dans les mêmes conditions que les catholiques. Si bien que rien ne décèlerait leur qualité de juifs s'il n'était naturel de l'attribuer aux porteurs de noms hispaniques que nous retrouverons plus tard portés par des juifs avérés.

Voici l'acte d'un mariage célébré à Saint-Projet :

Le vingtroisiesme du mois doctobre de lannee 1668 iay imparti la benediction nuptiale apres auoir observé les ordres de leglise et les

1. Voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 172, 279, 383; 1907, p. 41, 263, 386; 1907, p. 68 et 157.
2. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 266.

reglements du diocese au sieur anthoine lopes du pas bourgeois et marchand de bourdeaux natif de la ville de Madrid capitale du royaume des Espagnes faisant profession de la relligion chatolique apostolique et romaine... et damoiselle claire gomes fille naturelle et legitime de diego lopes crespo et ysabeau gomes ses pere et mere natifue de la dicte ville de Madrid dans les espagnes faisant aussi profession de la relligion chatolique...[1].

Dans la plupart des actes, mention est faite de la publication de trois bans et de la célébration préalable des fiançailles :

L'an de grace mille six cents quatre vingts quatre et le mercredy douziesme jour du mois d'Auril, je soubsigné p̄tre et curé de cette eglise ay marié ensemble et de leur mutuel consentement dominique del campo, et dam^elle^ marie lopes lameyre. Luy fils de Simon del campo marchand et de Jeanne gommes de la ville d'agen parroisse de s^t^ estienne ou les trois bans ont esté publiés... elle de cette parroisse fille de fernando Lopes lameyre marchand pn̄t, et de deffunte Blanche rodrigues ses pere et mere de cette parroisse ou les trois bans ont esté publiés sans opposition et les fiançailles celebrées. ont assisté a la benediction nuptiale Joseph del Campo marchand d'agen cousin du contractant, Simon lopes lameyre marchand oncle de la contractante... *(Signé :)* Passerieu curé, D. del Campo jeune, Simon del campo, fernando lopes lameira, Simão lopes lameira, Antonio lopes lameira, Joseph Campos, Joseph Lopes Lameira, Antoine Gommes[2].

En 1672, à Saint-Éloi, Melchior de Gama et Catherine Mendes reçoivent la bénédiction nuptiale avec dispense de la solennité des fiançailles et de la publication de tous bans, obtenue de l'archevêque de Bordeaux[3].

La dispense papale en cas de parenté est consignée :

Mr Antoine Lamego marchand, et dam^elle^ Blanche Nunes de Medine... sont cousins germains au second degré de consanguinité, ils ont obtenu dispense comme il m'a paru par un Bref expres de Rome accordé aux impetrants par n^re^ S^t^ pere le pape datte Roma apud St^um^ Petrum sub annulo piscatoris die 1^a^ Junii millesimo sexcentescino octuagesimo quarto... deuement fulminé par M^r^ le Lieutenant assesseur de l'archevêché...[4].

1. Reg. 566, acte 72. De même à Saint-Pierre, 1662 (reg. 532, acte 104); Saint-Éloi, 1670 (reg. 262, acte 16).
2. Reg. 328, acte 116; de même actes 134 (27 avril 1684, Sébastien Lopes et Isabeau Mendes), 386 (8 janvier 1685, Joseph Decampo « marchand à Agen » et Catherine Lopes).
3. Reg. 263, acte 55.
4. Sainte-Eulalie, 1684, reg. 328, acte 344.

Il n'y avait pas alors de formules fixes pour la rédaction des actes. Mais on ne voit pas qu'il en soit employé de particulières quand il s'agit de « Portugais » ou d' « Espagnols ».

« En 1686, les *nouveaux chrétiens* commencèrent à ne plus présenter leurs enfants au baptême et ne plus faire bénir leurs mariages à l'église, » nous dit Malvezin[1], qui déclare avoir contrôlé par l'examen des registres des paroisses les assertions d'un juif bordelais, Benjamin Francia (c'est-à-dire Beaufleury dans son *Histoire de l'établissement des Juifs à Bordeaux et à Bayonne*[2]). Mais d'abord Beaufleury ne parle absolument que des baptêmes et non pas des mariages; ensuite Malvezin ne montre pas comment l'examen des registres confirme pareille assertion.

Nous voyons donner la bénédiction nuptiale à « Fernando martis Garramache natif de Lisbonne en portugal marchant et à Sebastienne serran » (avec dispense papale), en 1695, à Saint-Projet[3]; à Michel Tolede et Anne Cardose, en 1701, à Saint-Éloi; à Pierre Gomes et Agnes Dacosta, avec dispense papale, en 1702 (même paroisse)[4]; à « Pierre Lopes bourgeois et marchand de brdx... et à damoiselle Louyse roussette Souars habitante et native du dit Bordeaux paroisse S^t^ proict dans la maison du sieur Antoine Lopes de pas bourgeois et marchand de brdx son cousin » (Saint-Michel)[5].

« Autant que j'ai pu m'en assurer par mes recherches, déclare Beaufleury[6], le dernier mariage (entre Juifs) fut fait à l'église Saint-Projet en 1705; leur Rabin leur conféra par la suite ce sacrement; ils alloient seulement faire enrégistrer leurs mariages chez le curé de leur paroisse. » En réalité, la bénédiction est encore donnée à Sainte-Eulalie le 9 octobre 1709[7] et le 18 mai 1711[8].

Il n'en est pas moins vrai que, dès le 21 juillet 1707, nous

1. P. 150.
2. P. 24.
3. Reg. 583, acte 135. L'époux signe « Fernando Martinz̄ Gramacho ».
4. Reg. 286, n°s 3 et 83.
5. Suivent les signatures de l'époux, l'épouse qui signe « Roussette Souars », et des témoins, tous Lopes de Pas ou Toledo (reg. 588, acte 62).
6. P. 33.
7. Reg. 342, acte 671.
8. Reg. 342, acte 1393 (Phelipe Loppe Depas et Raquel Bassilay, avec David Gradis pour témoin).

rencontrons un acte où il n'est pas question de bénédiction nuptiale, cela à Saint-Projet : le curé déclare avoir

receu le consentement de mariage dentre sieur raphael nones aagé de dix neuf ans marchand portugais fils naturel et légitime de feu emanuel nones marchand portugais et damoiselle ieanne gomes native de la ville damsterdam consente au mariage habitante de la parroisse St projet et damoiselle anne lopes fille naturelle et legitime de feu sieur gratian loppes ausi marchand portugais en detail et de damoiselle marie loppes consente au dit mariage aagee de quinze ans toux deus habitants de la présente uille parroisse s^t proiet depuis un longtemps et ce apres auoir proclamé par trois diuers jours de festes et auoir obserué toutes les formalités prescrites le tout fait et passé en presence de sieur iacob nones gomes frere de lespoux marchand, moise nones ausi frere de lespoux, isaac rodrigues perere marchand ausi, mardochee mendes marchand tous tesmoings a ce requis qui ont atesté que les dittes parties en presence desquels ils se sont pris respectiuement en mariage pour mari et femme estoint libres a contracter et quils demeuroint dans la parroisse St proiet depuis un longtemps[1].

A Sainte-Eulalie, dans deux actes de mariage en date du 9 août 1710[2], il est bien question des « cérémonies prescrites », mais non de bénédiction. Le 13 avril 1711, le curé dit seulement avoir reçu le « mutuel consentement » des époux[3]. De même, le 23 juin 1711, pour Jacques Pereyra Souars et Ester Gommes, toujours à Sainte-Eulalie[4]; et de même encore, le 3 février 1714, pour Jacob Gommes Baesse et Esther Loppes, à Saint-Michel[5]. Le 30 avril 1715, pour Jacob Peixotte et Françoise Mendes, le curé de Sainte-Eulalie déclare « avoir publié au prone des messes paroissiales des 22, 25 et 28 de ce mois... sans avoir découvert aucun empechement » et avoir « receu leur consentement au présent mariage »[6].

1. Reg. 593, acte 53. Je n'ai pas trouvé dans les registres de Saint-Projet la mention du mariage que Beaufleury dit y avoir été célébré en 1705. Je n'ai même vu aucun mariage de Juifs portugais dans cette paroisse entre le 27 novembre 1703 et celui que je signale ici. Peut-être Beaufleury a-t-il mis 1705 pour 1707. J'ajoute que j'ai parcouru les registres de cette même paroisse jusqu'à la fin de 1748 sans y rencontrer d'autre acte de mariage entre Juifs portugais.

2. Reg. 352, actes 1051 et 1052 (le frère et la sœur).

3. Reg. 342, acte 1356.

4. Reg. 342, acte 1425.

5. Reg. 460, acte 1043.

6. Reg. 343, acte 628.

Encore en 1722, 15 septembre, pour « Antoine du campo bourgeois et m^d portugais » et Marie Lameyra, on trouve mentionné « les fiançailles et proclamation des trois bans de futur mariage faite au prone des messes paroissiales les 6e 8e 13e 7bre mois courant ». De même, le 2 novembre suivant, pour Abraham Lamego et Rika Lamego[1].

Le 4 mars 1715, le curé de Sainte-Eulalie constate que

Henry Lopes et Marguerite Lopes de Pas « ont obenu de Sa Sainteté [dispense] du second degré de consanguinité qui est entre eux comme il m'a paru par la fulmination qui en a été faite par sentence rendue par M^r (?) official par luy signée et plus bas par le S^r (?) greffier de l'officialité. »

Encore ici, le curé n'a fait que recevoir le consentement mutuel[2].

Le 2 mars 1723 « Joseph Cardose docteur en médecine et aggregé medecin de cette ville d'une part et dem^elle Laurence francia vefve du s^r iaques lopes d'autre tous deux de cette paroisse (Saint-Michel)... ne s'étant trouvé d'autre empechement que celui du second degré de consanguinité duquel empechement ils ont etté dispensés par vn bref de notre S^t pere le pape... veu la dispense des autres deux bans et du temps prohibé... » reçoivent la bénédiction nuptiale. Mais les témoins sont « m^e bernard duuergier pretre beneficier de cette eglise m^e Jean perier sacriste et pierre regnard tous deux pretres du present diocese s^r Antoine Fonsac bourg^s et negotiant de cette ville »[3]. Nous avons affaire évidemment ici à des Juifs catholiques... ou soi-disant tels. En fait, si l'on en croit une requête d'Isaac Mercado, « negotiant et sindic de la nation portugaise, » à M. de Boutin (1762-1763), ce couple ne se serait marié si catholiquement qu'en vue d'ouvrir au mari une carrière fermée aux non-catholiques :

...Constat encore que la ditte Francia avoit epouzé en premieres

1. Sainte-Eulalie. Reg. 348, actes 180 et 239.

2. Reg. 343, acte 593. De même pour Manuel Cardozo et Isabeau del Campo, 1711 (reg. 342, acte 1356).

3. Reg. 462, acte 1124. Cet acte et celui de Jacob Gommes Baesse, 1714, signalé plus haut, sont, dans les registres de Saint-Michel de 1688 à 1740 (moins les années 1692-1699, qui manquent), les seuls où figurent des noms de Juifs portugais.

noces lopes aussi Juif qui lui a laissé vne fortune immense aquise avant et après leur mariage.

Constat aussi quelle epouza en secondes noces Cardoze laines né Juif, circoncis comme Juif, et que la ceremonie du mariage fut faitte par vn autre Juif, en presence des deux familles assemblées suivant l'uzage notament de celle du dit Cardoze toute composée de Juifs[.] les roles de la nation pour la distribution des charites attestent que pendant quarante ans le frere du dit Cardose et quatre de ses couzins germains ont été nouris sur la caisse des pauvres.

Constat enfin que le nouvel époux quoique marié comme Juif voulant se faire aggréger dans la faculté de medecine a bordeaux ne pouvant parvenir a cet objet par sa qualité Juive feignit de changer de religion et procedant comme s'ils avoient été libres, ils se firent impartir la benediction nuptiale dans l'Eglise de la paroisse ou ils résidoient...

...Si sa veuve eut reellement professé la religion catholique elle seroit pardonnable d'invoquer les privileges de son mari catholique, mais elle publie au son de la trompette quelle na pas été un seul instant chretienne quelle a toujours été Juive, quelle l'est encore et quelle veut mourir dans cette Religion[1].

Il faut dire que dans un dossier conservé à l'archevêché[2] et qui concerne les Juifs ayant abjuré à Bordeaux, on trouve un certificat constatant que « maistre Joseph Cardoze docteur en medecine fils de Francois Cardoze et Isabeau Fonsagues » a abjuré le 3 août 1710. Ce doit être le même qui épousa Laurence Francia, veuve de Jacques Lopes, en 1723. Ce n'est donc pas lui, mais elle, qui aurait joué la comédie de l'abjuration en vue du mariage. Il reste, malgré tout, que l'abjuration de Cardoze a bien pu être dictée en vue de « se faire aggreger dans la famille de medecine », et que celle de sa femme l'a été par l'impossibilité où il était de se marier autrement que catholiquement. Quoi qu'il en soit, le cas de ce couple est tout à fait spécial.

Nous pouvons donc fixer à l'année 1711 l'époque où les Juifs cessèrent de recevoir à l'église la bénédiction nuptiale. Désormais, pour eux, le curé n'est plus qu'une sorte d'officier d'état civil; et si le curé consent à jouer un tel rôle extra-reli-

1. Archiv. départ., portef. G 1090. Sur le médecin Joseph Cardoze, « ami de Montesquieu et de Réaumur, » et sur sa femme, voir Beaufleury (p. 43), dont s'inspire Malvezin (p. 166).

2. Portefeuille X 4.

gieux, c'est sans doute parce qu'il tire de là des ressources non méprisables, mais sans doute aussi parce que, somme toute, il y avait à Bordeaux, vis-à-vis des Juifs, des habitudes de tolérance qu'une demi-reconnaissance officielle, de grosses situations et des services rendus ou à rendre expliquent suffisamment.

Dans le rapport rédigé avant 1729 et déjà signalé à propos des cimetières[1] nous lisons :

Ils sont mariez par le Curé de leur parroisse aprés des publications de ban, mais leur mariage se fait ou chés le curé ou dans une chambre particuliere ou dans la sacristie. Ils le font ensuite entre eux secretement à leur maniere.

Voici un acte qui nous montre à quoi se réduisait la cérémonie « chés le curé » :

Lan 1732 et le 27 9bre sieur Abraham Lopes portuguais marchand habitant de cette uille psse ste Eulalie s'est presenté avec son fils dauid Lopes aussi portugais habitant de cette psse le dit pere a dit que son dit fils icy present a dessein de se marier auec demelle rachel Lopes fille de jacob lopes oliuaire portuguais et de isabelle oubiguai *(sic)* deça habitante aussi de cette psse et a linstant moy Curé adressant la parolle au dit sr Dauid Loppes s'il prometoit de prendre pour son epouse legitime la ditte demoiselle rachel loppes du consentement de son pere et de sara lopes sa mere, le dit dauid loppes ayant repondu qu'il prenoit actuellement la ditte demoiselle Rachel loppes pour son epouse, et la ditte rachel loppes a dit qu'elle prenoit aussi pour son epoux legitime le dit dauid loppes...[2].

En 1733, 27 août, sont enregistrés deux mariages entre Juifs (David Lindo et Esther Lopes de Pas, Abraham Gradis et Sara Mendes) :

...veu le contrat de mariage passé par devant banchereau[3]... je soussigné cure de cette paroisse ay receu leur mutuel consantement selon les formes ordinaires en presence de... qui ont tous signe avec moy le dit enregistrement avec les deux epoux...[4].

Tel est le libellé du premier acte; le second[5] est à peu près

1. *Bull. hisp.*, 1908, p. 81.
2. Reg. 357, acte 66.
3. Notaire.
4. Reg. 357, acte 110.
5. Acte 111.

semblable moins les mots « selon les formes ordinaires », qui signifient sans doute que sur ce point les choses se passent comme pour les catholiques. Même libellé pour l'acte de mariage d'Abraham Rodrigues Silva avec Esther-Henriette Lopes de Pas, le 3 octobre suivant[1], et celui de Jacob Lopes Dias avec Esther Pechotte, le 6 mai 1734[2].

Du 6 mai 1734 au 23 août 1740, on ne trouve dans les registres de Sainte-Eulalie que trois actes de mariages où paraissent des noms judéo-hispaniques : celui de Jean-Joseph-Pierre-François Pinto avec Louise Lucas[3]; celui de Jacques Tolede avec Isabeau Guichard[4]; enfin celui de « messire Jacques nunes pereyre ecuyer aduocat en parlement seigneur vicomte de la menaude baron d'Ambès seigneur de Colmeire en portugal et autres lieux... fils légitime de deffuncts Joseph nunes pereyre Ecuyer et de dame eleonore josephe de morales », avec Marie Pontet[5]. Mais les femmes étaient catholiques : Louise Lucas était « pensionnaire chez les dames religieuses de notre dame »; Isabeau Guichard, native de Bergerac, n'a rien qui puisse la faire passer pour juive; non plus que Marie Pontet, pensionnaire au monastère de la Madeleine. Aussi les trois couples ont-ils reçu la bénédiction nuptiale.

Lan 1740 et le 23 aoust le s^r^ Isaac mendes mar^d^ portugais habitant sur ma p^sse^ rue bouhaut fils leg. de Dauid mendes et de abigail de castres dune part et mad^lle^ Esther pechote aussi habitante meme rue presente paroisse fille leg. de s^r^ Abraham pechote et de Rique la-

1. Acte 124.
2. Acte 179.
3. Reg. 357, acte 190.
4. Reg. 359, acte 26. L'époux signe en caractères rabbiniques.
5. Reg. 361, acte 270. Malvezin (p. 231) dit qu'il croit que Jacques Nunes Pereyre s'était fait catholique. Son acte de mariage est daté du 5 août 1739. On trouve en tout cas dans les registres d'Ambarès (près Bordeaux), à la date du 4 décembre 1735, l'acte de baptême de son frère, Guillaume-Urbain, fils de feu Joseph Nunnès Pereyre et d'Éléonore Moralès, baronne d'Ambès (*Inventaire sommaire des Arch. départ.*, E. suppl. 809). — M. G. Ducaunnès-Duval me signale un autre mariage célébré, à Blaye, le 4 septembre 1745, entre juif et catholique : Gabriel-Antoine Nonez, fils de Raphaël Nonez, courtier, et d^e^ Anne Loppez, juifs habitant Bordeaux, et Marguerite Delaferrière (*Inventaire*, E. suppl. 2216). — A titre de curiosité, je relèverai d'autre part un acte de mariage que me signale encore M. Ducaunnès-Duval : c'est celui de Joseph Immoda « mahométan de nation », et Marie Anne Suzanne de Mendès Nobre, « espagnole juive de nation,... étrangers sans domicile, tous deux de présent dans notre ville et représentant divers mystères de notre religion » (des comédiens apparemment), mariage célébré à Bazas, le 19 décembre 1740 (*Inventaire*, E. suppl. 1714).

meyre dautre part, sont venus me declarer quils vouloient que leur mariage fust enregistré ce que iay fait en presence de s^r abraham pechote pere a lepouse, de s^r dauid mendes pere a lepoux de jacob pechote frere a lepouse qui ont touts signé le present enregistrement[1].

Cette fois, c'est bien, ainsi que dit Beaulleury, un simple enregistrement, comme si l'on avait affaire au greffier de l'état civil. Voici qui est encore plus net :

Lan 1741 et le 13me juin le s^r philippe lopes depas .... et d^lle sara lopes depas .... apres le contract de mariage passe deuant le s^r banchereau notaire de cette ville mont declare sestre maries ensemble et ont fait lad. declaration en presence des s^rs .... francois lopes depas oncle de lepoux et de lepouse...[2].

Bien que ces époux soient cousins germains, il n'est plus question de dispense, on le voit, dans ce constat où la signature du curé voisine avec dix-sept signatures de « Portugais » complaisamment étalées sur le registre paroissial.

L'occasion était bonne pour les Lopes de Pas. Le même jour, le curé enregistrait ces deux actes, aussi abondamment soulignés de signatures et de paraphes :

... le s^r salomon Lameyre .... et d^lle rachel lopes depas.... apres le contract de mariage passe devant le s^r banchereau notaire de cette ville mont declare sestre maries ensemble et auoir eu depuis leur mariage deux filles lune appelée esther lameyre agee de dix huit mois lautre rachel lameyre agee de six mois et ont fait lad. declaration en presence des srs...

... le sr jean joseph lopes depas bourgeois et negotiant de cette ville ... et d^lle sara angelique francia .... apres le contract passe devant banchereau notaire de cette ville mont declare estre maries ensemble et avoir eu de leur mariage deux enfants males lun appele jacob philippe lopes depas age de deux ans et huit mois lautre Salomon lopes de pas age de onze mois et ont fait lad. declaration en presence des srs[3]...

Ces deux régularisations ou légalisations étaient évidemment dictées par le désir de procurer aux enfants un état civil. Les registres en contiennent d'autres, demandées par des catholiques[4].

1. Reg. 363, acte 220.
2. Reg. 364, acte 176.
3. Actes 177 et 178.
4. Reg. 342, acte 902 (1710).

Dans des actes postérieurs, le même curé pousse le libéralisme jusqu'à écrire que le mariage s'est fait ou se fera dans les formes prescrites par la religion juive. Le 24 février 1744, il atteste que Moïse Francia et Angelique Medina « s'estoient pris en mariage et quils lauoient celebré selon les formes usitees dans la nation portugaise »[1]. Il ne se fait pas scrupule de passer entre le notaire et le rabbin :

aujourdhui 8e 9bre 1745 sieur dauid de Moise rodrigues gradis habitant de cette ville marchand portugais fils leg. de sieur moise rodrigues gradis et rachel rodrigues gradis et de leur consentement dune part et demoiselle abigail rodrigues silua... sont venus me declarer quen vertu dun contrat passe cejourdhuy par devant perrens notaire royal ils etoient dans le desein de se prendre mercredy prochain en mariage selon les ceremonies prescrites par leur loy et mont prie denregistrer leur dit mariage pour seruir ainsi que de raison lequel leur ay delivré...[2].

Le 23 mai 1746, libellé semblable pour Joseph de Moseh Gradis et Esther Rodrigues Silva[3]. Le 10 août suivant, pour Joseph Nunes de Pereyre et Rachel Rodrigues Raphaël, l'enregistrement est postérieur au mariage célébré « selon leurs cérémonies »[4].

« Dans un registre de publication de mariages, déposé aux archives de la Mairie, et sous la date de 1748 (février), déclare Detcheverry[5], nous trouvons enregistré, comme récemment fiancé à Saint-Pierre, Jean-Philippe-Ignace Lopes de Pas, négociant, rue Bouhaut, fils légitime du sieur Louis Lopes de Pas et de feue demoiselle Rica Gradis ». Detcheverry en conclut que « si ce Lopes de Pas, comme nous le pensons, était un Israélite, il sera nécessaire de reculer jusqu'en 1748 l'époque assignée par Beaufleury et ses copistes » au dernier

1. De même à Saint-Éloi : « Isaac Vaz... et Rachelle Cardoze... m'ont déclaré qu'ils se sont pris pour mari et femme avec les formalités et cérémonies pratiquées dans leur nation en pareil cas après avoir passe contract de mariage retenu par Me Banchereau notaire, et m'ont prie de coucher sur le pres^t registre lad. declaration pour leur servir a telle fin que de raison. » (28 avril 1744, reg. 297, acte 106). — Pas d'autre acte de mariage juif dans cette paroisse, jusqu'en 1761 du moins.

2. Reg. 368, acte 453.

3. Reg. 369, acte 165.

4. Acte 268.

5. P. 116.

mariage de Juifs fait à l'église, soit 1705[1]. Detcheverry aurait dû voir que l'épousée n'était pas juive : « dem^lle^ madeleine Poitié fille de feu Jean poitié bourgeois... du consentement d'Anne Taulis sa mere. » Il n'est pas question seulement de fiançailles, mais bien de mariage après dispense de deux bans; la bénédiction nuptiale est impartie aux époux, et l'on voit signer, outre un Antoine et un Jean-Baptiste Campagne, un « Louis Joly lieutenant commandant l'artillerie en Guyenne »[2].

Malgré tout, nous pouvons avancer la date du dernier mariage juif, enregistré par un curé; nous en trouvons deux postérieurs à 1748, à Sainte-Eulalie : celui d'Abraham Gommes Silva et Rachel Lopes Dias (22 janvier 1750), lesquels « s'etoient pris lun et lautre en mariage selon les coutumes et ceremonies observées dans leur Religion »[3]; et enfin celui d'Eleazar Uziel Cardoso et Rebecca Dacunha (9 août 1753)[4].

Un seul Juif portugais figure ensuite sur les registres de la paroisse : il reçut la bénédiction nuptiale le 24 juillet 1772 : c'est « messir Bernard pereyre vicomte de la menaude Ecuyer, fils legitime de messire jacques nunes pereyra vicomte de pereyra Ecuyer et de dame marie pontet. » Comme son père, il épousait une catholique, « D^lle^ marie petronille degasq habitante de cette paroisse au couvent des Orphelines. » Ce n'était du reste encore qu'une régularisation, car le rédacteur de l'acte déclare que

> avant que de leur impartir la benediction nuptiale il mont declare avoir eu de leurs œuvres un enfant né dans le mois d'avril mil sept cent soixante onze baptisé dans ledit mois d'avril a St Seurin nomme Charles pereyra de la menaude[5].

Ce n'est qu'au 24 décembre 1775 que commence le registre de mariages tenu (en double à partir de 1778) par ordre de la Nation[6], et rien ne prouve qu'il en ait existé un antérieure-

1. Detcheverry dit 1706, mais c'est une erreur de transcription.
2. Reg. 555, acte 91.
3. Reg. 365, acte 7.
4. Reg. 376, acte 122.
5. Reg. 394, acte 353.
6. Voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 283 et 286.

ment. Il s'ensuit donc, sauf erreur, que, pendant plus de vingt ans, les Juifs ne firent enregistrer leurs mariages nulle part, si ce n'est chez le notaire. Il est vrai que les rabbins qui les mariaient leur délivraient un acte, dit *carte nuptiale*[1] ; tel celui dont on trouvera dans les *Archives historiques du département de la Gironde*[2] le fac-similé en hébreu et la traduction (1770), signé « David Nougnes nobio — Jacob Cardoz testigo — Aron lopes testigo », et en hébreu « L'humble David fils de Jacob Haym Athias, rabbin ».

Dans cette carte nuptiale, le fiancé promet à la jeune fille deux cents sous pour sa virginité. La même clause est mentionnée dans les actes du Registre :

Le Premier Jour de la semaine et le prémier Jour du Mois de thebet de lannee 5536 qui correspond au 24 Decembre 1775, le sieur Isaac de Moize perayre Brandon ce marie auec sara fille de Moize francia layant prise de son gré et vollonté auec touts ses droits tant de la part de son pere Mere que de ce que il peut luy obvenir de ses Parans a luy En outre des deux cents Monnoyes quil luy doit pour sa virginités[3] il les augmente de cinq cents livres et a signé Issaac Brandon Epoux les temoins Daniél Vaz Leon Segré et Moyse Dauid Athias Rabin.

Remarquons d'abord que l'acte ainsi enregistré avait la valeur d'un contrat passé devant notaire. Voici un acte (le troisième du registre) plus explicite touchant l'apport des deux époux :

Le mecredy 14 du Mois de Nisan qui correspond au 3 d'Avril 1776 sest Mariée la Demoiselle Rachel fille de sieur Moize Athias auec le sieur Dauid Lopes Peña Et la Dot quelle luy a apporté est cinq cents Livres et Luy Luy a reconnu cinq cents Livres faisant les deux sommes celle de Mille livres que le dit Epoux cest obligé envers laditte epouze En oûtre les deux cents Monnoys Dargent pour ses Virginités...

Quand il y a eu contrat (ketouba[4]) devant notaire, l'acte y

1. C'est le terme employé dans le Registre de mariages.
2. T. XXXI, p. 484.
3. Pluriel correspondant à l'hébreu *bethoulim*.
4. Cf. *Bull. hisp.*, 1906, p. 286.

renvoie sans spécifier les clauses. Ainsi pour Jacob Delvaille et Rachel Cardoze (13 avril 1777) :

... Et la Dot quelle luy apporte avec ce quil Luy a reconnû et les accords quils ont fait entre eux le tout est inssere dans leur Contract de Mariage passé par devant Rozan et son confrere Notaires de cette Ville en outre les deux cents Monnoys dargent que ledit Epoux doit a l'Epoûze pour ces Virginités.

La somme de deux cents « sous » ou « monnoyes », à laquelle sont estimées uniformément les « virginités » de la femme, ne figurait évidemment pas au contrat et était remise le jour de la cérémonie. Elle constituait parfois tout l'apport des deux époux. Ainsi, pour Esther Fernandes Dias (6 juillet 1780) :

Lepoux Luy a reconneü deux cens monnoyes dargent pour sa virginité evaluées a la somme de cent livres.

Le mot « monnoye » a du reste un sens élastique[1] ; l'évaluation est établie plus généreusement par Abraham Quiros en faveur d'Abigaïl de Mezes (5 octobre 1578) :

La dot consiste en deux cens Livres que Lepoux Luy a reconneu pour sa virginité et les dits Epoux sont conveneus quils ayent des Enfans ou non ils se donnent lun a lautre ladite somme cy dessus au dernier vivant.

Et plus encore par David Levy Alvares en faveur de Sara Mendes : « outre les deux cents Pieces dont l'Expoux entend qu'elles soient de la valeur de trois livres chacune faisant six cents livres » (17 janvier 1787); et par Jacob Rodrigues Moran, en faveur de Rachel Lopes Dias : « et en outre les deux cent Pieces pour ses Virginités, evaluées à trois livres chacune » (2 avril 1787[2]).

Jusqu'en 1788, il est très rare que les deux cents « mon-

1. Il en est de même pour le *treizain* que, chez les catholiques, à Bordeaux, à Bayonne et ailleurs, le fiancé remet à la fiancée le jour du mariage à l'église ; il consiste en treize pièces, autant que possible pareilles et de même millésime ; mais la valeur de ces pièces varie depuis le louis d'or jusqu'à la pièce de cinq sous.

2. De même ensuite, 2 avril et 21 mai 1787.

noyes » ne soient pas mentionnées; c'est le cas pour Sara Henriques (30 décembre 1778) :

La dot quelle Luy a aporté se monte a la somme de six mile livres, et les parties contractantes sont convenües, que sy lepoux decedoit le premier sans enfans ou avec des enfants le tout seroit pour lepouze, et suposé que ladite Epouze decedat la premiere le tout resteroit pour son mary.

Pareille omission est à noter dans un acte du 29 mars 1782.

Elle devient à peu près générale à partir du 18 août 1788; il est vrai qu'alors on prend l'habitude de renvoyer à la carte nuptiale où mention était faite sans doute des deux cents « monnoyes ».

En tout cas, celui qui épousait une veuve ne lui devait que la moitié.

Dans l'acte de mariage de Riby Abraham Leal avec « la dame Vve Berthe fille de Joseph de Pichaud, » il est dit que « led^t^ Epoux doit a lad^e^ Epouse cent monnoyes dargent » sans autre explication d'ailleurs (2 mars 1783). De même pour la « Vve Sara Ximenes » et la « Vve Rachel de Moise Faxardo » on dit seulement « outre les cents Pièces » (15 et 26 décembre 1786).

C'est le demi-tarif encore pour « la demoiselle Abigaïl de Joseph Rodrigues Costa » (8 août 1782). Or l'on ne parle pas de « virginités »; de même pour Lea Rodrigues (5 juin 1783) : « en outre les cent monnoyes d'argent »[1].

En ce qui concerne l'apport des époux, quand il est mentionné sur le registre, la clause en faveur du « dernier vivant » est assez ordinairement stipulée : par exemple dans l'acte d'Abraham Quiros cité plus haut. Elle l'est même encore alors que c'est la femme qui apporte l'argent : c'est le cas de Sara Henriques, également déjà cité.

D'autres fois, il y a apport des deux côtés : ainsi pour David

1. Il y a en droit catalan quelque chose d'analogue aux deux cents pièces du mariage juif : c'est le *spoli (sponsalicium)*, sur lequel voir J.-A. Brutails, *La coutume d'Andorre* (Paris, Leroux, 1904), p. 129, et qui constitue, comme ici, un *augment* au profit de la femme; seulement le *spoli* est parfois mutuel, tandis que les deux cents ou cent « monnoyes » sont toujours exclusivement fournies par le mari.

Lopes Peña et Rachel Athias (déjà cité), et pour David Mendes et Rachel Peynado (16 février 1779) :

La dot quelle Luy a aporté se monte à la somme de six mille livres et le dit Epoux Luy a reconneu la somme de trois mille livres.

Il est à noter que l'apport du mari est toujours reconnu en faveur de la femme, quelquefois avec cette condition, « que suposé que laditte epouse déçedat sans enfens, ladite somme revienderét au dit époux » (19 juin 1781).

La dot peut être représentée par des meubles, des immeubles ou des marchandises :

La dote quelle luy a apporté se monte a cent Livres en Meubles et le Tiers dun bien de Campagne qui est aualué a mile Livres (4 novembre 1779).

... Deux mille livres un argent et six cents livres en marchandises (29 septembre 1784).

Ailleurs, on fait entrer en ligne de compte « une bague evaluee cinq cents livres » (9 mars 1781), ou l'héritage à venir :

La dote que la ditte Demoiselle (Marian Athias) a porté avec léritage quelle doit avoir, se monte a la somme de quatre cents Livres, et le dit époux Lui reconnoit trois cents livres. Le tout formant la somme de sept cents Livres.

Heureusement, il y avait en plus les deux cents « monoys d'argent » (1er septembre 1781)!

Les chiffres de dot marqués sur les actes ne dépassent guère quatre mille livres. Il est probable que quand la somme était forte on préférait en laisser le secret au notaire. Pourtant la somme de dix mille livres qu'Aron de Soria reconnaît à sa femme (25 juin 1783) est portée sur le registre, et dans l'acte de Juda Norsy et Meryam Segré, on lit que

elle luy a porté pour Dot quinze mille livres en argent six mille livres en meubles et effets, Douze cents livres aussi en argent que la feuture avoit en son particulier & Trois mille livres de gain de Noces ou agencement ce qui fait ensemble vingt cinq mille deux cents livres,

comme il est speciffié dans le contrat de mariage passé devant Me Rouzan Notaire (19 mars 1788)[1].

De même que dans le registre de décès, nous voyons apparaître dans le registre de mariages, mais seulement à partir de 1789, des noms d'origine non hispanique :

Cejourd'hui vingt trois avril 1789, s'est marie Salomon fils de Samuel, et de Miryan, tous natifs et originaires d'Allemagne, avec la Dlle Miryan native de Guestre, fille d'Asser, et de Bonne, tous natifs et originaires d'Allemagne.

Cejourd'hui neuf mars 1791 a ete celebré le mariage de Salomon Roget natif d'Avignon avec la demoiselle Rachel Perpignan native de Paris, la fille de Salomon Perpignan de cette ville...

Le 12 novembre 1792, an premier de la République, l'officier municipal de la Ville de Bordeaux recevait le registre de mariages des mains du citoyen Raba junior qui en était détenteur depuis son syndicat (1788), et lui en donnait décharge. Un seul acte figure ensuite sur le registre, c'est celui de Léon Foy et Sipora Herera que l' « officier public » unit en mariage, « le 17 décembre 1792, au nom de la Loy ».

Le « cy-devant rabin » n'a plus d'autre rôle, sous le nouveau régime, que de délivrer quelque certificat dans le genre de celui-ci, daté du 3 germinal an IV (mars 1796) :

Je soussigne çertifie avoir marié le citoyen Mordochai molina fils du citoyen ysaac molina avec la citoyene Ester carrançe fille du citoyen Abraham carrançe le mercredi, 22 çeptembre 1790 : en foy de quoy je signe, Bordeaux le 3 jarminal lan 4e de la republiqe française dauid Athias. sy devant Rabin.

(autre main :) Nous voisins sousignés certifions le faite contenu si dessus... L. Séguier, Barbet, Ampoulange, Dejean. (Au dos, legalisation des signatures.)

1. On verra avec intérêt l'article publié par M. Ad. Büchler sur *la Ketouba chez les Juifs du nord de l'Afrique à l'époque des Guéonim* dans la *Revue des Études juives*, t. L (1905).

§ 2. BAPTÊMES, ABJURATIONS ET CIRCONCISIONS.

« Ils faisoient autres fois baptiser tous leurs enfans, mais depuis 12 à 15 ans, ils ne le font plus. On ne sçait pas pour quoy on a laissé perdre cet usage, » est-il dit dans le rapport écrit avant 1729. Le rapport de 1733 reproduit par Malvezin [1] confirme ce renseignement : « Il y a 5 ou 6 ans que les Juifs portaient encore leurs enfants dans nos églises pour y recevoir le baptême; mais depuis cette époque ils font publiquement la circoncision aux enfants en présence des rabbins. »

Beaufleury [2] fait remonter à 1686 « l'époque où les Juifs cessèrent de faire baptiser leurs enfants; car on en trouve encore inscrits sur les registres de la paroisse Saint-Éloy de Bordeaux, dans les années 1680 et 1682 ». La vérité est que les registres de Saint-Éloi ne contiennent pas d'actes de baptême, par la raison bien simple qu'on ne baptisait qu'à Saint-André et Sainte-Croix, Saint-Seurin et Saint-Nicolas de Grave (ces deux dernières paroisses étaient *extra muros*). En fait, c'est à Saint-André que l'on allait généralement des paroisses Sainte-Eulalie, Saint-Éloi, Saint-Projet, sur lesquelles vivaient les Juifs portugais; et quand le curé de Sainte-Croix ou de Saint-Seurin baptisait un enfant de ces trois paroisses, ils en avisaient celui de Saint-André, qui en prenait acte sur son registre [3].

C'est donc principalement dans les registres de Saint-André qu'il faut chercher. En effet, pour les mois de février-avril 1688, nous y trouvons :

Françoise fille legitime de Fernandes Lopes et de Marie Cardose paroisse Ste Eulalie parrain Jean Tricaud marr^e^ Françoise Loustau...

Jean fils légitime d'Antoine Mendes delisario et de Françoise Mendes paroisse St Éloy.

1. P. 181.
2. P. 24.
3. Par exemple, rég. 44, actes 5, 524, 610, 624, 781, 837, 855, 936. Sainte-Croix baptisait généralement pour Saint-Michel, où il y avait peu de Juifs; Saint-Seurin, pour Saint-Remy, Puy-Paulin et Saint-Mexans, où il n'y en avait probablement guère au XVIIe siècle (on n'en comptait que 3 rue Sainte-Catherine en 1752; voir plus loin, VI, § 3). — Cf. au surplus *L'Eglise métropolitaine et primatiale Sainct André de Bourdeaux* de Hierosme Lopes (éd. Callen, Bordeaux, 1882), t. I, p. 306-316, particulièrement la note 3 de la p. 306 (ordonnance de l'archevêque Bazins de Bezons, 1699).

Fernandes fils legitime de Joseph Cardose marchand et de Beatrix Lamere parroisse Ste Eulalie parrain Antoine Gomes marraine Philippe Lamere [1].

En 1682, notons :

Jean fils leg^me^ de Mr François Sylva medecin iuré et de Catherine de Salazar dam^le^ parroisse St Michel parrain Mr Jean de Vignial secrétaire du Roy maison et couronne de france, marr^e^ dam^le^ Magdelaine de Vignal [2].

Le médecin François Sylva était si notoirement juif qu'il fut, pour cette raison, remplacé, en 1687, comme médecin ordinaire de l'Hôtel de Ville et alla s'établir à Paris, où il devint médecin consultant du roi [3].

En 1683, notons encore :

Françoise fille légitime de françois Rodrigue Sanche portuguois et de Anne de Campes paroisse St Eloy parrain pierre perrin marr^e^ françoise pinault [4].

Pour les seuls mois de juillet et août 1690, nous trouvons :

Nicolas fils légitime de Manuel ferreyra marchand et de Françoise Mendes par^sse^ St Michel par. s^r^ Nicolas ligardes marchand m^e^ Therese Brunet damoiselle...

Gaspard Raymond fils legitime de Jean Gomes marchand portugois et de Rachel Baesse par. St Proiet par. Raymond Labastide mar^e^ Catherine Maubert nasquit lundi 24 du p^t^ mois... le pere absent.

Marie fille legitime de François Rodrigues Sanches marchand portuguois et de Anne de Campes par. St Eloy, par Antoine Gaban (?) mar. Marie Tiffon, nasquit jeudi 3 du p^t^ mois (aoust)...

Michele fille legitime de Antoine Caravaille Caresme marchand et de Jeanne Dias par̄ S^t^ proiet parrain André Caruallo mar̄. Isabeau Gomes nasquit le 8... [5].

Pour 1695, on ne rencontre que :

françoise fille legitime de françois gomes march^d^ portuguais et de gratiane gomes par^e^ Ste Eulalie par^n^ Jean Guere(?) mar^e^ francoise paranteau nasquit le 16 de ce mois... (20 juin).

1. Reg. 25, actes 115, 226, 263.
2. Reg. 28, acte 29.
3. Beaufleury, p. 24.
4. Reg. 28, acte 1730.
5. Reg. 35, actes 569, 613, 627, 636.

Raymond fils legitime de s^r Jean Nougues marchand et d'Anne Bariaut par. St Michel parr. s^r Raymond Minvielle marr. Jeanne Nougues nasquit le 12 de ce mois... (14 septembre) [1].

Le seul nom hispanique qui figure sur le registre de 1700, sur lequel ont été enregistrés 1,124 baptêmes, est celui de :

Jeanne fille de françois Mendes marchand portuguois et de Marie henriques par^e Ste Eulalie par. Raymond Labastide marr^e Jeanne Muffiot nasquit le 27 de X^bre dernier [2].

En 1701, un seul également :

S (?) fille legitime de francois Mendes march^d et de Marie henriques paroisse Ste Eulalie par. Raymond Labastide maī. Catherine nougues née a minuit du 23 au 24 de ce mois (25 mars) [3].

En 1702, un seul encore, celui d'un enfant naturel, dont la mère n'était pas juive :

Estienne fils de pierre henriques et de Marie Constant non mariez par. Ste Eulalie paī. Estienne petit maī. Anne Taleiran né cette nuit passée à minuit (18 octobre) [4].

Aucun, pour ces deux années de 1701-1702, dans le registre de Saint-Nicolas de Grave, où l'on baptisait assez souvent des enfants de Sainte-Eulalie. On peut donc dire d'une façon à peu près absolue que les Juifs portugais cessèrent de faire baptiser leurs enfants entre 1690 et 1700.

On savait fort bien à cette époque que les marchands portugais étaient des juifs. La preuve en est dans ces trois actes, où l'on voit le baptême conféré à des filles de marchands portugais parvenues à l'âge adulte et dans des conditions qui impliquent la conversion; le premier est de 1683, et l'on voit en marge, de la même main, le mot « juifue ».

A etté baptisé Anne fille legitime de francois Mendes marchand portugais et d'Isabeau landon (? Cardóse ?) paroisse St-Etoy, parrain

1. Reg. 38, actes 877, 1526. — *Bariaut* doit être pour *Barrio*.
2. Reg. 44, acte 417.
3. Reg. 47, acte 294.
4. Reg. 47, acte 1894.

Sr Antoine Raoul marraine Anne Dussault dam^le Nasquit il y a environ 18 ans le pere absent[1].

Par la permission de Monseigneur Larcheuesque de Bordeaux primat d'Aquitaine a etté baptisée Therese Albres fille naturelle et legitime de feu Gaspard Albres marchand portugois et de Anne Vas, natiue de Citouble[2] en portugal juifue de nation agée de 16 ans ou environ. Son par^n a ette Messire francois Julliot seigneur de la deuise premier jurat de cette ville et au nom de la ville Messieurs ses collegues presents... (3 octobre 1695)[3].

Par permission de Monseigneur l'Illustrissime et Rdis^me Archeuesque de Bordeaux a esté baptisé soubs condition Marie Therese Gomes quon appelloit cy devant Gabriele fille d'Isaac Gomes Juif de nation releuant de M. de Gramon a Lesparre et de Rique Gomes Juifue agee de 19 ans et demy ou environ... ayant eté instruite par les soins de M^r fournier p^tre et beneficier de St Pierre et de dame Nicole des Biardiers (?) supérieure des filles de lenfance des ecoles charitables (20 novembre 1702)[4].

Beaufleury, qui mentionne l'abjuration de Thérèse Gaspard (Albres) en 1695, déclare que « cette abjuration donna aux Juifs une existence légale de fait, car ils ne l'avaient encore que de droit; ils en sentirent tout le prix et s'en servirent utilement dans la suite »[5]. C'est possible, mais si, de tels sacrifices au Moloch catholique, ils surent tirer parti dans la suite, ils ne s'y résignaient qu'avec peine, et Malvezin l'a bien montré en exposant les circonstances d'autres abjurations qui eurent lieu au cours du XVIIIe siècle[6].

Quoi qu'il en soit, avec le XVIIIe siècle commence une renaissance du judaïsme parmi les « Portugais » de Bordeaux. Parmi les causes de cette renaissance, on peut constater en première ligne l'influence des *schelihim*. Nous avons vu comment ils étaient reçus dans la communauté, quel prestige était le leur. Ils apportaient d'Orient et maintenaient dans sa pureté l'orthodoxie mosaïque. Notons que le rabbin Falcon était lui-même

1. Reg. 28, acte 1787.
2. *Setubal*, évidemment.
3. Reg. 38, acte 1604.
4. Reg. 47, acte 1988.
5. P. 28.
6. P. 151-168.

né à Jérusalem : sans nul doute on l'avait choisi comme rabbin à cause de son origine, garantie d'une science plus approfondie des rites et de la doctrine. Son prosélytisme put agir d'une façon continue pendant plus de trente ans, et raviver dans les familles catholicisées les souvenirs, la foi, le courage.

Le plus ancien des sept registres de circoncisions conservés aux Archives municipales commence avec l'année 1706. L'examen de ce précieux *Thezoro*, tenu par le *mohel* (opérateur) Jacob de Mezas, nous montre l'état du judaïsme bordelais à cette époque et comment il se recruta dans les années qui suivirent.

Nous y voyons d'abord qu'un important contingent de coreligionnaires allait dès lors s'agrégeant à la communauté. Ils venaient directement d'Espagne ou de Portugal, d'où ils étaient soit chassés par la crainte de l'Inquisition, soit attirés par des raisons commerciales. Accueillis par leurs compatriotes, leurs parents, ils en adoptaient les pratiques, dont la première était la circoncision. Aussi des circoncisions sont-elles opérées à tout âge :

Isaak rodrigues viniendo de portugal de edad de veinte y hocho años... » (11 nov. 1706). « Abraham de Simon de andrada de edad de veinte años viniendo despagna... » (21 avril 1707). « Abraham de acosta viniendo de portugal de edad de veinte y dos anos... » (15 janv. 1708). « Isaac de acosta viniendo de portugal de edad de dizesiete anos... » (28 avril 1708). « Abraham gomes de edad de 34 anos viniendo despagna... » (16 mars 1710). « isak desa vindo de portugal de edad de 65 anos... » (17 avril 1712). « Jacob de Acuña nauaro venido de espagna de edad de 65 años... (27 février 1716).

En 1718, du 27 mars au 10 août, Jacob de Mezas enregistre huit circoncisions dont une seule est opérée sur un enfant de huit jours; les autres circoncis, venus d'Espagne, ont 30, 50, 40, 17, 37, 50 et 24 ans.

Il arrivait qu'après avoir fait ainsi acte de judaïsme, le circoncis revînt au catholicisme : tel certain Luis Eugenio del Aguila, né à Villa de Priego (province de Cordoue), qui, baptisé dans son pays, apostasia à Bordeaux et finit par abjurer

en 1728[1]; mais bien rares semblent avoir été de semblables revirements.

La proportion des circoncisions opérées à l'âge de huit jours (âge ordinaire)[2] ou peu après, et de celles qui sont opérées sur des enfants plus âgés ou sur des adultes, est assez variable selon les années. Le registre de Jacob et Abraham de Mezas en indique respectivement 9 et 5 en 1706; 4 et 1 en 1707; 9 et 3 en 1716; 7 et 1 en 1717; 12 et 4 en 1726; 6 et 3 en 1727; 7 et 0 en 1736; 12 et 0 en 1737; 3 et 1 en 1746; 16 et 6 en 1747; 11 et 0 en 1757.

Quelques-uns avaient été circoncis déjà en Espagne, mais par une main inexperte, et il fallut recommencer[3].

Des familles entières, à peine débarquées, passaient par les mains du *mohel*. Le rapport de l'aide-major Puddefer (1733) le constate : « Il y a environ quatre mois qu'il arriva trois familles venant d'Espagne; tous ont été circoncis et remariés par les rabbins[4]. » Le 16 juin 1722, Abraham Fajardo Del-

1. « Ego fr. Paulus a Colindres Indignus Capucinus... fidem facio et attestor, quod hodie 27 Augusti anni 1728... examinavi et instructum inveni Ludovicum eugenium del Aguila naturalem (provt dixit) Villa de Priego regni Cordubensis in hispaniis, qui cum ab infantia sua Christiana[e] militiae per sacrileg[am] rationem Baptismi addictus religionem catholicam toto vitæ curriculo firmiter coluerit, donec ante sex circiter annos in hac Burdigalensi Civitate a Judæis misere ductus, a vera suscepta fide Apostaverit, et exinde caducam legem mosaicam ejusque ritus observaverit, præcedentibus mensibus... suos errores cognoscens, ac detestans novissime illos abjuravit. » (Archives de l'Archevêché, carton X, 4.) Une pièce adjointe nous apprend que le converti avait 56 ans, qu'il était né de parents catholiques et qu'après son apostasie il avait épousé une juive; qu'enfin un gentilhomme espagnol, don Sebastian de Bustos, de la ville de Malaga (présent à l'abjuration) lui avait « représenté l'énormité de sa faute ».

2. On ne retardait que pour une raison majeure : « ... por auer sido enfermo no se circuncido a los 8 dias... » (reg. 800 *bis*, 13 sept. 1714); «... de 31 dia por auer nacido en mar... » (*ibid.*, 7 avril 1715); « ... de vingt jours à cause de sa grande maigreur » (reg. 791, 25 avril 1779), etc.

3. « Moshe lopes peña viniendo de espagna circunsidado per la segunda ves de edad de treinta y seis años el qual auia sido circunsidado en espagna por un moso de liorna[a] por nombre mostre señor y por no estar descubierto ny la peria[b] echa, lo circunside por la segunda ves su padrino fue moshé henriques. » (15 juin 1706). — « Iserael de moshe lopes peña viniendo despagna de edad de 6 años circunsidado por la segunda ves. La primera por iacob de ledesma y por no estar descubierto ny peria hecha me auiendo llamado su padre para visitarlo con el señor benjamin gutieres que este en gloria lo allamos serado[c] y despues fue visitado por los senores H. H. Joseph falcon y *(un blanc)* que allaron ser serado y ordenaron que se circunsidase segunda ves su padrino fue Iserael henriques » (7 mars 1709). (Reg. 800 *bis*.)

4. Malvezin, p. 183.

a) Livourne.
b) « Déchirure » (hébreu).
c) *Cerrado.*

baille, venu d'Espagne, à l'âge de 52 ans, se fait circoncire (parrain Isac Gommes Delbaille, un parent sans doute), avec ses fils Isac et Jacob, âgés de 22 et 21 ans, auxquels lui-même sert de parrain. Le 1er juillet 1723, il faisait circoncire ses autres fils également venus d'Espagne (l'aîné, de 14 ans, le plus jeune, de 4) et leur servait aussi de parrain.

Tel est encore le cas de la famille des Raba. Sur la réquisition de Raba junior, syndic en 1788-1789, l'« Assemblée Nationale de la Nation Portugaise » tenue le 16 mars 1789, faisait transcrire sur le *Registre des Enfants nés de la Nation portugaise de la ville de Bordeaux,* une note détaillée concernant tous les membres de cette famille :

La Dame Louise Marie Bernarde (surnommee Sara) nee a Bragance au mois d'8bre 1712 et veuve de françois henriques Raba, négt dans la ditte ville, où il y est décédé le 13 aoust 1742: Est arrivée à Bordeaux le 24 juin 1763, accompagnée de ses huit Enfans et de sa Nièce, cy apres denommee, et est décédée ensuite dans cette ville, le 26 avril 1784, âgée de 72 ans et a etté inhumée dans le Cimetière neuf de la Nation... Suit la teneur de la declaration des huit enfans fils legitimes de feux Mr et Dame Raba cy dessus dénommes, tous nés à Bragance en portugal et arrivés à Bordeaux avec leur mère, le sus dit jour, 24 juin 1763.

Joseph Henriques Raba l'ainé (surnommé Abraham) né à Bragance le 11 Xbre 1728... a été circonsi à Bordeaux le 7 juillet 1763 agé de 34 ans, par Joseph Rodrigues Môel, parrain Joseph Rodrigues Alvares ; ensuite se maria le 6 7bre 1768 avec la Dlle Catherine ferreyra, sa cousine (surnommée Ester), née à Bragance le 7 mars 1735 et fille de Gabriel ferreyra et de Blanche Marie Bernarde, tous natifs de Bragance la ditte Dlle arriuée à Bordeaux le meme jour que les sus dits en leur compagnie.

Bernard Henriques Raba (surnommé Isaac), né à Bragance le 7 avril 1731... circonsi à Bordeaux le 7 juillet 1763, agé de 31 ans par Oliveira Môel, parrain Daniel Lopes Chaves.

Andre Henriques Raba, medecin reçu dans l'université de Coimbre (surnommé Jacob), né à Bragance le 29 7bre 1733... circonsi à Bordeaux le 7 juillet 1763, agé de 29 ans, par Joseph Rodrigues Môel, parrain Daniel Rodrigues Lima...

Antoine... dit Condourne (sur nommé Moise), né à Bragance le 3 aoust 1735... circonsi à Bordeaux le 7 juillet 1763, agé de pres de 28 ans par Abm Mezes Môel, parrain Daniel Rodrigues furtado.

Jean... dit Chevalier (sur nommé Aaron), né à Bragance le 5 avril 1737... circonsi à Bordeaux le 28 juillet 1763, agé de 26 ans par Oliveyra Môel, parrain Jacob Peinado.

Gaston... reçu médecin dans l'université de Coimbre (sur nommé David), né à Bragance dans l'année 1739... circonsi le 28 juillet 1763, âgé de 24 ans, par Joseph Rodrigues Môel, parrain Ab^m^ Rodrigues Tendeira.

Gabriel... dit Lameriquain (sur nommé Salomon), né à Bragance, le 12 avril 1741... circonsi à Bordeaux le 28 juillet 1763, agé de pres de 22 ans, par Ab^m^ Mezes Môel, parrain Raphael Dacoste Pereyra[1].

François Henriques Raba Junior (sur nommé Benjamin), né à Bragance, le 26 février 1743, dernier fils des susdits M^r^ et D^me^ Raba, a été circonsi à Bordeaux, le 28 juillet 1763, agé de près de 20 ans, par Ab^m^ Silva Môel, parrain Ab^m^ Castro...

A ceux qui n'avaient pu se résoudre à subir l'opération, leur famille la leur faisait subir après la mort, « sobre la sepultura, » est-il dit dans le registre de Jacob de Mezas, c'est-à-dire sans doute au moment de descendre le corps dans la tombe. Le cas se produit trois fois dans les années 1706-1709[2].

C'est un fait intéressant à noter que Jacob de Mezas, Espagnol d'origine, opère et marque sur son registre, cela dès les premières années, des Juifs avignonnais, dont les parrains sont avignonnais, ou étrangers[3]. Il inscrit comme parrain et marraine un espagnol et une avignonnaise, qui se fait représenter par une espagnole[4]. Les préventions des Portugais contre les Juifs d'autres pays disparaissaient donc sur le terrain religieux. Les difficultés qui survinrent dans la suite n'empêchent pas

1. Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 191, l'inscription funéraire de ce Gabriel Raba.

2. « Herson Fernandez de edad de sesenta anos circunsidado morto sobre la sepultura » (28 avril 1706). « Eliezer deaaron lopes circunsidado sobre la sepultura » (28 mars 1708). « Menashe mendes de edad de 13 anos morto sobre la sepultura » (26 mars 1709).

3. « Iserael de Josua bar iserael de auignon de 8 dias padrinos salomon bar aron y madrina blanche rauelle » (13 août 1711). Le même nom *rauelle* reparaît sous la forme *rabel* (2 sept. 1713). « Salom de Iserael bar josua de 8 dios padrinos Joseph darpuget y su mujer blanche de bonne » (28 octobre 1713). « Israel de Jeouda Petit de 8 jours parain moshe bar Mord[ocha]y Lange et Regina Bar Salom » (29 sept. 1731). « Jacob Moshe Bar mordojay de 8 jours Pareins, M^e^ le H. H. Asalem amecubat[a] Moshe acouen de polonia et Sara Darpuget femme de Jacob Darpuget » (30 nov. 1733).

4. « Simon Johay de Josuan abenesra de 8 jours pareins Ab^m^ Rodrigues et Ester Austruc rabelle et pr estre trouuée anseinte elle a d [on] ^ne^ le misba a Mesian Delbaille » (17 nov. 1732).

a) « Le sage et honoré. »

davantage le fils et les petits-fils de Jacob de servir de *mohel* pour des Lange, des Carcassonne, des Dalpuget, des Astruc, des Petit [1]. Et il en est de même des *mohelim* Abraham da Silva [2], Abraham Bargues [3]. Inversement, Em. Astruc circoncit des Portugais : des Pereyre, des Lopes, etc. [4].

La circoncision se faisait chez les parents, ou chez le parrain, ou chez la marraine, ou encore chez le *mohel* lui-même [5]; d'autres fois dans une synagogue *(esnogue)*, ou dans la salle d'une confrérie.

Les synagogues mentionnées à ce sujet dans les registres de *mohelim*, sont celles de « *Hateret Zequenim* (Couronne des vieillards) dite de Païs » (Paez) [6], celle du rabbin Ephraïm [7], celle des Cardoze [8], celle de *Sahari Rason* (Portes de la bienveillance [9]), fondée par Fernande, et dite des Avignonnais [10], celle des Gradis [11], et enfin celle de la *Hebera* [12].

1. Reg. 800 *bis*, 13 sept. 1743, 2 déc. 1744, 1er juillet 1751, 10 juillet 1753, 6 déc. 1758. Reg. 791, 6 déc. 1767, 17 avril 1769, 2 nov. 1775, 19 fév. 1781. Reg. 795, 18 juillet 1778.

2. Reg. 793, n° 41 (1755); le 16 février 1769, « Issac bar Salon Italien »; le 2 février 1733, « el hijo de Rapael allemant ».

3. « Le petit fils de Ribi Abraham aveugle alemand » (30 mai 1775); « ... le fils d'Eleazar Bar Eleazar alemand » (18 février 1877).

4. 9 juin et 12 déc. 1785.

5. « Le 27 février 1777 : j'ai circonci le fils de Pinyas de pas âgé de 8 jours dans sa maison » (reg. 794, de Bargues). « Le 16 avril 1778... dans la maison du parrain » *(ibid.)*.— Abraham Mendes (reg. 796) indique assez souvent que la circoncision s'est faite chez lui, rue du Mirail, puis rue des Augustins, puis rue Saint-Antoine, n° 11.

6. « Le 29e janvier 1776 j'ai circonci le fils de Joseph levi, dt chaourounou, dans la sinagogue de hateret zequenim dte de païs » (reg. 794); de même pour le fils d'Eleazar bar Eleazar alemand (17 avril 1779).

7. « Le 15 juin 1779... le fils de Joseph Bar Moyse allemand... dans la synagogue de Ribi Ephraïm » (reg. 794); « ... le 29 janvier 1781... le fils de Joseph Ephraïm de Berlin... dans la sinagogue du venerable Rabin Ephraïm lequel a été le Parrain » *(ibid.)*; « le 25 avril 1789... le fils de Samson Bar Joseph Ephraïm et de Sara Rachel de Benjamin Ephraïm, dans leur synagogue » *(ibid.)*.

8. « ... dans l'esnoge du mary de la marienne [a] » (Bigaïl Delvaille femme de Salomon Ca[r]doze) (reg. 798, d'Astruc, 30 octobre 1786).

9. *Schaharé Ratson*, les portes par lesquelles passent les prières favorablement accueillies.

10. « l'Enfant legitime de Salomon astruc ...la sirconsition sest failte a lesnogue de Sahari Rason par comodité etant dans la meme maison fondee par feu fernande pere et etant celle ou nous allons prier Dieu » (*ibid.*, 5 juillet 1788); « jay sirconcy mon cher fils legitime ... a lesnogue des avignonois fondée par Mr Yb fernande » (*ibid.*, 24 oct. 1790); « lenfant legitime de David Bar mossé... a lesnogue des avignois fonde par feu Mr fernande apellé Sahari Rason » (*ibid.*, 12 août 1791).

11. « Le 25 mai 1789... le fils de Jacob Mendes Campos et de rachel de Salomon Dias de Soria... dans la sinagogue de Gradis » (reg. 794, de Bargues).

12. « Le 6 août 1788... dans la sinagogue de la hebera le fils de Samuel bar Jacob et de hana Boaz » *(ibid.)*.

a) Marraine.

Les confréries sont celles de *Tipheret Bajourim* et de *Guemiloul Hazadim*[1]. Dans celle-ci tout au moins, nous voyons la circoncision faite sur la requête du père; le parrain et la marraine tirés au sort parmi les hommes et les femmes de la « frairie »; le *mohel* choisi par le parrain; celui-ci refusant parfois l'honneur *(mitsva)* du parrainage, qui est alors vendu aux enchères, et ce au profit du père indigent. Procès-verbal de la cérémonie était dressé sur les registres de la confrérie[2].

Les *mohelim* considéraient évidemment leurs registres personnels comme des livres d'état civil. Le 29 septembre 1786, Abraham Bargues inscrivant la circoncision d'un enfant de Samuel X... et de Sara X..., ajoute « observant cependant que les susdits n'avait que le Quidoussim ou l'aneau nuptial donné entreeux, mais le 1er 8bre suivant ils se sont mariés ». Le 14 janvier 1787, Emmanuel Astruc, ayant circoncis l'enfant d'une veuve, écrit dans son registre :

... et moy ayant demandé au pere en presence du perin sil en etoit le pere il me repondit que ouy de quy le parin a signe le prezent et luy ai dit egallement en presence de Jb Jessy jay le prepuce de votre enfant dans ma poche et il ma repondue en presence du dit Jessy quils signe le prezent et bien gardelé *(garde l'aie?)*.

Le *mohel* veut une certitude; l'affirmation du père putatif ne lui suffit pas; il tient, on le voit, à ce qu'il n'y ait pas d'équivoque; de là l'étrange remarque, d'un formalisme bien

1. « Le 19 juin 1776 j'ai circonci le fils de Jacob Molina age de huit jours dans la sale de la frairie de tipheret Baxurim » (reg. 794, de Bargues); « le 3 avril 1778... le fils de Joseph Garcias... dans la yesiba de Guemilout hazadim » *(ibid.)*; de même pour « le fils d'Haïm bar Jacob alemand et Rose d'Isaac Malax » (*ibid.*, 2 août 1788). — Sur ces confréries, voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 390 et suiv.

2. Em. Astruc dans son registre de circoncisions : « Ce jour lundy j'ay circoncy lenfant legitime de huit jours de Emanuel phereyre et de Mere Rachel Garcies dans la jesiba de Guemillut hassadin par requette a la ditte frerie a eu pour parin sorti au sort de coutume Isaac Rodrigue Momanto quy ma adopté pour Mohel et pour marienne sortie égallement au sort de coutume, des femmes de la dilte frerie Ester de Israel Astruc a eu pour nom lenfant jeuda la seremonie a la jesiba et tout enregistre a la dite frerie » (12 décembre 1785). De même à la date des 12 janvier, 26 juillet et 22 août 1786, mais cette dernière fois « la seremonie a la hebra atendue les embara de la jesiva occassionne par les reparations qu'on fait a la ditte frerie »; le 5 may 1787, « par requette que le pere a presente »; le 27 dec. 1787, « est sortie au sort Jonnatend de Sazias qui ne la pas accepté et ce vendue au profit du pere et Moyse Gomme Silva la achetée et ma choizy pour Mohel ».

judaïque, qu'il fait au père de l'enfant. Une autre fois il a recours à une preuve extrinsèque :

... lenfant de Mlle Sara... et de pere Mr Jacob... marie avec femme vivante... et avant lacouchement les parents de la mere du dit Enfan ont porté plainte devant M^r^ paris juge de pay du present arrondissem^t^ pour obtenir dedomage ce qui ateste le fait... (18 mars 1792)[1].

G. CIROT.

(A suivre.)

1. Comme on a vu, Jacob de Mezas donne parfois des détails précis sur ses opérations : « Jacob de pedro Gomes de tolosa — de edad de 22 anos solo la peria » (16 fév. 1710). « Il est survenu vune hemorogie de san fort considerable laquelle sur listant moy J^b^ de mezas ay arete » (30 avril 1738).

De même Abraham de Mezas : « Daniel R^u^ Lima age de 39 ans venu de portugal... Nota que ledit D^el^ Lima set trouue avoir trois prepuses et il a fallu faire par force vnne seconde operation laquelle jay fait dans le moman a la veue des assistants et il nous a ete ateste an meme temps par des particuliers de notre nation que sela lui venest de famille et que pareil cas etoit ariue a bayonne au grand pere du dit lima. — Ishac R^u^ lima filz age de 5 ans venu de Portugal... Nota que quoy que le dit J^e^ R^u^ lima filz netoit qun anfan de 5 ans il ma ete tres fasille de mapersevoir qu'il ne demantet point a sa famille[a] par les 3 Prepuses quil auest ce que jay ausy fait remarquer aux asistans » (8 juin 1747).

Enfin Isaac de Mezes : « ...l'enfant eut une omorogie tres consequente qui ne fut arrettée que par le moyen du bouton a feu qui fut posé sur l'endroit dou partoit la d^lle^ Omorogie » (5 mars 1788).

Voir la *Liste des circoncisions opérées par le Mohel Isaac Schweich (1775-1801)* publiée par M. Mayer Lambert dans la *Revue des Etudes juives*, t. LII (1906), p. 281-303. Ce registre renferme quelques détails du même genre que ceux des registres de Bordeaux.

a) « ...qu'il ne dementait pas sa famille. »

LES PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES DE FERNÁN CABALLERO

DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite* [1].)

Physiologie

El solchantre *(sic)* **de lugar** [1]
(Le chantre de vilage)
(Der Dorf's Küster)

No es mi animo pintar una clase, sino un individuo. — Si a ello me decido, es porq^e^ como el q^e^ voy a pintar vivio ignorado del mundo entero en el pueblecito q^e^ le dio cuna y sepultura, solo yo puedo perpetuar su memoria. Tal Leonidas, tal Plutarco! —

Era Gilito hijo de un criado de campo. en servicio de una noble y pudiente familia. y como tal, buena y generosa. — Habiendo Gilito por gordo y alegre caido en gracia. fue llevado a Sevilla a *estudiar*. — Por desgracia aumentó Gilito. en la abundante mesa de la casa de sus Señores considerablemente en carnes, pero en cambio en la universidad aumento poco en saber. — La incapacidad de Gil le hubiese cerrado todo camino de adelanto, a no haber enterrado su pecho ancho, una voz q^e^ en Italia lo hubiese hecho un Lablache, y q^e^ en Sevilla lo hiso solchantre. — Volvio pues triumfante a sus hogares

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1907, p. 67 et 286.

2. Manuscrit de 22 pages in-8° avec autographe de D. Gil et portrait au crayon par F. C., conservé à la Hofbibliothek de Vienne sous la cote 15,010 (suppl. 1743). — Il sera intéressant de comparer cette version originale avec l'imprimé qu'en a donné ultérieurement F. C., p. ex. p. 150-188 de la réédition au volume 32 de la *Colección de Autores Españoles* publiée par F. A. Brockhaus (Leipzig, 1882) : *Un verano en Bornos. Cosa Cumplida.... sólo en otra Vida. Lady Virginia. Tres Novelas Originales por Fernan Caballero.* Je connais aussi la traduction française de Christian de la Villeurnoy dans *Récits andalous de Fernan Caballero : La conscience ne transige jamais. Le maçon. Le matelot. Le chantre de village* (Angers, 1869, in-16 de 171 pp.).

tan robusto de voz y de persona. q^e en ambas cosas. voz. y persona, habia materia p^a 4 solchantres. —

Tomo Gil (ya designado por Don Gil, por pertenecer a la Iglesia) posesion del coro de la iglesia con alta y seria dignidad, luciendo una triple barba. como un triple pedestal de su reverenda cara de llena luna — agregó a esta prevenda la de sacristan y santero de una capilla situada al lado de la iglesia — Casose con una sobrina del cura, huerfana, algo entrada en años, pero buena, delicada, amante. q^e cifró en su rotundo marido toda la ternura. q^e durmiera tantos años ociosa en su pecho — trajole al matrimonio unas partidas suertas *(sic)* de tierra. de modo q^e decian las gentes : — vaya, si lo pasan bien!!! =

Resultó q^e Don Gil, entre bien estar y mimos, entre comer, cantar y dormir, q^e todo lo hacia en grande, siguiendose sus dias unos a otros tan calmos como cuentas de rosario, tan claros como gotas de agua, tan tranquilos como copos de nieve, tan alegres como lenteguelas *(sic)*, engordó de tal suerte q^e desluciese en la pesca de Conil. al mas corpulento de sus atunes[1].

Si no me engáño es Balzac, el q^e dice, q^e una felicidad cumplida, es un monstruo que no se reproduce — paradoxa, o no, en Don Gil se verifico — no se, si por ser *él* un monstruo, o por serlo su felicidad — Esto no cuidara mayormente a D^n Gil — mas no asi a su muger, la q^e creia q^e un hijo hubiese impedido ciertos pecadillos de infidelidad, a la verdad, como pecados veniales, pero mortales como golpes en su amante corazon. — Asi fue q^e un dia le halló en el corral, echandole un requiebro picaresco a una muchachilla q^e les servia descalza de pies y piernas lo q^e prueva entre otros muchos exemplos. q^e no es preciso ser un D^n Quixote visionario p^a hacer de una Mari Tornes una Dulcinea. — Desde entonces con harta prudencia despidio a la muchacha y tomó mal q^e le pesára á Don Gil una horrorosa vieja a su servicio — asi disfrazado y con el pseudonimo de Tia Tinea, entro el angel de paz el mas bello de los angeles en aquella casa. Describire la casa, o por mejor decir el Eden en q^e vivio el hombre mas feliz q^e he conocido. — p^r ello quisiera servirme de tinta color de rosa como lo son mis recuerdos. — Oh! triste filosofia q^e te quemas las pestañas sobre tus libros y los sesos en tus cavilaciones.!! — q^e eres tu en comparacion de aquella q^e brota de un espiritu sencillo y tranquilo como un manantial de aguas cristalinas!! — de aquella q^e se ignora a si misma, como la inocencia!! — Feliz! excelente querido Don Gil! — de grotesca, pero suave y dulce memoria! —

1. On sait que Conil (sur la côte de l'Atlantique, au nord du *Cabo Trafalgar*) était fameux naguère par ses *almadrabas* en mai et juin. Aujourd'hui encore, cette petite ville d'environ 6,000 habitants (p. j. de Chiclana de la Frontera) est connue par ses abondantes pêcheries de thon et de sardine.

vamos a tu casa donde tantos buenos ratos pasé! — Contiguo a la iglesia, se hallaba, una puerta grande q^e^ dava entrada a un patio o jardin — en este se hallaba una capilla con una antigua imagen, q^e^ fue enterrada en una cueva (alli existente) por los primeros cristianos cuando la invasion de los Moros. — hallada, y sacada milagrosamente — pasados de 800 años, poco despues de la conquista de Sevilla, por el Santo Rey Fernando — Al lado de la capilla, apoyandose en ella, la casa del solchantre — consistia esta, en una sala. q^e^ tenia una alcova a la derecha y otra a la izquierda — en esta estaban los avios de amasar, limpios y puros como el cristal = Frente de la puerta de entrada habia otra q^e^ dava a un corral, en q^e^ se hallaba la cosina — Era de ver, lo hermosas satisfechas y mansas, q^e^ en esta, se señoreaban las queridas y mimadas gallinas! — lo q^e^ prueva, q^e^ el aprecio ageno, dá esa confianza sin arrogancia tan necesaria en la vida y q^e^ impide ese angustioso temor, q^e^ entrava[1] nuestras facultades. —

Crecian en medio del patio dos altos cipreses. — mas alla dos anchos naranjos — y entre estos y los primeros se hacia lugar, un alegre y loco paraiso despilfarrando sus ramas, flores y perfumes. Delante de la casa, sostenido por pitacos se extendia vendiendo protecion contra el sol un frondoso emparrado — arrimado al angulo, florecia debil una mosqueta cubierta de sus palidas flores. — en las grietas de las viejas paredes se asomaba languido y perfumado el reseda — loco y dejavilado *(sic*[2]*)* el jaramago humilde y aterciopelado el musgo — estas y otras plantas parasitas cubrian el deterioro de la pared como los buenos hijos de Noe la descompostura de su padre — a su vez, eran cubiertos por un jasmin como por un trasparente velo verde — Si me he detenido en esta descripcion, es, porq^e^ me gustan los arboles como a las pajaros las flores como a las abejas las parras como a las abispas y las paredes viejas como a los lagartos. — la naturaleza como al poeta. — estos objetos. inspiran aun. a los animos mas incultos, y en prueva de ello estas coplas, q^e^ alli mismo oi cantar a las gentes del campo : sus autores. — poesia popular, poesia primitiva q^e^ canta como los pajaros por inspiracion por instinto, sin cuidarse q^e^ lo escuchan, y q^e^ provará eternamente q^e^ la poesia es tan independiente de reglas como la belleza de la coqueteria — he aqui las coplas :

Los cipreses de tu patio
Estan vestidos de luto
y es, porq^e^ no tienen flores
q^e^ ofrecerte por tributo.

1. Mot inventé par F. C. par contamination du français *entraver* et du castillan *trabar*.

2. Sans doute : *despabilado*.

Tus colchones son azaares
y tus sabanas mosquetas
tus almoadas jasmines
y tu, rosa, q^e^ te acuestas. —

El naranjo de tu patio
cuando te acercas a él
se despoja de sus flores
y te las echa a los pies.

Muchas veces cuando entraba en aquella casa, me quedava suspensa en el quicio de la puerta. — aquella casa tan limpia — la dueña tan tranquila y aseada q^e^ salia a mi encuentro. — Don Gil sentado ante una pequeña mesa, tan arrimado a ella cuanto se lo permitia su enorme *abdomen*. — sobre la mesa un jarro. — en su mano un vaso de vino q^e^ levantaba en alto p^a^ darme la bien venida con su gran cara de pascua, su boca de risa — en el corral frente de su puerta la vieja tia Tinea fregando al sol un perol que brillaba como oro el gato durmiendo sobre una silla baxa, este interior tan alegre, tan pacifico, tan minucioso. tenia la gracia prosaica, el colorido exacto y bello de un cuadro flamenco todo material, mientras q^e^ volviendo la vista al patio, donde en la brillante resplandeciente atmosfera, los cipreses naranjos y paraiso formaban un fondo, y las flores una orla a la capilla y su milagrosa imagen, se representaba a mi vista otro cuadro, todo meridional de fe, poesia, brillo y espiritualismo. —

El dia de alegre memoria en q^e^ por dicha mia, conoci á D^n^ Gil, tenia este, como unos 50 años. — su ovesidad habia llegado a su apogeo. — vestia calzon corto, chaqueta y chaleco, de la tela de lana gris, conocida por el nombre de habito de S^n^ Antonio. medias negras de estambre — un sombrero de tres picos — un capote negro con mangas colgaba sobre sus espaldas. no gastaba corbata, por la sencilla razon de q^e^ no tenia pescuezo tenia rapada la cabeza, y solo colgaban unas mechas largas en la nuca — o por mejor decir no colgaban por la dicha falta de pescuezo. sino se estendian por sus hombros en forma de golilla. — cuando iva al campo a ver sus sembrados, o a cazar, (pues era gran cazador) cambiaba el capote por una manta, el sombrero de tres picos por uno calañes de enorme ala. — las eclesiasticas medias negras por zapato de vaca y polainas, y asi ataviado salia mi D^n^ Gil pareciendo de lejos un pequeño monte Vesuvio apagado.

Nuestra primera entrevista, q^e^ es preciso referir, tubo lugar en los terminos siguientes : =

Habiendo llegado a ese pueblo con animo de pasar una larga temporada y siendo pariente de la familia. q^e^ en otros tiempos protegiera a D^n^ Gil, este se creyó por todos conceptos obligado de venir a ponerse

a nuestra obediencia. Es de advertir q^e^ en pueblos de ese tenor no se hayan mas espejos q^e^ alguno q^e^ otro tan pequeño, q^e^ si alguna vez tienen la curiosidad de mirarse en ellos. sus dueños, ven succesivamente, y cada uno por separado, sus faciones. —

Don Gil entro, pues, cuando vino a verme en la sala, en donde se habia colocado un espejo muy grande. —

Cuando yo entre me lo halle inmobil y absorto en contemplacion delante de este — el ruido q^e^ hice al entrar. no lo sacó de su enagenamiento. — El contemplandose a si, yo contemplandolo a él, nos estubimos gran rato. — Señora dijo al fin con voz onda. y sin desviar la vista del espejo, Señora este espejo. aumenta? =

No Señor! — (fuy cruel.)

Señora, este espejo ensancha? —

No Señor — (fuy barbara!)

Señora! grito lleno de angustia este espejo hace a las gentes tal cuales son?? =

Si Señor! — (fuy inexorable!)

Entonces con un acento desconsolado, y sin parar de contemplarse, esclamó con convicion profunda:

— Ay! q^e^ feo!, Ay q^e^ gordo! Ay q^e^ negro! — Ay! — q^e^ barrigon q^e^ soy!!! y cáyo, humillado y abatido sobre una silla. —

Yo trate de desempresionarlo *(sic).* pero era dificil. — Ah! Señora dijo si soy como me he visto alli. es preciso q^e^ los chiquillos se asombren.! — y se levanto p^a^ volverse a mirar. —

pero esta vez a mi gran sorpresa, a penas se hubo visto. empeso a reirse, tanto, y tan de corazon q^e^ yo no tarde en hacerle coro. — y fueron tales y tan repetidas nuestras carcajadas q^e^ mi marido acudio a ver, q^e^ es lo que dava pabulo a tamaña y prolongada hilaridad y aunq^e^ de caracter grave, enterado del asunto no tardó en ser con nosotros.

Esta fue mi primera entrevista con D^n^ Gil, q^e^ pienso no fue fria ni ceremoniosa — El discurso q^e^ probablemente traia estudiado salpicado de *Usías* y acompañado de besa manos, se quedo en el tintero, o por mejor decir en el espejo.

Establecida ya cierta confianza poco arriesgada en España, en donde las gentes del pueblo. son tan decorosas e instintivamente delicadas me suplico al ver mi piano con tan vivos deseos q^e^ tocase y cantase, q^e^ lo complaci con gusto. No puedo esplicar cuanto gozo al oirme (aunq^e^ gran chambona) — porq^e^ le gustaba ciertamente la musica. — mas poniendose serio y grave, : Señora, dixo, eso es hermoso no hay duda, pero donde esta el canto llano... y abriendo la boca como la de un cañon y entonando el *credo* con un torrente que hizo retemblar las vidrieras todo fue uno — A este estrepito, los chiquillos del capataz y otros q^e^ a la sason jugaban con ellos. salieron y formaron un grupo en la puerta de la sala creyendo se decia misa.

Don Gil amaba su canto llano no como el artista su arte, sino como el sientifico su siencia — con veneracion y respeto — muchas veces hablamos de musïca. pero eso pª el era griego — todo pª el se absorvia en el canto llano. —

Señora decia aquella catalina que V. canto... *Cavatina*, Don Gil. — pues, cavatina. muy bonita es, no hay duda, pero donde esta un gloria!

Al oir este torrente, las gallinas de su corral saltaban atras piando el pavo. hacia la rueda con su glu-glu-glu. — el gato se quitaba de en medio. el dormido perro se ponia en pie y empinaba las orejas. Tia Tinea se santiguaba y su muger pegaba un respingo y decia : Ave Maria, Gil! = pero vamos le decia yo. — prueve V. — cante V. — la plegaria de Moyses, qᵉ tanto le gusta[1].

Don Gil entonces me echaba una mirada en qᵉ luchaba la indignacion y el respeto — ella me manifestaba claramente qᵉ yo le proponia una profanacion — efectivamente jamas degrado Dⁿ Gil, su grave garganta, con el mas inocente tralala. — No hay me decia otras veces instrumento como el organo — qᵉ es el violin chillon la ronca guitarra, los pitios de la flauta acerca de esos sones reyes. y Señores de todos los sonidos? — lo qᵉ la voz de los canarios, hilgueros y mirlos junto de la mia.

Don Gil tan alegre, tan jovial en la vida privada, era otro hombre en la iglesia. —

No solo se revestia de sotana y sobre péliz, sino de una dignidad magistral — andava derecho y la rapada caveza erguida su barriga entonces aparecia en todo su esplendor. — la sotana respingaba con descaro por delante mientras por detras barria humildemente el suelo. Su cara entonces era impasible, y no levantaba los ojos sino pª echarle alguna mirada iracunda a algun monaguillo descuidado o irreverente — Nada le sacaba de su paso grave y medido a no ser algun ladron (Note)[2] en un cirio. — entonces perdia toda moderacion y entraba en un furor parecido al de Saul o de Orlando. — y agarrando la caña con el apagador. en via de tizona dava pronto fin al atrevido.

Don Gil sin mas ambicion qᵉ la de ser llamado *cantor* en lugar de solchantre. — (sutil distintivo que creo la vanidad) — sin mas pasion que su canto llano, sin mas diversion que su caza, era como he dicho el hombre feliz por excelencia era caritativo — servicial, y asi bien

1. Le fameux *andante* du quatrième acte du *Mosè in Egitto* de Rossini *(Dal tuo stellato soglio...)*. Ce détail date approximativement la rédaction de cette aventure : l'opéra fut, en effet, représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique le 26 mars 1827. A en juger par les réflexions pessimistes de la fin, il est probable que la *relación* fut écrite (cf. le *ya tú también... me dijiste un adiós...*) peu après le second veuvage de F. C., entre 1835 et 1837.

2. Cette indication est de F. C. et se rapporte à l'explication en allemand, à la fin de son récit.

quisto de todos. No se cuidava de politica, ni de cosa alguna fuera de su pueblo. — p^{a} el, el mundo era un caos. — q^{e} no definia — solo sabia (Ay! — como todos los españoles. mal que les pese!) q^{e} existia el *ingles,* el *frances* y las *indias.* Celebraba en extremo matrimonios y nacimientos, interesado en ellos a doble titulo de sacristan y cantor — por igual causa no le pesaban los entierros. — Su comida (q^{e} era buena) q^{e} bien le sabia! — el vino (q^{e} era malo) lo mismo. — de noche q^{e} bien q^{e} dormia. — el insomnio de q^{e} no tenia idea al haberselo discrito *(sic)* le hubiese parecido un monstruo fabuloso — e imaginario. —

Don Gil tenia un horror inato a las lagrimas. — no las podia sufrir — secaba cuantas podia y las q^{e} no tenian remedio las reprobaba — « pero si te mueres Gil, le decia su muger, yo te llorare amargamente » — « Haras muy mal, contestaba, porq^{e} p^{a} morir naci — y si yo pudiese morirme y sobre vivirme a mi mismo, no me lloraria. » — pues lo que no iciera[1] por mi, no lo hagas tu.

O. Don Gil. tu que has sido un cero de forma y de significado y q^{e} tanto podias provar, poniendote ideas cual numeros delante vale mas tu chaqueta de habito de S^{n} Antonio, q^{e} las tunicas de los siete sabios de la grecia! — Asi comprendia yo, a D^{n} Gil — Estaba yo entonces en aquella adde dichosa en q^{e} lo pasado esta sin lagrimas ni recuerdos y lo futuro sin temores ni cuidados! — en q^{e} ya todo se comprende, y en q^{e} todavia todo se siente — mas entonces callaba, todo lo q^{e} en mi corazon y caveza bullia, porq^{e} me avergonsaba de ello — tal era la impresion que los juicios de la sociedad sobre varios desahogos mios, habian producido en mi. tal es la impresion q^{e} dexa en nuestro animo, tal la paralisis en nuestras comunicaciones la primera sonrisa sarcastica q^{e} cae sobre un desahogo de nuestro corazon como la escaracha sobre una flor. — porq^{e} no son, ni los vicios ni las maldades, los q^{e} despojan de su virginidad los sentimientos ideales y puros, es... la *vulgaridad.* — y por consiguiente el poeta tiene que llorar siempre el paraiso perdido! — el hombre lo llora, porq^{e} trabaja — la mujer porq^{e} sufre — el poeta porq^{e} no es comprendido!

Desde entonces mis ideas se han fortificado, y mi corazon ha confiado en si mismo — No le temo a la vulgaridad comun ni a la pretenciosa q^{e} es la peor. — creo que la parte de la humanidad q^{e} pensamos y sentimos, somos una colmena, en la cual cada aveja, si halla una flor de la q^{e} puede sacar un poco de miel deve fielmente llevarla al comun deposito. — ya q^{e} tanto se aprovecha de la bella miel q^{e} otros tragieron *(sic)* — .por eso... (quien lo diria?) he bosquejado la excelente y grotesca fisologia de mi solchantre. —

Oh! mi gordo. mi buen. mi gris Don Gil! — tu q^{e} tanto ruido

1. F. C. avait écrit *haga.* Le mot *iciera* est ajouté en haut du premier, barré.

hicistes *(sic)* en tu iglesia y tan poco en el mundo! — ya no existes! — ya te hallas en el cementerio detras de tu casita, descansando tan tranquilamente como en ella vivistes. — Ya tu tambien mi buen Don Gil, me dixistes un *Adios* de aquellos q^e son las ebras con q^e se texe el velo negro, q^e va cubriendo la vida!! = tu has dexado un vacio en mi corazon proporcionado a tu magnitud[1] un vacio q^e cual la cuba de las Danaides nada podra llenar! — ! — Tu espiritu no volverá a este mundo, pues solo vuelven los espiritus de aquellos q^e tuvieron grandes pasiones o grandes remordimientos y tu no tubistes nada grande. sino tu barriga! Asi pues. ya q^e nada, ni tu mismo te recordará quiero hacerlo yo y p^r eso he cogido un ramo de los tristes cipreses de tu patio, y otro de tu alegre paraiso y con ellos te he dibujado p^a q^e otros te quieran tambien y sientan no haberte visto y sobre todo oido.

Descansa pues en paz, mi gordo, mi buen, mi gris D^n Gil! — tu vida te sera ligera pues fue un canto como la del ruiseñor, lleguen a ti mis suspiros como sibemols. — Duerme en paz tu q^e practicastes el canto y el latin sin comprenderlos, pliego blanco de papel sobre el cual estampó la fé, sus adoraciones p^a ponerlas en mano del Señor. — Mira desde donde estas con otros vecios[2] *(sic)* pobres de espiritu y ricos de corazon a la q^e fue tu amiga en tu vida y a tu muerte es tu Daguereotipo!!

Nota. Der Räuber an einem Licht. ein Theil des Dochtes. das sich beim Brennen los macht. so dass der Wachs oder Unschlicht[3], daran herabläuft[4].

1. L'auteur avait d'abord écrit : *persona.*
2. *Vecinos.*
3. Lire : *Unschlitt.*
4. P. 144 de la traduction française signalée précédemment, il y a cette note, traduite de la version espagnole publiée par F. C. « *L'original de cette lettre* [la lettre de D. Gil à F. C. dont il a été question p. 38, n. 1] *est entre les mains de l'auteur qui la conserve pieusement.* » Ceci est un petit mensonge : l'original ayant été envoyé à Julius, avec le portrait de D. Gil, F. C. n'en avait plus qu'une copie. On voit, tout de même, qu'elle avait songé à prendre cette copie, sans doute pour des fins, déjà conscientes, de littérature. Voici le portrait de Don Gil d'après la copie que j'en ai prise et le texte de la lettre :

S^ra D^a C*** Marquesa de ****

Con ocasion de las Pascuas, (que deseamos logre VS. felices) no escusasom hacer memoria a VS. de las singulares Obligaciones, q^e le rreconocemos, paraq^e vsando del derecho q^e tiene a Nuestra voluntad, dé anuestra Obediencia Repetidos preceptos desu agrado, en Cuyo Empleo sé acredite. Dios guarde a VS. muchos años en conpañi^a del Sor Marqués mi Señor...

Su Obediente Criado Fran^co de Paula

Gil ***

P D. he Recivido la Gran Pipa de Argé estoy contentisimo con ella, y le Repito

Magdalena[1].

Entre les cartiers qui composent. la superbe et vieille cité de Seville, il en existe un, silencieux et solitaire, qui s'étend, depuis la porte de St Juan jusqu'à celle de la Barquilla, appelé de St Lorenzo. Les rues en sont pour la plus part larges et tranquiles. L'herbe y pousse entre les pierres du pavé. Les maisons y sont en général d'un etage pauvres et

a VS. las gracias infinito. Digo a VS. q^e franca Irá aponersé a las Sapientisimas Ordenes de VS. luego q^e haga buen tiempo y los Caminos sé pongan buenos.

(Authenthico.) [*Cette remarque est de l'écriture de F. C.*]

1. Manuscrit de 28 pages in-8°. Ce récit a été publié *en espagnol* en 1878 à Séville par le marquis del Saltillo, neveu de Fernán, avec une notice biographique sur l'auteur par D. Fernando de Gabriel (*Ultimas producciones de Fernán Caballero. Estar de más, relación, y Magdalena, obra inédita...* Sevilla, Gironés y Orduña, 1878.) Bonneau-Avenant s'est même donné la peine de le mettre en français (*op. cit.* p. 291 *seq.*). On voit qu'en effet c'est bien à la « dernière production » de F. C. que l'on a affaire!

simples — leur luxe est la propreté — leur ornement des fleurs, — des fleurs qui se pressent aux petites fenêtres grillées comme des enfants curieux. —

Les maisons sont presque toutes habitées, par de braves y *(sic)* simples tisserands en soie — on goute dans ce cartier quelque chose de la paix des champs. —

Dans une de ces petites maisons vivoit Pedro Almeda, excelent homme attaché à sa propriété, comme s'il en étoit un bas relief, aimant, respectant son vieux atelier. hérité de père en fils, modeste source de leur modeste fortune — Pedro avoit épousé la jeune et belle fille de son voisin — elle mourut en lui laissant deux enfants, un garçon et une fille. Les enfants qui étoient fort jeunes ne furent que faiblement touchés de cette perte. — Pedro fut désolé! — Mais par un effet contraire du temps, il consola Pedro, tandis qu'il rendit chaque jour plus amère et plus sensible la perte de leur mère à ses enfants. —

Pedro portoit ses etoffes qu'il tissoit, chez un riche marchand, il y trouvoit toujours la servante de la maison. — Le simple fabricant se laissa prendre, dans les filets que cette femme fila avec l'habileté d'une traîtresse araignée, et ses pauvres enfants eurent une belle mère, qui accoutumée aux tracasseries de servante, et a l'insolente imitation du luxe de sa maîtresse ruina leur père, et rendit leur vie une existence de martyrs — elle fit tant que le pauvre Pedro mourut victime de la misère et de regrets tardifs. — L'atelier, ce vieux ami et bienfaisant soutien de la famille, fut vendu, pour..... payer l'enterrement de son maître!!!! =

Fernando, arrivé à l'age civil etoit desormais, l'unique soutien de la famille. — Fernando et Magdalena s'aimoient avec une tendresse que leur isolement et leur malheur avoient exaltée, — ils n'avoient connu d'autre tendresse que celle qu'ils se vouoient reciproquement. Leur belle mère ayant éconduite celle de leur père — combien de larmes repandues, dans le sein l'un de l'autre? — combien de promesses, de ne jamais se séparer! — La dernière volonté de leur père mourant, qui rendoit Fernando le protecteur et surveillant de sa sœur, acheva de donner a leur attachement, quelque chose de saint et de solemnel. — Ce fut encouragé par lui, que ce fier et noble jeune homme, se préta, empressé aux durs travaux de maçon. — Mais quand étouffé par une brulante poussière de chaux, fatigué par de pénibles efforts, étourdi sur des postes élevés et dangereux, il alloit défaillir, il se disoit : c'est pour Magdalena! = et ses forces et son courage se ranimoient par un miracle de l'amour fraternel. —

Ainsi trainoit cette famille jadis si heureuse, une existence mise-

rable — et cependant Magdalena chantoit et cultivoit des fleurs — car le chant et les fleurs, sont les jumeaux de la jeunesse, la vocation de l'air de l'Espagne, des tributs au soleil andaloux. — Etant un jour a sa fenêtre, entourée de ses fleurs, comme une bergère de son troupeau, elle vit passer deux homes — L'un etoit un grand et bel homme blond, d'une toilette recherchée — a ses côtés se trainoit un petit homme, commun, et mal propre, qui sembloit être son *cicerone*. — Mais voyez donc, dit le grand, qui étoit évidemment un étranger, « ne disiez vous pas, que dans ce cartier isolé, dans ses *(sic)* rues abandonées on ne trouvoit rien d'intéressant a l'observation? Cependant je n'ai rien vu entre les merveilles de Seville qu'on puisse comparer a ce tipe de la beauté espagnole, a ce visage de jeune fille encadré en fleurs. Menez moi chez elle »... Oh! Milord, repondit le petit homme, ce n'est pas si facile que vous semblez le croire! — Les gens qui habitent ce cartier sont de sevères et bourus tisserands, qui doneroient si peu l'entrée de chez eux a un grand Seigneur, que St Pierre celle du ciel a un juif. — Je ne trouve au surplus rien de surprenant a cette petite. — Ah! Seigneur? ces roses sauvages sont pleines d'épines — croyez-moi?

Cependant, reprit l'Anglois, il ne vous arrivera pas de mal, pour lui parler — allez vous dis-je —

Monsieur — croyez.....

Allez donc! — dit le Lord, d'un ton qui ne laissoit pas de réplique. Le petit s'approcha — mais dans ce moment Magdalena ferma sa fenètre.

L'Anglois s'éloigna contrarié — mais l'image de cette ravissante créature ne s'effaça pas de sa memoire.

Le jour suivant le trouva, promenant, cette même rue solitaire, mais ni ce jour ni ceux qui le suivirent, il ne vit a la petite fenètre grillée, que les fleurs, qui balancées sur leur tige par une douce brise, sembloient lui refuser l'entrée chez leur maîtresse.

Lord. G. — qui possedoit des milions pour satisfaire ses fantaisies, se trouvoit fort desapointé, en voyant sa despotique volonté arretée sur le seuil d'une miserable cabane.

Tadeo, dit il un jour a son complaisant serviteur, vous allez m'introduire de suite dans cette maison ou je vous chasse. —

Grande fut la frayeur, de Tadeo. — il vit que son maître ne plaisantoit pas. — après quelques instants d'une grande anxiété, il se frappa le front, rayoïant de joie, fit quelques pas se laissa tomber par terre et commença, à crier, hurler, gémir d'une manière effrayante. — de sorte que tous les habitans sortirent de leur demeure, et s'assemblèrent autour du miserable qui crioit toujours sans perdre haleine Ah! Monsieur disoit il a son maître, faites moi secourir? — je souffre, horriblement, qu'on me porte dans la maison la plus proche —

Mais l'Anglois, restoit immobile ne pouvant faire autre chose dans cette scène, exéminetement[1] ridicule, que garder son serieux. — chez moi! — chez moi, disoient les charitables voisines. —

Ici dit Tadeo, en se trainant chez Magdalena. —

Tandis qu'on s'empressoit a secourir Tadeo — Lord G. — appuyé contre le mür, les bras croisés sur sa poitrine, restoit absorvé dans la contemplation de Magdalena. Sur sa ravissante phisionomie s'unisoient l'innocence et la vivacité, coṁe dans un bijoux des perles et des diamants. — honteux de voir des trésors de compassion et charité, prodigués a cette méprisable mistification, Lord. G. — s'éloigna suivi de son serviteur qui feignoit de boiter, et qui prit congé en promettant de revenir. —

Le lendemain Tadeo revint seul — Mon maître, dit-il en entrant étoit hier trop trop effrayé, trop ému pour pouvoir vous exprimer sa recoñoissance, pour le service que vous lui avez rendu, dans la persoñe, de son humble serviteur, « il m'envoie aujourd'hui accomplir les devoirs que la recoñoissance lui inflige. — vous l'offenseriez, si vous refusiez de recevoir, ces petites marques de sa reconnoissance. »

En disant ceci, il leur presentoit de beaux cadeaux, entre les quels se distinguoit un superbe peigne d'écail, l'ornement favori des Espagnoles de toutes les classes. — Les deux feṁes restèrent muettes d'etoñement. — Magdalena rouge de surprise et de joie, par un mouvement rapide saisit le peigne, qu'elle laissa aussitôt a sa place en retirant sa main... Mais coṁent dit-elle, de sa reconnoissance? L'avons nous méritée? — ? — est-ce donc pour un verre d'eau et de vinaigre? —

Elle a raison dit la vielle feṁe en mettant un shal, nous ne l'avons pas meritée, mais enfin si ce Seigneur est si riche, si genereux..... et que coṁe, par un refus, vous l'offenseriez cruelement — ajouta Tadeo.

Magdalena etoit honteuse et n'osoit toucher aux presents — mais ses yeux se fixoient involontairement sur le peigne, et son cœur battoit sous son corsage, raccomodé par mille endroits, mais propre.

Quand Tadeo fut parti, elle sauta de son siège, s'empara du peigne, courut a son petit miroir et tournant sa superbe tresse autour de sa tête, elle y fixa le peigne — elle sautoit et rioit dans sa folle gaîté. Voyez ma mère disoit elle c'est un peigne digne d'une marquise... elle ne voyoit pas son frère, qui immobile à la porte, regardoit sa sœur avec un profond étonnement. —

Coṁent ce peigne se trouve-t-il en ton pouvoir? dit-il enfin. — Elle lui conta toute l'aventure d'une maniere joyeuse et précipitée. — Mais apeine avoit-elle achevé, qu'arrachant le peigne des cheveux de sa

1. Par contamination de EX[*celentemente*] et *eminentemente?*

sœur, il le jetta par terre, et le foulant a ses pieds le fit sauter en éclats. —

Sa sœur resta petrifiée de frayeur et de surprise. — Pourquoi cette violence, insensé? s'écrie sa belle-mère —

Fernando pour toute réponse la toise avec colère et mépris, et s'adressant à sa sœur :

Crois moi Magdalena, se *(sic)* peigne t'enlaidit. — Magdalena! — Magdalena, je te l'avertis, si cet étranger ose encore une fois, franchir le seuil de ma porte... vous vous en repentirez, toi, et lui. —

Près de la porte de Jeres, se trouvoit la belle auberge des *Diligencias*. Dans un de ses plus vastes appartements, jetté sur une chaise Lord G. — battoit le plafond avec ses bottes, donant des signes de la plus vive impatience —

Mais quelle raison done-t-il pour m'interdire l'entrée de sa maison, cet impertinent cet orgueilleux jeune home? — Cette demande etoit dirigée a son petit et fidèle serviteur qui depuis un cart d'heure etoit debout devant lui, tenant une assiette avec un verre de shrob[1]. —

Monsieur, repondit-il, on est ici, plus malicieux, plus clairvoyant — que dans votre pays. — Croyez vous qu'il ne se doute pas des motifs de vos visites et de vos presents? — Monsieur! — desistez de cette entreprise qui est plus difficile et plus perilleuse que vous pouvez le croire — cherchez des amours plus faciles dans la haute société que vous frequentez. —

Taisez-vous! — dit le Lord, et il poursuivit, come se parlant a soi même. Faciles? — Faciles? — Certes!! — voila mon ami J*** avec ses 15-mille livres sterling de bones rentes, qui n'a pu les faire accepter avec sa main et son cœur ni ici, ni a Cadix[2] la jolie Mlle F. — me refuse une walse, et danse de suite avec un petit *cadete*[3] avec le quel je me serois battu, s'il avoit eu du poil au menton — Mlle B. — me rit au nez parce que je prononce mal, une phrase espagnole l'orgueilleuse marquise de B. — me regarde du haut de sa grandeur parce que mes ayeux n'ont pas tué des Maures. — La belle et devote comtesse de P. — est d'une froideur et réserve désésperante, dont elle ne sort, que pour me prêcher a me convertir. — d'ailleurs la quelle pourroit se comparer a Madalena? — Magdalena, chez la quelle se trouvent reunis et confondus, les tipes de beauté réligieuse du cristianisme et du paganisme, la pure et sainte beauté des anges, et la séduction[4] des grâces?

Après quelques instants, le Lord dit a son patient domestique.

1. F. C. veut dire cette limonade de fruits qui s'appelle en anglais *shrub*, vocable de même origine arabe que nos mots *sorbet* et *sirop*.

2. Exactement vrai et connu [*note de F. C.*]

3. Soulieutenant [*id.*].

4. F. C. avait, au lieu de *la séduction*, originairement écrit : *celle*.

Tadeo il faut gagner ce rebelle de frère. — Tu dis qu'ils sont dans la misère? — hébien, tant mieux! — offre lui de l'or.! — tout l'or que tu voudras. — De l'or? — les gagner? — repondit Tadeo. Ah! — Milord! — vous ne coñoissez pas ces gens là, avec leur entètement de probité, leur idée fixe d'honneur, ils sont incorruptibles!! =

Tadeo reprit Lord G. — chez qui les contrariétés exasperoient l'orgueil et la passion — Tadeo une seule entrevue avec Magdalena, et je doñe deux mille livres!! —

Tadeo renversa son corps en arrière ouvrit les yeux et la bouche de toute leur grandeur — le verre qu'il tenoit sur l'assiette y tomba et le shrob coula à terre, sans qu'il s'en apperçut. Puis, sans mot dire, il prit sa casquette et sortit en courant.

Tadeo arpentoit orgueillesement les rues, coñe un diplomate chargé d'une mission importante. — Cependant plus il approchoit du cartier de St Lorenzo. plus sa marche. se ralentissoit. et plus sans s'en rendre compte. ses deux mille livres perdoient de l'éclat qui l'avoit tant ébloui, et plus la persoñe de Fernando lui paroissoit, elle, grande, noble, et temible. — Tadeo! — Tadeo.! — se dit-il, n'oublies pas. ton vertu chérie. la prudence. — ! — je ne peux je ne dois entrer. chez ce Fier Abras. —

Alors entrant chez un epicier il ecrivit quelques mots donnant rendez vous à la vielle Micaela. pour une affaire importante — fit porter le papier par un petit garçon qu'il ne perdit pas de vue, et fut attendre sa vielle coñoissance a l'*Alameda vieja.* —

L'*Alameda vieja* est une superbe promenade — tout est vieux chez elle — ses magnifiques colones romaines qui ornent son entrée, et sur les quelles sont posées des statues d'Hercule, et de Jules César. — ses arbres énormes. qui sur leur troncs centenaires, portent des feuilles d'un jour, — ses belles fontaines de marbre, dont le murmure inspiroit a Calderon ses *Noches de St (sic) Juan* dont l'Alameda est le téatre. — a son extrémité sur ce vaste terrain ce monument couroñé d'une croix vulgairement nommé la *cruz de la tinaja* à cause de sa forme — Le monument fut erigé a l'endroit ou Don Pedro le cruel. fit brŭler a son entrée a Séville Doña Béatriz Enriquez, mère des Ducs de Medina Céli, prevenue d'avoir protégé. la rébelion de Don Enrique de Trastamara, frère du roi. — Quand le feu prit a ses vétements, le vent qui chassoit la flame, leva la robe de la noble matrone agée de 80 ans. — Ce qu'ayant vu sa fille de service son devouement et son respect a sa maîtresse furent tels. qu'elle se precipita dans les flammes, se jetta aux pieds de la victime, retint ses jupes, et y périt avec elle. — Voici une vérité plus grande et plus sublime que la fiction de Bernardin de St Pierre[1].

1. Note. — Les exaltés ont fait abattre ce monument pieux et historique. sous pretexte qu'une croix, près d'une promenade etoit une irreverence — ils sont si

Revenons a notre Mercure qui s'y promenoit, en attendant la mère de Magdalena. — il y tenoit ce monologue mental. — Dix mille piastres ! ah ! — l'heureux mortel ! — il doit posseder plusieurs mines au Perou, ou bien un chemin de fer a lui seul ! — dix-mille piastres pour un caprice ! — quel étourdi ! — enfin profitons en — nous feindrons de gagner cet argent à la loterie. pour tromper le frère j'epouse Madalena, pour que le secret soit mieux gardé nous achetons un établissement....

Dans ce moment il sentit qu'on lui touchoit l'épaule — il se retourna et vit la vielle fem̄e, tout en larmes. — Monsieur Tadeo dit-elle, vous ne savez pas. combien nous som̄es malheureuses ! — Magdalena en mourra ! Voici une nouvelle conscription. Oh ! sŭr ! bien sŭr ! — Fernando sera soldat — il ne peut payer un remplaçant.... qu'allons nous devenir !

Tadeo ne put retenir un mouvement de joie a cette nouvelle — il fit assoier la vielle fem̄e près de lui.... — Si Magdalena, se laissa seduire par sa belle mère. les escuses de sa résignation, furent un aveugle in̄ocence et l'amour a son frère ! —

Protegé par l'absence de Fernando qui travailloit a un moulin a une lieue de Séville, et par une nuit noire com̄e le crime. Lord G — se rendit chez Magdalena.

Blas, un de leur voisins aimoit Magdalena — il avoit voulu l'épouser — Fernando la lui avoit refusée — a cause de sa mauvaise conduite — Depuis la première entrée des étrangers. chez la jeune fille qu'il aimoit il avoit perdu tout repos. — il veilloit sur le trésor qu'il n'esperoit pas posséder, avec la rage du désespoir. — La visite nocturne de l'étranger ne put echapper à sa vigilance. —

J'ai ma vengeance ! — dit-il — et d'un pas léger, franchissant la vielle muraille maure delabrée du côté de la rivière, il courut au vilage de Camas [1] ou se travailloit [2] Fernando, qu'il trouva plongé dans un profond som̄eil. —.

Tu dors, cria-t' il en le secouant par l'épaule — tu dors. com̄e un mort ! — tu ferois mieux de veiller sur ta sœur ! —

pieux !!!!! [*Note de F. C.* — Il n'est pas sans intérêt de relever la confusion caractéristique commise constamment par cette femme à la plume facile, à propos de sa réflexion sur le trait qu'elle vient de relater et l'épisode bien connu de *Paul et Virginie :* sans doute, l'acte de la *doncella* de Dª Beatriz Enriquez est peut-être plus pathétique que celui de Paul se jetant à la mer pour sauver son amie, mais qu'est-ce que cet acte, tout nu si je puis dire, a-t-il à faire avec la littérature? F. C., qui se vante, en toute occasion — dès *Sola*, cf. *Literarische Blätter der Börsen-Halle,* Hamburg, 1840, p. 739, note — de rapporter des faits exacts, a presque toujours oublié dans ses œuvres qu'on pouvait rester véridique sans négliger la forme et en soignant le style].

1. *Lugar* sur le chemin de fer de Séville à Huelva, sis dans une plaine à droite du Guadalquivir, du p. j. de Séville : c'est la station pour Itálica, qui en est à 25 minutes, et c'est aussi le meilleur point de départ pour la visite de Castilleja de la Cuesta.

2. F. C. avait écrit : *trouvoit* et a corrigé en oubliant de barrer *se*.

Fernando fut tout-à-coup libre des liens du someil et son sang qui circuloit si tranquilement, bouillit dans ses veines. et se préssa sur son cœur

Mais, dit-il, ma mère est près d'elle —

Un riche Anglois est maintenant près d'elle! — dit Blas avec rage — avec triomphe —

Tu mens! — cria Fernando en sautant de sa couche de paille =

Je mens!!! — murmura Blas d'une voix sourde, et les deux jeunes gens. se fixèrent durant un instant d'une manière terrible — dans ce regard il y avoit la mort. Suis-moi! — dit. Blas. — ce que tu vas voir me venge de tout — partons! = Partons! — dit Fernando. — mais attends toi. Blas. si je ne suis pas convaincu a avoir ta langue hachée en morceaux. — je le jure par l'äme de ma mère! —

Les deux jeunes gens, volèrent a la ville. ils s'arrèterent a la porte de Fernando. come deux noirs nuages précurseurs de la tempête — La foible lueur du crépuscule rendoit les objets plus distincts. Quand ils entendirent le bruit d'un verrou qu'on tiroit avec précaution — ils se retirèrent contre le pan d'un mur qui gisoit encore dans l'ombre — Alors la porte s'ouvrit, et ils virent sortir un home de haute taille enveloppé dans son manteau — Fernando se précipita vers lui — Que vas tu faire?? — dit Blas en le retenant —

Tu as raison, repondit Fernando je suis désarmé! = et se degageant des mains de son compagnon il entra brusquement dans sa demeure —

Magdalena etoit etendue sur le plancher la face contre terre — ses superbes cheveux noirs la couvroient come un crèpe funèbre, — on entendoit ses sanglots et près d'elle la vielle mère accroupie, sembloit tàcher de la consoler. —

Sois maudite!! dit Fernando en la saisissant et la jettant par terre — sois maudite! — dans ce monde et dans l'autre! — Que la honte. l'infamie, le crime et le sang qui sera versé par ta cause, retombent sur ta tête coupable! — Ah! poursuivit-il en prenant un sac rempli d'or qui se trouvoit sur la table — Ah! — voici le prix de l'honeur de ma famille!!! — Ma sœur! — Ma sœur! — ne t'en dis-je donc pas assez quand je brisai ton maudit peigne! – je t'en avertis, malheureuse! — tu nous a perdus tous deux! — Magdalena! — tu ne me reverras plus! —

Magdalena poussa un cri terrible. — elle leva des yeux égarés — Fernando avoit disparu —

Il y avoit un grand festin a l'auberge des *Diligencias*. Lord G. — donoit un diner a une foule de jeunes officiers de la garnison de Gibraltar. Tous ces jeunes gens rioient et buvoient gaîment.

Au dessert on apporta de nouveaux vins. et l'on devint communicatifs. — Quand la conversation tomba come de coutumes sur

les aventures galantes, et que l'honeur des femes y fut traité avec la même legereté que des courses de chevaux, Lord G. — conta son aventure. qui origina de nouveaux rires, et de nouvelles plaisanteries. —

Cependant persone ne faisoit attention. a une belle noble et fière figure de jeune home, cachée dans des haillons de maçon qui se teñoit iombile sur le seuil de la porte — Sa pâleur mortelle etoit un fond mât, sur le quel le feu concentré de ses yeux, brilloit plus vivement.

C'est donc vous Mr Tadeo qui avez filé cette intrigue coroñée de tout succès? — dit un des jeunes officiers a Tadeo. qui faisoit une humble révérence, et sourioit modestement —

Le beau miracle dit un autre avec deux mille livres?!! = croyez[1] vous qu'aucun pauvre diable de maçon, ni aucune pauvre fille mourant de faim, y résistent? = A la santé de votre Magdelena, Milord! = En mémoire de Magdalena? — dit une voix forte et sourde —

Je suis assassiné! — exclama Lord G. en posant sa main sur son cœur Et voici votre vil argent, continua la même voix, et jettant un sac sur la table, de manière que les verres et les plats se brisèrent et volèrent en éclats — « dites a vos compatriotes. que l'honneur d'une hoñète famille en Espagne, ne s'achète pas avec de l'or! —

Saisissez l'assassin! — crièrent les anglois en se jettant sur lui « Mes amis! murmura lord G. mourant — laissez le! — qu'il puisse se sauver, facilitez en lui les moyens il s'est conduit en home d'honneur — sauvez-le! c'est mon dernier souhait —! — pauvre Madalena! =

On n'entre pas! — dit la sentinelle postée à la porte de la prison publique —

J'ai mon passeport! — dit le jeune home qui vouloit y pénétrer — je viens d'assassiner un home! —

La sentinelle voulut le saisir —

Laissez-moi. lui dit-il en la repoussant, n'y suis-je pas venu par ma volonté? — je ne recule[2] jamais sur mon chemin! —

Le terrible évenement — fit grande sensation a la ville. Un jeune avocat plein de merite vint s'offrir come defenseur au coupable. Il est necessaire, lui dit il, que vous declariez aux juges. que le hazard seul vous conduisit a l'auberge, ou le nom de votre sœur et votre affront. vous furent relevés[3].

Non repondit Fernando — je ne le dirai pas. car c'est une fausseté. — que les persones qui sauront mon deshoñeur sachent en même tems. que je ne diferai d'un instant la vengeance —

1. Corrigé de *croyoit*.
2. Primitivement : *rétrocède*.
3. Evidemment : *révélés*.

Vous voulez donc mourir? — dit après quelque reflexion l'avocat. — Eh! — q° ferois-je, répondit Fernando d'une vie, avec la quelle je traînerois l'honneur souillé. la conscience trempée de sang????

Entre les orangers. qui bordent le Guadalquivir près de Seville. vaguoit un bâtiment. joli. leger come un songe d'enfant.. Le soleil le doroit, comme l'esperance. l'avenir. — Ses voiles blanches et sveltes. s'enfloient d'un air pur. et parfumé. — Le drapeau anglois aux vives couleurs s'y balançoit avec nonchalance. et sembloit jouir de cette brillante atmosphère —

Mais ce vaisseau portoit un cercueil!! Un cercueil de plomb qui contenoit les restes embaumés du Lord. G. !!! =

Ainsi l'on voit souvent. une feme brillante et parée, passer[1] le sourire sur les lèvres. le calme au front. tandis. que son sein renferme, un.....[2] cercueil de plomb. d'une douleur sans oubli.

Cependant. sur la place de St Francisco. etoit érigé l'échafaud, — on y voyoit attaché un home. — Ses membres pendoient avec une indéfinissable expression. de lassitude de la vie! — sa tête naguère. si haute et si fière, le bourreau. l'avoit baissée. Une multitude, silencieuse, pâle, et morne, le contemploit. ! — singulière leçon de morale publique!!!

Quand le soleil. qui lui avec la même indifference, sur les fêtes et sur les désastres, s'ensevelit entre[3] les nuages, les persones les plus illustres de Séville, s'acquittant de leur devoir come frères de la confrerie de la charité, descendirent le cadavre et l'ensevelirent. — honeur que ne done pas leur corone aux rois. mais que la charité catholique prodigue aux miserables marqués du sceau de l'infamie. Cette charité sublime qui reçoit dans son sein saint et pur, ceux que la société arrache du sien. vicieux et corrompu.

La nuit étendit ses ombres funèbres — la lune repandit sa lumière come des pleurs. — sur le lieu de cette horrible catastrophe — un morne silence régnoit sur la place — il n'étoit interrompu que par le murmure de la fontaine qui s'y trouvoit et qui bavardoit come un inocent enfant, qui n'a pas encore compris l'horreur et la souffrance! — On entendoit encore de tems en tems la cloche du couvent de St François qui marquoit les heures d'une manière si lugubre et solemnelle come si chacune d'elle etoit destinée a quelque nouvelle catastrophe —

1. Le mot *brillante*, qui avait été écrit de nouveau à la suite de *vasser*, a été barré.

2. F. C. semble avoir écrit : *amer*, puis avoir voulu substituer : *lourd*. Le mot est difficile à déchiffrer nettement.

3. Le ms. a : *en — entre*. F. C. a oublié qu'elle avait commencé le mot à la fin de la ligne.

Deux crieurs de nuit, se rencontrèrent, sur une des rues adjacentes a la place —

Allez vous a la place ? — demanda le premier. —

Je voudrois bien m'en dispenser repondit l'autre — l'échafaud perce l'obscurité comme si elle le fuyoit — il paroit plus grand. —

N'y allez pas ! — une ăme en peine y hante. — je l'ai vu avec ses blancs linceuils — j'ai entendu ses gémissements. —

Vierge sainte ! — c'est sûrement l'ăme de ce brave et pauvre Fernando, qui venoit a la salle d'audience ou cette inique sentence a été[1] prononcée !

Certes, certes, dit l'autre. ils auroient dŭ l'absoudre, s'ils avoient en eux-mĕmes. un sentiment d'honneur, qui parla plus haut que leurs loix écrites. Que Dieu aye misericorde de l'ăme du malheureux ! — Amen ! dit l'autre et ils se separèrent, suivant chacun une rue differente et criant : je vous salue Maria ! — il est minuit — le ciel est couvert de nuages. —

Quand le jour vint devoiler les mistères de la nuit, on vit etendue au pied de l'echafaud embrassant un de ses pivaux. le cadavre d'une jeune fille. — Le calme de la mort n'avoit pu effacer sur ses traits. une déchirante expression de désespoir. —

Le tems et l'oubli engloutirent cet évenement, come tous ceux de la vie humaine — il n'en resta rien que cette expression de nouveau repetée par les anglois : Les espagnols sont des assassins ! =

Note. On ne pend plus en Espagne — cette peine est remplacée par le garrote. — A Sevilla la prison et l'endroit du supplice a été relégué extra-muros — on n'erige plus come avant. l'echafaud devant la salle d'audience une terrasse a été elevée a ce but dans une cour de la prison —

Le malheureux condamné ne traverse plus la foule — on ne donne plus son agonie et son déséspoir en spectacle — — le peuple ne voit plus. qu'une terrasse elevée — le condamné est assis sur le banc du *garrote*. Sa tĕte appuyée contre le piveau — Si tôt que le boureau, posé derrière le piveau tourne une forte cheville le malheureux qui a la gorge, le col, et la nuque fracassé expire — Sa face est recouverte d'un epais voil noir. —

Il y avoit longtems[2], que ce petit récit écrit par moi gisoit oublié entre de vieux papiers — quand l'histoire de Lola, que je lus dans las

1. Corrigé de *étoit*.
2. Nous savons par la lettre à Julius qu'il y avait 12 ans.

presse m'en fit souvenir. C'etoit absolument la mĕme. jusque dans ses détails — sauf des invraisemblances, car un hom̄e ne peut être pendu et décapité en mĕme tems — les cadavres des condamnés. sont enterrés au moment ou le soleil se couche — on ne coupe des membres aux condamnés, que quand ceux ci. sont des monstres dont les crimes renouvéllés et comis sur des grands chemins, peuvent être con̄u de toute la province et que l'on peut esperer, que ces membres exposés ainsi. sur les grandes routes, puissent effrayer, les malfaiteurs. et éviter de nouveaux crimes. D'ailleurs il y a longtemps. qu'une telle barbarie. ne se pratique plus. L'objet de ce recit. assez simple et com̄un n'est autre. que faire con̄oître l'hom̄e du peuple espagnol. tel qu'il est, avec son noble caractère. ses idées sur l'hon̄eur sa fermeté. et un besoin de vengeance — il me semble que ce caractère est tout à fait effacé dans l'histoire de Lola. — il me semble aussi plus probable de faire passer une seduction entre des miserables gens du peuple, que non chez des gens d'une classe plus élevée —

Ainsi donc, qu'oique je ne veuille nullement, comparer mon petit brouillon. avec la charmante narration d'une fem̄e aussi célèbre et distinguée que la Comtesse de Merlin, j'ai droit d'ĕtre flattée d'avoir eu la mĕme idée qu'elle, et de reclamer pour moi habitante du pays [1] plus d'exactitude et de couleur locale —

Me la comtesse a civilisé mon histoire — c'est a dire l'a embellie poulie. dorée, — elle lui a donné de belles manières un beau langage mais l'histoire perd avec ses défauts quelque chose de primitif de vigoureux, de vrai [2]. —

C. PITOLLET.

(A suivre.)

1. *Habitante du pays* a été ajouté en surcharge.

2. L'histoire que F. C. dit avoir lue dans un feuilleton de la *Presse* autour de l'époque où elle écrivit sa lettre à Julius avait paru pour la première fois en 1838, au second volume des *Loisirs d'une femme de monde* (Paris, Ladvocat, 2 vol. in-8°). L'auteur était une Cubaine, née Mercedes de Jaruco, originaire de La Havane (1788) et mariée à Madrid, où elle avait été amenée de bonne heure, au général français Christophe-Antoine, comte Merlin, qui fut en Espagne capitaine général de « Pepe Botella » [cf. sur lui : *Biogr. des Hommes vivants.* — Bégin, *Biogr. de la Moselle.* — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — *Moniteur universel* du 11 mai 1839 (discours du maréchal Clausel)], et dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile. Elle était fille d'un inspecteur général des troupes de l'île de Cuba et nièce d'O'Farrill y Herrera, qui fut ministre de la guerre de Ferdinand VII, puis de Joseph Napoléon, avec lequel il retourna en France, où il mourut. L'ouvrage ci-dessus contient, au Ier volume et aux 144 premières pages du second, l'histoire de *Maria* (c'est-à-dire de la Malibran, avec laquelle l'auteur avait entretenu une étroite liaison et dont le portrait est placé en tête du Ier volume); le reste est consacré à celle de *Lola.* Cet ouvrage fut réimprimé en 1845 (d'où le feuilleton de la *Presse*, que j'ai cherché cependant en vain dans la collection de ce journal aux environs de l'époque où écrivait F. C. à Julius), sous le titre de *Lola et Maria* (Paris, de Potter, 2 vol. in-8). L'histoire qui nous occupe y a été insérée t. I, p. 1-116. L'action se passe au moment des guerres napoléoniennes entre la sœur d'un officier espagnol et un colonel français qui, ayant

violé la jeune fille, est tué par le frère au milieu d'un banquet offert aux officiers ennemis. Le meurtrier est exécuté. Sa sœur meurt devant son cadavre. La narration est fade et sans couleur locale aucune. Il n'y a rien d'étonnant que ce bas-bleu — qui eut même les honneurs de la *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er juin 1841 : *Les Esclaves dans les colonies espagnoles* — ait connu le drame de Séville et ait songé à l'exploiter littérairement selon la formule des salons où elle régnait alors. F. C. a-t-elle raison de prétendre que sa narration à elle est plus « réelle » ? Outre la confusion, déjà notée, entre le fond et la forme dans une production littéraire, sans l'harmonieuse union desquels l'œuvre d'art est impossible, on n'est pas peu surpris de la manière dont, pour mieux pouvoir mettre en vigueur la prétendue honnêteté du peuple espagnol, elle transpose un événement dont la version donnée par Mme de Merlin est évidemment la version historique. Le souci de la thèse à démontrer suffisait à lui seul pour ruiner les prétentions de Fernán à l'objectivité, sans parler de l'obstacle de la langue. Mais cette femme manquait alors de conseillers qui lui fissent entendre qu'il fallait renoncer à vouloir écrire en français, et qui traduisissent en espagnol, ou corrigeassent, ses premières ébauches. A vouloir être le George Sand de l'Espagne, elle eût dû comprendre toute seule que mieux valait tenter l'aventure en espagnol.

VARIÉTÉS

Notice sur la traduction castillane des « Évangiles » et des « Épîtres de saint Paul » faite par le docteur Martin de Luçena pour le marquis de Santillane.

Amador de los Rios, dans l'appendice de son édition des Œuvres du marquis de Santillane qu'il a consacré à la bibliothèque d'Iñigo Lopez ne mentionne pas cette traduction des Évangiles. Rodriguez de Castro (*Biblioteca Española*, t. I, p. 439) consacre une courte notice à la version de Martin de Lucena dont il a examiné le manuscrit dans la bibliothèque de l'Escurial, où il figurait sous la cote 1-1-11. Perez Bayer (*Bibliotheca Vetus* d'Antonio t. II, livr. X, p. 214, note 2, et p. 245, note 2) consacre lui aussi deux petits paragraphes à ce manuscrit qu'il a trouvé « inter libros quorum lectio promiscue interdicta est n. 14 ». Clemencin (*Elogio*, p. 438, notes aux n°s 18, 19, 20 de la bibliothèque de la reine Isabelle la Catholique) parle de cette traduction d'après Rodriguez de Castro. Samuel Berger (*Les Bibles castillanes*, extrait de la *Romania*, t. XXVIII, p. 49) déplore la disparition de ce manuscrit « depuis longtemps perdu ». Moi-même (*La bibliothèque du marquis de Santillane*, p. 237-239) je le considérais comme introuvable et, après avoir reproduit la notice de la *Biblioteca española*, je disais l'avoir inutilement cherché à l'Escurial où une place est restée vide sur le rayon des bibles espagnoles.

La hasard a fait rencontrer ce manuscrit à quelqu'un qui ne se doutait ni de sa disparition, ni de son importance. Dans l'*España moderna* (n° 202, octobre 1905, p. 111-152), M. Juan Pérez de Guzmán a publié un article intitulé : *El libro y la biblioteca en España durante los siglos medios*. En parlant du marquis de Santillane et des reliures anciennes qui ornent quelques-uns des manuscrits qui lui appartenaient, M. Pérez de Guzmán décrit celle d'un volume qui ne fait pas partie du fonds Osuna et qui contient les évangiles en langue vulgaire, traduits par Martin de Lucena pour Iñigo Lopez de Mendoza. Après avoir analysé les ornements hispano-arabes qui couvrent les plats de ce volume et après avoir mesuré le relief, « casi medio centimetro », de la croix pattée de Jérusalem qui couvre les deux faces de la reliure, le bibliographe de l'*España moderna* passe à d'autres enthousiasmes et admire un des beaux Pétrarque qui ornent les rayons de la réserve du département des manuscrits de la *Biblioteca Nacional*.

Le manuscrit retrouvé par M. Pérez de Guzmán porte la cote Dd. 181. Je me souviens de l'avoir vu dans les vitrines, exposé pour sa reliure, sans que j'aie pu me douter de ce qu'il contenait. Et Samuel Berger l'a vu lui aussi ce manuscrit qu'il cherchait avec tant d'ardeur et qu'on croyait disparu. Une fois de plus il convient de constater qu'en fait de livres il ne faut jamais dire « perdu », et qu'il vaut mieux adopter une formule moins désespérée et dire simplement « pas retrouvé ».

Ce manuscrit ne figure pas au catalogue général de la Nationale de Madrid. Je l'ai vainement cherché à *Lucena,* à *Martin,* à *Macabeo* (surnom du traducteur), à *Evangelios* et à *Biblia.* Ce que je puis affirmer, maintenant que j'ai eu le loisir de l'examiner attentivement, c'est que c'est là l'exemplaire même décrit par Castro et qu'il a sans doute fait le voyage de l'Escurial à Madrid au moment où la révolution tenta de centraliser dans la capitale les trésors littéraires épars dans les églises, dans les couvents et dans les bibliothèques des chapitres. Sous la Restauration on rendit beaucoup, mais pas tout, et la *Nacional* s'enrichit ainsi, heureusement pour les érudits, de quelques volumes précieux.

Il ne me reste plus qu'à décrire minutieusement le manuscrit Dd. 181 de la bibliothèque de Madrid, qui porte maintenant la nouvelle cote : Mss. 9556.

Ce volume se compose de 97 feuillets non foliotés. Il est écrit sur vélin, à deux colonnes, réglées à 36 ou 38 lignes. L'écriture est du xve siècle. Il est orné de rubriques et de petites initiales en or et couleurs, ou rouges et bleues. Les grandes lettres ornées, peintes au commencement de chaque évangile et des épîtres, ont été barbarement coupées. Au commencement du manuscrit, on voit la trace d'un feuillet qui a été détaché et qui portait peut-être des armes, des ornements et la dédicace du traducteur. — Format : 308^{mm} × 208^{mm}. — Reliure : en cuir sur ais de bois, ornée de dessins hispano-arabes au poinçon et garnie de fermoirs de cuivre. La tranche est dorée. Sur le plat supérieur une vieille étiquette de papier porte : *Euāgelio.*

Fol. 1. Dans la marge, en caractères plus petits que le texte, mais de la même main et avec la même encre, se trouve le prologue de l'évangile de saint Mathieu. Il devait avoir sa rubrique comme les autres prologues. Elle a sans doute été rognée par le relieur.

Incipit : « Matheo commo en Judea ouiesse predicado el euangelio. » — Explicit : « Asy como en aguila el sacra | mento de la Diuinidat. »

Fol. 1. Rubrique : « Aqui comiençan los santos euangelios en Romançe los quales son Romançados por el Reuendo *(sic)* dotor *(sic)* maestre Martin de luçena el macabeo, por mandado del exçelentissimo cauallero ynigo lopes de mendoça. »

« Aqui comiença el santo euangelio de sant matheo. Capitulo primero. »

Incipit : « [E]ste es | es el libro | de la generaçion de | ihu xpo fi | jo de dauid | fijo de abraham. Abraham engen | dro a ysaac. E ysaac enge | ndro a jacob. E jacob engend | ro a juda... »

Fol. 22 v°. Explicit : « que yo soy con vusco to | dos los dias de vuestra vida fasta el | acabamiento del siglo. »

Rubrique : « Aqui se acaba el santo euangelio | segunt sant matheo euangelista | del muy santissimo ihu dios nuestro. » (28 chapitres complets.)

Fol. 23. En marge, prologue de l'évangile de saint Marc.

Rubrique : « Aqui comiença el prologo sobre sant marcho. »

Incipit : « Marco euangelista escogido de dios en el baptismo fijo de sant pedro... » — Explicit : « dios es el que pone el prouecho. » Rubrique : « Et aqui comiença el santo euan | gelio segunt sant marchos. E contienense en el dicho euangelio veynte e tres capitulos. Capitulo primero. »

Incipit : [C]omienço del | euangelio | de ihu xpo | fijo de dios | segund que | es escripto | en ysayas | profecta... »

(15 chapitres complets. Le chapitre 16 commence au folio 34 v°B. A la deuxième ligne du folio 35B nous trouvons la fin du chapitre 23. Par conséquent il y a là une assez grosse lacune.)

Fol. 35A. Explicit : « Et la pala | (fol. 35B) bra confirmante por las siguientes señales. »

Rubrique : « Aqui se acaba el santo euangelio | segunt sant marchos euangelis | ta del muy sanctissimo ihu dios nuestro. »

Fol. 35B. En marge, prologue de l'évangile de saint Luc.

Rubrique : « Aqui comiença el prologo sobre sant lucas. »

Incipit : « Lucas siriano natural de antiochia medico por arte disçiplo de los apostolos... » — Explicit : « publicarlo a los que non le buscan | e son enojosos. »

Fol 35B. Rubrique : « Et aqui comiença el sanctissimo e | uangelio segunt sant luchas. E | contienense en el dicho euangelio | veynte E tres capitulos. Capitulo primero. »

Incipit : « [ ]...e. En | [d]ias de herodes | Rey de Judea vn | saçerdote por nom | bre Zacarias... »

Fol. 54 v°. Explicit : « siempre en el templo loantes e bendisientes | al señor. »

Rubrique : « Aqui se acaba el santo euangelio se | gund sant luchas euangelista del | muy santissimo ihu dios nuestro. »

Fol. 54v°. En marge, prologue de l'évangile de saint Jean.

Rubrique : « Aqui comiença el prologuo sobre sant Johan. »

Incipit : « Aqueste es Johan euangelista vno de los disçipulos de dios el qual fue escogido por dios virgen. . » — Explicit : « el fruto | del trabajo al que | lo preguntare | quisieren saber. »

Fol. 54 v°. Rubrique : « Et aqui comiença el santo euangeli | o segunt

sant Johan. E contienen | se en el veynte e vn capitulos. Capitulo primero. »

Incipit : « [E]n el comi | ençio | era palabra | e la palabra era | en prinçipio çeca *(sic)* de dios e todas las cosas | por el son fechas e syn el non es fecha alguna. | »

Fol. 67 v°. Explicit : « todo el mundo non podria saber los | libros que dellos serian de escriuir. »

Rubrique (en noir) : « Aqui se acaban la santissima e glo | riossissima euangelica escriptura segun | sant Johan euangelista en fin de cuyo | santissimo testimonio la verifica euan | gelica doctrina se acaba deyfica muy san | ta Deo graçias. Amen. »

(21 chapitres complets.)

Fol. 67 v° B. Blanc.

Fol. 68. Rubrique : « Aqui comiençan las epistolas de sant | pablo en Romançe los quales son Romançados por el Reuerendo doctor | muestre martin de luçena el macabeo | por mandado del exçelentissimo caua | llero ynigo lopes de mendoça. »

« Aqui comiença la epistola de sant pablo enbiada a los Romanos E con | tienen se en ella dies e seys capitulos. Capitulo primero. »

Incipit : « [P]aulo sieruo de xpo ihu | llamado apos | tol apartado | en el euangelio | de Dios lo qual | ante prometiera por sus pro | fetas en las escripturas sa | ntas. »

Fol. 75 B. Explicit : « al qual es honor e gloria en los siglos | de los siglos amen. »

Rubrique : Aqui se acaba la epistola embiada a los | Romanos E comiença la primera epis | tola enbiada a los corinthios en laqual | se contienen dies e seys capitulos. »

(16 chapitres complets.)

Incipit : « [P]aulo | llamado apo | stol de xpo ihu | por voluntad de dios... »

Fol. 82. Explicit : « Et mi ca | ridad con todos en x° ihu nuestro señor amen. »

Rubrique : « Aqui se comiença la segunda epis | tola enbiada por sant pablo a los co | rinthios e ay en ella trese capitulos. »

Incipit : « [Pa]ulo apostol de | ihu xpo e thimothe | o hermano de la yglesia | ... »

Fol. 86 v°. Explicit : « la | caridad de dios e comunicaçion del santo spiritu sea con todos vos amen. »

Rubrique : « Aqui se acaba la segunda epistola | enbiada por sant pablo ad corinthios. | Aqui comiença la epistola enbiada por | sant pablo ad galathas e contienense | en ella seys Capitulos. »

Incipit : « [P]aulo non por los ombres nin | por ombre mas por ihu | xpo e por el señor padre | que lo Resuçito de la muerte | (fol. 86 v° B) E todos los hermanos que... »

Explicit : Fol. 87 v° B. « Ca soys fijos de dios enbio dios el | espiritu de su fijo en vuestros coraçones claman | te abba padre asy que ya non es sieruo | ».

La réclame indique que les premiers mots du feuillet suivant devraient être : « mas fijo. » Par conséquent il y a là une lacune, et même une lacune assez considérable puisqu'elle comprend la fin du chapitre IV de l'épître aux Galates, à partir du milieu du verset 7, et aussi l'épître aux Ephésiens, l'épître aux Philippiens, l'épître aux Colossiens et la première épître aux Thessaloniciens dont la rubrique finale, accompagnée de la rubrique initiale de la seconde épître aux Thessaloniciens, devait se trouver au bas du verso B du dernier des feuillets perdus. En effet, le folio 88 commence par les premiers mots de la seconde épître.

Fol. 88. Incipit : « [P]aulo e siluano e | thimoteo al yglesia de los | thesaloniçenses en dios | ... »

Fol. 88 v° B. Explicit : « nuestro señor ihu xpo | sea con todos vos amen. »

Rubrique : « Acabase la epistola segunda embiada a los thesalo | niçenses. Et comença la primera e | pistola enbiada a thimotheo e conti | enen se en ella seys capitulos. »

(3 chapitres complets.)

Incipit : « [P]aulo apoltol *(sic)* de ihu xpo | segund el mandamiento de dios nuestro saluador | ... »

Fol. 90 B. Explicit : « en la fe exçedieron graçia | sea contigo amen. »

Fol. 90 v° A. Rubrique : « Aqui se acaba la primera epistola de thi | motheo E comiença la segunda episto | la enbiada por sant pablo a thimothe | o e contienen [se] en ella quatro capitulos. »

Incipit : « [P]aulo apostolo de ihu xpo por | voluntad de dios segund | el prometimiento que es en | xpo ihu a thimotheo el | muy amado fijo. »

Fol. 91 v°. Explicit : « el señor ihu xpo | con tu espiritu gracia con uos amen. »

Rubrique : « Aqui | se acaba la segunda epistola ad thimo | theum. E comiença la epistola enbia | da por sant pablo ad titum E en ella se contienen tres capitulos tan | sala *(sic)* mente. Capitulo primero. »

(4 chapitres complets.)

Fol. 91 v° B. Incipit : « [P]aulo apostolo de ihu | xpo segund la fe de los esco | gidos de dios del conoçimien | to de la verdad que segund | piadad es en esperança de la vida | eterrna. »

Fol. 92 B. Explicit : « a los que nos aman en la fe la | graçia de dios nuestro señor con todos vos amen. »

Fol. 92 v° A. Rubrique : « Aqui se acaba la epistola enbiada a tito | e comiençase [la] epistola enbiada por sant | pablo ad philemonen. »

Incipit : « [P]aulo athado de ihu xpo | thimotheo hermano | a philomon amado | nuestro ayudador e a apia | hermana muy amada. »

Fol. 92 v° B. Explicit : « la gracia del señor | ihu xpo con vuestro spiritu amen. »

Rubrique : « Aqui se aca | ba la epistola a philemonen E co | miença la epistola enbiada por sant | pablo a los ebreos Et se contienen | en ella trese capitulos. »

Incipit : « [E]n muchas guissas | e en muchas ma | neras en el otro tienpo di | os fablaua a vuestros pa | dres por los profectas | »

Fol. 97 B. Explicit : « saludan vos los herrma | nos de ytalia gracia sea con todos vos amen. »

Rubrique : « Aqui se acaba la epistola de sant pablo | ad ebreos que es la postrimera de sus epis | tolas syn fin gracias al gloriossisimo nom | bre en cuya marauillosa orden super | literal Resplandesçe la subjecçion a el | deuida de todas las criaturas que es causa | de ser ellas aquello que son segund que a el pla | se el qual es el muy santificado nom | bre ihu. »

(13 chapitres complets.)

Fol. 97 v°. Blanc.

Les réclames au bas des feuillets de ce manuscrit sont rares. En marge le scribe a écrit en petits caractères des mots oubliés, des mots rares ou l'explication des expressions peu communes.

Par exemple au folio 3 v° le texte porte : « e la | tierra vn jota o vn apex non traspasa | ra de la ley fasta que todas las cosas | se fagan. » En marge on lit : « Apex se dise en lengua | ebrayca holem e es vn pu | ntillo. »

Fol. 6B. Texte : « Et | como passase dende ihus vio a vn | ombre asentado en el canbio math | eo por nombre e dixole sigueme ».

En marge on lit : « teloneo algunos disen | sea cambio mas la verdat | que es la playa onde se... | el portadgo e flete del... naues. » Cette note a été très rognée.

Fol. 31 v°. Texte : « e perdera los labradores. »

En marge on lit : « Colonos son labrado | res que non labran en | lo suyo mas en lo age | no. »

Ces notes écrites en petits caractères, comme les prologues des évangiles, sont de la même main que le texte.

De loin en loin, on voit en marge des mains tendues dont l'index désigne un passage. Ces mains sont semblables à celles qu'on rencontre dans d'autres manuscrits du marquis de Santillane, où l'on trouve aussi des notes autographes : comme, par exemple, dans le volume qui contient la traduction de la *Divine Comédie* faite pour le marquis par Enrique de Villena, dans le manuscrit de la version castillane du *De montibus* de Boccace et dans celui qui nous conserve la traduction du *De praeconis Hispaniae* de Gil de Zamora. (Cf. Schiff,

La bibliothèque du marquis de Santillane, notices XLVII, D*; XLIX, I*; LXVII*.)

J'ai vu de ces mains aux feuillets 7 v°, 8, 8 v°, 9, 11 v° 11 v°B du manuscrit qui nous occupe. Au folio 9, il y en a quatre. De plus, dans la marge du folio 8, la main est accompagnée des mots : *nota de san | juan*, et au verso du même feuillet on lit : *nota*. Ces paroles sont de la main d'Iñigo Lopez de Mendoza lui-même.

Il m'a paru utile de copier deux chapitres de la traduction des Évangiles et des Épîtres de saint Paul dont nous venons de décrire le manuscrit retrouvé. On pourra constater que les quelques lignes de cette version, citées par Castro, sont identiques à celles par où commence le chapitre troisième de l'évangile de saint Mathieu. C'est une preuve de plus que le manuscrit de Madrid est bien celui que l'auteur de la *Biblioteca española* a vu et décrit à l'Escurial.

(Fol. 2B). En esos dias veno johan bautista predicante en el desierto de juda & disiente penitençia fased que se allegara el Reyno de los çielos. Aqueste es el que es dicho por ysayas el profecta disiente bos de llamante en el desierto aparejada la bia del señor derechas fazed sus sendas. Aquese johan avia vestimenta de pelos de camellos & çynta de piel traya çerca sus lomos. E su comer eran langostas & miel saluaje. Estonçes salia a el jerusalem & toda judea & toda Region cerca del jordan & bautisauan se en el jorrdan por el conosçientes sus peccados. E viendo muchos de los fariseos & saduçeos vinientes a su bautismo dixo les generaçion de biuoras quien vos demostro foyr de la venidera yra pues fased fruto digno de penitençia & non querades desir entre vos padre auemos a abraham. Digo vos en verdat que poderoso es dios de estas piedras rresuçitar a los fijos de abraham y a el seguron *(sic)* a la Rays del arbol es puerto pues toda arbol que non fisiere buen fruto sera corrtada & en el fuego se echara. E yo vos bautiso en agua en penitençia, aquel que despues de mi verna mas fuerte es (fol. 2, v° A) que yo del qual el calçado traer non soy digno aquel vos bautisara en espiritu sancto & de fuego, del qual el su aventadero sera en su mano & alinpiara su era & ayuntara su trigo en su troxe. E las pajas quemara con fuego non apagable entonçe veno ihus en galilea en el jordan a johan que fuese bautisado por el. E iohan de ne daualo *(sic)* disiendo yo por ty deuo ser bautisado & tu vienes a mi. E Respondiendo ihus dixole agora que asy nos cumple complir toda justiçia entonçes lo dexo. E bautisado ihu luego subio del agua. E ahe los çielos le fueron abiertos & vio el espiritu del señor deçendiente como paloma & beniente sobre & ahe una bos del çielo desia aquesse es mi fijo amado del qual me agrade.

Premier chapitre de la deuxième épître aux Thessaloniciens.

Fol. 88. Paulo & siluano e thimotheo al yglesia de los thesaloniçenses en dios padre nuestro & en el señor ihu xpo gracias a vos & pas de dios nuestro padre & del señor ihu xpo gracias deuemos faser a dios siempre por vos hermanos asi segund que digna cosa es por que cresçio vuestra fe & por que abundo la caridad de cada vno de vos arreueses *(sic)* en guissa que sostenedes en exemplo de justo juysio de por que por dignos seades auidos en el

Regno de dios por el qual padesçedes empero si justa cosa es delante el señor Retribuyr Retribuçion a aquellos que non atribulan & a vos que vos atribulays folgança con nos en Retribuçion de nuestro señor ihu del çielo con los angeles guardados que en la flama de su fuego dante vengança aquellos que non conoçieron a dios & que non obedesçen el euangelio de nuestro señor ihu xpo las quales penas daran en quebranto de la fas del señor & gloria de su virtud como se viniere a glorificar en sus santos & a faser se maravilloso en todos los que creyeron ca creydo es nuestro testimonio sobre vos en aquel dia en el qual oramos avn siempre por vos que vos endeuen por su llamamento nuestro dios & fincha toda voluntad de bondad & obra de fe en virtud por que se clarifique el nombre de nuestro señor ihu xpo en vos & vos en el segund la gracia de nuestro señor ihu xpo.

Qui était le «reuerendo doctor maestre Martin de Luçena, el Macabeo?» C'était sans doute un savant homme, puisqu'il connaissait le latin et l'hébreu. Il était probablement juif converti ou fils d'un converti. Le marquis de Santillane lui a demandé une traduction des Évangiles et des Épîtres de saint Paul et ce n'est peut-être pas là le seul service que ce théologien ait rendu au grand seigneur épris d'érudition.

Un autre Lucena, qui s'appelait lui aussi Martin et qu'un lien de parenté devait unir au Macabeo, vivait dans l'entourage du marquis de Santillane. Il fit pour son maître une traduction castillane du commentaire latin de Benvenuto da Imola sur la *Divine Comédie*. La rubrique du manuscrit qui nous a conservé ce travail le désigne sous le nom de « Martin Gonçales de Luçena, maestro en artes e doctor en mediçina, fisico e sieruo del muy estrenuo e magnifico señor Yñigo Lopes, señor de Mendoça. » (Cf. Schiff, *La bibliothèque du marquis de Santillane*, notice XLVII, G*).

Dans le *Libro de vida Beata* de Juan de Lucena, l'auteur se fait saluer en ces termes par le marquis de Santillane : « ¡ O hijo de mi ahijado ! Bien tornado de Roma, ¿no me tocas la mano? (Voy. Paz y Mélia, *Opúsculos litterarios*, etc., p. 174). Le « ahijado » dont parle ici Don Iñigo était sans doute un des deux Lucena qui travaillèrent pour lui. Peut-être le traducteur de Benvenuto du Imola était-il le père du traducteur de Bartolomeo Fazzio.

Il ne m'est pas possible de dater avec précision la version des Évangiles du Macabeo parce que celui-ci ne donne dans sa rubrique aucun titre à Don Iñigo. Il est curieux de remarquer que le médecin du marquis observe la même réserve, et qu'il appelle son maître « señor de Mendoça ». Cependant, il devait savoir mieux que personne qu'à l'âge de sept ans Iñigo Lopez était déjà seigneur de Hita et Buitrago et qu'il prit, après la mort de sa mère, Doña Leonor, le titre de seigneur de la Vega qu'il garda jusqu'en 1445, date de son élévation au marquisat de Santillane.

MARIO SCHIFF.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Extrait du rapport de M. E. Mérimée, président du jury, sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1907.

Monsieur le Ministre,

...Le nombre des candidats, un peu réduit peut-être par l'obligation de fournir désormais le diplôme d'études supérieures, s'est élevé à 13 pour l'espagnol, à 11 pour l'italien. Le nombre des admis restait fixé à 2 pour chacune des langues. 5 candidats respectivement ont été déclarés admissibles à la suite des épreuves écrites.

C'était la première fois que fonctionnait le nouveau système d'épreuves orales. Le Jury en a constaté les avantages. La préparation non contrôlée des leçons en vingt-quatre heures présentait des inconvénients souvent signalés : elle a été heureusement remplacée par la préparation surveillée de cinq heures, suffisante pour le candidat bien documenté, mais justement fatale à celui qui jadis escomptait la complicité du hasard. La communication des livres, non plus que la surveillance, n'ont soulevé aucune difficulté.

Les candidats ont paru se rendre compte eux-mêmes des dangers que pouvaient présenter la poursuite tardive d'une documentation trop encombrante ou les recherches fiévreuses dans des ouvrages avec lesquels on n'est point familiarisé. Ils en avaient d'ailleurs été avertis au préalable, et ils s'en sont, en général, sagement tenus à cela seul qui était indispensable.

Vous aviez bien voulu m'autoriser à appliquer cette année, à l'oral, le système de *l'unité d'épreuves,* comme à l'écrit. Tous les candidats de même langue ont donc fait les mêmes leçons, traduit le même thème, expliqué les mêmes textes en prose ou en vers. Ils se trouvaient par suite dans des conditions absolument identiques et ne peuvent plus se plaindre du sort, le rendre responsable d'un insuccès, ni envier la chance d'un concurrent. J'ajoute que, pour le Jury, le jugement aussi est plus sûr et plus facile, parce que les mérites, aussi bien que les insuffisances d'une leçon, apparaissent plus nettement lorsque le sujet est le même pour tous. Ce système, que le petit nombre d'admissibles rend matériellement praticable chez nous, a fonctionné à la satisfaction du Jury et des candidats. Je vous prie donc de nous autoriser à l'appliquer dorénavant.

Je crois être utile aux futurs candidats en entrant, pour chacune des épreuves écrites et orales, dans quelques détails qui n'ont d'intérêt immédiat que pour eux, mais qui leur indiqueront dans quel sens ils doivent diriger leur travail. Et je ne puis ici mieux faire que de transcrire les appréciations des membres du Jury plus spécialement chargés de corriger ou de diriger chacune de ces épreuves.

Épreuves écrites. Thème. — Le texte du thème espagnol était une page de « La Mer » de Michelet; page facile à traduire, car ni l'interprétation n'était douteuse, ni les mots ne sortaient du vocabulaire courant. Il y a eu pourtant des contresens, soit inattention, soit trop de subtilité. Et il y a eu des faux-sens, des impropriétés (*cáscara*, pour désigner la coquille du mollusque), des méprises étranges (*chusco* pour *chuzo*, *aprisco* pour *risco*, *válvula* pour *valva*), sans parler des solécismes et des barbarismes. Il semble que les candidats se fient trop à leur connaissance pratique des mots et des tournures et qu'ils ne sentent pas assez la nécessité de se surveiller, de se contrôler, parfois d'apprendre la grammaire, voire la conjugaison. Enfin, parmi eux, il en est qui ne se croient pas tenus de traduire exactement. Ils tournent, ils transforment, ils abrègent ou allongent, mais surtout ils suppriment. On est en droit de supposer que ce qu'ils suppriment les embarrassait. Traduire un idiotisme français par un idiotisme espagnol (pourvu encore qu'ils soient tous deux dans le même ton), donner, si possible, à la phrase un tour vraiment espagnol, c'est fort bien. Mais là s'arrête la besogne du traducteur. Il n'a pas à corriger la pensée de l'auteur.

Version. — Le texte de la version était constitué par des « *redondillas* » de Bartolomé Leonardo de Argensola : un joli billet agréablement tourné, d'un sens assurément clair, et où la difficulté était surtout de donner à certains mots une traduction exacte et appropriée. Ainsi, il ne fallait pas prendre *cultos* au sens de « cultistes » ou traduire « *escrupuloso* » par « scrupuleux » (faute vénielle d'ailleurs), mais par « difficile, exigeant ». Beaucoup de candidats ont traduit *Y por no los hacer tales* par « pour ne pas en faire de tels »; il fallait : « comme je n'en fais pas de tels » (de si parfaits); *en este punto* signifie « et maintenant même » et non « à ce point de vue ». Que dire de celui qui construit : *Quien ama destas burlas*, ou de celui qui confond « *pasos* » avec « *pasas* », et s'acharnant « à se mettre des raisins secs dans la bouche » confesse en note que l'image ne peut passer en français, et se résigne à « tourner par un équivalent »! A dire vrai, l'épreuve n'a guère été satisfaisante, et l'on fera bien de s'exercer davantage à ce travail de traduction. Il faudrait aussi s'assurer de son français, et ne pas confondre « à peine avons-nous déjoué les

soupçons » et « avec bien de la peine nous déjouons les soupçons », ce qui était la vraie façon de comprendre. Il y a encore eu une copie en vers, ou plutôt en simili-vers. Si le traducteur fait des vers malgré lui, soit; mais qu'il respecte le sens. Une traduction en excellents vers (ce qui n'est pas le cas), avec cinq contresens (comme c'est le cas), ne vaut pas, au point de vue terre-à-terre de l'examen, une version faite bourgeoisement en prose et sans contresens.

Dissertation espagnole. — Le sujet était tiré d'un passage de Núñez de Arce *(Discurso sobre la poesía)* dans lequel l'auteur, opposant la poésie du Moyen-Age à celle de la Renaissance, affirme que la première, encore rude, était du moins nationale et populaire, tandis que la seconde, infiniment plus artistique, fit cependant dévier le courant national en l'éloignant de la réalité. Il s'agissait de savoir si cette double thèse était fondée, et dans quelle mesure elle pouvait s'appliquer à la civilisation espagnole en général. Le sujet était vaste, mais il était impossible à un candidat, ayant préparé son programme, de n'avoir point, à propos des périodes et des auteurs indiqués, rencontré cette question.

Ce qui a laissé à désirer d'ailleurs, dans la grande majorité des dissertations, c'est moins la connaissance des faits que l'art de les disposer d'une manière claire et logique. Les termes de la question ont été, en général, mal précisés; l'importance relative des diverses considérations à présenter a été vaguement entrevue; les hors-d'œuvre abondent, et les lacunes sont nombreuses. L'art de choisir parmi les faits manque presque toujours : on accumule pêle-mêle une foule de détails au milieu desquels on se perd. Les meilleures copies n'échappent point à ce défaut; celle même que l'abondance des renseignements, la précision de la documentation, sans parler du mérite de la forme, avaient fait classer la première, déroutait le lecteur par le peu de rigueur du plan et la disproportion des diverses parties.

On ne saurait évidemment demander à des improvisations rapides une bien grande perfection dans la forme. Plusieurs copies témoignent d'une facilité réelle à écrire avec correction et avec une suffisante richesse de vocabulaire : mais l'absence de ces qualités se faisait trop remarquer dans quelques autres. Il ne faut pas oublier que, dans des compositions de ce genre, la simplicité est de mise, que la recherche affectée des élégances ou des curiosités de style est déplacée, mais que, d'autre part, un ton trop familier ou trop cavalier, des plaisanteries d'un goût douteux, y sont particulièrement choquants. Entre une élégance trop académique et les négligences de la conversation familière, il y a un juste milieu où il faut savoir se tenir.

Dissertation française. — « *Jusqu'à quel point Cervantes a-t-il*

réussi, dans la Ilustre Fregona, à fondre l'élément romanesque et l'élément picaresque? »

Le sujet n'a pas été, en général, très bien compris. La plupart des candidats ont fait dériver le romanesque de la *Ilustre Fregona* des romans de chevalerie et d'autres œuvres avec lesquelles il n'a aucun rapport. C'est à peine si l'on voit, dans une ou deux copies, soupçonner ses véritables origines, qui sont, d'une part, la tradition de la comédie latine, et, d'autre part, les intrigues des Nouvelles italiennes. L'élément réaliste n'est pas non plus étudié avec une finesse assez pénétrante, ni dans ses sources, ni dans l'œuvre même de Cervantes. Enfin, ce qui devait être le point principal de la dissertation, l'étude de l'art avec lequel sont fondus le romanesque et le réalisme, est souvent négligée, incomplète ou maladroite. La composition de beaucoup de copies laisse fort à désirer. Le véritable sujet n'est abordé que dans les dernières pages. Le style est, en général, correct et assez facile, mais il manque de mouvement et de couleur. Une des copies où se manifestait le plus nettement un effort pour atteindre à la vivacité et à l'éclat, tombait malheureusement dans une assez fâcheuse déclamation.

Thème oral. — Le sujet était une page de Buffon : « l'Écureuil ». Le style en était simple, la phrase courte, le vocabulaire assez varié. Une seule expression a embarrassé les candidats (les *faînes* du hêtre). Les traductions improvisées, entre lesquelles il n'y a eu d'ailleurs qu'une différence de 3 points (de 20 à 17, sur 30), ont été assez bonnes, mais aucune ne s'est élevée au-dessus d'une honorable médiocrité. La sûreté, l'élégante simplicité du tour et de la phrase sont des qualités rares que l'on ne peut acquérir que par des exercices répétés et attentifs.

Explications. — Les candidats avaient à traduire et à commenter deux textes, l'un en vers, l'autre en prose. Le premier consistait en trois quatrains du *Poème d'Alexandre* (*Coplas* 2494-96, éd. Morel-Fatio). Le second était tiré de la *Ilustre Fregona*, de Cervantes. Le premier permettait aux candidats de montrer leurs connaissances de philologie et de grammaire historique : elles ont paru parfois peu précises et à peine suffisantes. Il y a évidemment des progrès sérieux à réaliser de ce côté. Certaines interprétations étaient par trop fantaisistes, et trahissaient une préparation superficielle. Ce même reproche pouvait être adressé à deux ou trois commentaires du texte de Cervantes. Il est vrai que ce texte ne pouvait être bien compris, à cause des allusions à ce qui précède, que si l'œuvre tout entière avait été consciencieusement préparée. De là, beaucoup d'hésitation et de vague dans certaines explications et même plusieurs contresens for-

mels. Les meilleures épreuves n'ont atteint que la note 19 (sur 30). Il y a certainement, de la part de beaucoup de candidats, de la négligence dans leur préparation à ces explications, où les qualités pédagogiques du futur professeur peuvent aisément se montrer.

Leçon française. — *Peinture des mœurs tolédanes dans la littérature espagnole au début du XVIIe siècle.* Ce sujet, qui correspondait à l'une des questions portées au programme, ne pouvait évidemment être traité que si cette question avait été elle-même très sérieusement approfondie. Non seulement il fallait connaître les œuvres essentielles qui nous renseignent sur la vie et les mœurs tolédanes à cette époque (la nouvelle de Cervantes, *La Ilustre Fregona,* certains chapitres du *Guzmán de Alfarache,* du *Lazarillo,* ou d'autres romans de ce siècle, diverses comédies de Lope de Vega ou de Tirso de Molina, les *Cigarrales* de ce dernier, etc.), mais il était indispensable d'ordonner et d'encadrer ces faits, ces indications, dans un plan logique et clair. En général, la documentation a paru plus satisfaisante que la mise en œuvre des documents. Cependant, la leçon qui a été jugée la meilleure laissait au contraire à désirer au point de vue de la richesse du fond et de la « couleur » tolédane, mais elle était bien composée, et elle fut dite avec une simplicité élégante. Une autre, beaucoup plus abondante et riche, témoignait de lectures nombreuses, mais l'auteur s'est laissé entraîner par ses souvenirs ; il a voulu, en quelque sorte, verser toutes ses notes dans son exposition, alors même qu'elles sortaient du sujet, où il fallait strictement s'enfermer, et il nous a donné, plutôt qu'une leçon d'une juste et harmonieuse ordonnance, une sorte de résumé décousu de l'ouvrage du comte de Cedillo.

Leçon espagnole. — *Comparar la lengua y estilo del Arcipreste de Talavera con la lengua y estilo de Antonio de Guevara, mostrando como, en el siglo que media entre ambos, se iba modificando la prosa castellana.* — Pour traiter convenablement ce sujet, il fallait, non seulement connaître à fond les deux auteurs dont on devait comparer la langue et le style, Alfonso Martínez et Antonio de Guevara (qui figuraient l'un et l'autre au programme), mais encore avoir réfléchi aux modifications que la langue et la littérature espagnoles subirent sous l'influence de l'antiquité mieux étudiée et de l'Italie mieux connue. Il est évident que, pendant ce siècle, le vocabulaire, la syntaxe, le style lui-même se transformèrent d'une manière sensible, et c'est ce qu'il convenait de montrer en prenant, comme types représentatifs des deux époques, le *Corbacho* et les *Epístolas.* Il eût fallu pouvoir entrer, à ce sujet, dans des détails précis, ce qui était absolument impossible (et l'on s'en est bien aperçu) sans une étude préalable très minutieuse. Il va sans dire qu'en dehors de ce qui appartenait,

en général, à tous les contemporains, nos deux auteurs avaient une manière propre et personnelle, qu'il importait de définir et de caractériser, quoique ce ne fût point là proprement — et c'est ce que plusieurs n'ont point vu — ce qui constituait véritablement le sujet. En réalité, ce que l'on a montré trop souvent, ce sont moins les modifications subies par la langue espagnole depuis Martínez jusqu'à Guevara que les qualités ou les défauts de ces deux écrivains. Ici encore le désir de faire étalage d'une érudition indiscrète et d'amonceler une foule de détails disparates, trop souvent oiseux, se devinait aisément dans plusieurs leçons. On ne se résigne pas assez volontiers à ne dire que ce qui est vraiment utile à une démonstration claire et solide.

L'un des candidats, dont la préparation était évidemment sérieuse et la connaissance des auteurs approfondie, n'a point su résister à la tentation de tout dire : aussi abordait-il à peine le véritable point à mettre en lumière lorsqu'il a dû interrompre une leçon qui eût encore exigé une ou deux heures pour être complète. La plupart des candidats manient la langue étrangère avec une suffisante correction et une facilité réelle. Il était aisé de voir cependant que deux ou trois d'entre eux avaient quelque peu perdu l'habitude de l'exposition orale de sujets littéraires en langue espagnole. Des incorrections formelles, des négligences, des gallicismes nombreux ont été notés. L'improvisation, chez un ou deux candidats, était évidemment pénible. Peut-être cependant cette pauvreté de la forme oratoire vaut-elle mieux, en son honnêteté, que la prudence de ceux qui, se défiant d'eux-mêmes, trouvent moyen de rédiger à peu près toute leur leçon. Nous devons les avertir que cette méthode est dangereuse, qu'elle ne réussit jamais à faire illusion, et que d'ailleurs le Jury se réserve le droit d'examiner les notes manuscrites des candidats. D'autres seraient tentés de tomber dans un défaut contraire et de donner à leur parole, qui doit toujours conserver, indépendamment de la correction, une certaine tenue littéraire, les allures trop négligées d'une conversation familière. Le ton juste est entre une recherche déplacée d'élégance et le laisser-aller d'une élocution trop peu surveillée.

Prononciation. — Elle n'a été vraiment satisfaisante que chez deux candidats. Les autres, tout en observant les règles de l'accentuation, ont eu à lutter contre une certaine difficulté naturelle à prononcer purement divers sons particulièrement difficiles, que ceux-là seuls qui ont vécu de longues années dans le pays parviennent à vaincre complètement.

Explication italienne des candidats a l'agrégation d'espagnol. — Le texte était tiré de la revue « *La Critica* » de 1907, d'un article signé B. Croce. On ne peut, dans cette épreuve, se montrer très exigeant

pour la prononciation ; il est toutefois difficile de pardonner des fautes comme « entráno » prononcé avec l'accent tonique sur l'a — « ebbéro » avec l'accent sur le second e. Les notions élémentaires de grammaire que cette épreuve comporte (conjugaisons régulières et irrégulières, règles principales de la syntaxe) n'ont pas été rencontrées chez tous les candidats. Quant à la traduction même, elle a été, chez tous, seulement passable : le texte facile qui leur est présenté doit être traduit par eux couramment, sans hésitation.

Version espagnole des candidats a l'agrégation d'italien. — Cette épreuve — pour laquelle, d'ailleurs, le Jury ne saurait montrer une sévérité déplacée — n'a point paru très satisfaisante. Quoique la page choisie ne présentât point de difficultés, le sens des phrases ou de certaines expressions n'a point toujours été saisi ; la connaissance de la grammaire était, chez deux ou trois candidats, trop évidemment superficielle, et les règles essentielles de la prononciation trop souvent violées. Deux des candidats cependant ont prouvé qu'avec quelque application et une bonne méthode il est possible d'arriver sur ce point à des résultats fort satisfaisants.

Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne.

Bien des faits témoignent de l'attention croissante que la Faculté des Lettres de Bordeaux porte, depuis une douzaine d'années, aux études hispaniques. Il suffira de rappeler les suivants :

Missions de M. Pierre Paris en Espagne. La première date de 1896. On sait l'importance qu'elles ont eues pour la connaissance de l'art et de l'industrie ibériques.

Fondation, en 1897, d'une Société de Correspondance hispanique dont le but est de grouper les recherches relatives à l'Espagne et de multiplier les rapports entre les hispanisants.

Création, en 1898, par le Conseil de l'Université de Bordeaux, d'une maîtrise de conférences d'études hispaniques, confiée à M. Georges Cirot et transformée, huit ans plus tard, en chaire magistrale d'État.

Fondation, en 1899, à l'aide d'une subvention annuelle du Conseil de l'Université de Toulouse, d'un *Bulletin hispanique* qui, dès l'origine, compta au nombre de ses directeurs MM. Ernest Mérimée et Alfred Morel-Fatio, les deux principaux rénovateurs des études hispaniques en France.

Le succès qui couronna cette première série d'efforts était un

encouragement à en tenter d'autres. Non moins dévoué que ses prédécesseurs à l'idée d'une entente intellectuelle et morale avec l'Espagne, M. le recteur Thamin chargea M. Pierre Paris d'élaborer un projet d'extension de l'œuvre entreprise. Il s'agissait de poursuivre officiellement, d'une façon plus complète et plus systématique, l'initiative qu'avaient prise, à titre individuel et privé, plusieurs des professeurs de la Faculté des Lettres.

Après examen du problème, M. Pierre Paris estima que la meilleure manière de consolider et d'élargir l'union scientifique rêvée consistait à nouer des relations intimes et régulières avec celles des grandes villes d'enseignement de la Péninsule qui se trouvaient dans notre sphère naturelle d'action, à jeter les bases d'une alliance entre les Universités du midi de la France et des Universités du nord et du centre de l'Espagne. Le rapport où il résumait ses vues fut soumis, dans la séance du 28 janvier 1908, au Conseil de l'Université de Bordeaux, lequel s'empressa de voter, sur la proposition de son président M. le recteur Thamin, un crédit de 1,000 francs pour un voyage d'études préparatoires. A MM. Pierre Paris et Georges Cirot, que leurs études désignaient et qualifiaient d'abord pour une négociation de ce genre, il fut convenu qu'on adjoindrait M. Radet, doyen de la Faculté des Lettres, afin que la mission se présentât revêtue d'un caractère officiel.

Rendez-vous ayant été pris à Madrid pour le mercredi de Pâques, les trois délégués, à la date convenue du 22 avril 1908, se rencontrèrent et commencèrent aussitôt leurs démarches[1]. Le programme qu'ils s'étaient tracé comportait deux articles :

1° Voir si un échange d'étudiants paraîtrait utile aux Universités espagnoles et si cet échange serait aisément réalisable;

2° Voir si les Universités espagnoles recevraient avec plaisir des membres de l'Enseignement supérieur français venant leur faire une série de conférences et si, de leur côté, les professeurs espagnols se rendraient volontiers dans les Universités françaises pour y traiter des questions de leur spécialité.

Dès son arrivée à Madrid, la mission avait soin de s'aboucher avec un des meilleurs historiens de l'Espagne, non moins estimé pour l'étendue de ses connaissances que pour l'élévation de son caractère : D. Eduardo de Hinojosa, sénateur, ancien gouverneur de Barcelone. Ce fut lui qui, avec un tact et une obligeance inlassables, la guida, la présenta, lui conquit les intelligences et les âmes. L'accueil qui nous a été fait par le recteur D. Rafael Conde y Luque, par les doyens des diverses Facultés, par les professeurs, par M. le Ministre du Fomento,

1. Notre première réunion eut lieu au Collège français, dont le directeur, M. Ventenac, s'était mis à notre entière disposition.

D. Faustino Rodriguez San Pedro, par le sous-secrétaire d'État à l'Instruction publique, D. Cesar Silio, a dépassé toutes nos espérances.

Comme nous, nos collègues madrilènes ont été frappés des avantages que nos étudiants respectifs retireraient d'un séjour de quelques mois en dehors de leur Université d'origine, auprès de chaires où seraient traitées les questions inscrites à leur programme, mais dans une langue autre que la leur et avec les différences de méthode et d'optique qui résultent d'un changement de nation. La seule difficulté qui s'offre est celle-ci : l'étudiant espagnol qui viendrait passer un semestre à Bordeaux devrait conserver chez lui le bénéfice de sa scolarité, de même que l'étudiant bordelais qui s'en irait à Madrid conserverait sa scolarité chez nous[1]. Or, si une telle organisation fonctionne dans les Facultés des Lettres françaises pour les étudiants de langues vivantes, elle n'existe pas encore dans les Facultés de Droit, de Médecine et des Sciences. Il s'agirait de l'y créer. Il faudrait la créer aussi de toutes pièces en Espagne. Cet élargissement de régime n'est nullement impossible. L'esprit libéral et compréhensif dont est animé le Gouvernement espagnol, esprit qui se manifeste par l'indépendance absolue laissée dans l'Enseignement supérieur à l'opposition républicaine ou carliste, cet esprit de progrès et de bonne volonté nous fait croire qu'on modifierait sans peine la réglementation en usage.

Pour le second article du programme, il n'est plus besoin de rien changer à la législation. Les professeurs espagnols peuvent venir en France et les maîtres français peuvent se rendre en Espagne à l'effet d'y donner une ou plusieurs conférences sans qu'il soit besoin d'autre chose que d'une entente administrative et d'une attribution de crédits. Tous ceux de nos collègues madrilènes à qui nous avons fait part de notre projet l'ont accueilli avec une faveur extrême. L'idée que des professeurs étrangers, des professeurs de Bordeaux, ou de Toulouse, ou de Montpellier, se déplaceraient pour les entretenir, eux et leurs étudiants, de quelques-uns des grands problèmes scientifiques ou littéraires qui s'agitent présentement, l'idée qu'on leur demanderait à eux-mêmes d'exposer, dans les capitales universitaires de la France méridionale, les résultats de leurs propres recherches, les a également séduits.

Nous avons pu constater, et ce n'était pas une révélation pour ceux qui connaissent depuis longtemps l'Espagne, à quel point l'Université de Madrid est peuplée d'esprits non seulement distingués, mais novateurs, d'une culture générale très complète, d'une culture française

1. Ce qui est dit ici de Bordeaux, s'applique également à Toulouse et à Montpellier. Nous n'avions pas qualité pour parler au nom de ces deux Universités; mais elles ont comme nous des attaches et des sympathies espagnoles : en travaillant pour nous, nous avons aussi travaillé pour elles.

très particulière, au courant de nos travaux, de nos méthodes, et par certains côtés en avance sur nous. Ce serait un plaisir pour un conférencier français de parler en français devant un auditoire de ce genre, véritable public d'élite, et l'estime où sont tenues en Espagne la littérature et la science françaises s'en trouverait singulièrement accrue et précisée pour le plus grand bien des deux nations.

De même, Bordeaux, qui fut de tous temps un confluent géographique d'hommes et de choses d'Espagne, un carrefour maritime commun pour la France, la Péninsule ibérique et l'Amérique du Sud, offre un terrain merveilleux à l'espèce d'amphictyonie universitaire que nous rêvons. La riche langue castillane trouverait ici des oreilles prêtes à l'entendre, prêtes à goûter la fière allure dont elle revêt l'originale noblesse de la pensée.

Mais nous voudrions plus. Nous souhaiterions qu'à de certains moments des conférences fussent données en espagnol, dans les Universités espagnoles, par ceux de nos hispanisants français qui s'expriment le mieux dans l'idiome de Cervantes ou de Calderon. Réciproquement, nous demanderions à tels de nos collègues d'au delà des Pyrénées qui manient la langue française avec une remarquable aisance, à M. Giner de los Rios, par exemple, ou à D. Manuel Bartolomé Cossio, de prendre quelquefois la parole en français dans nos amphithéâtres. On peut être sûr qu'un léger accent exotique ne ferait qu'ajouter à l'attrait du fond.

Le programme ébauché ci-dessus prévoit simplement des conférences, en nombre limité, sur des sujets spéciaux. Il n'est nullement question de cours de longue haleine embrassant de vastes sujets et nécessitant toute une série de leçons. Notre but est, non de nous insérer dans les cadres d'Universités qui ne sont pas les nôtres, mais de nous inscrire en marge, comme visiteurs et comme hôtes. Que l'un de nous se soit fait un nom dans un ordre particulier de recherches, il ira dire ce qu'il a observé, ce qu'il a découvert, et, la communication faite, il regagnera son laboratoire ou son cabinet.

Le cours public n'existant pas dans les Universités espagnoles, nos conférenciers ne peuvent normalement compter que sur un auditoire d'étudiants et de professeurs. Toutefois, des informations que nous avons prises, il résulte qu'à certains jours et en certaines circonstances, les Universités peuvent s'ouvrir à des auditeurs qui leur sont étrangers. D'autre part, il se produit, soit à Madrid, soit en province, un mouvement très notable d'extension universitaire. Des professeurs donnent des conférences publiques. Il semble tout simple de profiter de ces dispositions, si l'on estime qu'il y a intérêt à ce que les conférences projetées sortent du cercle exclusif du public universitaire.

Reste la question d'argent. Nul, parmi les maîtres qui collaboreront à l'œuvre d'union franco-hispanique, ne songe à réaliser de bénéfices.

Du moins, s'ils paient de leur personne et de leur dévouement, ne saurait-on les inviter à payer aussi de leur bourse. Il n'est que juste de les exonérer des frais de voyage et de séjour. Comment y parer? Demander une rétribution, si minime soit-elle, aux étudiants, serait compromettre le succès de l'entreprise. Les professeurs espagnols ont été unanimes à nous le dire. En France, la situation est la même. C'est donc à l'État et aux Universités qu'il importe de recourir pour se procurer les ressources.

En Espagne, le budget de l'Instruction publique renferme un chapitre, s'élevant à 15,000 pesetas, avec lequel il serait possible de doter l'institution. Il faut pour cela que la rédaction en soit légèrement modifiée. C'est à quoi s'emploient les maîtres de l'Université de Madrid qui ont à cœur de faire aboutir le projet. Dans l'entrevue que M. le Ministre du Fomento a bien voulu nous accorder, nous avons recueilli de sa bouche de si précieuses assurances de sympathie qu'il nous est permis de compter sur une prompte réussite.

La France ne voudra certainement pas faire moins que l'Espagne. Il importerait de profiter sans retard des excellentes dispositions qu'on nous a témoignées et d'inaugurer, dès la rentrée de 1908-1909, la série des conférences. Il faudrait aussi, pour donner à l'entreprise une ampleur convenable, que le recteur de l'Académie de Bordeaux consentît à se rendre en Espagne, accompagné non seulement des professeurs chargés de prendre la parole, et dont le chiffre minimum serait d'un par Faculté, mais encore d'un ou deux doyens.

***

Notre mission terminée à Madrid, nous avons été la continuer à Salamanque. Là aussi, grâce à D. Eduardo Nó, doyen de la Faculté des Sciences, nous fûmes écoutés avec la plus sympathique attention. Le recteur, D. Miguel de Unamuno, est une des physionomies originales de l'Espagne. Sous une verve en apparence paradoxale, il cache un jugement droit et un bon sens vigoureux. Il plaît, sans chercher à plaire, et surtout il vit, d'une vie pleine, forte, intense. Salamanque, autrefois, vivait sans doute d'une vie semblable. Elle a perdu ses innombrables légions d'étudiants. Mais elle a toujours grand air. C'est un des coins de la Péninsule où les types et les costumes locaux se sont le mieux conservés. La population y est accueillante. Pour qui tiendrait à pénétrer vraiment l'Espagne, à pousser jusqu'aux couches vierges, indemnes des apports étrangers, il ferait bon séjourner là.

Des bords du Tormès, nous sommes passés aux rives du Pisuerga. Valladolid fut notre troisième et dernière étape. Le sous-secrétaire d'État à l'Instruction publique, D. Cesar Silio, qui est député de la

circonscription, nous avait annoncés et recommandés aux autorités universitaires. Une *junta* fut nommée pour nous recevoir. Nous ne saurions trop remercier et le recteur, D. Didio Gonzalez Ibarra, qui nous présenta à la dite Commission, et le doyen de la Faculté de Médecine, D. Salvino Sierra, un organisateur de premier ordre, et les quatre professeurs de la Faculté de Droit, D. Laureano Diez Canseco, D. Quintin Palacios, D. Vicente de Mendoza, D. Miguel Traviesas, ancien élève de l'Université de Bordeaux, qui nous firent plus particulièrement les honneurs de la ville, du musée, du cloître de San Gregorio, du théâtre Calderon, des archives de Simancas, qu'un jeune et laborieux directeur, D. Julián Paz, a organisées d'une façon irréprochable. C'est en simples collègues que nous étions venus saluer le *Claustro universitario;* nous nous sommes séparés en amis.

Valladolid est une ville où court un souffle de progrès. Tout s'y développe. Sa Faculté de Médecine dépense des sommes considérables pour se donner un outillage moderne. Elle a de l'espace et de l'argent. L'Institut général et technique lui prépare des générations d'excellents élèves. On sent là des forces qui montent. L'Université de l'ancienne capitale de l'Espagne est une de celles qui ont le plus d'avenir et avec laquelle, étudiants et maîtres, nous aurions le plus de plaisir et de profit à entrer en contact.

Telles sont les impressions que nous avons rapportées de notre voyage. Elles sont très nettes. Il faut réaliser l'entente universitaire franco-hispanique. Dans un pays où beaucoup de choses ne se font que par négociations verbales et relations personnelles, il faut multiplier les occasions de sympathie et d'amitié. En un temps où les nations latines doivent méditer plus que jamais le terrible adage « malheur à qui est seul, *væ soli!* », il faut que les Universités espagnoles et françaises travaillent à la communion morale de deux peuples qui pèseront d'autant plus dans la balance du monde qu'on les sentira plus étroitement et plus naturellement unis.

GEORGES RADET,

Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.

Union des Étudiants français en Espagne.

L'Université de Toulouse, avec la collaboration d'autres Universités françaises, a organisé en Espagne, à l'usage des étudiants des trois ordres d'enseignement, ainsi que de toutes les personnes désireuses de se perfectionner dans la connaissance pratique de la langue,

de la littérature, des arts et de la civilisation de l'Espagne, des Cours gratuits dans la forme suivante :

A. — A Burgos. — Cours de vacances, du 5 août au 21 septembre. Ils comprendront : 1° Un cours de grammaire pratique, étude du vocabulaire, conversation, exercices de traduction et d'improvisation ; 2° un cours sur l'histoire ; 3° un cours sur la civilisation, l'art de l'Espagne ; 4° des conférences sur des sujets divers ; 5° des visites aux monuments de la ville ou excursions aux environs *(Chartreuse de Miraflores, Santo Domingo de Silos, Briviesca, San Pedro de Cardeña, etc.)*

Les cours auront lieu à l'*Instituto general y técnico* (Lycée). Ils seront faits par D. Rodrigo de Sebastián, professeur et vice-directeur de l'Institut ; D. José Sarmiento, administrateur de l'hôpital militaire (Grammaire et Philologie) ; D. Eloy García de Quevedo, professeur à l'Institut (Histoire et Civilisation de l'Espagne) ; D. Anselmo Salvá, directeur des Archives de la ville (Histoire de l'art). — Les excursions seront dirigées par les personnes et les spécialistes les plus compétents.

B. — A Madrid. — Un cours annuel sera organisé si le nombre des inscriptions le permet. En attendant, un cours, déjà inauguré cette année, a lieu pendant les mois d'avril et de mai. Il comprend : 1° des conférences à l'*Université*, plus spécialement en vue de l'Agrégation et de la Licence (professeur : D. Ramón Menéndez Pidal) ; 2° au *Museo Pedagógico*, trois conférences par semaine, de grammaire et exercices pratiques ; deux conférences par semaine, d'histoire littéraire et civilisation de l'Espagne (professeur : D. Américo Castro) ; 3° des visites aux Archives, Bibliothèques, Musées, Collections, et des excursions aux environs (Tolède, Escorial, Alcalá, etc.).

Des certificats d'études seront délivrés, à Burgos et à Madrid, aux personnes qui auront régulièrement suivi les cours.

S'adresser pour les inscriptions à M. le professeur Mérimée, directeur de l'Union des Étudiants, Université de Toulouse.

A Burgos, à D. Fernando Diez Severini, secretario de la Unión de Estudiantes franceses, Instituto de Burgos.

A Madrid, à D. Domingo Barnés, secretario de la Unión de Estudiantes franceses, Museo Pedagógico, Daoiz, 7.

N. B. — MM. les Secrétaires de Burgos et de Madrid ont bien voulu se charger de donner, par correspondance ou sur place, tous les renseignements d'ordre matériel sur l'installation, les logements, les horaires de cours, etc. Il suffit de leur écrire directement aux adresses ci-dessus.

Tous les cours et conférences sont gratuits pour les Français. Les étrangers qui en feront la demande seront admis, moyennant une somme de 50 francs, dans l'une ou l'autre section. Les frais d'excursion restent à la charge des excursionnistes.

CHRONIQUE

~~~ Le *Bulletin de l'Institut égyptien* (Ve série, t. I, 1907, p. 14-23) contient un article qui intéressera les hispanisants. Il est dû à M. Abraham Galante, et concerne la langue espagnole en Orient et ses déformations. Voici un aperçu de ce qu'il contient :

Les Juifs espagnols expulsés en 1492 ont conservé l'usage de l'ancienne langue, en Turquie, Serbie, à Vienne, en Égypte, en Tunisie, en Algérie et au Maroc, mais avec de nombreuses altérations. Les Juifs expulsés du Portugal après 1492, et plus tard un grand nombre de Juifs italiens s'établirent à Salonique qui fut au XVIe et au XVIIe siècle un des plus grands centres juifs. Plus tard ce fut l'élément espagnol qui domina dans cette ville et il y a aujourd'hui 70,000 juifs qui y parlent un espagnol modifié par le portugais ou l'italien. Ainsi tandis qu'à Constantinople on dit *hijo*, *hija*, à Salonique on dit *fiho* et *fiha* de même *facer* au lieu de *hacer :* de même tous les mots en *ci* sont prononcés à l'italienne.

L'espagnol juif a admis un certain nombre de mots hébreux tels que *akal*, *šatah*, « manger, boire, » qui se conjuguent à l'espagnole. Des mots espagnols ont pris le pluriel hébraïque, *ladron* fait *ladron-im* en revanche *qohel*, « synagogue », fait *qoheles*.

L'araméen a fourni un grand nombre de mots judiciaires et commerciaux, les sentences des tribunaux rabbiniques en Orient étaient souvent rédigées dans cette langue.

La langue qui a exercé la plus grande influence est le turc. « Ce mélange est tellement énorme qu'il est presque impossible pour les Juifs espagnols ne connaissant pas une langue européenne quelconque de s'exprimer facilement sans se servir de mots turcs. »

Quelques mots arabes sont passés dans l'espagnol juif, soit que leur emprunt remonte à la période de la domination arabe en Espagne comme *alhad* pour *domingo*, soit qu'ils aient été tirés de la langue turque qui les emploie.

L'influence du grec se manifeste dans les villes où domine l'élément grec comme à Candie ou Janina, de là les mots ἔμπορος, ψαρᾶς, ῥάπτης, φόρος, διδάσκαλος, τράπεζα, πραγματώτης, espagnolisés.

L'influence française ne date que de trente à trente-cinq ans et est due aux Écoles de l'alliance israélite qui enseignent le français. De là
~~~

les mots *senso* au lieu de *sentido* « sens » et *avenir* au lieu de *porvenir* « avenir ».

Une autre cause de déformation a été l'influence de l'écriture hébraïque qui représente imparfaitement les sons.

Juifs d'Égypte. — Il y a trente ans le nombre des Juifs d'Égypte s'élevait à quelques centaines : il y en a aujourd'hui 20,000. L'espagnol d'Égypte réunit toutes les déformations que cette langue a subies, la colonie se composant d'éléments venus de tous les pays d'Orient qui emploient chacun leur dialecte.

Actuellement M. Nessim de Juda Pardo de Smyrne s'occupe depuis dix ans à rédiger un dictionnaire complet de l'espagnol juif : ce travail comprend 16,000 mots dont 10,000 sont des mots étrangers à l'espagnol et entrés dans l'usage.

La presse actuelle espagnole comprend les journaux suivants : *El Tiempo*, *El Telegrafo* (Constantinople), *La Epoca*, *El Avenir*, à Salonique, *El Hachofar* (La Trompette), *El Dia*, à Philippopoli ; *La Buena Esperanza*, *El Novelista*, *El Messerret* (La Joie), et *El Comercial*, à Smyrne; *La Vara*, au Caire (rédigé par l'auteur de l'article).

Enfin l'espagnol a été introduit dans quelques villages du Liban par des émigrés Syriens revenus de l'Amérique du Sud, qui, s'étant mariés en Argentine avec des filles du pays ne connaissent pas d'autre langue, ont conservé l'usage de l'espagnol dans leur famille.

E. GALTIER.

~~ Comme complément à la note précédemment parue sur l'enseignement de l'espagnol dans les Universités prussiennes du semestre d'été 1901 au semestre d'hiver 1905-1906, nous donnerons ici, suivant le relevé de M. M. Goldschmidt au t. XV, n° 10, de la revue *Die Neueren Sprachen* (Marburg, 1908), l'indication des cours de langue et de littérature espagnoles professés durant la même période dans les Universités non prussiennes d'Allemagne.

Introduction à l'étude du castillan : Leipzig, 1903-04; Munich, 1902-03, 1903, 1903-04; Tübingen, 1903-04. Id., avec lecture des textes : Leipzig, 1902-03, 1904 (pour ce semestre : *La vida es sueño*). Exercices sur des textes castillans choisis : Tübingen, 1902-03. Espagnol au « Seminar » : Freiburg, 1901-02. Vie et œuvres de Calderón au « Seminar » : Munich, 1901 (avec lecture du *Mágico prodigioso*); *ibid.*, 1904 (avec lecture de la *Vida es sueño*). Explication du *Don Quijote* : Freiburg, 1903-04; Leipzig, 1903-04, 1904-05. Étude du catalan : Freiburg, 1905.

Et c'est tout. Si, à Freiburg, nous rencontrons la mention du catalan, c'est que M. Baist y professe, dont la compétence en ce domaine est connue. Mais, cette fois encore, nous avons à constater que la part faite à l'italien l'emporte de beaucoup sur celle réservée à l'espagnol —

il va sans dire que le français n'entre pas davantage que précédemment en ligne de compte, — et nous ne saurions mieux faire que d'illustrer cette constatation par des détails authentiques. Si jusqu'à présent la seule Université de Strasbourg possède un lecteur d'italien spécialement engagé, le Dr Vossler joue, à Heidelberg, à peu près aussi adéquatement ce rôle qu'un natif, et il n'est pas jusqu'au lointain Rostock, où n'ait lieu chaque semestre un cours d'italien, alternativement pour les débutants et les étudiants plus avancés. Le relevé ci-dessous va, d'ailleurs, préciser la situation de l'italien vis-à-vis de l'espagnol dans les Universités précitées :

Langue. — Gram. ital. : Leipzig, 1903 (avec exercices). *Ibid.*, 1902-03, 1905-06. Éléments de gram. ital. : *ibid.*, 1902 ; Munich, 1901-02, 1903-04, 1905-06. Introduction à l'ét. de l'ital. : Freiburg, 1903-04, 1905-06 ; Göttingen, 1902, 1905 ; Würzburg, 1902-03, 1905-06 (avec explic. de poésies ital. mod.); Tüb., 1903. Italien : Würz. 1901. Gram. hist. de l'ital. (avec étude spéciale de la langue littéraire) : Halle, 1902 ; (avec lectures) : Leipz., 1905 ; [phonétique] : Strasb. : 1901-02. Exercices élém. ital. : Tüb., 1901. Exerc. pour étudiants avancés : Mun., 1902-03, 1903. Exerc. d'it. mod. sur la gram. empirique et historique de la langue litt. d'après le *Tesoretto della poesia ital.* [« Seminar »] : Stas., 1904. Exerc. d'ital. ancien [*id.*] : *ibid.*, 1905, 1905-06 ; Tüb., 1903-04, 1905-06. Exerc. d'ital. ancien sur la gram. hist. de la langue litt. et des dialectes d'après la *Altital. Chrestomathie :* Str., 1904, 1904-05.

Littérature. — Pér. princ. de l'hist. litt. : Mun., 1902-03, 1903. Hist. litt. mod. : *ibid.*, 1904-05. Litt. ital. du XIIIe au XVIe siècles dans ses représentants princ. (de Dante à l'Arioste) : Halle, 1902. *Id.*, de l'ép. mod. dans ses représ. princ. (du Tasse à Manzoni et à Leopardi) : *ibid.*, 1902-03 Litt. ital. dans ses représ. princ. : l'Arioste, Machiavel, l'Arétin, le Tasse : *ibid.*, 1905. Litt. ital. de la Renaissance : Str., 1901 ; (de Pétrarque à l'Arioste) : *ibid.*, 1902-03. Litt. it. mod. (en italien) : Halle, 1904. Letteratura ital. del secolo XIX : Str., 1905. La Litt. franç. et prov. en Ital. au Moyen-Age : Halle, 1903. Éléments ital. dans la litt. franç. de la Ren. (de l'école bourguignonne à Malherbe) : *ibid.*, 1901, 1902-03. Rapports de la litt. ital. avec les litt. esp. et franç. : Str., 1901-02. Storia del romanzo ital. : Str., 1905-06. La commedia ital. [Lettura e spiegazioni] : Würz., 1905. La lett. dramm. fino al Rinasc. : Str., 1903-04. Il teatro it. dopo il Rinasc. : *ibid.*, 1904. La lirica ital. fino al Petrarca : *ibid.*, 1904-05. Lect. et expl. de lyr. ital. de Pétrarque à l'ép. mod. : Würz., 1904-05. Lettura ed interpr. di testi del per. delle orig. : Str., 1903. Interprét. de textes anc. : Mun., 1904-05. Id. d'un texte ital. : Freib., 1901-02. Lect. it. [pour ét. avancés] : Leipz., 1902-03 ; [avec exercices] : *ibid.*, 1903. Expl. de textes choisis du XIXe siècle : *ibid.*, 1902, 1903-04. *La vita militare,* [de

de Amicis] : Rost., 1905-06. *Orlando fur.* et la poésie cheval. ital. : Würz., 1903; Arioste et le Tasse avec interpr. de leurs chefs-d'œuvre : Mun., 1905. Interpr. de nouv. chois. du *Decamerone : ibid.*, 1901-02. Dalle poesie di G. Carducci : Str., 1903. Dino Compagni, *Cronica* [« Seminar] : Halle, 1901-02. Vie et œuvres de Dante : *ibid.*, 1901-02, 1903-04 ; Mun., 1904 ; [avec interpr. de chants choisis de la *Div. Comm.*] : Mun., 1902. Dante et son temps : *ibid.*, 1901. Dante considéré comme facteur constant de litt. et d'art : *ibid.*, 1903-04. Expl. de la *D. Comm.* avec introd. d'hist. litt. : Leipz., 1904. Dante et la *D. Comm. :* Würz., 1901-02. Dante et la *D. Comm. :* Str., 1902. La *D. Comm.* de Dante : Leipz., 1902 ; Jéna, 1902-03, 1904-05. Lect. de § choisis de la *D. Comm. :* Rost., 1905. Expl. du traité *de vulg. eloq.* de Dante : Mun., 1903. Langue et métrique de D. : Str., 1901. Lecture d'une pièce de Goldoni : Rost., 1903-04. Expl. de poésies chois. de Leopardi : Rost., 1904. Pétrarque, avec interpr. des *Trionfi :* Mun., 1905-06. Vie et œuvres du Tasse, avec interpr. de la *Gerus. lib. :* Mun., 1901. Arioste et le Tasse, avec interpr. de leurs chefs-d'œuvre : *ibid.*, 1905.

Ajoutons que le roumain est très assidument cultivé à Leipzig, où l'on sait qu'il existe un *Institut für rumänische Sprachen,* que le rhétoroman a des cours organisés à Freiburg, et concluons que ce ne sont malheureusement point encore nos pays romans qui, sur ce seul domaine de l'activité universitaire, seraient en droit de négliger les enseignements de l'Allemagne. C. PITOLLET.

~~ M. Rudolph Schevill, « assistent professor of the Spanish Language and Literature » à l'Université de Yale, vient de publier coup sur coup des articles sur des sujets assez divers : dans *Modern Philology*, (juillet 1906 et avril 1907), des *Studies in Cervantes*, « *Persiles* y *Sigismunda,* » qui viennent d'être complétés par un troisième article paru sous le même titre dans les *Publications of Yale University* (Newhaven, Connecticut, 1908) et consacré aux emprunts de Cervantes à l'Énéide; dans les *Mélanges Chabaneau,* des considérations et des données intéressantes, *On the Bibliography of the Spanish Comedia;* enfin, dans les *Romanische Forschungen* (XX, 2), une étude pleine de détails et d'aperçus, *On the influence of Spanish Literature upon English in the early 17 th Century.*

~~ Dans un article publié par l'*Archivio storico Sardo* (vol. III, 1907), sur *Gli elementi del lessico Sardo,* M. M.-L. Wagner consacre quelques pages intéressantes à l'étude de l'élément catalan et espagnol.

~~ La librairie Garnier vient de faire paraître le *Précis d'Histoire de la Littérature espagnole,* de M. Ernest Mérimée (525 pages in-12). Nous serions mal à l'aise ici pour faire l'éloge de ce manuel, résultat de trente années d'études, de lectures et d'enseignement. Nous nous

contenterons d'indiquer une double innovation qui le caractérise et le recommande. La première consiste à « rappeler brièvement, au début de chaque époque, le caractère général de l'histoire politique correspondante, comme aussi ce qu'il y a de plus important dans l'histoire de l'art, si intimement unie parfois à celle des lettres » ; la seconde, à donner une idée des rapprochements à faire et des rapports à constater entre la littérature espagnole et les littératures italienne et française, « les deux grands réservoirs où elle a puisé et auxquels elle a, en revanche, rendu à son tour, une partie de ses emprunts... » Les citations de textes ont été supprimées afin de ne pas doubler le volume; mais l'auteur nous promet un recueil de morceaux choisis qui suivra le plan de ce *Précis* et qui lui servira donc d'illustration. La partie bibliographique a été réduite à l'indication des ouvrages les plus généraux, et à celle des éditions les plus courantes ou les meilleures des œuvres mentionnées dans le texte.

G. C.

---

5 juillet 1908.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

FOUILLES ET DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL (1906-1908)[1]

Tandis que j'écrivais mon dernier bulletin d'archéologie espagnole (1905-1906), et me plaignais que le plus souvent les découvertes fussent dues au hasard, telle la Dame d'Elche, tel le diadème de Javea, un Espagnol dont le nom mérite de devenir illustre, un de ces hommes que parent et animent les dons les plus brillants de sa race, esprit ouvert et cultivé, cœur vibrant de fier patriotisme, D. Juan Roman y Calvet, poursuivait, non dans le mystère, mais dans le recueillement propice aux grandes œuvres, des fouilles admirables.

Son livre, *Los nombres y importancia arqueológica de las Islas Pythuisas,* fera époque pour les historiens de l'Espagne antique[2]. Pour la première fois en terre espagnole, dans une de ces Iles Baléares que leur position et leur nature géographique, aussi bien que leur histoire politique, rattachent à la Péninsule, à Ibiza, l'investigation patiente et sagace d'un ingénieux « aficionado » a fait sortir du sol un vaste trésor d'antiquités phéniciennes.

Ce ne sont plus de ces trouvailles sporadiques de menus objets, dont on accueillait jusqu'à présent la nouvelle avec tant d'attention, mais aussi avec tant de regrets pour les voir si rares et si incomplètes; ce ne sont plus ces quelques modestes épaves ramassées à Cadix, à Malaga, dans les Alcores ou à

1. Cet article a été écrit pour l'*Archäologische Anzeiger* du *Jahrbuch* de l'Institut archéologique allemand (1907, 2 *Fundberichte*, VIII). M. O. Puchstein, Secrétaire général de l'Institut, nous a très gracieusement autorisés à le reproduire dans le *Bulletin hispanique* et à faire usage des clichés qui appartiennent au *Jahrbuch*. Qu'il veuille bien recevoir tous nos remerciements. N. D. L. R.

2. Barcelona, l'*Avenç*, 1906. Le livre n'est pas dans le commerce; mais M. Roman l'offre aux érudits avec une libéralité égale au désintéressement dont il a fait preuve en exécutant toutes les fouilles à ses frais, et en faisant hommage au Musée de la Société archéologique d'Ibiza du trésor de ses découvertes.

Osuna, mélangées à tant d'autres monuments ou documents indigènes ou romains; ce n'est plus seulement le mobilier funéraire, plus ou moins mêlé d'éléments divers et assez pauvre encore, il me semble, que M. Louis Siret recherche avec un zèle et un succès très dignes d'éloges dans les cimetières des vieux comptoirs phéniciens ou puniques. C'est toute une colonie punique dont M. Roman est en train de nous rendre l'art et l'industrie, toute la civilisation, et, espérons-le, toute l'histoire.

Plus abondants qu'à Carthage même pullulent maintenant, au Musée de la Société archéologique d'Ibiza, les objets puniques, et ce jour est venu, que souhaitait notre regretté maître Emil Hübner, où l'Espagne carthaginoise commence à se révéler.

Trois nécropoles principales, jusqu'à présent, ont livré les trésors de leurs tombes, Ereso, los Jebuseos et Purmany, et aussi de nombreux emplacements qui signalent les anciennes demeures des vivants et des édifices publics, la Marina de las Monjas, le Pueblo de San Rafael, le Pueblo de San Juan, Puig d'en Valls, Talemanca, Portus Magnus, etc. Ce sont des figurines de terre cuite; des lampes et vases d'argile, de verre ou de pâte de verre; de menus objets de métal, armes, outils, ustensiles; ou d'os et d'ivoire, perles, pendeloques, amulettes, bijoux; des œufs d'autruche; des monnaies, qui se pressent en foule sur les soixante-seize grandes et belles planches où D. Juan a groupé les plus importantes de ses trouvailles.

Ce n'est là d'ailleurs, j'en suis bien informé, qu'une entrée de jeu, car les fouilles se poursuivent, et il faut s'attendre à de nouvelles révélations non moins sensationnelles, où la religion et le culte, ainsi que l'industrie et l'art, trouveront leur part.

Le livre de D. Juan Roman résoud d'abord avec abondance un problème de géographie historique. L'auteur y établit, de façon définitive, ce que l'on soupçonnait seulement après de nombreuses controverses, que l'île de Formentera est l'Ophiousa des anciens. Je ne m'arrête pas, malgré son intérêt, à cette partie de l'ouvrage, qui n'est pas, à proprement parler, du domaine archéologique. Dans l'autre, il nous présente et nous explique avec une heureuse précision les antiquités

puniques d'Ibiza, puis les antiquités romaines, ou, comme il dit, les souvenirs d'Ibiza *latinizada*. Je ne puis signaler que les pièces principales.

Suivant Diodore, les Carthaginois fondèrent Eresus, capitale d'Ibiza, cent soixante ans après Carthage même (720 avant Jésus-Christ), c'est-à-dire près d'un siècle et demi avant qu'ils n'établissent leur premier comptoir sur la côte ibérique. Eresus resta, comme l'a fort bien dit Zobel, « le chaînon qui unit les colonies puniques de la côte ibérique de la Méditerranée avec la Métropole africaine. » La conquête romaine même, qu'elle date de la fin de la deuxième ou de la fin de la troisième guerre punique (202 ou 140 avant Jésus-Christ), si elle introduisit dans l'île bien des éléments de civilisation nouvelle, ne réussit pas à absorber la civilisation phénicienne; deux siècles plus tard Ibiza conservait ses coutumes, vénérait ses anciens dieux, et continuait à parler la même langue. Aussi n'est-il point de lieu peut-être, sur aucun rivage de la Méditerranée, qui soit pour l'archéologie punique un domaine aussi riche et précieux.

Toute la pacotille ordinaire, scarabées, cachets, amulettes d'ivoire, la plupart de style égyptien, colliers à pendeloques, flacons et fioles en pâte de verre multicolore, est intéressante sans rien nous apprendre de bien nouveau. Il n'en est pas de même des figurines de terre cuite, dont la collection est de haute importance.

Chose étonnante, les images de type très primitif et très purement punique sont assez rares. Ce n'était pas une habitude courante, par exemple, d'enfermer avec les morts dans les hypogées l'image du dieu Cabire qui est représenté exclusivement sur les monnaies d'Ibiza. M. Roman n'en a publié qu'une (Pl. XIII, 1). La plus grande partie des terres cuites sont des idoles féminines qui, sauf exception, ne sont pas très antiques, car on y trouve fort nette, à côté de caractères et de détails orientaux très marqués, l'influence de l'esprit et de l'art de la Grèce.

Par exemple, voici (Pl. XIII, 3), une sorte de xoanon, une femme debout, aux pieds joints; les bras, qui s'avançaient,

sont brisés; elle est vêtue d'une longue robe qui laisse voir les chevilles ornées d'anneaux et les pieds chaussés de riches sandales. La tête, difforme de largeur, au nez démesuré, aux yeux ronds formés d'un pastillage, est coiffée d'une stéphané basse. C'est une très laide ébauche, où rien ne révèle le libre

Fig. 1. — Terre cuite d'Ibiza.

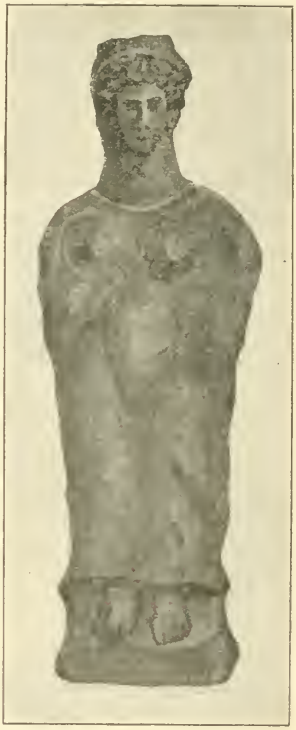


Fig. 2. — Terre cuite d'Ibiza.

génie de la Grèce, même en ce qu'il a de plus enfantin et de plus rude. Voici encore, appartenant à la même série divine (XIV, 1; VII, 1) deux femmes dans la même attitude, vêtues de même, et dont les corps sont de facture non moins barbare (*fig. 1*). Le collier et le lourd pectoral qui les parent, les rosaces qui ornent leurs couronnes, les pendeloques qui encadrent et élargissent leurs figures, l'aspect général des statuettes, courtes et massives, disent assez le goût de l'orient

asiatique. Mais leurs visages, malgré la lourdeur des traits et la naïveté maladroite de la technique, portent comme un reflet de l'art classique de la Grèce. Tout à fait phéniciennes sont les déesses mères qui se touchent les seins (II, XXXI, 1) (*fig.* 2), tiennent une fleur, portent un enfant (V, 1), présentent le disque solaire (VI, 1; VIII, 1), font un geste d'adoration ou d'offrande (XXI, 1; VI, 2), toutes ces têtes aussi, qui par malheur nous sont parvenues sans les corps, coiffées de hautes tiares, de hauts *poloi* ou de riches stéphanés. Il suffit de parcourir l'album de M. Léon Heuzey, où sont si habilement gravées les figurines de terre cuite du Louvre, pour retrouver leurs sœurs parmi les idoles de Phénicie ou de Chypre (*fig.* 3). Mais le plus grand nombre se sont divinisées, qu'on me passe le mot malgré son exagération, au souffle de l'esprit grec, et l'on saisit l'effort des coroplastes tantôt pour animer leur visage du fameux sourire archaïque (VIII, 1, 3), tantôt pour leur donner quelque chose de la dignité olympienne que rêva Phidias et son école XXXII, 1; IX, 2).

Fig. 3. — Terre cuite d'Ibiza.

D'ailleurs, l'influence grecque se montre plus directe encore, sous forme d'imitation et même d'emprunt immédiat. Tels sont les grands et petits bustes, quelques-uns estampés, qui semblent, si l'on néglige certains détails, sortir de moules grecs. Le buste figuré Pl. VII, 2, s'il était un moulage plus fin, semblerait une Déméter sortie d'un tombeau de la Phocide; si les formes trop lourdes et sans beauté, les oreilles plaquées, aux lobes exagérés, les nez percés pour

Fig. 4. — Buste en terre cuite d'Ibiza.

recevoir le nezem, la facture si molle révèlent les produits d'une industrie barbare, on ne peut nier que les bustes Pl. I *fig. 4*, Pl. III, 1; XIII, 2; XX, 1, ne soient inspirés par la vue de modèles grecs.

Un buste estampé, trouvé dans la nécropole d'Ereso, mérite une mention toute spéciale; il est d'une originalité tout à fait étrange et inattendue (*fig. 5*). C'est le buste d'une femme coiffée d'une ample perruque frisée qui retombe à droite et à gauche sur les épaules et assez bas sur la poitrine. La frisure est figurée par onze rangs étagés de petites boules rondes enroulées en colimaçons à la manière des boucles grecques archaïques; les flots de cheveux qui tombent à droite et à gauche sont stylisés, et figurés par une série de cercles

Fig. 5. — Buste en terre cuite d'Ibiza.

concentriques juxtaposés qui alternent avec des dessins plus allongés; ces dessins sont exactement ceux qui traduisent les flocons de laine de l'étoffe dite kaunakès et aussi la toison des animaux dans nombre de monuments de l'art oriental. On sait que cette formule a passé dans l'art ibérique, et qu'on la trouve appliquée à la chevelure de beaucoup de têtes du Cerro de los Santos. Une bande de ces dessins borde par en bas la coupure du buste, et forme un cadre au visage et à la gorge de la femme. Ce visage bien arrondi et bien galbé, d'un modelé plus soigné qu'il n'est coutume à Ibiza, le front profondément ombragé sous la saillie des boucles, contribue non moins que la perruque à donner à l'œuvre une saveur très rare, et le buste est destiné, si je ne m'abuse, à prendre une place de choix parmi les monuments de l'art punique.

Devant l'importance de tels documents, je n'insiste pas sur l'intérêt de la céramique, où comptent peu de pièces de maîtrise, ni sur tous les objets d'époque romaine, qui sont peu instructifs. Mais je ne puis passer sous silence la très riche collection de monnaies puniques ayant presque toutes sur leurs deux faces l'image grotesque du Cabire, et dont l'abondant trésor sera pour les spécialistes une féconde source d'études. Ce que j'en veux dire seulement, c'est que M. Roman a fait la preuve que ces monnaies, toutes trouvées dans le sol d'Ibiza, se rapportent bien à cette île, contrairement à l'opinion admise jusqu'ici; en effet, les numismates s'accordaient à dire qu'Ibiza n'avait pas frappé de monnaies, et qu'aucune pièce au type du Cabire n'y avait été trouvée[1].

A côté de la grande entreprise de D. Juan Roman, on ne peut citer vraiment, en ces deux dernières années, que les fouilles de Numance, poursuivies avec le zèle et le talent dont il est superflu de parler dans cette Revue[2] par M. Schulten et ses collaborateurs allemands d'une part, et de l'autre par le gouvernement espagnol. Je n'ai pas à rendre compte des

1. Sous le titre d'*Antigüedades ebusitanas*, le R. P. Fidel Fita a publié, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (1907, p. 321), une analyse très détaillée et très justement bienveillante du livre de M. Roman.

2. Le *Jahrbuch*, où M. Schulten publie annuellement un rapport sur ses fouilles. La traduction de ces rapports paraissant dans le *Bulletin*, il n'y a pas lieu de compléter ici sur ce point l'article que j'ai écrit pour la revue allemande.

travaux allemands[1], mais qu'il me soit permis seulement de dire avec quel intérêt passionné j'ai visité M. Schulten sur le théâtre de ses exploits et parcouru sous sa conduite les camps et la circonvallation du Numantin. La campagne de 1908, je puis le dire sans être indiscret, égale en résultats précieux, si elle ne les surpasse, les campagnes antérieures.

En ce qui concerne les fouilles des Espagnols dans la cité des Arévaques, fouilles qui continuent celles de M. Schulten, et qui dureront longtemps encore, car le Cerro de la Muela est à peine exploré en son sommet, nous en devons des descriptions fort substantielles à D. J. R. Mélida (*Revista de Archivos,* XVII, pp. 26 et 196; XVIII, p. 119). Il nous a fait connaître avec beaucoup d'intérêt l'enceinte mal fortifiée de l'acropole, la superposition d'une bourgade romaine aux ruines de la bourgade ibérique, la disposition des rues, le plan très simple et irrégulier, la construction primitive des humbles maisons, tout cet assemblage de murs, de moellons, de boue et de briques crues, tout cet amoncellement de terres où se mélangent les ossements, les cendres, les charbons, les objets de toute sorte, les tessons céramiques en nombre infini, tous les souvenirs lamentables de l'héroïque Numance. Cette céramique surtout est d'une valeur tout à fait inattendue, que M. Mélida a fort bien mise en lumière. Depuis la poterie la plus primitive jusqu'à la sagontine, une très curieuse variété de vases et de fragments remplit les armoires du musée provisoire de Garray, et dans chaque série, surtout dans la série préhistorique et celle que je persiste à appeler ibérique, se trouvent des spécimens nouveaux d'une très grande originalité.

Fig. 6. — Poterie primitive de Numance.

1. Dans un prochain numéro du *Bulletin hispanique,* paraîtra la traduction du *Second rapport* publié par M. Schulten dans l'*Archäologische Anzeiger* de 1907.

Pour ceux qui s'intéressent à cette question, la *théière* noire décorée de chevrons incis et d'incrustations de cuivre révèle une technique dont l'industrie préhistorique, même la plus avancée, n'avait pas encore donné d'exemple (*fig. 6*). Les *chopes* à ornementation géométrique fortement influencée par l'art grec archaïque (*fig. 7, 8, 9*), l'oenochoé aux grands poissons blancs, les vases et coupes de formes diverses que décorent des oiseaux ou des protomes de chevaux étrangement stylisés, sont des pièces de premier ordre. Surtout

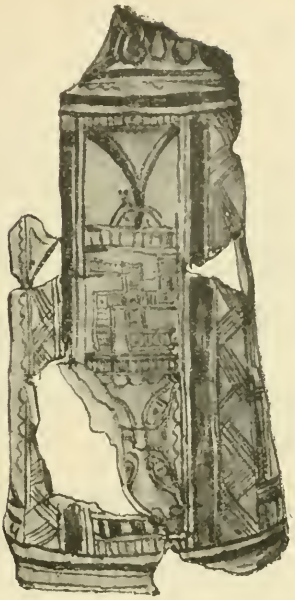


Fig. 7.
POTERIE IBÉRIQUE DE NUMANCE.

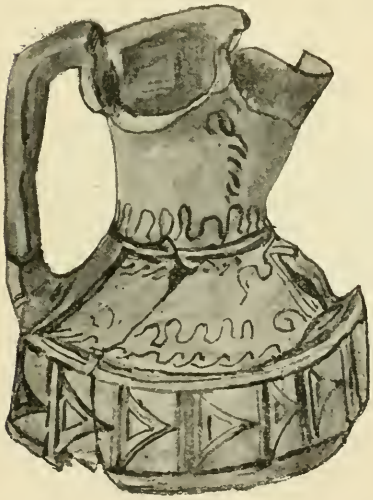


Fig. 8.

Fig. 9.

POTERIES IBÉRIQUES DE NUMANCE.

ces derniers motifs, absolument inconnus encore, produits routiniers de la convention la plus audacieuse, ou plutôt de la plus naïve inconscience, nous montrent un développement sans doute local, tout à fait nouveau, de l'industrie indigène

d'origine orientale dont j'ai le premier abordé l'étude[1] (*fig. 10, 11*).

On devra parler désormais de la céramique numantine comme de la céramique d'Elche.

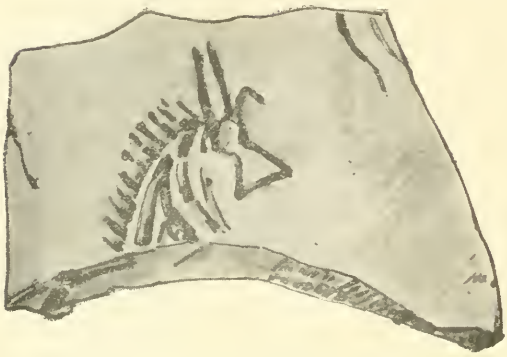


Fig. 10. — Poterie ibérique de Numance. Cheval stylisé.

En effet, j'ai signalé il y a deux ans, sans insister, les fouilles que fit à Elche mon collaborateur M. Albertini. Les résultats en ont été publiés dans le *Bulletin hispanique*, et aussi, partiellement, dans le *Boletín de la Academia de la Historia*[2]. Dans cette dernière Revue, D. Pedro Ibarra a fait connaître (un peu hâtivement, et sans nommer l'auteur de la découverte) le déblaiement d'une prétendue basilique chrétienne. La basilique se trouve être une synagogue juive, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, ainsi que l'a établi M. Albertini. Du moins, M. Ibarra a rendu le service de publier en cinq bonnes planches les mosaïques intéressantes qui ornaient le sol du monument, et, en particulier, celles qui nous ont conservé deux inscriptions concernant la προσευχή.

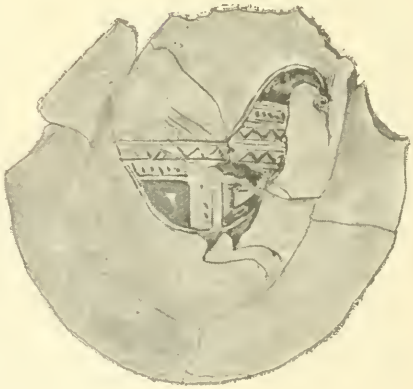


Fig. 11. — Poterie ibérique de Numance. Oiseau stylisé.

1. J'en parlerai avec plus de détails dans une prochaine *Promenade archéologique à Numance*.

2. *Bulletin hispanique*, 1906, p. 337; 1907, p. 1. *Boletín*, 1906, II, p. 119.

Mais l'intérêt de cet édifice et de ses mosaïques le cède devant celui des poteries ibériques aujourd'hui conservées à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, où paraissent des plantes, des animaux et même des hommes d'aspect tout nouveau. Il n'est pas inutile d'insister sur l'importance de ces documents de premier ordre, auxquels on ne peut nier un caractère presque exclusivement indigène, au moment où des érudits très qualifiés, comme M. Louis Siret et M. Manuel de Berlanga combattent, l'un à force d'arguments ingénieux, l'autre à force de passion ibérophobe, l'existence même d'une céramique ibérique.

Les articles de M. Louis Siret, appuyés sur les résultats, encore inédits pour la plus grande partie, de ses fouilles et recherches dans les comptoirs puniques de la province d'Almeria, nous font attendre avec impatience la publication de ses trouvailles et de ses observations. Nous y trouverons sans aucun doute une suite très instructive aux fouilles d'Ibiza, et le passage de l'île phénicienne aux côtes phénicisées de la Péninsule nous y paraîtra tout naturel.

En revanche, c'est une véritable déception que nous cause le dérasement, poursuivi depuis plusieurs années, des parties basses de l'Alcazaba de Málaga, celles qui faisaient face à la mer. Il était à espérer que ces vieilles murailles maintes fois remaniées, et que les terrains rapportés en remblais et en talus qu'elles soutenaient nous livreraient une quantité de monuments de diverses époques, phéniciens, indigènes, romains. Mais s'il faut louer l'illustre doyen de l'archéologie espagnole, M. de Berlanga, du zèle toujours jeune qu'il a mis à suivre les travaux et à recueillir et publier jusqu'aux moindres débris ; si les nombreux articles qu'il consacre à l'Alcazaba, depuis 1905, dans la *Revista de la Asociacion artistico-arqueologica barcelonesa* sont d'une lecture attachante par la multitude d'épisodes inattendus qui les agrémentent, surtout par les digressions de polémique ardente où l'auteur s'attaque aux *ibérolâtres* et à la *paniberofilacia,* il faut bien avouer que les objets présentant quelque intérêt apparaissent bien rarement signalés ou décrits au milieu des longues dissertations de l'auteur. A peine y a-t-il

lieu de noter quelques grosses pierres de taille qui peut-être proviennent des plus anciens murs phéniciens, les restes de nombreux réservoirs à poissons et établissements à salaisons qui paraissent remonter à l'époque phénicienne, un chapiteau mutilé, à moulurage de style grec, que M. de Berlanga qualifie de punique, et qui me semble plutôt ibérique, deux figurines mutilées, en argile, qu'on nous affirme préromaines, un assez délicat fragment, un torse viril, de statue romaine, une série de poids romains, une ancre de fer, dont il est difficile de dire l'époque, et enfin une série d'inscriptions romaines, parmi lesquelles je me contente d'indiquer une dédicace LVNAE AVGVSTAE, et deux épitaphes en vers, dont l'une est très endommagée, dont l'autre, celle de Juventia, est plus complète, et que l'on a désignée à Málaga sous le nom d'épitaphe de la femme lubrique, parce que le dernier vers est le suivant :

Lubrica femina; numquit quoque summa fores?

Les monnaies diverses étaient assez nombreuses dans les remblais, et M. de Berlanga les a étudiées avec une compétence toute spéciale. Quant à la céramique, les tessons de diverses provenances s'y sont trouvés en très grande abondance. Beaucoup de fragments, qui me paraissent de fabrication ibérique, sont pour M. de Berlanga d'importation phénicienne. Outre que ce n'est pas ici le lieu de discuter ses opinions, radicalement opposées aux miennes, les images qu'il donne de quelques rares tessons sont trop mauvaises pour que l'on puisse s'en servir comme point de départ d'un débat. Je me contente de remarquer que parmi un assez grand nombre de lampes que M. de Berlanga nous donne comme préromaines (*Revista,* 1907, p. 466), il y en a plusieurs que je ne crois pas me tromper en déclarant arabes. M. de Berlanga annonce une suite à ses articles; il est vivement à souhaiter que les découvertes qui nous y seront annoncées soient plus abondantes et de valeur moins médiocre.

De Málaga dirigeons-nous vers le rocher de la Sierra Morena, où notre ami M. Horace Sandars a recueilli la plus curieuse série de petits bronzes ibériques. Avec la plus cour-

toise libéralité, M. Sandars a distribué une partie de ses idoles au Musée archéologique de Madrid, au Musée britannique et au Louvre. Rien n'est amusant comme de suivre dans son beau Mémoire [1] les métamorphoses successives d'un brin de

Fig. 12. — Petits bronzes votifs de la Sierra Morena.

bronze, gros et long comme une allumette, en de grossiers bonshommes ou bonnes femmes engainés comme des *xoana* (*fig. 12*), puis en adorantes aux mains tendues, puis en élégantes prêtresses ou déesses voilées, couvertes de bijoux, haut-mitrées et parées de volumineux disques couvre-oreilles, modestes sœurs de la grande Dame d'Elche (*fig. 13*). Que dire des petits cavaliers, si lourds de forme, si maladroits de technique qu'on serait tenté pour une fois de donner raison à M. de Berlanga et de croire qu'il est absurde de parler d'art ibérique, mais si instructifs par leur coiffure et surtout par leur armement, petite rondache et double épieu, et par le harnachement de leur massive monture (*fig. 14*)? Combien il serait à souhaiter que M. Sandars remît au jour le sanctuaire d'où sortent ces ex-voto, purs, à ce qu'il semble, de toute contamination étrangère.

1. Horace Sandars, esq., F. S. A., *Pre-roman bronze votive offerings from Despeñaperros in the Sierra Morena, Spain.* (Westminster, 1906.)

Les autres trouvailles dont je puis parler sont de moindre valeur, et dues d'ordinaire au hasard.

C'est ainsi que, dans le domaine de la préhistoire, le comte

Fig. 13.
Ex-voto de bronze
de la Sierra Morena.

Fig. 14.
Petit bronze votif
de la Sierra Morena.

de Cedillo a signalé la découverte, à Burujon, dans la province de Tolède, d'un bol décoré comme les récipients célèbres de Ciempozuelos en Castille, de Palmella en Portugal, et des Alcores [1] (*fig. 15*).

M. Alcalde del Rio, à qui nous devons une étude si intéressante des peintures et gravures des grottes d'Altamira, de Covalanas, d'Hornos de la Peña et de Castillo, m'a annoncé que de nouvelles grottes décorées ont été récemment explorées dans la même région, et cela vient à point au moment où se multiplie le nombre des cavernes analogues de France, au moment aussi où des dessins sensationnels sont relevés, paraît-il, dans une cueva catalane. De ces derniers, il est trop tôt pour parler sans crainte d'erreur, et la nouvelle a besoin de confirmation.

1. *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1907, p. 464.

Dans ce domaine si mal déterminé, où la préhistoire de la Péninsule se distingue peu de la première histoire, le Portugal prend de plus en plus d'importance. L'étude des Citanias et de toutes les stations préromaines de la Lusitanie continue à intéresser vivement les savants portugais, et la jeune revue *Portugalia*, vivante et variée, nous apporte sans cesse le témoignage de leur activité.

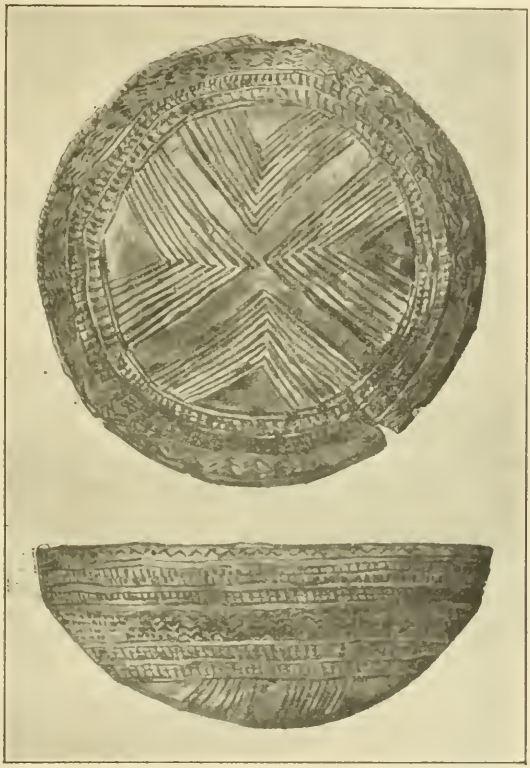


Fig. 15.
Bol préhistorique de Burujon (Tolède).

C'est ainsi que M. dos Santos Rocha a exposé de façon magistrale le résultat de ses recherches à Santa Olaya (Sainte Eulalie) à trois kilomètres à l'est de la ville de Maiorca, sur la route royale de Geria à Buarcos, non loin du *rio Mondego*. La petite éminence où se trouvait la station antique était autrefois, au moins à marée montante, une île de l'estuaire du Mondego. C'est pour cela sans doute qu'elle ne fut pas fortifiée par les premiers habitants. Les fouilles exécutées depuis 1903 par M. dos Santos Rocha ont révélé l'existence : 1° d'une station néolithique dont les restes forment une première couche ; 2° presque au même niveau, d'une station préromaine ; 3° dans une seconde couche, d'une autre station préromaine ; et 4° d'une station luso-romaine. Des débris du Moyen-Age se

mêlent encore à ces divers gisements, et en 1904, à l'Ouest, on a relevé les traces d'un autre établissement préromain.

A la première couche appartiennent les restes de deux dolmens. Dans la première station préromaine on a retrouvé les ruines de maisons carrées très petites; les murs étaient formés à la base par de menues pierres liées avec un mortier de terre, et continués avec des briques crues. Les toits étaient probablement en terrasse, formés de poutres qui supportaient une couche d'argile. Le sol était également d'argile battue. Au centre était le foyer, et la fumée s'échappait par une ouverture de la terrasse.

Le mobilier de ces habitations comprenait beaucoup d'objets de fer, de cuivre et de bronze. Le fer servait à fabriquer des armes et des outils divers; avec le cuivre et le bronze on façonnait des armes, en particulier des pointes de lances, et aussi des épingles, des fibules, des bracelets, des anneaux, des pendants d'oreilles ou de nez, etc. Aucun de ces objets n'a de valeur spéciale, ni par la forme ni par la décoration. La céramique, très abondante et très variée, n'a pas non plus de pièce bien importante; quoiqu'un seul petit vase soit sorti intact du sol, M. dos Santos Rocha a pu reconstituer avec les tessons plus de cinquante récipients, depuis de petites tasses jusqu'à de grandes jarres, depuis des ustensiles de la plus grossière technique jusqu'aux plus fins, depuis des vases très primitifs, faits à la main et n'ayant pour tous ornements que des traits en creux et des traces imprimées de pouce, jusqu'à des vases plus soignés, fabriqués au tour. Neuf planches fort bien faites font passer sous nos yeux toutes les séries. Sur la plus intéressante paraissent des urnes de formes assez lourdes mais dont la terre, d'un beau jaune brun, est décorée tantôt d'anneaux, tantôt de quadrillages peints en rouge ou en blanc. On y sent le progrès décisif d'une industrie qui veut sortir de l'enfance, et que déjà l'on peut rattacher à l'intéressante céramique que nous avons spécialement nommée ibérique. Sans doute, d'ailleurs, faut-il noter ici l'influence punique; tel est du moins l'avis de M. dos Santos Rocha[1].

1. Antonio dos Santos Rocha, *Estações Pre-romanas da Idade do Ferro nas visinhanças da Figueira* (*Portugalia*, II, p. 301-356).

D'autres vases en grand nombre ont été exhumés de diverses nécropoles luso-romaines à inhumation, du cimetière de Bairral (paroisse de Santa Leocadia, concelho de Baião) près du rio Ovil, affluent de droite du Douro, du cimetière de Villa Verde (paroisse de Bagunte, concelho de Villa do Conde). M. Ricardo Severo a décrit avec soin la disposition et le mobilier des tombes, où la céramique dite sagontine se mélange avec la poterie indigène plus commune. J'ai remarqué quelques cruches à bec trilobé, et quelques amphores dont les anses sont finement courbées et attachées avec élégance, et une jolie ampoule de verre [1].

L'art ibérique, depuis les fouilles d'Osuna et d'Elche, et sans parler, bien entendu, des fouilles de Numance, n'est pas très favorisé, et je ne vois guère à citer que deux stèles funéraires trouvées dans les ruines de Clunia [2]. Sur toutes les deux on voit un soldat à cheval, si grossièrement sculpté, qu'il est difficile de discerner ses armes ; entre les pattes du cheval de l'un d'eux est gravé un mot en caractères ibériques. La première de ces stèles a une forme originale, celle d'un disque supporté par un large tenon. L'intérêt de ces monuments réside surtout en ce qu'ils prouvent que l'image du *jinete* (cavalier) souvent représentée sur des stèles de même provenance, mais d'époque romaine, et portant des épitaphes latines, est bien d'origine indigène.

Plus originaux et plus nouveaux (mais sont-ils vraiment ibériques?) sont les pendants d'oreilles en or trouvés par un paysan au Castro de Laundos (concelho da Povoa de Varzim). Ils étaient enfermés dans un petit vase avec une boule d'argent. Ces bijoux ont ceci de très particulier qu'ils se suspendaient autour des oreilles par une cadenette au lieu de se fixer aux lobes perforés. Ils se composent d'un assez grand disque de filigrane, auquel est adapté un triangle couvert d'un grènetis. Si l'on se rappelle que le goût du filigrane est très vif, de nos

1. Ricardo Severo, *Necropoles Lusitano-romanas de inhumaçao* (*Portugalia*, II, p. 417-431).

2. *Boletin de la real Academia de la Historia*, 1907, p. 431 et s., Francisco Naval y Ayerve.

jours, dans l'Espagne occidentale et en Portugal, et qu'il y a par exemple à Porto des filigraneurs très habiles qui fabriquent de gracieux pendants dont les formes ressemblent à celles des bijoux de Laundos, on s'intéresse davantage à une industrie qui persiste depuis tant de siècles [1]. Du reste, les pendants de Laundos ne sont pas uniques en leur genre, et M. Ricardo Severo qui les publie trouve l'occasion de publier en même temps un pendant de forme analogue et de décoration presque identique, découvert, dit-on, à Affife, près de Santa Lucia (*fig. 16*).

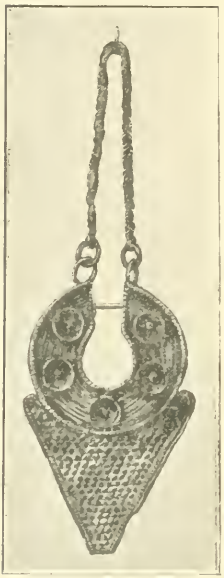


Fig. 16.
PENDANT D'OREILLE LUSITANIEN, EN OR.

L'Espagne romaine donne toujours une moisson plus abondante de monuments que l'Espagne pré-romaine.

En 1907, aux portes mêmes de Madrid, à Carabanchel Bajo, près de l'église Nuestra Señora de la Antigua, D. José Maria Florit a relevé les traces de constructions romaines. C'est là qu'avait été découverte, au XVIIIe siècle, une mosaïque qui existe encore, et plus récemment une superbe tête d'âne en bronze que j'ai publiée autrefois dans le *Bulletin hispanique,* sans en connaître exactement la provenance [2]. M. Florit, et après lui D. Eustaquio Paramo, ont ramassé beaucoup de fragments romains de toute espèce en explorant ce terrain, surtout beaucoup de débris de céramique et de tessons sagontins. Cela suffit-il à marquer l'emplacement d'une ville primitive, à laquelle aurait succédé la moderne Madrid, par exemple Miacum [3]?

Les inscriptions romaines se sont retrouvées avec fréquence. Le R. P. Fidel Fita les publie avec une exceptionnelle compé-

1. *Portugalia*, II, p. 403.
2. *Bulletin hispanique*, I, p. 123. *L'âne de Silène, ornement d'un bisellium de bronze trouvé en Espagne.*
3. *Boletin de la Real Academia de la Historia*. 1907, p. 229.

tence dans le *Bulletin de l'Académie de l'Histoire;* M. le marquis de Monsalud lui fait une très louable concurrence. Par malheur, le plus grand nombre sont des inscriptions funéraires qui n'ont d'intérêt, si elles en ont, que pour l'onomastique.

En dehors de ces textes, le plus notable que je puisse signaler est une dédicace gravée sur le piédestal d'une statue consacrée à une divinité encore inconnue, *Iuilia,* et le texte a ceci de curieux qu'il porte la signature du sculpteur, *Raius Quintio.* Les lettres paraissent être du second siècle de notre ère. Le monument, vaguement signalé par Llorente, et après lui par Estanislao de Labayru, sert de support à un bénitier dans l'église de Forua, à deux kilomètres de Guernica, en Biscaye [1].

Je puis enfin clore cette nomenclature de monuments nouveaux en relatant qu'à Fernan Nuñez (province de Cordoue), dans la propriété des ducs de ce nom, D. Antonio Jurado Moreno a déblayé d'assez belles mosaïques. Ces pavages intéressants furent découverts, en août 1906, à la Loma quarta de Valdeconejos, à 1,500 mètres à l'Est de la villa des ducs. De très nombreux restes de constructions, des marbres de revêtement, des débris de peintures murales prouvent qu'il y avait là de riches maisons de campagne romaines, et peut-être des thermes.

Les mosaïques formaient le sol d'une salle de $8^{m}23$ sur $7^{m}46$; elles étaient divisées en neuf compartiments, et décorées de sujets variés. Aux quatre angles étaient figurées les quatre saisons; l'Automne et l'Hiver sont seuls conservés sous l'aspect de deux bustes, l'un couronné de pampres, l'autre voilé. Un tableau, que l'on détruisit en voulant lever la mosaïque, représentait une femme nue, couchée, qu'un homme également nu semblait vouloir violenter; on n'a sauvé qu'un petit Amour volant. Un important sujet, où apparaissait Europe sur le taureau, a été sectionné en trois morceaux pour rendre possible l'extraction de la mosaïque; pour la même raison, un troisième grand tableau, de sujet actuellement indéterminé, a été coupé en deux; d'autres tableaux encore ont été complètement détruits par les racines d'un olivier.

1. *Boletín,* 1906, p. 421, Fidel Fita.

Toutes les figures conservées étant séparées les unes des autres, et les photographies qui nous en sont présentées étant groupées arbitrairement, à ce qu'il semble, la description qui les accompagne étant d'ailleurs plus que sommaire, il est très difficile de reconstituer et de reconnaître les scènes. Quelques lettres grecques, restes des noms de certains personnages, sont même illisibles sur les images. On en serait réduit, actuellement, à des hypothèses sans autorité.

Contentons-nous donc de signaler ces mosaïques à l'examen des savants qui pourraient avoir l'occasion de les voir. Les tableaux paraissent avoir été composés avec une certaine recherche; les attitudes des divers personnages, mythologiques ou réels, debout ou assis, sont aisées, élégantes et variées, et la technique de cet art difficile qu'est la mosaïque lorsqu'il veut figurer des êtres vivants, est assez habile.

Regrettons surtout que d'adroits et soigneux spécialistes n'aient pas été appelés pour lever les pavages selon les procédés bien connus et facilement applicables. M. N. J. de Liñan y Heredia, en publiant la découverte de Fernan Nuñez [1], fait une charge à fond contre les étrangers qui s'enrichissent d'antiquités aux dépens de l'Espagne. Ce patriotisme est très respectable; mais, peut-être, si un de ces étrangers s'était intéressé aux mosaïques de Fernan Nuñez, ces œuvres de valeur seraient-elles aujourd'hui dans un état moins lamentable.

PIERRE PARIS.

Bordeaux, mai 1908.

1. *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1907, p. 405, lam. IX-XII.

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX[1]

VI

Statistique.

§ I. LE MOUVEMENT DE LA POPULATION JUDÉO-PORTUGAISE AU XVIIIe SIÈCLE D'APRÈS LES REGISTRES DE LA NATION

A première vue, le registre de décès tenu par ordre de la *Sedaca* à partir de 1739 semblerait devoir nous fournir un état complet et sûr de la mortalité, année par année, dans la communauté portugaise. Mais il faut tenir compte de deux faits : C'est d'abord que seuls étaient admis au cimetière de la Nation ceux qui étaient en règle avec le syndic pour le paiement des contributions, et il est probable que ceux auxquels on refusait le cimetière n'étaient pas inscrits sur le registre de la Nation, dont ils étaient censés ne pas faire partie. En second lieu, nous avons vu que dès 1777 des Juifs non portugais figurent sur ce registre.

Quant au *Registre des enfans nés de la Nation portugaise de la ville de Bordeaux,* également conservé aux Archives municipales[2], il n'est pas exactement ce qu'annonce le titre. Sans compter qu'on y trouve des actes de décès portés par erreur, il contient des actes de naissance de Juifs qui ne sont « portugais » que d'un seul côté[3] ou (cela seulement dans les dernières années) qui ne le sont d'aucun côté[4]. Il contient des actes de circoncision d'enfants et même d'adultes nés aux

1. Voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 172, 279, 383; 1907, p. 41, 263, 386; 1908, p. 68, 157 et 259.
2. Voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 283 et 285.
3. « Salomon Meler ne le onze juin 1789, fils de Benjamin Meler né a Bordeaux originaire allemand et de Abigaïl Lopes Dias née a Bayonne » (n° 1619).
4. « Jechiel, né le traise aoust 1788, fils haim Bar Jacob, de prague, est de Roze, fille de Isaac Lange, née en Avignon, petit fils du cotte paternel de Jacob de prague, et du cotte maternel petit fils de Isaac Lange natif de Casal Monferat en piemon » (n° 1547). — « Ab^m Serf ne le dix huit x^bre 1788 fils de Isaac Serf et de Ester

colonies[1] ou à l'étranger[2]. Enfin il doit y avoir de nombreuses lacunes imputables surtout à la négligence des parents, si l'on en juge par le grand nombre d'omissions réparées après coup. Pour toutes ces raisons, les totaux de natalité année par année sont à la fois délicats à établir et toujours sujets à caution. Il y a pourtant un intérêt documentaire à les établir, tels qu'ils résultent de l'examen de ce registre, défalcation faite des simples actes de circoncision, et en tenant compte des corrections et des additions postérieures.

Le tableau qui suit, et qui comprend année par année (à partir de 1738) les naissances et les morts, ainsi que les mariages à partir de 1775, permettra de suivre approximativement, jusqu'en 1792, le mouvement de la population judéo-portugaise, en se rappelant que le départ entre Juifs portugais et non portugais ne se fait plus rigoureusement dans les dernières années.

Un *État des naissances, morts et mariages dans la nation portugaise etablie a Bordeaux dans le courant de l'année 1786*[3] accuse 56 naissances, 55 morts, 9 mariages. Ce sont bien les chiffres que nous fournissent les registres, sauf celui des naissances, auquel il y a lieu d'ajouter une unité, car il faut tenir compte d'une déclaration tardive.

Une note concernant la nation avignonnaise marque pour la même année 5 naissances, 5 morts, 2 mariages.

Nous avons ainsi la proportion des deux communautés.

On ne s'étonnera pas de rencontrer des familles nombreuses

Bar Hanan originaires alemands petit fils du cotte paternel de Sebi Bar Haim ne en lorrene, et du cotté maternel de Ab^m Bar Hanan né en lorene » (n° 1573). — « Abigail Leasar née le six mars 1789, fille de Leasar ne en Allemagne, et de Sara fille de Rebi Abraham, petite fille du coté paternel de fere Leasar ne en Allemagne et du cotté maternel de feu Rebi Abraham ne en Pologne » (n° 1594). — « Simxa fille de Isaac Hamis natif dancone ladite Simxa et née le six x^bre 1788, et fille de Rachel Hamis nee a venise, petite fille du cotte parternel de Samuel Hamis dancone en Italie » (n° 1570).

1. « Abraam Guimareins né a Mirbales isle et cotte St Domingue le vingt trois novembre 1786, fils de Jacob Mendes Alvares natif de portugal, et de Rebeca Cohen de cette ville, l'enfant a eté circoncis a Bordeaux le vingt 7bre 1792 agé danviron six ans » (n° 1892).

2. « Isaac Lopes Simoins natif de Lisbone fils de francois Lopez Simoins et de Marie Mendes Morais natif de Bragance en Portugal a eté circoncis le 29 juin 1791 age de vingt un an a Bordeaux par le sieur Ab^m Bargues, le dit Isaac portait cy devent le nom de *(un blanc)*. En foij de quoi les temoins presents a la circoncision ont signe cy apres pour servir et valoir » (n° 1726). — De même pour David Parreira, natif de Lamego en Portugal, circoncis à seize ans en 1791 (n° 1729).

3. Archiv. dép., port. C 1312.

parmi les Juifs portugais. Le 13 mai 1740, en faisant inscrire sur le *Registre des enfans nés de la Nation portugaise de la ville de Bordeaux* sa fille Angellique Ester, Mosch Francois Lopez de Paz déclare avoir encore dix autres enfants vivants de sa femme Rachel Marie Lameyre. L'aîné était né le 8 février 1724. L'année précédente (1er février), Abraham Lameyre ayant déclaré un fils, on note sur le registre que « c'est son neufiesme fils et son septieme sans interruption d'aucune fille ». En 1747, Louis Lopez de Paz donne la liste de ses enfants, dont le total est de onze, dont sept fils; les onze sont nés entre le 19 novembre 1719 et le 2 mars 1734.

ANNÉES	Naissances	Décès	Mariages	ANNÉES	Naissances	Décès	Mariages
1738	21	»	»	1766	13	43	»
1739	36	26	»	1767	27	24	»
1740	23	19	»	1768	16	31	»
1741	25	20	»	1769	19	24	»
1742	14	16	»	1770	32	28	»
1743	19	8	»	1771	27	27	»
1744	22	17	»	1772	21	37	»
1745	28	49	»	1773	18	38	»
1746	20	19	»	1774	15	31	»
1747	29	21	»	1775	20	42	12
1748	20	31	»	1776	50	31	2
1749	30	26	»	1777	32	36	7
1750	25	22	»	1778	47	32	10
1751	30	22	»	1779	36	52	11
1752	24	28	»	1780	37	44	7
1753	30	39	»	1781	36	49	14
1754	37	22	»	1782	35	52	12
1755	40	25	»	1783	46	49	8
1756	30	23	»	1784	45	66	9
1757	23	29	»	1785	60	46	14
1758	20	25	»	1786	57	55	9
1759	22	25	»	1787	51	34	13
1760	30	25	»	1788	56	47	12
1761	18	21	»	1789	45	41	10
1762	25	36	»	1790	61	64	11
1763	26	36	»	1791	53	70	14
1764	24	21	»	1792	50	39	15
1765	19	33	»				

1. A partir du 22 décembre.
2. A partir du 24 décembre.

§ 2. LES ÉVALUATIONS ET LES DÉNOMBREMENTS.

Dans un mémoire déjà signalé[1], adressé le 11 juin 1718 à M. Le Blanc, sur la demande de celui-ci, M. de Courson déclarait qu'il y avait à Bordeaux environ cent familles juives[2] : « ces cent familles font 4 ou 500 personnes en comptant les femmes et enfants[3]. » Le 27 avril 1722, l'intendant envoyait à M. Le Blanc un dénombrement réclamé par celui-ci en vertu d'un arrêt du Conseil du 21 février précédent. Il comptait « 132 familles qui composent le nombre de Juifs connus dans cette ville sous le nom de portugais »[4]. Le nombre de familles serait moindre, d'après le rapport écrit avant 1729[5] :

Le nombre des familles des Juifs est a present de 115 ou environ qui font près de 500 personnes en comptant les femmes et les enfants.

En 1725 la population de Bordeaux était évaluée par l'intendant Boucher à 70,000 âmes, chiffre probablement exagéré, puisque le dénombrement méthodique opéré par l'aide-major Puddefer, en 1747-1748, sur l'ordre de Tourny père, donne 66,554 « bouches ». C'est ce qu'a montré M. A. Nicolaï dans un travail récent intitulé *La population de Bordeaux au XVIIIe siècle, I. État de la population*[6].

Pour la période qui suit jusqu'en 1752, nous ne sommes renseignés que par le *Registre des délibérations* qui accuse, nous l'avons vu[7], 65 contribuables en 1730, 92 en 1744, 84 en 1747, et qui, en 1735, fixe à 80 le nombre *maximum* des familles secourues. Cela ferait en tout environ 160 familles; mais il

1. *Bull. hisp.*, 1906, p. 289.
2. Même chiffre dans le *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins* (2e partie, p. 8) : « ...Les Juifs dont on compte environ cent familles dans Bordeaux ». (Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 81.)
3. C'est le chiffre auquel, par un calcul assez arbitraire, arrive Detcheverry (p. 115), et aussi celui que donne Th. Reinach dans son *Histoire des Israélites* (p. 310).
4. Archiv. départ., C 1089. Le document concernant le détail de ce dénombrement ne figure pas au dossier.
5. Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 81.
6. Bordeaux, 1907, p. 29-44.
7. Cf. *Bull. hisp.*, 1906, p. 289-90.

convient d'ajouter celles qui n'étaient ni assez riches pour être inscrites au rôle des contribuables ni assez pauvres pour figurer au rôle de la charité : c'est là une inconnue non négligeable sans doute.

En 1752, expose Malvezin[1], M. de Tourny, intendant de Guyenne, comptait, à Bordeaux, 327 familles de juifs « portugais », comprenant 1,598 individus. Si l'on ajoute les Avignonnais alors présents dans cette ville (348), on arriverait à un total peu éloigné de celui qu'atteignait la population juive de Lorraine[2], à savoir deux mille individus (d'après M. Reinach). Toutefois le chiffre marqué par Malvezin n'est pas absolument exact. Un état non daté, sans titre, conservé aux Archives départementales de la Gironde[3], contient une liste des Juifs espagnols et portugais habitant Bordeaux. Cet état est postérieur à 1749 : un certain Jacob Dias Pereyre, âgé de 21 ans, y est marqué comme établi dans cette ville depuis cette année-là ; la date de l'arrivée de tous les autres Juifs est antérieure. D'autre part, dans un rapport daté du 28 janvier 1753 et adressé à M. le comte de Saint-Florentin[4], on lit :

Ce n'est point, M., a vue de païs que le nombre des Juifs Portugais est porté dans le projet d'arrest a plus de 1500 et celui des Allemands tudesques et avignonnois a plus de 300. J'ai fait dresser des uns et des autres un Etat très exact tant par familles, que par hommes, femmes, garçons et filles qui les composent, avec leurs noms, age, demeure, commerce, metier, industrie, et tems de leur établissement à Bordeaux de façon que le dénombrement ordonné dans l'article 1er est des apresent composé...

Il s'agit évidemment du dénombrement ordonné par Tourny le 6 juin 1751[5]. Dans le même portefeuille se trouve un état résumé en double exemplaire « du nombre qu'il y a de familles Juifves Portugaises dans la ville de Bordeaux sous la dénomination de Nation Portugaise..., suivant le dénombrement qui en

1. P. 199.
2. *Histoire des Israélites*, p. 310.
3. Portefeuille C 1089.
4. *Ibid.*
5. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 59.

a été fait en détail, dans les derniers mois 1752, et 1753... » En voici la teneur :

Nombre de familles juives	Nombre de Juifs, hommes, femmes et enfants qui composent les dites familles	Nombre de servantes juives à leur service	Nombre de servantes catholiques à leur service
327	1,598	5	147

Cet état résumé (celui-là même sans doute qui fut joint au rapport du 28 janvier 1753) donne exactement les totaux correspondant à l'état détaillé ci-dessus mentionné, sauf en ce qui concerne le total de la deuxième colonne qui, en réalité, monte dans l'état détaillé à 1,442. Or, le chiffre 1,598 s'explique par une double erreur. D'abord l'état détaillé, qui porte au bas de chaque page le total correspondant à cette page, marque 51 à la page 33, où il faudrait 41 ; et, à la page 16, 34 au lieu de 35 : soit une erreur de 9 en trop. Un autre portefeuille[1] contient précisément le papier sur lequel a été faite l'addition des totaux de chaque page, et cette addition a été opérée de telle façon que les servantes catholiques se trouvent comptées deux fois, une fois avec les maîtres, une fois séparément, soit encore 147 en trop. En tout, 156 à défalquer de 1,598 : soit un total réel de 1,442 et, avec les servantes juives, 1,447.

Au surplus, un mémoire inséré dans le premier portefeuille et de la même main que le rapport du 28 janvier 1753 porte que les Juifs portugais résidant à Bordeaux sont au nombre d'environ 1,450 personnes, hommes, femmes et enfants, qui forment 327 familles. Ce nombre de 1,450, donné en chiffres ronds, est très près, on le voit, du nombre qui ressort de notre état détaillé.

Quant aux Juifs « allemands, tudesques ou avignonnais », ils sont aussi l'objet d'un état détaillé, d'une autre main, mais sur le même plan que celui des « Portugais ». Le total qui en résulte se trouve marqué sur un état résumé dû au même

1. C 1093.

scribe que celui qui concerne les « Portugais ». Cet état résumé accuse un chiffre de 81 familles juives, 348 juifs (hommes, femmes et enfants), 0 servantes juives, et 17 servantes catholiques. Seulement la même faute a encore été commise ici. Il faut retrancher de 348 (chiffre reproduit par Malvezin) les 17 servantes catholiques, ce qui fait 331[1].

Mais ce total est loin d'être exactement celui des « Juifs allemands, tudesques ou avignonnais ». En effet, dans le second état détaillé figurent seulement 149 Avignonnais, 11 Allemands, 5 Tudesques, 2 Juifs de Francfort, 3 de « Chelem »[2], 5 de Metz. Il y a un Juif venu de Vérone, 4 de Venise, 3 de Rome et 17 Italiens, 3 venus d'Amsterdam, 3 de Hollande, 5 d'« Argelin »[3], 1 d'Agen, 2 de Prague, 4 Polonais, 4 de nationalité inconnue, soit en tout 222. Encore parmi les ménages énumérés ici y a-t il des femmes de nom espagnol. 85 individus figurent avec la mention « Espagnol ». 14 de nationalité inconnue et 11 venus de Londres (des Lameyra) ont également des noms espagnols ou portugais. Cela fait 110 espagnols à joindre au total de 1,447 auquel nous étions arrivés tout à l'heure, soit 1,557

Dans son travail sur *La population de Bordeaux au XVIIIe siècle* M. Nicolaï fait connaître un questionnaire rempli en 1772, sur l'ordre de l'archevêque de Bordeaux, par les curés des différentes paroisses. Le curé de Sainte-Eulalie estime à 40,000 le nombre de ses paroissiens et y ajoute 4,000 Juifs. Il est clair

1. En 1722 les Juifs avignonnais habitant Bordeaux, d'après un état dressé par eux-mêmes sur l'ordre de l'intendant et conservé aux Archives départementales de la Gironde (portefeuille C 1090), étaient au nombre de 85, formant 21 familles : Voici, d'après le même état, les noms de chefs de famille : Joseph Vidal, Moyzé Lange, Joseph Petit, Joseph Dalpuget, Sema David, Joseph Cassin, Moyse St Paul, Sallon Daspuget, Lion Carcassonne, Isaac Rouget, Samuel Azar, Israel Daspuget, Israel Prophat, Joseph Couen, Jaquassue dit Perpignan, Samuel Rouget, Jacques de Sazia, Sallomon Astruq, Lange Rouget, David Petit, Joseph de Carcassonne.

David Petit, d'après cet état, était à Bordeaux depuis trois ans et exerçait la profession de revendeur d'habits, comme la plupart des Avignonnais.

Un état dressé en 1740 (même portefeuille) mentionne onze familles qui étaient restées à Bordeaux malgré les arrêts d'expulsion, et dont les chefs étaient Lange Astruc, Rigaut dit Gagaro, Vinagre, Cadouche, Noé dit Vinagre, Samuel Rouget, Jacob de Perpignan, Salomon dit Boyto, Joseph de Carcassonne, Rouget dit Chisev. Un arrêt d'expulsion daté de 1739 mentionne en outre un Joseph Casseius *(ibid.)*.

2. Chelm, en Pologne (?)

3. Alger (?). Algérien se dit en espagnol *Argelino*.

que ce dernier nombre est tout à fait erroné, ainsi que l'observe M. Nicolaï[1], qui ajoute avec raison, semble-t-il : « Il n'y en avait pas plus de 1,800 dans tout Bordeaux à cette époque. »

En 1806, un document officiel cité par Malvezin[2] porte le nombre des Juifs de Bordeaux à 2,131, dont 1,651 espagnols ou portugais. Ces chiffres sont assez en rapport avec ceux que donne un registre officiel où furent inscrites du 15 octobre 1808 au 1er juin 1810, les déclarations signées des « personnes du culte hébraïque qui n'ayant pas de nom de famille et de prénoms fixes, sont tenus d'en adopter, et celles des individus du même culte qui, ayant des noms et prénoms connus et qu'ils ont constamment portés, voudront les conserver à Bordeaux » [3]. Le nombre des inscrits est de 2,063[4].

§ 3. LE QUARTIER DES JUIFS.

Dans le rapport écrit avant 1729, déjà mentionné[5], il est dit que « dans le commencement de leur établissement à Bordeaux ils n'habitaient qu'un quartier, mais ils se sont répandus insensiblement dans toute la ville ». Ce renseignement est confirmé par un rapport joint à la lettre adressée à M. S. Saint-Florentin en date du 28 janvier 1753 :

> Ils habitent un quartier de la ville, plustost de choix que d'obligation, aucun reglement ne les y astraignant ni leur deffendant de demeurer ailleurs. Il y en a mesme quelqu'uns qui sont logés, ou ont des maisons a eux en dautres quartiers.

L'état détaillé des Juifs portugais qui fut établi en 1752 marque les rues habitées par les familles recensées. Il faut tenir compte aussi des Juifs de nom hispanique portés sur l'état des Juifs avignonnais. Nous voyons ainsi que, en 1752, les

1. P. 77.
2. P. 286.
3. Archives municipales de Bordeaux, n° 800 (voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 281).
4. En 1801 la population de Bordeaux était de 91,652 habitants (Nicolaï, *La pop. de Bord. au XVIIIe siècle*, p. 86).
5. *Bull. hisp.*, 1908, p. 81.

Juifs d'origine hispanique étaient groupés dans la partie sud-ouest de Bordeaux, savoir :

	ÉTAT des Portugais	ÉTAT des Avignonnais	
		a	b
Rue Bouhaud [1]	456	9	6
Rue Ducarnan (ou Ducharnand, ou du Caernan) [2]	68	»	11
Rue Saint-Guillen [3]	54	»	»
Hors la porte Saint-Guillen [4]	49	»	3
Rue des Augustins	238	24	»
Rue du Faignas [5]	37	9	»
Rue du Mirail	88	»	4
Rue Mingin [6]	49	8	»
Rue Tombeloly	187	12	1
Rue Sainte-Catherine [7]	3	»	»
Fossés des Tanneurs [8]	6	»	»
Fossés de la Visitation [9]	5	»	»
Rue Sainte-Eulalie	13	»	»
Hors la porte Sainte-Eulalie [10]	14	5	»
Fossés des Grands Carmes [11]	12	»	»
Fossés de l'Hôtel de Ville [12]	12	»	»
A reporter	1291	67	25

a) Classés comme Espagnols.
b) Classés comme étant de nationalité inconnue, mais portant des noms espagnols.

1. Correspond à la partie de l'actuelle rue Sainte-Catherine comprise entre la place des Augustins et le cours Victor-Hugo.

2. Ou du Cahernan; correspond à la partie de l'actuelle rue Sainte-Catherine comprise entre le cours Victor-Hugo et la rue des Ayres.

3. Ou Saint-Julien : sur le plan de 1754, rue d'Aquitaine; aujourd'hui rue Sainte-Catherine, entre la rue des Augustins et la place d'Aquitaine.

4. Actuellement porte d'Aquitaine.

5. Ou du Fagnas; actuellement rue Gratiolet.

6. Actuellement rue Magendie.

7. Partie de l'actuelle rue Sainte-Catherine (rectifiée) comprise entre l'Intendance et la place Saint-Projet.

8. Actuellement cours Pasteur, de la rue des Ayres jusqu'au cours Victor-Hugo.

9. Sans doute la partie des Fossés située au coude des cours Pasteur et Victor-Hugo.

10. A l'extrémité de la rue Sainte-Eulalie, près de la porte de Berry; marquée sur le plan de 1754.

11. Ou Fossés des Carmes : cours Victor-Hugo entre le cours Pasteur et la rue Sainte-Catherine.

12. Cours Victor-Hugo entre la rue Sainte-Catherine et la rue Bouquière.

	ÉTAT des Portugais	ÉTAT des Avignonnais	
Report . . .	1291	67	25
Rue Veyrines	19	»	»
Rue du Cayre [1]	95	16	»
Fossés des Salinières [2]	1	»	»
Rue Lalande [3]	5	»	»
Rue de la Magdelaine [4]	9	»	»
Rue de l'Anonciade [5]	14	»	»
Rue des Carmes [6]	4	»	»
Rue Causserouge	9	»	»
A la porte des Capucins [7]	»	2	»
TOTAUX . . .	1447	85	25
TOTAL GÉNÉRAL . . .	1557		

L'état détaillé des « Allemands, Tudesques et Avignonnais » nous donne, sur la façon dont ces Juifs d'origine diverse étaient répartis dans Bordeaux, des indications qu'il est intéressant de rapprocher de l'état détaillé des Portugais :

	Avignonnais	DIVERS
Rue Saint-Julien	18	»
Rue Bouhaut	43	3 de Hollande.
Rue du Cayre	12	4 de Venise.
—	»	3 Italiens.
A reporter . . .	73	10

1. Actuellement rue Moulinié, entre la rue Sainte-Catherine et la rue Veyrines.
2. Fossés de Bourgogne sur le plan de 1754; actuellement cours Victor-Hugo, de la rue Bouquière à la place de Bourgogne.
3. Partie de la rue actuelle du même nom, entre le cours Victor-Hugo et la rue Magendie.
4. Actuellement partie de la rue Canihac, entre le cours Victor-Hugo et la rue Labirat.
5. Actuellement rue de la Miséricorde.
6. Rue Canihac, entre la rue Labirat et la rue Magendie.
7. Actuellement place des Capucins.

	Avignonnais	DIVERS
Report. . . .	73	10
Rue du Cayre.	»	2 Allemands.
—	»	3 de Rome.
—	»	5 Tudesques.
Rue Veyrines	5	»
Rue Tombeloly	30	2 de Prague
—	»	2 de Francfort.
—	»	3 de « Chelem ».
—	»	1 Italien.
—	»	5 Allemands.
—	»	3 d'Amsterdam.
—	»	4 Polonais.
—	»	1 d'Agen.
Rue Mingin.	10	8 Italiens.
—	»	4 Allemands.
—	»	5 d'« Argelin ».
Hors la porte Saint-Julien. . .	2	1 de Vérone.
A la porte Saint-Julien. . . .	»	2 Italiens.
Rue des Augustins	29	»
Rue Bouquière	»	5 de Metz.
—	»	4 de nation inconnue.
Aux Chartrons	»	3 Italiens.
TOTAUX. . .	149	73
TOTAL GÉNÉRAL. . .	222	

A quelques exceptions près, Avignonnais et Portugais vivaient donc dans les mêmes rues. Maîtres de se loger où ils voulaient, se seraient-ils ainsi serrés les uns contre les autres, si, dans la vie journalière, les Portugais, les *Sephardim,* avaient gardé vis-à-vis des *Aschkenazim* le « quant-à-soi » officiel imposé à la *Sedaca* par le souci des intérêts de la « Nation portugaise » ?

Additions et corrections.

Bull. hisp., 1906, p. 172, note. — M. Pulido a refondu et considérablement augmenté son travail dans *Españoles sin patria y la raza Sefardí* (Madrid, 1905); cf. *Bull. hisp.*, 1907, p. 429.

P. 174, note 1. — Cf. Cuervo, *Apuntaciones críticas sobre el lenguage bogotano* (Paris, Chernoviz, 5e édition, 1907, p. XXIII.

P. 180. — Ajouter : *Estropaje* = « épouvantail » (esp. *estropajo,* torchon).

P. 181. — *Jastrouille* doit être une déformation de *rastrojo.* En esp. *sacar á uno de los rastrojos,* c'est le tirer de la misère.

P. 183. — Peut-être faut-il comprendre « ne *maje* pas! » comme « ne *m'aje* pas! » ; ce serait l'esp. *ajar,* froisser, abîmer.

P. 188. — *Patioutiade* s'explique par l'esp. *patochada,* qui a le même sens.

P. 281, note 1. — Lire « série GG, nos 810, 792, 812, 815 ».

P. 284. — Les archives de l'archevêché ont été transférées récemment aux Archives départementales, de même que le *Registre des délibérations de la Nation portugaise.*

P. 385. — Sur la manière dont la capitation était payée par les Juifs, nous avons des indications dans la minute d'un rapport conservé aux Archives départementales (C 3662), et concernant les Juifs Moïse David, David Naquet et Abraham Neveu de Carcassonne, qui avaient demandé à être inscrits sur les registres des Juifs Portugais (1785) :

Les Juifs participent aux Impositions de la ville. Monsieur l'Intendant sçait qu'elle n'en supporte que de deux espèces, celle connue sous le nom de taillon, qui se païe sur le produit des droits d'entrée perçus sur les marchandises; et la capitation. A l'égard de cette derniere les deux nations juives y sont imposées dans l'Etat general des corps et métiers et chacune des deux nations comme faisant une des classes particulières de cet Etat où sont portés séparément les Cordonniers, les Boulangers &c. Lorsque Monsieur l'Intendant leur a fait remettre ses mandements, elles nomment chacune 6 ou 8 répartiteurs avec un collecteur qui fait le rôle double. Il le fait vérifier et rendre exécutoire par le subdélégué, a qui il en remet une expédition et il suit le recouvrement. S'il survient des difficultés dans la perception, c'est par Monsieur l'Intendant qu'elles sont réglées, comme celles qui surviennent dans les autres corps.

P. 389, note 4. — Detcheverry donne (p. 105-107) le texte de cette lettre, dont M. E. Drumont a reproduit une partie dans *La France juive* (t. I, p. 244).

P. 391, n. 3. — E. Seguin (*Jacob-Rodrigues Pereire, premier instituteur des sourds et muets en France,* Paris, 1847) avait déjà insisté sur la bienveillance que le comte de St-Florentin témoigna à Pereire (p. 102, 109-116).

1907, p. 53. — Les Mendes finirent par se soumettre, ainsi qu'en témoigne ce papier conservé aux Archives départementales (C supplément non coté) :

Je déclare que ie me départ purement et simplement de l'instance que j'auois au Conseil en apel d'une ordonance de monsieur Boucher intendant de cette prouince en faueur du sindic de la nation portugaise a Bord. le 18e mars 1744.

approuué lecriture cy desus
Joseph Mendes.

P. 66, note 1. — Detcheverry (p. 107-109) donne tout au long le texte de cette ordonnance.

P. 264. — « Le vin d'un païen est rigoureusement défendu, de crainte que le païen ne l'ait consacré à ses divinités. Bien qu'en Europe il n'y ait plus de païens, il est quand même défendu de boire de vin, quand la vendange et le pressurage n'ont pas été faits par un Israélite, et cela à cause des récipients. » (*Manuel du ménage israélite,* p. 52, par J. S. Pavly, en collaboration avec MM. les grands-Rabbins Salem Sopher, de Cracovie, et Hayim-Joseph Haghiz, de Smyrne; Orléans, Herluison, 1899. Ce manuel, où des réclames pour les pastilles Géraudel, le savon du Congo et certain lit hygiénique sont habilement annexées aux prescriptions de la Loi, renferme des détails exacts et intéressants pour les non-initiés.)

P. 265. — « L'ablution purificatrice a lieu dans un puits peu profond, à l'eau de source, et contenant au moins quarante « saâ », un mètre cube environ d'eau. La femme doit plonger à trois reprises dans l'eau. Elle doit être assistée d'une autre femme, qui veille à ce qu'au moment du plongeon aucune mèche de cheveux ne dépasse le niveau de l'eau. Avant l'ablution, la femme doit se dépouiller de ses bijoux, tels que boucles d'oreilles, bagues, etc., afin de permettre à l'eau d'atteindre toutes les parties du corps. Il faut également curer les dents et couper les ongles avant l'ablution. L'ablution se fait sept jours après la cessation complète des menstrues; il est préférable qu'elle soit faite le soir; celle des fiancées avant le mariage a lieu le mercredi soir. La purification de la mère après la couche a lieu trente-trois jours après la couche, si le nouveau-né est un garçon, et soixante-six jours après, si c'est une fille. »

(*Manuel du ménage israélite*, p. 65.) « Pendant les jours de l'impureté de la femme, les époux doivent vivre dans la séparation la plus absolue. Il leur est rigoureusement défendu de manger d'un même plat, de boire d'un même verre, de s'asseoir sur un même banc, de se toucher, ne fût-ce que du bout du doigt. » (*Ibid.*, p. 66.)

P. 268. — « L'acte du mariage s'accomplit au moment où l'homme met la bague d'alliance au doigt de la main droite de sa fiancée, en prononçant, devant deux témoins, cette formule : « Tu es consacrée à moi, en vertu de la remise de cette bague, conformément à la loi de Moïse et d'Israël. » La présence du rabbin n'est pas indispensable. » (*Manuel du ménage israélite*, p. 52.)

1908, p. 160. — Les tombes les moins anciennes se trouvent surtout vers le fond et vers le milieu. Mais il est difficile de reconnaître l'ordre suivi, d'autant qu'il y avait sans doute des terrains réservés pour une famille; c'est ainsi que *Ester Paes de Leon Gomes Baeza* (1773) a été inhumée à côté de la

S^A | DEL · BIEN | AB^DO HAIM | HAPON COMES | BAEZA F^O II DE | TAMVS 5508 | QVE CORRES^PDE | A 7 IVLIO | 1748 (un flacon surmonté d'une étoile à cinq pointes).

P. 160. — Voici l'inscription d'un autre Sasportas, sur laquelle on voit également les six portes :

S^A | DEL BIEN AV^DO | AYASIS BEAN[III] | BAD · HISQIAHU | ISHAC · SASPORTAS | F^O A · 21 · *DE* | HESBAN | 5521 · QVE · COR^*DE* A | 31 DE 8BRE 7 160

P. 170. — Dans son *Tezoro de los circunsidados*, à la date du 8 avril 1749, Abraham de Mezas déclare qu'il a circoncis « Israel Ishac de Mesulam bar Israel de 8 jours, ...et sur le moman apres la sirconsition lanfan a ete receu p^r fondateur de la Iesiba et Ermandat de tiferet Salom ». C'était à la fois une *Yeschiba* et une *Hebra*.

P. 173. — Sépulture d'un *hazan* de *Guemilout Hazadim :*

S^A | *DE*L · BIENAV^DO | ENTENDIDO Y S | VABE · A · SALME | AMIENTOS RIBY | IACOB · FERNAN | DE *DE* · LEON · HA | ZAN · *DE* · GEMILVT | HAZADIM · F^O A I | *DE* QUISLEV 5523 | COR^*DE* A 17 · 9BRE 1762 | SEA · SV ALMA · CO | LOCADA Y ATADA | EN ATADERO · *DE* | LAS VIDAS · AMEN

Le titre de *Riby*, on le voit, était donné à un simple chantre. A noter les épithètes *entendido, suave, asalme* (hébr. *aschalem*, « le sage »), *amientos* (?).

C'est sans doute ce Jacob Fernande qui fonda la synagogue des Avignonnais dont il est question page 283, note 10, et intitulée *Sahari Rason*.

P. 277. — Au cours du XVIIIe siècle il y eut quelques cas de conversion après apostasie, chez des femmes : « Suzanne Elisabeth Henriques née à Rochefort, agee denviron vingt ans, baptisée dans son enfance »

(16 juillet 1714); « Brettes(?) d'Acosta, âgée de 38 ans, de nation juive et portugaise, née dans la paroisse de St Vincent de Villefranche diocèse et patriarchat de Lisbone, baptisée dans son enfance » (abjuration à Saint-André, 14 sept. 1764). (Archives de l'archevêché, carton X 4.)

P. 270. — « Tout Israélite est tenu de remettre à son épouse, immédiatement après le mariage, un acte de donation, signé par deux témoins. La femme est autorisée à réclamer cette donation, en cas de divorce, ou après le décès du mari. Le montant de cette donation doit être de deux cents *zouz*, quand l'épousée est une demoiselle, et de cent *zouz* seulement, si elle est veuve ou divorcée. Cet acte, appelé *c'thoubâ*, doit être soigneusement conservé durant toute la vie des deux époux. Si cet acte vient à se perdre ou à être brûlé, on est tenu d'en faire immédiatement rédiger un autre, sans quoi la cohabitation des deux époux devient criminelle. » (*Manuel du ménage israélite,* p. 53.)

P. 280. — « C'est au père qu'incombe le devoir de circoncire ou de faire circoncire ses garçons le huitième jour de leur naissance; c'est le devoir le plus sacré entre tous. Mais la mère n'a pas l'obligation de faire circoncire ses garçons; aussi n'a-t-elle pas le droit d'en charger un autre. Lorsqu'un père s'oppose à ce qu'on circoncise son garçon, le rabbin fait procéder à l'opération malgré la résistance du père. Quand l'enfant meurt avant le huitième jour de sa naissance, on procède à l'opération de la circoncision après sa mort, mais sans réciter la formule consacrée. Lorsque le nouveau-né est trop faible, de sorte qu'il y a lieu d'appréhender qu'il ne succombe à l'opération, on ajourne celle-ci à une date ultérieure. Lorsque deux enfants sont déjà morts des suites de l'opération, il est interdit aux parents de faire circoncire leur troisième enfant. » (*Manuel du ménage israélite,* p. 56.)

G. CIROT.

LE MARÉCHAL SUCHET

Lorsque les Français reportent leurs souvenirs vers la guerre de l'indépendance hispanique, ils n'y rencontrent pas les mêmes sujets de fierté patriotique et de satisfaction nationale que l'Espagne. La guerre n'a eu pour eux que des maux sans compensation : elle leur rappelle l'anéantissement de leurs armées, la perte de leur renom d'invincibilité, la destruction de leur puissance militaire, la ruine de leur prépondérance en Europe. Elle leur rappelle aussi toutefois — et c'est la seule chose à laquelle ils puissent songer sans regret — que cette terrible guerre, précisément parce qu'elle a été plus longue, plus difficile, plus acharnée qu'aucune autre, a été celle qui a le mieux mis en lumière les admirables qualités militaires du soldat français d'abord, de ce soldat dont Wellington a si magnifiquement loué la vaillance et l'endurance. Elle a été la rude école à laquelle s'est formée toute une génération d'officiers d'élite, destinés à une carrière militaire inégalement célèbre, mais toujours belle, Bugeaud, Valée, Damrémont, Chlopicki, Rogniat, Haxo. Elle a été enfin le théâtre sur lequel, si la réputation militaire et morale de la plupart des maréchaux de Napoléon s'est obscurcie, se sont manifestées au contraire dans tout leur éclat les éminentes qualités d'un chef dont Napoléon disait à Sainte-Hélène qu'il était sans doute le premier homme de guerre que la France alors possédât, d'un homme chez qui, au témoignage de Napoléon encore, l'esprit et le caractère s'étaient accrus de façon à surprendre. Ce chef, c'est le maréchal Suchet, le vainqueur de Maria, de Belchite et de Sagonte, le conquérant de Lérida, de Mequinenza, de Tortose, de Tarragone, de Valence, le seul général qui ait traversé la dure épreuve de cette guerre sans revers et sans défaillance, le seul qui ait ramené son armée

intacte de cette Espagne qui avait été le tombeau des Français, le seul qui ait sauvé jusqu'au bout l'honneur des armes, le seul enfin qui ait conquis quelque chose de plus précieux et de plus difficile que des villes et des provinces, l'estime et la confiance des populations sur lesquelles il a dû faire peser le poids de l'occupation étrangère.

Suchet, dans ses *Mémoires*, parle même d'affection et il se pique d'avoir fait aimer le nom français en Espagne. Il insiste volontiers sur les rapports cordiaux qui, à la longue, s'établissaient parfois entre les populations et les troupes françaises, comme à Caspe, par exemple, où le 115e de ligne, qui y fut établi pendant la plus grande partie de la guerre, avait acquis au plus haut point la sympathie des habitants[1] : il rappelle l'accueil amical des dames de Saragosse à la comtesse Suchet, lorsque celle-ci, comme il lui arriva plusieurs fois, ne craignait pas de rejoindre son mari, sans se laisser arrêter par les dangers de cette route et les terribles menaces des chefs de bandes, dont un, Sarraza, sachant qu'elle allait passer et qu'elle était enceinte, se réjouissait d'avoir cette occasion de supprimer deux Français d'un seul coup; il raconte longuement les fêtes, les réjouissances, les arcs de triomphe, les illuminations, dont Saragossais et Valenciens étaient prodigues lorsqu'il revenait parmi eux au retour de quelque expédition victorieuse. Il pense que l'occupation française avait fini, grâce à lui, par être considérée par les Aragonais et les Valenciens comme une sauvegarde et comme un bienfait[2].

Ce serait peut-être se faire illusion que de le croire avec lui. En tout temps et en tout pays, tout pouvoir établi, même précairement établi, obtient des adhésions et des démonstrations extérieures sur la valeur et sur la spontanéité desquelles il est fort enclin à se faire des illusions; et ce sont des témoignages espagnols qu'il serait plus sûr de consulter pour être vraiment édifié sur la signification exacte des lampions

1. *Mémoires de Suchet*, I, 260. — Cf. sa lettre du 17 juillet 1813 au ministre de la guerre où il raconte les soins et même les prévenances des villages des provinces de Valence et de Castellon de la Plana pour l'armée française, pendant qu'elle évacuait à tout jamais le royaume de Valence.

2. *Mémoires*, I, 316, 318, et *passim*.

allumés à Saragosse pour la naissance du roi de Rome ou pour la prise de Tarragone. Il n'est pas besoin d'ailleurs d'autre lecture que celle des *Mémoires* de Suchet lui-même pour constater combien cet attachement si vanté résistait mal à une absence un peu prolongée, à une mauvaise nouvelle, à une diminution visible des garnisons françaises, ou à l'approche de quelque bande de guerillas : lui-même en convient très loyalement. Tout n'est pas inexact, cependant, dans ce qu'il relate de ces témoignages de bon vouloir et de ces symptômes d'apaisement; et nous resterons, je crois, dans la note exacte, en disant, non seulement avec Suchet, mais avec bien d'autres témoins fort à portée de bien voir[1], que l'Espagne sut parfois distinguer entre la politique du gouvernement français, à laquelle elle avait déclaré une guerre à mort, et les agents de ce gouvernement, lorsqu'ils faisaient leur possible pour ménager moralement et matériellement les populations, et leur adoucir les maux de la guerre; il a pu arriver, dans ce cas, qu'elle leur sût gré de leurs bonnes intentions.

Or nul, plus que Suchet, n'a eu de ces ménagements, nul n'a mieux réussi à adoucir ces maux, nul n'a donné plus de régularité et pour ainsi dire plus de bonne tenue à l'administration française. Rompant avec la conception napoléonienne d'après laquelle une armée pouvait vivre sur le pays comme elle voudrait, pourvu qu'elle y vécût, il réprima, ou plutôt il prévint, la maraude chez le soldat, la concussion chez l'officier; il eut des magasins, des dépôts, des approvisionnements, toujours au grand complet et régulièrement payés; la solde fut tenue à jour; les populations eurent à supporter de lourdes taxes, mais équitablement réparties et levées sans

1. Fée : «... Notre administration, quand elle était régularisée, n'était point oppressive... J'ai vu des Espagnols oublier, peut-être à leur insu, que nous étions leurs ennemis... »

Saint-Chamans : «... Les Espagnols, malgré la haine qu'ils portaient à notre gouvernement, étaient justes pour nous, et si tous nos corps d'armée en Espagne avaient été aussi bien disciplinés et administrés que ceux commandés par Soult et par Suchet, nous nous serions établis dans les provinces conquises de manière à n'en être pas chassés facilement; mais l'indiscipline de nos troupes dans d'autres parties de l'Espagne, les désordres de toute nature qu'elles commettaient, la soif d'argent de quelques généraux, les dilapidations et les vols de la plupart des agents de l'administration militaire... ruinèrent nos affaires dans ce pays et nous aliénèrent toute la nation. »

violence; certaines que les fruits de leurs travaux ne leur seraient pas enlevés brutalement, elles retournèrent volontiers à leurs occupations pacifiques, et le pays produisit de quoi suffire aux nécessités de la guerre; n'étant pas obligé de piller pour vivre, le soldat français succomba moins souvent sous les coups des guerillas. Des hommes distingués du pays n'hésitèrent pas à prêter leur concours à une administration dont ils reconnaissaient la loyauté, la justice et les bonnes intentions; le maintien des mêmes institutions, et souvent du même personnel, contribua d'autre part à calmer les esprits et à diminuer les résistances. Les deux provinces que Suchet a administrées, l'Aragon et le royaume de Valence, sont peut-être celles qui avaient, au début, manifesté le plus d'exaspération contre l'envahisseur, et payé le plus largement leur dette à la cause de l'indépendance nationale. Elles ont ensuite supporté l'occupation française avec plus de facilité qu'elles-mêmes ne l'auraient certainement cru possible. Surprenante métamorphose, qui ne fait pas peu d'honneur à l'habileté et à la droiture de l'homme à qui incombait la tâche difficile d'obtenir de ces esprits exaltés la résignation au joug étranger.

Ces talents administratifs, cette parfaite intégrité, ces habiles ménagements pour la fierté nationale ainsi que pour les croyances religieuses des Espagnols, furent la principale cause des succès obtenus par Suchet là où ses collègues n'éprouvaient que des mécomptes. Ses talents militaires ont fait le reste. Ils s'étaient déjà manifestés avec éclat sur le Var, à Austerlitz, à Iéna, à Pultusk; ils se révélèrent dans toute leur étendue lorsque, chargé, malgré lui, du commandement du 3e corps de l'armée d'Espagne peu de temps après la prise de Saragosse, Suchet eut désormais à faire œuvre de général en chef. En peu de temps il eut fait de ce 3e corps, de formation nouvelle, extrêmement éprouvé, moralement et matériellement, par le siège de Saragosse, un modèle d'endurance, d'entrain, et d'esprit militaire, digne en tout des troupes d'élite qu'il venait de quitter à son grand regret. Alors commence une période presque ininterrompue de succès retentissants, la conquête de l'Aragon affermie, Lérida, Tortose

et Tarragone prises, le royaume de Valence occupé : Valence, le dernier trophée des Français en Espagne, Valence, dont la conquête célébrée à Paris comme devant entraîner la soumission de toute la péninsule, ne devait servir qu'à couvrir la retraite des autres armées françaises, pour lesquelles avait désormais sonné l'heure des revers. En 1813, alors que la domination napoléonienne s'écroule de toutes parts, cette même armée d'Aragon masque encore quelque temps la défaite, fait tête partout, au Nord et au Midi, se maintient dans ses conquêtes, et s'y serait maintenue plus longtemps si le grand désastre de Vitoria n'avait alors définitivement condamné l'entreprise de Napoléon sur l'Espagne, et n'avait forcé l'envahisseur à ne plus combattre désormais que pour la sûreté de ses propres frontières, qu'il ne devait pas d'ailleurs réussir à préserver de l'invasion.

Jusqu'ici, la victoire ayant toujours fidèlement accompagné Suchet, aucune critique ne s'est élevée contre lui. Il n'en est plus de même depuis la fin de 1813, et son rôle comme général a donné lieu désormais à des réserves, même à des reproches. Son grand tort aurait été de s'être isolé, immobilisé, dans la défense des Pyrénées orientales, et de n'avoir rien fait pour tendre la main à son collègue Soult, et tâcher de le dégager de la redoutable étreinte de la grande armée anglo-hispano-portugaise de Wellington. C'est l'opinion générale que l'abstention du duc d'Albuféra a été due à des rancunes, à des ressentiments personnels. Les historiens militaires, et encore tout récemment M. le lieutenant-colonel Dumas[1], se sont montrés en général sévères pour Suchet : et des admirateurs même de ce dernier, comme M. Rousseau dans son livre sur la carrière du maréchal Suchet, ont renoncé à le défendre sur ce point et pensent qu'il y a là une page regrettable dans l'histoire de sa vie. Examinons brièvement si cependant il n'y a pas eu de la part de Suchet impuissance réelle, plutôt que mauvaise volonté.

Il y a eu incontestablement des froissements entre les deux

1. *Neuf mois de campagne à la suite de Soult.*

maréchaux, comme aussi bien Soult en a eu avec tous les autres à qui il a eu affaire, Ney en 1809, Masséna en 1811, Marmont en 1811, Joseph et Jourdan tout le temps. Suchet n'avait pas perdu le souvenir de cette expédition aventureuse et mal préparée sur Valence, en février et mars 1810, que Soult lui avait imposée comme major-général du roi Joseph, et qui lui avait valu d'assez durs reproches de la part de Napoléon. Il n'avait pas oublié davantage l'entrevue quelque peu orageuse de Fuente de la Higuera, en octobre 1812, où Soult l'avait blessé au vif en lui demandant une division d'infanterie et un régiment de cavalerie, à lui qui avait déjà trop peu de monde pour défendre la ligne immense qu'il avait à garder, des Pyrénées jusque près d'Alicante. La lettre de Suchet au ministre de la guerre, du 23 août 1813, que M. le lieutenant-colonel Dumas croit inédite, mais que M. Rousseau avait déjà publiée, insiste fortement sur ces griefs et sur les raisons qu'il avait de se défier de son collègue. Il se peut que Suchet soit allé trop loin en accusant celui-ci d'avoir voulu le conduire à quelque grand désastre. Mais c'est certainement avec raison qu'il s'était refusé à opérer le mouvement périlleux qu'on lui demandait, et les motifs qu'il en allègue sont décisifs. Une certaine tendance bien naturelle à diminuer ses propres forces et à exagérer le chiffre des forces adverses, et quelques contradictions à cet égard, dont les critiques de Suchet ont triomphé trop facilement, n'empêchent pas son argumentation, au fond, de rester juste.

Que s'était-il passé en effet? Soult avait reçu le 1er juillet 1813 le commandement de l'armée battue à Vitoria; il s'imagina pouvoir faire grand, se crut homme à réparer les revers précédents, dont il imputait toute la responsabilité à l'impéritie de Jourdan et de Joseph, et lança une imprudente proclamation dans laquelle il annonçait à ses troupes qu'elles célébreraient à Vitoria la prochaine fête de l'Empereur. Il s'engagea ainsi dans cette offensive téméraire qui aboutit à la défaite de Sorauren et faillit amener un grand désastre pour les Français. C'est alors que palliant sa défaite et dissimulant son impuissance, il demanda à Suchet d'aller menacer le flanc droit de

l'armée anglaise pour la forcer à la retraite. Une telle marche avec les faibles moyens dont disposait l'armée d'Aragon et de Catalogne, alors que Saragosse venait le 5 juillet d'être évacuée par les Français, dans un pays entièrement au pouvoir de l'ennemi, ne pouvait que mener Suchet à quelque nouveau Baylen. Soult lui-même a fini par le reconnaître et, dans une lettre du 2 septembre, il convient que cette marche était inexécutable. Comment donc reprocher à Suchet de ne pas l'avoir hasardée?

Les choses ainsi gâtées, Soult, persistant dans sa chimère d'une reprise de l'offensive, développe en septembre le plan qui consistait à réunir les deux armées au nord des Pyrénées, et de déboucher en une seule masse d'au moins 70,000 hommes par le col de Canfranc et Jaca, pour manœuvrer ensuite soit sur Saragosse, soit sur la Navarre. Plan hardi, téméraire même, exposant l'armée française à être battue, cernée, écrasée, ne lui servant à rien, même dans l'hypothèse improbable d'une victoire, car il était trop évident que la soumission de l'Espagne était maintenant plus impossible que jamais ! Suchet y opposa une extrême répugnance, trop justifiée : il éleva des doutes sur la praticabilité de la route de Canfranc, opposa des contre-projets, subordonna son concours à l'envoi de conscrits et, finalement resta en Catalogne, et y resta, semble-t-il encore, avec raison. Le temps de l'attaque était bien passé désormais, et il n'y avait plus de possible, pour les restes des armées françaises, qu'une défensive pénible.

Les événements allaient de plus en plus le démontrer. En décembre, Suchet perd environ 6,000 hommes, Allemands qu'il faut désarmer, Italiens renvoyés dans leur pays, hommes d'élite et sous-officiers qu'il faut envoyer à Napoléon pour recruter sa garde et encadrer ses conscrits. En janvier, 10,000 hommes lui sont enlevés pour être dirigés sur Lyon : ayant reçu trop tard carte blanche, comme il l'avait demandé, pour évacuer Barcelone, il a dû y laisser 8,000 hommes. Il est réduit à un simple corps d'observation.

C'est dans ces circonstances que, le 9 février 1814, Soult, après avoir perdu successivement les lignes de la Bidassoa, de

la Nivelle et de la Nive, à la veille de livrer la glorieuse bataille d'Orthez, demande simultanément au ministre et à Suchet l'évacuation des Pyrénées Orientales et la jonction des troupes du duc d'Albuféra aux siennes. Mais il fallait soutenir la négociation engagée avec les Espagnols par le traité de Valençay pour le renvoi des garnisons françaises contre la remise de Ferdinand VII ; mais il fallait protéger le Roussillon contre l'invasion, certaine le jour où Suchet se serait retiré [1] ; mais il fallait surtout considérer que les extrémités importaient peu, lorsque le cœur même de l'Empire était en péril, que la véritable place des troupes qui restaient était en Champagne plutôt que sur le gave de Pau, que du jour où il serait possible d'abandonner les Pyrénées Orientales, ce serait pour courir vers Napoléon plutôt que vers Soult, et que telle était bien la pensée de l'Empereur, qui venait précisément de retirer à Soult 15,000 hommes pour renforcer la petite armée avec laquelle il disputait à Blücher et à Schwartzenberg les approches de Paris. C'était bien ainsi que Suchet envisageait l'état des choses. « Si, écrivait-il le 13 février 1814 au ministre de la guerre, j'entrevoyais la possibilité de laisser la frontière des Pyrénées Orientales à découvert et de disposer d'un corps de troupes, je conjurerais l'Empereur de me permettre de lui porter en poste le peu de troupes qui me restent pour combattre sous ses yeux et le servir plus efficacement au sein de la France. »

Ce souhait fut en partie réalisé en mars, où un nouvel emprunt de 10,000 hommes fut fait à l'armée de Suchet pour Lyon. Réduit à une poignée d'hommes, Suchet ne pouvait

1. Lettre de Suchet au ministre, 4 mars 1814 : « Quoi qu'en puissent dire ou écrire ceux qui ne connaissent pas la position que j'occupe, elle est plus importante que jamais à garder pour empêcher l'envahissement du Roussillon et la jonction de l'ennemi par-delà les Pyrénées : il n'est pas permis de calculer jusqu'où le mal pourra s'étendre le jour où j'aurai passé les Pyrénées. Les Espagnols apporteront en France la même férocité que les Cosaques. Tenant les postes fortifiés d'Olot, de Besalu, de Girone et de Palamos, je suis à même d'arrêter des forces doubles. Le jour où je quitte ma position, toute espérance de retirer la garnison de Barcelone est à jamais perdue, et, quelque effort que je fasse, j'aurais à garder une telle étendue de terrain que l'ennemi pénétrerait en France par plusieurs points sans qu'il fût en mon pouvoir de l'empêcher, puisque je serais forcé de réunir sur un petit rayon les 12,000 hommes qui me restent. »

donc que s'accrocher désespérément aux places et contenir l'invasion : il n'était plus en son pouvoir de coopérer aux manœuvres du duc de Dalmatie et de venir à son secours soit avant, soit pendant, soit après la bataille de Toulouse. Aussi bien, a-t-on suffisamment considéré la situation désastreuse dans laquelle se serait trouvée l'armée du duc de Dalmatie si elle avait été débordée vers l'est comme elle l'était tous les jours davantage vers l'ouest, et n'était-ce pas le plus précieux concours que l'armée d'Aragon pût prêter à l'armée des Pyrénées Occidentales que de préserver ses derrières et de garantir sa ligne de retraite ?

Voilà pourquoi, jusqu'au dernier jour, Suchet fit la sourde oreille aux appels pressants de Soult et pourquoi, sollicité de marcher sur Castelnaudary ou Carcassonne, il se replia sur Narbonne, préoccupé avant tout de ne pas perdre ses communications avec Lyon.

On peut regretter cette impuissance; on ne peut pas en faire un reproche au maréchal Suchet. En se cramponnant à la frontière, il a agi en somme comme il était naturel qu'il agît, surtout en l'absence d'ordres : en tournant plutôt les yeux vers le Rhône ou vers la Seine que vers Pau ou même vers Toulouse, il s'est conformé aux véritables intentions de Napoléon et aux nécessités de la situation. Loin de moi la pensée de contester que le manque d'entente entre les généraux français, que l'absence d'esprit de solidarité et de sacrifice, ont été pour beaucoup dans la ruine des affaires françaises en Espagne. Mais ces fâcheuses dispositions n'étaient elles-mêmes que la conséquence des difficultés extrêmes avec lesquelles chacun d'eux était aux prises. S'ils ne se sont pas soutenus, c'est moins encore parce qu'ils ne l'ont pas voulu que parce qu'ils ne l'ont pas pu. Les armées s'usaient rapidement en cette terre ingrate : les forces ennemies à combattre, les guerillas à contenir, les communications à préserver, les villes à occuper, tout cela réduisait promptement les forces actives à une notable insuffisance. Jusque dans les derniers jours de la guerre cette fatalité continua à peser sur eux et à les empêcher de dégager la France comme elle les avait empêchés de conserver l'Espagne.

Ce n'est pas à eux qu'il faut en imputer la responsabilité; c'est au souverain qui, trop accoutumé à vaincre trop facilement, avait commis la lourde erreur de croire qu'un léger effort, aidé d'un peu de perfidie, suffirait pour mettre l'Espagne à ses pieds. Lorsque ces généraux ont, comme Suchet, mené à peu près à bien la tâche, au-dessus des forces humaines, qui leur était assignée, lorsqu'ils ont d'abord accumulé les trophées et ensuite évité les revers, lorsqu'ils ont jusqu'au dernier moment maintenu sain et sauf l'honneur des armes, le blâme ne saurait les atteindre. Tout bien pesé, le duc d'Albuféra doit être tenu pour un des hommes de guerre les plus accomplis dont la France puisse s'enorgueillir, en même temps que, par un heureux privilège, l'Espagne, de son côté, n'a, je l'espère, pas trop à s'en plaindre.

M. MARION.

LES PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES DE FERNÁN CABALLERO

DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite et fin* [1].)

Le Pari [2].

La Marquise de *Vega Amena* discute avec le vieux Comte de St-Juan *(sic)* sur le bonheur. Ce dernier soutient qu'il n'existe pas de bonheur parfait, et rappelle à la marquise, qui affirme le contraire, qu'il a surpris une larme dans ses yeux « quand vous avez entendu un enfant prononcer le doux nom de *mère* ». Un « léger nuage » passe « sur les yeux brillants de la marquise », qui n'en parie pas moins contre le comte qu'elle lui montrera un exemple de bonheur sans mélange, s'il veut la venir trouver « demain à midi ». Elle le conduira chez sa « blanchisseuse, ancienne fem̄e de chambre de ma mère ». A travers un labyrinthe de ruelles tortueuses (nous sommes à Séville), « ou la capricieuse originalité Mauresque triomphe encore de la simétrie castillane », la S^a^ de Vega Amena et son ami arrivent « a un cartier éloigné et solitaire nom̄é de St-Roman ».

Elle le fait entrer, pour le mieux surprendre, par une arrière-cour voisine, d'où, cachés derrière une haie de rosiers, ils vont observer l'heureux intérieur de la blanchisseuse. Et, de leur poste, ils voient « une fem̄e robuste, jeune encore, chez qui la vie regorgeoit, comme les eaux du fleuve en automne ». Elle « étoit assise dans la cour sur

1. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 67 et 286; 1908, p. 286.

2. 15 pp. mscrtes in-8°. Je ne donne qu'un compte rendu de cette *relación*, manifestement inférieure aux autres et d'une écriture tout à fait négligée. F. C. l'a également traduite en castillan : on en trouvera le texte p. 121-136 du volume précité de la *Colección de A. E.* de Brockhaus : *Un Verano en Bornos etc.* où elle porte le titre *El Albañil*. J'en connais deux traductions françaises, sous le titre : *Le maçon :* celle, citée plus haut, de Ch. de la Villeurnoy, et une autre, par A. Marchais : *L'Amour d'une mère, Le maçon, etc.* (Lille, 1864, in-12 de 108 p.)

une chaise fort basse — a ses pieds sur une peau de mouton couverte de toute sa laine, etoit assis un petit enfant, — une enorme orange qu'il tenoit dans ses deux mains lui echappoit, — et il trouvoit toutes les peines du monde à la ramasser, — fixoit alors sa mère — rioit — et son fardeau lui echappoit encore — nouveau Sisiphe heureux dans ses travaux ».

Après que cette mère idyllique nous a été présentée peignant « une petite fille de 4 ans », au « visage joli comme une rose, sale comme un torchon », pendant que celle-ci récite un *Padre nuestro,* un changement à vue nous la montre surprise d'abord par l'arrivée d'un « garçon de huit ans », qui vient d'être avancé d'une classe à l'école et exulte de joie, puis par celle « d'une petite fille de 10 ans qui entroit en courant » et apportait la « chemise de son petit frère achevée..... la maîtresse a dit qu'elle etoit fort contente ». Tout ce petit monde s'ébat un moment, puis, naturellement, survient le père « un grand et bel homme..... suivi d'un enfant de 15 ans ». Il y a un *crescendo* dans l'allégresse familiale, cependant que la mère place « au milieu de la cour une table — la couvrit d'une nappe très propre — y mit un grand pain fort blanc — un de ces pots de terre glaise, qui conservent l'eau si fraiche, une assiette d'olives en saumure, puis alla à la cuisine et apporta un énorme plat, ou l'olla, ce met national composé de viande légumes, lard, et de saucisses de sang de porc exaloit son parfum ». Le noble comte, qui n'est point encore convaincu, inspecte des yeux l'autre côté de la cour, et prie la marquise de l'imiter. Qu'y découvre-t-elle? « Une jeune fille qui lavoit. Mais en regardant avec attention elle vit, de tems à autre tomber une larme sur l'écume du savon, come une réalité sur une illusion. » Cette jeune fille se réunit, non sans s'être fait appeler trois fois, aux convives, qui font honneur au frugal menu. Le second tour de service, qui a vite succédé au premier, comporte « un énorme plat de riz au lait — couvert de sucre et de canèle ». Quand « toutes les bouches remplies gardèrent enfin le silence », la mère s'aperçoit que Micita a pleuré. Chagrins d'amour. Elle voudrait avoir Santiago, « un bon garçon, mais il n'a rien. » Maman s'y oppose. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de donner à sa fille une « pecette », qu'elle jouera « à la loterie..... Si tu gagnes, toutes les difficultés sont aplanies ».

Coup de théâtre : la marquise sort de la haie. On conçoit que c'est pour annoncer que Micita a dès maintenant gagné à la loterie, car la gracieuse dame se charge du trousseau manquant et de l'avenir du jeune ménage. « La surprise et le ravissement de la famille est plus facile a comprendre qu'a decrire — ils le lui temoignèrent de cette manière expressive et bruyante. propre aux Andaloux. »

Le comte veut bien avouer, au retour, qu'il a vu un cas de bonheur parfait. « Mais pour le durable! », il reste sceptique. Le pari est donc

prolongé d'un an, sur l'offre de la marquise. L'année suivante, ils retournent à leur cachette. Ils trouvent Micita « seule avec son mari », dans la contemplation de leur enfant. « — Tes yeux, Santiago — grands — et noirs. — Ta bouche, Micita, petite et rose. » Ce dialogue digne de Théocrite finit par une scène d'adieux digne de Bernardin de St-Pierre, et le comte doit s'entendre dire, de la propre bouche de Micita, qu'il « ne savoit pas qu'il existe des familles assez fortunées, pour avoir en ce monde un ange qui se charge de faire leur bonheur ». Ils allaient se retirer, quand « ils entendirent une grande rumeur approcher et croître. — ils furent arretés a la porte par la foule qui y[1] affluoit. — Deux hommes entrèrent apportant sur une echelle, les os rompus, le visage défait, le sanglant cadavre de Santiago. — Le malheureux etoit tombé de la hauteur de cent pieds ».

Les deux Amis[2].

Le soleil d'Andalousie embrasoit l'air de ses âcres rayons et dardoit une plaine sèche et sterile. ou les sauves[3] fleurs du printemps avoient passées. sèches et brulées, et ou il ne restoit que des plantes dures et roides insensibles aux saisons — les bruyères les lentisques les ronces les aloès — soulevoit un furieux *levanté* (vent d'Est) des nuées de poussière ardente comme la lave d'un volcan — Le ciel etoit, haut, pur, et superbe — le jour clair et resplendissant, sourioit en vous torturant. — Il n'y avoit que les bestiaux de cette contrée avec leur peau dure. et le courageux et impassible espagnol. qui dédaigne les souffrances phisiques, qui pussent soutenir cette athmosphère de fournaise le premier dormant, le second chantant.

On remarquoit sur cette plaine le 20 aout de l'année 1782. les débris d'un recent combat. — des chevaux tués des armes brisées des herbes sèches teintes de sang. — Au loin l'on voyoit défiler en bon ordre, un détachement de troupes angloises. Du coté opposé le comendant d'un escadron espagnol etoit occupé a former ses impatients cavaliers pour suivre les anglois. les quels inférieurs en nombre se retiroient avec le calme de vainqueurs.

Sur le terrain sur le quel avoit eu lieu le combat. au pied d'un ace-

1. Corrigé de *s'y*.
2. 19 pp. in-8°. La narration a pour devise cette interrogation, signée Balzac :

Est-ce vrai ? ?
Oui ! — mais qu'importe ? —

Elle a été mise en espagnol par F. C. et pourra être lue au volume des *Relaciones*, de 1857 : *Los dos amigos*, p. 271 *seq.* J'en connais une traduction française d'Aug. Dumas, p. 507 *seq.* du volume : *Un jeune libéral et un légitimiste, etc.* (Paris, 1863), où se trouve également, p. 229 *seq.*, la version de l'*Ex-voto*.

3. Sans doute : *suaves*.

buche (olivier sauvage) un jeune hom̄e assis sur une pierre. appuyoit sa tĕte pâle contre le tronc de l'arbre — tandis, qu'un autre sur la phisionomie du quel, se lisoit le plus violent desespoir. a genou devant lui, cherchoit avec son mouchoir a étancher le sang qui couloit à sa poitrine d'une large blessure — Ah! Feliz! Feliz! esclamoit il avec agonie, tu vas mourir! — mourir pour moi, ayant reçu dans ta fidèle poitrine le coup qui m'etoit destiné! — Ah! pourquoi mon génereux ami, m'as tu évité une mort glorieuse. pour me livrer a une mort de douleur et de déséspoir! — ! — et des larmes rouloient sur ses joues brûlantes.

Ne désespère pas mon pauvre Ramiro, repondit son ami d'une voix eteinte — je suis affoibli par la perte de sang, mais ma blessure n'est pas mortelle —

Des secours, dit Ramiro de prompts secours pourroient seul te sauver. Mais isolés, abandoñés com̄e nous som̄es, com̄ent t'en procurer? —

Dans cet instant le galop d'un cheval se fit entendre — Ramiro regarda avec anxiété du coté d'ou provenoit le bruit de pas. — il apperçut leur fidèle domestique qui les ayant perdus dans la melée les cherchoit avec angoisse.

Feliz de l'Araal, et Ramiro de Lérida etoient les fils de deux familles unies depuis longtems par les liens d'une étroite amitié, — ils avoient été élevés ensemble et servoient dans le mĕme régiment où ils avoient passés fort jeunes a capitaines après avoir été pages du roi. —

Feliz l'ainé de Ramiro de quelques années, d'un caractère plus posé d'un tempérament plus calme d'une raison[1] plus mŭre avoit acquis sur son ami, un ascendant qui loin de nuire a la tendresse de leur amitié, avoit ajouté a ce sentiment, dans l'un la concideration et la recoñoissance, que donne. la superiorité qu'on recoñoit. et la recoñoissance de la protection qu'on doñe. Après la preuve de dévouement que Feliz venoit de doñer a Ramiro lui sauvant la vie en exposant la sieñe, le sentiment vehement de Ramiro pour son ami, ne coñut plus de bornes, il le regarda com̄e son ange tutelaire, et passioné com̄e il etoit il auroit detruit ses forces et sa santé a soigner son ami, dans la longue maladie. qui fut la suite de sa blessure, si Feliz usant de toute l'autorité de son amitié ne l'en l'avoit[2] empeché. —

Le Régiment la princesse des Asturies[3] precédé par sa musique

1. Corrigé de : *d'un caractère.*

2. Le manuscrit avait d'abord : *ne l'avoit.* Une adjonction ultérieure à mis *l'en,* mais l'auteur, dans sa négligence habituelle, a oublié de barrer *l'.*

3. *defiloit* barré.

militaire, insouciante et animée comme une Bacante défiloit par les rues de St Roque ou il etoit stationné pour le siège de Gibraltar. — Les balcons se peuploient de jolies femmes. Voila par St Roque et son chien une jolie femme dit Ramiro a son ami, qui montoit a ses cotés. — Feliz leva sa tête encore pâle et vit a un balcon une femme d'une ravissante beauté, a demi cachée derrière les fleurs qui ornoient son balcon, et apparoissant comme une heure de bonheur a travers celles de l'esperance qui la precèdent. —

Tu es. un fin furet pour découvrir les jolies femmes » repondit-il en souriant — ils passèrent — mais Ramiro se retournoit encore pour voir celle qui l'avoit charmé. tandis. qu'elle aussi. suivoit des yeux ces deux jeunes officiers, l'un grand. pâle, d'une tournure si noble, l'autre moins grand, mais d'une phisionomie si belle si gracieuse d'un port si élégant et distingué. —

« Vous feriez bien de rentrer, Laura, dit le coregidor, en[1] prenant le bras de sa femme. — Le balcon est la place des singes et des perroquets — on n'y entre que pour se montrer — aussi voyez, comme ces ferluquets vous regardent, comme si vous étiez une caisse de marionettes » et il ferma le balcon —

S'il n'etoit pas splendide, au moins etoit il fort animé. le bal d'hier soir » disoit Ramiro a un grouppe d'officiers rassemblés sur la place. —

Il dût vous le paroître repondit un lieutenant de chasseurs, chasseur aussi infatigable au bal qu'au champ de bataille, vous vous y êtes ma foi bien amusé! = pour moi je me suis amusé a voir, les gros yeux avec les quels le corregidor vous regardoit. »

Et pourquoi donc s'-il vous plait? — demanda Ramiro.

La belle demande! — voulez vous donc. qu'un mari jaloux comme un turc fasse les yeux doux, a qui les fait a sa femme? —

Pensez vous. dit un grand grenadier en passant sa main sur son front pour le debarrasser des mèches de poil d'ours de son grand bonnet qu'il se baignera dans de l'eau de rose en voyant a sa femme un tel pendant d'oreille? —

Un pendant d'oreille dit le porte étendard, éloquent comme un St — Augustin —

Entreprenant comme un Colom, dit un autre — insinuant, comme le serpent d'Eve ajouta un troisième. —

Si c'est ainsi, dit Ramiro, d'un air sérieux, le corregidor s'alarme pour peu de chose — il deveroit être plus calme —

Ce qui seroit plus d'accord avec son gros ventre dit le chasseur — Mais c'est qu'il garde un trésor qu'il n'est pas digne de posseder.

1. Il y avait d'abord *et en; et* a été barré.

— Voila ce qui assombrit le hibou — Lerida poursuivit il, en avant!! il y a autant de gloire et plus de plaisir a cette conquête, qu'a celle de ce rocher de geolands. — Trêve de plaisanteries Messieurs! — dit Ramiro — malheureusement ce siège qui traïne, nous tient oisifs — voila ce qui occasioñe ces balivernes. —

Te voila encore corps et ame dans une intrigue, dit Feliz a son ami en s'éloignant, car tu es devenu susceptible. = Songes donc Ramiro a ma petite chanson :

Hiendo y viniendo
fuizme enamorando
empeze riendo
y acabe llorando —

allant, venant. je devins amoureux — je commençois par rire — je finis par pleurer.

Des réflexions! — de la Morale mon Sénèque, repondit Ramiro. — vois donc ces fortifications. Feliz, elles nous crachent la mort. — laissons donc jouir nos pauvres cœurs. qui peut-être bientôt ne batteront plus!

Il ne jouissoit cependant pas. le pauvre Ramiro, quand abandoñant sa couche sans sommeil, appuyé sur la rampe de son balcon, il fixoit sans le voir, le soleil se levant a l'horizon, eveillant l'univers comme une cloche de lumière. — Passionné, ardent comme il etoit, sa passion avoit atteint son comble, irritée par les obstacles qui s'y oposoient. — quoique sa tendresse fut payée de retour, un mari jaloux levoit une barrière insurmontable, entre ces deux êtres passioñés — Laura ne sortoit plus de chez elle, depuis que le soupçon etoit entré dans le cœur inquiet de son mari. — de silencieuses et tremblantes entrevues à l'église — quelques mots le soir quand il passoit déguisé. sous les bareaux de fer de sa fenêtre de pauvres billets qui portoient plus de larmes que de mots. etoient le seul aliment de leur passion, passion, toute jeune, toute andalouse bouillante du présent, affamée d'avenir, et sans passé, pour croire. confier. se reposer et vivre de souvenirs. — Ramiro rongeoit ses entraves. avec déséspoir. — Il etoit en ce moment, tellement absorvé dans ses pensées. qu'il fallut que deux fois une petite tou discrète l'avertit, que Maria. la boñe vielle Maria. la nourrice et confidente de Laura. passoit sous ses fenetres, pour qu'il s'en apperçut. — Ramiro s'empressa de descendre et suivit de loin la boñe.

Après plusieurs détours, ils arrivèrent a une petite rue inhabitée, d'un côté s'élevoient les hautes et sevères murailles d'un cloître, de l'autre se trouvoit le mur du jardin du corregidor. — Maria alors se retourna et attendit Ramiro. quand il arriva, elle lui remit un billet —

Ramiro l'ouvrit avec précipitation — il contenoit ces peu de mots : Je suis libre cette nuit — c'est la première — elle sera la dernière — je vous attends! —

Qui pourroit sans l'ăme ardente de Ramiro. sans sa passion, comprendre. son ravissement? — il baisa avec transport le billet avec recoñoissance la main décharnée de Maria, qui vouloit se facher et sourioit. puis sortant une bourse bien garnie, il la lui remit en l'appelant son bon génie[1] — son amie bienfaisante. = Mais la phisionomie de Maria changea tout d'un coup d'expression — elle releva son corps couché — ses yeux éteints revivirent — elle regarda Ramiro avec fierté et indignation = Monsieur dit-elle, pour qui me prenez-vous? — ce que je fais pour une pauvre enfant, par amour, peut-être une coupable foiblesse — si l'on me payoit pour cela, se seroit une infamie? — et jettant la bourse par terre, elle disparut. par la petite porte derobée du jardin =

Feliz, en entrant chez son ami ou le déjeuner l'attendoit. fut effrayé en le trouvant dans le plus violent déséspoir — il s'arrachoit ses belles boucles de cheveux noirs — il tiroit avec colère tout ce qui se trouvoit sous sa main — il brisoit les meubles — Qu'as tu donc Ramiro? demanda Feliz — Mais sans repondre a sa question = « Maudit soit, disoit-il, l'etat militaire! — maudite cette esclavitude dorée! — Maudit le tyran absolu de colonel! — maudite l'heure, ou je mis sur mes épaules avec les épaulettes, une chaine inbrisable! —

Mais mon ami, dit Feliz, je ne comprends rien a ton emportement as tu quelque désagrement de la part du Colonel? —

Ah! dit Ramiro il n'est pas question de désagrements, mais du bonheur de ma vie! — je n'ai rien de caché pour toi — tiens, lis. — Et lui il remit le billet de Laura — Hé bien? dit Feliz. après l'avoir lu = Hebien! repondit Ramiro, ne suis-je pas le plus malheureux des homes? » Ces lignes me faisoient soupçoner le contraire, replica Feliz en souriant = Tu ne sais donc pas s'ecria Ramiro que je suis nomé de service a l'avant poste?? — et il se tordoit les mains.

Feliz se prit a rire = est-ce là la cause de ton déséspoir? dit-il — voila ce qui s'appelle se noyer dans une goute d'eau. j'irois a ta place — tu feras mon service quand mon tour viendra — Ramiro sauta au col de son ami. Feliz! — mon Feliz! — tu es né pour mon bon heur! — tu es ma providence! — Coment pourois-je jamais te payer ma tendresse ta génereuse amitié. ton constant devouement?? =

Mais repondit Feliz. ce que je fais. n'est ce pas tout simple? Ne l'aurais tu pas fait a ma place? —

Ramiro pour toute reponse le pressa sur son cœur. si heureux d'amour et d'amitié. d'esperance et de gratitude!! — |

1. Au lieu de *son bon génie*, il y avait : *son bon ange*, qui a été barré.

Le soleil se levoit avec sa majestueuse monotonie. — « Tu es pressé aujourd'hui mon blond, disoit Ramiro en se glissant a travers. la petite porte du jardin que Maria s'empressa de fermer sur lui

Il etoit heureux — il etoit fier — il etoit reconnoissant — il etoit attendri — son être tripliqué savouroit dans le profond sanctuaire de son cœur toutes les félicités d'une vrai passion partagée. — Dans son extase il ne remarqua pas le Lieutenant de chasseurs qui venoit a sa rencontre — il voulut l'eviter — mais le lieutenant s'empressa de le rejoindre =

Je suis enchanté de vous voir. Lerida. lui dit il car je vous croyois de service a l'avant-poste —

Et vous êtes enchanté, que je n'y sois pas ? —

Vous le serez également mon ami quand je vous dirai. que les anglois. ont fait une sortie et que le comendant du poste a été tué! —

Voyez la vielle Seville, assise. sur cette plaine. come une douarière dans son fauteuil! — Voyez la enveloppée de ses vielles murailles maures degradées, come un vieux guerrier se couvre de son bouclier rouillé! — Voyez la, portant sur sa poitrine son noble ecusson de fidelité, don du roi Alfonse le Savant. ! — Voyez le vieux Bétis baisant ses pieds avec la respectueuse galanterie espagnole! — il lui demande, ou sont ses flottes qu'elle lui confioit. qui partoient emportant des Coloms, des Cortès — et revenoient chargées d'or, et de la decouverte d'un Nouveau Monde — Seville lui montre en soupirant sa barque a vapeur. Oh! progrès des tems! — Approchez-vous — faites connoissance avec elle — elle aime a jaser de ses bons tems — elle a beaucoup a vous raconter, vielle qu'elle est — ce sont des duels de roi pour elle — des dons de souverains Elle vous menera tout d'abord a sa cathedrale — elle vous montrera le corps de son St Ferdinand — Mais a genoux!! — adorez! Venerez! — car sans cela la vielle Sevilla. ne vous parlera plus — vous ne sauriez la comprendre! —

Puis vous la suivrez a l'Alcazar. — ce palais de rois, vieux et romantique come elle. — C'est aux bains des reines Maures de D^a^ Maria Padilla qu'elle vous contera en romances son histoire. ses vicissitudes. ses triomphes. ses gloires, ses croyances et les écos du palais qui n'est habité que de souvenirs, repeteront pour les confirmer. ses mots. de leur bouche aérienne. — Puis s'asseyant avec vous. sous les orangers au bord du Bétis. elle vous parlera de ses fils chéris — elle vous recitera avec magie ces vers si beaux d'Herrera, Rioja, Cuevas *(sic)*, Argensola ses fils [1]. — Les hauts faits des Ponces de Leon des Guzmans. — elle vous prendra par la main. et vous menera devant les chefs d'œuvres de son Murillo, Velasquez, Montañes vous la verez jeune, ardente

1. « Argensola » [lequel des deux ?] *fils* de Séville, l'hérésie est un peu trop forte ! Passe encore pour « *Cuevas* », mais confondre un Aragonais avec un Andalou, c'est un peu trop de *Gemütlichkeit !*

poétique exaltée, puis revenant au présent, elle redeviendra vielle et vous dira en soupirant : Oh ! — comme, les temps. son changés !!! =

En sortant par la porte appelée de Triana vous suivez deux allées qui vous conduisent aux *malecones,* grades[1] elevées pour empecher les eaux du fleuve dans ses Débordements d'envahir la ville —

En franchissant les malecones se trouve une plaine nomée l'arenal ou aboutit le pont qui conduit a Triana, un grand faubourg — Vous voyez dans cette plaine le beau monde se diriger a gauche ou comencent les belles promenades, dont Seville se pare come d'un bouquet. —

Un dimanche de l'année 1835 des Dames parées, des jeunes élégants a pied et a cheval. s'empressoient, de se rendre a la promenade. — toute cette foule joyeuse se mouvoit vers la gauche, tandis qu'a droite on pouvoit observer un contraste frappant. — Un missionaire capucin., prèchoit monté sur un malecon (une grade) une foule de gens du peuple. qui debout la tête découverte, formoit a ses pieds un cercle en forme d'evantail — A quelque distance un anglois, appuyé contre un arbre, déssinoit dans son Album la frappante et vénerable figure du vieux missionaire. Un home du peuple regardant par dessus l'épaule de l'anglois son dessin. se prit a sourire : « ressemblant come un oiel a l'autre, (dit il), avec cette franche cordialité espagnole qui fait conoissance du regard) vous dessinez fort bien monsieur. — Si vous êtes un Anglois come je suppose, vous ne devineriez pas, en regardant ce pacifique et saint.home que peut être, il a envoyé sous terre quelque, de vos grands parents.

L'Anglois regarda l'espagnol avec étonement — Oui Monsieur. reprit son interlocuteur, c'etoit une fière épée que la siene au siège de Gibraltar l'anée 1782. il s'y distingua beaucoup, jusqu'a..... Mais c'est une longue histoire ! — —

L'Anglois le supplia de la lui raconter, et le bon-home, qui ne demandoit pas mieux. lui fit le récit que l'on vient de lire —

Voyant (ajouta l'espagnol en terminant) clairement le doigt de Dieu qui le châtioit par cette effroyable catastrophe — fou de douleur d'avoir envoyé lui même son ami a la mort, d'avoir vu sa criminelle passion la cause de la mort de son vertueux ami, Don Ramiro de Lerida n'eut que deux alternatives dans son déséspoir — se tuer, ou faire pénitence — offrir a Dieu son malheur come expiation de sa faute — mais come grace a Dieu il etoit chrétien, il choisit la dernière. — . —

L'Anglois regarda le missionaire avec un intêret tout nouveau il. avoit pour ainsi dire le microscope qui perçoit cette enveloppe humble et silencieuse. — Mais ce fut en vain, qu'il chercha des traces viellies de pleurs une teinte de douleur scélée sur ces traits — un regard

1. Par contamination de *gradas.* F. C. nous fait assister, on s'en est aperçu, à une constante expérience de philologie !

assombri par un souvenir Tout avoit disparu sur cette calme et vénérable phisionomie.

Mais ce n'etoit pas le temps cet ennemi de tout ce qui existe qui avoit opéré ce vulgaire oubli Non ! il etoit sublime! car c'etoit sa haute vertu qui détachant son coeur de ce monde l'avoit amené a cet état de l'âme ou :

j'usqu'au souvenir fuit sans laisser de trace

LA MARTINE

La Mère.

La Bataille de Trafalgar [1].

C'etoit un Dimanche Le 20 Octobre de 1805. La muraille jaune qui entoure Cadix, come un cercle d'or une perle, etoit remplie de monde. Sur un des balcons du beau cartier de S' Carlos, que les hommes ont poussé dans la mer sur des puissants ciments, sur un de ces balcons verts come la mer remplis de fleurs come une corbeille, se trouvoit, une femme appuyée contre la croisée, fixant tantôt une Madone qui se trouvoit placée vis-a vis de la croisée et tantôt sur le magnifique spectacle qui s'offroit a sa vue.

L'escadre combinée, composée de 15 vaisseaux espagnols et de 18 françois, sortoit du port. —

Ces superbes batiments, les voiles enflées d'orgueil et d'esperance, jettant a vent leur pavillon come un panache, paroissoient des chevaliers partant pour un tournoi a pas lents, mesurés, et fiers. —

La mer brilloit aux rayons du soleil come un diamant liquide un vent frais et léger, la caressoit come un enfant — Le ciel etoit pur come si jamais il n'avoit été, come si jamais il dût être souillé par les tempêtes. —

Cependant l'œil expérimenté des marins espagnols, l'avoient prévu — Voila ce que les habiles géneraux gloire de la marine espagnole, Alava, Gravina et Cisneros, avoient prédit à l'amiral français Villeneuve qui avoit le commandement de l'escadre. —

L'amiral Villeneuve etoit démis par Bonaparte — il ne lui restoit que peu d'instants de pouvoir; Le malheureux voulut les employer, a vaincre ou a mourir —

Combien de sang et de larmes couta ce projet déséspéré et vraiment beau, s'il avoit été individuel. On sait sa fin mistérieuse et et tragique. — respectons une si grande infortune! —

La mer etoit donc sillonnée par ces superbes batiments come par ses maitres. De tems en tems un coup de canon interrompoit le silence de cette grande scène, de ce solemnel moment, qui préparoit a l'histoire

1. 16 pages in-8°.

une de ses pages les plus sanglantes — Les bouches d'airain disoient : *Adieu!* — Adieu! disoient elles, a la jeune fille qui enfermée dans sa chambre tordoit ses blanches mains. — Adieu ma bien aimée! — Adieu! mes amis! disoient ils aux hom̃es rassemblés sur la muraille qui les suivoient de leurs inquiets regards. — Adieu patrie. a la terre que peut être ils n'alloient plus revoir! — Mais a cette fem̃e solitaire et im̃obile sur son balcon, ils disoient : Adieu ma mère!!! =

Mᵉ de G. — veuve d'un général de marine avoit trois fils et tous trois suivoient la glorieuse carrière de leur père. ils partoient les trois dans cette armée ambulante. pour aller braver tous les dangers réunis com̃e un faisceau d'armes. et la brillante étoile d'un Nelson!!! — elle fixoit ses yeux ternes et sans larmes sur ces vaisseaux, enfants de la témerité jouets de la fortune, esclaves du hazard, puis les portoit sur la Vierge posant a ses pieds son immense et muette douleur! — ayant dans ses mains pâles et froides qu'elle croisoit avec des mouvements convulsifs. la prière que ses lèvres contractées ne pouvoient articuler — la prière la plus fervente qui s'eléva au ciel! — celle d'une mère pour ses enfants!! —

Elle n'écoutoit ni ne voyoit a ses côtés, la vielle Maria la boñe de ses enfants, sa vielle servante appartenant a la famille si non par les liens du sang par ceux du cœur. — Madame disoit elle en avalant ses larmes, avec un courage que seul peut doñer l'héroïsme du dévoument : est ce donc la première fois que vous les voyez partir et — revenir fiers et heureux? — leur père, leur oncle ne se sont ils pas trouvés dans maints combats, et ne sont ils pas revenus — grâce au Seigneur?? avez-vous donc perdu votre confiance dans votre mère du Carmel? — Voulez vous mourir de douleur pour ne pas les voir revenir? — pleurez! — pleurez! — cela vous soulagera! — Mais ne soyez pas là, froide, silencieuse. im̃obile. com̃e si la douleur vous eut déja glacée. com̃e la mort pourroit le faire! — allons! — courage! — courage! — vous le verrez revenir! — il coroñeront votre viellesse de lauriers com̃e vous avez parsemé leur enfance de roses! Et Maria tâchoit de sourire. mais son cœur se brisoit a ce dernier effort, — elle s'éloignoit rapidement — passoit au salon et là. derrière les jalousies elle se mettoit a regarder ces vaisseaux qui lui sembloient le cercueil de ses enfants! — elle sanglottoit — elle levoit les mains au ciel. — elle prioit — elle faisoit des promesses a Dieu, offroit des neuvaines a la Vierge. Ah! mes enfants! mes enfants! — s'écroit *(sic)* elle, nous qui vous avons préservés avec tant de soin du moindre vent coulis qui vous lavions dans de l'eau tiède de peur de vous enrhumer. qui gardions votre som̃eil com̃e celui d'un malade! — a quoi ces soins, si nous savions vous voir aller ainsi braver toutes les morts reunies! — pourquoi ses vies que l'ambition joue — com̃e de l'argent aux dés, ont elles pris racine, et tiennent elles au cœur d'une fem̃e? —

et puis Maria. essuyoit ses larmes. reprenoit un air calme et rentroit pour tâcher de consoler sa maîtresse —.

A peine l'escadre etoit elle en pleine mer. que les présages des marins espagnols comencèrent a s'accomplir.

. il se leva un vent très fort, du sud-est, et de grosses goutes de pluie. vinrent[1] aṅoncer la tempête[2]. — Mais au lieu de rentrer au port, l'Amiral Ville-Neuve ordoṅa de raccourcir les voiles et d'aller au devant de. sa perte. comme un aveugle court vers un précipice. Et tel[3] est le pouvoir de l'hoṅeur que 33 vaisseaux riches de la fleur de la marine de[4] milliers de vies. de milions de valeur suivirent vers une perte certaine la volonté *d'un seul home,* aveuglé par le déséspoir !!!! =

A peine le soleil se voila-t-il come pour ne pas voir ce désastre, a peine la mer comença a soulever son sein agité et terrible, apeine la première vague se jetta-t-elle. en hurlant et écumant. sur les rochers qui se trouvoient. sous les fenêtres de la malheureuse mère. qu'elle tomba anéantie sur une chaise.

Maria s'empressa de la porter[5] sur son lit. la malheureuse etoit sans mouvement sans volonté — Maria ferma les persieṅes — les fenêtres — les portes — puis se mit a parler haut et vite tâchant de surpasser[6] le bruit de la tempête croissante. Vaincue brisée par la douleur. Me de G. — resta plusieurs heures. dans un état semblable a une létargie. Maria s'etoit jettée sur une chaise et addroissoit a Dieu une de ces prières qui ne se trouvent que dans le cœur d'une feme doué de la foi catholique

Le silence n'etoit interrompu que par le rugissement des vagues et l'aigu sifflement du vent qui croissoit devenoit puissant comme une menace s'affoiblissoit come une prière mourroit comme une plainte pour recomencer encore —

Tout a coup Me de G. pousse un cri perçant. elle se precipite a bas du lit, et vient tomber mourante aux pieds de la Vierge. C'est que la malheureuse a entendu un coup de canon qu'a apporté la tempête. sur ses ailes noires et sinistres ! ce son mortuaire se repète et se multiplie — c'est, a n'en plus douter, la Mort que s'envoyent les homes a travers la tempête ! — c'est le cri de leur furie qui surgit hélas ! — a la voix puissante des éléments déchainés ! —

Six heures dura cette effroyable lutte, a 12 lieues de Cadiz. a la hauteur du Cap de Trafalgar. — Six heures dura ce combat qui n'a pas de pareil dans les fastes de l'histoire. en malheur en courage — en désastres en abnegation ! en grandeur !

1. Corrigé de *virent.*
2. Corrigé de *l'orage.*
3. Corrigé de *telle.*
4. Corrigé de *des.*
5. Corrigé de *mettre.*
6. F. C. avait écrit *surmont,* a barré *mont* et écrit à la suite : *passer.*

Le Contre-Amiral Dumanoir se separa dès le comencement du combat. il s'éloigna avec 4 Vaisseaux. passant près de Neptune q' comandoit le general Valdès avec un courage une intrépidité bien digne de cette admirable marine espagnole il passa dis-je près de son noble allié, sans lui tendre une main secourable [1] — action qui indigna même les Anglois! — mais il marchoit vers une ruine moins glorieuse il fut fait prisonnier sur la côte de France, par Sir Richard Straham.

Il ne resta de cette brillante escadre qu'onze vaisseaux. — Deux furent conduits par les Anglois a Gibraltar. — Le reste périt. — presque tous trouvèrent leur tombeau dans l'abime qu'ils avoient tant de fois bravé. — D'autres brisés, mutilés. eurent encore la force de se trainer et venir mourir sur la côte de leur patrie. come le chien fidèle qui ayant doné sa vie pour son maître, se traine a ses pieds. les baise, et éxpire! —

Sur le vaisseau le Prince des Asturies que comendoit l'Amiral Gravina il y eut 200 homes morts ou bléssés — la plupart de ces derniers mourut. Ce navire etant de bois de cèdre ne formoit pas d'éclats de bois qui blessent autant que les projectiles. — Donc, sur les autres vaisseaux le nombre des victimes d'eut être bien plus considérable. Cisneros..... et..... [2] furent gravement blessés — l'Amiral Ville Neuve fut fait prisonier.

Quelques jours après le désastreux 21 octobre — la plage de Rota, de Santi-Petri et même celle de la baie de Cadiz. fut couverte de cadavres. — Le tems était fort beau la mer fausse et cruelle jettoit en souriant ses victimes a leurs frères en disant : je n'en veux plus!! —

On fut longtems a Cadiz et aux environs sans manger de poisson. — ! —

La malheureuse Espagne sacrifiée a la volonté d'un seul home coupablement téméraire pleuroit un désastre inoui. et l'Angleterre couvroit ses sanglants lauriers d'un crèpe funeraire. — son triomphe lui coutoit Nelson. —

Le lendemain on put détourner les yeux de cette mer teinte de sanng, couverte de debris et de cadavres pour la *(sic)* reporter sur les scènes qui consolent, et font lever le cœur a Dieu, en lui disant : mon père tu ne nous a pas abandonnés! —

Sur la côte s'éléva un cri de pitié général — un de ces cris du cœur, qui font des héros de devoument et d'humanité —

Ce fut a qui exposeroit sa vie pour sauver celle des malheureux qui survivoient encore. Des lanches canonières bravant la tempête volent sur les abîmes et des précipices mouvants au secours de l'escadre — elles ont le bonheur de sauver quelques embarcations sans mât —

1. Corrigé de *protectrice*.

2. Deux noms illisibles : *Alava* (?) et *Escaño* (?). On sait qu'en effet le *teniente general* Alava et le chef d'escadre Escaño accompagnaient Gravina.

sans gouvernail qui erroient a la merci des flots — comme le malheureux que le sable soulevé par le Simoun dans les déserts d'Afrique a affligé d'optalmie. erre sur cette mer de sable = On accouroit sur le rivage. ou le vaisseau le Tigre et deux fragattes. etoient venu échouer — Ce furent surtout les Régiments qui se trouvoient au Puerto de Sª Maria qui se montrèrent héros de l'humanité. On vit les soldats du Regiment de Zaragoza aux ordres du Colonel de Pedro prendre les blessés dans leur bras — les porter au cartier — les mettre dans leur lits et leur donner leur soupe. La brigade des carabiniers royale forcant leur chevaux à s'elancer dans la mer. portoient des cordes aux chaloupes, des secours partout. Mais les désastres affreux, causés par la furie des hommes, leur charité. ne peut que foiblement les réparer! —

Cependant l'infortunée mère souffre une triple agonie — en vain on voulut lui cacher l'issue funeste du combat. — Le deuil en etoit tellement repandu, la consternation si général sur les pâles figures. dans le stupide et funèbre silence. dans l'air. dans la nature entière qu'il se faisoit sentir et pénétroit par tout comme une lourde athmosphère d'orage. L'effroy avoit glacé[1] même les consolations religieuses sur les lèvres de Maria. Elle voulut cacher à sa maîtresse les troncs informes des navires que trainoient les lanches[2] canonières. — Mais les yeux ardents de la mère se fixerent sur ces debris noirs et mutilés : — des vaisseaux[3] que quelques heures plutôt elle vit partir si parés si glorieux. si confiants si beaux! Je n'ai plus d'enfants. s'ecria-t'elle alors, — Mon Dieu! — Mon Dieu ayez pitie de moi! — elle tomba dans les bras de Maria.

En ce moment des pas précipités se font entendre — Dieu a entendu ce cri dechirant du cœur d'une mère. — elle est dans les bras de son fils! — Alors des larmes se pressent dans ses yeux secs. — elle ne peut parler. elle presse contre sa poitrine son fils. comme si les dangers venoient le lui arracher de nouveau[4] elle n'a pu encore articuler un mot quand la porte s'ouvre. et un second fils apparoit a ses yeux fascinés. — Alors elle se dégage de leurs étreintes et dans son transport de reconnoissance, elle se jette a terre, agenou devant l'image de la Vierge. Elle y suffoquoit — ses enfants la relèvent — Maria apporte des sels. — La mère revient a elle — elle passe sa main sur ses yeux — elle regarde ses fils — Sa poitrine se soulève : Votre frère? = dit elle —

Me voici! — dit une voix cherie et son fils cadet encore enfant, est a ses pieds. —

1. Corrigé de *glacées*.
2. Corrigé de *laches*.
3. Au lieu de *des vaisseaux* F. C. avait écrit : *qu'elle*, barré.
4. Corrigé d'un mot illisible.

Alors les yeux de sa mère se sèchent — on n'y voit plus dans ces yeux si beaux naguère. ni larmes. ni joie ni douleur. — ils èrrent[1]. partout comme ceux d'un nouveau né. — elle voit le tronc, brisé, défait, ensanglanté[2] du navire qui porta ses fils — et elle vit! —

Grand Dieu! — dit l'ainé des frères terrifié quelle imprudence que la notre! —

Regret tardif! — Ce cœur de mère si tendre n'avoit pu contenir un tel bonheur! — elle en avoit perdu la raison. —

Note — Les détails de ce terrible et memorable 21.-Octobre sont de la plus grande exactitude et m'ont été donné en partie par des témoins oculaires en partie. par un de nos officiers de marine des plus distingué qui prit part a l'action —

Come l'évement que nous avons tracé est vrai, on a cru devoir supprimer les noms.

Spanische Volk's Legenden

Exemplen genamt *(sic)*[3]

Macht der Busse

Es war einmahl ein reicher und mächtiger Ritter. aber so böse und grausam. dass er nur aus Seinen Schlosse ging, um seine Nachbahren zu befehden die Reisenden zu plündern, sie mördern, und die Geistliche spotten. — Es war nicht's humanis in seinem Tieger Herzen als seine Liebe für seine Frau, ein[4] sanftes fromes Wesen die Tag und Nacht die Missethaten ihres Ehe Geman[5] beweinte und Gott flehte ihm zu bekehren. —

Einen Winter Abend sas sie, in ihrem sumptuösem[6] Sääle — ihr Man war noch nicht heingekehrt. — der Regen peitsche die Erde, und zwang jedes lebendige Wesen Schuzt zu suchen. — der Wind heuelte als ein Raubthier. — der Doner rollte — die Blitze zuckten. durch die schwarze Nacht. die gute schöne Frau. war ansgstvolle im Herzen und bath. —

Da hörte sie an das Thor des Schlosses anklopfen. — Nach einer Weile tratt ein Alter Diener[7] im Saal, und sagte seiner Herrin, dass zwei arme Mönche, durchnäst. Verfrohren, und ermüdet die sich in

1. Je ne suis pas sûr qu'il n'y avait pas : *irrent* (all. : *irren*).
2. F. C. avait écrit : *sanglanté* et a ajouté *en* en surcharge.
3. 6 récits de 6, 2, 5, 3, 4 1/2, 3 1/2 pp. in-4.
4. Corrigé de *eine*.
5. Lire : *Ehegemahls*.
6. F. C. avait écrit *sumptueusem* et a corrigé ultérieurement, car l'encre est plus récente.
7. Corrigé de *Bedienter*.

der finstern Nacht verirrt hätten am Thore standen. und um um Obdach flehten — Sie verlangten nur ein wenig stroh in einer Scheune —

Die arme Frau erschrack — sie wusste dass ihr Mañ die Pfaffen hasste. Sie war dem Willen ihres Mañes so ergeben. dass sie niemahls niemand als in Gedanken Wohl gethan hatte. Aber wie war es möglich eine so demüthige Bitte auszuschlagen [1]? — wie. den Unglücklichen in einer solchem Sturm und Nacht hinaus zu weisen? — ? —

Der Herr wird es nicht erfahren sagte der alte Diener. sie werden Morgen früh. mit Tage's Aufbrucht [2] abreisen. = ! = die gute schöne Frau willigte ein, und trug ihm auf. sie sehr versteckt zu halten =

Kaum war der Diener hinaus, als der Schall des Hornes sich hören liess, die Erde erbebte unter der Rossen's Huf und der Ritter trat ein.

Er fandt eine reich besetzte Tafel zahlloose Wach'skerzen, weiss und schlang [3] als Jungfrauen, verbreiteten ihrem hellem melancolischen Schein — Seine Frau im Samt reich [4] gekleidet, und mit brillanten geziert, sas an [5] einem hoch leuderndes [6] Feuer am Kamin. — Er betrachtete sie und sah die Flamme auf die Edelsteine ihres Putzes spielen. aber auch auf Zähren die, auf [7] ihre Wangen langsam rollten — Was hast du? sprach er — bist du meiner halben vielleicht in Sorge gerathen. so beruhige dich. den ich bin ja schon bei dir.

Sie antwortete nicht. aber während der Mahl Zeit, fuhr sie zu weinen fort, und genoss kein Bischen [8] — den die Thränen sind innigst [9] verbundene Schwestern der einen folgen viele.

Er aber dessen Schuzt Engel die liebe zu seiner Frau. ihm im Herzen zurük gehalten hatten, als der letzte Rettung's Anker war betrübt sie weinen zu sehen und sprach zu ihr : —

Sage mir die Ursache deines Kumer's und ich schwöre. so ist es in meiner Macht ihm zu lindern.

Sie antwortete :

Mein Herr und Gemahl. ich weine bey dem Gedanken, dass während wir hier ein grosses wohl leben geniessen, andere hungern! — während diese lodernde Flamme, uns ihre Wärme als eine Liebkosung sendet, andere frieren!

Wer aber hungert und frieret? frug der Ritter

1. F. C. avait écrit : *zuschlagen* et a ajouté *aus* en surcharge.
2. C'est-à-dire : *Anbruch.*
3. *Schlank.*
4. *Und reich : und* a été barré.
5. Corrigé de *am.*
6. Sans doute F. C. a-t-elle voulu écrire *leuchtendes* (c'est-à-dire *leuchtenden*), car nous retrouvons plus bas *lodern* correctement écrit.
7. F. C. avait d'abord écrit *von,* barré
8. *Bissen.*
9. Au lieu de *innigst.* F. C. avait écrit : *Schwestern,* qu'elle a barré pour refaire la phrase.

Ach! mein Herr und Gemahl. atwortete sie. zwei arme Mönche. die mir um[1] einen Obdach baten, und die unten in der Scheune. frieren und hungern! — ist es nur dieses? sagte der Ritter. nun ich habe geschworen Eure Thränen zu stillen — Lasst die Mönche kom̄en! — die Bedienten eilten — und brachten die Mönche.

Es war auf der phisionomie des Aeltesten. in seinem sanften ruhigen Augen auf seinen ernsten Mund, in seine weisse Haare, die sein hohes Alter, wie ein Kranz weisser Rosen zierten[2]. eine solche imponierende Würde. dass der Ritter unwillkürlich aufstand, und dass der Spott, der auf seine Lippen schwebte, sich wie eine Schlange zurückzog.

Während das Abendessen, der gute Mönch der Mann Gottes, der sein Gewandt, so wenig aus dem Augen lässt als der ambiciöser der Seine, liess das Wort Gottes in diesem Orte hören, wo es[3] verbant geworden war. — der Ritter aber hörte schweigend zu, indem er seine Frau betrachtete. die mit gefaltnenen[4] Händen die begeisterte Augen auf den Missionaire heftete, wie der Seeman̄ auf[5] den Leuchthurm, der ihm den Weg zur Rettung weiset.

Endlich stand der Ritter auf, nahm ein Leuchter und leuchtete die Mönche zum schönsten der Zim̄er seines Schlosses. — Vergoldete[6] Bettstellen mit Damastene Matratzen. und Gardinenen *(sic)* zierten es. — Allein der Mönch weigerte sich darin niederzulegen, und bath um ein wenig Stroh. — Da ging der Ritter selbst nach dem Stalle, und kam den Stroh selbst tragend zurück. —

Vater rief er, indem er mit einer[7] edelmuthigen Anstrengung das Eis von seinem Herzen brach, ich wollte mich wohl bekehren. allein es ist unmöglich dass Gott mir. meine Missethaten verzeihe!

Und wen Eüre Sünden die Körner Sande des Meeres (der See) die Tropfen Wassers der Welken *(sic)*, der Sterne am Him̄el. übertrieffen die Reue! — büsst sie alle ab. — Um diesen Preis kaüft der Sünder Gottes unendliche Barmherzigkeit. Dieses macht, dass der verhärtete Sünder eine Entschuldigung hat — und dieses ist's, was seine Verzweiflung in der Verdam̄ung sein wird! —

Da kniete der Ritter am Füssen des Mönche's. und beichtete seine Sünden, indem reichliche bittere Thränen auf dem Stroh den er gebracht. und auf welchem er kniete flossen —

Als der Man̄e Gottes, nachdem er diesem inbrünstig gedankt, einschlief, fühlte er sich vor dem heiligen tribunal versezt. —

1. Ajouté en surcharge.
2. Devant *zierten*, un *sch* indique que F. C. commença d'écrire un autre vocable (s. d. *schmückten*), qu'elle abandonna pour *zierten*.
3. Corrigé de *sie*.
4. *Sic*, pour *gefalteten*.
5. *auf* a été ajouté postérieurement.
6. Corrigé de *goldene*.
7. Corrigé de *einen*.

die ewige Gerechtigkeit hielt in ihrer Hand die Wagschaale. es erschien eine Seele, um gerichtet zu werden — es war, die. des Castelanes (oder Herren) des Schlosses. — Der Geist des Bösen legte triumphirend[1] auf der einen Seite dessen ruchloses Lebenshandel — die Engeln, deckten sich weinend ihre Antlizer. die Seele jaměrte tief —

da nahete sich sein Schutzengel der herrlige Engel der die Reue in unsere Herzen, die Thränen in unsere Augen, das Gebeth auf unsere Lippen, das Almosen in unsere Hände, legt, — er brachte einige Stroh halme, mit Thränen benetz. — er legte sie auf der andern Seite der Waagschale.....

die Seele war errettet! —

Als der Mönch aufwachte — hörte er im Hause grosse Aufruhr — er fragte was geschehen? — der Ritter war in der Nacht plötzlich gestorben![2] —

1. Ajouté postérieurement.

2. Cette dernière phrase a été ajoutée après coup par F. C., par-dessus la barre finale qui terminait primitivement le récit du manuscrit. Cette adjonction, comme les autres corrections qui ont été signalées en leur lieu, indiquent que la spontanéité de sa rédaction n'est point si grande qu'elle l'affirme en toute occasion. Je ne crois pas utile de donner les cinq autres *ejemplos (Macht der Mutter Gottes; Macht des Gebeth's; der idiot; die Novice; die arme Alte (la pauvre vielle* [*sic*]); *die echte Barmherzigheit nach Gottes Sinn)*. Ce sont d'identiques moralités, dont le seul intérêt eût été linguistique, mais qui sont rédigées dans la même prose incorrecte que la première. S'il est vrai — mais j'en doute — que le texte de *Sola* (p. 737-743 du XVIe vol. des *Literarische und Kritische Blätter der Börsen = Halle*, Hamburg, 1840) n'ait, comme l'affirment les éditeurs dans une note à la page 737, été débarrassé d'aucun de « certains solécismes » qu'il contient (et, en effet, ces solécismes sont rares; ayant fait lire le texte sans la note déclarant qu'il émane d'une Espagnole à un littérateur de Hambourg, celui-ci n'hésita pas à m'affirmer que la correction du récit était à peu près parfaite), il faut avouer qu'en douze ans la désagrégation de son idiome paternel suivit en F. C. un processus rapide. L'hispanisant amateur Edmund Dorer qui la vit à Séville durant l'hiver 1861-1862, la trouva si espagnolisée, à ce point de vue, « *dass Briefe, die sie hier und da an Verwandte in Deutschland richtete, mit Brocken im Sevillanischen Dialekt vermengt und von den gröbsten Sprachfehlern wimmelnd, Lachen erregten.* » [*Edmund Dorer's Nachgelassene Schriften, hrgb. von A. F. Graf von Schack*, Dresden, 1893, Bd. I. S. IX.] Elle devait, d'ailleurs, avoir conscience de cette faiblesse. Quand, en cette même année 1861, W. Hosäus rédigea à Séville sa traduction d'une portion des *Cuentos y poesías populares andaluces (Sevilla, Revista Mercantil, 1859)*, qui forme le XVIe volume des *Ausgewählte Werke* de F. C. publiés par la librairie Schöningh à Paderborn, besogne qu'il composa « sous les yeux » de F. C., « *dessen Winken sie* [*die Uebersetzung*] *mannigfache Berichtigungen verdankt* » (Vorwort, XVII), celle-ci (bien que l'auteur prétende que les pages 141-200 de son volume soient dues, dans leur rédaction allemande, à F. C.) n'osa pas répondre en allemand à la dédicace qui lui offrait cette traduction d'un de ses livres espagnols. Elle le fit en castillan et sa lettre, dont la teneur ne permet d'ailleurs aucun doute sur la nature de sa collaboration (*aunque yo haya ayudado á V.*, dit-elle à Hosäus, *á comprender muchas cosas incomprensibles para los estrangeros en el lenguage é ideas de nuestros cuentos y poesías populares*, LA OBRA ALEMANA ES DE V.), dut être, pour être comprise de la « *sabia y culta Alemania,* » traduite à la suite de ladite dédicace. Elle continua, à coup sûr, de lire sans peine l'allemand et nous savons par M. Morel-Fatio (art. cit., p. 40), qu'après la guerre de 1870 elle traduisait encore pour Latour un article de F. Wolf — « *el afamado y erúdito* [*sic*] *Baron Wolf, tan admirado y respe-*

tado en su sabia pátria, como en todos los paises cultos » disait-elle de lui en lui dédiant *Vulgaridad y Nobleza* [Sevilla, Rojas, 1860], — mais le maniement correct de cette langue lui était interdit depuis longtemps. L'avait-elle jamais possédée, d'ailleurs? Que l'on relise les trois lettres de 1820-1821, écrites au moins dix ans avant *Sola*, et l'on se convaincra que mes scrupules sont fondés. Les éditeurs des *Kritische Blätter*, Gerhard von Hostrup u. Sohn, si le manuscrit de F. C. leur fut remis dans l'état virginal, lui ont fait subir les retouches les plus urgentes, puis ont écrit que « *es wäre der Redaktion eine leichte Mühe gewesen, die lebensvolle Sprache von einzelnen Solizismen (sic) zu befreien.* » Quiconque a fait imprimer quelque ouvrage en langue étrangère sait ce qui se passe en pareille occurrence! Mais ce sont là choses que l'on préfère laisser dans l'ombre.

VARIÉTÉS

A propósito de « La Bibliothèque du marquis de Santillane, por Mario Schiff; Paris, 1905 ».

Conocido es ya de los lectores del *Bulletin hispanique* el estudio de M. Schiff sobre la Biblioteca del Marqués de Santillana; el Sr Cirot ha expuesto aquí[1] el interés que tal publicación encierra, especialmente en lo tocante á la bibliografía histórica española. En otras revistas se han publicado también importantes reseñas de la misma obra[2]. Es pues ya demasiado tarde para venir á dar una noticia general del libro.

Pero como fui en otro tiempo amistoso partícipe de la larga preparación y de la preocupación perseverante de que es fruto la obra del Sr. Schiff, quisiera de cualquier modo asociarme, aunque ya bien tardía y modestamente, al número de los que han escrito acerca de este libro.

La reconstrucción de la biblioteca del Marqués de Santillana hecha por Schiff tiene poco parecido con la que intentó en 1852 Don José Amador de los Ríos. El trabajo de éste es ciertamente muy útil aun, porque registra algunos códices que hoy han desaparecido como el *Admeto* de Boccaccio, ó el *Breviari d'Amor* cuyas ricas miniaturas fueron sin duda causa de su pérdida. Pero Ríos funda la reconstrucción más que en los libros mismos, en las citas de autores esparcidas por las obras del Marqués, sistema que no es el mejor, tratándose de una biblioteca cuyos libros se conservan aun. Así sucede que la mayor parte de los volúmenes poseídos por el Marqués no aparecen mencionados en el trabajo de Ríos. Schiff fué el primero que los estudió con propósito de una reconstrucción de la biblioteca, y este examen fue ocasión de toda una serie de hallazgos importantes ó curiosos. Schiff, por ejemplo, nos da á conocer el *Tucídides* en aragonés (p. 16), importante para la historia del helenismo; el prólogo de la exposición de *Eusebio* por el Tostado (p. 41), que hasta ahora se ignoraba hubiese sido hecha por encargo del Marqués de Santillana;

1. *Bulletin hispanique*, IX (1907), p. 312.

2. Citaré en particular las dos de A. Farinelli en el *Giornale storico della Letteratura italiana*, vol. L, p. 161-177, y en el *Bullettino della Società Dantesca italiana*, vol. XIII, p. 270-277.

la traducción de *Maimónides* (p. 429), mandada hacer á Pedro de Toledo por Gómez Suárez de Figueroa, doble cuñado del Marqués; el notable códice dantesco, escrito en Génova en 1354, que contiene al margen la primera traducción castellana de la *Divina Comedia,* hecha por Don Enrique de Villena (p. 275); las traducciones del *Comentario al Purgatorio* de Benvenuto da Imola, hecha por Martín González de Lucena (p. 306), del *Ovidio moralizado* de Pierre Berçuire (p. 84), ó la versión aragonesa de la *Agricultura* de Palladio, sacada del catalán en que la tradujo Ferrer Sayol, en los años 1380 á 1385 (p. 152)[1].

Pero la biblioteca del Marqués de Santillana, tal como nos la presenta el Sr Schiff, no es sólo un rico depósito de libros reunidos por un hombre ilustre, sino que es un venerable monumento debido al

1. El Sr. Schiff, no conociendo el texto catalán del Palladio, se pregunta por qué Ferrer Sayol, que era barcelonés, tradujo en castellano (ó aragonés) la *Agricultura* (p. 155). El original catalán de Ferrer Sayol se conserva en Valencia, en la biblioteca legada al municipio de la ciudad por don José E. Serrano y Morales. Este, pocos días antes de su reciente muerte, me enviaba una descripción del manuscrito, que quiero copiar aquí para que se compare con la detenida descripción que da el Sr. Schiff del texto aragonés; por algunos yerros del códice catalán se verá que no fué el original de donde se sacó el aragonés. Empieza el códice del Sr Serrano Morales :

« Prohemi de Palladi Rutuli de agricultura : Palladi Rotuli auri emulian fon noble hom de la Ciutat de Roma ; per la gran affeccio que hauia a la cosa publica, no solament de la Ciutat Romana ans encara a totes les partides del mon, la qual cosa publica no es durable nes pot sostenir sens llauradors e persones que conrreen la terra... E apres per caritat que hauia en deu e dileccio a la cosa publica, copila e ordena lo present libre en lati ben curt e breu y molt soptil... qui solament per copilar aytal libre mereixch Yo Ferrer Sayol Ciutada de Barcelona qui fuy protonotari de la molt alta senyora Dona Llionor Reyna de Arago que fon muller del molt alt senyor Rey en Pere Rey de Arago ara regnant... e yo per totes aquestes coses e volgut nouellament arromançar e declarar, aytant com ma grosseria e sufficiencia a bastat, lo dit libre de Palladi, tornant aquell nouellament de lati en romans... Fon acabat de aromançar en lo mes de Juliol, Anno a natiuitate Domini Mill° CCC LXXXV, E fon començat en nohembre del Any Mil CCC LXXX. »

Acaba la 1ª parte al principio del recto del fol° 21 con las palabras : « Aci feneix la primera part del Palladi qui tracta solament de agricultura y de llauro encara de alguns remeys contra los animals nohibles, axi a les persones com a les plantes y de les regles de llauro. » Siguen las reglas de las labores agrícolas por meses, empezando por « Janer ; Puix que la primera partida del libre del Palladi es acabada la qual tracta de llauro y de les coses necessaries a agricultura, conue que ara continuant la materia del libre, tractem ço que en cascun mes del any se pertany his conue de obrar y primerament començase en lo mes de Janer que es primer mes del any. » Acaban las reglas generales del mes de *Dehembre* al verso del f° 93, con el párrafo que trata « Da salar los porchs y parar als torts » y continúan algunas otras reglas particulares para este mes, hasta el recto del f° 95 ; y á seguida empiezan los « Capitols singulars de les llauors que deuras sembrar en tot lany cascun mes », que termina en el f° 97 (recto). Después se hallan algunas recetas hasta principio del verso del f° 99, donde dice : « Albert ; Aci comenca lo tractat de plantar o empeltar abres o de conseruar lo ui, segons Albert, altres dien segons Euclides... » el cual ocupa las diez hojas siguientes y parte del recto de la 11ª donde concluye : « Acabat es lo libre de Albert sobre la materia de plantar arbres de conseruar lo vi y de moltes altres nouitats, segons que apar en los capitols preçedents. »

Baste esto, esperando la descripción del códice que sin duda hará J. Massó Torrents, en su segundo artículo sobre los « Manuscrits catalans de Valencia » que publicará en la *Revista de Bibliografía catalana.*

primer esfuerzo que se hizo en España para penetrarse del humanismo; es así como la cumbre más lejana donde raya la primera luz del día nuevo del renacimiento.

Por esto, uno de los puntos mas interesantes que trata el Sr. Schiff, es el de las relaciones literarias que el Marqués sostuvo, especialmente con humanistas italianos, y el de la serie de traducciones que mandó hacer.

Estas traducciones fueron uno de los afanes y uno de los orgullos mayores del Marqués. Las encargaba á cuantas personas conocía que poseyesen algo de la erudición por él tan estimada, algo, sobre todo, de los estudios latinos por él tan envidiados; ora á sus escuderos y servidores, ora á su capellán Pero Díaz de Toledo, ó á su médico Martín González de Lucena, ora á su propio hijo el futuro Gran Cardenal de España[1], ora á sus amigos italianos ó españoles, como Angelo Decembri, don Enrique de Villena, don Nuño de Guzmán, caballero éste erudito y aventurero, que Schiff nos revela, en un precioso apéndice, cual una especie de agente del Marqués en la compra de libros y encargo de traducciones en Italia. Ninguno se libraba de la incansable curiosidad del Marqués, de su noble ambición por ilustrar la lengua castellana con las obras famosas de las otras literaturas. Hasta la sobrecargada actividad del universal Tostado se vió constreñida á consagrar buena parte de sus vigilias á una ineludible demanda suya; hasta el viejo y cansado servidor Antón Zorita, cuando ya ni con ayuda de los anteojos acertaba á tajar su pluma ni á escribir, se tuvo que encargar de otra traducción. Y lo mismo en la guerra que en la paz; pues estando el Marqués en la frontera de Jaen, de capitán mayor contra Granada, encargó al Bachiller Alfonso Gómez de

1. Respecto á las traducciones hechas por el Cardenal cuando era estudiante en Salamanca, no creo concluyente la crítica negativa de Schiff, p. LXXXIV n., pues no distingue entre el testimonio tardio de Salazar y Mendoza, y el mas autorizado de Francisco de Medina. A éste le nombra sólo citando una alusión que á él hace J. Catalina García. Pero las palabras de Francisco de Medina no contienen el error de Salazar de confundir una *Ulisea* con una *Iliada*, y tienen el valor de un testimonio de vista. Hablando de la infancia del Cardenal dice Medina: « Estudió en Toledo rhetórica e hiçose muy abil de historia; e *yo he tenido en mi poder* algunos libros de mano traduçidos por él, *dirijidos al Marqués su padre*, porque los leyese en castellano, porque no hera latino (esto lo prueba bien Schiff, p. LXIII), y eran un *Obidio* y unas *Eneydas* de Birgilio, de una letra antigua; y para el lenguaje de aquel tiempo, estavan en un buen rromance castellano y casto; y con hir arto asido a la letra y sentido del berso en la prosa castellana, tenía arto buena elegançia clara, donde se muestra su entendimiento y elequençia. Y *desçia en el Prologo que heran travajados en las bacaçiones del estudio*. Fue en Salamanca, donde estudió su cursso de cánones y oyó leies; y no pudo estar muy largos años, pues el año de çinquenta y dos, cumpliendo aquel año veinte y quatro de su hedad, vino a la corte y estaba en la capilla del rey don Juan» (Bibl. Nac., ms. 8222, fol. 2; ó *Memorial Histórico Español*, tomo VI, Madrid, 1853, p. 156). No se puede dudar razonablemente que Francisco de Medina vió las traducciones del Cardenal, leyó el Prologo al Marqués, y examinó con atencion el contenido, comparándolo con los originales latinos; luego hay que desechar toda suposición de trueque de nombres en los autores traducidos.

Zamora, no pudiendo cosa de mas empeño, la bien escusable tarea de pasar del aragonés al castellano las Historias de Paulo Orosio.

La historia clásica parece haber sido de la competencia de Martín de Avila, escudero de la casa. El señor Schiff conoce á este Martín como traductor de la *Comparación entre Julio César y Alejandro* por Pedro Cándido Decembri (p. 360) y de cierta *Arenga* latina propuesta en Evora por un embajador de los duques de Borgoña ante Alfonso V de Portugal (p. 75).

Añadiré aquí otra traducción suya, también del latín: la intitulada *Libro de Alexandre,* de la cual he hallado un corto fragmento, de solo dos hojas de papel, escritas en letra del siglo xv, que se conservan en la Biblioteca Nacional, ms. 11265[30]. Es su tamaño de 283 × 205 milímetros.

Por la pequeña muestra conservada, podrá verse que tal *Libro de Alexandre* no es otra cosa que un romanceamiento de la obra conocida con el nombre de *Historia de praeliis*, versión latina, hecha á fines del siglo x por el arcipreste León, del texto griego del Pseudo Callisthenes.

Un manuscrito de esa *Historia de praeliis,* muy divulgada en la Edad Media, existía en la Biblioteca del Marqués de Santillana, hoy en la Biblioteca Nacional, ms. 10222. Aunque el señor Schiff (p. 55) no lo marca con el asterisco indicador de que seguramente perteneció al Marqués, ese asterisco debe ponérsele, pues creo indudable que Martín de Avila hizo su traducción sobre este manuscrito latino de la *Historia de praeliis.* La biblioteca de Guadalajara conservaba así juntos el original y el romanceamiento de la obra, como también conservaba á la vez el codice francés del *Arbre des Batailles,* de Honoré Bonnet, sobre el cual hizo su traducción Antón Zorita, y el manuscrito de esta traducción (Schiff, p. LXXXIX).

Las dos únicas hojas que se conservan de la traducción de la *Historia de praeliis,* por Martín de Avila, contienen casi todo el Prólogo del traductor y suficiente muestra del valor de la traducción. Por esto las trascribimos aquí[1].

Por el prólogo se verá que el Marqués mandó á Martín de Avila que interrumpiese otras traducciones del latín que entonces hacía,

1. Guárdanse, como hemos dicho, en la Biblioteca Nacional ms. 11265[30]. Van dentro de una cubierta moderna de papel, en la cual está escrita una nota que dice : « Esta hoja estaba al final del códice Cesar (C. Julio) Los Comentarios traducidos por Pedro Candido. Debe pertenecer algun códice de Alejandro. » Creo que el códice de Cesar al fin del cual estaban cosidas estas dos hojas, sería el que Schiff describe en su página 65, Bibl. Nac. ms. 10187 (sign. ant. Ii-37), que está encuadernado modernamente por Ménard ; el tamaño del códice y de las dos hojas coincide, pero ni el papel ni la letra de aquel y estas tienen nada que ver entre sí. — La letra cursiva de las dos hojas no tiene parecido alguno con la escritura esmerada que nos conserva la Comparación de César y Alejandro por Pedro Cándido Decembri, traducida por el mismo Martín de Avila, Bibl. Nac., ms. 10171 (signat. ant. Ii-8), ni con la de la otra Comparación anónima, Bibl. Nac., ms. 10140 (ant. Ii-90).

también con destino á la biblioteca de Guadalajara, y que romancease la *Historia de praeliis*, quizá recientemente adquirida :

Este libro se intitula el *Libro de Alexandre*, el qual mandó e fizo trasladar de latyn en castellano vulgar el señor Yñigo López de Mendoça, señor de la Vega, et cétera ; e vulgarizólo, por mandamiento de su señoría, Martyn de Auila su escudero.

Sigue se el prohemio.

[A]l señor cuyo so, e a quien siruiendo, bien aventurado siruiente me tengo, muy magnífico virtuoso e muy munífico señor Yñigo López de Mendoça, señor de la Vega et cétera, e clarísimo albergo e domiçilio de virtudes, el muy homill seruidor de su señoría, comensal contynuo e que ser se persuade fechura suya, Martyn de Auila, después de ya ofresçido a sí mesmo en lealtad e fidelidad perpetua, ora e dize en contynuas preçes eterna feliçidad.

Muy magnífico señor; si segund dize Marco Tulio Çiçero en el su libro *De Offiçiis*, en todos los negoçios que la persona deue començar, cometer e obrar, se deue primeramente aperçebir e aparejar con diligente preparaçión o aparejamiento, asaz paresçe a mí ser... *(roto)*... perçebimiento el qual eso... *(roto)*... quasi[1] me do a entender que... *(roto)* ... ze aparejado para *(sic)* en aquello que por agora començar quiero, es a saber vuestro seruiçio, que después del diuino culto yo tengo quasi por mi sacrificar, e es a mi único sacrifiçio en aquesta vida e me pareçe afigir en mi ánimo vna energía, eficaçia o efecto e abilidad para la començadera obra.

Mándame, señor, vuestra merçed que, entre otras cosas que yo al presente en seruiendo a vuestra señoría e tan bien por su espresso mandamiento de latyn en el materno castellano vulgar transcriuo, interponga e vulgarize el libro de las proezas, magníficos fechos e famosíssimas obras del gran Alexandre [fijo] del rey Philipo de Maçedonia. E quando bien pienso, muy estrenuo e muy famoso señor, en el tal mando vuestro (el qual ninguno de sana mente creo judgará caresçer de virtud) considero esso mesmo con quanta diligençia, eficaçíssima industria e vehemente estudio vuestra magnífica señoria contynuamente se ha por inquirir, exquirir, saber e inuestigar las fazañas e memorables (fol. 1, v.) *(roto)* ... que los priscos claros prin... *(roto)* e barones dexaron en... *(roto)*... mento e memoria suya a los después dellos; tanto que syn dubda creo ser ningunas o pocas e muy pocas las obras e fechos que de memorar sean dignos, que los valientes e virtuosos onbres fizieron desde el prinçipio del mundo fasta en nuestra hedad, [qu]e a vuestra merçed sean velados. Asi, Dios vuestra graçia me conserue, dilectíssimo señor mio, que imaginando e considerando como dicho he en el tal vuestro loable querer e afecto çerca de semejantes cosas, yo mesmo so aquel que dende resçibo e siento vna singular oblectaçion o deleyte en mi ánimo, la qual me inçita mas de lo acostumbrado e me faze mas ábile de quanto por ventura mi natura e saber exiguo me otorgarían, a que en tales actos, synon en todo, siquiera solamente en alguna pequeña parte yo pueda satisfazer a vuestro alto e noble desseo, trasferiendo de lengua latyna al nuestro ydioma aquellas cosas que vuestra merçed a mi manda.

1. Pudiera leerse *quisi*, pues el signo de abreviación más se parece al de *qui* que al de *qua*.

Asi que, muy magnífico señor, dexando por agora de fazer prolixo sermón çerca de vuestro pelegrino, ingenuo e insigne propósito en los tales fechos (el qual non dubdo yo que si a las amenas musas fuesse dado loar en público e comendarlo ante las gentes, non esperarian ser loado por otra persona, ca ellas mesmas serian aquellas que por sus propias palabras muy copiosa, orrnatyssima e muy alta mente çelebrarian el vuestro loor, como de beneméryta loable criança suya; mas por quanto por causa de su altyssima dignidad e magestad espectábile, non acostu*m*bran salir nin mostrarse en público. ellas son verdaderamente las que, segund mi creer, exortan en contynua exortaçión a las sçientes personas, doquier que están que de vuestra merçed han notiçia, ser por ellas loado), vea, señor, e resçiba vuestra magnifiçençia la que se sigue tal qual traslaçion mia de lengua latyna al nuestro romançe del *Libro de Alexandre:* e açepte la, o mi señor, vuestra magnífica señoría, con aquel benigno ánimo que acostu*m*bra resçebir los otros seruiçios mios, a la qual pues en costu*m*bre es quasi propio e justo de natura.

Aquí se acaba el primer folio, faltando el fin de este Prólogo. El folio segundo empieza con la traducción del capítulo décimo de la *Historia de Praeliis*, de modo que en la obra total no era folio segundo. Los nueve capítulos que faltan son largos, en comparación de los dos capitulos 10° y 11°, que se conservan casi completos y que vamos á copiar; de modo que la traducción de aquellos podía llenar bien ocho páginas, es decir, cuatro folios interiores del pliego, cuyos dos folios exteriores son los únicos conservados.

El capítulo 10° de la *Historia de Praeliis,* segun el ms. del mismo Marqués, hoy en la Biblioteca Nacional n° 10222, fol. 3, empieza así :

Quando Alexander intravit Armeniam et expugnavit eam. Rubrica.

Interea nuntiatum est Philippo regi quod levasset contra eum arma Armenia, que fuerat subdita illi; et preparato exercitu, direxit illuc Alexandrem, ut pugnaret cum illis illamque iugo suo subiceret. Erat autem tunc in Macedonia quidam homo nomine Pausania, filius Cereste, vir audax et velox... etc.

En el fragmento de la traducción de Martín de Avila faltan sólo las primeras palabras de este capítulo. El folio segundo conservado empieza con la primera oración truncada :

...en como Armenia, la qual auia seydo subjecta suya, le era rebelada e se leuantaua a las armas contra él; por lo qual, pospuesta toda tardança, el rey enbió contra los armenios a Alexandre con gran poder de gente para que les fiziesse guerra e les diesse batalla e reduxiesse la tierra a su subjeçion, mando e seruidu*m*bre.

Era a la sazon en Maçedonia hun onbre llamado Pausania fijo de Çereste, el qual era varon muy osado, muy diestro e muy desenbuelto en muchas cosas, e era subdito al rey Filipo; el qual Pausonia auia seydo lu[engo tien]-[1]

1. Borrado. El texto latino dice: « hic cum multis temporibus concupisceret Olimpiam, coniurationem fecit contra Philippum. »

po muy enamorado de la reyna Olinpia, e [él] perseuerando asi contynuamente en amor de aquella, mouióse en odio contra el rey Filipo su marido, por lo qual él deliberó de se aver contra él en capital enemistad. Asi que con este proposito, Pausonia juntó e acabdilló la mas gente que aver pudo que siguiese su opinion e valia, e mouióse en guerra contra el rey. Lo qual venido a su notiçia, él salio en ca*n*po contra Pausonia con algun tanto de su gente. E como el rey vido la gran muchedunbre de caualleros e gente que con Pausonia era*n*, boluió las espaldas e començó de fuyr; e Pausonia lo siguió en alcançe, e lo alcançó e lo firió duramente de hun golpe de lança. Pero non e*n*bargante que el rey fue así ferido e el golpe fue mortal, non murió enpero el rey luego alli, antes cayó medio biuo en meytad del camino, de lo qual se siguió gran turbaçion entre los maçedones, creyendo que él fuese muerto. Por el qual fecho Pausonia se eleuó e se leuantó en gran orgullo, elaçion e soberuia, e entró osadamente al palacio, por sacar dende a Olinpia e leuarla consigo, para en satisfaçion del su feruiente desseo que açerca della dessentidamente lo costreñia.

Acaesçio enpero que a la sazon de aquesta gran turbaçion, estrago e daño, fecho en los maçedones, e quando el su fecho andaua ya de todo punto en cayda, e Pausania leuaua en su poder a la reyna Olinpia, [que][1] Alexandre torrnó con triunfo e victoria de los armenios[2], e en torrnando, falló aquel gran conflicto (fol. 2, v.), insulto, rebuelta e desigual perturbaçion enel regno del rey Filipo. E a la sazon que él torrnaua e entraua por la çibdad, donde su madre era, salia ella del palaçio yendo por los lugares a ella inotos o non conosçidos en poder de Pausonia; e en saliendo, vido las señas, los estandartes e banderas de Alexandre su fijo, e en consiguiente vido al mesmo Alexandre; e en lo veyendo, començo de le dar bozes e gridar contra él, diziendo: « O mi buen señor e fijo, ¿e donde son agora los tus prósperos fados, que por los dioses te fueron otorgados, a que sie*n*pre fueses vençedor e jamas non vençido! muéuate piedad de la syn consuelo e trabajada madre tuya, que va en estraño poder! » Oyendo e conosçiendo Pausonia el aduenimiento de Alexandre, salió incontynenty contra él, por lo matar. Mas Alexandre que non era punto remisso o negligente, nin se durmia en tales actos, sacó el espada contra él e firióle de tal ferida que luego alli lo mató.

Capitulo de como Alexandre sepultó al rey Filipo.

Desque ya Alexandre auia muerto a Pausonia vino a él hun mensajero que le dixo: « sepas, Alexandre, que tu padre es muerto en ca*n*po. » Las quales nueuas oyendo Alexandre, fue muy atristado, e non tardó en yr al lugar donde el rey Filipo yazia; e Fallólo medio biuo; e en lo fallar en tal artículo, ouo en su ánimo gran turbaçion e sentimiento, e començó de lo llorar con mucha amargura.

E el rey Filipo estando en tal exterminio e despido de la vida presente, solamente en ver a Alexandre se restauró e respiró en algund tanto de alegria, e le dixo tales palabras: « sepas, fijo mio, que ya mi muerte me es alegre, pues que sé que tú tomaste vengança de mi matador por tu aguda espada ». Dichas que ouo el rey estas palabras, luego espiró. E Alexandre lloró su muerte con abu[n]dantes e sentibles lágrimas, e fizo lo sepultar con mucho honor.

1. Borrado.
2. Precede « maçedones » tachado.

Podrá dar idea de lo amplificada y retórica que es la traducción de Martín de Avila el comparar este último capítulo con su original latino (fol. 3 r. del ms. Bibl. Nac. 10222):

Quando Alexander sepelivit Philippum. Rubrica.

Quidam autem de exercitu dixit Alexandro: « rex Alexander, Philippus, pater tuus, mortuus est in campo. » Alexander audiens hoc, eumque comperiens semivivum, amarissime flere cepit. Intuitur eum Philippus, dixit ei: « Alexander, iam letus morior, quia occidendo interfectorem meum acutam de me sumpsisti vindictam. » Et hec dicens, continuo expiravit. Alexander itaque plorans mortem Philippi, ipsum honorifice sepelivit.

Estas dos hojas arriba copiadas que nos conservan memoria de una versión perdida hecha por orden del Marqués, dan margen á una más amplia duda respecto á la parte de actividad literaria de éste que hemos de suponer desconocida. El mismo Marqués nos advierte que él hizo traducir, antes que nadie en Castilla, las *Transformaciones* de Ovidio las *Tragedias* de Séneca, y ambas obras están también perdidas [1].

La versión de la *Historia de praeliis* hecha por Martín de Avila no era la primera que se hacía en castellano; otra se hizo ya á fines del siglo XIII, en la *General Estoria* que mandó componer Alfonso el Sabio; pero sin duda en el siglo XV era desconocida, ó poco menos, por hallarse perdida en la sobreabundante materia de la obra de que formaba parte. Además, si el Marqués de Santillana poseía algunos tomos de la *General Estoria* (Schiff, p. 393 y 397-398), no sabemos que tuviese la Cuarta parte, que es donde se halla la historia de Alejandro Magno.

No es que el Marqués fuese curioso sólo de las traducciones emprendidas por propia iniciativa.

Muy diligente anduvo en procurarse los libros de otro promovedor de traducciones (precursor próximo del movimiento humanista de Guadalajara), los libros del gran maestre de la orden de San Juan de Jerusalem, Juan Fernández de Heredia, pues creo que el Marqués poseyó los mismos códices del maestre que poseyeron antes los reyes de Aragón. No sé explicar cómo estos volúmenes pasaron de la biblioteca real á la señorial, pero indicaré esa procedencia interesante de las riquezas bibliográficas de Guadalajara.

Don Juan I de Aragón, desde cuando era príncipe, admiraba las traducciones del griego que emprendía el maestre Fernández de Heredia; en 1384 pedía al maestre esas traducciones, y en 1396, dando el pésame de la muerte del maestre á los priores de la orden de San Juan en Francia, les pide algunos libros del difunto: *(A)* Plutar-

1. Compárese lo que arriba decimos de la traducciones perdidas del Gran Cardenal

cum, *(B)* Cronicam magnam Ispanie, *(C)* Cronicam Grecie, *(D)* et quendam alium librum vocatum dels Emperadós[1]. Sin duda los priores accedieron á la petición, pues estos libros figuran luego en la biblioteca del rey Martín, hermano y sucesor de Juan I, y son los mismos ejemplares que luego encontramos en la biblioteca de Guadalajara.

(A) En el Inventario de los bienes del rey Martín de Aragón, hecho en 1410, por la reina viuda doña Margarita de Prades, se halla : « 174. — Item un altre libre gros, appellat *Plutarci istorial grech*, en castellá,... lo qual començа : Esta es la taula; e faneix : Ornament es de Roma » (*Revue hispanique,* XII, 438). Este volúmen no se halla en la biblioteca de Guadalajara (vease Schiff, p. 20)[2].

(B) El Inventario del rey don Martín (*Rev. hisp.,* XII, 438) registra tres tomos de la Gran Crónica de España : « 172 — Item un altre libre gros, appellat *Istorias de Castella,* scrit en pergamins,... lo qual començа : Esta es la taula; e faneix : en l anyo del nacimiento de nuestro Senyor M° CCC°s et vuytanta sincho Deo gracias; » este comienzo y este fin son los mismos del manuscrito de Guadalajara, hoy guardado en la Biblioteca Nacional con la signatura Ii-176 (signat. mod. 10134; descrito por Schiff p. 405), el cual contiene la « primera partida de la Grant Crónica de España », y abarca desde los tiempos primitivos hasta la ruina del reino visigodo.

« 173 — Item un libre gros appellat *La Sagona part de les Cróniques de Spanya,* scrit en pergamins,... lo qual començа : Esta es la taula; e feneix : cosa desto. » Manuscrito perdido (Schiff, p. 408).

« 176 — Item un altre libre gros appellat *La terça part de la Gran Crónica de Spanya,* scrit en pergamins,... lo qual començа : Esta es la taula; e faneix : benedicatur Amen. » Es sin duda el ms. de la Biblioteca Nacional Ii-175 (signat. mod. 10133; Schiff p. 407), que contiene la Tercera parte de la obra del Maestre Heredia, ó sea la historia de Alfonso XI de Castilla hasta la toma de Algeciras.

(C) Entre los libros del rey Martín se hallaba : « 214 — Item un altre libre appellat del primer volum de les *Croniques de Grecia,* scrit en pergamins,... lo qual començа en la primera carta del dit libre : Esta es la taula; e faneix : Qui scribsit benedicatur Amen. » Es muy probablemente la obra de Heredia pedida por el rey don Juan I. Desconocida. No está entre los conservados de Guadalajara.

1. Véanse las cartas publicadas por A. Rubió y Lluch en el *Homenaje á Menéndez y Pelayo,* Madrid, 1899, tomo II, p. 118.

2. El ejemplar de París está en tres volúmenes (el tercero acaba : " todos los ornamentos de Roma ") y perteneció a la Biblioteca de Fernando I de Nápoles. Por estar en tres volúmenes y por su tamaño menor que el de los códices que pertenecieron á Heredia, no creo que este ejemplar haya sido del rey Martín. Véase A. Morel-Fatio, *Catalogue des mss. esp. de la Bibl. Nat.,* p. 41[b] y *Chronique de Morée,* p. XVIII.

(D) En el dicho Inventario del rey Martín (*Rev. hisp.* XII, 442) se registra : « 208 — Item un altre libre appellat *Croniques de Castella* scrit en pergamins,... lo qual comença en vermello : La savia discreció, e en lo negre : Tal que por la ; e faneix : De Jaca vocatur qui scripsit benedicatur. » Estos pormenores designan evidentemente el manuscrito de la Biblioteca Nacional Ii-173 (signat. mod. 10131 ; Schiff p. 408), con sus mismos cambios de tinta roja[1] y negra y con su mismo éxplicit del copista Bernardo de Jaca. Contiene las últimas de las obras pedidas por el rey don Juan I á los priores de San Juan : El libro de los Emperadores que fueron en Grecia, seguido del Libro de los fechos et conquistas del principado de la Morea[2].

(E) Además de los libros pedidos nominalmente por el rey don Juan á los priores de Francia, estos le enviarían algún otro del maestre Heredia. Al menos, poseía otro el rey Martín, que luego hallamos también en la biblioteca de Guadalajara. En el Inventario de don Martín se halla : « 175 — Item un altre libre gros, appellat *La Sagona partida de les Croniques dels Conqueridors de Spanya,* scrit en pergamins,... lo qual comença en vermello : In nomine domini nostri Jhesu Christi, e en lo negre : Esta es la taula ; e faneix : gloria perdurable Amen. » No cabe dudar que es el mismo tomo de la Biblioteca Nacional (en las vitrinas de miniaturas ; Schiff p. 411) que contiene « la segunda partida de la Grant Coronica de los Conquiridores », escrita con las mismas alternativas de tinta roja y negra que indica el brevísimo Inventario de don Martín.

Debe advertirse respecto de todos estos libros del rey Martín de Aragón, pasados luego á la biblioteca de Guadalajara, que aunque no es seguro que hayan pertenecido al fundador de ésta, al primer Marqués de Santillana, la suposición resulta evidente. Don Iñigo poseyó y encuadernó con sus armas un manuscrito del Tucídides (Bibl. Nac. ms. 10801), traducido por orden de Heredia, manuscrito que ostenta el tamaño, la gran letra minúscula gótica y demás caracteres exteriores distintivos de los otros códices de Heredia ; no hay pues razón, como observa Schiff (p. 19-20), para dudar que el Marqués poseyó tambien estos otros códices de Heredia, y más cuando observamos en ellos raspadas en la primera hoja las armas del gran maestre (Schriff

1. Las palabras « tal que por la » están en el cuarto renglón de la primera hoja ; ésta alterna la tinta roja con la negra, empleando cada cuatro líneas una.

2. El Sr. Rubió y Lluch (*Homenaje á Menéndez y Pelayo* II, 112 y 119) identifica la « Cronicam Grecie » y el « Librum... dels Emperadors », nombrados en la Carta de Juan I, con la Crónica de Morea y la Gran Crónica de los Conqueridores respectivamente. No es posible asentir á esta identificación, habiendo entre los libros de don Martín unas *Cróniques de Grecia,* y entre las obras de Heredia un Libro de los Emperadores. Véanse nuestros párrafos *(C)* y *(E)*. En el Inventario del rey Martín hay además dos libros *dels Emperadors* (número 51 en latin, y número 144 en francés) que nada tienen que ver con la obra de Heredia.

p. LXXXIX y 405, 407, 409, 411), sin duda con intención de sobrepintar las armas del marqués [1].

El libro del Sr. Schiff además de darnos á conocer la riqueza bibliográfica encerrada en los armarios del palacio del Infantado en Guadalajara, tiene un alto interés literario. Recorriéndolo, no sólo hallamos reflejados en la biblioteca los gustos y la cultura de quien la formó y sus relaciones con el mundo docto de los pasados y de los contemporáneos; sino que nos deja ver al coleccionador de los volúmenes entregado á la lectura, y señalando en ellos con mal dibujadas manos de alargado índice los pasajes que quería recordar, ó anotando con su gran letra señorial las impresiones del momento de la lectura, por ejemplo en la *Divina Comedia* (Schiff, p. 290), aquí la « maravillosa opiñón », allí la « grant sabrosía », allá la nota histórica que deseaba retener, siempre mostrando su alma medioeval más ambiciosa de la oportuna sentencia ó de la docta erudición, que sensible a los profundos encantos del puro arte. Es curioso hallar en las guardas de unas *Alabanças de España* de Gil de Zamora (Schiff, p. 422) el primer borrador de uno de esos trozos de prosa erudita rimada que menudean en las poesías del Marqués, y que en su primera redacción ni medida siquiera tienen, mostrãndonos lo penoso que era para el poeta el trabajo de taracea historial.

Otras observaciones sobre la manera de trabajar del Marqués apunta Schiff en el sobrio y elegante estudio preliminar, donde hace un juicio de la personalidad histórica y literaria del mismo. No voy á exponerlas aquí, sino a insistir solamente en la doble redacción á que el autor sometía alguna vez sus poesías.

Schiff estudia este hecho respecto al *Doctrinal de Privados,* que se nos conserva en dos formas diferentes; y llega á establecer, con buen acierto, que la forma primitiva es la que fue descubierta por Francisco R. de Uhagón en 1900, donde el poeta deja estallar el odio aristócrata, crudo y feroz, á raiz del suplicio de don Alvaro de Luna; la forma segunda es la conocida desde antiguo, mas mesurada, de mayor elevación moral y artistica, la obra maestra del Marqués.

Otro dato ignorado puede aducirse también para mostrar que el sostenido cariño á los asuntos escogidos y la repetición de los temas, fue característico del Marqués no ya en las obras de alto vuelo poético, sino aun respecto de las que parecen mas espontáneas y ligeras.

En un Cancionero de Iñigo López, Gómez Manrique y Juan de Mena,

1. Solía el Marqués pintar sus armas en los códices que adquiría, raspando las del anterior poseedor, como se ve en el ms. Bibl. Nac. Ii-78 (Schiff p. 393), en el Ii-sin número (aunque Schiff, p. 391 abajo, no advierte la raspadura que es evidente sobre todo en los capacetes), y quizá en el Reserv. 6°-2 (del que tampoco Schiff, p. 8, advierte raspadura, pero debe notarse que el escudo del Marqués es de iluminación mucho mas tosca que el resto de la orla).

que se guarda en la Biblioteca Real (con la signatura 2-F-5, antigua VII-Y-4), desgraciadamente no utilizado por Amador de los Ríos para su edición de las Obras del Marqués, hay al folio 71 *d* (moderno 63 *d*) una poesía inédita de éste. Es bien corta; una verdadera miniatura: Nos pinta dos hijas del Marqués sentadas en tapices sobre el verde prado, acariciando en la falda sendos perrillos blanquetes, tan de moda en la Edad Media; nos describe la belleza corporal de las doncellas, hasta en el afeite de sus uñas guarnecidas de plata; nos pormenoriza el lujo de las ropas, el oro y la pedrería con que las jóvenes están ataviadas. El padre embelesado con tanta hermosura, se llega á saludar á las hijas, haciendo ademán de arrodillarse, y ellas le levantan. Esta es toda la poesía, preciosa sobre todo como pintura de indumentaria. El principio es de serranilla.

Llamaréla pues Serranilla cortesana, por el estilo de las que Carvajales escribiría en Italia, muy pocos años después, « Entre Sesa et Cintura », ó « Passando por la Toscana ».

Cantar que fizo el Marqués de Santillana a sus fijas, loando la su fermosura.

Dos serranas he trobado,
a pie de áspera montaña,
segund es su gesto e maña
non vezadas de ganado.

De espinas trahen los velos
e de oro las crespinas,
senbradas de perlas finas
que le aprietan sus cabellos [1],
e las trufas bien posadas,
amas de oro arracadas,
rrubios, largos, primos. bellos,
segund donzellas d'estado.

Fruentes claras e luzientes,
las çejas en arco alçadas,
las narizes afiladas,
chica boca e blancos dientes,
ojos prietos e rientes,
las mexillas commo rosas.
gargantas marauillosas,
altas, lindas, al mi grado.

Carmiso blanco e liso
cada qual en los sus pechos,
porque Dios todos sus fechos
dexó, quando fer las quiso
Dos pumas de parayso
las [sus] tetas ygualadas;
en la su çinta delgadas,
con aseo adonado.

Blancas manos e pulidas.
e los dedos no espigados,
a las juntas no afeados,
viñas de argen guarnidas;
rrubies e margaridas,
çafires e diamantes,
axorcas ricas sonantes,
todas de oro labrado.

Ropas trahen a sus guisas,
todas fendidas por rrayas,
do les paresçen sus sayas
forradas en peñas grisas,
de martas e ricas sisas
sus ropas bien asentadas,
de azeytuní, quartonadas
De filo de oro brocado.

1. Iba el copista a escribir *cap*, y no acabo de formar la *p*.

Yo las vi, si Dios me vala,
posadas en sus tapetes;
en sus faldas los blanchetes,
que demuestran mayor gala;
los finojos he fincado,
segund es acostumbrado
a dueñas de grand altura:
ellas, por la su mesura,
en los pies m' an leuantado.

Esta poesía recuerda immediatemente otra bien conocida, el Villancico á sus hijas que publicó Amador de los Ríos en las *Obras del Marqués,* página 461. En ese Villancico, el padre ve también á sus hijas vagando por una floresta, y al oirlas cantar de amores sendos estribillos populares, se presenta desconsolado, solicitando la atención de las damas; pero ellas no le ocultan su preocupación, despertando con crueldad juvenil los celos en el amor de padre, y él canta tristemente con ellas un villancico:

Sospirando iva la niña
e non por mí,
que yo bien se lo entendí.

Bien se ve que nada de común tienen estas dos poesías fuera de los personajes y el espíritu; ambas nos traen un eco de la ternura que hacia sus hijas sentía aquel gran señor, que para sus contemporáneos, como Juan de Mena ó Juan de Lucena, pasaba como el tipo de la felicidad doméstica. Pero el Villancico conocido es mucho más delicado, más poético, más interesante para el folklorista; la Serranilla cortesana tiene mas valor descriptivo, es más curiosa para el arqueólogo.

Respecto á la fecha relativa de ambas composiciones, me inclino á creer que la Serranilla, que se refiere solo á dos hijas de don Iñigo, es anterior al Villancico, que se refiere á tres [1].

Esto supuesto, observaremos que tanto en el caso del Villancico á sus hijas como en el del Doctrinal de Privados, la segunda forma que el Marqués daba á sus asuntos es la verdaderamente perfecta; y es también la forma divulgada, pues el Marqués cuidaba de que circulasen

1. Probablemente una de las tres murió joven. En el testamento del Marqués sólo se nombran tres hijas: Leonor, Mencía y María (Ríos, *Obras del Marqués,* p. CVII n.); pero Francisco de Medina dice que el Gran Cardenal « tuvo siete hermanos y quatro hermanas » (Bibl. Nac., ms. 8222). No creo que el Villancico cuente entre las tres hijas á Leonor, que debía estar ya casada cuando su tercera hermana era aun muy niña. Leonor se desposó en 21 Nov. 1433, cuando apenas tenía cumplidos once años (Ríos, *Obras,* p. LXI); y en 1428, cuando nace Pedro, el futuro Cardenal, no había nacido aun más hija que esa Leonor (Ríos, *Obras,* p. XLV). No he podido consultar el archivo del Infantado para saber la fecha de nacimiento de las varias hijas de don Iñigo.

sus poesías en la forma posterior y definitiva, por lo cual quedó la forma primitiva relegada á raros Cancioneros.

El de la Biblioteca Real antes mencionado, donde se conserva la olvidada Serranilla cortesana, contiene además otra poesía atribuida al Marqués, tampoco incluida en la excelente colección de las obras del mismo, hecha por Amador de los Ríos.

La copiaré aquí por conclusión :

[EL CUCO]

Otras coplas del señor Marqués de Santillana.

Por vn valle deleytoso
do mora gentil conpaña,
oy vn canto sabroso
de vn aue muy estraña.
Bien vos digo que en España
non vi otra de tal guisa;
ésta trahe en su deuisa
mucha gente de cucaña.

Vila estar en vn ramo,
e pensé que era esparuel,
Nonbrado la que mas amo,
díxele : « señor vxel,
» pues çercades el vergel,
» por merçed, si (v)os plazería [1],
» de grado saber querría
» vuestro nombre, qual es él »

— « Cuco me llaman por nonbre;
» e tal es el mi clamor,
» que en el mundo non ay onbre
» que ame gentil señor
» que non tome grand pauor
» si me oyere rredoblar.
» Sy te plaze mi cantar,
» otro son diré mejor. »

— « Señor, » dixe, « vuestro canto,
» otro tienpo, me ponía.
» en temor e grand espanto
» por vna señora mia.
» Mas agora non querría
» oyr otro papagayo,
» que todo el pesar que trayo
» he perdido en este dia.

» Por ende suplico agora,
» cuco, señor bien andante,
» pues me fizo vna señora
» aleue por su talante,
» que seades bien andante
» e yo aya en que vos syrua,
» que querades que yo biua
» por vuestro de aqui adelante. »

— « Justa rrazon [me] demandas
» e yo quiérolo fazer,
» pues que veo que tu andas
» sospiroso e syn plazer.
» Por ende te do poder
» conplido, si Dios me vala.
» que tu seas en la mi sala
» el mayor que pueda ser. »

FFYN

Él que fue a sus añagaçias [2]
que tenía en derredor;
dándole [3] yo muchas graçias.
finqué por su seruidor.

1. Pudiera corregirse también « vos plaz(e)ría ».
2. El copista empezó a poner « añagl » y se corrigió.
3. El copista pone « dile »; corrijo por razón del metro.

Esta poesía, tanto como la anterior, tienen sendas rimas falsas, que son *velos : cabellos : bellos,* y *syrua : biua.* Un poeta como el Marqués de Santillana, tan conocedor de la técnica de su arte, no pudo cometer esas faltas; pero más bien que dudar por esto de la autenticidad de ambas composiciones, debemos suponer yerro de copista. También en las Obras del Marqués publicadas por Ríos hallamos falsos consonantes que exigen corrección, por ejemplo *montanna : serrana* (p. 466), *montanna : Yllana* (p. 478), donde debe leerse *montana.* En nuestras poesías *velos* pudiera ser mala lectura por *cuellos,* pero no arriesgo corrección alguna pues desconozco el vocablo *espinas* que precede al falso consonante.

Me son también desconocidos : *trufa* y *carmiso* (cármeso?). Nótense : *de cucaña* (Juan Ruiz 122 *a,* 341 *b*), *vxel* (comp. *auseles* en Juan Rodríguez del Padrón, edic. Bibliófilos españoles, p. 75), *esparuel* (así en las Aves de Caza, de Ayala, p. 148; en vez de *esparver*) y *añagaçia* (en vez de *añagaza* que es como escribe Nebrija).

Ramón MENÉNDEZ PIDAL.

Un érudit valencien : Don José-Enrique Serrano y Morales.

Le lundi 17 février 1908 est mort subitement à Valencia, âgé de cinquante-six ans, D. José-Enrique Serrano y Morales, l'érudit éminent qui, depuis de longues années, consacrait son activité à étudier le passé littéraire de sa chère cité. C'était un Valencien d'adoption, puisqu'il était né à Algeciras, où les hasards d'une carrière de magistrat avaient conduit son père, mais, transporté dès l'âge de cinq ans sur les bords du Turia, il y fit ses études et s'y maria. Devenu par cette alliance Valencien de famille, il était déjà depuis plusieurs années Valencien de cœur, et il le resta jusqu'à son dernier souffle. Il se montrait aussi sensible qu'un vrai fils de la *huerta* aux caresses de ce climat exquis, aux jeux de cette lumière toujours éclatante, à cette douceur de vivre qui se dégage là-bas du plus humble recoin. Il faut l'avoir vu dans son domaine de Villareal, au nord de Valencia, non loin de Castellón, parmi ses plantations d'orangers qu'il parcourait de son pas allongé et lent, distinguant les espèces, observant les effets de l'arrosage savant qui fertilise cette plaine, et revenant ensuite vers la demeure toute blanche à l'ombre des figuiers, où la *paella* fumante était servie, cuite en plein air sur un feu de bois conformément aux plus rigoureux préceptes de la cuisine indigène : dans ce cadre se révélait l'harmonie que la nature, à défaut de la naissance, avait établie entre cet homme rare et cette terre privilégiée.

Il disait souvent : « Si les oranges se vendent bien cette année, il entrera beaucoup de livres dans la bibliothèque. » Il découvrait par ce propos l'objet même de sa vie. Car dès sa jeunesse, enflammant son zèle au commerce d'un ami des livres, mort prématurément, mais jamais oublié, le vicomte de Bétera, il avait entrepris de constituer une bibliothèque digne de la cité pour l'histoire de laquelle il prétendait réunir les éléments. Dès lors, la recherche, l'achat et la conservation des livres ou des manuscrits fut la grande affaire de sa vie. Guidé par cet instinct qui est la marque du bibliophile, il savait découvrir en tout lieu l'ouvrage oublié ou dédaigné qui, sur ses feuillets poudreux, portait un texte rare ; jusque dans cette solitude de la province de Cuenca, berceau de ses ancêtres paternels, où le souci d'une exploitation viticole le conduisait chaque été, il réussissait à continuer sa récolte livresque. Les rayons s'ajoutaient aux rayons, chaque jour chargés davantage et bientôt pliant sous le faix. Certes, les ouvrages imprimés ou calligraphiés à Valencia occupaient la place d'honneur : c'étaient d'un côté les relations de fêtes ou de cérémonies publiques, canonisations, réceptions royales, joutes, tournois, concours poétiques ; d'un autre côté, le lourd bataillon des *alegaciones en derecho* ou mémoires d'avocats, dans le grimoire desquels se découvre, pour qui sait lire, l'histoire de toutes les grandes familles indigènes et celle même de la cité. Voici dans un autre coin les œuvres des plus fameux écrivains valenciens, par exemple le poème de Gaspar Aguilar sur les *Fêtes nuptiales de 1599,* exemplaire unique et parfaitement conservé; voilà, un peu plus loin, les historiens anciens de Valencia, Escolano dans son texte original et dans la réimpression moderne, Beuter et Martín de Vicyana, dont les volumes rarissimes s'offrent ici sous d'anciennes et précieuses reliures. Et de-ci de-là se pressent des liasses de *pliegos sueltos,* lettres d'hommes célèbres, brouillons, ébauches ou copies d'œuvres connues, *dietarios* et journaux de toutes les époques. Mais la petite patrie ne fait oublier au maître de céans ni la grande patrie, ni la patrie agrandie, celle d'au-delà les mers : les chefs-d'œuvre du siècle d'or sont ici représentés, sinon par la *princeps,* du moins par les meilleures éditions, et dans une vitrine soigneusement close s'étalent une centaine d'ouvrages relatifs à l'Amérique, collection de choix formée à force de patience et d'argent, joyau de cette bibliothèque.

Peut-on admirer assez tant de richesses ? Pourtant il y a ici mieux encore à admirer, et c'est le possesseur de ce trésor. Ces livres réunis en si grand nombre, il les a lus ; mieux encore (car ce trait de générosité est plus rare chez les bibliophiles), il permet de les lire à quiconque se présente à lui avec l'apparence d'un vrai travailleur. Séduit par un premier entretien et encouragé par la courtoisie si noble de l'accueil, le visiteur se prend-il à s'attarder, à répéter sa visite, à

entreprendre quelque travail avec les matériaux ici assemblés, ce n'est pas seulement une incomparable bibliothèque qui est mise à sa disposition avant même qu'il ait sollicité cette faveur; c'est encore un collaborateur qui s'offre discrètement à lui. Demandez n'importe quel livre : aussitôt, sans une hésitation, avec cette présence d'esprit qui a rendu superflu l'établissement d'un catalogue, le maître trouve et apporte l'ouvrage désiré. Ou bien il ne vous laisse même pas l'embarras de désigner le titre d'un ouvrage : il indique lui-même où se trouve la date depuis si longtemps convoitée, le détail anxieusement désiré, la généalogie vainement cherchée, et il vous livre l'imprimé ou le manuscrit qui vous sauvera de vos incertitudes. Il n'accepte pas le plus banal remerciement, car il ne se reconnaît pas et il ne reconnaît à personne un droit de propriété absolue sur les richesses littéraires : « De ces livres, » répète-t-il, « je ne suis que le dépositaire. » Et il ajoute d'un ton grave : « Cette bibliothèque a toujours appartenu dans ma pensée à la cité de Valencia, qui en prendra possession dès le jour de ma mort. Je n'en suis que le bibliothécaire, mais un bibliothécaire qui ne touche pas de traitement et qui paye tous les frais d'achat ou d'entretien. » Noble et touchante déclaration sous une forme volontairement humoristique! Encore en pleine vigueur physique, il avait déjà écrit ses dispositions testamentaires : la mort l'a surpris, mais elle n'a pas surpris *les livres,* comme il avait coutume de désigner sa bibliothèque. L'écusson que le *Rat-Penat* surmonte, sera désormais sur chaque feuille de garde le talisman protecteur du livre.

Quelle douleur, cependant, pour ceux qui l'aimaient, de ne plus le revoir dans cet entourage de livres qui lui seyait si bien! Il ne quittait guère ces deux pièces où les livres chevauchaient les uns sur les autres depuis le sol jusqu'au plafond. Sa place de prédilection était auprès de la *camilla* traditionnelle, dont le brasero ne s'éteignait pas de tout l'hiver; enfoncé dans un fauteuil, où se blottissait auprès de lui le chien familier, il lisait ses précieux volumes de cet œil scrupuleux auquel nulle particularité n'échappait. Vers le soir, la nuit une fois tombée, il enveloppait dans une cape sa haute stature et il quittait ses livres, mais c'était pour aller examiner d'autres livres, soit chez les libraires de la ville, où il se tenait au courant des nouveautés et faisait ses achats, soit chez son intime ami, le maître imprimeur D. Federico Domenech : tant il est vrai que dans cette vie il n'y avait de place que pour le livre et l'art du livre! — Chaque dimanche, vers cinq heures, la solitude de cette cité des livres était rompue pour une heure ou deux. Quelques amis de choix s'y réunissaient, et leur conversation n'avait point d'autre objet que Valencia, ses gloires passées, les documents où elles revivent, les livres qui les racontent. D. Teodoro Llorente apportait là sa finesse et sa flamme de grand poète, ses

exquises impressions de vieux et toujours jeune Valencien ; D. Roque Chabás, le chanoine archiviste, répandait devant ce cénacle les trésors de son érudition, tandis que que D. Francisco Martí Grajales donnait la primeur des documents qu'il exhume patiemment des archives; D. Luis Tramoyeres Blasco et D. José Martínez Aloy faisaient à bâtons rompus la chronique de l'art et de l'archéologie valencienne, et D. Luis Cebrián égayait de la malice d'un conte populaire la gravité de ces érudits. D'autres aussi étaient assidus, le baron de Alcahalí, l'éminent président du *Rat-Penat,* D. José Rodrigo Pertegás, l'historien de la médecine à Valencia, et avec une courtoisie souveraine le maître du logis s'intéressait à tous les propos, en réglant l'échange sans qu'il y parût. Il était le foyer auquel ces valencianisants réchauffaient leur ardeur défaillante : par son initiative, le groupe vieilli des *Bibliophiles valenciens* retrouva une seconde jeunesse, et ceux-là seuls qui l'ont vu à l'œuvre savent tout ce qu'il dépensa d'activité pour que le centenaire du Don Quichotte fût à Valencia l'occasion d'une fondation utile.

Car cet érudit insigne savait, le cas échéant, se mêler à la vie publique. Comme tout Espagnol de condition relevée, il avait été député aux Cortès, mais il n'avait gardé de ce passage dans la politique qu'un souvenir médiocre. Ce qui lui plut, ce à quoi il se donna corps et âme, ce fut la *Delegación regia de Primera enseñanza,* dont il fut investi à deux reprises vers la fin de sa vie, non sans que sa modestie et son goût de la tranquillité n'aient longtemps résisté aux sollicitations du ministre qui voulait le nommer; il comprit enfin qu'il y avait là un devoir à remplir, du bien à accomplir; dès lors il se dénia le droit de se dérober. Étrange institution que celle de la *Delegación regia de Primera enseñanza!* Dans les grandes villes du royaume, Madrid, Barcelone, Valence, Séville, la direction de l'enseignement primaire est remise à un *délégué royal,* choisi en dehors des professionnels selon le bon plaisir des politiciens du jour et qui se trouve investi, sans préparation aucune, d'un pouvoir souverain sur les écoles et sur les instituteurs. C'est une des preuves les plus fortes de l'anémie où l'enseignement primaire gît en Espagne, que cet usage d'aller chercher en dehors de lui et de lui appliquer du dehors la force régulatrice que tout organisme bien constitué devrait trouver en lui-même. D. José Serrano fit ce miracle de transformer en un instrument de bienfaisance une institution dont le principe même est si contestable. Il se révéla vite comme supérieur à la fonction; et à s'en acquitter il mit une rectitude d'intention et une ténacité d'action qui transformèrent l'enseignement primaire à Valencia. Les instituteurs, qu'il accueillait avec une délicate bienveillance, lui vouèrent une reconnaissance dont il me souvient d'avoir surpris de bien touchants témoignages. A l'œuvre de régénération qu'il tentait sous cette forme,

il mit le sceau en préparant et en inaugurant la construction d'un *Groupe scolaire*, qui, commencé au moment même du glorieux centenaire, reçut le nom de Cervantes et qui sera, lors de son prochain achèvement, un modèle d'hygiène et de confort.

Ce qui rendait fécondes toutes les démarches de D. José-Enrique Serrano, c'était la bonté qui était au fond de lui, bonté active et inlassable, qui n'épargnait aucun effort, mais bonté clairvoyante qui ne se laissait point duper et qui n'empêcha jamais cet homme si scrupuleusement chevaleresque de consommer, lorsqu'il le jugea nécessaire, les ruptures les plus douloureuses. Et ce trait saillant de sa personne morale, dont il constituait l'unité et le fondement, on le retrouve jusque chez l'érudit, tel qu'il se révèle dans ses écrits.

Qui ne se souvient de cet article de la *Revista de Archivos*, où il détruisit une hypothèse récemment émise sur la personnalité d'Avellaneda? D'après cette hypothèse, le pirate qui avait pillé Cervantes, n'était autre que Juan Martí, un récidiviste coupable déjà d'avoir pillé Mateo Alemán. A quoi D. José Serrano fit la plus irréfutable des réponses : il montra par des documents d'archives que Juan Martí était mort et enterré au moment où se publia le faux *Quijote*. Relisez l'article : l'auteur avait beau jeu contre l'inventeur de l'hypothèse, il aurait pu le cribler de mille traits. Soyez sûr que D. J. Serrano n'y a même pas songé : rien que l'exposé fortement lié de la vérité. Lui qui avait si vivement ressenti certaines attaques dirigées contre le maître dont il portait l'amitié comme une parure, D. Marcelino Menéndez y Pelayo, — il n'eut pas une parole de récrimination. A peine sent-on vers la fin une légère ironie, lorsqu'il demande si sa démonstration pour distinguer Avellaneda et Martí a été suffisante, si d'aventure d'autres preuves ne seraient pas nécessaires...

La probité scientifique, qui inspira tous ses travaux, n'était qu'une forme de sa bonté. Nulle part elle ne s'épanouit mieux que dans son œuvre maîtresse : *Diccionario de las imprentas en Valencia*. Livre capital, digne continuation des répertoires que les grands bibliographes valenciens, Rodriguez, Jimeno, Pastor Fuster, construisirent jadis, chef-d'œuvre d'information et de rigueur, que l'on complétera, peut-être, sur quelques points de détail, mais qui restera l'histoire définitive de l'imprimerie dans la ville où la presse typographique fonctionna pour la première fois en Espagne. Le livre a été apprécié, dès son apparition, à sa vraie valeur : d'éminents critiques en ont dit le mérite indestructible. Mais ce que l'on n'a point indiqué, c'est le prodige par lequel un bibliophile qu'aucun maître, qu'aucune discipline n'y avait préparé, a pu concevoir et exécuter ce modèle de rigoureuse méthode. Il faut à tant d'autres de si longs séjours sur les bancs des Universités pour prendre l'idée de cette chose rare et délicate : *la méthode!* D. José Serrano l'avait eue du premier coup par un

effort de sa réflexion qui développa une aptitude innée de son esprit. Lui qui n'avait reçu d'autre instruction que celle des *Escuelas Pias,* lui qui n'était jamais sorti de son milieu valencien, qui n'avait fréquenté dans sa jeunesse aucun savant national ou étranger, il s'avançait sur les terrains les plus incertains avec la sûreté d'un *herr doctor* tout frais émoulu du séminaire d'un grand philologue. Examinez la correspondance des frères Mayans et de Cerdá, qu'il a extraite de sa bibliothèque pour la publier dans la *Revista de Archivos;* vous verrez toute l'importance qu'il attachait à la scrupuleuse reproduction d'un original, qui n'était dans le cas présent qu'un brouillon fort confus et nullement arrêté. Réfléchissez, d'autre part, comment naguère encore les textes les plus précieux étaient édités en Espagne, et vous apprécierez à sa valeur l'originalité de cet autodidacte.

Les leçons qu'il a données par son exemple, ne resteront pas stériles, et les travailleurs dont la vocation s'était éveillée à sa voix, sauront mettre à profit la bibliothèque qu'il leur a léguée. Celle qui fut l'admirable compagne de sa vie a fait trêve à sa douleur pour assurer au plus tôt l'exécution de la volonté conjugale, méritant ainsi, comme celui qu'elle pleure, un tribut de respectueuse reconnaissance. Puisse le souvenir de cet érudit fervent, la mémoire de cet honnête homme servir longtemps de réconfort à tous ceux qui trouvent dans la beauté souveraine de Valencia non point une raison d'admiration béate et inactive, mais un stimulant à déchiffrer chaque jour les mystères de son histoire!

Henri MÉRIMÉE.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES AUTEURS

ET LES QUESTIONS DU PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1909

AUTEURS

1. **Libro de Apolonio** (depuis la *copla* 120, *Bibl. Aut. esp.*, t. LVII, jusqu'à la *copla* 240).

Ces 220 *coplas* racontent le naufrage d'Apolonio à Pentapolis, et comment il réussit à gagner l'amitié du roi Archistrastes et l'amour de sa fille, la princesse Luciana, qu'il épouse. Le texte de l'unique manuscrit [Bibliot. Escorial III, k, 4] fut publié par le marquis Alejandro José Pidal dans la *Revista de Madrid* (3ª serie, tomo V), puis séparément en 1841, ensuite par Ochoa (*Colección de poesías castellanas anteriores al siglo XV*, Paris, 1842, p. 531-61), enfin par Florencio Janer, au tome LVII de la *Bibl. Aut. esp.* de Rivadeneira, p. 283-305 (1864). Janer prétend reproduire « paleográfica y fidelísimamente el códice... teniéndolo á la vista », et il présente en conséquence de nombreuses corrections aux textes de Pidal, mais sa lecture à son tour est loin d'offrir toutes les garanties, ainsi que l'on en jugera par l'article de M. C. Carroll Marden : *Notes on the text of the Libre d'Apolonio* [*Modern Language Notes*, vol. XVIII, n° 1, p. 18-20]. Dans cet article l'on trouvera des corrections au texte de Janer d'après le manuscrit, et l'auteur dans un article suivant en propose une nouvelle série, basée sur la comparaison du texte avec d'autres œuvres du XIIIe siècle. On trouvera dans l'*Historia Crítica de la Literatura Española*, de J. Amador de los Ríos, t. III (1863), cap. VI, p. 277-304, dans les *Studien z. Gesch. d. Span. Nationallit.*, de F. Wolf, p. 50 et suiv., ou dans la trad. espagn. de la *España Moderna*, Enero 1895, p. 146, suiv,, dans les *Vieux Auteurs Castillans*, du Cte de Puymaigre, première série, chap. VI, p. 229-50 (1888), dans l'*Antología de poetas líricos castell.*, de M. Menéndez y Pelayo, t. II, p. LVIII et suiv., l'indication des sources principales où paraît avoir puisé l'auteur de l'*Apolonio*, et, par conséquent, celle des comparai-

sons à instituer entre le texte espagnol et ses premiers modèles. Si l'auteur français ou provençal que le rédacteur espagnol aurait plus directement imité, n'a pu être encore indiqué, du moins le texte des *Gesta Romanorum* (au chapitre *De tribulatione temporali quae in gaudium sempiternum postremo commutabitur*), et les différentes versions ou imitations latines, espagnoles et françaises de l'antique roman grec prêteront à d'instructifs rapprochements. Les formes diverses revêtues postérieurement par la fable originale ont été énumérées et étudiées à plusieurs reprises, par exemple par W. Hagen (1878), par S. Singer (1895), en dernier lieu, par E. Klebs, *Die Erzählung von A. aus T. Eine geschichtliche Untersuchung über ihre lateinische Urform und ihre späteren Bearbeitungen, Berlin, 1899.* Parmi ces remaniements, on n'oubliera pas le conte (*Patraña oncena*) inséré par Timoneda dans son *Patrañuelo* (1566). On tâchera de se faire une opinion sur la question des *aragonésismes* que quelques critiques ont signalés dans le texte de l'Apolonio, ainsi que sur la façon dont l'auteur manie la *cuaderna vía*. [Voir, à ce sujet : D. Fitz Gerald, *Versification of the cuaderna vía*. New-York, 1905.]

II. **Diego de Valera**, *Memorial de diversas hazañas*, ch. XL-C.

Ces chapitres contiennent l'histoire du malheureux règne de Henri IV depuis la mort de son frère Alphonse (1468), qu'on lui avait substitué sur le trône (1465), jusqu'à sa propre mort (1474). Il sera intéressant de les comparer avec les chapitres CXIV-CLXVIII de la chronique du même roi par son chapelain Diego Enríquez del Castillo; avec l'introduction et la première partie de la *Crónica de Don Fernando y Doña Isabel* par Hernando del Pulgar. Le tout se trouve dans le t. III des *Crónicas de los Reyes de Castilla* (t. LXX de la *Bibl. de Aut. esp.*). Enfin et surtout, on se reportera à la fin de la 1re et à la 2e Décade de la chronique d'Henri IV écrite en latin par Alonso de Palencia et traduite tout récemment par M. Antonio Paz y Mélia (*Crónica de Enrique IV*, dans la *Colección de escritores castellanos*, 4 tomes parus, Madrid, 1904-1908; la 2e Décade est dans les tomes II-III); cf. Morel-Fatio, *Catalogue des mss. esp. et port. de la Bibl. nationale*, nos 145, 154-7 (chronique en castillan attribuée à Palencia).

Sur Diego de Valera, voir Amador de los Ríos, t. VI, p. 179, et t. VII, p. 292-306 et 364; Puymaigre, *La cour littéraire* de Jean II, t. II, p. 198-204; Cirot, *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 40-44.

III. **Espinel**. — *Marcos de Obregón, Descansos* XI-XX inclus.

La bibliographie de *Las relaciones de la vida del Escudero Marcos de Obregón* est assez simple. Le texte de l'édition primitive de 1618

(Madrid, La Cuesta) et celle de Barcelone de la même année (Sebastián de Cormellas) a été reproduit assez fidèlement par les dix éditions espagnoles et les trois étrangères qui furent données par la suite. Parmi ces éditions signalons, comme plus commodes ou plus accessibles, celle de Rivadeneira (*Bibl. de Aut. españ.*, tome XVIII, 1851), par Cayetano Rosell, et celle de la *Biblioteca Arte y Letras*, de Barcelona, 1881 et 1883[2]. Cette dernière est précédée d'une étude de M. Juan Pérez de Guzmán (p. v-xxxvi) : *Vicente Espinel y su obra*, qui contient, à peu de choses près, tout ce que l'on sait sur la vie, d'ailleurs si romanesque, de l'auteur. Il serait intéressant de comparer aux dix *descansos* portés au programme la traduction qu'en donnait Vidal d'Audiguier, l'année même où paraissait le texte espagnol. Quant à l'œuvre en elle-même, elle a été appréciée par tous ceux qui se sont occupés de la Nouvelle Picaresque : nous jugeons inutile de les énumérer ici. La question des imitations du *Marcos de Obregón* par l'auteur du *Gil Blas* touche à celle de l'authenticité de ce dernier roman qui a soulevé tant de polémiques (cf. Léo Claretie, *Le Sage romancier*, 1890). On pourra, pour préciser les idées sur ce point spécial, comparer les passages imités par Le Sage (par exemple, l'anecdote des deux étudiants d'Antequera, dans le *Prólogo del autor*, celle du barbier Diego de la Fuente et de la femme du médecin, l'aventure de l'auberge de Peñaflor, du muletier de Cacabelos, le conte de la Señora Camila, etc.). Il serait fort utile de déterminer avec précision à qui Espinel, s'il ne les a pas inventés, a pris les contes qu'il insère, selon l'usage, dans la trame de son récit, ainsi que les emprunts (en dehors de ceux de Le Sage), qui lui ont été faits à lui-même. On pourra enfin lire avec profit quelques-unes des poésies d'Espinel (ses *Rimas* furent imprimées en 1591). On en trouvera une partie au tome XLII de la B. A. E. On sait qu'une violente polémique éclata au XVIIIe siècle, surtout entre Iriarte et Sedano, à propos de la publication par ce dernier de la traduction de l'*Art poétique* d'Horace par Espinel.

IV. Calderón. — *La vida es sueño.*

Le texte à expliquer est la *comedia*, mais il ne dispense point de lire l'*auto* de Calderón qui porte le même titre. La comparaison des deux œuvres est intéressante et indispensable.

Les principales éditions de la *comedia* sont :

Celle de la *Biblioteca Rivadeneyra* (1827-1830) par Hartzenbusch;

Teatro escogido de D. Pedro Calderón de la Barca, Madrid, 1862;

Krenkel : *Klassiche Bühnendichtungen der Spanier*, Leipzig, 1881-1887;

Select Plays of Calderon, edited by Norman Maccoll, London, 1888;

Bibliotheca Romanica, t. VIII, édition de G. Gröber, Strasbourg, s. a.

Traductions françaises par :

Damas-Hinard (dans *Théâtre de Calderon*, Paris, 1841);

Antoine de Latour (dans *Œuvres dramatiques de Calderon,* Paris, 1871-1873);

Sandret (dans *Théâtre choisi de Calderon,* Paris, 1884-1885);

Pour l'*auto,* consulter principalement :

Eduardo González Pedroso : *Autos sacramentales desde su origen hasta fines del siglo XVII* (t. LVIII de la *Biblioteca Rivadeneyra*);

Manuel Cañete : *Sobre el drama religioso español antes y despues de Lope de Vega* (*Memorias de la Academia española,* 1870);

Franz Lorinser : *Calderon's geistliche Festspiele*, Ratisbonne, 1882-1886);

G. Reynier : *Le drame religieux en Espagne* (dans *Revue de Paris,* 15 avril 1900).

V. **Bretón de los Herreros.** — *Muérete¡ y verás...!*

Sur Manuel Bretón de los Herreros les deux ouvrages essentiels à consulter sont :

1° L'édition de Madrid 1883-1884 en 5 vol. grand in-8°. Le premier volume qui contient *Muérete¡ y verás...!* est précédé d'une notice de Bretón y Orozco, d'une bibliographie des pièces de l'auteur et du prologue qu'Hartzenbusch avait publié dans l'édition de 1850.

2° Le livre du Marquis de Molíns : *Bretón de los Herreros, Recuerdos de su vida y de sus obras.* Madrid, 1883, in-8°.

Pour avoir une connaissance complète de l'œuvre de Bretón, il faut joindre à l'édition de 1883 celles de 1831 et de 1850-1851.

Outre le jugement d'Hartzenbusch, de nombreuses études ont été publiées sur Bretón et son rôle littéraire. Celle de Gil y Zárate a paru dans *Galería de españoles célebres contemporáneos.* D'autres articles se rencontrent dans des Revues comme *Cartas españolas* (1831-1832), *El Artista* (1835-1836), *El Semanario pintoresco,* etc. Les critiques les plus vives dirigées contre le théâtre de Bretón se lisent dans la *Revista de Teatros* (1841-1844) et dans *El Entreacto* (1839-1840). L'article sur Bretón dans *Autores dramáticos contemporáneos,* etc., 1881, est du marquis de Molíns. Cf. aussi Valera (dans la suite à l'Histoire de Lafuente) et Menéndez Pelayo (dans *Nuestro siglo*).

Bretón n'a pas encore été étudié sérieusement en France. Quelques pages lui sont consacrées dans l'article de Charles de Mazade : *La comédie moderne en Espagne* (dans *Revue des Deux Mondes*, 1847).

M. G. Le Gentil achève en ce moment une thèse, qui sera fort intéressante, sur Bretón et son temps. Pour les sources françaises de son œuvre on lira avec profit : Lenient, *La comédie en France au*

XIXe siècle et surtout Ch. M. Des Granges, *La comédie et les mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet*, Paris, 1904.

La comédie *Muérete; y verás...!* a été représentée au théâtre du Prince, à Madrid, le 27 avril 1837 et imprimée la même année chez Repullés. La deuxième édition est de 1840. La meilleure est celle de 1883. On trouvera un compte rendu de la pièce dans *El Semanario pintoresco* de 1837. Le marquis de Molíns a indiqué un rapprochement intéressant avec Catalina Howard de Dumas le père. On pourra enfin sur la question du carlisme consulter : *Mis memorias íntimas* par le général Fernández de Córdova, et *Deux ans en Espagne et en Portugal* pendant la guerre civile 1838-1840 par Dembowski, Paris, 1841.

VI. Mme Pardo Bazan. — *La Madre Naturaleza.*

Le roman de Mme P. B., que les candidats sont invités à étudier, ne peut guère se séparer des *Pazos de Ulloa,* qui le précédèrent d'un an (1886), et ces deux œuvres, si estimées, sont de nature à donner une idée assez complète du talent de l'illustre romancière. Il va de soi que cette idée doit être précisée à la fois et enrichie par les comparaisons avec les romans plus récents où s'accusent des tendances différentes. Entre la *Madre Naturaleza,* par exemple, et la *Quimera,* le talent de Mme P. B. a manifestement évolué, quelles que soient d'ailleurs les épithètes par lesquelles on a prétendu caractériser les phases diverses de cette évolution. Nous engageons les candidats à se mettre directement en face de l'œuvre, à s'efforcer de l'apprécier en elle-même et à ne point perdre trop de temps aux fastidieuses discussions de mots sur le « naturalisme », ou le « réalisme », ou le « pseudo-idéalisme » de cette œuvre. — On saura tout ce qu'il convient de savoir de la biographie de l'auteur et du milieu où elle vécut, après avoir lu les *Apuntes autobiográficos,* qui précèdent *Los Pazos de Ulloa,* le chapitre consacré à Mme Pardo Bazan au tome II de la *Literat. españ. en el siglo XIX,* du P. Blanco García (p. 542-552), et surtout le premier des articles consacrés à Mme P. B., par D. Andrés González Blanco, dans *La Lectura* (Enero, Febrero 1908). Quant à ses goûts et à ses principes littéraires, elle s'est elle-même souvent expliquée à ce sujet soit dans sa *Cuestión palpitante* (1883), soit dans son *Teatro crítico,* soit enfin dans une foule d'articles critiques éparpillés de toutes parts (voyez par exemple dans la *Revue du Monde Latin,* janvier-mars 1885, ses articles sur les réalistes Stendhal, Balzac, Flaubert, *La Revolución y la Novela en Rusia,* ses notes de voyage : *Al pie de la Torre Eiffel,* etc.).

Sur ce qu'elle doit elle-même aux maîtres français, lire le chapitre : *Madame Pardo Bazán et l'inspiration française* dans *Les maîtres du roman espagnol contemporain,* de M. F. Vézinet (1907); *Émilia P. B.,*

par Boris de Tannenberg, dans *L'Espagne Littéraire*, 1903, p. 299-316, avec la réplique de Mme P. B., dans *La Lectura*, septembre 1903, p. 102-108. — La *Madre Naturaleza* contient une partie descriptive et pittoresque importante ; l'auteur est, en littérature, l'un des peintres les plus charmants de la Galice : il ne sera pas inutile de rechercher dans ses autres romans les tableaux que Mme P. B. a tracés de son pays (voyez *De mi tierra, Galicia*, 1 vol.), et se demander quelle note particulière elle a apportée dans la description romanesque de la province.

PÉRIODES ET QUESTIONS

I. Le Cid dans l'histoire et dans la légende.

Il serait assurément difficile de faire en détail la part de l'histoire et de la légende dans la littérature relative au Cid, car l'histoire et la légende s'y sont pénétrées trop intimement, même à l'insu des historiens et des poètes. Cependant, grâce au travail si original et si approfondi de Dozy (*Le Cid d'après de nouveaux documents*, dans les *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne au moyen âge*, t. II ; 1re édition, Leyde, 1849 ; 3e édition, Paris et Leyde, 1881), et à la claire et sagace exposition de M. Menéndez Pelayo (*Tratado de los romances viejos*, dans le t. XI de l'*Antología de poetas líricos castellanos*, Madrid, 1903), il sera aisé de se faire une idée de la question, que Dozy pose en ces termes : « En quoi le Cid de la tradition diffère-t-il du Cid de l'histoire ? »

Ces deux ouvrages fournissent la plupart des références utiles pour l'historique ou pour l'étude de la question, telles que Risco, *La Castilla y el mas famoso Castellano* (Madrid, 1792) ; Masdeu, *Historia crítica de España y de la cultura española*, t. XX (Madrid, 1805) ; Huber, Introduction à la *Chronica del famoso cavallero Cid Ruy Diaz Campeador* (Marburg, 1844, et Stuttgart, 1853) ; Milá y Fontanals, *Poesía heróico-popular castellana ;* Ramón Menéndez Pidal, *El Poema del Cid y las Crónicas generales de España* (*Revue hispanique*, 1898 ; cf. *Bull. hisp.*, 1899, p. 79). — Amador de los Ríos (t. II-III de son *Historia crítica*), surtout pour l'analyse des textes, est toujours bon à lire, sous réserve des corrections que suggéreront, par exemple, les conclusions de Milá y Fontanals touchant la *Crónica rimada* et celles de M. Menéndez Pidal touchant les rédactions de la Chronique générale et de ses dérivés. Voir au surplus nos *Notes bibliographiques* sur le *Poema del Cid* dans le *Bull. hisp.*, 1903, p. 434, et sur le *Romancero general, ibid.*, 1907, p. 416. Signalons enfin un livre d'Eduardo de la Barra, *Literatura arcaica. Estudios críticos presentados al Congreso*

científico latino-americano de Buenos-Aires (Valparaiso, 1898, in-16), où des chapitres sont consacrés à la *Jura en Santa Gadea* et à d'autres questions relatives au Poème du Cid. Le même auteur a publié, en 1900, *El Poema del Cid, reconstruido sobre la antigua gesta* (Santiago de Chile, 1900).

Depuis la première édition de Dozy, la synthèse de l'histoire du Cid a tenté plus d'un vulgarisateur. A. de Saint-Fargeau publiait en 1867 *Le Cid Campeador ou le héros de Castille, tiré fidèlement des chroniques et histoires du temps, espagnoles et arabes (Bibl. chrétienne et morale*, Limoges, in-12; autre éd. 1880, *ibid.*, in-12), et Alph. Willemaers, en 1873, *Le Cid, son histoire, sa légende, ses poètes* (Bruxelles, in-8°), travail divisé en trois parties : 1° Histoire du Cid « d'après les critiques modernes, surtout d'après le savant travail de M. Dozy »; 2° Légende du Cid, d'après les traductions publiées par E. de Saint-Aubin dans *La légende du Cid* (Paris, 1866), et comprenant la Chronique rimée, la Chronique latine, le Poème du Cid, Petite chronique, Les Romances; 3° Les poètes : Castro, Diamante, Corneille.

Indépendamment des sources arabes que fait connaître Dozy, des deux poésies latines que M. Menéndez Pelayo cite p. 308-309 de son *Tratado de los romances viejos,* du passage de la Chronique de Maillezais cité *ibid.*, p. 304, et des chapitres de la Chronique de 1344 où M. Menéndez Pidal a retrouvé, mis en prose, un *Cantar de D. Fernando* (*ibid.*, p. 324), les candidats auront sans doute à leur portée les textes relatifs au Cid. Le moins facile à rencontrer est peut-être la Chronique latine éditée par Risco en 1792 *(La Castilla y el mas famoso castellano),* dont Masdeu, suivi encore par Joseph Aschbach *(De Cidi historiæ fontibus dissertatio,* Bonn, 1843), niait l'authenticité, et que Dozy date des environs de 1170, M. Menéndez Pelayo, des environs de 1140.

Rappelons les éditions à indiquer ou à recommander pour les autres textes relatifs au Cid :

Poème du Cid : *Poema del Cid, edición anotada por* Ramón Menéndez Pidal, Madrid, 1900; ou, si possible, dans la luxueuse reproduction du manuscrit publié par M. Huntington avec un tome de notes (De Vinne Press, New York, 3 vol., 1903);

Chronique rimée, dans le t. II du *Romancero general* de Durán *(Bibl. de aut. españoles);*

Chronique du Cid *(Cronica del famoso cauallero Cid Ruy Diez Campeador),* dans l'ouvrage de Huber signalé plus haut, reproduction de l'édition de 1593, et dans le fac-similé de l'éd. de 1512, publiée par M. Huntington (De Vinne Press, New-York, 1903);

Chronique abrégée du Cid *(Coronica del muy esforçado e invencible cauallero el Cid...),* édition de M. Huntington (De Vinne Press, New-York, 1903), fac-similé de l'édition de 1526;

Chronique générale, édition Menéndez Pidal (*Nueva Bibl. de autores españoles*, 1906);

Romances, dans le *Romancero* de Durán et dans le t. VIII de l'*Antología de poetas líricos castellanos* de M. Menéndez Pelayo (1899), qui reproduit la *Primavera y flor de romances* de Wolf (1856).

Nous terminerons par quelques observations plus détaillées touchant les autres sources de l'histoire soit authentique, soit légendaire du Cid.

Mention est faite du Cid dans plusieurs chroniques ou annales espagnoles, qui constituent plutôt des notes chronologiques que des histoires, et dont la valeur dépend de l'idée qu'on se fait de la façon dont elles ont été rédigées. Il n'est pas toujours bien sûr en effet qu'elles aient été écrites et augmentées, ainsi que le pense Dozy, au fur et à mesure des événements. Elles peuvent avoir été empruntées en partie à des chroniques ou à des traditions; et la meilleure preuve, c'est qu'elles débutent généralement avec les premiers temps du christianisme ou de l'empire wisigoth. Or il se trouve que les annales de ce genre que nous avons à citer parmi les sources de l'histoire du Cid ne se terminent que plus d'un siècle après le Cid; rien ne démontre que leur rédaction ne date pas de l'époque où elles s'arrêtent. Cela dit pour le principe, il faut reconnaître que la nature même des données fournies par les annales en question sur le Cid est une garantie intrinsèque de leur authenticité. Le *Chronicon Burgense (Esp. sagr.*, t. XXIII), qui s'arrête en 1212, ne donne que la date de la mort du héros (1099). Les *Anales Toledanos primeros (ibid.)*, qui se terminent en 1219, mentionnent la prise de Valence par *Mio Cid* (1094). Les *Annales Compostellani (ibid.)*, qui vont jusqu'en 1248, ne font que le nommer (en 1046 et 1099). Il y a une notice sur lui dans le *Liber Regum* (ou *Genealogias*) qu'on trouve dans les *Memorias de las Reynas católicas* (t. I, p. 492-505 de la 3e édition) et dont la rédaction, contemporaine de Ferdinand III et de Philippe Auguste, date, par conséquent, des années 1217-1223. Enfin, la Chronique de Cardeña (*Esp. sagr.*, t. XXIII), qui va jusqu'en 1327, signale en 1073 l'excursion de Ruy Díaz en Navarre et son défi au comte Garci Ordóñez.

Et maintenant, que nous fournissent les chroniques plus suivies, composées en latin par des clercs sous forme d'histoires, durant les deux siècles qui suivirent la mort du Cid?

Ni la chronique de Pélage d'Oviedo (*España sagrada*, t. XIV), mort en 1153, bien qu'elle comprenne le règne d'Alphonse VI; ni celle de Silos (*Esp. sagr.*, t. XVII), qui pourtant relate en quelques lignes le siège de Zamora, la mort de Sanche II et l'avènement de son frère, ne font la moindre allusion au Cid. Il est, au contraire, souvent question de lui dans l'œuvre d'un de ses contemporains, Pierre, évêque de Léon; chronique aujourd'hui perdue, mais utilisée par Sandoval,

le continuateur de la chronique d'Ocampo et de Morales, dans les règnes de Sanche II et d'Alphonse VI (l'éd. Cano, 1792, est la plus accessible); il sera aisé de faire la liste des emprunts. Le rôle du Cid durant les guerres de Sanche et au début du règne d'Alphonse est également indiqué, avec des détails particuliers, dans une chronique inédite qui finit par le règne de ce dernier roi et que nous publierons prochainement.

Le *Chronicon* de Luc de Tuy (mort en 1249; éd. Schott, Francfort, 1608, t. IV de l'*Hispania illustrata*) et l'*Historia Gothica* de Rodrigue de Tolède (datée de 1245; t. I des *Rerum Hispanicarum scriptores* de Bâle, Francfort, 1579; ou t. II de l'*Hispania illustrata*, 1603, ou t. III de *Patrum Toletanorum opera* de Lorenzana, 1795) s'arrêtent avec la prise de Cordoue (1236) et paraissent indépendants l'un de l'autre. Ils présentent à peu près la même substance en ce qui concerne certains événements de la vie du Cid (son rôle à la bataille de Volpillera, le serment qu'il exige d'Alphonse VI, sa disgrâce, la guerre contre Pierre d'Aragon, la perte de Valence); Rodrigue seul parle de la poursuite de Vellido d'Olfos par le Cid, de la mort de celui-ci et de la reddition de Valence. Dozy (p. 74) suppose qu' « ils se sont bornés, selon leur coutume, à copier les notices du moine de Silos ». Mais cette supposition n'a de valeur que si l'on admet que la Chronique de Silos, dont ce que nous avons n'est qu'un prologue à une Vie d'Alphonse VI, a jamais compris cette vie. En tout cas, nous l'avons vu, telle qu'elle est, elle est muette sur le rôle du Cid. Évidemment, Luc et Rodrigue ont eu une autre source commune. — Les péripéties dramatiques du siège de Zamora, l'avènement d'Alphonse et la part prise par le Cid à tous ces événements sont exposés avec plus de détails par Gil de Zamora dans le *De præconiis civitatis Numantinæ*, publié par le P. Fita dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (n° de septembre 1884), et écrit en 1282.

II. Évolution de la langue castillane (vocabulaire, syntaxe et style) au cours du XVIe siècle.

En proposant cette étude aux candidats, le jury ne se flatte point de provoquer des travaux définitifs sur ce vaste sujet : il veut simplement attirer leur attention sur les principales questions touchant aux modifications subies par la langue espagnole pendant l'une des périodes les plus fécondes de son histoire. Ce serait un livre entier qu'il faudrait écrire pour traiter convenablement ce sujet, disons mieux, chacune des parties de ce sujet. Sur quelques points, spécialement sur la syntaxe, presque tout encore reste à faire; sur les autres, on pourra utiliser des études particulières, des renseignements épars : les conclusions définitives restent à formuler. La grammaire historique n'existe

guère qu'en ce qui touche à la phonétique et à la morphologie. Les candidats auront donc à faire preuve d'initiative pour se diriger dans ces recherches, pour réunir, sur les trois points particulièrement signalés (vocabulaire, syntaxe et style), les faits intéressants et significatifs, pour les classer et pour en tirer les conclusions naturelles. La période qu'ils ont à étudier débute au moment même où la langue, grâce aux travaux des grammairiens et des lexicographes, tels que Antonio de Nebrija, grâce aussi aux œuvres importantes et à la conception nouvelle que l'on se fait de la dignité de la langue vulgaire, tend à se fixer et à s'organiser définitivement : elle se termine au moment où le castillan paraît avoir atteint, sous la plume de Cervantes et des plus illustres de ses contemporains, son point de maturité et de perfection. Qu'était la langue au début, qu'est-elle à la fin de cette période? Quels progrès a-t-elle réalisés dans l'intervalle au triple point de vue qui est indiqué? C'est ce qu'il s'agit de rechercher, et c'est ce qu'il convient de demander d'abord, semble-t-il, aux contemporains eux-mêmes en contrôlant leurs dépositions à la lumière de la philologie moderne. Dans une recherche de cette nature on ne peut guère séparer la prose de la poésie, car si les règles de la syntaxe qui se forme apparaissent avec plus de sûreté et de fixité dans les prosateurs, ce sont les poètes, comme Herrera, par exemple, qui sont le plus préoccupés de l'enrichissement du vocabulaire, et parfois ce sont eux aussi qui exercent, même sur la syntaxe (tels que Góngora) une action bienfaisante ou funeste. Il est clair que des documents tels que l'*Arte de poesía castellana,* de Juan del Encina (1496), l'*Epístola á la Duquesa de Soma,* de Boscán (1543), le *Discurso sobre la poesía castellana,* de Argote de Molina (1575), les *Comentarios de Fernando de Herrera á las obras de Garcilaso de la Vega* (1580), le *Prólogo* mis en tête de ce même commentaire par le maestro Francisco de Medina, et jusqu'au fatras de tous les commentateurs de Góngora, sont, au point de vue de l'histoire de la langue, des textes importants. Non moins utile serait l'étude des dictionnaires, depuis celui de Nebrija (1492) jusqu'à celui de Covarrubias (1611), qui inaugurent et terminent respectivement cette période, si l'on avait la patience de les consulter sur certaines séries de mots bien choisies et d'ailleurs signalées par les historiens de la littérature (hellénismes et latinismes, italianismes, gallicismes, exotismes). Les vocabulaires de Cristóbal de las Casas (V. *de las dos lenguas toscana y castellana,* 1570, 1608[2]), Hierosme Victor (français, italien, espagnol, 1609) et de César Oudin (1607) fourniraient au besoin des observations précises. Nous conseillons aux candidats (dans l'impossibilité où nous sommes d'énumérer tous les ouvrages à consulter) de rechercher dans le commode catalogue du Comte de La Viñaza (*Biblioth. histór. de la Filología castell.*, 1893), l'indication des textes essentiels : on sait que les plus importants ou les plus rares y sont

souvent résumés et reproduits en partie. On trouvera de même des indications précieuses dans la belle préface du *Diccionario de construcción y régimen* de R. Cuervo (p. I-LIV). Les auteurs à consulter sont ou des grammairiens (Dr Busto, 1533; Valdés, 1535; Thámara, 1550; *La util y breve institución*, 1555; Villalón, 1558, etc.), ou des lettrés, qui défendent les prérogatives de la langue espagnole (Fr. Luís de Leon, *Pról.* du liv. 3 des *Nombres de Cristo;* Malón de Chaide, *Conversión de la Magdalena,* 1596; Cristóbal de Fonseca, *Pról. á la Vida de Cristo,* 1605; Pedro de La Vega, *Pról. á la Declaración de los Siete psalmos penitenciales,* 1606), ou enfin des savants et critiques. Parmi ces derniers, il faut mettre ici au premier rang Juan de Valdés, avec le *Diálogo de la lengua* (édit. E. Böhmer, 1895), œuvre capitale en la matière; puis Ambrosio de Morales, *Discurso sobre la lengua castellana,* qui sert de prologue aux œuvres de son oncle Hernán Pérez de Oliva (1546, édit. Cerdá y Rico, 1772); Aldrete, *Origen de la lengua castell.* (joint au *Tesoro* de Covarrubias); Tamayo de Vargas, *Carta á los aficionados de la lengua esp.* (prol. de la traduct. de Pline par Jerónimo de Huerta, 1629), etc.

Les travaux des érudits modernes offriront enfin une foule de notes utiles. Le dictionnaire de Cuervo, les grammaires telles que celle de Bello, le *Manual de Gramática histórica* de Menéndez Pidal, les *Untersuchungen,* de L. Weigert, *Zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes* (Berlin, 1907), devront être consultés. Nous n'avons point la prétention d'épuiser ici la bibliographie de la question proposée, ni celle de tracer un plan détaillé de recherches : nous avons voulu seulement indiquer sommairement les principales directions à suivre pour avoir une vue d'ensemble de ce vaste sujet, dont, répétons-le, chaque partie pourrait faire l'objet d'une étude spéciale.

III. Calderón comme représentant des idées de son temps.

Calderón est peut-être, après Cervantes, l'écrivain espagnol sur lequel on a le plus écrit. On ne saurait donc songer à donner aux candidats une bibliographie qui ne manquerait pas de les égarer. Ils trouveront des indications utiles dans des ouvrages généraux dont la plupart seront facilement à leur disposition :

Philarète Chasles : *Études sur l'Espagne,* Paris, 1847;

Schack : *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien,* Francfort-sur-le-Mein, 1854;

La Barrera : *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español,* Madrid, 1860;

Klein : *Geschichte des Dramas* (XI, 1 et XI, 2 — 1874, 1875);

Louis de Viel-Castel : *Essai sur le théâtre espagnol,* Paris, 1882;

M. Menéndez y Pelayo : *Historia de las ideas estéticas en España,* Madrid, 1883-1896 ;

Adolf Schaeffer : *Geschichte des spanischen Nationaldramas,* Leipzig, 1890.

Il y aura naturellement davantage à puiser dans des études plus particulièrement consacrées à Calderón, comme :

Schmidt ; *Die Schauspiele Calderon's,* Elberfeld, 1857 ;

Hartzenbusch : Étude en tête de son édition de Calderón dans la *Biblioteca Rivadeneyra ;*

Putman : *Studien over Calderón,* 1880 ;

R. C. Trench : *Calderón,* London, 1880,

Angel Lasso de la Vega : *Calderón de la Barca,* Madrid, 1881 ;

Real : *Calderón según sus obras,* 1881 ;

A. Morel-Fatio : *Calderon, Revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de la mort du poète,* Paris, 1881 ;

Edmund Dorer : *Die Calderon-Literatur,* Leipzig, 1881 ;

Homenaje á Calderón, Madrid, 1881 ;

M. Menéndez y Pelayo : *Calderón y su teatro,* Madrid, 1884 ;

Günthner : *Calderón und seine Werke,* Fribourg en B., 1888 ;

Miss Hasell : *Calderón,* 1898 ;

Breymann : *Calderón-Studien,* 1905.

On demande surtout aux candidats de rechercher dans les œuvres les plus significatives de Calderón jusqu'à quel point elles sont représentatives des mœurs et des idées de son temps et de son milieu. Les lectures historiques qu'ils pourront faire, et, s'ils vont à Madrid, les documents contemporains qu'ils pourront consulter ne leur seront pas d'une médiocre utilité.

Ils trouveront enfin plus d'un renseignement curieux dans des ouvrages qui traitent des points de détail comme :

Rubió y Lluch : *El sentimiento del honor en el teatro de Calderón,* Barcelona, 1882 ;

Rojas de la Vega : *Juicio crítico de las obras de Calderón desde el punto de vista jurídico,* 1883 ;

Antonio Restori : *Une liste de comédies de l'an 1666* (dans *Revue des Langues Romanes* de 1898).

E. M., E. M., G. C.

BIBLIOGRAPHIE

A. Rubi' i Lluch, *Catalunya á Grecia.* Barcelone, 1906; in-16, 104 pages.

La libraire *l'Avenç* a créé une série populaire d'ouvrages à bon marché, parmi lesquels un des meilleurs est à coup sûr le petit volume où M. Rubió a réuni quelques-unes de ses études sur la merveilleuse épopée réalisée en Orient par les Catalans du XIVe siècle.

De ces divers mémoires le plus captivant est le dernier, où sont étudiées *La langue et la civilisation catalanes en Grèce au XIVe siècle.* Entre de nombreux détails, on trouvera reproduit l'épisode relatif à la défense de l'Acropole d'Athènes en 1380 : Pierre IV d'Aragon, duc d'Athènes, envoya sur l'Acropole une petite garnison d'arbalétriers, « com lo dit castell sia la pus richa que al mon sia, e tal que entre tots los reys de Chrestians envides lo porien fer semblant[1]. » Voilà un mot à rapprocher de cette Renaissance, signalée par M. Bertaux dans l'Italie méridionale à la fin du XIIIe siècle : il ouvre sur l'éclectisme de ces générations des vues nouvelles.

M. Rubió a repris son sujet; soutenu par l'effective sympathie des autorités locales, il s'est remis à l'œuvre et il a entrepris un pieux et savant pèlerinage vers les villes d'Italie et de Grèce où il avait chance de trouver des documents. Je souhaite que ses forces ne le trahissent pas. Puisse-t-il rapporter de ses voyages le livre définitif que ses amis attendent de lui! J.-A. B.

Nueva Biblioteca de Autores Españoles, tomo X. *Crónicas del Gran Capitán,* por Antonio Rodríguez Villa. Madrid, Bailly-Baillière, 1908; 1 vol. grand in-8° de LXXII-612 pages.

Ce nouveau volume de l'utile collection, souvent signalée ici, est entièrement consacré à la chronique du grand Capitaine, Gonzalo Hernández de Aguilar y de Córdoba. Il comprend quatre ouvrages différents : 1° la Chronique connue sous le nom de *Las dos conquistas del reino de Nápoles,* laquelle raconte non seulement les exploits de

1. Page 91.

Gonzalo de Córdoba, mais encore ceux de Diego de Mendoza, de Hugo de Cardona, de Pedro Navarro, de Diego García de Paredes et autres capitaines. On l'a attribuée à tort à Hernando Pérez del Pulgar, sans doute par confusion avec l'une des suivantes. Elle était déjà imprimée en 1554, mais M. Rodríguez Villa reproduit le texte de 1584, qu'il estime plus correct. Peut-être n'eût-il pas été inutile, pour justifier ce choix, d'entrer sur ce point dans quelques détails. 2° On peut omettre sans grand regret la *Breve suma de la Vida y hechos de Diego García de Paredes,* quoiqu'elle paraisse l'œuvre du héros lui-même : ce n'est guère qu'un sommaire rapide. Mais la *Historia del gran Capitán G. de C. y de las guerras que hizo en Italia* apparaît ici pour la première fois. Le manuscrit est actuellement à la Bibl. Nac. (R-6ª-6). Il comprend 12 livres et paraît bien le document le plus riche et le plus détaillé sur le sujet. L'auteur inconnu vivait, probablement à Séville, vers le milieu du XVIe siècle. Il se sert des *Dos Crónicas* et de Paul Jove, mais il y ajoute beaucoup *de propia cosecha* et paraît fort au courant des faits et gestes de son héros, à la personne duquel l'éditeur suppose qu'il fut attaché. La publication de ce manuscrit constitue assurément la partie la plus neuve et la plus intéressante du volume. Mais elle nous paraît avoir plus d'intérêt au point de vue historique que sous le rapport littéraire. 3° *La Vida y chronica de G. H. de C.,* par Paul Jove, est loin d'offrir le même attrait puisqu'elle n'est qu'une traduction, publiée en 1554 à Saragosse, par Pedro Blas Terrella. Pour notre part, nous aurions peut-être préféré voir réimprimer, au lieu de la traduction du fameux évêque de Nocera, le *Tratado de Cavalleria hecho á manera de diálogo que passó entre... D. Gonçalo Fernández de Córdoba... y D. Pedro de Manrique de Lara* (de Diego de Salazar?) et qui fut imprimé en 1536. Le mérite littéraire nous en semble supérieur. 4° Du moins ne peut-on pas douter de l'intérêt que présente la *Breve Parte de las hazañas del excelente nombrado Gran Capitan,* qui est l'œuvre de Hernán Pérez del Pulgar. Elle avait été, il est vrai, déjà réimprimée, en 1834, par Martínez de la Rosa, qui l'avait appréciée et jugée avec finesse et justesse, sans en surfaire trop la valeur, mais le *Hernán Pérez del Pulgar* de Martínez de la Rosa n'est point dans toutes les bibliothèques, et il était difficile d'omettre cette chronique dans une œuvre exclusivement consacrée aux historiens de Gonzalo de Córdoba.

Un index alphabétique des noms de personnes termine le volume. Nous souhaitons (quoique nous ayons quelques doutes à ce sujet) qu'il rende les services qu'en attend l'auteur. Il est certain, du moins, que la publication d'une partie de la vaste correspondance du *Gran Capitán* (presque entièrement inédite) est le meilleur commentaire des œuvres qu'il inspira. Ces *Cartas* remplissent 51 pages de l'introduction écrite par M. Rodríguez Villa. E. M.

Vida de Santa Teresa de Jesús por el P. Francisco de Ribera. *Nueva edición aumentada con una introducción, copiosas notas y apéndices por el* P. Jaime Pons, *ambos de la Compañía de Jesús. Precede á la « Vida » un estudio preliminar : Santa Teresa de Jesús, doctora mística por el* Rmo. P. Luis Martin, *Prepósito general de la misma Compañía. Edición ilustrada con el retrato de la santa, grabado por Maura, una lámina y un mapa de los itinerarios de Santa Teresa* (Con las debidas licencias). Barcelona, Gustavo Gili, editor. Calle de la Universidad, 45. XXXII et 666 pages gr. in-8°

Un bien long titre pour une chose fort simple : la réimpression de la Vie de sainte Thérèse par le P. Ribera, qui parut pour la première fois à Salamanque en 1590. Quoiqu'elle ait été reproduite plusieurs fois et en dernier lieu à Madrid en 1863, on pouvait encore souhaiter de cette biographie, la meilleure à tous égards de celles que nous devons aux contemporains de la sainte, une nouvelle réimpression, mais à la condition expresse que l'éditeur nous rendît fidèlement l'édition originale. Or, c'est ce que n'a pas fait du tout le P. Pons. Non content de substituer à l'orthographe ancienne celle du jour, il a pris l'étrange liberté de supprimer toutes les pièces liminaires de l'édition de Salamanque, notamment la dédicace très intéressante à Pedro Cerezo Pardo, et, ce qui est plus fort, le prologue même du P. Ribera! C'est à se demander si ce nouvel éditeur a vu et tenu dans ses mains le texte de Salamanque. J'imagine qu'il a dû se servir de quelque réimpression et non pas même de celle de 1863 qui, tout en modernisant l'orthographe du XVIe siècle, avait au moins conservé ces prolégomènes. Certes, il il eût mieux valu ne pas priver le lecteur de morceaux qui font partie intégrante de l'œuvre de Ribera, que de lui offrir une dissertation sur le mysticisme de Thérèse dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle passera inaperçue dans l'immense littérature thérésienne. Un tel sujet, qu'ont traité tant d'éminents philosophes et théologiens, ne s'aborde plus aujourd'hui que lorsque l'on croit avoir quelque fait nouveau à produire.

L'introduction du P. Pons, où sont d'abord consignés quelques renseignements sur Ribera, et d'autres, pas toujours très exacts, sur l'autobiographie de la sainte, se termine par quelques pages de bibliographie assez peu utiles et non dénuées d'erreurs, où l'on est surpris de lire que le P. Pons ne sait pas ce qu'est devenue l'annotation marginale du livre de Ribera par le P. Jerôme Gracián. Si cependant il avait consulté l'article Thérèse de Jésus dans les *Escritoras españolas* de Serrano y Sanz, il y aurait appris que c'est à D. Miguel Mir qu'il

doit demander des nouvelles de ce curieux commentaire ; mais peut-être ne s'y décidera-t-il pas. Quant aux notes, elles sont de deux sortes. Les unes consistent en longues citations des œuvres de Thérèse, particulièrement de la *Vie* et des *Fondations,* qui auraient pu nous être épargnées, chacun étant en mesure de consulter ces écrits ; les autres, plus utiles, portent sur des personnes mentionnées par Ribera ou éclaircissent certains points de son récit. Dans ces dernières notes, le P. Pons a rendu un discret — trop discret — hommage aux *Œuvres complètes de sainte Térèse* de nos carmélites françaises en leur empruntant beaucoup, mais quand il ne marche sur les brisées de personne, son information ou sa critique laisse parfois un peu à désirer. En voici quelques preuves. P. 109, il est dit que la première édition du troisième *Abécédaire* de Francisco de Osuna « doit être de 1533 ou 1534 » : or, cette édition a été décrite et elle est de Tolède 1527. — P. 124. A propos de fr. Bernardino de Laredo, tout ce que la Fuente avait trouvé à dire était ceci : « Se conjetura que fué escrito [le livre intitulé *Subida del monte*] por fray Bernardino de Laredo, fraile menor, citado por Wadingo el año 1433 *(sic)* de sus anales ». Le P. Pons recopie cette note erronée, mais en la rendant de plus inintelligible : « Se congetura que era Fr. Bernardino Laredo, citado por Wadingo el 1433 de sus anales ». — P. 126. Dans la longue citation qui est faite ici d'un passage de la *Vie,* on voit paraître en italiques les noms de Daza et de Salcedo. Le lecteur non prévenu peut croire que ces noms figurent en effet dans le récit de Thérèse ; or, il n'en est rien, puisque par système elle évite, au contraire, de citer des personnes par leur nom : il fallait au moins mettre ces noms-là entre crochets. — P. 161. Sur la suppression dans le chapitre XXXVIII de la *Vie* des mots de la vision de Thérèse qui ont trait à la Compagnie de Jésus, le P. Pons admet qu'elle doit être attribuée à Fr. Luis de León, l'auteur responsable de l'édition de 1588, parce qu'il a reconnu, à la suite de nos carmélites, que Fr. Luis a vraiment eu sous les yeux le manuscrit de l'Escurial et non pas un autre où cette suppression aurait pu exister. Ceci est bien, mais on aurait aimé qu'il rappelât avec quelle modération le P. Ribera lui-même a parlé de cet incident au livre IV, ch. 5, de son ouvrage : « aunque en la vida que se imprimió no se declare el nombre de la religion, está declarado en el libro mismo que ella escrebió, y en los demas que andan de mano. » Il se borne, on le voit, à une simple constatation et ne prête à Fr. Luis aucune pensée mauvaise. Le fait est que le motif de l'altération de ce passage reste inexplicable et le restera probablement toujours[1]. — P. 168 et 171. Le P. Pons ne

1. On ne saurait croire à une intervention des carmes déchaussés ou de leur provincial Doria, car Fr. Luis n'était pas homme à se laisser faire la leçon par qui que ce fût.

paraît pas très renseigné sur deux des grandes protectrices de Thérèse, Dª Luisa de la Cerda et Dª Leonor Mascarenhas. De la seconde, il nous dit qu'elle fonda les « Descalzos *(sic)* Reales de Madrid » ; il fallait dire le « couvent des Anges de religieuses franciscaines ». — P. 246. L'Histoire du concile de Trente de l'évêque de Salamanque D. Pedro González de Mendoza n'est pas entièrement inédite ; des extraits en ont été publiés récemment par D. Manuel Serrano y Sanz dans la *Nueva Biblioteca de autores españoles*. — P. 385. A propos d'une prophétie de Thérèse relative au Portugal, dont parle Ribera, le P. Pons reproche à La Fuente de l'avoir déclarée apocryphe. Quoi qu'on puisse penser de celle que rapporte Ribera, il est bon d'observer que La Fuente n'a pas parlé de la prophétie telle que la résume ce premier biographe de la sainte, mais d'une autre, évidemment forgée sur la première et qui, comme il le dit fort bien, appartient au « género tonto ». — P. 400 et 401. Bibliographie très sommaire et peu exacte des œuvres de la sainte, bien inutile d'ailleurs puisque nous avons celle de Curzon, complétée et rectifiée par Serrano y Sanz. En ce qui concerne l'édition de Fr. Luis de León, le P. Pons aurait pu savoir que les exemplaires qui portent la date de 1589 appartiennent à une édition revue et corrigée, tout à fait différente de celle de l'année précédente.

Quelques mots maintenant des appendices dont est enrichie cette nouvelle édition du P. Ribera. Le deuxième d'une trentaine de pages concerne la question si souvent débattue des relations de Thérèse avec la Compagnie de Jésus, *l'amore scambievole*, comme on dit en langage thérésien, depuis que le jésuite Montoya lui a consacré, au XVIIIe siècle, trois volumes in-4°. Je ne puis suivre ici le P. Pons dans tous les développements de sa longue dissertation, qui d'ailleurs n'apporte rien de nouveau au débat : je me bornerai à noter qu'il ne discute même pas l'authenticité de la lettre à Rodríguez de Moya, laquelle passe à juste titre pour fausse, et qu'il ne s'est pas aperçu, non plus, que la lettre au chanoine Reinoso avait grand besoin d'être revue sur l'original, si toutefois il existe encore. Le sixième appendice présente un véritable intérêt, puisqu'il contient la déposition faite par Anne de Jésus lors du procès de béatification de la Sainte. Le P. Pons publie cette déposition d'après une copie qui lui a été remise de Bruxelles par « une fille illustre de sainte Thérèse », copie qui reproduit les « expressions », mais non pas l'orthographe de la Mère Anne ; il ajoute que l'original du document se trouve à Rome. La copie en question de cette pièce capitale et qui n'avait jamais été publiée *in extenso* est malheureusement assez incorrecte. J'ai pu la comparer à une autre copie du XVIIe siècle qui existe dans nos Archives Nationales, sous la cote L 1046, n° 60, et qui fournit çà et là le moyen de la corriger. Toutes les fois que le mot *superior* ou *superiora* revient dans cette

déposition, il faut lire *suprior* ou *supriora*. P. 623, l. 17 du bas : *oraciones*, lire *acciones*. P. 630, l. 2 : *detuvimos*, lire *detuvimonos*. P. 631, l. 1 du bas : *ni se me acordará*, lire *si se me acordara*. P. 632, l. 1 : *y tan sin ser estimada en nada y tan llana*, lire *y tan sin ser estremada en nada, sino tan llana*. P. 640, l. 19 : *doña Pimentez*, lire *doña Maria Pimentel;* même page, l. 27 : *doña María de Artiago*, lire *doña María de Artiaga*. P. 641, l. 6 : *para qué aquella venida*, lire *para qué era aquella venida*. P. 646, l. 13 : après *Ferrara*, il manque toute une phrase ainsi conçue dans la copie de Paris : *y en solos los dos o tres dias que le leyo le hizo tal efeto que se determino de ser cartuxo, y esto con tantas veras que luego fue a dar quenta de su embaxada a Ferrara*. Je ne signale que les fautes les plus choquantes ; mais ce qui est plus grave, c'est qu'une véritable falsification a été introduite à la page 645, où au lieu des mots *el Sumo Pontifice que sucedió, que fué Gregorio XIV*, il faut lire *el Sumo Pontifice que sucedió, que fué Inocencio*. Cela n'a l'air de rien, mais la gravité de cette substitution sera comprise par quiconque voudra bien se reporter au *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des carmélites déchaussées publié par les soins des carmélites du premier monastère à Paris*, t. I, p. 234. Assurément, je ne crois pas que le P. Pons ait eu l'intention d'approuver un tel changement, la tradition de *l'amore scambievole* le lui interdisait : toutefois il est fâcheux qu'il en ait en quelque sorte endossé la responsabilité en ne le signalant pas.

Il serait peu charitable d'insister sur l'« illustration » de ce volume : un portrait de la sainte par Maura, qui est celui de Jean de la Misère idéalisé et que nous connaissions déjà par l'édition de la *Vie* de 1882 ; une vue de Saint Joseph d'Avila qui a été reproduite cinquante fois et dont il existe même une carte postale, enfin une carte des fondations vraiment stupéfiante, où Villanueva de la Jara est placé un peu au sud-ouest d'Almodovar del Campo dans la province de Ciudad Real, alors que ce bourg se trouve à bien des lieues au nord-est dans la province de Cuenca !

En somme, de ce compte rendu, que j'aurais voulu rendre plus élogieux, résulte que si l'intention du P. Pons de remettre à notre portée l'ouvrage excellent de Ribera mérite qu'on l'approuve, la mise à exécution de son dessein montre qu'il manquait tout à fait de préparation et qu'il a travaillé trop vite. A. M.-F.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1905 (B. CXIV): A. Farinelli, Note sulla fortuna del Boccacio in Ispagna nell Età Media [continue dans les tomes CXI, CXVI et CXVII]; — 1906 (B. CXVI): A. Morel-Fatio, Cervantes et le troisième centenaire du « Don Quichotte »; — G. Carel, c. r. de *Die poetische Personifikation in den Jugendschauspielen Calderons,* de E. Lindner; — (B. CXVII): A. Ludwig, c. r. de la *Crónica d'Enrique IV*, trad. castillane par A. Paz y Melia (t. I et II); — 1907 (B. CXVIII): A. Ludwig, Ein Dramenentwurf Ludwig Uhlands und seine spanischen Quellen; — A. E. Stiefel, Zu Gil Vicente; — Zur Bibliographie des Torres Naharro; — Die Nachahmung spanischer Komödien in England unter den ersten Stuarts (III).

Archiv für systematische Philosophie, nov. 1907: James Lindsay, The Philosophy of Spain; — janv. 1908: Basilius Antoniades, Die Staatslehre des Mariana.

Journal des Savants, oct. 1907: M. Marion, Charles III d'Espagne [à propos du *Règne de Charles III d'Espagne* de Fr. Rousseau].

Le Musée social, mai 1908: Henri Lorin, L'évolution sociale des Espagnols en Oranie.

Revue archéologique, déc. 1906: P. Paris, Le trésor de Jávea.

Revue de l'Art ancien et moderne, 1899-1901: P. Lafond, Goya; — 1902: P. Lafond, Des portraits de fous, de nains et de phénomènes en Espagne aux xve et xvie siècles; — 1903: P. Lafond, Ignacio Zuloaga; — 1904: M. Nicolle, Portraits d'un cardinal, par Velazquez, — 1905: P. Lafond, Vicente Lopez; — 1906: G. Migeon, Les faïences hispano-mauresques.

Revue d'histoire et de critique musicales, mars 1905: J. Pedrell, Note sur la chanson populaire espagnole et sur les documents relatifs au folk-lore espagnol.

Revue numismatique, 2e trim. 1907: A. Blanchet, c. r. de *Estudios sobre Numismática española* (II et III) de N. Sentenach; — 4e trim.: A. Bl., c. r. de *Die iberische Deklination,* par H. Schuchardt.

Revue pédagogique, juillet 1906 : P. Bernard, L'œuvre scolaire des Américains aux Philippines.

Zeitschrift für Romanische Philologie, 1901 : Cª Michaelis de Vasconcellos, Randglossen zum altportugiesischen Liederbuch [continue en 1902-1905] ; — H. A. Rennert, Ueber Lope de Vega's *El castigo sin Venganza;* — H. Schuchardt, Span. *cazarete,* port. *caçarete;* — E. Herzog, Zusammenfassendes *lo* im Spanischen ; — G. C. Keidel, Notes on Æsopic Fable Literature in Spain and Portugal during the Middle ages ; — A. Horning, Sp. *lelo, empesador, rozar, marica, baza;* — 1902 : O. Klob, Beiträge zur Kenntnis der spanischen und portugiesischen Gral-Litteratur ; — A. Restori, c. r. du t. VIII des *Obras* de Lope de Vega ; — 1903 : Abr. Danon, Proverbes judéo-espagnols de Turquie ; — P. de Múgica, c. r. du *Gran Diccionario de la lengua castellana* d'A. de Pagés ; — 1904 : H. Schuchardt, Span. *madroño, babazorro;* — C. Michaelis de Vasconcellos, c. r. de *Cancioneiro Gallego-Castelhano. The extant Galician poems of the Gallego-Castilian Lyric School (1350-1450),* de H. R. Lang ; A. Restori, c. r. de *Obras de Lope de Vega* (t. IX) ; — P. Savj-Lopez, c. r. de *I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla lett. spagnuola* de B. Sanvisenti ; — P. Múgica, c. r. de la *Gramática y vocabulario de las Obras de Gonzalo de Berceo,* de R. Lanchetas ; — 1905 : A. Restori, c. r. des t. IX et X des *Obras de Lope de Vega;* H. Schuchardt, Zu Span. *madroño;* — A. L. Stiefel, Zu Lope de Vegas *El honrado Hermano;* — A. Restori, c. r. du t. X des *Obras de Lope de Vega;* W. von Wurzbach, c. r. des *Documentos cervantinos* de C. Pérez Pastor ; W. Fœrster et C. Ollerich, Der Katalanische Brief mit Beilage in der Arborea-Sammlung in Cagliari ; — H. Schuchardt, Port. *cavidar;* — Ibero-romanisches und Romano-baschiches ; — C. Michaelis de Vasconcellos, *Enger, incar;* — E. Lidforss, Zum Poema del Cid (v. 1235-37) ; — W. Wurzbach, c. r. de *Lope de Vega,* par Fitz Maurice-Kelly, *An essay upon the life and dram. works of Dr. J. Pérez de Montalvan,* par G. W. Bacon, et *The Dramas of Don Ant. de Solis,* par D. E. Martell ; — P. de Múgica, c. r. de *Idioma nacional de los Argentinos,* par L. Abeille ; — J. Hadwiger, Sprachgrenzen und Grenzmundarten des Valencianischen ; — W. von Wurzbach, c. r. de *The life of Lope de Vega* de H. A. Rennert. — Bibliographie, 1901 (A. Schneider, 1905), 1902 (A. Braunholtz, 1905), 1903 (A. Schneider, 1906), 1904 (A. Braunholtz, 1907).

CHRONIQUE

~~ Le premier centenaire de la naissance d'Espronceda a provoqué en Espagne une longue série de fêtes commémoratives. Une des plus intéressantes par le programme et par la qualité des protagonistes, a été celle organisée le 7 avril par l'*Ateneo* de Madrid. Mme Pardo Bazán, l'éminente présidente de la *Section de Littérature,* a ouvert la séance par un discours qu'il serait agréable d'analyser, si les admirateurs d'Espronceda ne devaient pas préférer le lire *in extenso* dans *Los Lunes de El Imparcial* (20 avril 1908). Après elle, le professeur de l'Université centrale, D. Adolfo Bonilla y San Martín, donna lecture d'une belle et riche étude sur Espronceda et son temps : les auditeurs à vrai dire en ont surtout retenu les allusions satiriques à la politique du jour et quelques jugements un peu sommaires, pour ne pas dire brutaux (par exemple sur l'Académie de la Langue), mais ils ont eu grand tort de ne pas s'attacher davantage à la doctrine, discutable à coup sûr, mais savoureuse et suggestive de l'orateur. Enfin un ténor très apprécié de l'éloquence politique, D. José Canalejas, a fait entendre à propos d'Espronceda d'harmonieux éclats de voix : je ne crois pas que de ses périodes il y ait rien de substantiel à retenir, mais je suis sûr, pour l'avoir éprouvé, qu'on les a entendues avec plaisir, car en même temps que d'une facilité qui n'est pas rare dans la péninsule, elles témoignaient d'un sentiment presque attique de l'eurythmie. Les jeunes poètes qui, après lui, célébrèrent en cet anniversaire leur illustre ancêtre, ne trouvèrent pas des cadences plus exquises : ils eurent du moins le mérite de prouver par leurs pièces de circonstance que la lyre espagnole, aujourd'hui comme jadis, est toujours prête à vibrer. Enfin cette fête, qui avait attiré à l'*Ateneo* le public des grands jours, se termina par une représentation de la scène des joueurs, extraite de *El Estudiante de Salamanca.* Les élèves du Conservatoire de Madrid y firent très correcte figure.

~~ Dans le courant de l'année scolaire 1908-1909 D. Ramón Menéndez Pidal donnera en français à l'Université de Johns Hopkins (Baltimore) une série de huit conférences. Il est probable qu'elles porteront sur l'*Epopée Espagnole.* H. M.

~~ Après les *Hombres y glorias de América,* après les *Biografías americanas* (Paris, Garnier), où notre éminent collaborateur D. Enrique

Piñeyro a réuni une série d'études historiques et littéraires sur le passé et le présent de l'Amérique, dont quelques-unes ont honoré les pages du *Bulletin hispanique*, voici un nouveau volume que sa plume éloquente et alerte vient de consacrer à un sujet d'un intérêt poignant : la fin de la domination espagnole en Amérique (*Como acabó la dominación de España en América*. Paris, Garnier). Connaissance approfondie du sujet, tant du côté espagnol que du côté américain, netteté des vues et des appréciations, agrément de la forme, tout cela se trouve dans le nouvel écrit de M. Piñeyro où l'on appréciera, entre autres, un portrait achevé de Cánovas del Castillo.

~~ *Nuestro compañero madrileño. Método para aprender el castellano* (Paris, Paulin, 1909, 371 pages). En publiant ce livre de classe, M. H. Barthe, professeur au lycée d'Albi, rend un réel service à l'enseignement. Il y a mis, outre une grammaire et des morceaux choisis, un *Vocabulaire* très bien conçu, et qui est la partie neuve et intéressante. Au lieu d'une liste de mots, il donne aux élèves des leçons de choses et, ce que l'on goûtera peut-être le plus, des renseignements précis sur l'administration, les usages, les divertissements, tout ce qu'un étranger ignore, et a besoin et a plaisir de connaître d'un pays dont il veut apprendre la langue. Un petit précis d'histoire politique et littéraire et de géographie complète utilement toutes ces données. Nos félicitations à l'auteur.

~~ A la suite du concours de 1908, ont été reçus agrégés d'espagnol : MM. Boussagol et Pradel.

~~ On trouvera plus haut, p. 417, la bibliographie des auteurs du programme d'agrégation pour 1909. Le programme du certificat d'aptitude comprend les cinq derniers auteurs, à savoir : Diego de Valera, Vicente Espinel, Calderón, Bretón, Mme Pardo Bazán. Un tiré à part de cette bibliographie est envoyé gratuitement sur demande.

~~ Nous avons eu le grand regret d'apprendre la mort de notre collaborateur D. Cristóbal Pérez Pastor, usé par une longue maladie. Tous les hispanisants lui savent gré de ses utiles travaux, trop connus pour que nous ayons besoin de les énumérer. Sa mort n'interrompra pas la publication des *Nuevos datos acerca del histrionismo español*, car nous en possédons le manuscrit complet, et nous nous honorerons de sa collaboration posthume.

~~ Le tome IV de la *Crónica de Enrique IV escrita en latín por Alfonso de Palencia*, traduite par M. A. Paz y Mélia, vient de paraître (*Col. de autores españoles*, Madrid, tip. de la *Rev. de Archivos*, 1908, 500 p. petit in-8°). Avec ce tome termine la troisième Décade (1477).

~~ Les fêtes du troisième centenaire de l'Université d'Oviedo ont été célébrées du 21 au 30 septembre dernier. De nombreux délégués des universités nord-américaines, anglaises et françaises, la plupart hispanisants, tous hispanophiles, s'y sont réjouis au sein d'une hospi-

talité qu'on ne peut qualifier que d'asturienne. L'entraînant recteur, D. Fermín Canella, partout chez lui dans toute la province d'Oviedo, les a menés rondement à Covadonga, à Trubia, à Salas, à Grado, à San Esteban de Pravia, à Avilés, à Gijón, à Langreo. Ils ont passé en revue des bataillons scolaires et présidé des fêtes scolaires; ils ont assisté à des messes de *Te Deum* et de *Requiem,* à des sermons, à des banquets, entendu et prononcé maint discours et d'innombrables toasts; ils ont visité une fabrique de canons, une fabrique de fusils et une usine métallurgique; ils ont entendu des *gaiteros* et vu des danses asturiennes, dans les campagnes, dans les rues et au théâtre; enfin, ou plutôt pour commencer, ils ont inauguré la sévère statue du Grand Inquisiteur Valdés, fondateur de l'Université. Il n'y a pas eu de *quemadero;* on n'a brûlé que force *cohetes* et *voladores :* moins de besogne, mais pour le moins autant de bruit.

Valdés doit être satisfait : statue, panégyrique, hommages des universitaires étrangers, etc. Son université, sans être tout à fait quitte envers lui, puisqu'elle lui doit l'existence, ne sera pas accusée d'ingratitude si elle conçoit la vérité et l'enseignement d'une façon un peu différente de la sienne. Ainsi vont les choses. Trois siècles d'âge vous changent bien une université. Il n'y en a pas de plus moderne par ses tendances, de plus démocratique par la conception de son rôle que celle que régit M. Canella, qu'illustrent ou ont illustré Leopoldo Alas, Aramburu, Buylla, Melquíades Alvarez, Posada, Altamira.

Vive donc l'Université d'Oviedo !

Et vive l'extension universitaire... là où elle peut vivre! — Mais si elle a dévié de son but dans les milieux où la politique s'en est fait un moyen de propagande (c'est de la France que nous parlons), ne peut-elle ressusciter sous la forme qu'on lui a donnée précisément à Oviedo, à savoir celle d'une Université qui rayonnerait, par des conférences plus ou moins régulièrement organisées, dans toute la circonscription de l'Académie correspondante? Nous qui voulons des universités régionales, comment les aurons-nous, tant que nos professeurs siégeront dans leurs Facultés, inamovibles comme des présidents de Cour d'appel?

~~ Le Congrès historique international de la guerre de l'Indépendance et de son époque (1807-1815) a tenu ses assises du 14 au 20 octobre dernier dans le bel édifice de la Faculté de médecine de Saragosse. Plusieurs gouvernements avaient envoyé des représentants officiels : en première ligne, les États-Unis, qui avaient délégué un général, un amiral, leurs aides de camp, et un professeur. En fait de Français, deux professeurs envoyés par l'Université de Bordeaux, et dont l'un, M. Marion, a fait une conférence sur Suchet (nous en publions la substance dans le présent fascicule), plus deux bénédictins qui ont présenté une curieuse correspondance de Suchet et de Palafox

avec les chanoines du Pilar. On a eu à regretter l'absence d'autres érudits français des plus compétents qui s'étaient fait inscrire, et dont le concours eût compensé, de notre côté, le manque de personnages convenablement galonnés ou décorés. L'Angleterre, ou plus exactement la Société royale de littérature de Londres, était très heureusement représentée par M. Oman, qui s'est fait une spécialité des questions relatives à la guerre napoléonienne en Espagne, et qui a présidé avec autant d'agrément que d'autorité les travaux de sa section. M. Arthur Stille, professeur à l'Université de Lund et délégué de la Suède, et M. le colonel Abel Botelho, délégué du Portugal, ont fait, eux aussi, d'intéressantes conférences. Celle de M. Botelho a été distribuée en séance (*A peninsula iberica contra Napoleão. Causas essenciaes e schema geral d'esse movimento. Suas consequencias immediatas para Portugal,* Porto, Manoel Lello, 1908, 19 pages in-8°). Toutes les communications doivent du reste paraître dans une publication qui constituera les Annales de ce Congrès. Parmi les congressistes espagnols, notons le secrétaire intérimaire de l'Academia de la Historia, D. Juan Catalina García, et ceux qui étaient venus de Catalogne ou de Valence, D. Joaquín Miret y Sans, D. Francisco Bofarull, D. Francisco Carreras y Candi, D. Roque Chabás, etc. Les séances, raisonnablement chargées, ont été pleines d'intérêt, et le Congrès en lui-même a donc été réussi. Mais il y a eu des extras qui assuraient et qui ont complété le succès : en premier lieu, les attentions multiples des membres du Comité d'organisation et de leur président, l'aimable et méritant D. Eduardo Ibarra Rodríguez, comme celles du *Claustro universitario* et du recteur D. Hipólito Casas, des autorités de Saragosse et des particuliers; et aussi la coïncidence des fêtes du Pilar, qui remplissaient des pittoresques costumes aragonais les rues de la grande cité; l'attrait d'une exposition installée avec goût; enfin la remarquable exposition d'art rétrospectif dont le *Journal des Débats* du 2 octobre dernier, sous la signature J. Causse, signalait et décrivait les principales merveilles (un catalogue a été publié sous le titre de *Exposición hispano-francesa, Arte retrospectiva, Catálogo,* Zaragoza, Casañal, 1908, 127 pages in-8°).

Tous ceux qui ont profité de l'invitation de D. Eduardo Ibarra et de ses collègues lui seront sûrement reconnaissants de toute la peine qu'il a prise pour organiser ce Congrès, et garderont de l'Université comme de la ville de Saragosse le souvenir le plus heureux.

— M. Marion, professeur d'histoire Moderne à l'Université de Bordeaux, consacrera son cours public de cette année à la Guerre de l'Indépendance espagnole. G. C.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

BOURCIEZ (E.). — D. Fryklund, *Les changements de signification de* « droite » *et de* « gauche ». 200

BRUTAILS (J.-A.). — A. Rubió, *Catalunya á Grecia*. 429

CIROT (G.). — Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). 68, 157, 259, 353

— A propos du *De rege*, des *Septem Tractatus* de Mariana et de son ou ses procès. 95

— Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour le concours d'agrégation en 1909. 417

MARION (M.). — Le maréchal Suchet 368

MARTINENCHE (E.). — Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour le concours d'agrégation en 1909 . . 417

MENÉNDEZ PIDAL (R.). — A propósito de *La Bibliothèque du marquis de Santillane* por Mario Schiff. 397

MÉRIMÉE (E.). — Extrait du rapport sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1907. 315

— Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour le concours d'agrégation en 1909 417

— R. de Ureña et A. Bonilla, *Fuero de Usagre* (bibl.) 100

— M. B. Cossío, *El Greco*. 102

— A. Rodríguez Villa, *Crónica del Gran Capitán* 429

MÉRIMÉE (H.). — Un érudit valencien : D. José-Enrique Serrano y Morales. *Memoria de los festejos... de Valencia para conmemorar el tercer centenario... del Quijote* (bibl.). 104

MOREL-FATIO (A.). — Les lectures de sainte Thérèse 17

— Les deux premières éditions des œuvres de sainte Thérèse 87

— J. Pons et Luis Martín, *Vida de Santa Teresa de Jesus por el* P. Francisco de Ribera (bibl.) 431

PARIS (P.). — Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna. IV. Carmona et les villes des Alcores 1, 109, 221

— Fouilles et découvertes archéologiques en Espagne et en Portugal (1906-1908) 333

PÉREZ PASTOR (C.). — Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII (suite). 243

PITOLLET (C.). — Les premiers essais de Fernán Caballero. Documents inédits (suite et fin). 286, 378
— K. Hæbler, *Geschichte Spaniens unter den Habsburgern* (bibl.) 197
RADET (G.). — Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne 321
RIGAL (L.). — F.-M. Josselyn, *Études de phonétique espagnole* (bibl.) 198
SCHIFF (M.). — Notice sur la traduction castillane des *Évangiles* et des *Épîtres de saint Paul* faite par le Dr Martín de Luçena pour le marquis de Santillane. 307
SCHULTEN (A.). — Les camps de Scipion à Numance 128
X. — Les études américanistes en France 193

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Antiquités. — Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna. IV. Carmona et les villes des Alcores (**P. Paris**), p. 1-16, 109-127, 221-242. — Les camps de Scipion à Numance (**A. Schulten**), p. 128-156. — Fouilles et découvertes archéologiques en Espagne et en Portugal (1906-1908) (**P. Paris**), p. 333-352.

Histoire moderne. — Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite) (**G. Cirot**), p. 68-86, 157-192, 259-285, 353-367. — Le maréchal Suchet (**M. Marion**), p. 368-377.

Littérature et histoire littéraire. — Les lectures de sainte Thérèse (**A. Morel-Fatio**), p. 17-67. — Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII (suite) (**C. Pérez-Pastor**), p. 243-258. — Les premiers essais de Fernán Caballero. Documents inédits (suite et fin), p. 286-306, 378-396.

II. Variétés, notes, Chroniques, etc.

Histoire et littérature. — Les deux premières éditions des œuvres de sainte Thérèse (**A. Morel-Fatio**), p. 87-94. — A propos du *De rege,* des *Septem Tractatus* de Mariana et de son ou ses procès (**G. Cirot**), p. 95-99. — Les études américanistes en France (**X.**), p. 193-194. — Notice sur la traduction castillane des *Évangiles* et des *Épîtres de saint Paul* faite par le Dr Martín de Luçena pour le marquis de Santillane (**M. Schiff**), p. 307-314. — A propósito de *La Bibliothèque du marquis de Santillane* por Mario Schiff (**R. Menéndez Pidal**), p. 397-411. — Un érudit valencien : D. José-Enrique Serrano y Morales (**H. Mérimée**), p. 411-416.

Questions d'enseignement. — Extrait du rapport de M. **E. Mérimée**, président du jury, sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1907, p. 315-321. — Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne (**G. Radet**), p. 321-326 — Union des étudiants français en Espagne, p. 326. — Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour le concours d'agrégation en 1909 (**E. Mérimée, E. Martinenche, G. Cirot**), p. 417-428.

Chroniques, p. 106-108, 212-220, 328-332, 437-440.

III. Bibliographie.

R. de Ureña et A. Bonilla, *Fuero de Usagre* (**E. Mérimée**), p. 100. — M. B. Cossío, *El Greco* (**H. Mérimée**), p. 102. — *Memoria de los festejos... de Valencia para conmemorar el tercer centenario... del Quijote* (**H. Mérimée**), p. 104.

K. Hæbler, *Geschichte Spaniens unter den Habsburgern* (**C. Pitollet**), p. 197. — F.-M. Josselyn, *Études de phonétique espagnole* (**L. Rigal**), p. 198. — D. Fryklund, *Les changements de signification de « droite » et de « gauche »* (**E. Bourciez**), p. 200.

A. Rubió, *Catalunya á Grecia* (**J.-A. Brutails**), p. 429. — A. Rodríguez Villa, *Crónicas del gran Capitán* (**E. Mérimée**), p. 429. — J. Pons et Luis Martín, *Vida de Santa Teresa de Jesús, por el* P. Francisco de Ribera (**A. Morel-Fatio**), p. 431.

IV. Dépouillement des Revues.

Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise : Boletín de la Real Academia de la Historia, janvier 1904-décembre 1907, p. 201. — Revista de la Asociación artístico-arqueológica barcelonesa, janvier 1904-décembre 1906, p. 209.

Articles des revues françaises ou étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise, p. 211 et 435.

V. Gravures.

Les camps de Scipion à Numance, p. 128, 132, 136, 141, etc.
Terres cuites d'Ibiza, p. 336, 337, 338.
Poteries de Numance, p. 340, 341, 342.
Bronzes de la Sierra Morena, p. 345, 346.
Inscriptions du cimetière juif de Bordeaux, p. 163, 166, 171, 175.

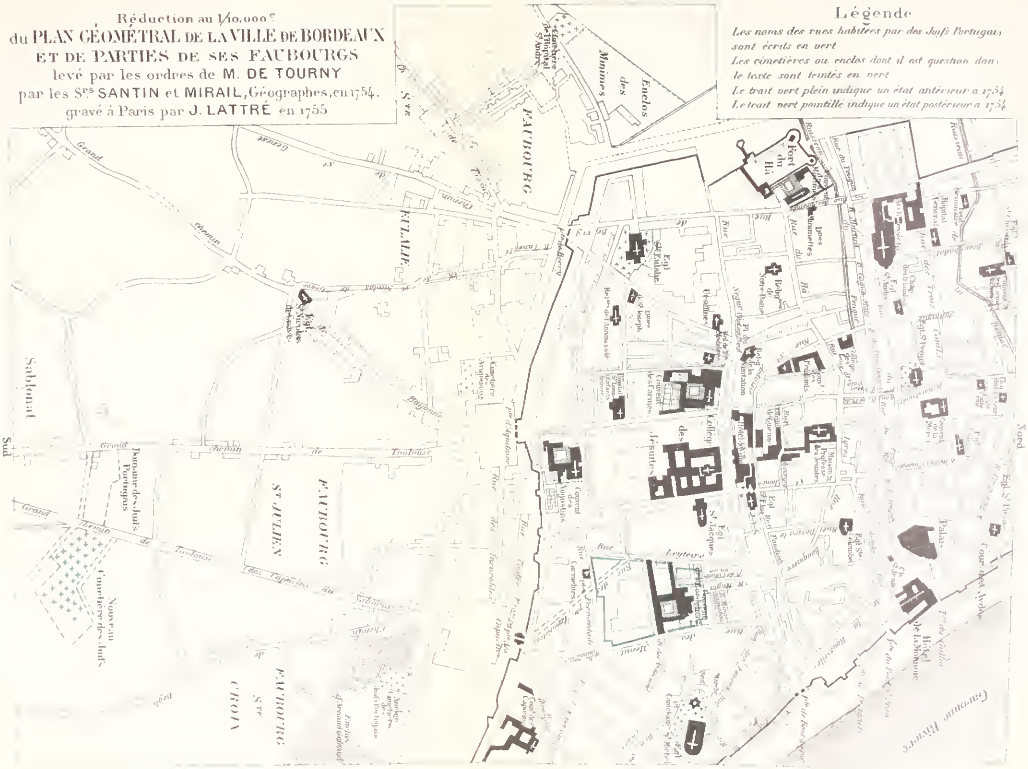
VI. Planches.

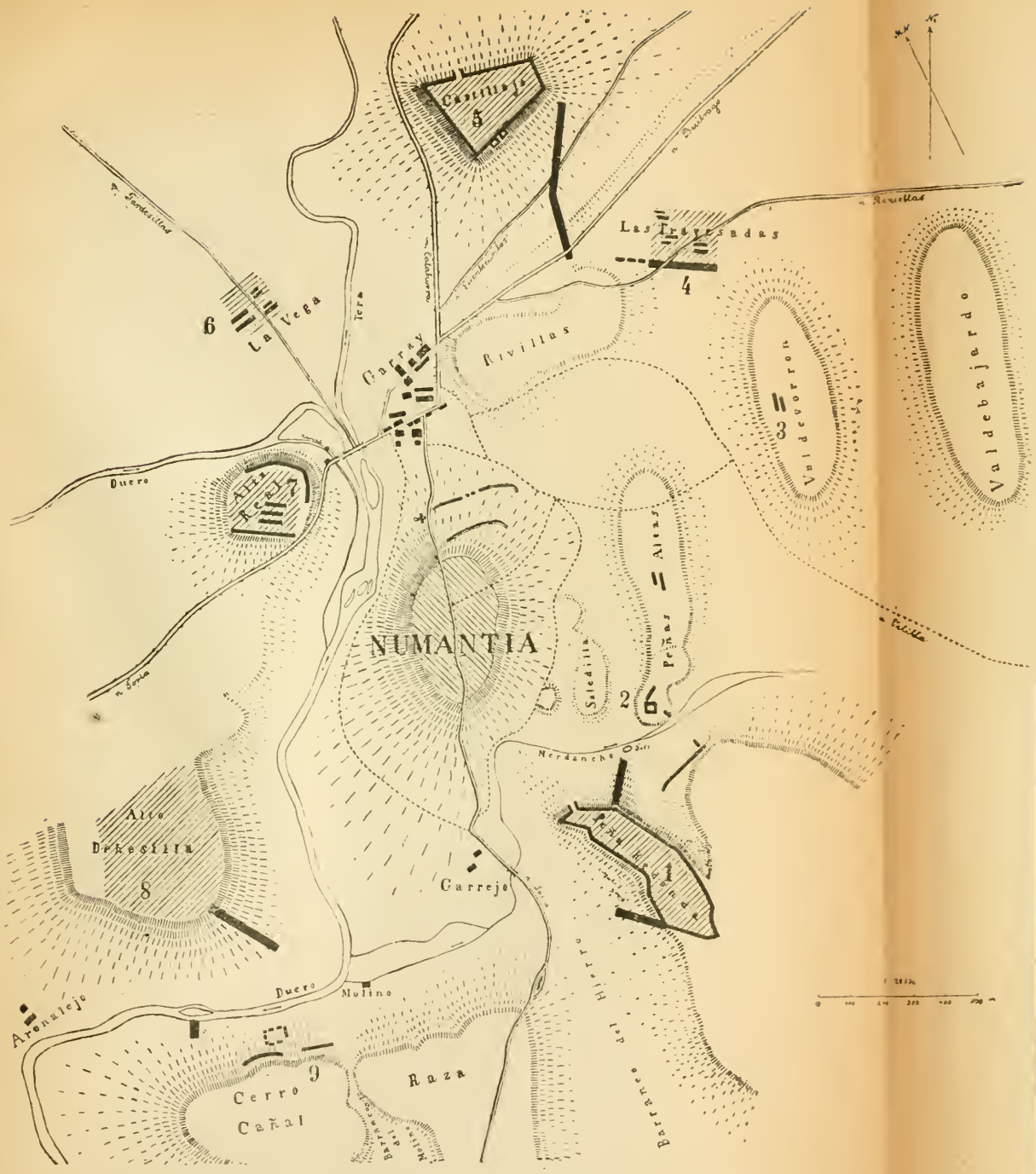
I. Extrait du plan de Bordeaux (1907). — Réduction au 1/10,000e du plan de Bordeaux (1754).
II. Carte de Numance.
III. Inscriptions de l'ancien cimetière des Juifs portugais à Bordeaux.

20 novembre 1908.

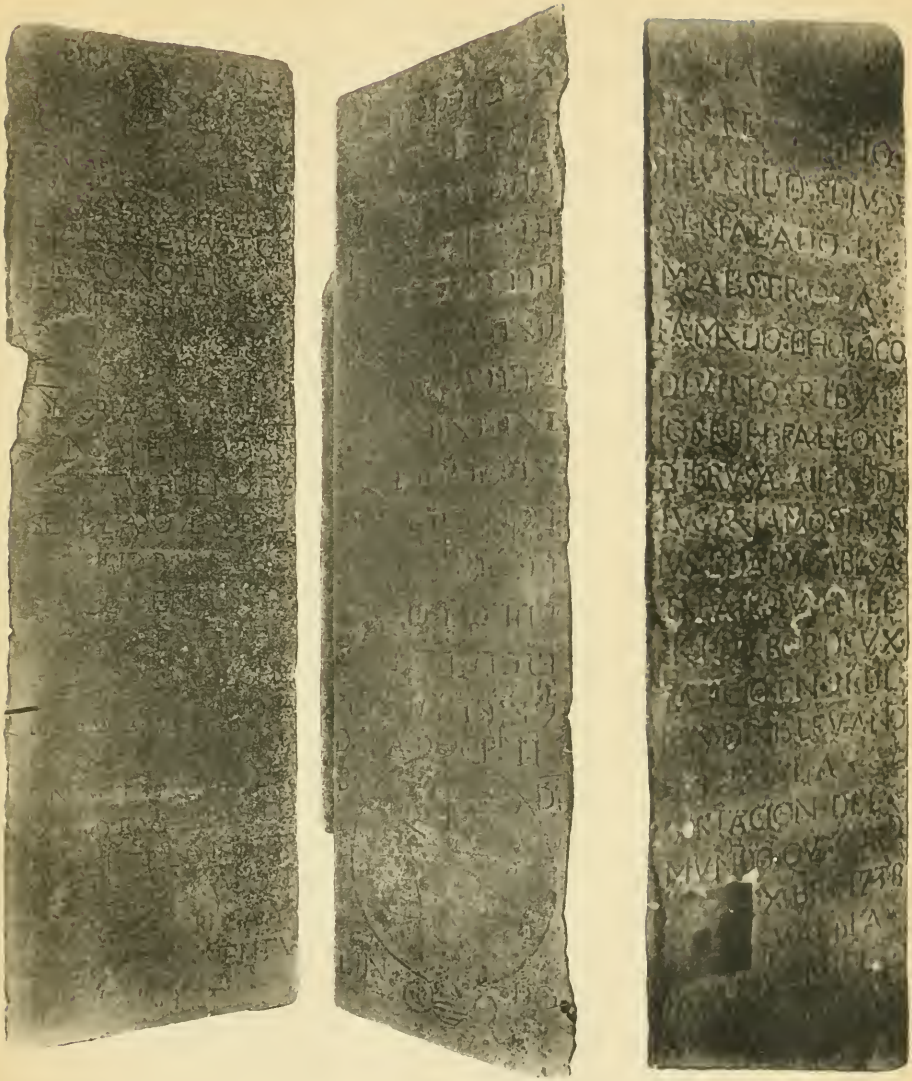
LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.


Réduction au 1/10,000e
du PLAN GÉOMÉTRAL DE LA VILLE DE BORDEAUX
ET DE PARTIES DE SES FAUBOURGS
levé par les ordres de M. DE TOURNY
par les Srs SANTIN et MIRAIL, Géographes, en 1754.
gravé à Paris par J. LATTRÉ en 1755
Légende
Les noms des rues habitées par des Juifs Portugais sont écrits en vert
Les cimetières ou enclos dont il est question dans le texte sont teintés en vert
Le trait vert plein indique un état antérieur à 1754
Le trait vert pointillé indique un état postérieur à 1754
FAUBOURG
Enclos des Minimes
Fort du Hâ
Collège des Jésuites
FAUBOURG St JULIEN
FAUBOURG Ste CROIX
Grand chemin de Toulouse
Domaine des Juifs Portugais
Nouveau Cimetière des Juifs
Sablonat
Sud
Nord
Garonne Rivière
Palais
Hôtel de la Monnoie
Couvent des Augustins



CARTE DE NUMANCE



C B A

INSCRIPTIONS DE L'ANCIEN CIMETIERE DES JUIFS PORTUGAIS

A et B Inscriptions (en espagnol et en hébreu) du rabbin Joseph Falcon (1738).

C. Inscription espagnole du rabbin Jacob Haïm Athias (1760).

PQ
6001
B8
année 10

Bulletin hispanique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY